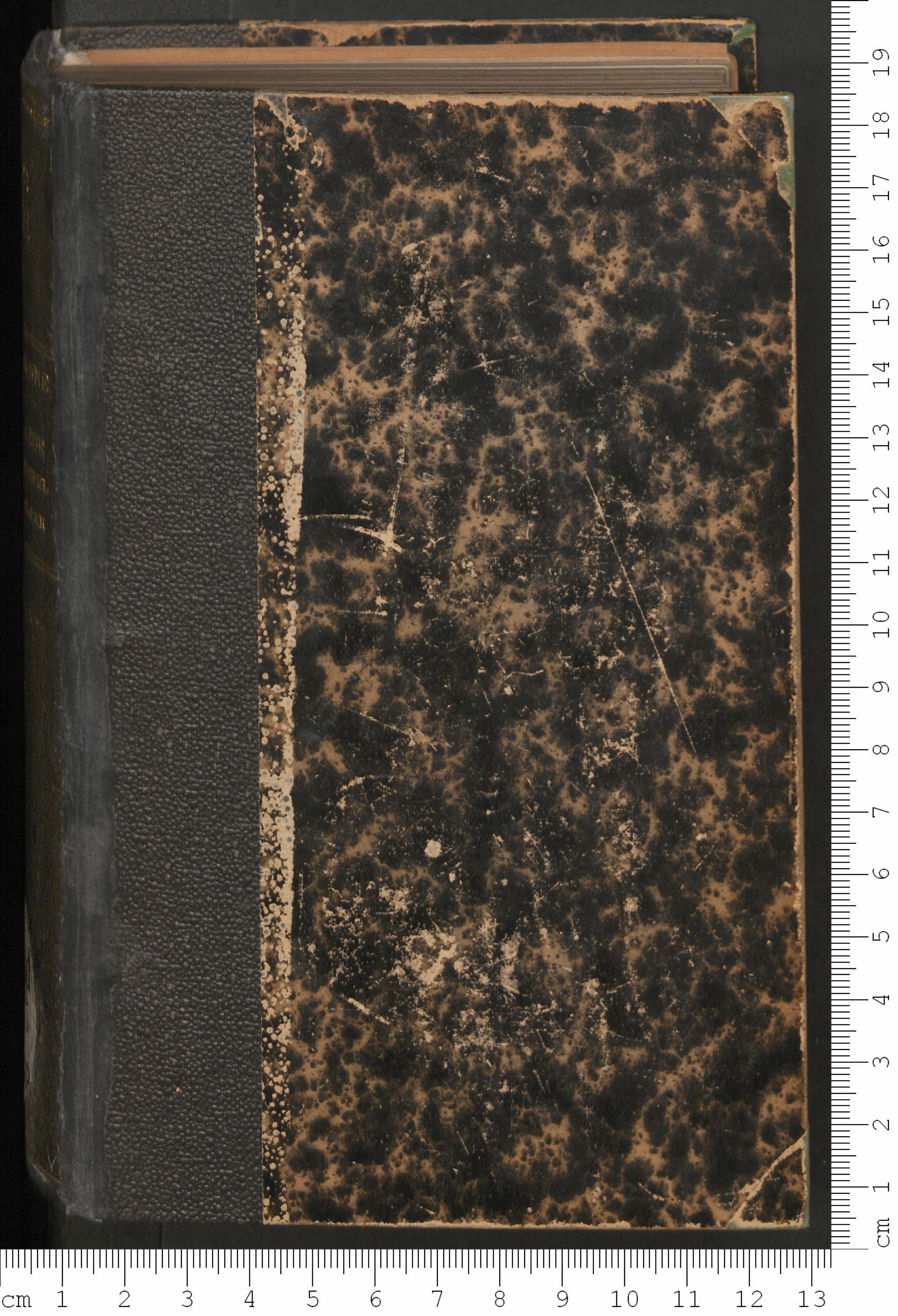
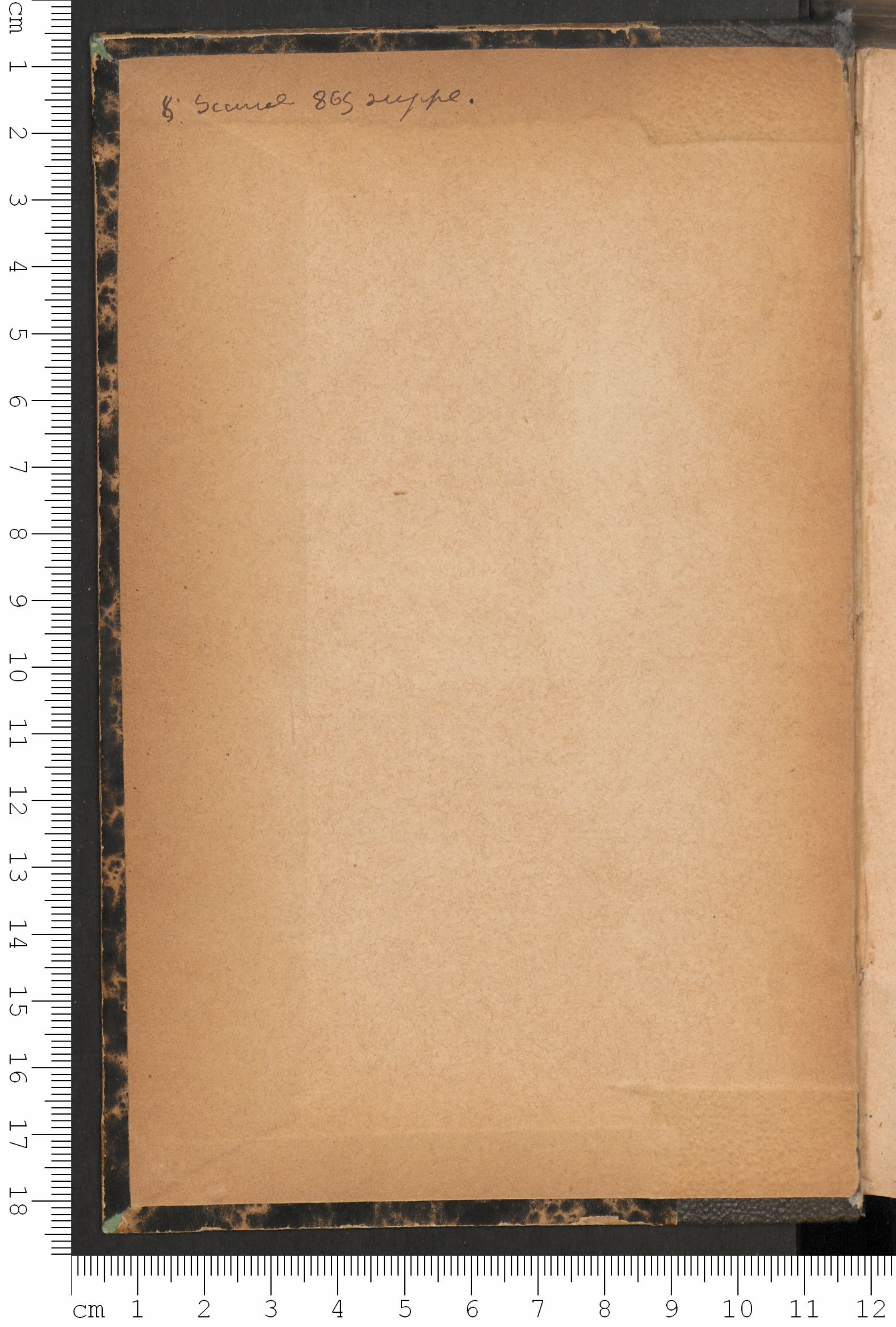
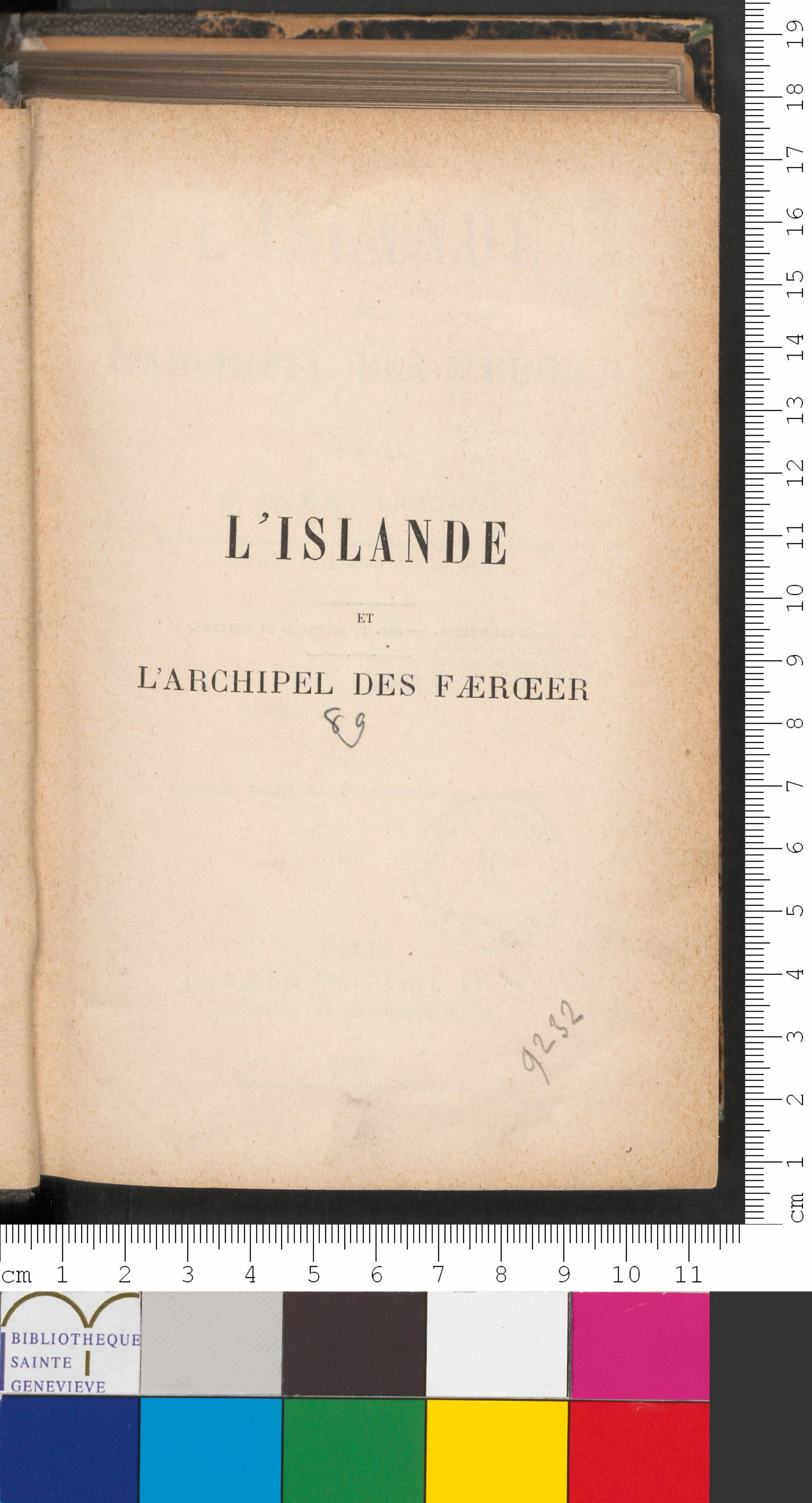
H. LABONNE

L'ISLANDE
ET L'ARCHIPEL
DES FÆRŒER





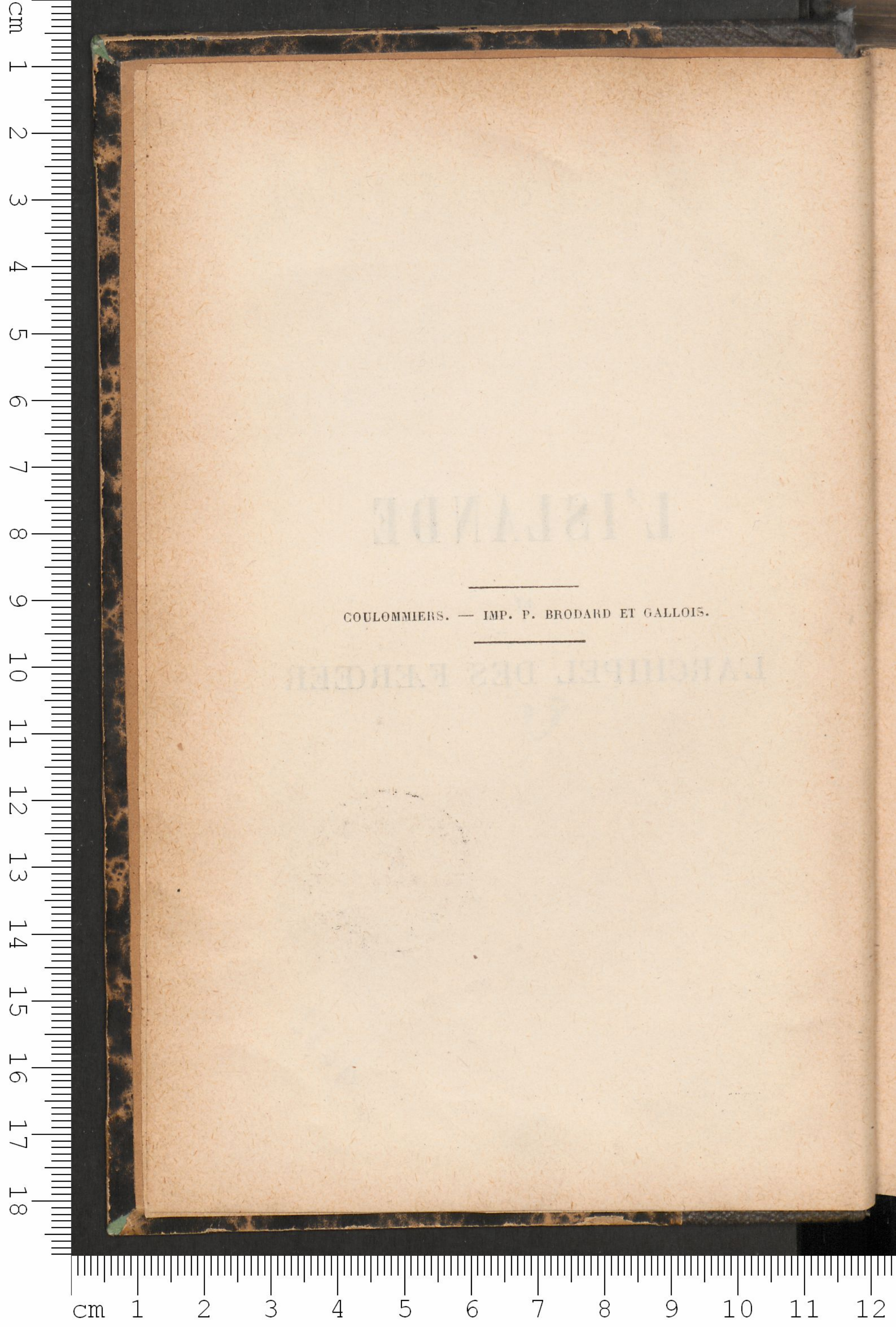

865



L'ISLANDE

ET

L'ARCHIPEL DES FÆRŒER



COULOMMIERS. — IMP. P. BRODARD ET GALLOIS.



L'ISLANDE

ET

L'ARCHIPEL DES FÆRŒER

PAR LE

Dr HENRY LABONNE

Chargé de mission par le ministère de l'Instruction publique,
Secrétaire de la Société de Géographie.

> Beaucoup de sagacité, voilà ce qu'il y a de meilleur à emporter en voyage. Dans des lieux inconnus, cela vaut mieux que l'or. C'est l'appui de celui qui se trouve dans l'embarras. (Proverbe islandais, traduit par X. Marmier.)

Ouvrage contenant 57 gravures et 2 cartes

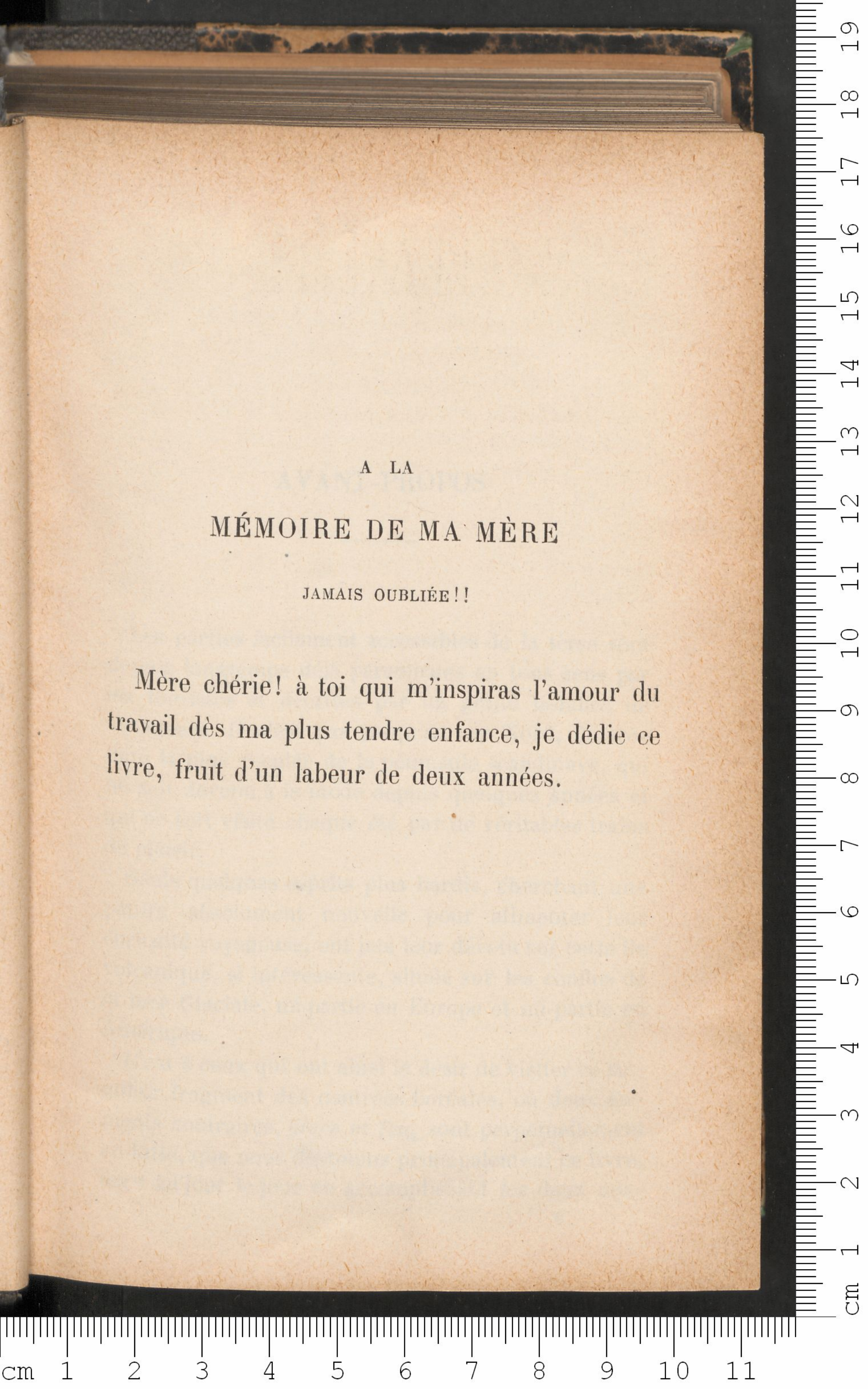
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1888



A LA

MÉMOIRE DE MA MÈRE

JAMAIS OUBLIÉE !!

Mère chérie ! à toi qui m'inspiras l'amour du travail dès ma plus tendre enfance, je dédie ce livre, fruit d'un labeur de deux années.

AVANT-PROPOS

Les parties facilement accessibles de la terre sont depuis longtemps déjà parcourues en tous sens par les touristes et décrites par un grand nombre de voyageurs. Il n'est pas jusqu'au cap Nord, l'extrémité la plus reculée de la péninsule scandinave, qui ne soit devenu à la mode depuis quelques années et qui ne soit visité chaque été par de véritables trains de plaisir.

Seuls quelques esprits plus hardis, cherchant une pâture absolument nouvelle pour alimenter leur curiosité voyageuse, ont jeté leur dévolu sur cette île volcanique, si intéressante, située sur les confins de la mer Glaciale, mi-partie en Europe et mi-partie en Amérique.

C'est à ceux qui ont ainsi le désir de visiter ce singulier fragment des contrées boréales, où deux éléments contraires, *glace* et *feu*, sont perpétuellement en lutte, que nous destinons principalement ce livre, écrit au jour le jour en accomplissant les deux mis-

sions scientifiques que le gouvernement français nous a confiées en 1886 et en 1887.

Nous le destinons également à ceux qui, après avoir lu le beau livre de Pierre Loti, *Pêcheurs d'Islande*, seraient heureux de connaître par des descriptions et des gravures aussi fidèles que possible les fantastiques paysages que le merveilleux artiste ne laisse qu'entrevoir dans un flou indécis.

Enfin, tandis qu'il se publie en Angleterre environ deux livres par an sur la Terre de Glace, nous n'en possédons encore qu'un seul sorti de la main d'un Français, celui qui fut publié en 1840 par ordre du roi sous la direction de M. Paul Gaimard. Ce volumineux ouvrage, fort bien écrit, surtout pour la partie historique, confiée à Xavier Marmier, est excellent à la vérité, mais ne donne plus une idée exacte de l'Islande actuelle. Ni plus ni moins que les autres régions du globe, cette île a progressé dans un siècle où tout se modifie plus vite en un jour que jadis en une année.

Nous croyons donc répondre à un besoin en publiant ce volume.

Trop heureux si ce modeste mais consciencieux ouvrage peut servir de guide et surtout décider quelques-uns des lecteurs à faire une excursion qui leur procurera des sensations si nouvelles et si originales qu'elles laisseront bien loin derrière elles celles que leur donnerait n'importe quel autre pays.

INTRODUCTION

Comment on se rend en Islande à l'heure actuelle. — Situation géographique de l'île. — Topographie. — Population. — Climat. — Simple aperçu géologique.

La première question que se pose tout voyageur est évidemment celle de savoir comment il ira dans le pays qu'il désire connaître. Ici le choix n'est pas embarrassant ; vous n'avez que deux moyens de transport : des navires danois ou un navire anglais. Si vous vous décidez pour les paquebots danois, vous irez les prendre à Leith, en Écosse, tout près d'Edimbourg, où ils font escale en arrivant de Copenhague, et alors vous monterez sur la *Laura*, le *Romny* ou la *Thyra* ; si au contraire vous choisissez l'anglais, ce sera le *Camoens*, steamer de 1264 tonnes, appartenant à MM. R. et D. Slimon, armateurs écossais. Les prix des deux compagnies sont les mêmes, 125 francs environ en première classe ; quant à la nourriture, elle est exécrable sur les deux !

Le danois vous servira des viandes rôties ou des ragoûts invariablement couverts de confiture ou de pruneaux cuits : les côtelettes de mouton elles-mêmes n'échappent pas à cette loi du *sucre* ; l'anglais vous offrira ses sempiternels rosbifs et ses légumes sim-

plement bouillis dans l'eau, sans aucun goût et sans la moindre variété.

Mais qu'importe? vous n'en ressentirez que plus vivement le légitime orgueil d'appartenir au peuple qui fournit les meilleurs cuisiniers du monde entier, et outre cela, durant le voyage, faut-il vous le prédire? la mer sera suffisamment houleuse pour ne pas trop vous faire regretter les oignons d'Égypte, je veux dire les beaux et bons fruits de France.

Le *Camoens* est peut-être plus confortable sous le rapport des cabines et marche un peu plus vite : en général il met cinq jours pour atteindre Reykjavik.

Les bateaux à vapeur danois en mettent six quand ils brûlent les Færœer, car s'ils touchent à Thorshavn, capitale de ces îles, et s'ils ne vont à Reykjavik qu'en contournant les côtes sud, est et nord de l'Islande, le voyage dure vingt jours. Au touriste de décider si en passant il désire voir l'archipel des Færœer (*Fær*, moutons; *œer*, îles) ou s'il préfère aller directement à la Terre de Glace.

Généralement, les vaisseaux danois exécutent dix ou onze voyages chaque année, et le *Camoens* trois ou quatre. Comme les départs varient, il faut demander par lettre la feuille imprimée du *Camoens* à MM. R. et D. Slimon, Leith (Écosse), ou celle de l'United steam ship Company (danois) à Geo. V. Turnbull and C°, Leith et Granton (Écosse).

Quand vous aurez reçu ces deux indications, vous pourrez organiser votre départ au gré de vos désirs et mettre à la voile directement pour Reykjavik ou, au contraire, visiter, chemin faisant, tous les ports situés autour de l'île.

Toutefois il est bon de faire observer que, comme il

m'advint en 1887, on peut toujours être bloqué dans un fjord par des glaçons détachés de la banquise, si l'on se décide pour le trajet *circulaire*; le voyage direct s'effectue au contraire avec une précision presque mathématique. Lors de ma première exploration, je me décidai pour le *Camoens*.

Puis, quand on est de la sorte bien renseigné sur le mode de transport, il n'est pas rare que l'on se préoccupe immédiatement de la situation, de la topographie, de la population, du climat, de la géologie même du pays à visiter. On éprouve ensuite plus d'intérêt, plus de plaisir, à lire les descriptions détaillées de l'ouvrage que l'on a pris pour guide à travers une région inconnue. C'est dans le but de répondre à ce deuxième désir que je vais en *quelques lignes* donner un léger aperçu géographique, topographique et géologique de la grande île.

L'Islande, l'une des plus grandes îles d'Europe, émerge directement sous le cercle polaire au milieu du large canal qui sépare la péninsule scandinave du Grœnland, et est exactement située entre le 16e et le 27e degré de longitude ouest de Paris, le 63° 30′ et le 66° 42′ de latitude septentrionale. Son territoire est cinq fois plus petit que celui de la France. Elle a, en chiffres ronds, 500 kilomètres dans sa plus grande longueur et 300 de largeur du nord au sud. Un bras de mer d'environ 195 kilomètres la sépare du Grœnland; à l'est, pareille distance conduirait aux Færœer. Un simple coup d'œil jeté sur la carte [1] qui la représente montre qu'il serait très facile de l'inscrire dans un carré, comme on dit en géométrie, et que Marmier

1. Voir à la fin du volume ma carte d'Islande.

a parfaitement raison de la comparer à un lambeau d'étoffe usé, déchiqueté, effrangé sur ses bords.

A un examen plus attentif de ses contours, on voit que sa côte nord projette deux langues de terre arrondies qui semblent la défendre contre l'effort des vagues ou des glaces de l'océan Polaire. De ces deux pointes, l'une, la presqu'île si découpée de l'ouest, se termine par le cap Horn, que nous appelons à tort cap Nord; l'autre, la seule qui soit touchée par le cercle arctique, se termine par le promontoire de Rifstangi (la Langue), qui est le *point le plus septentrional* de l'île.

Le village de Midgardar [1], situé au beau milieu de Grimsey, est absolument placé sur le cercle arctique.

Si du nord nous passons à une autre face du carré, si nous considérons maintenant la côte ouest, nous remarquons tout de suite qu'elle n'est baignée que par deux grands fjords que sépare une longue et mince presqu'île, exception faite cependant pour la partie nord de la côte, qui est étrangement découpée en golfes, anses profondes ou simples déchirures, suivant tous une direction à peu près parallèle de l'ouest à l'est.

De ces deux grands fjords, l'un porte le nom de Breidifjörd (Large Fjord) et il est parsemé d'une foule d'îlots, dont le plus important est Flatey. L'aspect de ces îles couvertes d'eiders est si pittoresque que les Islandais les mettent au nombre des trois merveilles de leur pays que l'on ne saurait décrire. La plupart et surtout les plus larges de ces récifs ne sont que les

1. Les Islandais emploient un *d* barré. Nous le remplacerons partout où il se présentera par un *d* français. Sa prononciation, analogue au *th* anglais doux, est *ze*, comme dans *father*.

cratères de volcans sous-marins. Or, comme la falaise qui les borde est souvent minée d'un côté, la mer les pénètre de façon à leur donner la forme des atolls du Pacifique.

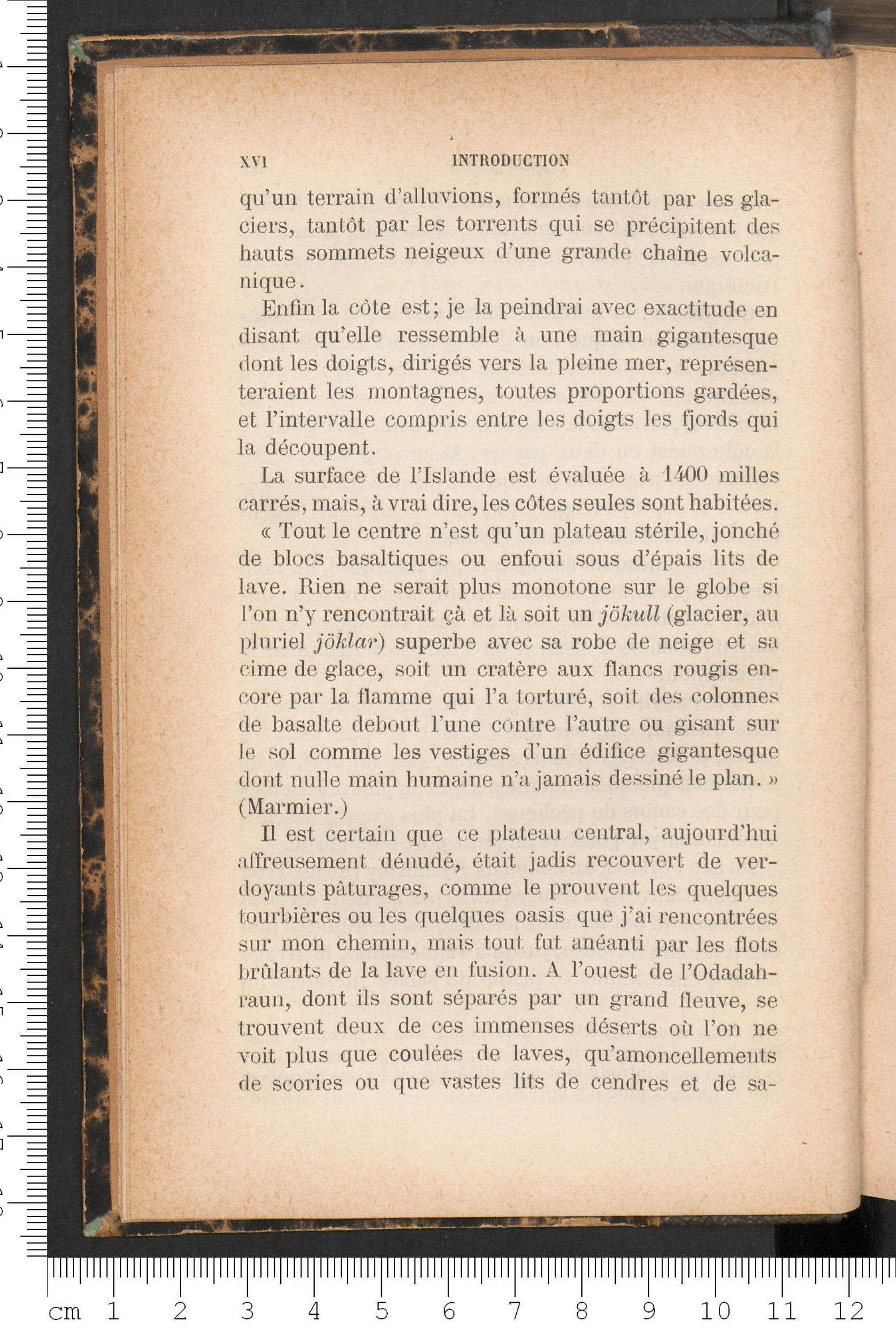
Un glacier, le Snœfells Jökull (glacier de la Montagne neigeuse), que l'on distingue fort bien de Reykjavik, la capitale, lorsque par un temps clair il détache sur le ciel azuré sa cime éblouissante de blancheur, termine la langue de terre qui partage ainsi la côte ouest en deux parties. Beaucoup de cartes [1] prolongent trop cette presqu'île, jusqu'à lui faire dépasser le cap Bjartangar, qui, lui, est bien réellement le point ouest extrême de l'Islande.

Le grand fjord du sud se nomme Faxafjord, du nom de Faxi, personnage dont la lecture du livre fera connaître l'histoire. Puis, tout au sud, Reykjanes et les curieux rochers à oiseaux ou Fuglasker terminent la description.

Vient ensuite la côte la plus dangereuse du monde, celle du sud, qui, sur une étendue de plus de cent lieues, n'offre pas une ressource, pas un abri, mais seulement quelques mouillages tout au plus praticables pour des canots de pêcheurs. La plus grande des îles Vestmannœyar possède un petit port bien abrité.

Du cap Porland, en islandais Dyrholaey (île du Trou aux bêtes fauves), si remarquable par les deux arcades naturelles qu'ont formées les attaques continues d'une mer toujours furieuse, jusqu'à Ingolfshöfdi, le rivage n'est qu'une immense plaine de sables noirâtres ou

1. Nous avons apporté le plus grand soin à la carte, pour laquelle je dois remercier M. Lock, qui m'a permis d'utiliser la sienne en y introduisant mon itinéraire et les modifications que je croirais utile d'y faire.



qu'un terrain d'alluvions, formés tantôt par les glaciers, tantôt par les torrents qui se précipitent des hauts sommets neigeux d'une grande chaîne volcanique.

Enfin la côte est; je la peindrai avec exactitude en disant qu'elle ressemble à une main gigantesque dont les doigts, dirigés vers la pleine mer, représenteraient les montagnes, toutes proportions gardées, et l'intervalle compris entre les doigts les fjords qui la découpent.

La surface de l'Islande est évaluée à 1400 milles carrés, mais, à vrai dire, les côtes seules sont habitées.

« Tout le centre n'est qu'un plateau stérile, jonché de blocs basaltiques ou enfoui sous d'épais lits de lave. Rien ne serait plus monotone sur le globe si l'on n'y rencontrait çà et là soit un *jökull* (glacier, au pluriel *jöklar*) superbe avec sa robe de neige et sa cime de glace, soit un cratère aux flancs rougis encore par la flamme qui l'a torturé, soit des colonnes de basalte debout l'une contre l'autre ou gisant sur le sol comme les vestiges d'un édifice gigantesque dont nulle main humaine n'a jamais dessiné le plan. » (Marmier.)

Il est certain que ce plateau central, aujourd'hui affreusement dénudé, était jadis recouvert de verdoyants pâturages, comme le prouvent les quelques tourbières ou les quelques oasis que j'ai rencontrées sur mon chemin, mais tout fut anéanti par les flots brûlants de la lave en fusion. A l'ouest de l'Odadahraun, dont ils sont séparés par un grand fleuve, se trouvent deux de ces immenses déserts où l'on ne voit plus que coulées de laves, qu'amoncellements de scories ou que vastes lits de cendres et de sa-

bles volcaniques : le Sprengisandr et le Storisandr.

Parfois, à défaut du feu souterrain, c'est le glacier qui vient jouer à son tour un rôle destructeur, ainsi qu'on peut en juger par les ravages qu'exercent les moraines frontales de l'immense Vatna Jökull sur la plaine qui reçoit les alluvions qui viennent s'entasser au pied des escarpements.

Pareils glaciers portent le nom de *skridjöklar* (glaciers mouvants). Chaque année aussi, de prodigieux torrents descendent, au printemps, du haut des montagnes, enlèvent aux pentes de larges bandes de gazon et couvrent les prairies de chaotiques amoncellements de galets roulés.

Bref, partout où l'on pose le pied dans l'intérieur, on reconnaît l'action néfaste de ces trois terribles fléaux : volcans, glaciers et torrents.

L'Islande est, qu'ai-je besoin de le rappeler? la terre classique du volcan, celle où le vulcanisme s'accuse à chaque pas par des cratères éteints ou fumants, des geysers ou jets d'eau bouillante, des crevasses qui déchirent les entrailles du sol sur une longue étendue, des solfatares d'une richesse incomparable, des nuages de vapeur d'eau ou d'acide sulfureux qui s'élèvent çà et là de maintes fissures.

Quels sont donc les hommes, se demandera-t-on, qui persistent à vivre ainsi sous la menace perpétuelle des éléments conjurés, qui s'obstinent à construire leurs misérables chaumières sur le point le plus déshérité du globe?

Ce sont les dignes enfants des hardis pirates norvégiens qui, eux aussi, n'ont pas reculé devant ces dangers pour rester indépendants. C'est une population robuste, vigoureuse, calme, hospitalière et

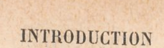
affectueuse. Je m'efforcerai, dans le courant de cet ouvrage, de vous rendre sympathiques ces Islandais, dont je n'ai jamais pu contempler sans émotion la physionomie triste et pensive. Les femmes, sans être jolies, sont grandes et gracieuses.

Comme les hommes, elles ont la peau très blanche, les cheveux blonds ou cendrés et les yeux bleus. Presque jamais de meurtre, rarement de vol chez ce peuple patriarcal; le voyageur peut laisser son bagage étalé au milieu d'un village, sans craindre qu'on en dérobe une parcelle. J'ajouterai que le plus misérable pêcheur sait lire et écrire. La population totale était de 73000 habitants en 1887.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser si l'on se laissait influencer par son nom de *Terre de Glace*, l'Islande ne jouit pas ordinairement d'un climat beaucoup plus rude que celui du Danemark. En hiver il tombe, à la vérité, une grande quantité de neige, il règne aussi des brouillards extraordinairement épais; mais un froid excessif est l'exception [1].

A propos des geysers, je démontrerai que ce climat n'est pas plus rigoureux aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque de la première colonisation, et que je ne tiens aucun compte des affirmations de plusieurs historiens qui, à la suite d'Are, répètent que l'île était alors couverte de forêts. Ce n'est pas le froid actuel qui empêche le développement des arbres, mais bien

1. Il faut attribuer cette température relativement modérée au Gulf-Stream ou « courant du golfe », qui vient se bifurquer au sud de l'Islande de manière à embrasser ses côtes ouest et est comme le feraient les deux branches d'une fourche. Que l'on admette ou non la conception *première* du Gulf-Stream, il n'empêche que la présence de courants chauds est absolument prouvée.



plutôt le vent, quand ce n'est pas le manque de soin des habitants.

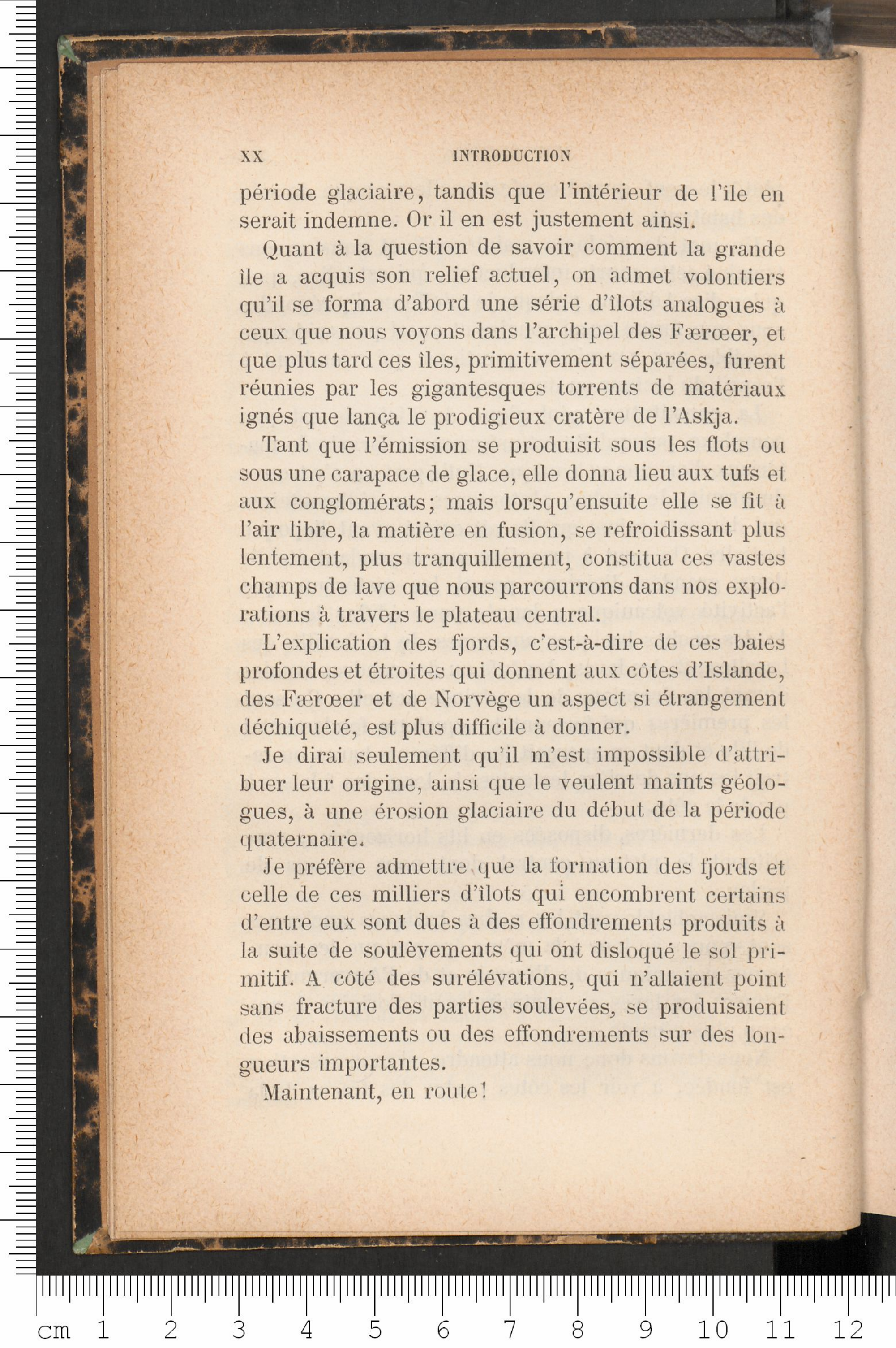
Un mot de géologie maintenant, et nous aurons terminé cette courte introduction, qui est à lire, quoi qu'en dise Addison, puisque je m'efforce d'y répondre sous une forme aussi concise et aussi peu aride que possible aux premières questions qui viendront à l'esprit du lecteur ou du voyageur.

La constitution géologique de l'Islande est peu complexe, puisqu'elle est uniquement formée de matériaux d'origine volcanique. Nulle part on n'y trouve de granit, de roches plutoniques ou sédimentaires qui démontreraient qu'elle ait existé avant l'époque tertiaire. On peut à première vue cependant établir deux grandes divisions parmi les matériaux que l'activité volcanique a lancés pour édifier le sol : 1° des roches basiques anciennes de la famille des basaltes ; 2° des laves, des tufs ou des cendres vomies durant les éruptions de la période actuelle. Ce sont les premières qui forment le squelette fondamental de l'île et dont on aperçoit les différents bancs en retrait les uns derrière les autres le long des falaises à pic de la côte.

Les dernières, disposées en lits horizontaux, constituent le plateau central dont nous venons de parler.

Vraisemblablement les roches basiques anciennes sont venues au jour à la même époque que les montagnes volcaniques du Vivarais et de l'Auvergne en France ; les laves au contraire sont d'origine beaucoup plus récente.

Nous devons donc nous attendre, si mon assertion est fondée, à voir les côtes porter des traces de la



période glaciaire, tandis que l'intérieur de l'île en serait indemne. Or il en est justement ainsi.

Quant à la question de savoir comment la grande île a acquis son relief actuel, on admet volontiers qu'il se forma d'abord une série d'îlots analogues à ceux que nous voyons dans l'archipel des Færœer, et que plus tard ces îles, primitivement séparées, furent réunies par les gigantesques torrents de matériaux ignés que lança le prodigieux cratère de l'Askja.

Tant que l'émission se produisit sous les flots ou sous une carapace de glace, elle donna lieu aux tufs et aux conglomérats; mais lorsqu'ensuite elle se fit à l'air libre, la matière en fusion, se refroidissant plus lentement, plus tranquillement, constitua ces vastes champs de lave que nous parcourrons dans nos explorations à travers le plateau central.

L'explication des fjords, c'est-à-dire de ces baies profondes et étroites qui donnent aux côtes d'Islande, des Færœer et de Norvège un aspect si étrangement déchiqueté, est plus difficile à donner.

Je dirai seulement qu'il m'est impossible d'attribuer leur origine, ainsi que le veulent maints géologues, à une érosion glaciaire du début de la période quaternaire.

Je préfère admettre que la formation des fjords et celle de ces milliers d'îlots qui encombrent certains d'entre eux sont dues à des effondrements produits à la suite de soulèvements qui ont disloqué le sol primitif. A côté des surélévations, qui n'allaient point sans fracture des parties soulevées, se produisaient des abaissements ou des effondrements sur des longueurs importantes.

Maintenant, en route!



L'ISLANDE

ET L'ARCHIPEL DES FÆRŒER

CHAPITRE PREMIER

LA CAPITALE DE LA TERRE DE GLACE EN 1887

En vue de Reykjavik. — Le guide Thorgrimur Gudmundsen. — La Veuve-Clicquot en Islande. — Bertel Thorvaldsen. — Costume des habitants. — Une messe dans la cathédrale. — Le Corps législatif. — Chez le gouverneur. — Comment un diplomate peut manquer de circonspection. — Le patriotisme danois. — Plus de nuit. — Exil cruel.

Huit jours après avoir quitté Paris, un dimanche brumeux de la fin de juin, je fus subitement réveillé vers quatre heures du matin par un hurrah strident que poussa mon compagnon de cabine, Mr. Gunn, d'Edimbourg. « Terre! terre ! » criait-il vigoureusement et avec autant d'enthousiasme que durent en avoir les marins de Christophe Colomb quand l'équipage de la *Pinta* leur annonça que ce continent si longtemps désiré était enfin devant eux. « Terre! terre! » lui répondis-je sur un rythme non moins joyeux. C'est qu'en effet ce simple mot signifiait : fin de la souffrance, la mer ayant été mauvaise depuis la côte d'Écosse; fin de l'existence monotone du bord; fin du confinement dans l'atmosphère nauséeuse d'une soupente; fin des repas sur une table *tournante*!

Aussi nous précipiter à peine vêtus sur le pont, pour bien

constater *de visu* que ce n'était plus toujours ce même spectacle de flots gris d'acier confondus au bout de l'horizon avec un ciel de couleur semblable, fût-il l'affaire d'un instant.

Elle était donc enfin devant nous cette magique Islande que nous désirions visiter depuis si longtemps ; elle était donc enfin devant nous cette île perdue sur les confins de l'océan Glacial et qui toujours attirait en premier nos regards de convoitise quand nous jetions les yeux sur une carte du globe ; notre désir était donc devenu une réalité.

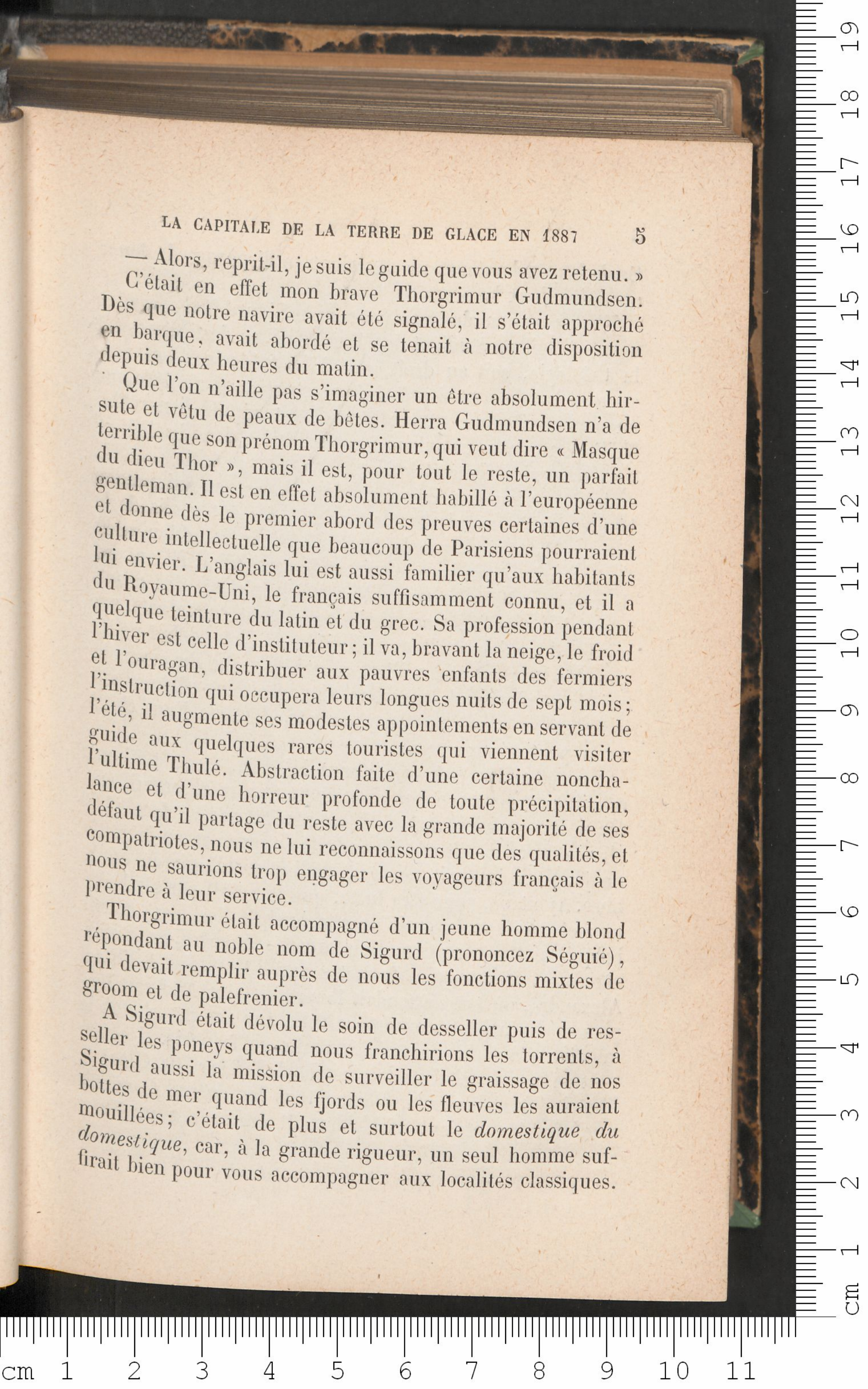
Mais malheureusement une petite pluie fine et glaciale nous cinglait si violemment le visage que, à vrai dire, nous ne distinguions presque aucun détail. Ce ne fut que peu à peu, et surtout en nous aidant de la lorgnette, que les ombres prirent une forme. Alors Reykjavik commença à percer dans la brume. Son observatoire (la *skolas varda*), le clocher de l'église, le moulin à vent, l'école latine, les pavillons hissés pour nous saluer détachèrent d'abord leur silhouette dans le brouillard blanc de lait qui planait au-dessus des maisons danoises ; puis, à mesure que le voile devenait moins opaque, il fut possible d'apercevoir : la plaine noire jonchée de lave, seulement égayée çà et là par quelques jaunes renoncules ou quelques touffes vertes d'un chétif gazon, les huttes des pêcheurs avec leur toit de mottes de terre, les barques amarrées au rivage, les filets séchant sur leurs supports, et enfin, au premier plan, les rochers basaltiques de la côte ainsi que les deux jetées de la rade perpétuellement battues par les flots irrités.

Les jours de pluie étant, hélas ! assez communs en Islande, cet aspect est presque la photographie ordinaire du panorama présenté par la capitale de l'île désolée, quand on la considère du navire qui vient de vous amener dans son port.

Nous en étions là de notre contemplation et de nos observations, quand nous fûmes abordés par un indigène de haute stature, à la physionomie ouverte et intelligente, aux yeux bleus assez vifs, aux cheveux et à la barbe rouges, qui me demanda en anglais si c'était bien à votre serviteur qu'il avait affaire. « A lui-même, ajoutai-je.



Aux approches de l'Islande.



— Alors, reprit-il, je suis le guide que vous avez retenu. »

C'était en effet mon brave Thorgrimur Gudmundsen. Dès que notre navire avait été signalé, il s'était approché en barque, avait abordé et se tenait à notre disposition depuis deux heures du matin.

Que l'on n'aille pas s'imaginer un être absolument hirsute et vêtu de peaux de bêtes. Herra Gudmundsen n'a de terrible que son prénom Thorgrimur, qui veut dire « Masque du dieu Thor », mais il est, pour tout le reste, un parfait gentleman. Il est en effet absolument habillé à l'européenne et donne dès le premier abord des preuves certaines d'une culture intellectuelle que beaucoup de Parisiens pourraient lui envier. L'anglais lui est aussi familier qu'aux habitants du Royaume-Uni, le français suffisamment connu, et il a quelque teinture du latin et du grec. Sa profession pendant l'hiver est celle d'instituteur ; il va, bravant la neige, le froid et l'ouragan, distribuer aux pauvres enfants des fermiers l'instruction qui occupera leurs longues nuits de sept mois ; l'été, il augmente ses modestes appointements en servant de guide aux quelques rares touristes qui viennent visiter l'ultime Thulé. Abstraction faite d'une certaine nonchalance et d'une horreur profonde de toute précipitation, défaut qu'il partage du reste avec la grande majorité de ses compatriotes, nous ne lui reconnaissons que des qualités, et nous ne saurions trop engager les voyageurs français à le prendre à leur service.

Thorgrimur était accompagné d'un jeune homme blond répondant au noble nom de Sigurd (prononcez Séguié), qui devait remplir auprès de nous les fonctions mixtes de groom et de palefrenier.

A Sigurd était dévolu le soin de desseller puis de resseller les poneys quand nous franchirions les torrents, à Sigurd aussi la mission de surveiller le graissage de nos bottes de mer quand les fjords ou les fleuves les auraient mouillées ; c'était de plus et surtout le *domestique du domestique*, car, à la grande rigueur, un seul homme suffirait bien pour vous accompagner aux localités classiques.

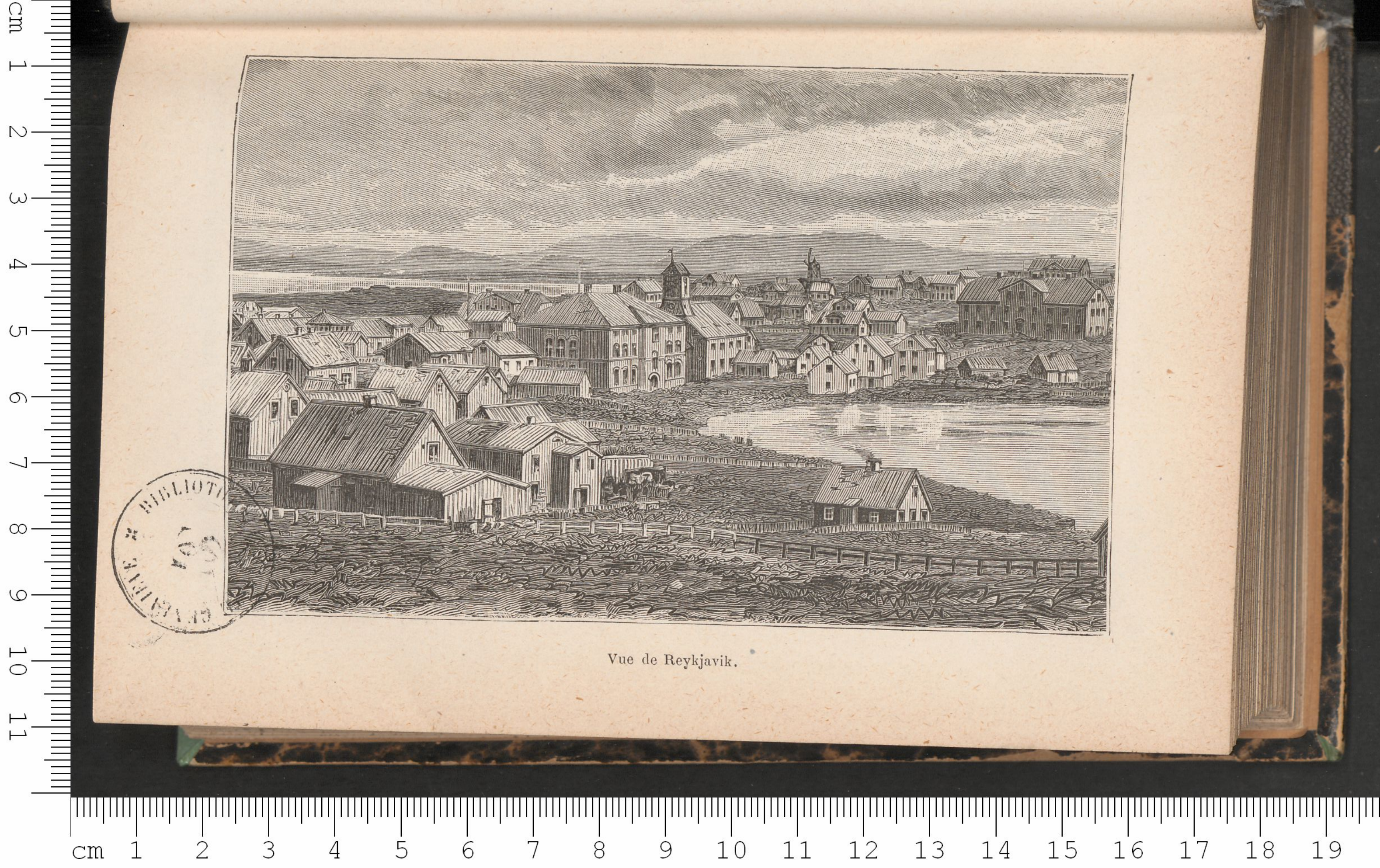
Seuls les explorateurs ne sauraient se dispenser de louer au moins deux hommes.

N'allez pas non plus vous figurer que Sigurd fût le premier venu : c'était un étudiant de l'Université, se destinant soit à la théologie, soit au droit, soit à la médecine. Les ressources de l'île sont si précaires, que personne ne dédaigne aucune rétribution, et tout travail est réputé honorable. Voilà pourquoi nous avions à notre service deux bacheliers du pays parlant grec et latin.

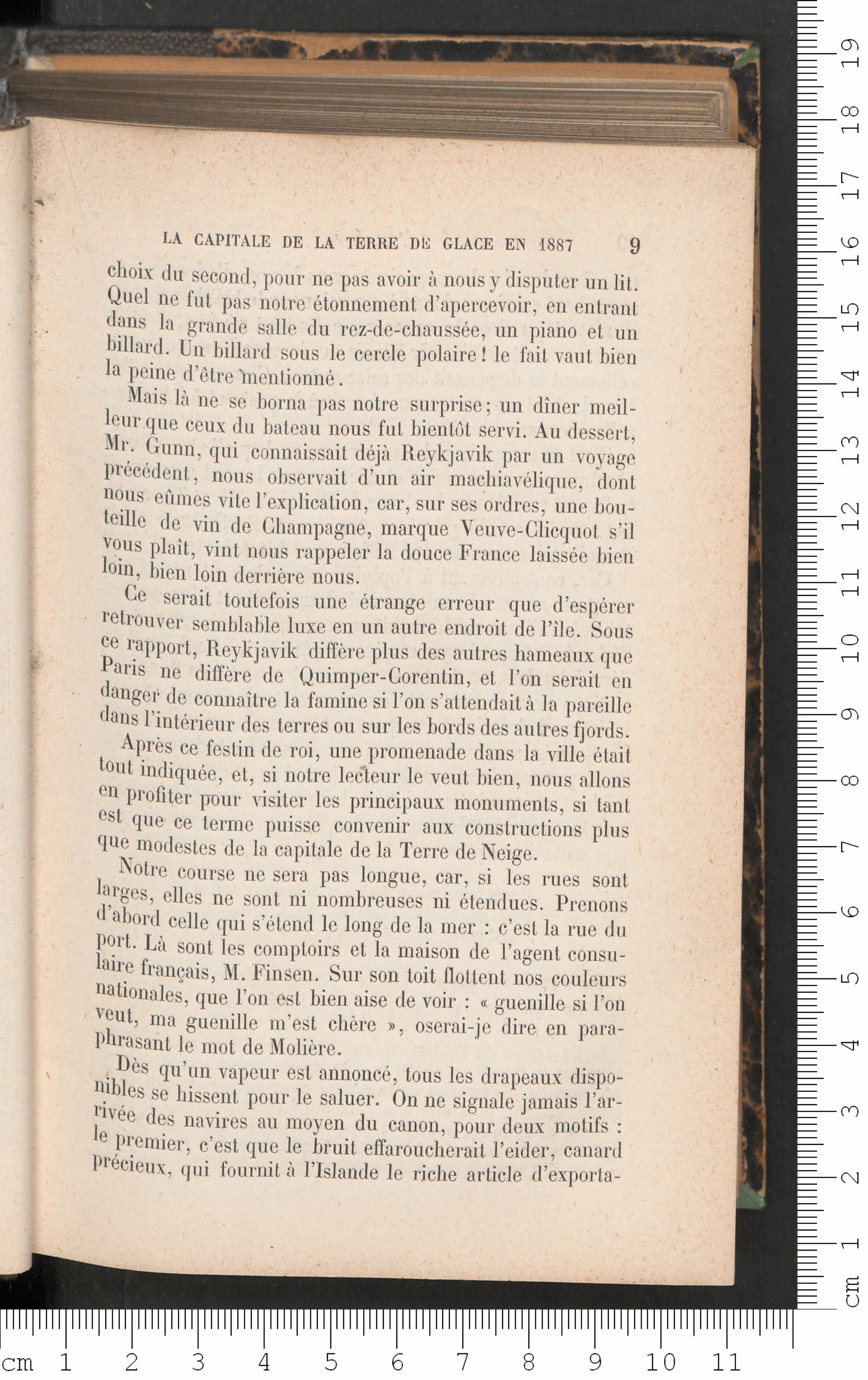
Après qu'un bon déjeuner (*pour eux*, ce qui prouve bien qu'en ce monde tout est relatif) les eut remis de la nuit qu'ils avaient passée blanche à mon intention, nous sautâmes dans une barque sans style particulier, faisant eau de maints orifices, comme du reste la plupart des canots islandais, et nous mîmes pied à terre, tout ruisselants, sur un des deux débarcadères de Reykjavik. Notre début ne fut pas plus heureux que ne l'est en général celui du voyageur qui descend pour la première fois, car nous offrîmes aux indigènes accourus pour nous voir le spectacle d'une chute on ne peut mieux réussie.

Les planches qui constituent le quai, étant toujours mouillées à la marée haute, permettent aux algues et aux fucus d'y prendre racine; il en résulte une surface plus glissante que si elle eût été enduite de savon et sur laquelle un jongleur japonais pourrait seul se maintenir en équilibre. Ajoutons, pour être juste, que l'on finit par s'y habituer et que l'on a droit de cité lorsque l'on peut courir jusqu'à son embarcation. Puis, armes et bagages, nous arrivâmes, en compagnie de notre ami l'Écossais, à l'hôtel Alexandra, où nous attendait le propriétaire Andreas Jespersen. Ce noble aubergiste affiche sur ses prospectus la mention *Chef de cusine* (*sic*), écrite en français. Il existe un meilleur hôtel dans la capitale de la Terre de Glace [1], l'hôtel d'Islande; mais, comme tous les autres *touristes anglais* s'en étaient préalablement emparés, nous fîmes

1. Par « Terre de Glace » je traduis *Island*.



Vue de Reykjavik.



choix du second, pour ne pas avoir à nous y disputer un lit. Quel ne fut pas notre étonnement d'apercevoir, en entrant dans la grande salle du rez-de-chaussée, un piano et un billard. Un billard sous le cercle polaire! le fait vaut bien la peine d'être mentionné.

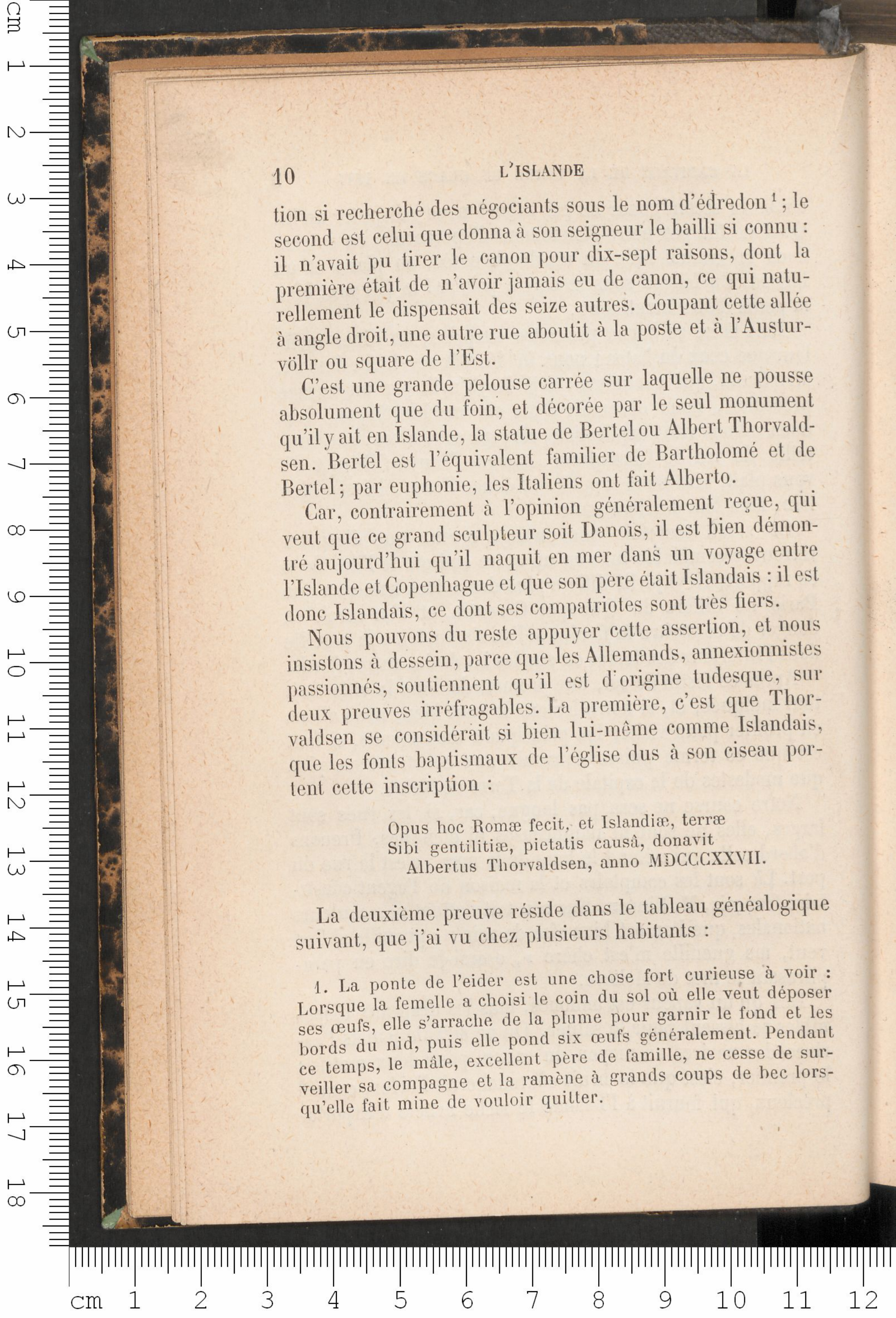
Mais là ne se borna pas notre surprise; un dîner meilleur que ceux du bateau nous fut bientôt servi. Au dessert, Mr. Gunn, qui connaissait déjà Reykjavik par un voyage précédent, nous observait d'un air machiavélique, dont nous eûmes vite l'explication, car, sur ses ordres, une bouteille de vin de Champagne, marque Veuve-Clicquot s'il vous plaît, vint nous rappeler la douce France laissée bien loin, bien loin derrière nous.

Ce serait toutefois une étrange erreur que d'espérer retrouver semblable luxe en un autre endroit de l'île. Sous ce rapport, Reykjavik diffère plus des autres hameaux que Paris ne diffère de Quimper-Corentin, et l'on serait en danger de connaître la famine si l'on s'attendait à la pareille dans l'intérieur des terres ou sur les bords des autres fjords.

Après ce festin de roi, une promenade dans la ville était tout indiquée, et, si notre lecteur le veut bien, nous allons en profiter pour visiter les principaux monuments, si tant est que ce terme puisse convenir aux constructions plus que modestes de la capitale de la Terre de Neige.

Notre course ne sera pas longue, car, si les rues sont larges, elles ne sont ni nombreuses ni étendues. Prenons d'abord celle qui s'étend le long de la mer : c'est la rue du port. Là sont les comptoirs et la maison de l'agent consulaire français, M. Finsen. Sur son toit flottent nos couleurs nationales, que l'on est bien aise de voir : « guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère », oserai-je dire en paraphrasant le mot de Molière.

Dès qu'un vapeur est annoncé, tous les drapeaux disponibles se hissent pour le saluer. On ne signale jamais l'arrivée des navires au moyen du canon, pour deux motifs : le premier, c'est que le bruit effaroucherait l'eider, canard précieux, qui fournit à l'Islande le riche article d'exporta-



tion si recherché des négociants sous le nom d'édredon[1]; le second est celui que donna à son seigneur le bailli si connu : il n'avait pu tirer le canon pour dix-sept raisons, dont la première était de n'avoir jamais eu de canon, ce qui naturellement le dispensait des seize autres. Coupant cette allée à angle droit, une autre rue aboutit à la poste et à l'Austurvöllr ou square de l'Est.

C'est une grande pelouse carrée sur laquelle ne pousse absolument que du foin, et décorée par le seul monument qu'il y ait en Islande, la statue de Bertel ou Albert Thorvaldsen. Bertel est l'équivalent familier de Bartholomé et de Bertel; par euphonie, les Italiens ont fait Alberto.

Car, contrairement à l'opinion généralement reçue, qui veut que ce grand sculpteur soit Danois, il est bien démontré aujourd'hui qu'il naquit en mer dans un voyage entre l'Islande et Copenhague et que son père était Islandais : il est donc Islandais, ce dont ses compatriotes sont très fiers.

Nous pouvons du reste appuyer cette assertion, et nous insistons à dessein, parce que les Allemands, annexionnistes passionnés, soutiennent qu'il est d'origine tudesque, sur deux preuves irréfragables. La première, c'est que Thorvaldsen se considérait si bien lui-même comme Islandais, que les fonts baptismaux de l'église dus à son ciseau portent cette inscription :

Opus hoc Romæ fecit, et Islandiæ, terræ
Sibi gentilitiæ, pietatis causâ, donavit
Albertus Thorvaldsen, anno MDCCCXXVII.

La deuxième preuve réside dans le tableau généalogique suivant, que j'ai vu chez plusieurs habitants :

1. La ponte de l'eider est une chose fort curieuse à voir : Lorsque la femelle a choisi le coin du sol où elle veut déposer ses œufs, elle s'arrache de la plume pour garnir le fond et les bords du nid, puis elle pond six œufs généralement. Pendant ce temps, le mâle, excellent père de famille, ne cesse de surveiller sa compagne et la ramène à grands coups de bec lorsqu'elle fait mine de vouloir quitter.

|
SIGRID
HALDORA
GUDNIN
THORVALDR
GOTTSKALKR LEGIFER
THORVALDR SACERDOS
GOTTSKALKR THORVALDSEN
BERTEL THORVALDSEN CELEBER STATUARIUS.

Mais, malgré cela, M. Eugène Plon, dans un livre intitulé *Thorvaldsen et son œuvre*, soutient qu'il est né à Copenhague, dans la maison de Store Grönnegade qui porte aujourd'hui le n° 7.

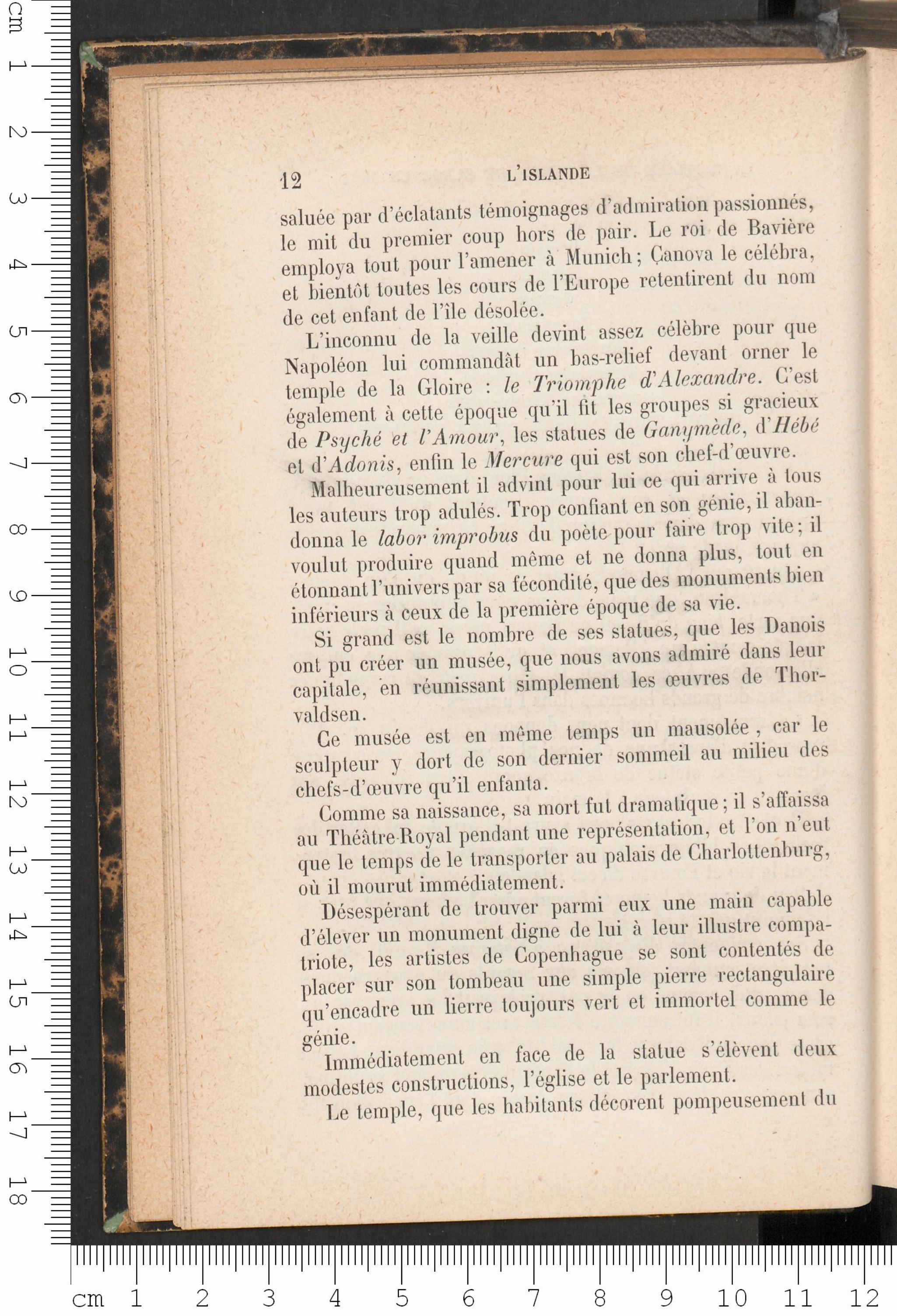
Quant aux Allemands, voici ce qu'en dit l'un d'eux : « Thorvaldsen, que nous devons nous approprier en quelque sorte, bien qu'il soit né Danois, parce qu'il parle notre langue comme un Allemand et qu'il possède une culture allemande. » A ce compte-là, Paris pourrait revendiquer nombre de grands hommes dans l'univers.

Le monument dont nous donnons un dessin (p. 13), reproduit d'après une de nos photographies, se compose d'une petite statue de bronze représentant l'artiste, son marteau de sculpteur à la main.

Peut-être le lecteur nous saura-t-il gré de lui éviter des recherches bibliographiques en racontant ici très brièvement la vie et l'œuvre de cet Islandais.

Peu de grands hommes furent aussi heureux que lui : il ne connut que le succès.

Ses éminentes dispositions artistiques l'ayant, dès sa première jeunesse, signalé aux regards du gouvernement danois, qui, comme on le sait, protégeait les arts avec un soin jaloux, il fut envoyé à Rome avec une pension suffisante pour lui enlever le souci du pain quotidien. Là, au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité, son goût se forma, son génie se développa, et son *Jason*, dont l'apparition fut



saluée par d'éclatants témoignages d'admiration passionnés, le mit du premier coup hors de pair. Le roi de Bavière employa tout pour l'amener à Munich; Canova le célébra, et bientôt toutes les cours de l'Europe retentirent du nom de cet enfant de l'île désolée.

L'inconnu de la veille devint assez célèbre pour que Napoléon lui commandât un bas-relief devant orner le temple de la Gloire : *le Triomphe d'Alexandre*. C'est également à cette époque qu'il fit les groupes si gracieux de *Psyché et l'Amour*, les statues de *Ganymède*, d'*Hébé* et d'*Adonis*, enfin le *Mercure* qui est son chef-d'œuvre.

Malheureusement il advint pour lui ce qui arrive à tous les auteurs trop adulés. Trop confiant en son génie, il abandonna le *labor improbus* du poète pour faire trop vite; il voulut produire quand même et ne donna plus, tout en étonnant l'univers par sa fécondité, que des monuments bien inférieurs à ceux de la première époque de sa vie.

Si grand est le nombre de ses statues, que les Danois ont pu créer un musée, que nous avons admiré dans leur capitale, en réunissant simplement les œuvres de Thorvaldsen.

Ce musée est en même temps un mausolée, car le sculpteur y dort de son dernier sommeil au milieu des chefs-d'œuvre qu'il enfanta.

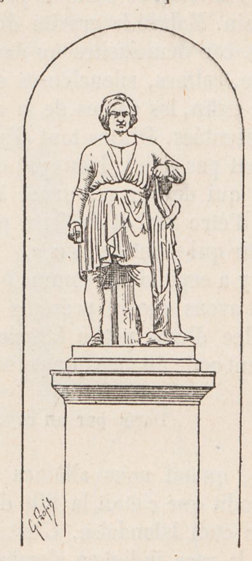
Comme sa naissance, sa mort fut dramatique; il s'affaissa au Théâtre-Royal pendant une représentation, et l'on n'eut que le temps de le transporter au palais de Charlottenburg, où il mourut immédiatement.

Désespérant de trouver parmi eux une main capable d'élever un monument digne de lui à leur illustre compatriote, les artistes de Copenhague se sont contentés de placer sur son tombeau une simple pierre rectangulaire qu'encadre un lierre toujours vert et immortel comme le génie.

Immédiatement en face de la statue s'élèvent deux modestes constructions, l'église et le parlement.

Le temple, que les habitants décorent pompeusement du

nom de cathédrale, n'atteint même pas les proportions d'une simple église de village français et n'a d'importance que parce que l'archevêque général y officie en personne. Vu de face, c'est un quadrilatère aux murs jaunes surmonté d'un toit triangulaire et d'un clocheton massif. Comme c'est dimanche, Thorgrimur nous propose d'y entrer pour assister au service. Nous acceptons, et, assis sur un des derniers bancs, nous pouvons tout observer sans attirer nous-même les regards des fidèles. Il est probable que, sans cette précaution, l'intérêt de curiosité que pouvait offrir notre personne aux insulaires aurait troublé leurs pensées et modifié leur attitude naturelle.



Statue de Thorvaldsen.

Ce qui éclate tout d'abord aux yeux, c'est le mélange intime des deux cultes, catholique et protestant; l'office de la communion, qui porte encore le nom de « messe », l'autel et ses accessoires, le plain-chant, le chœur qui répond au ministre, la lecture de l'épître, voilà un rituel romain. Au contraire, le décor intérieur très peu luxueux, la simplicité rustique des bancs et des balustrades en bois, les versets écrits en noir sur la muraille nue, le prêtre portant toute sa barbe, revêtu d'une robe de velours noir et d'une fraise à la Médicis, témoignent du culte luthérien. Quand nous en serons au chapitre historique, nous expliquerons les vicissitudes religieuses par lesquelles passa l'Islande avant d'adopter définitivement la Réforme.

Tout en prenant des notes sur la cérémonie, nous ne

manquâmes pas l'occasion de jeter un coup d'œil sur la moitié de l'église occupée par la plus belle partie du genre humain. Malgré la gravité du lieu, la situation était favorable, car demoiselles ou dames étaient appliquées à leur prière, calmes, silencieuses et revêtues de leur toilette de fête; enfin, les dames de la meilleure société s'y trouvaient représentées. Disons tout d'abord qu'elles ne sont généralement pas jolies, bien que cet aveu nous coûte à faire, à nous qui devons retourner à Reykjavik! mais nous avons juré d'être vrai et de faire pièce au proverbe : « A beau mentir qui vient de loin ».

Il y a cependant, comme à toute règle, des exceptions, et nous avons encore présente à la mémoire la physionomie éveillée d'une petite blonde ravissante dont les cheveux avaient cette nuance que peint si bien le vers de Victor Hugo :

Dorée par un rayon de soleil.

Mais, quand nous allâmes aux renseignements, on nous répondit que c'était la fille d'un négociant danois; sa mère seule était Islandaise. C'est un fait assez constant que de voir la race indigène s'embellir par les alliances avec les Danois. Notre svelte beauté portait le costume national; elle avait sagement dédaigné les modes dites parisiennes, importées de seconde main de Copenhague, pour conserver le corsage et la jupe en vadmel noir; ce gracieux corsage s'ouvrait au milieu de la poitrine et laissait entrevoir une belle chemise blanche brodée; les cheveux nattés retombaient en guirlandes sur le cou, et le sommet de la tête était recouvert par la *hufa*. Charmante et gracieuse coiffure, tout à fait caractéristique, la hufa est une petite cape de laine noire, de forme circulaire, retenue dans la chevelure par des épingles invisibles et laissant flotter sur l'épaule un long gland de soie, également noire, dont les fils sont maintenus en haut dans un court cylindre d'or ou d'argent, mais s'éparpillent librement à leur extrémité.

Telle est la tenue ordinaire.

Mais dans les grandes circonstances, comme pour un baptême ou un mariage, la hufa est remplacée par le *faldr*. Or justement à quelques pas de nous se tenait une marraine, revêtue de ce dernier ornement, que nous pûmes

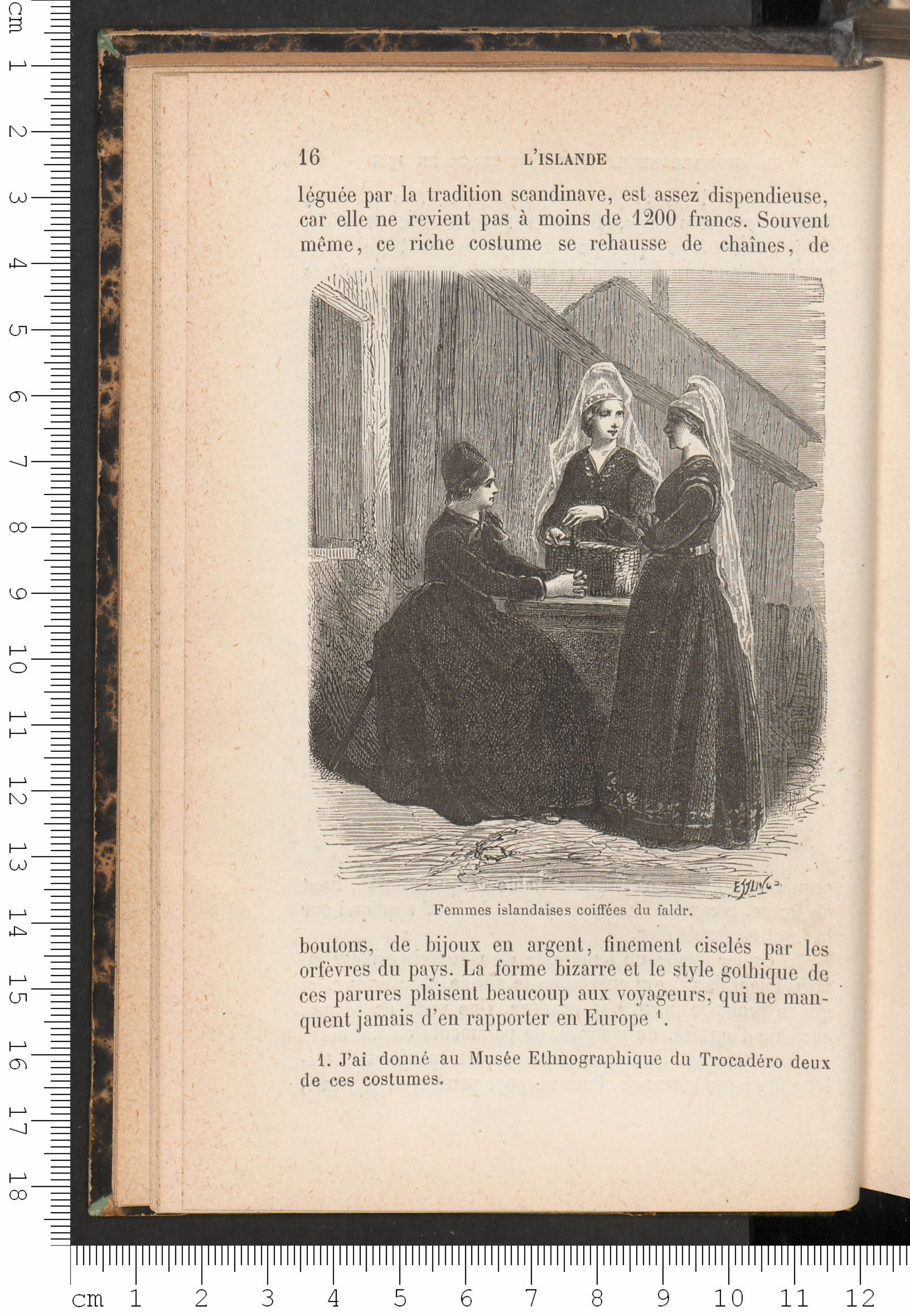


Jeune fille islandaise.

esquisser à loisir : c'est un véritable casque romain, haut de forme, recourbé en avant et dont le bord appliqué sur le front est brodé d'or.

Du cimier tombe un long voile de mousseline blanche, artistement tissée, qui enveloppe le visage et la nuque, et qui se prolonge jusqu'à la ceinture. Une veste de velours enrichie d'agrafes, de plaques, de parements en fils dorés ou argentés, est l'indispensable complément de cette toilette des jours solennels. Pour un pays pauvre, cette tenue,

léguée par la tradition scandinave, est assez dispendieuse, car elle ne revient pas à moins de 1200 francs. Souvent même, ce riche costume se rehausse de chaînes, de

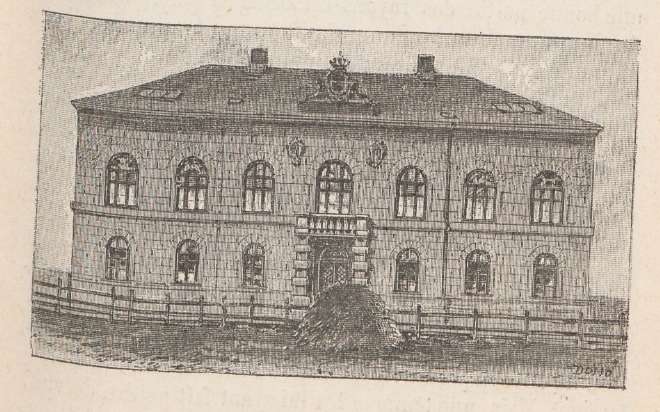


Femmes islandaises coiffées du faldr.

boutons, de bijoux en argent, finement ciselés par les orfèvres du pays. La forme bizarre et le style gothique de ces parures plaisent beaucoup aux voyageurs, qui ne manquent jamais d'en rapporter en Europe [1].

1. J'ai donné au Musée Ethnographique du Trocadéro deux de ces costumes.

Nous serions bien restés plus longtemps à faire ample connaissance avec l'extérieur des habitants de Reykjavik; mais peu à peu l'atmosphère de l'église s'était pénétrée d'une telle senteur de morue, que notre odorat, insuffisamment aguerri, nous signifiait l'ordre de partir au plus vite. Aussi profitâmes-nous du moment où M. le curé tenait ses ouailles suspendues à ses lèvres éloquentes pour gagner la porte en tapinois et nous esquiver au galop jusque sur les rives du petit lac qui termine la ville au sud.



Palais du parlement.

Nous ne revînmes en effet dans le temple qu'en dehors du service, pour voir les fonts baptismaux dus au ciseau de Thorvaldsen.

L'œuvre, en marbre de Carrare, a la forme d'un piédestal carré, et ses quatre faces représentent des scènes en rapport avec leur destination : le baptême du Christ, le Laissez venir à moi les petits enfants, la Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean, enfin deux anges enlevant un enfant au ciel.

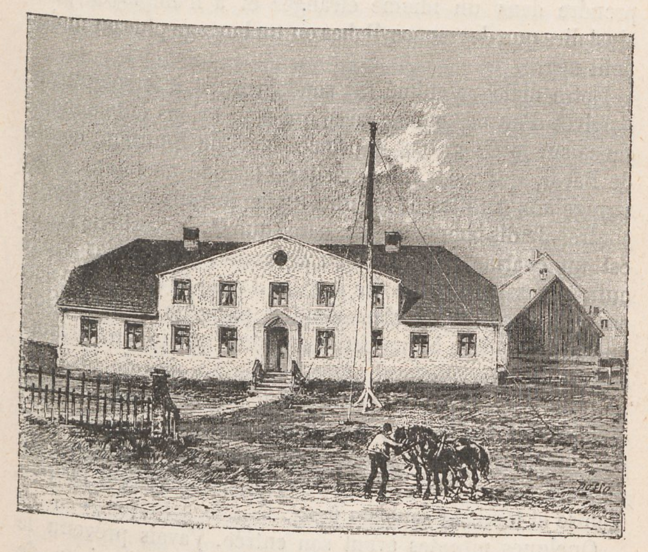
A droite de l'église s'élève le parlement, somptueux édifice, bâti en pierre volcanique, où l'Althing tient mainte-

nant ses sessions. Sa façade est décorée de divers écussons, et au-dessus de l'entrée principale se voit une sculpture du fameux faucon blanc d'Islande. On sait que le drapeau national, fort pittoresque, porte un faucon blanc sur champ d'azur. Ce palais sert en même temps de musée et de bibliothèque; celle-ci, fondée par les Islandais eux-mêmes et enrichie par les envois annuels de la métropole, renferme, outre de vieilles sagas qui feraient la joie d'un bibliomane, un choix des meilleures publications modernes; une bonne partie des rayons est occupée par la collection du *Tour du Monde*. Nous feuilletâmes le premier livre imprimé dans l'île; c'est une traduction du Nouveau Testament, *Nya Testamentum*, 1540.

Quant au musée, il ne contient rien de bien intéressant, si ce n'est quelques meubles anciens et quelques vieilles reliques. Nous remarquâmes particulièrement des débris calcinés de la maison où le héros Nyal fut brûlé et les piliers sacrés auxquels la capitale dut d'occuper l'emplacement actuel. Lorsqu'en effet Ingolfr, fuyant la cruauté du roi de Norvège, Harald à la belle chevelure, arriva en vue de l'Islande, il jeta à la mer ces colonnes qui portaient à leur sommité la figure de ses idoles ou dieux lares, et fit vœu de fixer sa première demeure à l'endroit où elles s'arrêteraient. Mais, une tempête les lui ayant fait perdre de vue, il débarqua d'abord sur la côte sud-est, et ce ne fut que trois ans après qu'il apprit un jour qu'elles avaient été retrouvées en un point du Faxafjordr, où, fidèle à son serment, il transféra sa demeure et fonda Reykjavik.

En sortant du Corps législatif, je jugeai l'heure convenable pour aller présenter au gouverneur général de l'Islande ou Stiptamtman les lettres de recommandation qui m'avaient été données par le ministère de l'Instruction publique. Nous arrivâmes devant une maison spacieuse qui aurait bien tort de viser à une prétention architecturale quelconque, et entourée par un grand jardin réputé des meilleurs pour la culture des quelques chétifs légumes qui peuvent pousser sous cette latitude. Aucune sentinelle ne

montait la garde, et quand nous eûmes frappé, ce fut le gouverneur en personne qui vint nous ouvrir la porte. Il nous introduisit dans son salon, sobrement meublé, nous offrit immédiatement un cigare, selon la mode islandaise, et, mi-français, mi-anglais, mélangés de danois, nous



Palais du gouverneur.

pûmes échanger quelques idées. C'est un homme jeune encore, très affable et très bienveillant, qui me fit l'effet de considérer son poste comme un exil momentané destiné à lui valoir plus tard une situation plus agréable dans le Danemark.

Près de lui se tenait un vieux diplomate de Copenhague, retiré maintenant à Reykjavik et parlant notre langue avec une facilité remarquable. Comme c'est le seul habitant qui puisse se prévaloir de connaître *absolument* le français, j'eus souvent avec lui de longues et instructives conversa-

tions au retour de ma première expédition dans l'intérieur.

On ne saurait se faire une idée du vif plaisir que l'on éprouve à converser librement avec un gentilhomme, lorsque, pendant des semaines entières, on a eu à se faire comprendre dans un idiome étranger et à n'employer pour ainsi dire que des monosyllabes ou un langage plus ou moins petit nègre.

Notre dialogue animé fut soudainement interrompu par l'arrivée d'un personnage avec qui nous avions fait connaissance sur le *Camoens*, le prince Henri de Bourbon, comte de Bardi, qui avait voulu visiter l'Islande au retour d'un voyage aux Antilles et qu'une bonne fortune nous fit rencontrer. Je dis bonne fortune, parce que M. le comte de Bardi est un charmant compagnon de route, et que des vingt autres passagers du navire anglais il était le seul, avec son ami M. le comte Lucchesi Palli, à parler le français. Son entrée donna lieu à une petite anecdote que je me permettrai de raconter, d'abord parce qu'elle n'a rien de blessant pour personne et ensuite parce que je manquerais à tous mes devoirs de Parisien si je la taisais.

Nous avons du reste la conviction que M. le comte de Bardi sera le premier à en rire si ces lignes vont jusqu'à Venise et tombent sous ses yeux.

Quelques minutes avant son entrée, j'avais prévenu le vieux diplomate que nous avions eu à bord un prince de Bourbon voyageant incognito. Or le premier n'avait pas encore eu le temps de me demander à quelle branche Monseigneur appartenait, ni si j'étais bien sûr de ne pas me tromper, quand celui-ci fut présenté et se mit à causer en anglais avec le gouverneur. De notre côté nous continuâmes en français, le diplomate et moi. Si bien que mon vieil interlocuteur finit par s'imaginer que nous deux seuls entendions couramment le français et qu'il pourrait me communiquer tout haut ses réflexions sans être compris de personne autre que de moi. Aussi me cria-t-il comme s'il parlait à un sourd : « Très belle physionomie le

prince, mais il n'est pas assez ceci, pas assez cela », etc. Bref il allait continuer à détailler ainsi ses impressions, quand je lui dis avec toute la rapidité possible et fort bas : « Monsieur le comte parle absolument le français comme vous et moi ! »

L'incident n'eut aucune suite, bien entendu; mais je ris encore tout seul quand je me remémore la mine embarrassée que prit à mon *chut!* l'ambassadeur islandais.

La diplomatie venait d'être en défaut avec sa première qualité, qui est la circonspection. J'imagine que le brave fonctionnaire s'attendait à une résurrection de Henri IV ou de Louis XIV, et qu'il rêvait de perruques !

Sur ces entrefaites le prince sortit avec sa suite; le gouverneur me fit signe de rester et vérifia immédiatement le passeport royal en cherchant sur l'almanach de Gotha.

Puis entra un maire de district, sysselman de l'un des dix-neuf cantons (syssel) de l'île, Herman Johnsen, qui, en grande tenue, c'est-à-dire habillé d'une veste de gros drap bleu à grands boutons de cuivre simulant à si méprendre un costume de laquais, venait rendre une visite dominicale à son vice-roi. Nous reparlerons plus loin de cet excellent homme, que nous revîmes dans son propre village.

Après avoir pris congé du pouvoir exécutif, nous fîmes dans les rues une simple promenade de flânerie, ce qui est, par parenthèse, un excellent moyen pour bien connaître la physionomie d'un peuple et d'une ville.

Nous ne rencontrions partout que de bons et sympathiques visages, à l'air pensif et doux. Ces braves gens exagéraient même la politesse envers nous, car ils nous saluaient jusqu'à dix fois, si dix fois les circonstances nous mettaient de nouveau en présence. Rien qu'à les voir groupés sur l'Austurvöllr, la place publique de Reykjavik, nonchalants et engourdis, nous comprenions pourquoi la cité ne possède en tout que deux policemen, dont les bâtons sont plus que suffisants pour maintenir l'ordre.

Il y a cependant une prison : c'est un bâtiment noir en pierre basaltique situé sur la route de l'Observatoire, mais

je ne serais pas étonné que le directeur agisse comme celui dont il est fait mention dans *le Train de plaisir* du Palais-Royal, qu'il excite ses prisonniers à s'évader pour ne pas avoir à s'en occuper ou à les nourrir. On n'a guère, du reste, à employer ce moyen de coercition que contre les ivrognes ou contre ceux qui ont tiré sur un eider.

En arrière de la statue de Thorvaldsen se dresse une maison à façade noire qui fait le désespoir des habitants; elle appartient à la France. Nous avons là un magasin de réparation pour les filets ou les barques et un dépôt de vivres pour les pêcheurs qui se trouveraient pris au dépourvu. Mais tandis que tout s'embellit, que les cases adjacentes se teignent en riantes couleurs, rouge, vert, bleu, notre construction seule reste immuablement noire de goudron. Aussi n'ai-je jamais pu passer devant cette maison sans que les Islandais avec lesquels je me promenais me dissent : « Cette baraque noire enlaidit beaucoup notre principale avenue! » Je leur ai promis d'en parler quand je rentrerais en France; vous voyez que je tiens ma parole. Puisse ce livre avoir de l'écho et transformer en rose ce noir goudron qui leur répugne tant!

Avant de rentrer à l'hôtel, nous regardons de quel côté nous dirigerons nos pas et quelles curiosités nous visiterons encore. Malheureusement nous avons terminé!

Pour connaître Reykjavik, deux heures suffisent largement. Commençons donc immédiatement notre herbier. Nous franchissons un ruisseau, sur lequel on a jeté une simple planche en guise de pont, et nous voilà hors de la ville, sur un tapis de verdure qui s'étale jusqu'à la mer, interrompu çà et là par des fondrières ou de gros blocs volcaniques. Nous buttons contre l'un de ces derniers et nous nous faisons au genou un mal atroce, excellent avant-goût des difficultés que présente au marcheur ce sol si étrangement bouleversé, si glissant et si raviné. La végétation n'est pas aussi pauvre qu'on pourrait se l'imaginer au premier abord ; une foule de gentilles fleurs émaillent la prairie. Ce sont de hautes renoncules à corolle d'or, des

saxifrages, la blanche parnassie des marais; ce sont surtout des grassettes à pétales d'un violet pâle (*Pinguicula vulgaris*) ou de bleus « ne m'oubliez pas », qui semblent résumer la mélancolique poésie des régions septentrionales. Il n'est pas jusqu'au modeste pissenlit qui n'agrémente gentiment le vert glauque général de sa belle corolle jaune et qui ne semble prendre sa revanche du dédain qu'on a pour lui dans les contrées plus fleuries.

La collection faite, je retournai à Alexandra hotel, où une bonne surprise m'attendait : Mr. Gunn me prévenait que nous étions invités à dîner chez le consul de Hollande, M. H.-A. Krüger, où nous arrivâmes tout de suite.

La glace fut vite rompue, et bientôt apparut l'inévitable verre de vin de Portugal, qu'il fallut boire suivant le rite scandinave, c'est-à-dire qu'on porte la coupe à la hauteur des yeux, puis on vide d'un trait en saluant le maître de la maison. Le dîner fut aussi succulent qu'un dîner peut l'être sur un sol si déshérité, mais, en tout état de cause, ne laissa rien à désirer comme cordialité.

Il y avait du reste entre nous deux un trait d'union que l'on me pardonnera de mentionner : c'est qu'il est Danois et que je suis Français, que, l'un et l'autre, nous appartenons à une patrie dépouillée par la Prusse, et que, suivant le proverbe, une haine commune engendre souvent l'amitié.

J'ai retenu de son salon une bien jolie photographie, qui se trouve également chez beaucoup d'autres négociants venus du Danemark, le pendant absolu de notre allégorie de l'Alsace-Lorraine. Cette photographie représente deux jeunes filles, l'une du Schleswig, l'autre du Holstein, qui lèvent les yeux au ciel avec une expression indescriptible de mélancolie, de résolution et d'orgueilleux dédain.

Au-dessous du cadre se trouvent ces vers danois, que je traduisis en français sur l'album de notre amphitryon :

« Le droit peut être foulé aux pieds, le droit peut être méconnu, la justice peut être méprisée, la bonne cause peut succomber, mais l'espérance ne peut pas mourir.

« L'espoir nous reste, espoir qui dans les sombres jours

d'hiver nous permet d'entrevoir la lumière du printemps. Nous pouvons souffrir, nous pouvons attendre, nous pouvons nous taire, nous pouvons baisser la tête, mais nous persévérons quand même, car le flambeau de notre liberté doit un jour se rallumer à un rayon de soleil, envoyé par Dieu. »

« Et puisse ce rayon de soleil, m'écriai-je, émaner de la France ! » Tel fut notre dernier toast.

Le patriotisme de M. Krüger est facile à comprendre; son père était député au parlement allemand et représentait l'un des deux duchés conquis. Le roi de Danemark lui fit frapper un médaillon commémoratif de son courage, et sur la marge sont gravées ces fières paroles, qu'il jeta un jour de la tribune à la face de Bismarck :

« Vi ere Danske, vi ville forblive Danske, vi ville behandles som Danske. (Nous sommes Danois, nous voulons redevenir Danois, nous voulons être traités en Danois.) »

Déjà à Copenhague nous avions admiré combien ce petit peuple garde vive sa colère contre l'envahisseur. Certaines mères poussent le patriotisme jusqu'à ne pas consentir à ce que leurs enfants apprennent la langue allemande, qui résonne à leurs oreilles comme un glas funèbre. Il m'arriva même à ce sujet une assez singulière aventure. En voyageur instruit par l'expérience, j'ai l'habitude de tout prendre avec moi, comme le voulait le philosophe Bias; mais il en résulte que souvent j'accapare toute la place disponible avec mes valises, que je ne mets jamais aux bagages. Or, un jour que je traversais en chemin de fer l'île de Seeland, un Danois qui m'avait entendu adresser la parole en anglais à un de mes voisins, me prenant pour un Prussien qui voulait déguiser sa nationalité, me fit observer que je devais lui laisser de la place à lui aussi pour déposer ses colis. J'obtempérai immédiatement à sa demande légitime, quoique ennuyeuse et même visiblement faite pour taquiner : n'était-il pas chez lui? Mais, une minute après, s'étant aperçu que je parlais le plus souvent français, il remit lui-même tous mes portemanteaux à leur place respective et



Poneys portant du poisson séché. (Voyez p. 27.)

me dit : « Pardonnez-moi, monsieur, je vous avais cru Prussien... ».

Et maintenant, vite, allons nous reposer, car c'est demain dès l'aube que nous devons partir pour notre première excursion dans l'intérieur du pays. Il est minuit quand nous quittons la maison hospitalière de notre ami, car il l'est dès maintenant, Herre Krüger.

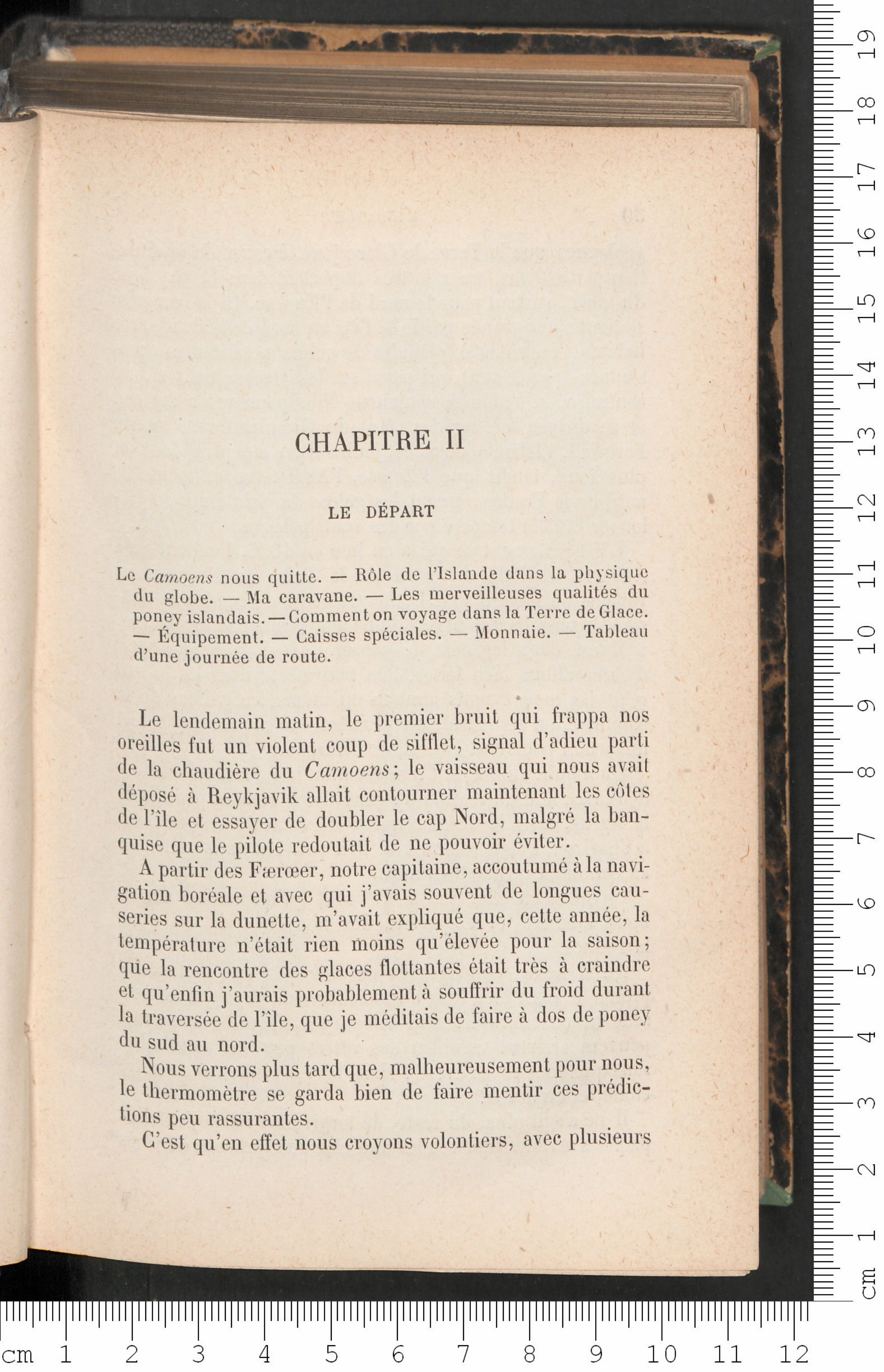
Mais pour rentrer chez nous, point n'est besoin de flambeau; nous sommes à l'époque du jour perpétuel, et nous y voyons suffisamment pour admirer le merveilleux spectacle qui se déroule devant nous. En face la mer est dorée des derniers feux du couchant; le soleil, à peine disparu sous la ligne d'horizon, éclaire encore les nuages de lueurs rougeâtres; au loin le glacier de Sneefells laisse entrevoir sa cime immaculée, pendant que tout près les îles dont le fjord est parsemé font l'effet d'êtres fantastiques flottant sur les vagues. Ce doit être un de ces soirs-là si bizarrement illuminés que l'évêque Pontoppidan [1] aperçut le fameux serpent de mer si cher au *Constitutionnel*. Dans l'intérieur des maisons, entre les rideaux de mousseline blanche, à travers les vitres, nous apercevons quelques jeunes femmes qui regardent dans la rue et contemplent un spectacle extraordinairement animé pour une heure aussi avancée. Nous ne rencontrons en effet que des hommes portant des coffres, des femmes chargées de caisses ou de grossiers sacs en toile, des poneys ployant sous le poids d'énormes paquets de poisson séché et de provisions de toutes sortes. Notre cicérone devine l'interrogation que nous sommes sur le point de lui poser et nous explique que le navire qui nous a conduits va prendre 250 malheureux émigrants. Ces pauvres Islandais, las de lutter contre l'ingratitude de leur sol stérile et les rigueurs

1. Le bon évêque de Berghen, Pontoppidan, le Fénelon de la Norvège, mettait dans ses sermons populaires des traits d'histoire naturelle tout entiers, comme d'excellents enseignements de théologie, et ne dédaignait pas un peu d'exagération.

de leur climat glacé, vont déserter le combat et chercher sous d'autres cieux une patrie plus clémente. Ils se rendent à Manitoba, aux alentours du lac Winnipeg, dans un pays qui déjà porte le nom de Colonie scandinave et où déjà existent deux journaux imprimés en islandais. Aux grosses larmes qui coulent sur le visage des femmes, à la physionomie sombre et morne des hommes, on devine de quels déchirements leur pauvre cœur est affligé.

Ils vont quitter le foyer qui les a vus naître et aimer, ils vont dire adieu à ces montagnes chéries qui, bien plus que la plaine, attachent les peuples au sol des aïeux, pour s'en aller très loin là-bas sans la certitude d'y mieux réussir. Seuls, et c'est un cruel contraste, les enfants prennent plaisir à jouer au milieu de ces hardes misérables qui s'entassent sur le rivage. A partir de demain, quelle souffrance! Logés sous le pont, confondus avec les chevaux, ils vont rester un mois en proie au mal de mer, nourris seulement des conserves qu'ils emportent, n'ayant à boire que l'eau saumâtre du réservoir et qu'un air pestilentiel à respirer! Et comme pour se jouer d'eux ou leur faire oublier qu'ils n'abandonnent qu'une terre misérable, jamais aurore ne fut plus belle, jamais température plus douce ne régna dans le port.

Ce douloureux spectacle, le bruit des caravanes de ces exilés passant sous nos fenêtres, joints à la lueur perpétuelle à laquelle nos yeux n'étaient pas encore accoutumés, nous empêchèrent de dormir pendant assez longtemps, mon compagnon de chambre et moi.



CHAPITRE II

LE DÉPART

Le *Camoens* nous quitte. — Rôle de l'Islande dans la physique du globe. — Ma caravane. — Les merveilleuses qualités du poney islandais. — Comment on voyage dans la Terre de Glace. — Équipement. — Caisses spéciales. — Monnaie. — Tableau d'une journée de route.

Le lendemain matin, le premier bruit qui frappa nos oreilles fut un violent coup de sifflet, signal d'adieu parti de la chaudière du *Camoens*; le vaisseau qui nous avait déposé à Reykjavik allait contourner maintenant les côtes de l'île et essayer de doubler le cap Nord, malgré la banquise que le pilote redoutait de ne pouvoir éviter.

A partir des Færœer, notre capitaine, accoutumé à la navigation boréale et avec qui j'avais souvent de longues causeries sur la dunette, m'avait expliqué que, cette année, la température n'était rien moins qu'élevée pour la saison; que la rencontre des glaces flottantes était très à craindre et qu'enfin j'aurais probablement à souffrir du froid durant la traversée de l'île, que je méditais de faire à dos de poney du sud au nord.

Nous verrons plus tard que, malheureusement pour nous, le thermomètre se garda bien de faire mentir ces prédictions peu rassurantes.

C'est qu'en effet nous croyons volontiers, avec plusieurs

géologues, que la Terre de Glace joue, à cause de sa situation particulière, un rôle très important dans la physique du globe, surtout pour le nord de l'Europe. Si la banquise stationne une grande partie de l'été au nord de l'Islande, ses habitants auront à se plaindre de gelées persistantes occasionnées par le vent qui passe sur les glaces; mais si, au contraire, la banquise contourne l'île pour venir au sud et se diriger le long des côtes du Grœnland vers le cap Farewell, l'Islande, dégagée, jouira d'un été plus doux et plus long, tandis que l'Écosse, l'Angleterre et même le nord de la France verront les gelées du printemps se prolonger et l'été tempéré par des vents polaires.

C'est justement ce qui a eu lieu en 1886. Pendant qu'à Akreyri, capitale du nord de la Terre de Neige, nous voyions au mois d'août le thermomètre descendre au-dessous de zéro, Paris jouissait d'une température sénégalienne.

Il est donc légitime de penser que si, par une série d'observations bien faites, l'on pouvait trouver la loi qui régit les mouvements annuels ou même irréguliers de la banquise, on résoudrait un problème de météorologie fort important pour tout le nord de l'Europe.

Quoi qu'il en soit, le *Camoens* avait lancé son cri d'abandon; avec le dernier écho du chant lugubrement plaintif de la sirène, avec le dernier nuage de fumée s'évanouissant à l'horizon, s'était rompu tout lien pouvant nous rattacher au continent pendant un mois.

Ce n'est en effet que le 1er août qu'un navire danois nous donnera et emportera des nouvelles de ou pour la France.

Aussi nous sentions-nous envahir par une mélancolie profonde; c'est bien long un mois dans un pays qui ne possède ni courriers fixes ni télégraphe. Que d'événements peuvent arriver! combien des vôtres peuvent succomber sans que vous soyez averti! Mais, baste! confiance en notre étoile, et en avant!

Il ne s'agit plus, du reste, de tergiverser : déjà j'entends piaffer sous mes fenêtres les huit chevaux qui sont destinés



Départ de la caravane.

La caravane parcourant les plateaux.

à mon voyage de deux mois dans l'intérieur; déjà Gudmundsen me crie de sa voix de stentor que tout est préparé, que nous devons partir de bonne heure si nous voulons aller coucher aux mines de soufre de Krisuvik.

Si donc vous vous étiez trouvé sur le « square » de Thorvaldsen ce matin-là, vous auriez vu défiler une joyeuse caravane de poneys abandonnant au galop les rues de la capitale.

Voici comment notre petite troupe se décomposait :

En tête marche le guide, très fier d'une monture au poil rouge, qu'il excite sournoisement à grands coups de talon et qu'il semble ensuite impuissant à maîtriser, pour bien démontrer à ses compatriotes groupés pour nous voir partir, que le poney qu'il a l'heur de posséder n'a pas son pareil. Ce genre d'amour-propre est commun sous toutes les latitudes. Puis votre serviteur suivait, monté sur une bonne petite bête couleur café au lait, escorté du groom Sigurd.

Ensuite venaient deux poneys chargés de nos coffres à bagages. Les autres chevaux de rechange seront poussés devant nous comme un troupeau de bêtes que l'on conduit à la foire.

Après deux ou trois heures de course, nous stopperons, nous remettrons la selle sur le dos de nos avant-coureurs, et, reprenant notre marche dans le même ordre, nos chevaux continueront à trotter l'amble par monts et par vaux.

D'une race particulière venue de Scandinavie, le poney islandais, véritable dromadaire des déserts de la Terre de Glace, est aux habitants ce que le renne est au Lapon, le chien aux Esquimaux, la mule au montagnard, l'éléphant à l'Indien; le jour où le poney disparaîtrait de l'ultime Thulé, l'homme n'aurait plus, lui aussi, qu'à plier bagage et à émigrer.

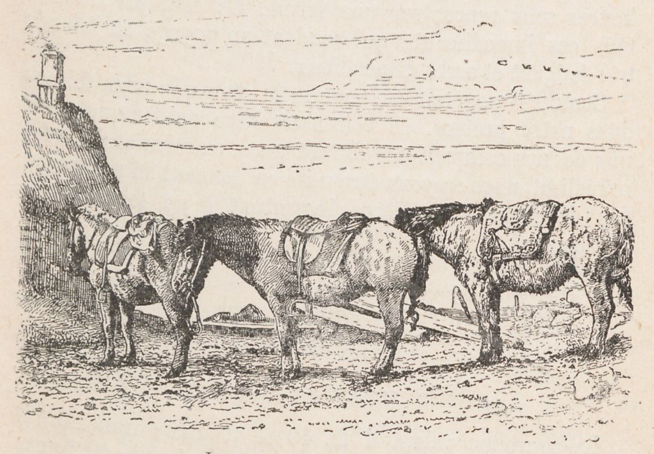
C'est une robuste petite bête, haute généralement de 1 m. 20 à 1 m. 50, à robe couleur café au lait, le plus souvent; il est solidement bâti et dur à la fatigue; ses ossements sont gros, son pied d'une sûreté absolue. Il porte

facilement 100 kilogrammes et fait avec cette charge jusqu'à trente lieues de France dans la même journée. Parti à huit heures du matin pour traverver le désert du Sprengisaudr, je suis arrivé à deux heures, le lendemain, au plus prochain *bær*, en ne permettant à mes poneys que de brouter l'herbe d'une oasis pendant deux heures. Le jour suivant, après une nuit passée dehors comme toujours, ils étaient frais, dispos, attendant le cavalier. La transpiration faible chez ces animaux (rarement nous les avons vus ruisselants de sueur), l'absence des fines poussières qui voltigent sur nos chemins, la température froide, à défaut de nourriture réparatrice, puisqu'ils ne mangent ni son ni avoine, sont sans doute les raisons pour lesquelles les chevaux d'Islande peuvent faire, plusieurs jours de suite, pareilles étapes sans se reposer.

Dans les temps de disette de fourrages, non seulement ils n'ont pas de foin, mais ils sont contraints de se nourrir de la chair cuite de leurs semblables sacrifiés ou de morue pilée, mélangées à quelques brins d'herbe séchés. Il n'est pas possible de trouver plus de sagacité, plus d'intelligence dans un animal que dans ces adorables poneys. Nous avons passé parfois, durant la nuit, au milieu des neiges, sous la pluie et l'ouragan, par les sentiers les plus tortueux et les plus ravinés des montagnes, des rochers et des blocs volcaniques, sans que je leur aie vu faire une chute. Lorsqu'on s'égare et qu'on ne sait plus à quel saint se vouer pour retrouver un gîte, on peut s'endormir sans se préoccuper de sa monture, car certainement elle s'arrêtera à la plus proche maison : on n'a qu'à lâcher la bride et à se laisser conduire. S'ils arrivent près d'un passage dangereux, d'un endroit marécageux, d'une fondrière, ils s'arrêtent d'abord, flairent le terrain, y plongent le pied comme s'ils voulaient le sonder; s'ils reculent, obéissant à leur sûr instinct, c'est qu'il y a danger absolu de s'embourber, auquel cas les plus forts coups de fouet ne les forceraient pas à avancer. Je ne leur connais qu'un défaut, si c'en est un : c'est la répugnance absolue, invincible, qu'ils ont à marcher seuls,

loin de leurs compagnons. S'il m'arrivait par hasard de rester en arrière pour récolter une fleur, ramasser une pierre, j'étais averti de la disparition de mon guide au tournant de la colline par un hennissement douloureusement plaintif que poussait ma bonne petite bête, qui au galop s'élançait pour retrouver la caravane.

Pendant la belle saison, quand le gazon pousse sur les



Les poneys arrivant au bær.

plaines, ils ont une belle allure de bien-être; mais lorsque je les revis au printemps, à la fin d'un rigoureux hiver, ce n'était plus que l'ombre d'eux-mêmes, et cela me fendait le cœur de les contempler haves et décharnés, disparaissant sous leur long poil, qui ressemblait à de la laine. Alors ils vont en compagnie des moutons, leurs frères d'infortune, chercher sous la neige une mousse ou un lichen, ou bien encore ils arrachent aux rochers de la mer les longues bandes de fucus qu'ils dévorent avec avidité.

Pourquoi voyager avec autant de chevaux? demandera-t-on. Parce qu'il faut prendre avec soi absolument tout ce dont on peut avoir besoin : linge, vêtements chauds en

abondance, couvertures en quantité suffisante pour se faire un lit, provisions et liqueurs, instruments scientifiques, fusils, cartouches, lignes pour la pêche, et, dans mon cas particulier, un appareil photographique. Parce que les sentiers sont affreux et que, pendant plusieurs lieues souvent, il faut pour ainsi dire préparer chacun des pas des poneys. Parce que l'on traverse souvent des pays où l'on sera dix heures sans rencontrer une ferme. Ce sont précisément tous ces impedimenta qui rendent un voyage en Islande très fatigant et assez dispendieux.

Comme il pourrait arriver que le rêve que nous faisons dans notre préface, de voir notre livre guider quelques-uns de nos compatriotes durant une excursion en Islande, se réalisât, nous croyons être utile en donnant ici un aperçu des dépenses journalières incombant à un touriste qui voyage seul.

Guide...........................	5 kroner.
Groom..........................	1 —
Huit poneys.....................	16 —
Pâture aux alentours des bærs...	6 —
Total.....................	28 kroner.

La couronne valant 1 fr. 40 en monnaie française, il en résulte qu'un homme seul n'a pas moins de 40 francs environ à dépenser par jour. Il y a donc avantage énorme à être deux amis, puisque, les frais restant sensiblement les mêmes, sauf deux chevaux en plus, la somme de chacun ne sera plus que moitié, soit 25 francs en chiffre rond.

Et puisque nous en sommes aux questions pratiques, un conseil sur la manière de transporter les bagages. Vous devrez avoir des caisses longues de 80 centimètres, larges de 30, hautes de 40, en bon bois de chêne, munies de solides crochets en fer pour les fixer aux agrafes de la selle. On ne peut s'imaginer combien il est désagréable, et je ne le sais que trop, hélas! par expérience, de perdre son temps et de voir le départ différé pendant de longues heures, parce qu'un clou s'est brisé. Un moyen facile et

pratique de rendre ces caisses absolument étanches pour le cas où les poneys se mettraient subitement à la nage ou tomberaient dans un gué, c'est de fixer à la partie supérieure, c'est-à-dire interposé entre la boîte et le couvercle, un bourrelet de caoutchouc. Cette simple précaution m'a permis de traverser plus de cent rivières sans que jamais mes plaques impressionnées prissent une parcelle d'humidité. Pour les fournitures photographiques, je me suis adressé à M. Fleury Hermagis, l'opticien très connu, et je n'ai eu qu'à me louer de la commodité et de la qualité de ses appareils, qui, en dépit du brouillard et de la pluie, m'ont permis de faire des instantanés d'une grande finesse. Les plaques devront êtres mises dans des étuis de zinc qu'on obturera facilement au moyen d'une simple bande découpée dans un rouleau de sparadrap.

Inutile d'ajouter que le paquetage devra être fait avec tout le soin possible, sous peine de n'avoir, par l'effet du cahotement et des chocs répétés, que des objets réduits en miettes, comme cela nous advint certain jour où nous trouvâmes notre chocolat et notre biscuit littéralement pulvérisés et nos cigares passés à l'état de tabac à priser. Et ne vous en rapportez jamais à votre guide pour cette précaution; l'Islandais est l'être le plus apathique et le moins soigneux de la terre.

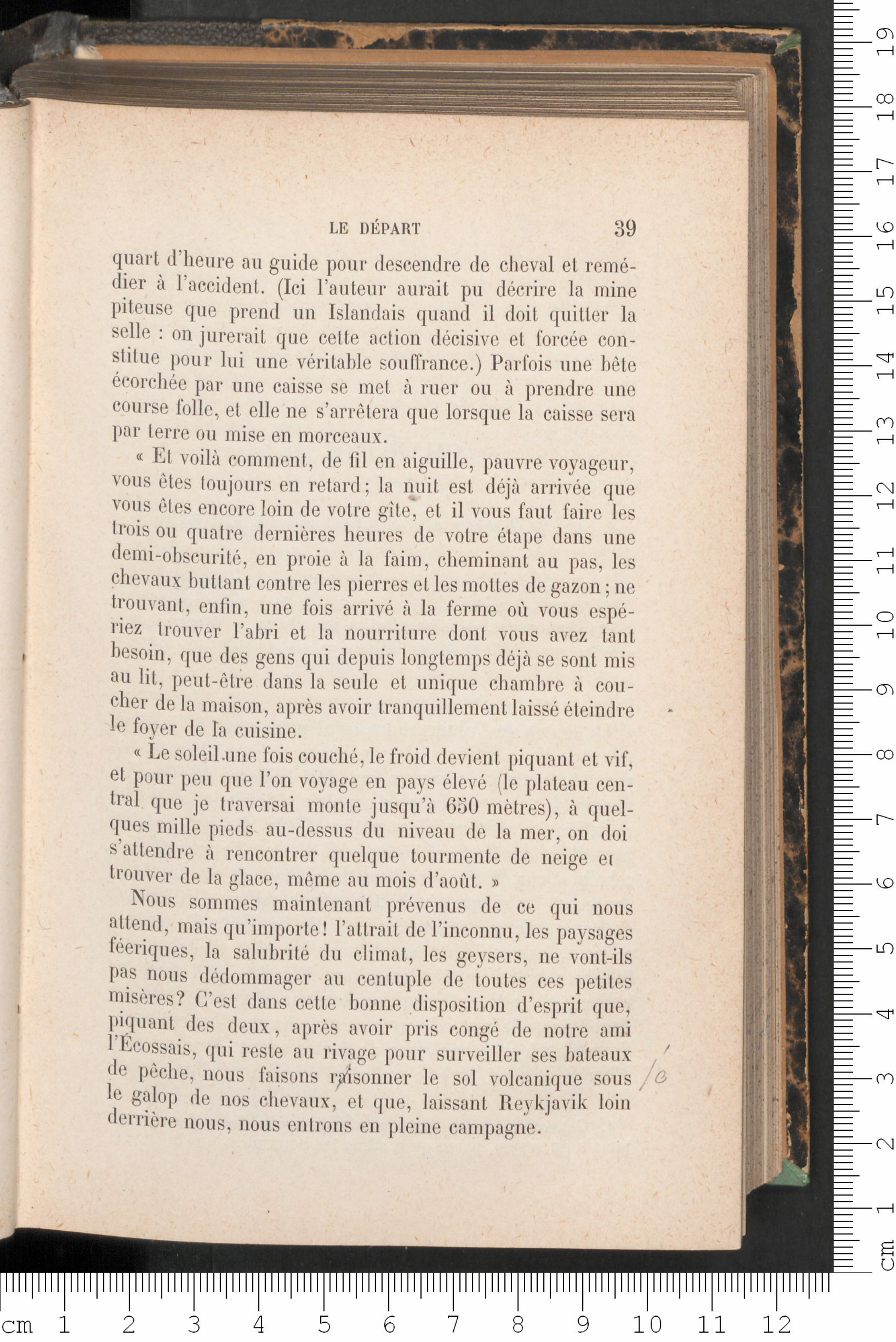
Veut-on maintenant, pour éviter des redites, car, tous les jours, les mêmes avatars se reproduisent, un tableau frappant d'une journée de voyage?

Je le trouve tout fait dans un article d'une revue anglaise, *The Saturday Review*, et fort bien traduit par M. James Jackson, l'aimable et érudit bibliothécaire de la Société de Géographie de Paris. Comme cette description, que j'abrégerai encore malgré sa concision, est absolument vraie, je n'ai qu'à la citer et qu'à l'augmenter d'une note ou deux, pour être à tout jamais dispensé de reparler de la façon de voyager et pour n'avoir plus qu'à dépeindre les contrées parcourues.

« Accoutumés comme nous le sommes, en descendant

de voiture, à voir notre bagage enlevé par les porteurs du chemin de fer en arrivant à la station, et remisé sûrement dans le fourgon du train, nous ne pouvons nous faire une idée de la masse d'embarras et d'ennuis de détail que comporte l'ancienne méthode de transporter son bagage à cheval. Charger six ou huit bêtes ainsi est l'affaire de trois heures habituellement, mais, avec un peu de bonne volonté, un guide pourra facilement laisser traîner ces trois heures, et en mettre quatre ou cinq à faire cette besogne. Ce serait faire injure aux Islandais que de dire qu'ils ne savent pas apprécier la valeur que peut avoir le temps. Le temps est la chose au monde qui leur pèse le plus, le temps est pour eux le grand ennemi, celui que l'on doit combattre, vaincre et tuer, celui dont il faut savoir se débarrasser à tout prix et par tous les moyens (j'ajouterai sauf celui de travailler). Aussi les verrez-vous parcourir les diverses phases de leur travail et de leurs occupations en étudiant tous les moyens d'en rendre chaque partie plus longue, en consacrant toute leur ingéniosité à se donner tout le loisir de faire lentement et posément les choses. La lenteur pleine de fierté de l'Espagnol, la lenteur bête et lourde du paysan tyrolien ne sont rien à côté de la lenteur parfaite, absolue, méthodique, raisonnée, étudiée, calculée de l'Islandais.

« Vous avez beau lui répéter, lui rabâcher dans un jargon mêlé d'anglais, de danois, d'islandais, ce qu'il sait d'ailleurs parfaitement, qu'il vous a promis, la veille au soir, de partir à huit heures du matin, que vous vous êtes levé à six heures, qu'il est midi maintenant, et que vous avez à fournir une traite de onze heures, sans compter les temps d'arrêt, jusqu'à la prochaine halte : vous y perdrez votre latin. Il n'en avalera pas plus lestement son café ; il n'en prendra pas une minute de moins pour boucler ses colis sur le dos de ses bêtes. Une fois partis, il est naturellement difficile de rattraper le temps perdu. La marche de la caravane tout entière se règle sur le pas de la monture la plus lente ; les bagages se défont sans cesse, ils tombent ou roulent sous le ventre des bêtes, et, chaque fois, il faut un

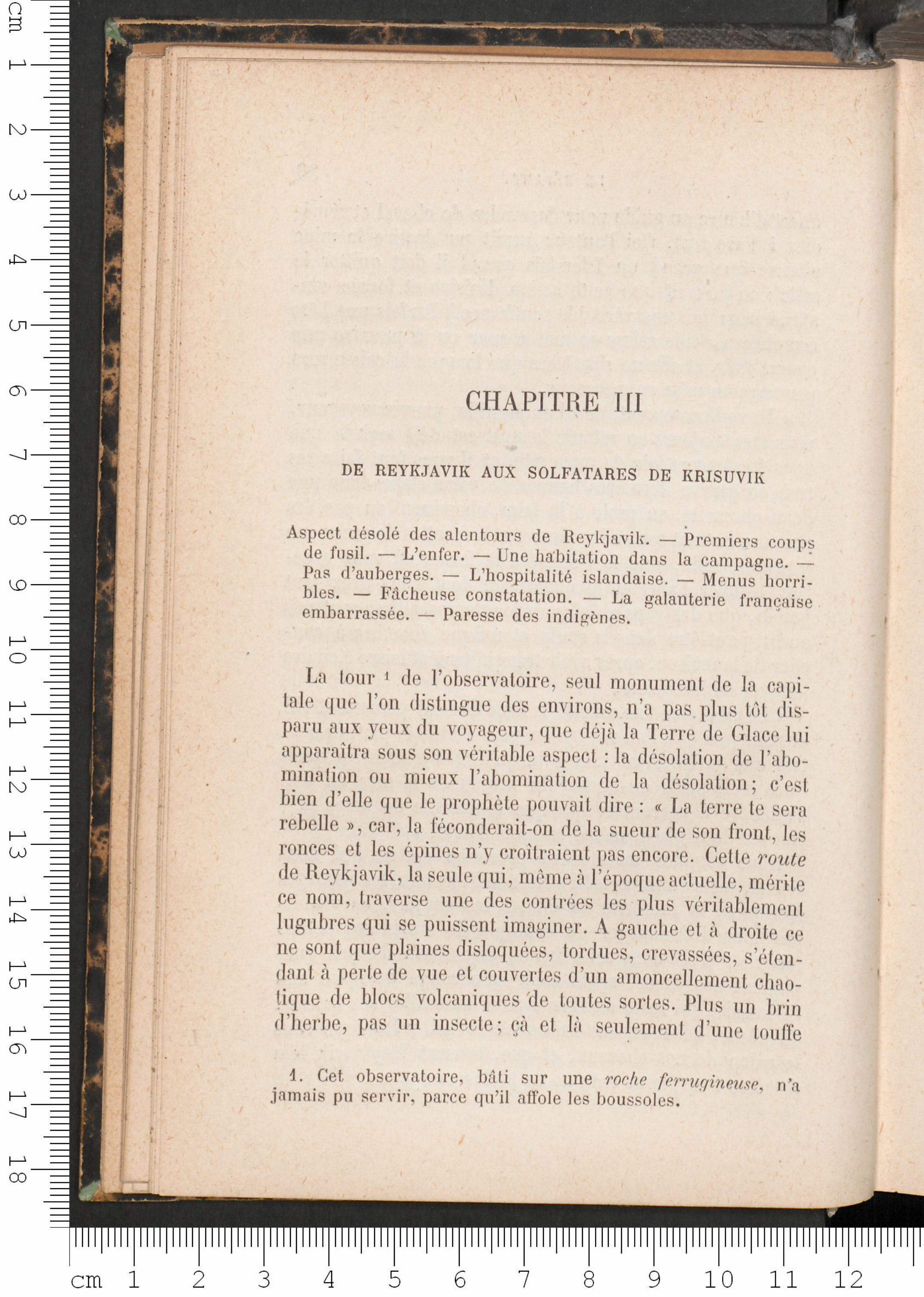


quart d'heure au guide pour descendre de cheval et remédier à l'accident. (Ici l'auteur aurait pu décrire la mine piteuse que prend un Islandais quand il doit quitter la selle : on jurerait que cette action décisive et forcée constitue pour lui une véritable souffrance.) Parfois une bête écorchée par une caisse se met à ruer ou à prendre une course folle, et elle ne s'arrêtera que lorsque la caisse sera par terre ou mise en morceaux.

« Et voilà comment, de fil en aiguille, pauvre voyageur, vous êtes toujours en retard ; la nuit est déjà arrivée que vous êtes encore loin de votre gîte, et il vous faut faire les trois ou quatre dernières heures de votre étape dans une demi-obscurité, en proie à la faim, cheminant au pas, les chevaux buttant contre les pierres et les mottes de gazon ; ne trouvant, enfin, une fois arrivé à la ferme où vous espériez trouver l'abri et la nourriture dont vous avez tant besoin, que des gens qui depuis longtemps déjà se sont mis au lit, peut-être dans la seule et unique chambre à coucher de la maison, après avoir tranquillement laissé éteindre le foyer de la cuisine.

« Le soleil une fois couché, le froid devient piquant et vif, et pour peu que l'on voyage en pays élevé (le plateau central que je traversai monte jusqu'à 650 mètres), à quelques mille pieds au-dessus du niveau de la mer, on doit s'attendre à rencontrer quelque tourmente de neige et trouver de la glace, même au mois d'août. »

Nous sommes maintenant prévenus de ce qui nous attend, mais qu'importe ! l'attrait de l'inconnu, les paysages féeriques, la salubrité du climat, les geysers, ne vont-ils pas nous dédommager au centuple de toutes ces petites misères ? C'est dans cette bonne disposition d'esprit que, piquant des deux, après avoir pris congé de notre ami l'Écossais, qui reste au rivage pour surveiller ses bateaux de pêche, nous faisons raisonner le sol volcanique sous le galop de nos chevaux, et que, laissant Reykjavik loin derrière nous, nous entrons en pleine campagne.



CHAPITRE III

DE REYKJAVIK AUX SOLFATARES DE KRISUVIK

Aspect désolé des alentours de Reykjavik. — Premiers coups de fusil. — L'enfer. — Une habitation dans la campagne. — Pas d'auberges. — L'hospitalité islandaise. — Menus horribles. — Fâcheuse constatation. — La galanterie française embarrassée. — Paresse des indigènes.

La tour [1] de l'observatoire, seul monument de la capitale que l'on distingue des environs, n'a pas plus tôt disparu aux yeux du voyageur, que déjà la Terre de Glace lui apparaîtra sous son véritable aspect : la désolation de l'abomination ou mieux l'abomination de la désolation; c'est bien d'elle que le prophète pouvait dire : « La terre te sera rebelle », car, la féconderait-on de la sueur de son front, les ronces et les épines n'y croîtraient pas encore. Cette *route* de Reykjavik, la seule qui, même à l'époque actuelle, mérite ce nom, traverse une des contrées les plus véritablement lugubres qui se puissent imaginer. A gauche et à droite ce ne sont que plaines disloquées, tordues, crevassées, s'étendant à perte de vue et couvertes d'un amoncellement chaotique de blocs volcaniques de toutes sortes. Plus un brin d'herbe, pas un insecte; çà et là seulement d'une touffe

1. Cet observatoire, bâti sur une *roche ferrugineuse*, n'a jamais pu servir, parce qu'il affole les boussoles.

verdâtre de saxifrage s'élève une charmante fleur rose qui, toute frileuse, balance au vent sa fragile corolle. Ces blocs offrent cependant au géologue un intérêt tout particulier : ils sont striés ou rayés très profondément et toujours suivant la même orientation, portant ainsi le sceau caractéristique de la période glaciaire.

De toute évidence, il y a eu un glacier qui dans les temps préhistoriques coula du massif de l'Esja dans la direction de Reykjavik, et le petit lac Tjörn, qui se trouve au sud de la ville, n'est à notre avis qu'un reste de dépression.

Nous galopons presque tout d'une traite, c'est-à-dire pendant trois heures, jusqu'au village de Hafnarfjördr (Fjord du Port), où mon guide révéla pour la première fois les instincts d'ingurgitation [1] que je devais apprendre à connaître par la suite, car il me fit immédiatement observer « qu'ici il y avait un bær où l'on nous vendrait volontiers de la bière danoise et du café ». Que sa volonté soit faite et profitons-en, malgré la pluie qui commence à tomber, pour visiter, en passant, cette première étape sur la route *de deux mois*.

Hafnarfjördr est une petite ville de commerce de 400 habitants, bâtie sur l'extrémité la plus avancée du golfe et distante seulement de deux heures de Reykjavik par bateau à vapeur. Les steamers danois, à chacun de leurs voyages et dans l'intervalle qui sépare une arrivée en Islande d'un départ, font une petite escale à ce village. Il y a donc là un excellent moyen de visiter la côte pour ceux qui n'ont que peu de jours à rester dans l'île. La petite auberge est même suffisamment propre pour que l'on se risque à y coucher.

1. Loin de moi la pensée d'attribuer au mot ingurgitation la moindre signification malicieuse : Thorgrimur était très sobre ; je veux seulement dire qu'il était, comme les autres indigènes, doué d'une fantastique puissance d'absorption, tant pour les liquides que pour les solides.

Une demi-heure après, nous remontons en selle, et la pluie nous indique définitivement ses tendances à persister durant toute la journée; mais nous la bravons bien avec notre caoutchouc, notre tablier de cheval et nos excellentes bottes. Puis le bizarre aspect de ce sol que nous désirions tant connaître, et qui devient de plus en plus pittoresque à mesure que nous abandonnons la *mer de lave* pour pénétrer dans le pays des cônes volcaniques, nous rend insensible aux intempéries. Pluie ou beau temps nous importent peu. Le paysage s'anime : les oiseaux, très rares autour de Reykjavik, parce qu'ils y sont trop chassés, commencent à abonder; les courlis, les pluviers, compagnons de route, qui ne nous quitteront plus, font entendre leur chant lugubre et mélancolique, tandis que, dans l'air et se détachant sur le ciel gris, passent des bandes de mouettes ou de canards sauvages.

La chasse est bien défendue à cette époque; mais, sur la réflexion de Gudmundsen qu'il est avec l'autorité des accommodements, j'arme mon fusil, et un courlis au long bec (*Numenius Phæopus*, Lath.) devient ma première victime. Le second coup de fusil sera un de mes éternels remords : je tirai sur un couple de ptarmigans (*Lagopus*); le mâle tomba, mais la femelle, défendant ses petits, encore incapables de voler, vint se mettre tout près de moi, et j'eus la cruauté de l'envoyer rejoindre son mari dans mon filet, tant il est vrai que ventre affamé n'a pas d'oreilles, et tant il est vrai surtout que la chasse est une ivresse.

Chasseurs français, qui vous plaignez si amèrement de battre en vain la plaine, vous vous trouveriez ici en terre promise : une heure vous suffirait pour amonceler une hécatombe de gibier à plume.

Je suppose que, si le gouvernement a prohibé la chasse jusqu'en septembre, c'est pour imiter les autres peuples et bien démontrer que l'Islande jouit d'une civilisation avancée; car, outre qu'il serait difficile d'assurer un service de gendarmes ou de gardes champêtres au milieu de ces solitudes perdues, la destruction des oiseaux n'est pas

à craindre, la nature se montre aussi bonne et aussi prodigue de soins envers eux, sous cette latitude, qu'elle est marâtre et cruelle pour les autres espèces.

Nous côtoyons maintenant les rives du grand lac de Kleifavatn (lac du Rocher escarpé), masse d'eau jaunâtre, si bien enserrée par les montagnes, qu'il reste à peine un tout petit passage sur lequel notre caravane se déroule et serpente comme un long ruban. En certains points même, les poneys doivent escalader le roc, s'accrocher aux scories, et nous tremblons en pensant que le moindre faux pas nous précipiterait dans l'abîme.

De temps à autre nous entendons une pierre qui roule, un léger bruit au-dessus de nos têtes : c'est vraisemblablement un renne sauvage qui fuit à notre approche.

Au dire des habitants, le troupeau qui hante les bords du lac est assez nombreux.

Mais quel est donc ce nuage qui semble sortir du flanc du noir massif qui pointe au loin? On dirait une montagne en feu et lançant vers le ciel des torrents de vapeur! « C'est bien effectivement une montagne en feu, me répond Thorgrimur, car nous approchons des solfatares de Krisuvik. » Les ruisseaux sont déjà lactescents, et déjà l'atmosphère se remplit de vapeurs à odeur soufrée. Enfin nous arrivons sur les bords d'une chaudière où bouillonne une boue de soufre. Il ne faut pas trop s'en approcher, car on pourrait d'autant mieux y tomber que le terrain qui la borde est presque toujours mouvant et friable. Quand sir William Hooker vint visiter cet endroit, il fut surpris par l'arrivée subite d'un jet de vapeur sulfureuse et dut se jeter vivement de côté pour échapper à la suffocation. Mais, au lieu de poser le pied sur le terrain solide, il tomba justement dans une excavation remplie de cette boue chaude sulfurée et ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit, qualité essentielle de l'Anglais; présence d'esprit qui le fit se jeter à plat ventre de manière à se fixer par les mains en avant au sol, heureusement résistant, et à pouvoir dégager ses pieds.

Le soufre existe là en quantité considérable, il y en a des monticules entiers; hélas! comment en tirer parti sans chemins ni voitures et dans un pays où l'on doit tout transporter à dos de poney! Une compagnie anglaise est cependant venue y construire un chalet d'exploitation; mais, comme il était désert quand nous y passâmes, nous fûmes obligés d'en conclure, avec beaucoup d'autres voyageurs, que de longtemps encore ces richesses incalculables dormiront dans le sol, faute de moyens d'enlèvement. Les Anglais sont du reste assez mal vus dans le pays depuis le jour où une autre compagnie, venue également pour mettre en activité les mines d'Husavik, abandonna les chantiers sans payer les malheureux Islandais qu'elle avait occupés. La base de cette solfatare est garnie au ras du sol de nombreuses sources thermales qui jaillissent en l'air comme de petits geysers en miniature; le soufre existe aussi en abondance dans les sédiments que déposent ces sources, mais il y est associé à la silice. On peut y recueillir de jolis échantillons de concrétions sulfuro-siliceuses : voilà pour le côté scientifique.

Quant au paysage, nous mettons au défi l'esprit le plus froid et le moins susceptible d'enthousiasme de ne pas être, disons le mot, *empoigné* par l'aspect si étrangement horrible de cette région, soumise à d'énormes perturbations volcaniques et où les vastes flots de laves qui, à différentes époques, se sont épanchés, ont stérilisé une étendue d'au moins cinq cents milles carrés. Cette immense montagne qui fume sous la neige, cette eau qui bouillonne tumultueusement, ces vapeurs sulfureuses qui sortent en sifflant pour venir planer ensuite au-dessus d'une contrée disloquée, tourmentée, ravinée au possible, forment un tableau d'une sauvagerie telle, que le maître de la peinture italienne n'a pas rêvé plus sinistre quand il a composé son cadre de l'Enfer.

Ce fut au sortir de cette fantasque et grandiose vallée que nous apparut le bær de Krisuvik, où nous devions passer la nuit.



Rennes sauvages.

C'était une habitation basse, munie d'une seule porte d'entrée et de deux petites fenêtres creusées dans la muraille de gazon, avec une toiture de tourbe sur laquelle poussaient en abondance les renoncules, les marguerites et les thlaspis. Un jardin comme toit, n'est-ce pas poétique? La façade seule était en planches peintes, car les murs avaient été bâtis en mottes de terre alternant avec des blocs arrondis de basalte ou de trachyte non cimentés.

De loin on croirait voir de véritables tumuli émergeant au-dessus de la prairie, et, n'était la fumée qui sort presque continuellement du fourneau central, rien ne révélerait à l'œil la présence d'un village.

Ces constructions sont du reste admirablement appropriées au climat : ni la pluie, ni l'ouragan, ni les tremblements de terre, n'ont de prise contre une pareille toiture et contre de pareilles murailles. De plus, la température reste constante, puisque l'on a réuni les conditions d'une cave. Combattre le froid par tous les moyens possibles, y compris la vie en commun avec les animaux, même au risque de raréfier jusqu'à l'asphyxie l'air respirable, tel est le grand problème que cherche toujours à résoudre le malheureux Islandais.

A côté de la maison s'élève presque toujours un hangar, où l'hiver on enferme moutons, poneys et vaches; plus loin, une forge et une grange. Le *böndi* (paysan propriétaire), livré à ses seules ressources, réalise le desideratum du poète latin qui veut que le sage soit tout : il est forcé d'exercer chaque métier, savoir ferrer son cheval, reconstruire sa demeure, fabriquer une partie du mobilier et même couper son drap pour confectionner ses habits.

Toute description étant en général rebutante, nous allons nous étendre assez longuement sur cette première nuit passée chez l'habitant. Nous en profiterons pour vous donner, cher lecteur, une foule de détails sur la demeure et l'hospitalité islandaises : nous n'aurons plus à y revenir dans la suite.

Aussitôt arrivé en vue du bær, notre guide piqua des

deux pour aller demander au böndi s'il voulait bien nous recevoir. Il y a en effet un certain cérémonial à observer, sans lequel on courrait grand risque de ne pas être accepté et de passer la nuit à la belle étoile. Car il faudrait bien se garder de traiter le propriétaire comme un vulgaire aubergiste; le plus souvent, à la vérité, il vous fait payer assez cher le gîte et la mauvaise nourriture qu'il vous donne; mais malgré cela vous devez toujours vous considérer comme son obligé et lui manifester une certaine déférence.

Ici rien de comparable avec un autre pays : le fermier, tout en en remplissant l'office, n'est pas plus maître d'hôtel que votre guide n'est votre domestique.

Il est juste d'avouer que le voyageur occasionne souvent un assez grand dérangement et que la pauvreté générale ne permet pas au peuple de la Terre de Glace de donner son hospitalité sans rétribution. Nous avons même fait une remarque touchante à ce sujet : c'est que presque toujours les plus pauvres étaient trop modérés dans leur demande : au touriste d'être assez délicat pour savoir le reconnaître ; tandis que les riches allaient jusqu'à l'exploitation, contre laquelle vous êtes un peu désarmé.

Mais revenons à notre arrivée.

Gudmundsen mit donc pied à terre, puis frappa trois grands coups de poing dans la porte de la hutte. Après dix minutes environ, pendant lesquelles il était d'usage que je restasse sur ma monture, quelque temps qu'il fît, une tête à cheveux et à barbe rouges démesurément longs émergea du fond d'un noir couloir et demanda : « Quel est ton nom? — Thorgrimur (Masque du dieu Thor), répondit notre cicerone, qui, comme on le sait, porte ce gracieux et doux prénom. — D'où es-tu ? — De Reykjavik. — Sô » (bien); puis : « Quel est l'homme ? — Doctô Franskô (un docteur français). — Sô ! sô ! » interjection prononcée sur un ton d'extrême surprise. « Que désirez-vous ? — Coucher. » Alors enfin je descendais de poney, tout engourdi, et j'avais le droit de pénétrer dans le sanctuaire, comme aussi celui de me faire

une sérieuse bosse au front en heurtant la poutre transversale de la porte d'entrée. Ce n'est généralement qu'après quelques semaines que l'on est suffisamment habitué au peu d'élévation du plafond islandais pour savoir exécuter une entrée en bon ordre. Puis nous suivions le ténébreux corridor, où les âcres senteurs de poisson séché se combinaient avec l'odeur écœurante du beurre rance et du lait aigri, pour nous introduire dans la meilleure pièce du bær, dans la *gesta-skali*, c'est-à-dire la chambre de l'hôte, celle qui est destinée au visiteur ou aux parents quand ils viennent passer quelques jours.

Celui qui ne serait pas curieux ne connaîtrait même que cette unique chambre et pourrait croire à plus de luxe dans les fermes qu'elles n'en possèdent en réalité. Le propriétaire semble fermer intentionnellement les autres portes et vous confiner dans la gesta-skali.

Heureusement qu'en qualité de médecin je fus souvent appelé à visiter des domestiques couchés, ce qui me permit de tout voir et de me rendre exactement compte de la vie à l'intérieur.

Mais commençons par le *salon*, la pièce où nous sommes : elle est généralement, sauf dans les bærs tout à fait misérables, planchéiée, et ses murailles sont intérieurement revêtues de bois peint. Le mobilier, de la plus grande sobriété, se compose ordinairement d'un lit en forme d'armoire et à coulisses, d'une table ronde revêtue d'un tapis importé de Copenhague, d'une commode, d'un fauteuil-sofa et presque toujours de vieux coffres semblables pour la forme aux caisses à poney, où sont placés les costumes et défroques de la famille. Les murs sont ornés de quelques tableaux représentant le roi de Danemark ou un homme très populaire en Islande, John Sigurdsson, ou encore des gravures faites à Paris, par exemple Constantin d'après Raphaël, avec cette mention : « Lithographie Coulon à Paris », ou encore le serment d'Annibal, etc., etc. Comme ce dernier fait se représente assez souvent, je crois que ces dessins ont dû être mis en vogue par les voyageurs de la

Recherche en 1835 et 1836. Parfois un miroir microscopique complète le décor.

La plupart de ces meubles sont danois, quelques-uns cependant sont fabriqués sur place et sont alors en bois flotté d'acajou ou en calcédrat. On n'ignore pas que le grand courant du Mexique entraîne sur les côtes d'Islande diverses espèces de bois; on dirait qu'une Providence se plaît à faire échouer sur le littoral de l'île déshéritée les arbres dont celle-ci est elle-même absolument dépourvue.

Faisant face à ce *salon*, un petit couloir latéral, coupant en croix celui qui part de la façade pour aller jusqu'à l'extrémité postérieure de la maison, conduit à la pièce la plus curieuse : à la *badstofa*, mot dans lequel entre la désignation de bains. Ce qui prouverait que les anciens Islandais, bien différents de ceux d'aujourd'hui, étaient habitués à se laver.

Parfois la badstofa est située sous le toit. Telle était celle que nous nous rappelons le mieux et où la mère du fermier nous pria de monter donner une consultation à son mari malade. C'est une espèce d'appartement à tout faire pour les vieux parents et pour la domesticité entière : hommes, femmes, pères de famille, célibataires, jeunes filles, jeunes garçons, enfants, chiens et chats y ont domicile. Tout cela grouille, dort en commun et mange dans ce taudis, dont les murs n'atteignent pas la hauteur d'un homme ordinaire. Le pauvre vieux, de soixante-dix ans, se tordait de douleur, en proie à la pierre, pendant que sous leurs couvertures les autres, plus gaillards, déjeunaient de têtes et d'ouïes de morue desséchées, qu'ils faisaient craquer sous l'effort de leurs vigoureuses mâchoires.

Les lits étaient disposés le long de la muraille et rappelaient assez, comme dimension, les couchettes de navires. Les règles de la décence étaient fort bien observées, car une balustrade en bois séparait le côté hommes du côté dames.

Cependant, un jour que je faisais observer à mon guide combien cette promiscuité pouvait être gênante pour les serviteurs *mariés*, il me fit cette réponse épique : « Par les

temps de jour perpétuel les plaines sont vastes et les rochers creusés de grottes profondes ; l'hiver il fait si sombre ! »

Si l'on réfléchit à l'atmosphère empoisonnée qui règne dans cette salle, à l'horreur des habitants pour toute ablution sérieuse, à l'humidité constante qui les environne, on comprendra qu'ils deviennent facilement sujets à l'asthme, à l'angine de poitrine, aux maladies du foie et même encore, de nos jours, à la lèpre.

Il ne reste plus à voir que la cuisine ou *eldhus* (maison du feu), pour en avoir terminé avec cette description. C'est une pièce très grande, n'ayant comme aire que le sol lui-même et comme plafond que le toit du bær, avec un trou au milieu pour laisser passer la fumée. Autour du foyer, des têtes de vache ou des ossements de baleine remplacent les escabeaux absents. On y remarque encore un gril en bois qui sert à faire sécher les habits mouillés au-dessus de la courte flamme.

Comme le feu est toujours alimenté par de la tourbe ou de la fiente desséchée, vous jugez de l'odeur qui règne dans ce trou noir et enfumé. Rien de répugnant à la longue comme le goût de cette fumée ; je dis goût avec intention, parce que tous les aliments en sont imprégnés et qu'il me fut toujours impossible de trouver une autre saveur au mouton ou au gibier cuit dans ces fermes-là.

Maintenant reprenons notre récit : nous voilà installés dans la chambre de l'hôte, très disposés à jouir d'un repos bien gagné, et nous commencerions volontiers à nous abandonner aux douces méditations que nous procure le farniente ; hélas ! ce serait compter sans la curiosité naturelle à tous les paysans : en quelques minutes j'avais été signalé aux êtres vivants du bær, c'est-à-dire que j'étais passé à l'état de bête curieuse, et, se précipitant vers moi comme une avalanche, tous, sans distinction d'âge ou de sexe, venaient m'inspecter les uns après les autres, touchaient aux différentes parties de mon accoutrement et s'éloignaient en répétant eux aussi : « Doctô Franskô ». Il n'y avait pas jusqu'aux chiens qui ne missent eux-mêmes une

singulière insistance à venir me flairer et qui ne s'efforçassent de me faire comprendre, en promenant leur museau pointu sur mes effets, qu'il se dégageait de ma personne un parfum exotique des plus particuliers.

Que vouliez-vous, pauvres toutous, je ne pouvais cependant pas m'enduire de morue pour vous faire plaisir! Ce premier assaut subi — et, pour être juste, je dois m'empresser d'ajouter qu'il n'avait pas toujours lieu, — je n'avais qu'à me louer de l'hospitalité.

Que de fois, attention touchante, la femme ou la fille du maître sont venues m'aider à tirer les bottes de mer figées par l'eau glacée, pour m'essuyer ensuite les pieds, comme les empereurs d'Autriche font aux pauvres certain jour de fète, et m'offrir de bonnes chaussettes de laine bien sèches. Cette petite opération terminée, nous passions au dîner, invariablement froid, car il n'était jamais possible, vu l'heure avancée à laquelle nous arrivions toujours — il était parfois deux heures du matin, — de procéder à une cuisson quelconque.

Voici le menu :

Œufs d'eider durs et coupés en deux (on les sert munis de leur coquille); morceaux de baleine pris exactement entre la graisse et la première couche musculaire (les savants nomment cela aponévrose adipeuse); têtes de mouton confites dans du petit-lait aigri; saucissons horriblement faisandés; requin mis auparavant quelques mois en terre; mouton salé, et comme pain morue ou flétan crus, séchés au soleil et roulés en cylindres, que mes deux attachés, guide et groom, déchiraient à belles dents; lait ou *blanda* comme boisson, et à la fin du repas du café assez bien fait; de temps à autre, un verre d'eau-de-vie danoise, c'est-à-dire d'alcool macéré sur du cumin et non sucré.

Au déjeuner nous avions le gibier tué en route : des courlis, des pluviers dorés, des ptarmigans, des oies ou des canards sauvages; assez souvent du mouton frais et des galettes d'orge cuites sur des pierres chauffées à blanc.

Le goût des Islandais pour les aliments rances est assez

remarquable. Ils ont sous ce rapport d'étranges raffinements : ils mettent volontiers le squale glacial à pourrir dans un trou et ne le mangent que lorsque sa chair est devenue cireuse ou absolument corrompue. Comme les Anglais font du whisky et nous du vin, ils trouvent que cet horrible plat gagne à vieillir. Après tout n'agissons-nous pas de même avec les bécasses? Enfin le plat national, c'est le *skyr*. Beaucoup d'auteurs anglais se sont escrimés à donner une définition de cet aliment, il leur a fallu des pages entières, et cependant c'est, à mon avis, un mets bien simple à décrire : ce n'est ni plus ni moins que notre fromage à la crème. La seule différence est qu'au lieu de le manger, comme à Paris, avec une petite cuillère, on en prend une grande, qu'au lieu d'en absorber quelques grammes, l'Islandais en ingurgite des kilos, et cela à la fin du repas.

C'est merveille de voir les indigènes attaquer ce singulier digestif; combien grande était leur surprise quand ils me voyaient m'en servir très peu et faire preuve d'une aussi petite capacité stomacale. J'étais pour les dames un objet de pitié. Rafn attribue l'étymologie du mot *skyr* au nom sanscrit *kshira*; Burton dit dans son volume sur l'île Désolée que les Persans ont un plat semblable qu'ils nomment *shir*, que dans le Béloutchistan il s'appelle *khir*, et qu'on le trouve également chez les Slaves sous le nom de *sir*. Cette similitude de désignation pour un produit d'*invention forcée* dans toute contrée où vivent des vaches ne prouve qu'une fois de plus l'existence d'une langue très répandue avant le grec et le latin.

Après le dîner, je ne manquai pas d'être intrigué en voyant la fermière s'approcher de l'une des murailles en planche et essayer de la séparer en deux moitiés; elle y réussit, grâce à une disposition assez ingénieuse pour des gens en général rebelles à toute invention, et nous montra deux petits lits juxtaposés, mais placés chacun dans une alcôve. Je me réjouissais d'aller y dormir du sommeil d'un juste fatigué; mais, ô fragilité des projets humains! à peine avais-je eu le temps d'adresser un souvenir aux êtres chéris

que je n'avais pas laissés en France sans déchirement, qu'un bruit formidable fit résonner la cloison qui séparait la couche de Gudmundsen de la mienne, et je pus rapidement me rendre compte du mal dont j'étais menacé : mon guide ronflait! mon guide ronflait! Cela n'a l'air de rien au premier abord; mais si vous aviez su comme moi, car je l'avais appris à Reykjavik, quel bruit peut produire l'air passant dans un nez islandais, si de plus vous vous étiez dit : « Cela va se renouveler pendant maintes nuits », tout comme moi vous seriez resté épouvanté devant cette douloureuse constatation. Ronfler dru, cracher continuellement et partout, expirer bruyamment, car les pauvres diables sont tous plus ou moins asthmatiques, voilà trois signes caractéristiques d'un Islandais. J'eus beau faire du tapage, beau frapper le plancher, crier même, cela ne servit à rien, Gudmundsen ronflait encore. Vous avez certainement vu au Cirque cette vieille plaisanterie, toujours amusante, qui consiste à faire frapper par « Auguste » un personnage insensible aux coups; à la fin, ce n'est pas le frappé, mais bien le frappeur que l'on emporte évanoui de fatigues : tel fut mon cas, je m'endormis des efforts que je déployai pour réveiller Thorgrimur. Mais la nuit je rêvai geysers et tremblements de terre.

En revanche, le lendemain matin ce fut une gracieuse apparition qui me réveilla. Me sentant tirer par le bras, j'ouvris les yeux et je vis debout devant moi une charmante jeune fille qui m'offrait sur un plateau du café noir et des gâteaux secs en me disant : « Gjorid ther sva vel » (faites si bien), quelque chose d'analogue au « S'il vous plaît, monsieur » des Belges.

L'Islande possède encore des mœurs bibliques, puisque telle est la coutume de vous apporter ainsi au lit le premier déjeuner. Mais qu'on n'aille pas croire aux récits mensongers de voyageurs qui ne craignent pas de se rendre intéressants, même par la calomnie, au détriment de la réputation de tout un peuple; l'attitude ordinaire des statues de la chaste Diane est inférieure à l'air réservé et pudique

de l'innocente demoiselle qui vient si gentiment présider au réveil de l'étranger.

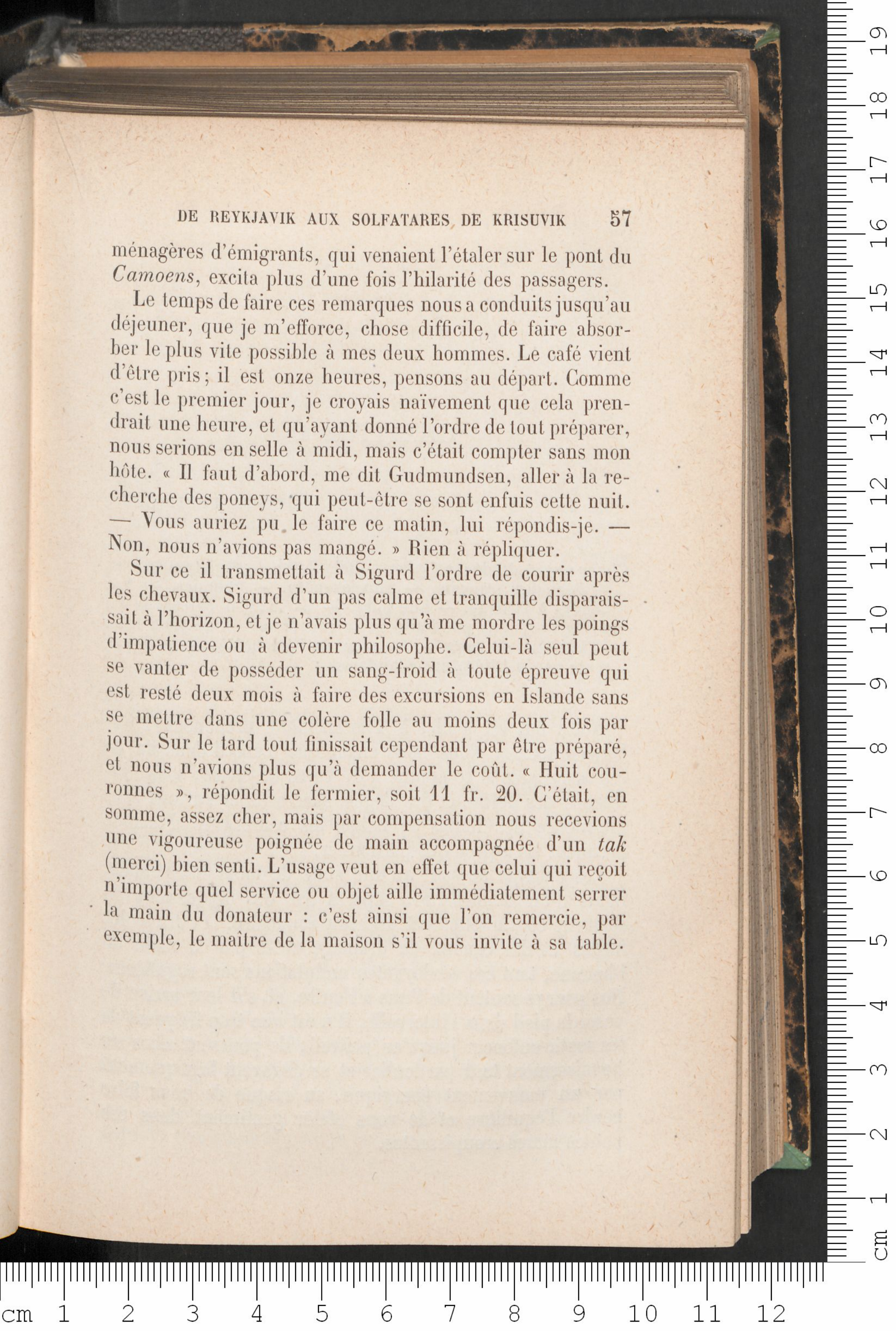
Pour ma part, j'avoue même que cela me fut souvent désagréable. Dans beaucoup de bærs en effet, l'usage voulait que le plateau fût tenu à la main jusqu'à ce que vous ayez fini de boire et que vous ayez replacé vous-même votre tasse ; or je déteste les boissons chaudes ; je me trouvais donc dans cette cruelle alternative ou de faire attendre longtemps une personne du beau sexe, grave atteinte à la galanterie française, ou de me brûler la langue. Il m'arriva de pousser l'héroïsme jusqu'à choisir ce dernier terme du dilemme.

Quand l'apparition s'était évanouie, je procédais à la hâte à ma toilette, car ma chambre cessait d'être sacrée aussitôt que l'on savait que j'avais pris le café. L'un poussant l'autre, tous les êtres vivants de la maison recommençaient la scène de la veille. Si je voulais alors exciter dans l'assemblée un rire fou, je n'avais qu'à me laver les dents à la brosse ; ce dernier objet n'a pas encore pénétré dans l'intérieur de l'ultime Thulé. Au gargarisme, ce n'était plus du rire, mais du délire ; or, pour quiconque connaît la gravité islandaise, produire un pareil résultat n'est point chose vulgaire. L'eau de Botot, blanchissant dans l'eau et répandant dans l'air ses émanations pénétrantes, les intriguait beaucoup aussi.

Mais qu'importent ces petits ennuis, dus à une curiosité très légitime ! nous n'en apprécions pas moins l'hospitalité du bær à sa juste valeur, et nous trouvons que cet abri vaut mille fois mieux qu'une tente. Une tente, c'est très mignon et plein d'agréments quand, après l'avoir achetée, on s'apprend, comme Tartarin avant son voyage, à la disposer dans son propre jardin, sous le ciel bleu de France ; mais, débarqué dans la Terre de Glace, c'est une autre affaire. Après être resté sur le poney toute la journée avec les mains gelées, il n'est pas drôle d'avoir comme corvée supplémentaire à planter sa toile et de dormir sous ce léger abri par un vent qui vous pénètre jusqu'aux os, et l'on finit

par regretter le lit en forme d'armoire avec son édredon tout humide et si peu propre qu'il soit. Le voyageur ne doit pas oublier non plus qu'il pleut presque tous les jours en Islande, que le sol est par conséquent détrempé et que de plus cette pluie froide et drue tombant toute la nuit et battant la générale sur la tente qui vous donne asile n'est pas une musique bien agréable à l'oreille.

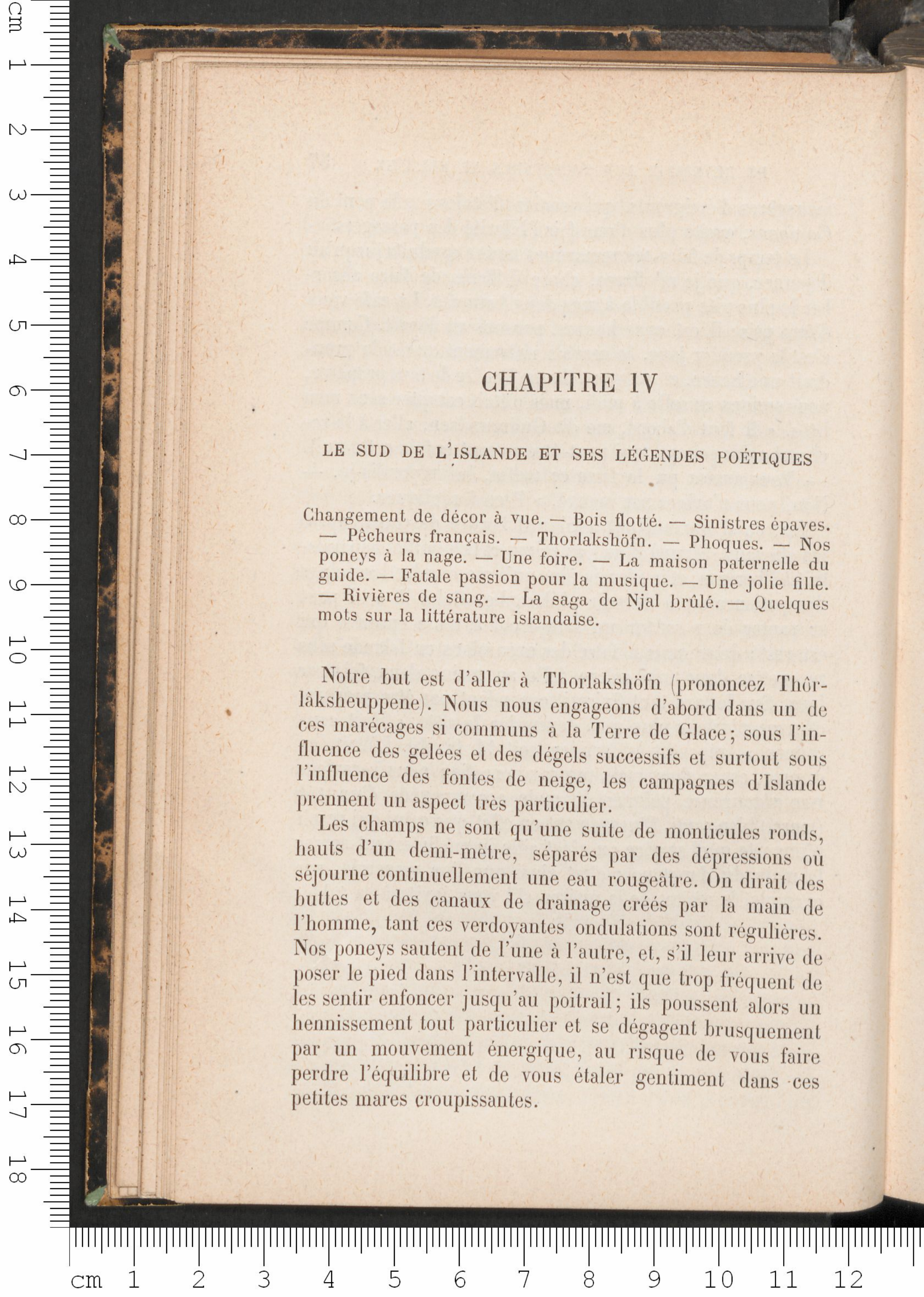
J'affirme même que je n'ai guère trouvé qu'un ou deux bærs absolument répugnants, et, sauf ce petit insecte noir, aux bonds prodigieux, qu'il serait malséant de nommer devant les dames, bien qu'il s'attaque à elles de préférence, nous n'avons jamais rencontré d'autres parasites, même avec nos yeux de naturaliste. Devons-nous attribuer cela à Gudmundsen, qui, en sa qualité d'instituteur, connaissait beaucoup de fermiers et ne nous faisait guère passer la nuit que chez les plus fortunés? nous nous le demandons. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque nous comparions la tenue de ces logis avec celle des métairies françaises, l'avantage n'était certes pas pour beaucoup de ces dernières. L'Islande aurait donc progressé depuis quelques années, car il n'y a pas longtemps mon ami J. Leclercq donnait avec beaucoup d'humour la description suivante : « Il ne faut pas regarder de près les draps de lit islandais, qui ignorent le blanchissage; il faut se résoudre aussi à se laisser sucer le sang par mille insectes qui ont autant d'affection pour l'étranger que l'étranger a d'aversion pour eux; enfin, ce qui est plus grave, il faut s'habituer à respirer les parfums ammoniacaux dont on s'explique la cause quand on connaît le mépris des Islandais pour les règles les plus élémentaires de la propreté et leur complète ignorance des ustensiles les plus indispensables. » Chose curieuse, et pour laquelle je ne suis pas d'accord avec mon distingué confrère en explorations, j'avais toujours remarqué au contraire que cet ustensile des plus indispensables, loin de briller par son absence, se signalait par l'éclat du métal blanc qui le composait, et même, si j'ai bonne souvenance, le soin qu'en prenaient les



ménagères d'émigrants, qui venaient l'étaler sur le pont du *Camoens*, excita plus d'une fois l'hilarité des passagers.

Le temps de faire ces remarques nous a conduits jusqu'au déjeuner, que je m'efforce, chose difficile, de faire absorber le plus vite possible à mes deux hommes. Le café vient d'être pris ; il est onze heures, pensons au départ. Comme c'est le premier jour, je croyais naïvement que cela prendrait une heure, et qu'ayant donné l'ordre de tout préparer, nous serions en selle à midi, mais c'était compter sans mon hôte. « Il faut d'abord, me dit Gudmundsen, aller à la recherche des poneys, qui peut-être se sont enfuis cette nuit. — Vous auriez pu le faire ce matin, lui répondis-je. — Non, nous n'avions pas mangé. » Rien à répliquer.

Sur ce il transmettait à Sigurd l'ordre de courir après les chevaux. Sigurd d'un pas calme et tranquille disparaissait à l'horizon, et je n'avais plus qu'à me mordre les poings d'impatience ou à devenir philosophe. Celui-là seul peut se vanter de posséder un sang-froid à toute épreuve qui est resté deux mois à faire des excursions en Islande sans se mettre dans une colère folle au moins deux fois par jour. Sur le tard tout finissait cependant par être préparé, et nous n'avions plus qu'à demander le coût. « Huit couronnes », répondit le fermier, soit 11 fr. 20. C'était, en somme, assez cher, mais par compensation nous recevions une vigoureuse poignée de main accompagnée d'un *tak* (merci) bien senti. L'usage veut en effet que celui qui reçoit n'importe quel service ou objet aille immédiatement serrer la main du donateur : c'est ainsi que l'on remercie, par exemple, le maître de la maison s'il vous invite à sa table.



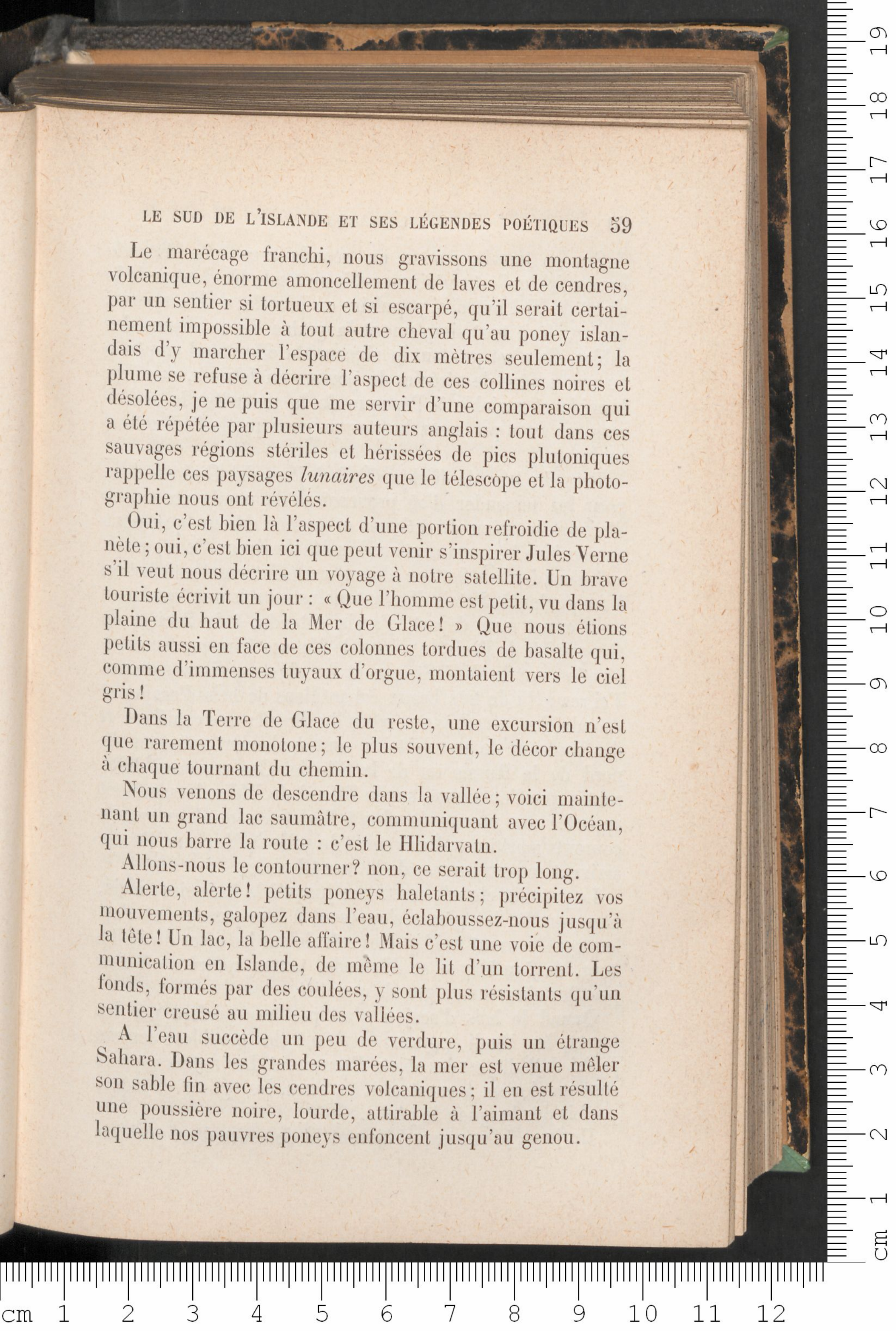
CHAPITRE IV

LE SUD DE L'ISLANDE ET SES LÉGENDES POÉTIQUES

Changement de décor à vue. — Bois flotté. — Sinistres épaves. — Pêcheurs français. — Thorlakshöfn. — Phoques. — Nos poneys à la nage. — Une foire. — La maison paternelle du guide. — Fatale passion pour la musique. — Une jolie fille. — Rivières de sang. — La saga de Njal brûlé. — Quelques mots sur la littérature islandaise.

Notre but est d'aller à Thorlakshöfn (prononcez Thôrlàksheuppene). Nous nous engageons d'abord dans un de ces marécages si communs à la Terre de Glace; sous l'influence des gelées et des dégels successifs et surtout sous l'influence des fontes de neige, les campagnes d'Islande prennent un aspect très particulier.

Les champs ne sont qu'une suite de monticules ronds, hauts d'un demi-mètre, séparés par des dépressions où séjourne continuellement une eau rougeâtre. On dirait des buttes et des canaux de drainage créés par la main de l'homme, tant ces verdoyantes ondulations sont régulières. Nos poneys sautent de l'une à l'autre, et, s'il leur arrive de poser le pied dans l'intervalle, il n'est que trop fréquent de les sentir enfoncer jusqu'au poitrail; ils poussent alors un hennissement tout particulier et se dégagent brusquement par un mouvement énergique, au risque de vous faire perdre l'équilibre et de vous étaler gentiment dans ces petites mares croupissantes.



Le marécage franchi, nous gravissons une montagne volcanique, énorme amoncellement de laves et de cendres, par un sentier si tortueux et si escarpé, qu'il serait certainement impossible à tout autre cheval qu'au poney islandais d'y marcher l'espace de dix mètres seulement; la plume se refuse à décrire l'aspect de ces collines noires et désolées, je ne puis que me servir d'une comparaison qui a été répétée par plusieurs auteurs anglais : tout dans ces sauvages régions stériles et hérissées de pics plutoniques rappelle ces paysages *lunaires* que le télescòpe et la photographie nous ont révélés.

Oui, c'est bien là l'aspect d'une portion refroidie de planète; oui, c'est bien ici que peut venir s'inspirer Jules Verne s'il veut nous décrire un voyage à notre satellite. Un brave touriste écrivit un jour : « Que l'homme est petit, vu dans la plaine du haut de la Mer de Glace! » Que nous étions petits aussi en face de ces colonnes tordues de basalte qui, comme d'immenses tuyaux d'orgue, montaient vers le ciel gris!

Dans la Terre de Glace du reste, une excursion n'est que rarement monotone; le plus souvent, le décor change à chaque tournant du chemin.

Nous venons de descendre dans la vallée; voici maintenant un grand lac saumâtre, communiquant avec l'Océan, qui nous barre la route : c'est le Hlidarvatn.

Allons-nous le contourner? non, ce serait trop long.

Alerte, alerte! petits poneys haletants; précipitez vos mouvements, galopez dans l'eau, éclaboussez-nous jusqu'à la tête! Un lac, la belle affaire! Mais c'est une voie de communication en Islande, de même le lit d'un torrent. Les fonds, formés par des coulées, y sont plus résistants qu'un sentier creusé au milieu des vallées.

A l'eau succède un peu de verdure, puis un étrange Sahara. Dans les grandes marées, la mer est venue mêler son sable fin avec les cendres volcaniques; il en est résulté une poussière noire, lourde, attirable à l'aimant et dans laquelle nos pauvres poneys enfoncent jusqu'au genou.

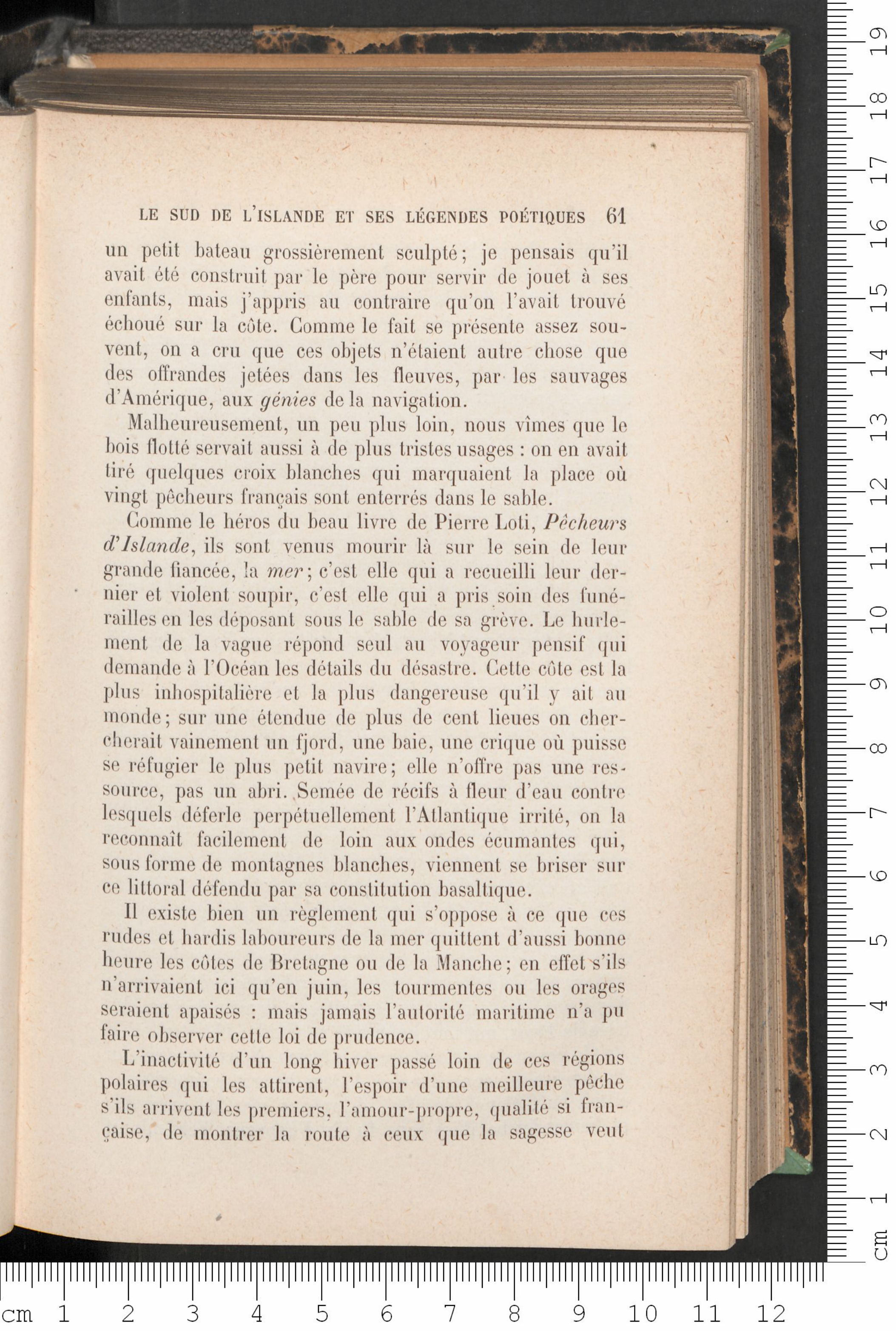
Sur ce terrain pousse un arundo avec épis (*Arundo arenaria*), qui est certainement le prétendu blé dont parle le chant de Njal brûlé, si populaire en Islande; ce blé, nommé *melur*, était tout simplement la graine de ce roseau des sables. Ce n'est pas tant la rigueur du climat qui empêche aucune espèce de céréales de pousser en Islande, que l'air humide et variable à l'époque de la maturité; la sécheresse ne dure pas assez longtemps pour que le fruit puisse se durcir.

Près du bær de Kirkja (Église) j'appelai Gudmundsen pour lui demander d'où provenaient de nombreux troncs d'arbres fort bien décortiqués et comme rabotés que nous apercevions fréquemment sur le sable du rivage. Sa réponse : « Ce sont des bois flottés », donna immédiatement satisfaction à ma curiosité. J'étais d'autant moins surpris que, quelques mois avant mon départ, j'avais entendu, à la Société de Géographie de Paris, le prince de Monaco faire une communication sur le Gulf-Stream et les objets qu'il transporte. J'ai recueilli de très beaux échantillons de bois d'acajou et de calcédrat arrachés aux côtes du Brésil; des conifères et des bouleaux de grande taille sont également entraînés du nord de la Russie ou de la Sibérie. Ces essences différentes que l'on trouve sur le littoral de l'Islande semblent apporter une preuve de plus à l'existence de deux grands courants maritimes, l'un venant du golfe du Mexique, l'autre arrivant en sens inverse de la mer Glaciale.

Le premier charrie ces troncs jusqu'à la banquise; mais, parvenus là, les glaces s'opposent à leur passage, et c'est le second courant froid qui les refoule sur les côtes du Spitzberg, de Jan Mayen et d'Islande, toutes contrées où l'on peut les observer en grande quantité.

Quand le bois d'acajou n'est pas trop perforé par les tarets, les böndi (paysans) en font des meubles, comme je l'ai déjà dit, ou des objets d'ornement. Les autres espèces sont employées à construire les bærs, les églises et même parfois des barques de pêche.

Un jour, je remarquai devant la demeure d'un pêcheur



un petit bateau grossièrement sculpté; je pensais qu'il avait été construit par le père pour servir de jouet à ses enfants, mais j'appris au contraire qu'on l'avait trouvé échoué sur la côte. Comme le fait se présente assez souvent, on a cru que ces objets n'étaient autre chose que des offrandes jetées dans les fleuves, par les sauvages d'Amérique, aux *génies* de la navigation.

Malheureusement, un peu plus loin, nous vîmes que le bois flotté servait aussi à de plus tristes usages : on en avait tiré quelques croix blanches qui marquaient la place où vingt pêcheurs français sont enterrés dans le sable.

Comme le héros du beau livre de Pierre Loti, *Pêcheurs d'Islande*, ils sont venus mourir là sur le sein de leur grande fiancée, la *mer*; c'est elle qui a recueilli leur dernier et violent soupir, c'est elle qui a pris soin des funérailles en les déposant sous le sable de sa grève. Le hurlement de la vague répond seul au voyageur pensif qui demande à l'Océan les détails du désastre. Cette côte est la plus inhospitalière et la plus dangereuse qu'il y ait au monde; sur une étendue de plus de cent lieues on chercherait vainement un fjord, une baie, une crique où puisse se réfugier le plus petit navire; elle n'offre pas une ressource, pas un abri. Semée de récifs à fleur d'eau contre lesquels déferle perpétuellement l'Atlantique irrité, on la reconnaît facilement de loin aux ondes écumantes qui, sous forme de montagnes blanches, viennent se briser sur ce littoral défendu par sa constitution basaltique.

Il existe bien un règlement qui s'oppose à ce que ces rudes et hardis laboureurs de la mer quittent d'aussi bonne heure les côtes de Bretagne ou de la Manche; en effet s'ils n'arrivaient ici qu'en juin, les tourmentes ou les orages seraient apaisés : mais jamais l'autorité maritime n'a pu faire observer cette loi de prudence.

L'inactivité d'un long hiver passé loin de ces régions polaires qui les attirent, l'espoir d'une meilleure pêche s'ils arrivent les premiers, l'amour-propre, qualité si française, de montrer la route à ceux que la sagesse veut

retenir au logis, les excitent, et voilà comment à certains printemps nous avons plus de cent morts à enregistrer!

A quelques pas du bær de Thorlakshöfn, vers lequel nous nous acheminions, nous rencontrons d'autres traces d'un nouveau sinistre; un grand lougre de Dunkerque couché sur le flanc, presque comblé par des détritus maritimes, s'enfonçait sous le sable; c'était une bien belle barque : qu'en reste-t-il? Le 31 mars dernier, elle était venue s'échouer sur un roc, et les hommes ne purent qu'à grand peine échapper au trépas. Ce fut un spectacle navrant, nous expliqua le böndi, que celui présenté par ces pauvres naufragés qui, deux heures durant, avaient lutté contre l'ouragan, plongés dans l'eau glacée et qui, mourant de froid et d'épuisement, restèrent toute la nuit inertes près de l'âtre enfumé où brûlait seulement un maigre feu de tourbe.

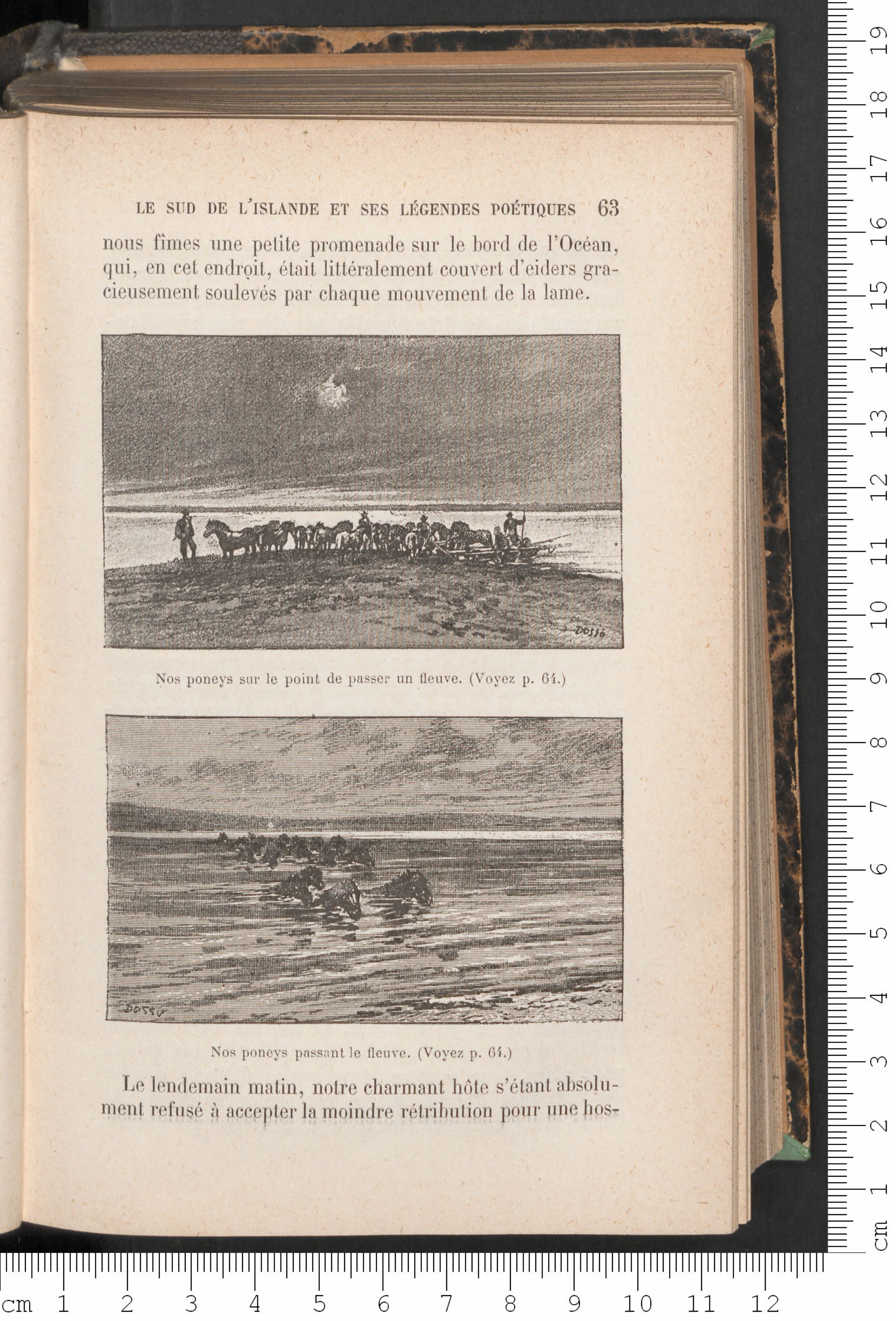
Ils n'échappèrent à la mort que grâce aux bons soins qui leur furent prodigués, et c'est pour nous un devoir de signaler cette touchante hospitalité à nos lecteurs....

En dépit du vaste ossuaire sur lequel nous avions marché, en dépit des lugubres idées qu'éveillaient en nous pareilles infortunes, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer, avant de pénétrer dans la maison, combien l'aspect de cette région était splendide à dix heures du soir.

Le soleil se tenait encore au-dessus de l'horizon; le ciel semblait d'or; en face surgissaient l'Hekla, qui nous montrait sa cime magique pour la première fois, Tindfjallajökull et Eyjafjallajökull, dont les sommets nuageux légèrement rougis s'estompaient dans le lointain, tout en dessinant leurs lignes antérieures avec une parfaite netteté.

Nous fûmes reçus par un jeune étudiant en médecine de Reykjavik, qui, content de souhaiter la bienvenue à un confrère de Paris, mit tout en œuvre pour nous bien traiter. Il était le neveu du propriétaire de la ferme. Nous avons retenu du dîner une soupe danoise d'assez bizarre composition : c'était un mélange de pâtes, de raisins secs, de pruneaux et d'amandes bouillies dans du vin d'Espagne. Vers minuit

nous fîmes une petite promenade sur le bord de l'Océan, qui, en cet endroit, était littéralement couvert d'eiders gracieusement soulevés par chaque mouvement de la lame.



Nos poneys sur le point de passer un fleuve. (Voyez p. 64.)

Nos poneys passant le fleuve. (Voyez p. 64.)

Le lendemain matin, notre charmant hôte s'étant absolument refusé à accepter la moindre rétribution pour une hos-

pitalité qui n'avait rien à craindre d'une comparaison avec celle que pratiquaient jadis les montagnards écossais, nous donnâmes à la maîtresse de la maison un fichu de laine, qui sembla lui être très agréable, car elle vint immédiatement, comme le fermier de Krisuvik, nous donner une vigoureuse poignée de main accompagnée d'un aussi vigoureux *tak*. Avant de partir, je photographiai *mes préparatifs de départ* qui forment le groupe assez animé que représente la gravure de la page 67.

Nos montures, bien reposées par une bonne nuit, nous transportèrent vite jusqu'à la rivière Olfusa, très large puisqu'elle est à son embouchure. Des phoques se jouaient sur le rivage et se laissèrent tranquillement glisser dans l'eau à notre approche sans prendre la peine d'interrompre leurs joyeux ébats; j'allais tirer sur l'un d'eux, lorsqu'une émotion subite vint empêcher mon doigt de lâcher la détente; les deux poneys en liberté, qui avaient pris la tête de la caravane, se jettent d'eux-mêmes dans le fleuve, se mettent à la nage, et, en vrais moutons de Panurge, voilà les six autres qui veulent absolument les imiter. Jugez de ma terreur en pensant que mes livres et surtout l'appareil photographique vont être perdus : les coffres n'étaient ni bouclés ni assujettis. Je pousse un cri de détresse. Sigurd accourt, entre dans l'eau, brandit sa cravache et fort heureusement parvient à les détourner de leur malencontreuse idée. Après les avoir dessellés et enlevé leurs paquets, nous montons dans la barque ronde du passeur, qui, comme toutes les barques islandaises, fait eau de toutes parts, et les chevaux nous suivent sans se faire prier.

J'étais assis sur l'arrière, au milieu des selles, des harnais, des bagages, et je suivais des yeux, avec une grande anxiété, mes bonnes petites bêtes pour lesquelles il m'était impossible de ne pas trembler. Le courant, extrêmement rapide, les emportait à la dérive. Leur jolie tête aux grands yeux noirs, leur crinière, leur queue flottante comme des radicelles d'algue émergeaient seules au-dessus de l'onde, et si grande était leur lutte qu'elles faisaient entendre

cette bruyante expiration que le capitaine Burton compare au ronflement sonore des jeunes hippopotames dans les fleuves d'Afrique. Arrivé au milieu du fleuve, le moins vigoureux faiblit, mon cœur bat d'inquiétude, tout le monde se précipite aux avirons, on court à lui, il disparaît; pendant quelques secondes qui nous paraissent terriblement



Phoque sur un glaçon.

longues, nous fouillons avec rage les cercles concentriques que l'onde a dessinés en se refermant sur la malheureuse bête et nous avons enfin le bonheur de voir le poney se relever tout à coup par un suprême effort; nous saisissons le licol et maintenant nous ne le quitterons plus.

A peine étions-nous parvenus sur l'autre rive que surgit une troisième aventure. Le premier poney ayant traversé, pour se réchauffer sans doute, s'enfuit à travers champs, et nous sommes obligés de nous livrer à une course échevelée

qui rappelle la chasse au lasso du cheval sauvage dans les pampas d'Amérique.

L'animal nous renvoie aux calendes grecques comme le lièvre du bon La Fontaine, et ce n'est qu'après maints et maints détours que nous parvenons à le rattraper. Je conseille à Thorgrimur de lui appliquer une vigoureuse correction pour lui apprendre à ne plus recommencer ces fugues qui nous font perdre un temps précieux; mais le brave garçon me répond naïvement : « Cela ne servirait de rien, il ne comprendrait pas ».

Vers midi nous traversâmes la cour de la plus importante factorerie du sud de l'Islande, et là nous eûmes la bonne fortune de contempler un spectacle aussi curieux qu'inattendu. Sous de petites tentes de vadmel, pendant qu'à la débandade leurs nombreux poneys paissaient aux alentours, se tenaient plusieurs troupes d'Islandais venus là pour échanger leur laine et leur poisson séché contre des produits continentaux. Les foires dans tous les pays sont toujours curieuses à examiner, mais celle que nous avions sous les yeux avait un caractère et une originalité extrêmement remarquables. Les accoutrements les plus burlesques, portés par les pauvres pêcheurs de morue, côtoyaient les costumes plus élégants des riches fermiers de la côte; les femmes avaient mis leurs tabliers multicolores, et l'ensemble me rappelait tout à fait un campement algérien.

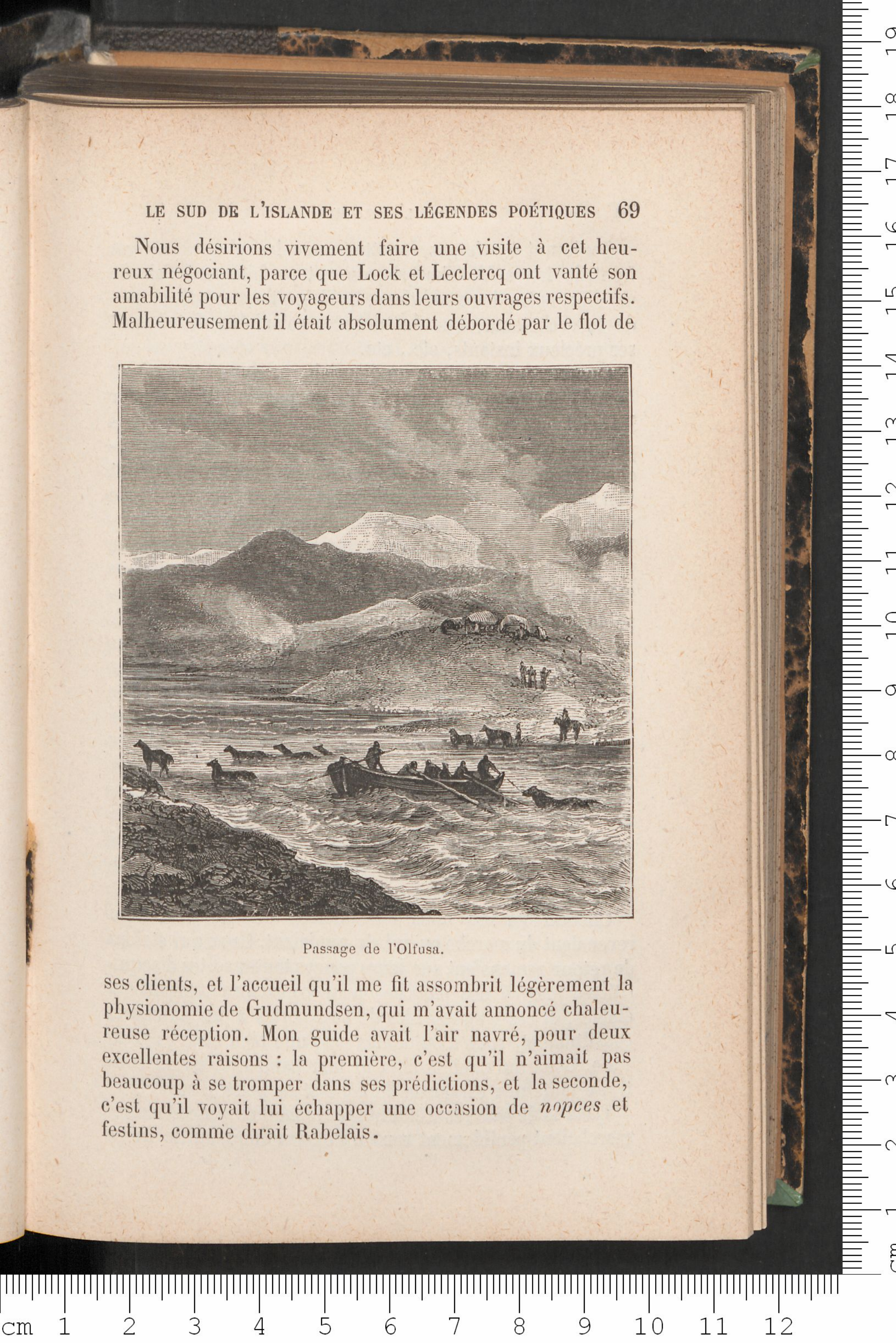
La comparaison était frappante, il ne manquait au décor que le ciel bleu, des arbres et un océan aussi teinté que la Méditerranée.

Eyrarbakki, dont le nom signifie « banc de sable », est un village qui appartient à M. Thorgrimson, l'homme le plus fortuné de la Terre de Glace; il se compose uniquement de l'habitation *européenne* et des magasins du propriétaire. Son appellation (Eyrarbakki) lui vient de ce qu'il est construit sur l'ancien lit desséché de l'Olfusa. Ce fleuve, obligé de céder la place à une coulée de lave descendue des volcans qui avoisinent l'Hekla, transporta plus à l'ouest sa principale embouchure.



Groupe de femmes discutant sur mes préparatifs de départ.

Nous désirions vivement faire une visite à cet heureux négociant, parce que Lock et Leclercq ont vanté son amabilité pour les voyageurs dans leurs ouvrages respectifs. Malheureusement il était absolument débordé par le flot de



Passage de l'Olfusa.

ses clients, et l'accueil qu'il me fit assombrit légèrement la physionomie de Gudmundsen, qui m'avait annoncé chaleureuse réception. Mon guide avait l'air navré, pour deux excellentes raisons : la première, c'est qu'il n'aimait pas beaucoup à se tromper dans ses prédictions, et la seconde, c'est qu'il voyait lui échapper une occasion de *nopces* et festins, comme dirait Rabelais.

Soulevant ses larges lunettes pour les placer sur son front, le brave M. Thorgrimson eut parfaitement l'air de me dire, entre deux additions, qu'il avait assez à s'occuper de ses acheteurs, que les denrées coloniales absorbaient ses précieux instants, etc., etc.

Que Mercure est donc un dieu jaloux!

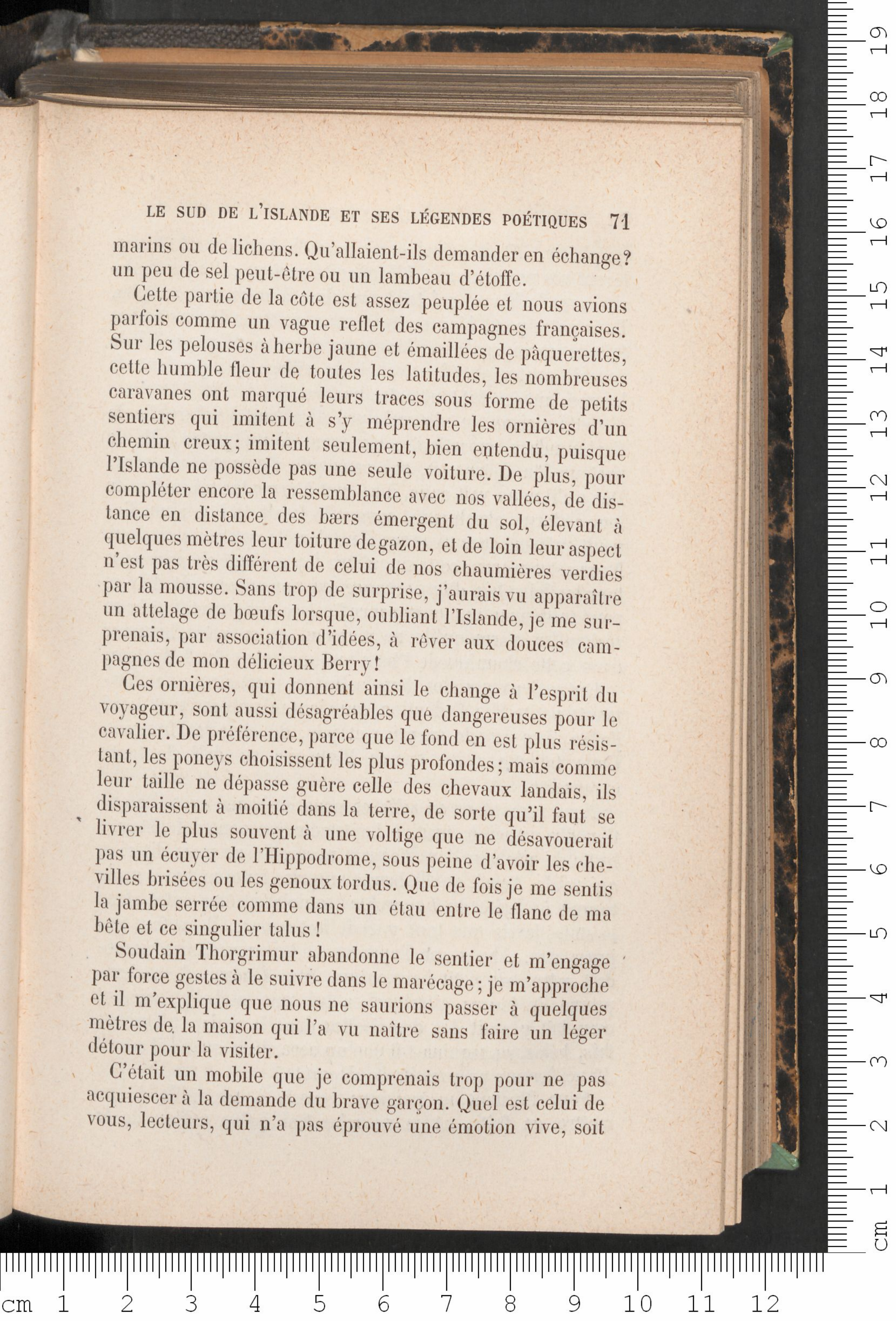
Mais ne nous plaignons point, soyons indulgents pour les exigences commerciales et n'omettons pas de dire, sous peine d'être un ingrat, que, si l'on nous parla peu, en revanche on nous fit servir un verre de bière danoise et surtout l'on nous permit d'errer à notre aise dans la grande salle de vente. Les magasins sont absolument calqués sur les storehouses qui se bâtissent comme par enchantement dès que les Anglais prennent possession d'une colonie : on y trouve toutes les marchandises qui peuvent attirer un peuple incapable de rien fabriquer, depuis une épingle jusqu'à un fusil.

Ce qu'il y a là de morue et de flétan séchés, rangés par piles, aplatis par la presse, dépasse toute idée. Supposez les Hébreux passant la mer à pied sec entre deux murailles de poisson, et vous pourrez seulement vous représenter notre circulation dans les allées laissées libres entre ces entassements de victuaille.

Personnellement du reste, j'étais fort aise de conserver ma liberté, j'aimais mieux prolonger l'étape que d'essuyer encore une de ces interminables soirées islandaises qui n'ont pour toute distraction que l'absorption répétée de grogs déplorables et la fumée de nombreux cigares.

Chemin faisant, nous rencontrions des indigènes qui revenaient du marché ou qui s'y rendaient. Ceux qui étaient de retour ramenaient sur leurs poneys toutes sortes d'acquisitions, jusqu'à des planches pour construire maisons ou étables, et ces longues files de bois portés à dos de cheval constituaient, vous n'en doutez pas, une bien étrange caravane. Ceux qui allaient chez le marchand avaient au contraire toute une cargaison de laine et de poisson sec.

Çà et là de pauvres vieillards ou de malheureuses femmes marchaient péniblement sous un énorme fardeau de fucus



marins ou de lichens. Qu'allaient-ils demander en échange? un peu de sel peut-être ou un lambeau d'étoffe.

Cette partie de la côte est assez peuplée et nous avions parfois comme un vague reflet des campagnes françaises. Sur les pelouses à herbe jaune et émaillées de pâquerettes, cette humble fleur de toutes les latitudes, les nombreuses caravanes ont marqué leurs traces sous forme de petits sentiers qui imitent à s'y méprendre les ornières d'un chemin creux; imitent seulement, bien entendu, puisque l'Islande ne possède pas une seule voiture. De plus, pour compléter encore la ressemblance avec nos vallées, de distance en distance des bærs émergent du sol, élevant à quelques mètres leur toiture de gazon, et de loin leur aspect n'est pas très différent de celui de nos chaumières verdies par la mousse. Sans trop de surprise, j'aurais vu apparaître un attelage de bœufs lorsque, oubliant l'Islande, je me surprenais, par association d'idées, à rêver aux douces campagnes de mon délicieux Berry!

Ces ornières, qui donnent ainsi le change à l'esprit du voyageur, sont aussi désagréables que dangereuses pour le cavalier. De préférence, parce que le fond en est plus résistant, les poneys choisissent les plus profondes; mais comme leur taille ne dépasse guère celle des chevaux landais, ils disparaissent à moitié dans la terre, de sorte qu'il faut se livrer le plus souvent à une voltige que ne désavouerait pas un écuyer de l'Hippodrome, sous peine d'avoir les chevilles brisées ou les genoux tordus. Que de fois je me sentis la jambe serrée comme dans un étau entre le flanc de ma bête et ce singulier talus!

Soudain Thorgrimur abandonne le sentier et m'engage par force gestes à le suivre dans le marécage; je m'approche et il m'explique que nous ne saurions passer à quelques mètres de la maison qui l'a vu naître sans faire un léger détour pour la visiter.

C'était un mobile que je comprenais trop pour ne pas acquiescer à la demande du brave garçon. Quel est celui de vous, lecteurs, qui n'a pas éprouvé une émotion vive, soit

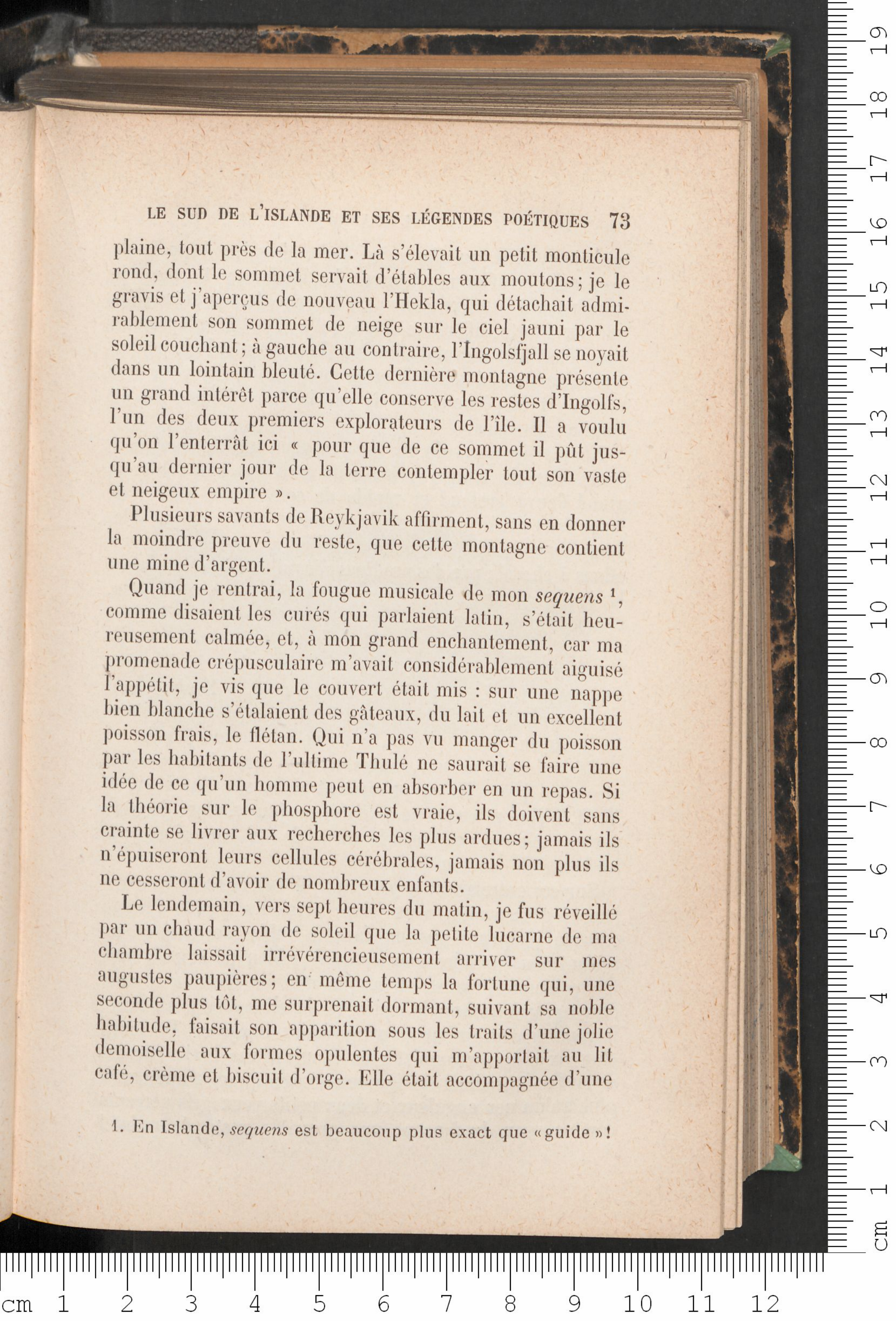
de plaisir, soit de peine, en revoyant la demeure où s'écoulèrent vos premiers ans. L'humanité partage cette particularité avec le lièvre, qui toujours aime à retourner au gîte. Pour notre part, bien souvent nous quittons Paris et nous faisons un voyage assez long sans autre motif que celui de revenir contempler le clocher du village qui pendant de longues années fut tout notre horizon.

Cette maison (je n'oserais pas dire hutte) paternelle de Gudmundsen appartient maintenant à un prêtre, M. le pasteur Jön Björusson, qui nous prie d'accepter un grog. Dès qu'il nous voit assis, il se met à arpenter son salon de long en large, absolument comme le ferait un lion nouvellement enfermé dans sa cage ; il ne s'arrête que pour cracher. Nous retrouverons cette singulière façon d'agir chez presque tous les Islandais *d'importance* qui nous recevront. Est-ce pour se donner une contenance? est-ce simplement pour se réchauffer, parce qu'ils ne viennent qu'en votre honneur dans cette chambre de l'hôte toujours sans feu? Mystère.

Outre deux grandes demoiselles, ce pasteur a une charmante petite fille d'adoption, qui vient m'embrasser et à qui j'offre, à sa grande surprise et joie, du chocolat français. Cette tablette noire sucrée l'intrigue au delà de toute expression.

Nous remontons en selle et nous arrivons, avec l'intention d'y passer la nuit, à Loptstadir (prononcez Lofstaze), hutte de pêcheur dont l'aspect misérable ne nous dit rien qui vaille. Aussi, quelle bonne surprise lorsque, après avoir tourné à droite du *boyardyr* (couloir) et être entré dans la stofa, je vis que tout y était fort propre. Il ne faut pas juger des... bærs sur l'apparence. Le propriétaire possédait même un petit harmonium, dont Gudmundsen s'empresse de jouer; c'était chez lui une maladie, surtout quand il y avait des demoiselles dans la maison! Que de fois, hélas, ne taquina-t-il pas un accordéon quand il aurait dû veiller aux préparatifs du départ!

Pour l'instant sa musique réussit à merveille à me mettre en fuite, et je ne m'arrêtai qu'au milieu de la



plaine, tout près de la mer. Là s'élevait un petit monticule rond, dont le sommet servait d'étables aux moutons; je le gravis et j'aperçus de nouveau l'Hekla, qui détachait admirablement son sommet de neige sur le ciel jauni par le soleil couchant; à gauche au contraire, l'Ingolsfjall se noyait dans un lointain bleuté. Cette dernière montagne présente un grand intérêt parce qu'elle conserve les restes d'Ingolfs, l'un des deux premiers explorateurs de l'île. Il a voulu qu'on l'enterrât ici « pour que de ce sommet il pût jusqu'au dernier jour de la terre contempler tout son vaste et neigeux empire ».

Plusieurs savants de Reykjavik affirment, sans en donner la moindre preuve du reste, que cette montagne contient une mine d'argent.

Quand je rentrai, la fougue musicale de mon *sequens* [1], comme disaient les curés qui parlaient latin, s'était heureusement calmée, et, à mon grand enchantement, car ma promenade crépusculaire m'avait considérablement aiguisé l'appétit, je vis que le couvert était mis : sur une nappe bien blanche s'étalaient des gâteaux, du lait et un excellent poisson frais, le flétan. Qui n'a pas vu manger du poisson par les habitants de l'ultime Thulé ne saurait se faire une idée de ce qu'un homme peut en absorber en un repas. Si la théorie sur le phosphore est vraie, ils doivent sans crainte se livrer aux recherches les plus ardues; jamais ils n'épuiseront leurs cellules cérébrales, jamais non plus ils ne cesseront d'avoir de nombreux enfants.

Le lendemain, vers sept heures du matin, je fus réveillé par un chaud rayon de soleil que la petite lucarne de ma chambre laissait irrévérencieusement arriver sur mes augustes paupières; en même temps la fortune qui, une seconde plus tôt, me surprenait dormant, suivant sa noble habitude, faisait son apparition sous les traits d'une jolie demoiselle aux formes opulentes qui m'apportait au lit café, crème et biscuit d'orge. Elle était accompagnée d'une

1. En Islande, *sequens* est beaucoup plus exact que « guide »!

toute jeune fille, que j'autorisai à chercher dans la poche de mon waterproof pour y trouver des bonbons; et comme je manifestais à la grande sœur ma surprise de voir entre elles une aussi forte différence d'âge, celle-ci me fit comprendre que c'était une enfant d'adoption. Les parents de la pauvre orpheline étaient morts l'année précédente, dans un bær voisin, et le pêcheur n'avait pas hésité à l'admettre au nombre des siens.

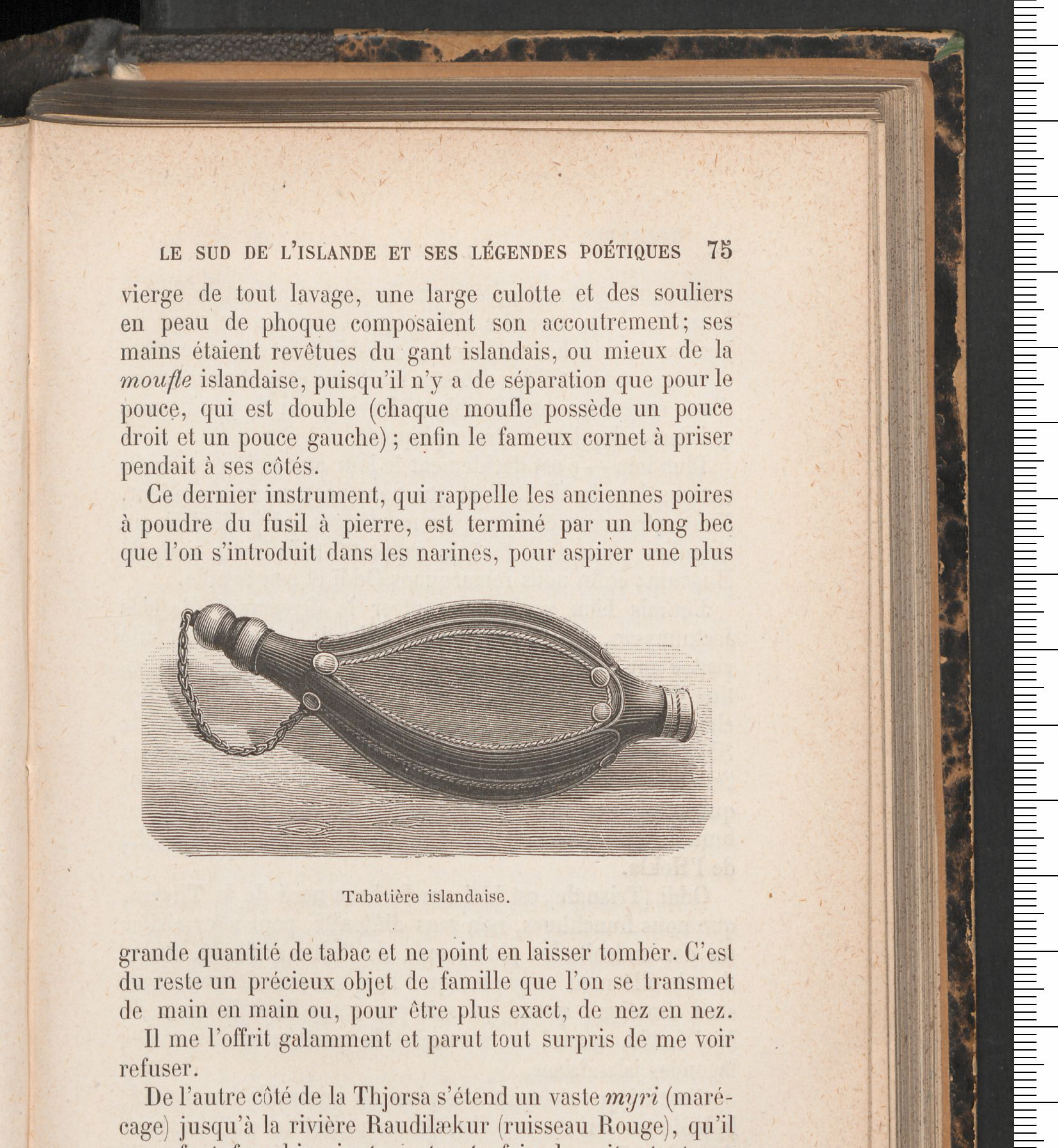
Nous emportons de ces braves gens un excellent souvenir. Peu de temps après, nous arrivions à la Thjorsa, grand fleuve profond et rapide de cent trente mètres de large dans son lit principal; la première partie est guéable, jusqu'à un îlot qui se trouve au milieu du courant. Nous y allons à cheval; par des prodiges d'équilibre je relève assez les jambes pour que l'eau ne pénètre pas dans mes bottes, et nous descendons. Là j'envoyai inutilement une balle à un gros phoque : il fut touché, car il bondit au-dessus de l'onde, mais nagea ensuite à toute vitesse dans la direction de la mer. La chasse au fusil cause la mort de l'animal sans aucun profit pour le chasseur : le phoque, à moins d'être tué raide sur place, plonge, et on ne le retrouve jamais.

Ces animaux ne sont dangereux que lorsqu'ils se voient serrés de près; ils se précipitent alors sur l'homme, et M. H. Filhol m'a raconté qu'il fut un jour soulevé de terre par un mâle qui avait saisi la crosse de son arme alors qu'il lui barrait le chemin de la mer.

Sur ces entrefaites, le passeur, qui avait une autre caravane à transporter, nous laisse plusieurs quarts d'heure enfoncé jusqu'aux genoux dans le sable mouvant et ne revient nous prendre que lorsqu'il a bien posément, bien tranquillement épuisé sa barque remplie d'eau avec une écope grande comme la main! Ce batelier était bien l'être le plus repoussant que vous puissiez imaginer. De longs cheveux rouges couvraient ses épaules, une barbe hirsute et touffue encadrait si bien son visage qu'on n'apercevait plus qu'un nez anguleux et deux petits yeux gris perçants comme ceux du faucon; une grossière veste de vadmel

vierge de tout lavage, une large culotte et des souliers en peau de phoque composaient son accoutrement; ses mains étaient revêtues du gant islandais, ou mieux de la *moufle* islandaise, puisqu'il n'y a de séparation que pour le pouce, qui est double (chaque moufle possède un pouce droit et un pouce gauche); enfin le fameux cornet à priser pendait à ses côtés.

Ce dernier instrument, qui rappelle les anciennes poires à poudre du fusil à pierre, est terminé par un long bec que l'on s'introduit dans les narines, pour aspirer une plus



Tabatière islandaise.

grande quantité de tabac et ne point en laisser tomber. C'est du reste un précieux objet de famille que l'on se transmet de main en main ou, pour être plus exact, de nez en nez.

Il me l'offrit galamment et parut tout surpris de me voir refuser.

De l'autre côté de la Thjorsa s'étend un vaste *myri* (marécage) jusqu'à la rivière Raudilækur (ruisseau Rouge), qu'il nous faut franchir vingt ou trente fois de suite, tant son cours est sinueux. Elle est rouge, comme l'indique son nom, et c'est une curiosité de plus à ajouter à la liste si nombreuse des merveilles de cette terre de miracle, où tout est extraordinaire. Cette couleur lui est donnée par les matières ferrugineuses désagrégées des laves et des basaltes.

Puis nous longeons un lac également rouge, un *rauda-*

vatn dont les eaux agitées par le vent simulent le flux et le reflux de la mer. La colline qui l'encaisse au nord est formée de couches de laves anciennes très remarquables, elles ressemblent à des schistes feuilletés et sont surmontées d'une épaisseur considérable d'alluvions ou de poudingues qui demanderaient à être expliqués.

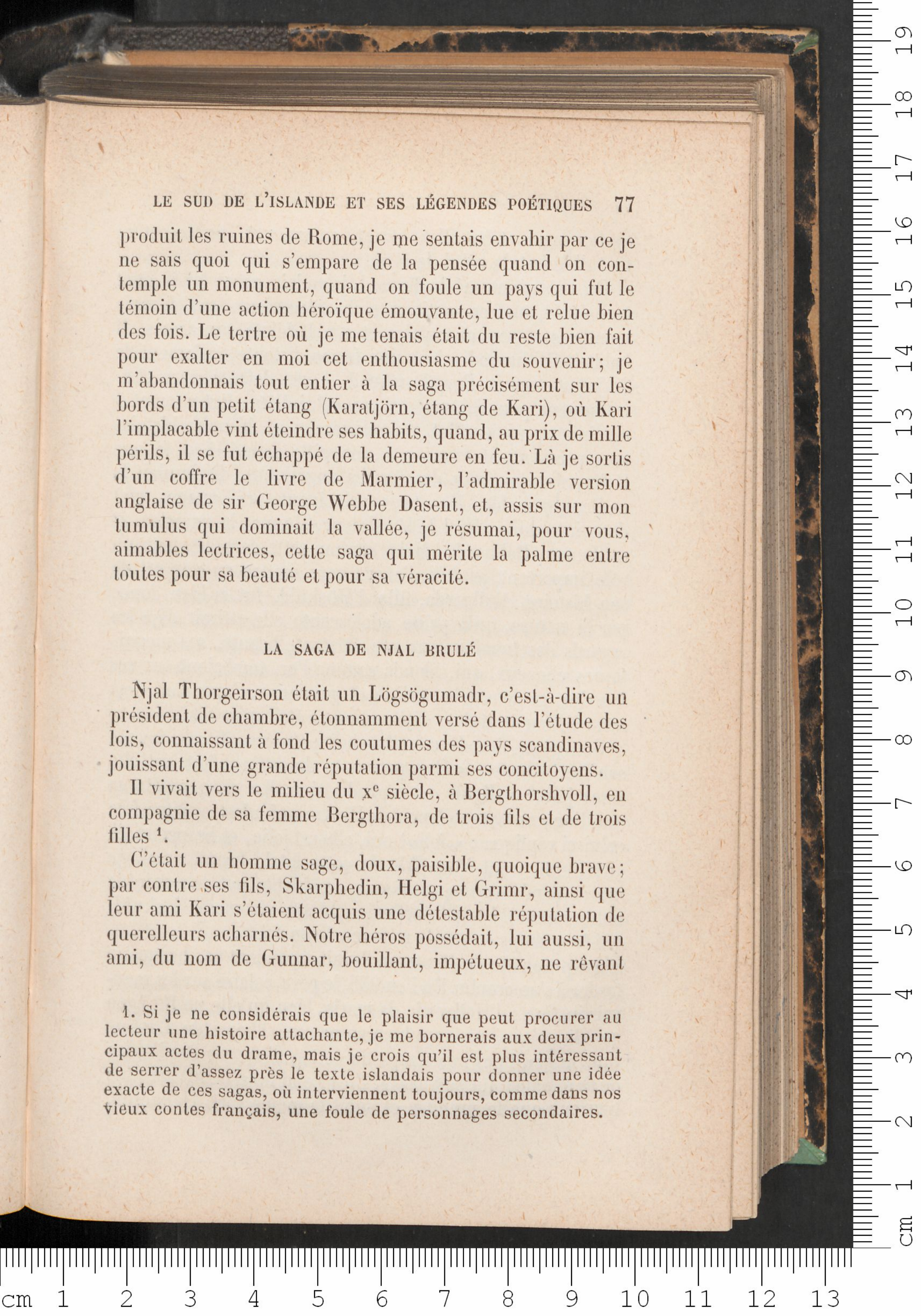
Plus loin — c'est décidément le jour aux rivières — nous entrons dans la W. Ranga, que nous passons sans accident. Nous retrouvons de nouveaux marécages, où je déniche un singulier passereau dont je rapporte trois œufs pour le Muséum ; enfin nous remarquons Oddi et son temple.

J'aurais bien voulu rencontrer le desservant Mathias Jochumsson, poète renommé de l'Islande, mais il était allé visiter une cure plus importante que l'archevêque lui destine. Dans cette paisible retraite, ce prêtre a composé des chants patriotiques et a traduit les œuvres principales de Shakespeare. Peut-être fut-il inspiré par le souvenir de Snorre Sturleson, le grand historien de la Terre de Glace, qui passa ses meilleures années de jeunesse dans cet humble presbytère, situé à quelques heures de marche de l'Hekla.

Oddi (Triangle) est bâti sur le banc nord de la Thvera, que nous franchîmes, non sans difficulté, pour aller visiter un des endroits les plus sacrés de l'ultime Thulé. Bergthorshvoll ! nom magique, que l'on ne saurait prononcer sans émotion, quand on sait par cœur la belle saga de Njal brûlé, quand on a respiré le parfum poétique des légendes islandaises.

C'est ici que s'élevait, à la place du misérable bær actuel, la belle maison du sage législateur ; c'est ici qu'il mourut dans les flammes avec ses courageux enfants ; ici qu'il préféra le trépas glorieux à la vieillesse, prévoyant qu'il ne serait plus assez fort pour venger l'injure de ses ennemis. Du héros il ne reste plus que des cendres ; sa juste et valeureuse épée fut rongée par la rouille, mais toute la contrée retentit encore du bruit de ses exploits.

J'éprouvais ce sentiment si profond que m'avaient déjà



produit les ruines de Rome, je me sentais envahir par ce je ne sais quoi qui s'empare de la pensée quand on contemple un monument, quand on foule un pays qui fut le témoin d'une action héroïque émouvante, lue et relue bien des fois. Le tertre où je me tenais était du reste bien fait pour exalter en moi cet enthousiasme du souvenir; je m'abandonnais tout entier à la saga précisément sur les bords d'un petit étang (Karatjörn, étang de Kari), où Kari l'implacable vint éteindre ses habits, quand, au prix de mille périls, il se fut échappé de la demeure en feu. Là je sortis d'un coffre le livre de Marmier, l'admirable version anglaise de sir George Webbe Dasent, et, assis sur mon tumulus qui dominait la vallée, je résumai, pour vous, aimables lectrices, cette saga qui mérite la palme entre toutes pour sa beauté et pour sa véracité.

LA SAGA DE NJAL BRULÉ

Njal Thorgeirson était un Lögsögumadr, c'est-à-dire un président de chambre, étonnamment versé dans l'étude des lois, connaissant à fond les coutumes des pays scandinaves, jouissant d'une grande réputation parmi ses concitoyens.

Il vivait vers le milieu du xe siècle, à Bergthorshvoll, en compagnie de sa femme Bergthora, de trois fils et de trois filles [1].

C'était un homme sage, doux, paisible, quoique brave; par contre ses fils, Skarphedin, Helgi et Grimr, ainsi que leur ami Kari s'étaient acquis une détestable réputation de querelleurs acharnés. Notre héros possédait, lui aussi, un ami, du nom de Gunnar, bouillant, impétueux, ne rêvant

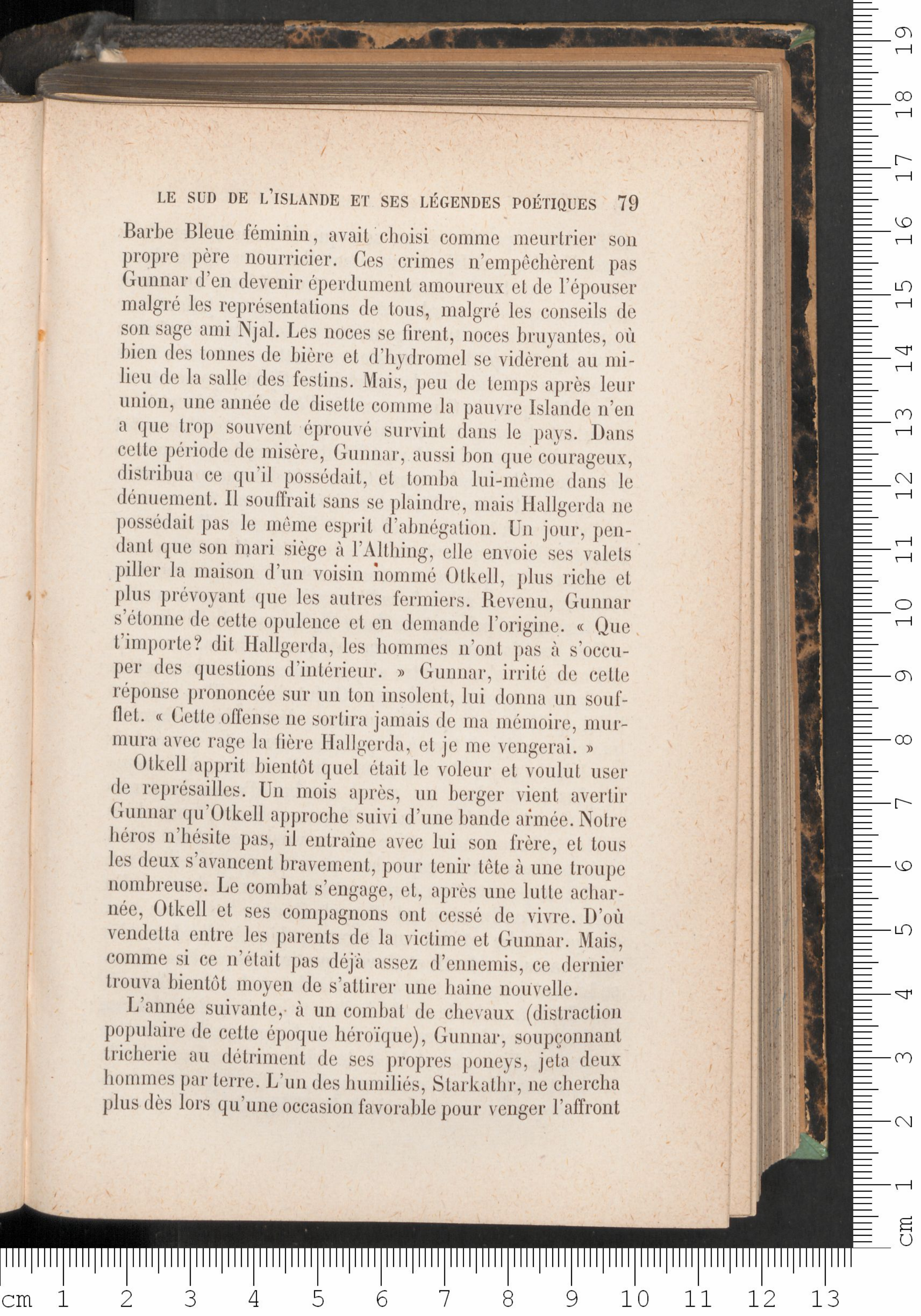
1. Si je ne considérais que le plaisir que peut procurer au lecteur une histoire attachante, je me bornerais aux deux principaux actes du drame, mais je crois qu'il est plus intéressant de serrer d'assez près le texte islandais pour donner une idée exacte de ces sagas, où interviennent toujours, comme dans nos vieux contes français, une foule de personnages secondaires.

que voyages et batailles, ayant, en un mot, un caractère tout différent de celui de Njal.

On l'a surnommé le Bayard islandais parce qu'il était sans égal pour ses sentiments chevaleresques, son énergie morale, sa force musculaire et son habileté aux armes. Il habitait Hlitharendi, dans une ferme distante seulement de 32 kilomètres de Bergthorshvoll. A ses défauts notre chevalier sans peur joignait encore celui d'être fort prompt à administrer un soufflet, et le dénouement de notre histoire sera précisément causé par une gifle donnée à sa femme Hallgerda, qui, sous des formes angéliques, dissimulait la malice du diable. Nos trois principaux personnages sont donc introduits : Njal le législateur, Gunnar le guerrier, et sa femme Hallgerda. Mais, comme cette dernière joue un rôle important, je dois d'abord vous mettre au courant de son histoire. Hallgerda, fille d'Höskuld, fut si bien douée par la nature, qu'à peine adolescente elle attirait déjà les regards des hommes par son éclatante beauté, ses magnifiques cheveux, qui, blonds comme l'or, tombaient sur ses épaules, sa démarche altière et gracieuse. Cependant déjà son œil bleu était dur, déjà son cœur était mauvais.

Son père, fier de ces charmes précoces, dit un jour à son frère Hrutr : « Que penses-tu de cette enfant, est-elle assez jolie? » Hrutr ne répondit rien. Le père répéta sa question ; nouveau silence de Hrutr ; enfin la troisième fois celui-ci répliqua : « Jolie ! oui, elle est jolie, et beaucoup de guerriers auront à souffrir de cette fatale beauté ; mais je me demande comment démon semblable put provenir de notre race ». Pareille réflexion blessa vivement Höskuld, qui longtemps en garda rancune à son frère.

La prophétie de Hrutr ne devait cependant pas beaucoup tarder à s'accomplir. En l'an 955, le père, éclairé sur les mauvais instincts d'Hallgerda, la maria, bien qu'elle ne fût âgée que de quinze ans, à un homme nommé Thorvaldr. L'infortuné ne jouit pas longtemps de cette union, car sur l'ordre de sa femme il fut poignardé. Un second mari ne fut pas plus heureux que le premier et subit le même sort. Hallgerda,



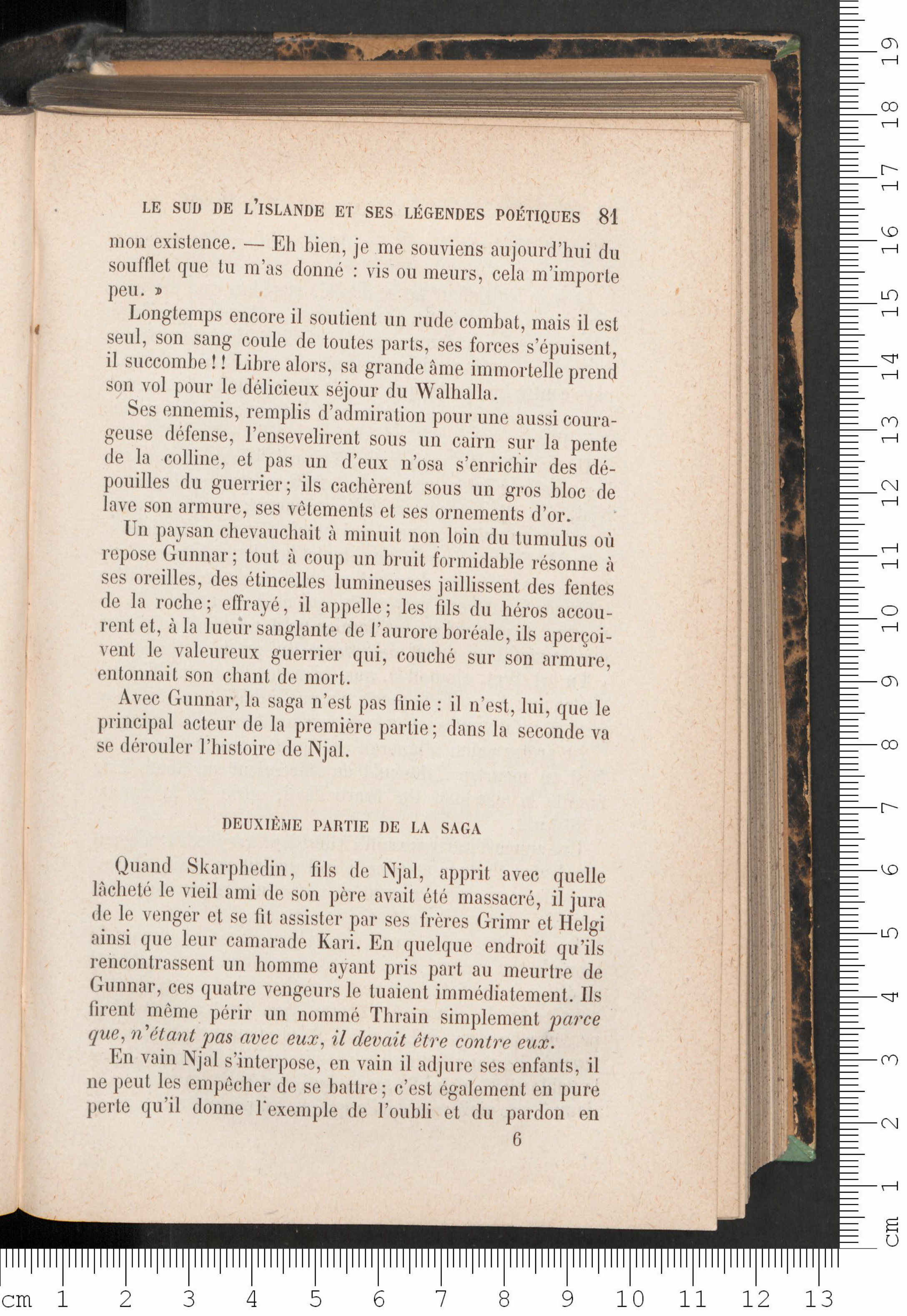
Barbe Bleue féminin, avait choisi comme meurtrier son propre père nourricier. Ces crimes n'empêchèrent pas Gunnar d'en devenir éperdument amoureux et de l'épouser malgré les représentations de tous, malgré les conseils de son sage ami Njal. Les noces se firent, noces bruyantes, où bien des tonnes de bière et d'hydromel se vidèrent au milieu de la salle des festins. Mais, peu de temps après leur union, une année de disette comme la pauvre Islande n'en a que trop souvent éprouvé survint dans le pays. Dans cette période de misère, Gunnar, aussi bon que courageux, distribua ce qu'il possédait, et tomba lui-même dans le dénuement. Il souffrait sans se plaindre, mais Hallgerda ne possédait pas le même esprit d'abnégation. Un jour, pendant que son mari siège à l'Althing, elle envoie ses valets piller la maison d'un voisin nommé Otkell, plus riche et plus prévoyant que les autres fermiers. Revenu, Gunnar s'étonne de cette opulence et en demande l'origine. « Que t'importe? dit Hallgerda, les hommes n'ont pas à s'occuper des questions d'intérieur. » Gunnar, irrité de cette réponse prononcée sur un ton insolent, lui donna un soufflet. « Cette offense ne sortira jamais de ma mémoire, murmura avec rage la fière Hallgerda, et je me vengerai. »

Otkell apprit bientôt quel était le voleur et voulut user de représailles. Un mois après, un berger vient avertir Gunnar qu'Otkell approche suivi d'une bande armée. Notre héros n'hésite pas, il entraîne avec lui son frère, et tous les deux s'avancent bravement, pour tenir tête à une troupe nombreuse. Le combat s'engage, et, après une lutte acharnée, Otkell et ses compagnons ont cessé de vivre. D'où vendetta entre les parents de la victime et Gunnar. Mais, comme si ce n'était pas déjà assez d'ennemis, ce dernier trouva bientôt moyen de s'attirer une haine nouvelle.

L'année suivante, à un combat de chevaux (distraction populaire de cette époque héroïque), Gunnar, soupçonnant tricherie au détriment de ses propres poneys, jeta deux hommes par terre. L'un des humiliés, Starkathr, ne chercha plus dès lors qu'une occasion favorable pour venger l'affront

qu'il avait reçu. Aussi, un soir que Gunnar et ses deux frères Kolskegg et Hjort revenaient d'une fête, ils se virent entourés par trente hommes. Les trois frères, ne tenant aucun compte du nombre des assaillants, se jettent sur leurs ennemis, en tuent quatorze, et les autres s'enfuient en s'écriant « qu'ils ne sauraient se battre contre des êtres supérieurs au commun des mortels! » Hjort cependant, au grand désespoir de Gunnar, venait d'être blessé à mort.

Autant de sang versé criait vengeance : notre héros fut sommé de comparaître devant l'Althing, qui le condamna à trois années de bannissement. Gunnar fit donc ses préparatifs de départ, dit adieu à Njal son ami, à sa femme, à ses gens et se dirigea vers le bateau qui devait l'emmener. Mais quand il tourna la tête pour jouir une dernière fois de la vue de son cher pays, qu'il aperçut ses montagnes neigeuses éclairées par un beau soleil, la colline qui commençait à verdir, ses troupeaux paissant au bord de la cascade, il s'écria : « Non, jamais mon Islande ne m'a paru si belle, jamais ce ciel azuré ne s'est montré si pur : mieux vaut la mort en combattant : je ne partirai pas ! » Ce fut ainsi qu'il se mit hors la loi, qu'il devint un *utilegummen*, c'est-à-dire un homme que chacun devait tuer à la première rencontre pour obéir aux lois du pays. Par un beau soir d'automne, à l'époque la plus inattendue, un grand nombre d'ennemis armés entourèrent la demeure de Gunnar. Samr, son chien fidèle, traîtreusement attiré par un voisin, est mis à mort, mais pas assez vite cependant pour ne pas réveiller son maître en poussant un dernier et vigoureux hurlement. En entendant ce lugubre cri d'appel, Gunnar saisit son arc. Chaque flèche atteint un homme; bientôt l'ardeur des assiégeants se ralentit et ils vont partir, lorsque l'un d'eux, se hissant jusqu'au toit, parvint à descendre dans la maison. Là il tranche la corde de l'arc; Gunnar saisit alors sa hache, tue son hardi combattant et s'empresse de crier à sa femme : « Vite une mèche de tes cheveux, que ma mère la torde et remplace ma corde coupée. — Quel prix attaches-tu à ce que tu me demandes? dit Hallgerda. — Il y va de



mon existence. — Eh bien, je me souviens aujourd'hui du soufflet que tu m'as donné : vis ou meurs, cela m'importe peu. »

Longtemps encore il soutient un rude combat, mais il est seul, son sang coule de toutes parts, ses forces s'épuisent, il succombe ! ! Libre alors, sa grande âme immortelle prend son vol pour le délicieux séjour du Walhalla.

Ses ennemis, remplis d'admiration pour une aussi courageuse défense, l'ensevelirent sous un cairn sur la pente de la colline, et pas un d'eux n'osa s'enrichir des dépouilles du guerrier ; ils cachèrent sous un gros bloc de lave son armure, ses vêtements et ses ornements d'or.

Un paysan chevauchait à minuit non loin du tumulus où repose Gunnar ; tout à coup un bruit formidable résonne à ses oreilles, des étincelles lumineuses jaillissent des fentes de la roche ; effrayé, il appelle ; les fils du héros accourent et, à la lueur sanglante de l'aurore boréale, ils aperçoivent le valeureux guerrier qui, couché sur son armure, entonnait son chant de mort.

Avec Gunnar, la saga n'est pas finie : il n'est, lui, que le principal acteur de la première partie ; dans la seconde va se dérouler l'histoire de Njal.

DEUXIÈME PARTIE DE LA SAGA

Quand Skarphedin, fils de Njal, apprit avec quelle lâcheté le vieil ami de son père avait été massacré, il jura de le venger et se fit assister par ses frères Grimr et Helgi ainsi que leur camarade Kari. En quelque endroit qu'ils rencontrassent un homme ayant pris part au meurtre de Gunnar, ces quatre vengeurs le tuaient immédiatement. Ils firent même périr un nommé Thrain simplement *parce que, n'étant pas avec eux, il devait être contre eux.*

En vain Njal s'interpose, en vain il adjure ses enfants, il ne peut les empêcher de se battre ; c'est également en pure perte qu'il donne l'exemple de l'oubli et du pardon en

adoptant Höskuld l'orphelin de Thrain, qu'ils viennent d'assassiner.

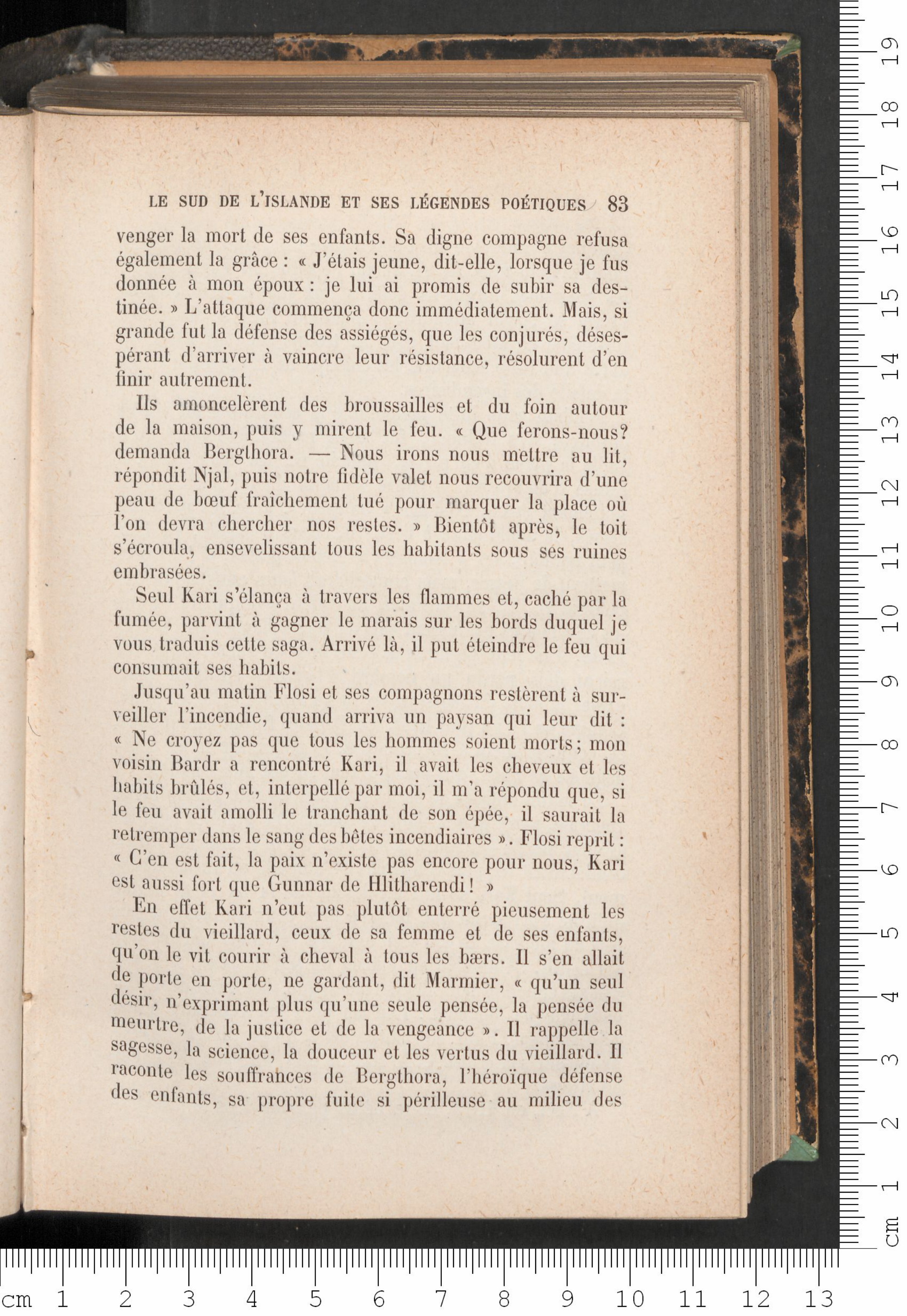
Le sage législateur ne se doutait pas alors que par cette adoption il apportait un premier tison au brasier qui devait le consumer lui, sa femme, ses fils et vingt-cinq membres de sa famille. Ses ennemis commencèrent en effet à soulever le pays contre lui, parce que ce fils d'adoption se fit recevoir prêtre du christianisme, qui venait d'être récemment prêché dans l'île.

Un ministre du paganisme, Valgard, jaloux de voir que la nouvelle religion gagnait du terrain et que, protégée par Njal, elle allait encore se diffuser davantage; jaloux aussi du nouveau prêtre converti qui venait d'épouser la riche et belle Hildigunna, ourdit un complot habilement tramé dans lequel ses victimes devaient succomber. Avec une malice infernale il pria son propre fils, qui était un ami de Skarphedin, de persuader à ce dernier qu'il ne serait en sûreté que lorsqu'il se serait débarrassé du prêtre catholique : « Tu lui diras, ajoutait-il, que, bien qu'adopté par Njal, ce traître aux dieux de la patrie n'a pas oublié la mort de son père et qu'il veut s'en venger sur ses frères d'adoption. »

Le prêtre païen n'ignorait pas qu'en poussant les fils de Njal au meurtre d'Höskuld ils attireraient sur toute leur famille la vendetta du brave Flosi, oncle de la femme d'Höskuld.

Une année d'intrigues suffit à décider Skarphedin; n'ayant pas deviné l'astuce criminelle qui guidait sa main, il crut travailler à son propre salut en allant tuer le pauvre prêtre catholique au milieu même de sa famille.

Le ministre païen avait deviné juste : en apprenant la mort de son neveu, Flosi rassemble cent vingt hommes et se dirige immédiatement vers Bergthorshvoll, bien résolu à prendre la vie de tous les fils de Njal. Toutefois, avant de procéder au siège de la maison, il laissa au vertueux législateur ainsi qu'aux femmes la permission de s'échapper. Mais le noble vieillard lui fit savoir qu'il préférait un trépas glorieux à une vieillesse débile qui ne lui permettrait plus de



venger la mort de ses enfants. Sa digne compagne refusa également la grâce : « J'étais jeune, dit-elle, lorsque je fus donnée à mon époux : je lui ai promis de subir sa destinée. » L'attaque commença donc immédiatement. Mais, si grande fut la défense des assiégés, que les conjurés, désespérant d'arriver à vaincre leur résistance, résolurent d'en finir autrement.

Ils amoncelèrent des broussailles et du foin autour de la maison, puis y mirent le feu. « Que ferons-nous? demanda Bergthora. — Nous irons nous mettre au lit, répondit Njal, puis notre fidèle valet nous recouvrira d'une peau de bœuf fraîchement tué pour marquer la place où l'on devra chercher nos restes. » Bientôt après, le toit s'écroula, ensevelissant tous les habitants sous ses ruines embrasées.

Seul Kari s'élança à travers les flammes et, caché par la fumée, parvint à gagner le marais sur les bords duquel je vous traduis cette saga. Arrivé là, il put éteindre le feu qui consumait ses habits.

Jusqu'au matin Flosi et ses compagnons restèrent à surveiller l'incendie, quand arriva un paysan qui leur dit : « Ne croyez pas que tous les hommes soient morts ; mon voisin Bardr a rencontré Kari, il avait les cheveux et les habits brûlés, et, interpellé par moi, il m'a répondu que, si le feu avait amolli le tranchant de son épée, il saurait la retremper dans le sang des bêtes incendiaires ». Flosi reprit : « C'en est fait, la paix n'existe pas encore pour nous, Kari est aussi fort que Gunnar de Hlitharendi ! »

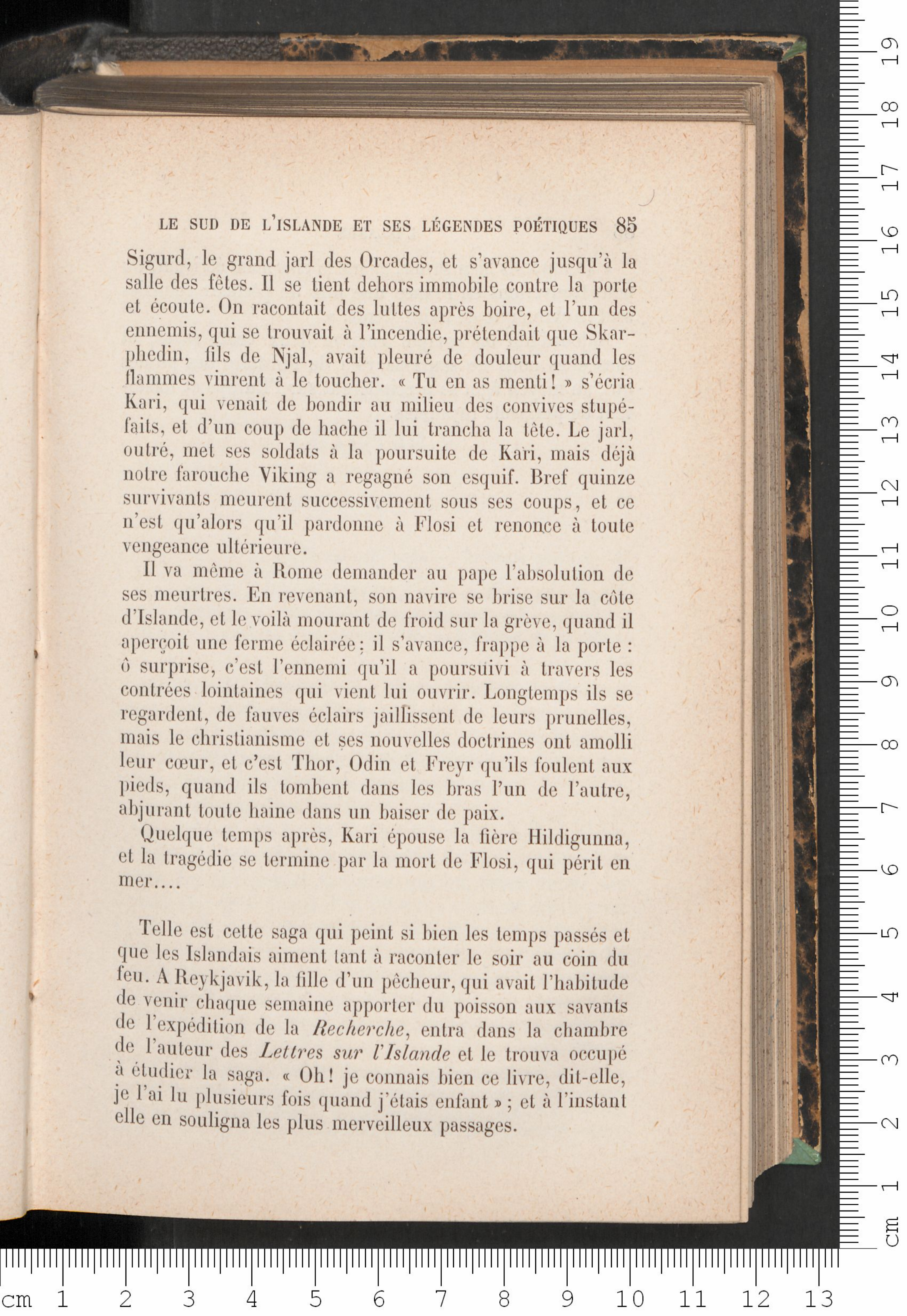
En effet Kari n'eut pas plutôt enterré pieusement les restes du vieillard, ceux de sa femme et de ses enfants, qu'on le vit courir à cheval à tous les bærs. Il s'en allait de porte en porte, ne gardant, dit Marmier, « qu'un seul désir, n'exprimant plus qu'une seule pensée, la pensée du meurtre, de la justice et de la vengeance ». Il rappelle la sagesse, la science, la douceur et les vertus du vieillard. Il raconte les souffrances de Bergthora, l'héroïque défense des enfants, sa propre fuite si périlleuse au milieu des

flammes et intéresse ainsi à sa cause un grand nombre de familles influentes. Aussi, quand l'époque du Thing arriva, les coupables furent-ils déférés aux juges; mais comme l'arrêt se faisait attendre, le bouillant Kari se fit justice lui-même en attaquant avec sa troupe celle de Flosi, et, après une lutte acharnée, les champs de Thingvellir virent la défaite des incendiaires.

Pendant cette lutte mémorable la conduite d'un prêtre chrétien, très influent, fut assez particulière pour qu'il vaille la peine d'en parler. Sollicité par les deux partis, il refusa d'embrasser la cause d'aucun d'eux, mais promit seulement aux « Njalistes » de garder, avec ses partisans armés, le défilé situé à l'est. Si, chose probable, vu leur petit nombre, les « Njalistes » étaient battus, il leur permettrait de passer, mais empêcherait leurs ennemis de les poursuivre. Si, au contraire, ils étaient vainqueurs et que les adversaires voulussent essayer de s'échapper par la crevasse, il ne leur permettrait cette fuite qu'autant qu'ils auraient déjà perdu un nombre d'hommes suffisant pour expier la mort du *législateur*, de sa famille et de ses gens. Comme on l'a vu plus haut, les Njalistes furent vainqueurs, et, conformément à sa promesse, le prêtre arrêta les compagnons de Flosi, qui presque tous furent mis à mort.

Le conflit menaça de se transformer en une guerre civile générale, parce que la majeure partie des grandes familles avaient perdu quelques membres. On n'y mit fin qu'en condamnant les plus coupables à l'amende ou au bannissement. Seul Kari se mit au-dessus de la loi et fit savoir qu'il ne s'arrêterait que lorsque tous ceux qui avaient pris part au meurtre de son vieil ami Njal seraient tombés sous ses coups. Semblable au faucon de son drapeau, il poursuit ses ennemis dans chaque montagne, dans chaque défilé, dans chaque demeure : rien ne peut les soustraire à son acharnement. Flosi, son antagoniste, quitte l'Islande : Kari monte sur son esquif et le suit de mer en mer, de rivage en rivage.

A Noël, en 1073, notre héros pénètre dans le palais de

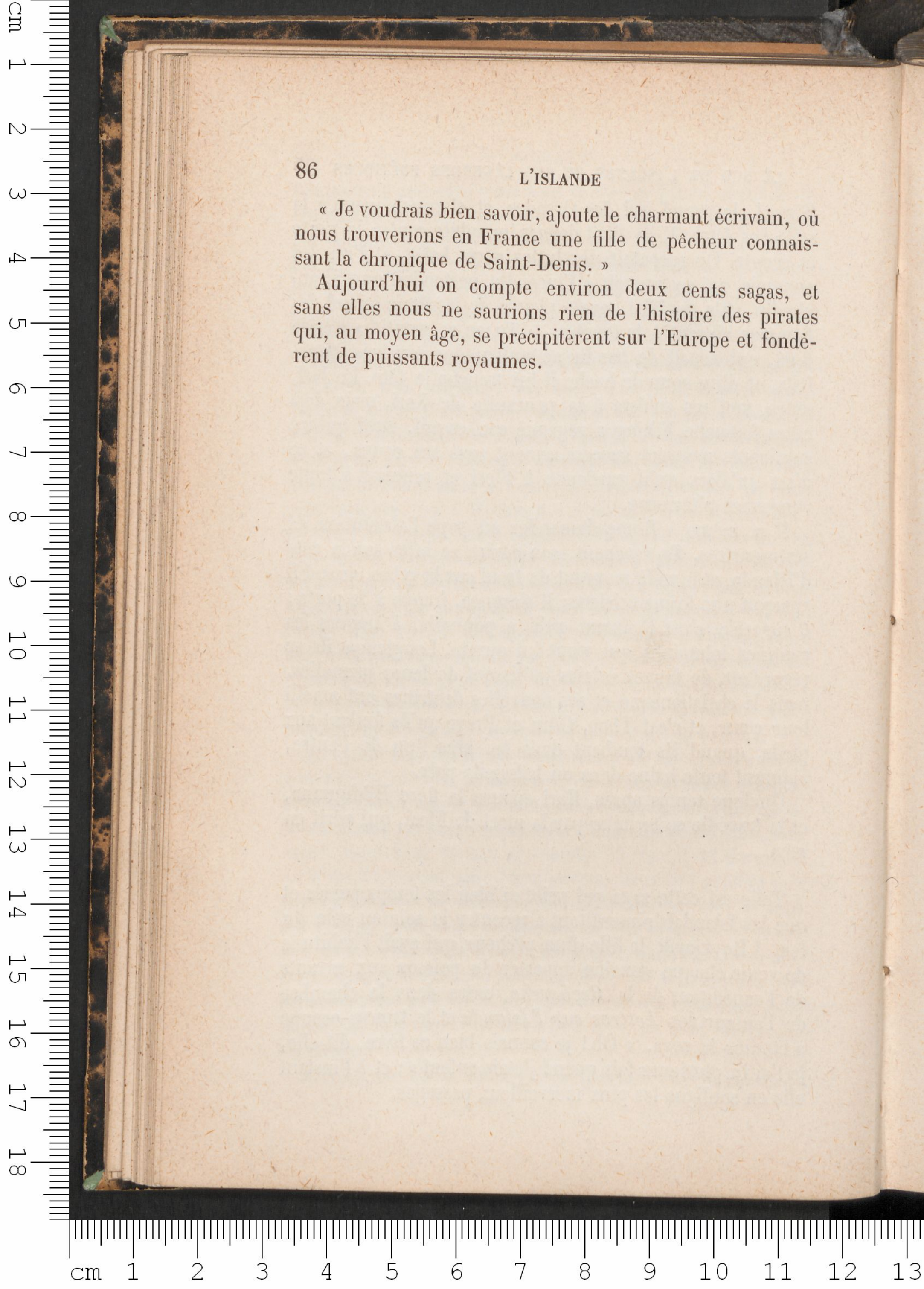


Sigurd, le grand jarl des Orcades, et s'avance jusqu'à la salle des fêtes. Il se tient dehors immobile contre la porte et écoute. On racontait des luttes après boire, et l'un des ennemis, qui se trouvait à l'incendie, prétendait que Skarphedin, fils de Njal, avait pleuré de douleur quand les flammes vinrent à le toucher. « Tu en as menti ! » s'écria Kari, qui venait de bondir au milieu des convives stupéfaits, et d'un coup de hache il lui trancha la tête. Le jarl, outré, met ses soldats à la poursuite de Kari, mais déjà notre farouche Viking a regagné son esquif. Bref quinze survivants meurent successivement sous ses coups, et ce n'est qu'alors qu'il pardonne à Flosi et renonce à toute vengeance ultérieure.

Il va même à Rome demander au pape l'absolution de ses meurtres. En revenant, son navire se brise sur la côte d'Islande, et le voilà mourant de froid sur la grève, quand il aperçoit une ferme éclairée ; il s'avance, frappe à la porte : ô surprise, c'est l'ennemi qu'il a poursuivi à travers les contrées lointaines qui vient lui ouvrir. Longtemps ils se regardent, de fauves éclairs jaillissent de leurs prunelles, mais le christianisme et ses nouvelles doctrines ont amolli leur cœur, et c'est Thor, Odin et Freyr qu'ils foulent aux pieds, quand ils tombent dans les bras l'un de l'autre, abjurant toute haine dans un baiser de paix.

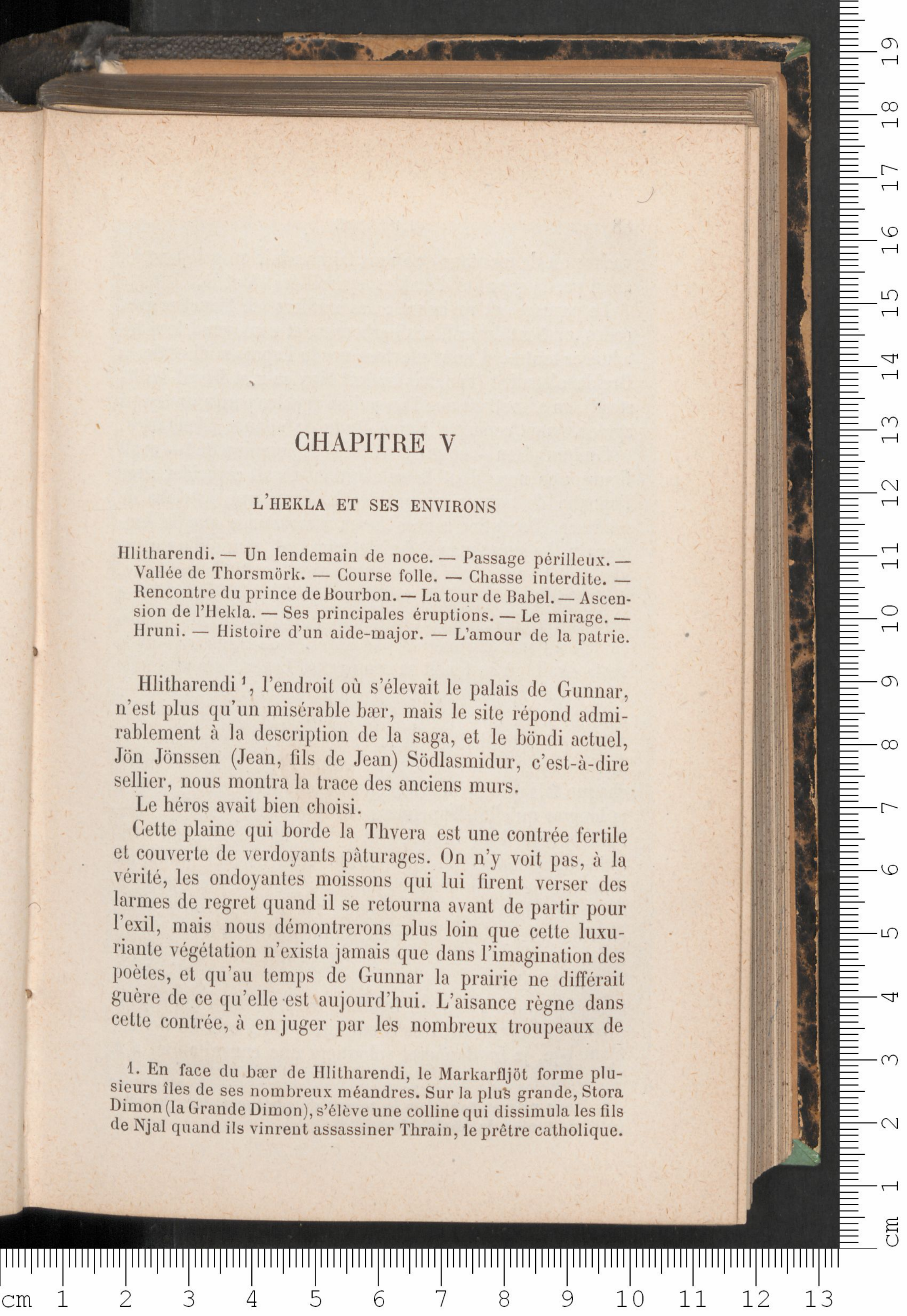
Quelque temps après, Kari épouse la fière Hildigunna, et la tragédie se termine par la mort de Flosi, qui périt en mer....

Telle est cette saga qui peint si bien les temps passés et que les Islandais aiment tant à raconter le soir au coin du feu. A Reykjavik, la fille d'un pêcheur, qui avait l'habitude de venir chaque semaine apporter du poisson aux savants de l'expédition de la *Recherche*, entra dans la chambre de l'auteur des *Lettres sur l'Islande* et le trouva occupé à étudier la saga. « Oh ! je connais bien ce livre, dit-elle, je l'ai lu plusieurs fois quand j'étais enfant » ; et à l'instant elle en souligna les plus merveilleux passages.



« Je voudrais bien savoir, ajoute le charmant écrivain, où nous trouverions en France une fille de pêcheur connaissant la chronique de Saint-Denis. »

Aujourd'hui on compte environ deux cents sagas, et sans elles nous ne saurions rien de l'histoire des pirates qui, au moyen âge, se précipitèrent sur l'Europe et fondèrent de puissants royaumes.



CHAPITRE V

L'HEKLA ET SES ENVIRONS

Hlitharendi. — Un lendemain de noce. — Passage périlleux. — Vallée de Thorsmörk. — Course folle. — Chasse interdite. — Rencontre du prince de Bourbon. — La tour de Babel. — Ascension de l'Hekla. — Ses principales éruptions. — Le mirage. — Hruni. — Histoire d'un aide-major. — L'amour de la patrie.

Hlitharendi [1], l'endroit où s'élevait le palais de Gunnar, n'est plus qu'un misérable bær, mais le site répond admirablement à la description de la saga, et le böndi actuel, Jön Jönssen (Jean, fils de Jean) Södlasmidur, c'est-à-dire sellier, nous montra la trace des anciens murs.

Le héros avait bien choisi.

Cette plaine qui borde la Thvera est une contrée fertile et couverte de verdoyants pâturages. On n'y voit pas, à la vérité, les ondoyantes moissons qui lui firent verser des larmes de regret quand il se retourna avant de partir pour l'exil, mais nous démontrerons plus loin que cette luxuriante végétation n'exista jamais que dans l'imagination des poètes, et qu'au temps de Gunnar la prairie ne différait guère de ce qu'elle est aujourd'hui. L'aisance règne dans cette contrée, à en juger par les nombreux troupeaux de

1. En face du bær de Hlitharendi, le Markarfljöt forme plusieurs îles de ses nombreux méandres. Sur la plus grande, Stora Dimon (la Grande Dimon), s'élève une colline qui dissimula les fils de Njal quand ils vinrent assassiner Thrain, le prêtre catholique.

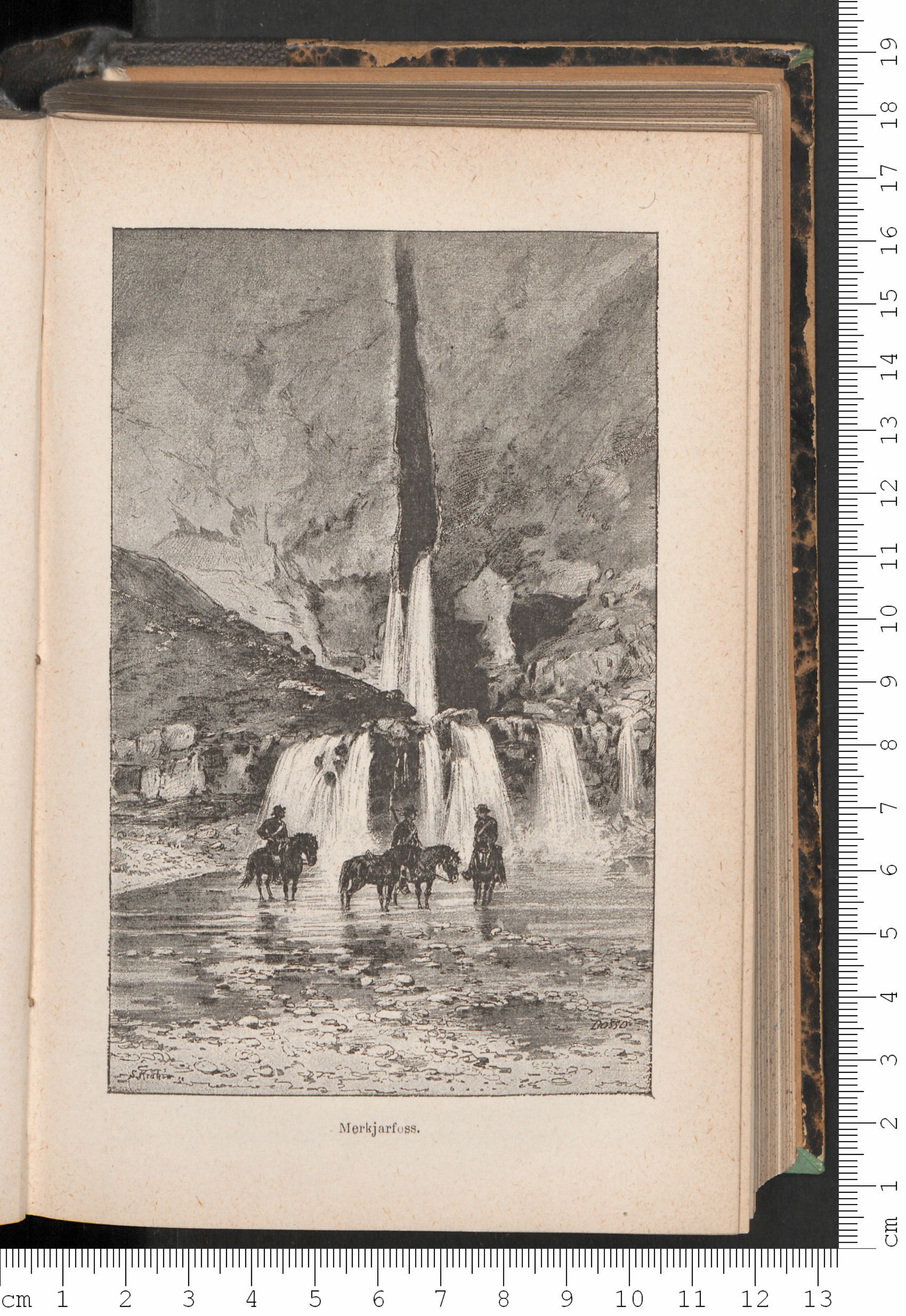
vaches ou de moutons que nous faisons fuir en galopant, et aussi par la quantité d'étables éparpillées çà et là.

Le paysage est ravissant ; des milliers de blanches cascades tombent des collines herbeuses, et nous voudrions les admirer toutes, si nous n'avions perdu l'après-midi entier à Breidabolstadir [1] (l'anglais traduit bien ce mot Broad-builtstead), en admettant que l'on puisse appeler perdu un temps agréablement consacré à une étude de mœurs islandaises.

Gudmundsen — nous connaissons sa perspicacité! — avait flèuré une noce dont la célébration devait coïncider avec l'époque de notre passage dans la ferme que je viens de nommer. Déception amère! nous n'arrivâmes que le lendemain. Le jeune marié, frais et pimpant, muni d'un complet qui devait sortir d'un « Pont-Neuf » de Copenhague, avait l'air tout réjoui. Il nous reçut très gracieusement et nous introduisit, pendant que mon diable de guide lui chuchotait à l'oreille quelques plaisanteries de rigueur, dans la gesta-skali, où se tenait sa compagne. Légère, élancée, elle était toute mignonne, portait coquettement sur le côté sa gentille hufa recouvrant deux lourdes nattes de cheveux dorés qui retombaient en torsades sur son justaucorps, et dissimulait à demi son visage derrière l'épaule de son mari, chaque fois que je m'avisais de l'examiner. Ce ne fut qu'à la longue qu'elle s'apprivoisa suffisamment pour oser soutenir le regard du Franskô et qu'elle abandonna son attitude de colombe ou de gazelle effrayée. Les pudiques rougeurs qui coloraient ses joues du plus vif incarnat contribuaient beaucoup à sa beauté, car le plus souvent les physionomies islandaises sont d'une matité et d'une blancheur désespérantes. C'était précisément la fille du pasteur de Breidabolstadir.

Je demandai à voir cet heureux père, mais on me répondit qu'il était au lit, très souffrant. « Qu'à cela ne tienne, ajoutai-je, je lui donnerai volontiers une consultation. » A

1. Nous prîmes toutefois le temps de photographier la plus belle de toutes, la Merkjarfoss.



Merkjarfoss.

peine avais-je prononcé ces paroles, que toute l'assemblée prit une mine consternée.

En présence d'un aussi visible embarras, je n'insistai pas, mais j'osai penser que le brave prêtre avait dû se livrer la veille au soir à de trop copieuses libations.

L'auteur de *Home of the Eddas* donne des détails fort peu édifiants sur la sobriété et même sur la moralité du clergé luthérien. Il raconte qu'un jour il fallut différer un enterrement parce que le curé avait si bien fêté Bacchus qu'il ne pouvait plus lire le service. Une autre fois, il assista à une désopilante scène de pugilat entre deux pasteurs gris comme des Polonais, qui voulaient absolument posséder l'unique lit qui se trouvât alors libre dans l'auberge d'Akreyri.

Pour notre part, nous devons dire que bien souvent nous avons accepté l'hospitalité des prêtres et que jamais nous n'avons rien vu de semblable. Car, en admettant que je n'eusse pas fait un jugement téméraire à propos de celui qui venait de marier sa fille, on pouvait l'excuser; la cérémonie n'a pas lieu tous les jours, et la joie fait peur, dit Alfred de Musset. En quittant ces braves gens, non sans que la jeune épousée eût voulu me rendre par trois fois raison avec un verre de vin d'Espagne, je leur répète une parole — *nihil est sub sole novum* — que l'on adresse souvent en pareille circonstance : « Quand je reviendrai l'an prochain, j'espère vous trouver trois ». Le mot semble leur plaire, mais ne provoque aucun joyeux éclat, un simple sourire. L'austérité du climat et de la contrée, sinistre d'aspect, imprime un cachet sérieux à l'air de tous les habitants; leurs fêtes mêmes sont silencieuses. Quelle différence avec les pays bénis par le soleil! quelle différence avec la même cérémonie que nous avions vue deux ans auparavant dans un village des environs de Naples la Jolie.

Ici tout est sombre et sévère; là-bas tout était fleurs, chants, musique, et j'entends encore le rire sonore des belles filles échangeant des lazzi. Puis, en nous conduisant de cette fête au Vésuve, sous un étincelant soleil de printemps, le guide italien nous disait : « On répète toujours :

« Voir Naples et mourir » ; je crie au contraire : « Voir Naples « et jamais mourir ! » Et ses yeux dilatés, fixant avec amour le beau ciel bleu, reflétaient la joie de vivre. Certes il n'eût pas changé son sort, le pauvre lazarone, pour celui de gouverneur général de la Terre de Glace. Mais que nous voilà loin de l'Islande ; chassons vite ces trop douces images et en selle [1].

Déjà se déploient à l'extrémité de la vallée les splendides glaciers, nous approchons de Thorsmörk (bois du dieu Thor), mais, pour aborder ce merveilleux pays, restait à franchir un redoutable obstacle, le Markarfljöt, fleuve torrentueux qu'alimentent les neiges du Merkr-jökull, du Godalands-jökull et *tutti quanti*. Plus rapide que le Rhône, il descend vers la mer par plus de quarante bras. L'hiver, ce n'est pas un fleuve, mais un lac immense qui recouvre tout le fond de la plaine ; l'été, réduit à ses canaux, il laisse à sec une partie du terrain qu'il recouvrait à l'époque des pluies. Il fallait voir sur quels prodigieux entassements de blocs volcaniques ou d'énormes galets roulés nos malheureux poneys étaient obligés de trotter, au risque de se briser les membres.

Gudmundsen va et vient à la recherche d'un gué ; dix fois il s'avance jusqu'au milieu, et dix fois les eaux mugissantes le forcent à reculer. Pendant ce temps j'ai mille peines à empêcher le reste de la bande de vouloir se jeter à l'eau pour imiter le poney du guide. Représentez-vous la Loire, après Orléans, descendant une pente rapide et formant maints bras séparés par des bancs de sable, et vous aurez une idée exacte de la rivière que nous avons à traverser. La seule différence est qu'ici le sable se trouve remplacé par un formidable chaos de matériaux volcaniques et que l'eau est à zéro.

Le temps se passe, les minutes succèdent aux minutes ; nous remontons le cours, nous le descendons ; impossible

1. En 1835 le pasteur de Breidabolstadir se nommait Thomas Sœmundsson, et se fit connaître à toute l'Islande pour avoir parcouru une grande partie de l'Europe. Il fit à Eugène Robert une peinture très animée de l'horrible anxiété qu'il éprouva lorsque l'Austur-jökull eut la violente éruption de 1822.

de trouver un endroit guéable! Allons-nous être obligés de reculer? le Markarfljöt va-t-il nous infliger une honteuse défaite? telles étaient mes pensées, quand, véritable bonne fortune de roman, nous apercevons quatre cavaliers qui se dirigent rapidement vers nous. Qui pouvaient-ils être? Personne n'habite en ces régions sauvages.

C'étaient, chose extraordinaire, trois commerçants de Reykjavik qui avaient eu, eux aussi, envie de visiter l'Islande alpestre et ils étaient guidés par « l'héritier » de Gunnar, le sellier de Hlitharendi que je vous ai déjà fait connaître.

Jön Jönssen rappelle le valeureux guerrier par sa haute stature, ses cheveux rouges et sa large figure léonine, si nous en croyons du moins le portrait que la saga nous a légué du héros.

Après quelques tâtonnements, nous l'apercevons sur l'autre rive. Le fameux passage est donc enfin trouvé; nous nous engageons à sa suite. Mais le gué n'est que relatif, car l'eau nous monte jusqu'à la ceinture pour redescendre en cascade dans mes bottes; leur imperméabilité, qualité qui me les avait fait choisir, n'est, hélas, qu'une arme à deux tranchants qui se retourne contre moi : le liquide entré ne peut plus sortir, et me voilà condamné à un bain de pied glacé pendant plus d'une heure, puisque quarante fois nous devrons recommencer ce froid exercice. Si tumultueux et si rapide est le torrent, que l'on éprouve, en le traversant, une sensation vertigineuse assez bizarre : il semble que ce soit le fleuve seul qui marche et que le cheval reste immobile. Pour éviter cette désespérante illusion, il faut fixer la rive opposée sans jamais regarder en bas.

Ce qui ajoute à l'effroi, c'est que, par une association d'idées bien naturelle, les bons Islandais ne manquent jamais de vous rappeler que l'année précédente ils ont perdu qui un frère, qui son père, qui un cousin noyés exactement à cette même place.

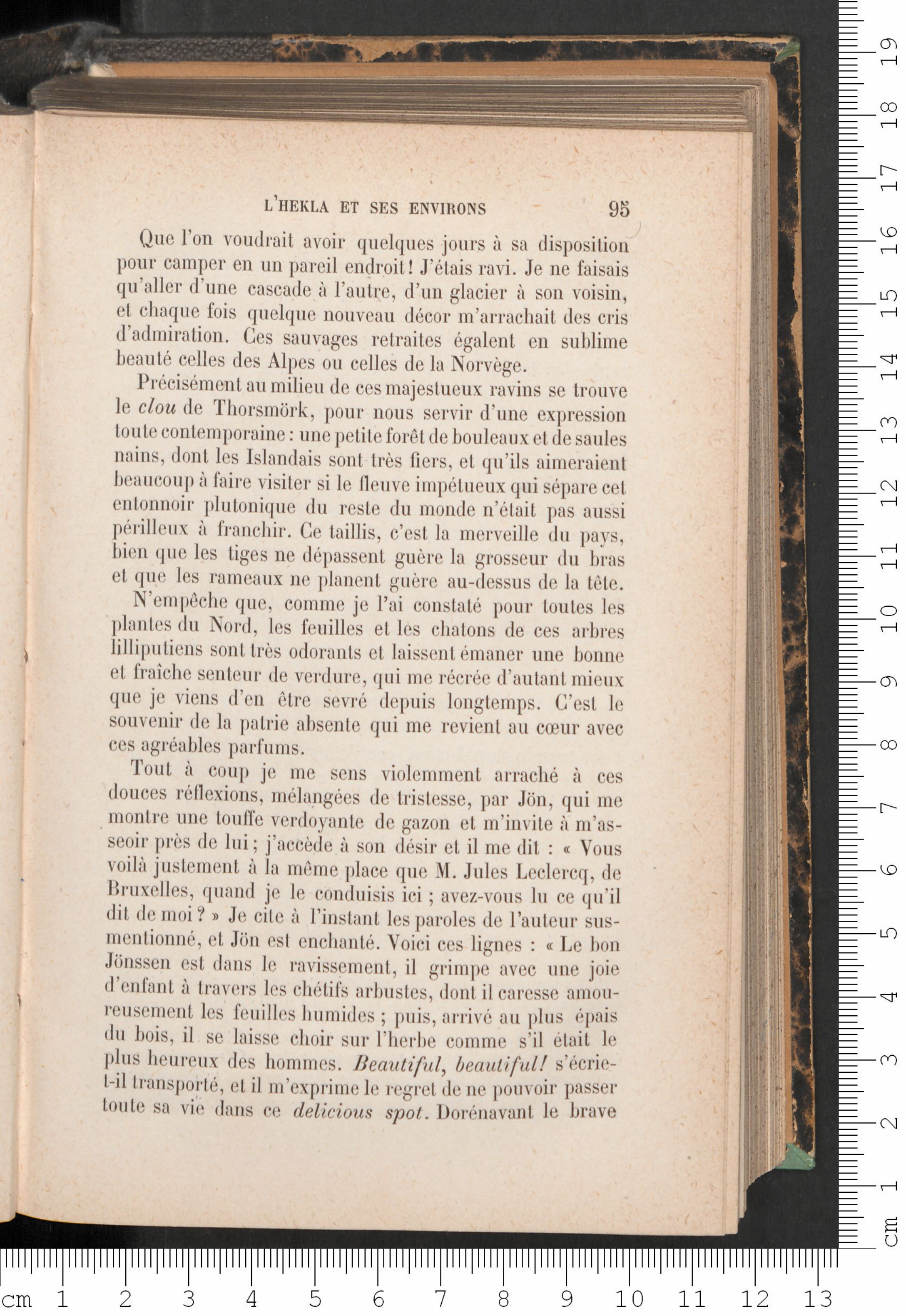
L'eau n'est cependant pas profonde, rarement elle a plus d'un mètre cinquante en été, mais il paraît que tout homme tombé de cheval est un homme mort, parce qu'il ne peut

plus se relever, qu'il est roulé et broyé contre les galets. Vous vous rendez donc aisément compte de la joie que nous ressentîmes après la traversée du dernier méandre. Toutefois le plaisir était bien un peu contre-balancé par l'atroce douleur que me causait un orteil absolument gelé. Mais, baste, cette souffrance me donna l'occasion d'éprouver le bon cœur des habitants de la Terre de Glace. Au moindre cri de plainte que je poussai, l'un de nos compagnons, plus prévoyant que nous-même, sortit de son sac une de ces confortables paires de chaussettes en laine, comme seules savent les tricoter les ménagères islandaises. Certainement je dois à cet excellent négociant de Reykjavik d'avoir pu rentrer en France sur mes dix doigts de pieds. En revanche il fut plus difficile de me faire réintégrer domicile dans mes bottes parisiennes : quatre hommes suffirent à peine à cette tâche, et quinze jours après j'avais encore les tibias meurtris des pressions exercées par les pouces de ces vigoureux gaillards, qui de toute leur force s'employèrent à l'introduction de ces bas trop épais.

Après quelques minutes d'un repos bien mérité, plus encore pour les bêtes que pour nous, nous ne tardâmes guère à nous trouver au milieu de la merveilleuse vallée vers laquelle avaient tendu tant d'efforts.

Les contorsions et les formes que présente la lave sont réellement surprenantes. « Qu'on se représente, dit à peu près Waller, d'un côté une ligne de forteresses gigantesques courant sur une étendue de plus de six kilomètres, et de l'autre de vieilles cathédrales et de vieux palais mêlés dans une inextricable confusion. Au-dessus de tout cela, les rocs escarpés à forme de tours ou de minarets étêtés par les masses glissantes des glaciers, empilés les uns sur les autres, jusqu'à se perdre dans les nuages; et de la réunion de ces rochers et de ces glaces sortent d'innombrables chutes d'eau qui ne tombent dans la vallée qu'après avoir dessiné une série exquise d'arcs-en-ciel successifs [1] ».

1. La traduction est de moi.



Que l'on voudrait avoir quelques jours à sa disposition pour camper en un pareil endroit! J'étais ravi. Je ne faisais qu'aller d'une cascade à l'autre, d'un glacier à son voisin, et chaque fois quelque nouveau décor m'arrachait des cris d'admiration. Ces sauvages retraites égalent en sublime beauté celles des Alpes ou celles de la Norvège.

Précisément au milieu de ces majestueux ravins se trouve le *clou* de Thorsmörk, pour nous servir d'une expression toute contemporaine : une petite forêt de bouleaux et de saules nains, dont les Islandais sont très fiers, et qu'ils aimeraient beaucoup à faire visiter si le fleuve impétueux qui sépare cet entonnoir plutonique du reste du monde n'était pas aussi périlleux à franchir. Ce taillis, c'est la merveille du pays, bien que les tiges ne dépassent guère la grosseur du bras et que les rameaux ne planent guère au-dessus de la tête.

N'empêche que, comme je l'ai constaté pour toutes les plantes du Nord, les feuilles et les chatons de ces arbres lilliputiens sont très odorants et laissent émaner une bonne et fraîche senteur de verdure, qui me récrée d'autant mieux que je viens d'en être sevré depuis longtemps. C'est le souvenir de la patrie absente qui me revient au cœur avec ces agréables parfums.

Tout à coup je me sens violemment arraché à ces douces réflexions, mélangées de tristesse, par Jön, qui me montre une touffe verdoyante de gazon et m'invite à m'asseoir près de lui ; j'accède à son désir et il me dit : « Vous voilà justement à la même place que M. Jules Leclercq, de Bruxelles, quand je le conduisis ici ; avez-vous lu ce qu'il dit de moi ? » Je cite à l'instant les paroles de l'auteur susmentionné, et Jön est enchanté. Voici ces lignes : « Le bon Jönssen est dans le ravissement, il grimpe avec une joie d'enfant à travers les chétifs arbustes, dont il caresse amoureusement les feuilles humides ; puis, arrivé au plus épais du bois, il se laisse choir sur l'herbe comme s'il était le plus heureux des hommes. *Beautiful, beautiful!* s'écrie-t-il transporté, et il m'exprime le regret de ne pouvoir passer toute sa vie dans ce *delicious spot*. Dorénavant le brave

guide local aura deux voyageurs à mentionner, et il est probable que l'année prochaine il demandera aux touristes : « Avez-vous lu ce que l'on dit de moi dans les livres français ? »

Sur cette gorge si bien protégée, par les escarpements, contre les fureurs de l'aquilon polaire, se développe une flore d'une remarquable richesse pour la Terre de Glace.

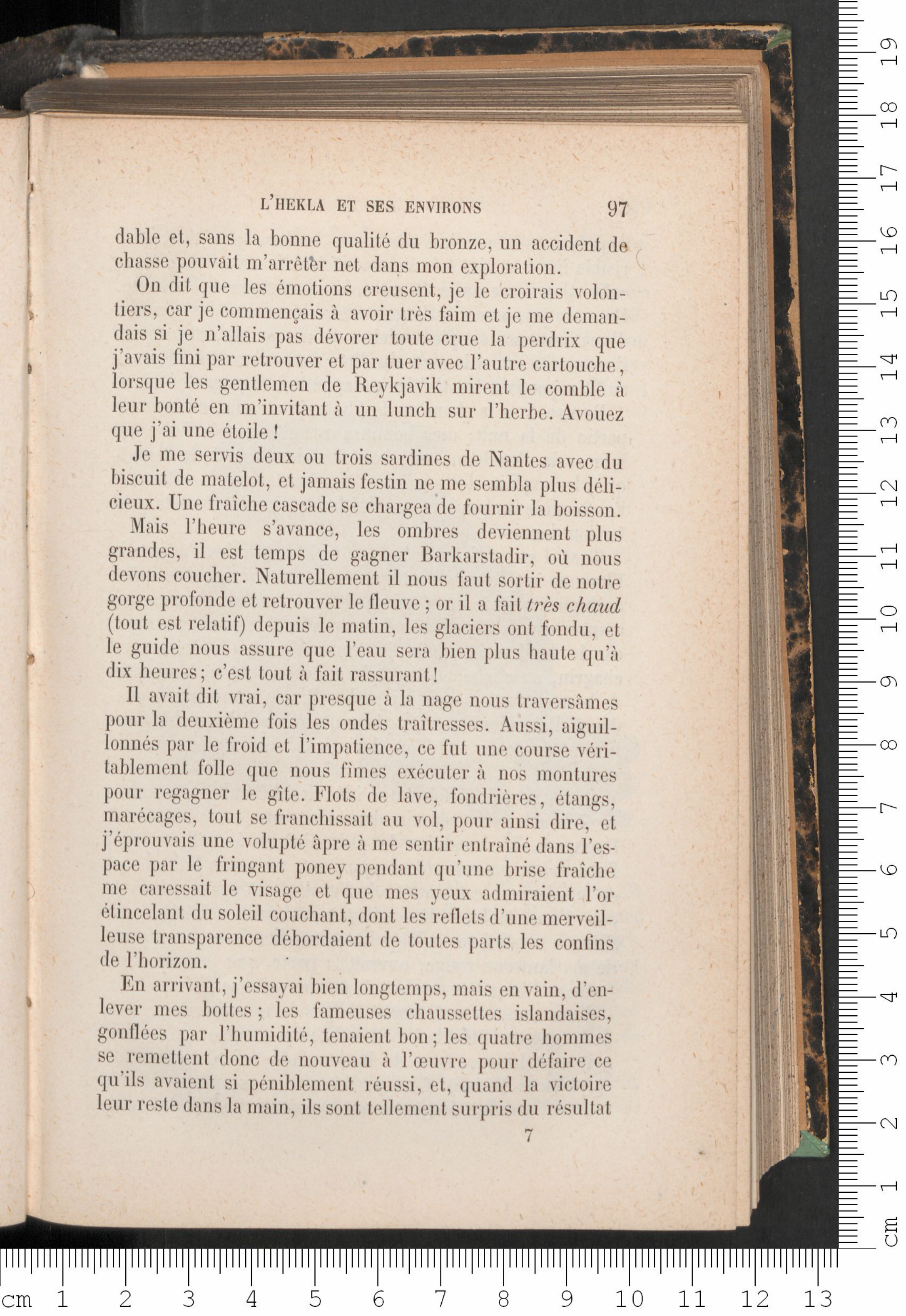
Nous y avons récolté : le *Dryas octopetala*, rosacée à huit pétales blancs, que les habitants nomment « herbe à la perdrix » (rypegrœs), parce qu'on en trouve toujours dans le gésier des ptarmigans — cette gentille fleur semble être la rose terrestre de ces pays déshérités et remplace les touffes d'églantine des vallons de l'Écosse[1] ; — la *Sibbaldia procumbens*, l'*Alchemilla alpina*, le *Geranium silvaticum* qui grimpe là jusqu'à un mètre et détache merveilleusement sa corolle rouge sang sur la sombre verdure des bouleaux ; maintes orchidées, etc., etc.

Soudain nous interrompîmes cette récolte, destinée à notre herbier [2], pour aller tuer un de ces ptarmigans que l'on venait de me signaler voltigeant sur un rocher escarpé. Je m'approche, je vise consciencieusement et je ne tue rien, à ma grande stupéfaction, car j'étais tout proche. C'est que Gudmundsen venait de me jouer un tour pendable, qui aurait bien pu me forcer à laisser au moins un bras sur la colline. Avec l'insouciance qui le caractérisait, il avait oublié dans un des canons l'éponge qui servait au nettoyage, et j'avais lancé sur l'oiseau la baguette, que je ramassai brisée en vingt morceaux contre un bloc de lave.

A en juger par la *bague* du canon, le choc avait été formi-

1. La première chose qui me frappa quand je visitai la plus belle partie de l'Écosse, Oban, fut de voir quel charme l'églantier, que les propriétaires soignent avec amour, donne au paysage.

2. Dans mon rapport à M. le ministre de l'Instruction publique j'ai publié deux tableaux synoptiques donnant l'un la comparaison entre la Flore *alpestre* Française et la Flore Islandaise, l'autre la comparaison entre les deux Flores Islandaise et Færoïenne.



dable et, sans la bonne qualité du bronze, un accident de chasse pouvait m'arrêter net dans mon exploration.

On dit que les émotions creusent, je le croirais volontiers, car je commençais à avoir très faim et je me demandais si je n'allais pas dévorer toute crue la perdrix que j'avais fini par retrouver et par tuer avec l'autre cartouche, lorsque les gentlemen de Reykjavik mirent le comble à leur bonté en m'invitant à un lunch sur l'herbe. Avouez que j'ai une étoile !

Je me servis deux ou trois sardines de Nantes avec du biscuit de matelot, et jamais festin ne me sembla plus délicieux. Une fraîche cascade se chargea de fournir la boisson.

Mais l'heure s'avance, les ombres deviennent plus grandes, il est temps de gagner Barkarstadir, où nous devons coucher. Naturellement il nous faut sortir de notre gorge profonde et retrouver le fleuve ; or il a fait *très chaud* (tout est relatif) depuis le matin, les glaciers ont fondu, et le guide nous assure que l'eau sera bien plus haute qu'à dix heures; c'est tout à fait rassurant!

Il avait dit vrai, car presque à la nage nous traversâmes pour la deuxième fois les ondes traîtresses. Aussi, aiguillonnés par le froid et l'impatience, ce fut une course véritablement folle que nous fîmes exécuter à nos montures pour regagner le gîte. Flots de lave, fondrières, étangs, marécages, tout se franchissait au vol, pour ainsi dire, et j'éprouvais une volupté âpre à me sentir entraîné dans l'espace par le fringant poney pendant qu'une brise fraîche me caressait le visage et que mes yeux admiraient l'or étincelant du soleil couchant, dont les reflets d'une merveilleuse transparence débordaient de toutes parts les confins de l'horizon.

En arrivant, j'essayai bien longtemps, mais en vain, d'enlever mes bottes ; les fameuses chaussettes islandaises, gonflées par l'humidité, tenaient bon; les quatre hommes se remettent donc de nouveau à l'œuvre pour défaire ce qu'ils avaient si péniblement réussi, et, quand la victoire leur reste dans la main, ils sont tellement surpris du résultat

imprévu que tous les cinq nous roulons par terre. Ce risible incident vint très à propos faire diversion à la mélancolie silencieuse qu'avait engendrée la fatigue de la route. Dans un joyeux accès de gaieté nous nous attablons en face d'une immense soupière pleine de riz au lait, plat voté à l'unanimité, et, si la carte du dîner fut peu variée, elle nous suffit cependant à satisfaire un appétit bien gagné.

Rentré dans la chambre de l'hôte, j'entendis, une grande partie de la nuit, mes hommes raconter après boire (je leur avais abandonné une bouteille de rhum de la Jamaïque) les exploits des ancêtres, ou discuter sur la valeur de l'autonomie du gouvernement islandais comparée à la protection danoise.

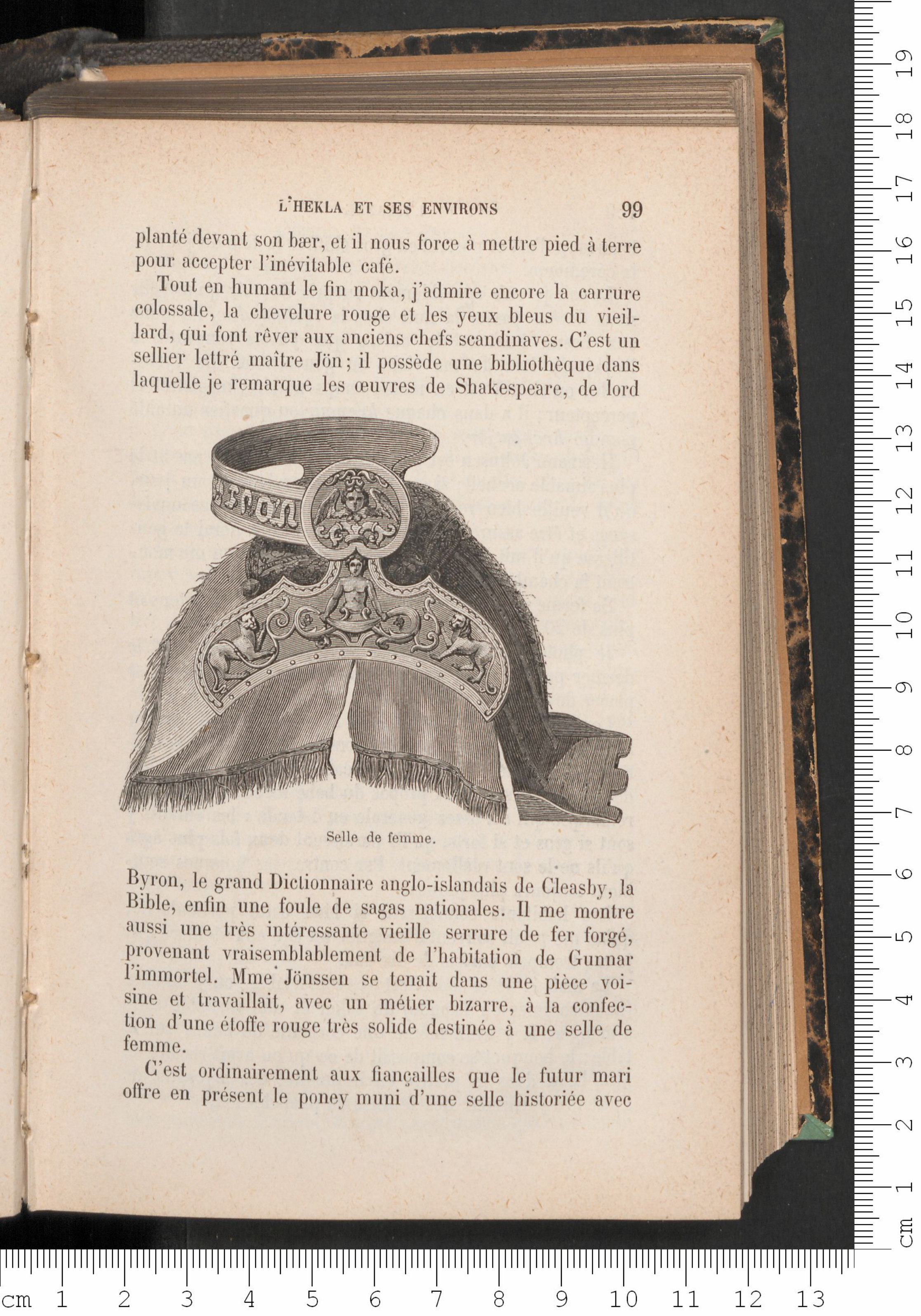
Tant il est vrai que sous toutes les latitudes l'esprit de l'homme est le même et que ce sont toujours des sujets analogues qui viennent animer la conversation. Je n'oserais assurer que la fête ne dégénéra pas quelque peu en orgie, car le lendemain matin je trouvai brisé, à mon grand chagrin, un cliché photographique représentant les invités de la noce dont je vous ai parlé. J'avais commis l'imprudence d'abandonner cette plaque, pour qu'elle séchât, sur la fenêtre de la salle où devisaient mes compagnons de route.

On ne saurait se faire une idée des difficultés éprouvées en Islande pour réussir dans l'art que nous devons à Daguerre. La condition la plus difficile à réaliser, c'est l'*obscurité*, pour le *développement*, sous une latitude où en été le jour est perpétuel. J'avais beau opérer dans le coin d'une étable, à chaque instant un curieux, intrigué par l'œuvre mystérieuse à laquelle je me livrais en compagnie de ma lanterne rouge, ouvrait la porte, que je ne pouvais fermer : l'Islandais ne connaît pas les serrures.

Nous sommes maintenant obligés de revenir sur nos pas pour gagner l'Hekla, c'est-à-dire que notre étape, qui prit sept heures, sera de Barkarstadir à Vollur ou Völlr (prononcez Vétleu). Chemin faisant, nous apercevons Jön Jönssen, qui de loin guette notre arrivée ; nous le trouvons

planté devant son bær, et il nous force à mettre pied à terre pour accepter l'inévitable café.

Tout en humant le fin moka, j'admire encore la carrure colossale, la chevelure rouge et les yeux bleus du vieillard, qui font rêver aux anciens chefs scandinaves. C'est un sellier lettré maître Jön; il possède une bibliothèque dans laquelle je remarque les œuvres de Shakespeare, de lord



Selle de femme.

Byron, le grand Dictionnaire anglo-islandais de Cleasby, la Bible, enfin une foule de sagas nationales. Il me montre aussi une très intéressante vieille serrure de fer forgé, provenant vraisemblablement de l'habitation de Gunnar l'immortel. Mme Jönssen se tenait dans une pièce voisine et travaillait, avec un métier bizarre, à la confection d'une étoffe rouge très solide destinée à une selle de femme.

C'est ordinairement aux fiançailles que le futur mari offre en présent le poney muni d'une selle historiée avec

beaucoup d'art et portant en gros chiffres la date du jour de la cérémonie.

Le soir je suis agréablement surpris de voir qu'à Völlr nous devons passer la nuit chez le *syslumadur*, l'homme aux beaux boutons de cuivre que j'avais rencontré à Reykjavik lors de ma visite au gouverneur. Le syslumadur ou shériff est en même temps notaire, magistrat et percepteur ; il a dans chaque *hreppur* ou quartier un aide nommé *hreppstjor*.

Hermann Johnsen est un charmant homme qui me fit le plus aimable accueil ; si ces lignes lui parviennent un jour, qu'il veuille bien recevoir ici le tribut de ma reconnaissance et être assuré que toujours je me rappellerai la gentillesse qu'il mit à me dire : *Votre chez-vous*, en me montrant la chambrette qu'il me destinait.

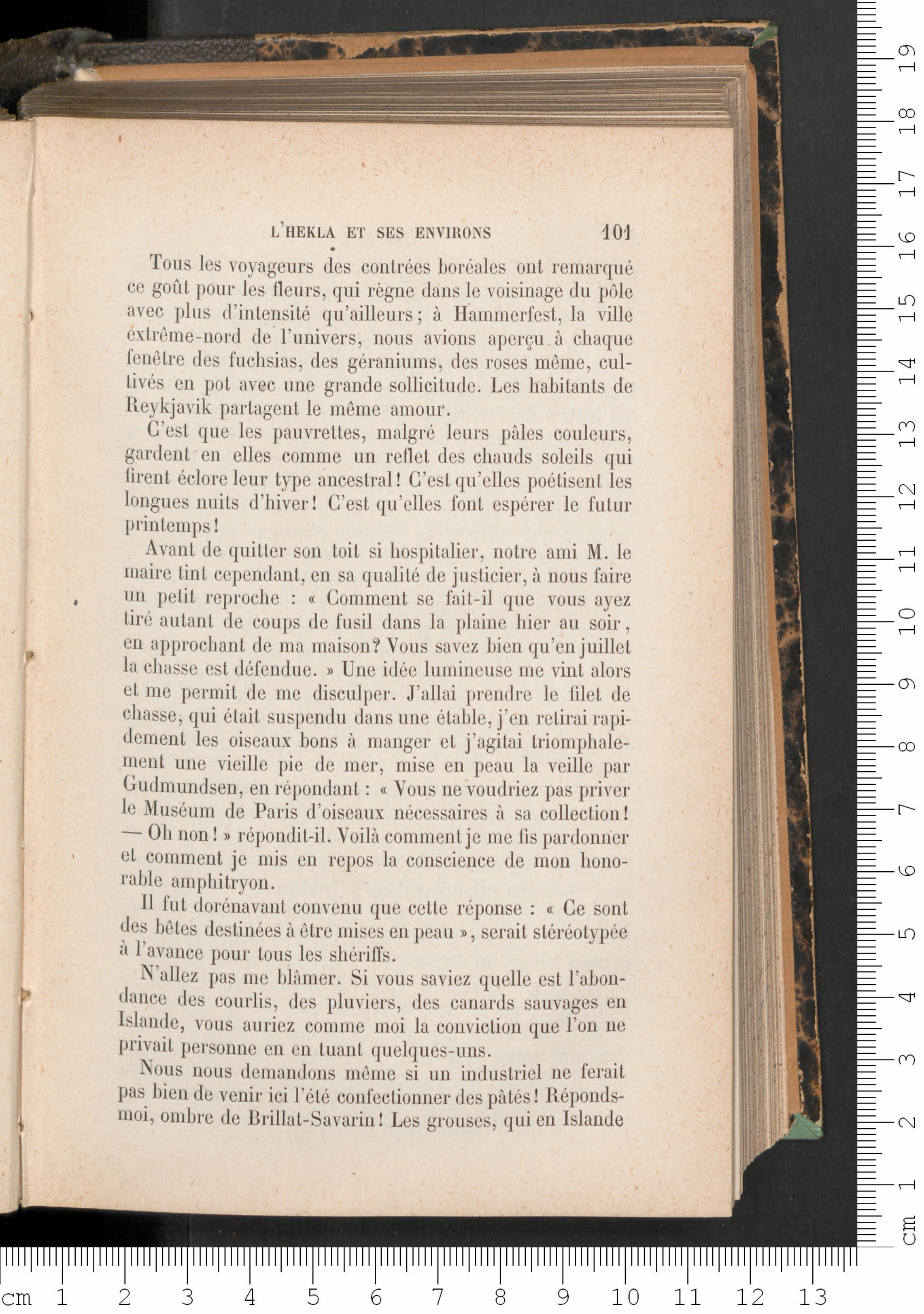
Sa ferme est très importante : il possède 400 moutons et plus de 20 poneys.

Je photographiai la famille au grand complet, sauf le dernier petit garçon, qui ne voulut jamais consentir à se placer devant l'objectif.

Lorsque je montre ce cliché, on ne manque pas d'admirer la douceur angélique de la physionomie de madame la mairesse, ainsi que l'expression agréable de la plus jeune des deux grandes sœurs. A propos du bébé revêche, je fis une remarque qui est assez générale en Islande : les enfants y sont si gros et si forts, qu'ils paraissent deux fois plus âgés qu'ils ne le sont réellement. Par contre, les hommes semblent toujours plus jeunes.

Les habitants connaissent si bien cette particularité, qu'on me priait souvent d'assigner un âge aux vieillards, et je me trompais parfois de dix ans.

La maison de ce shériff est très confortable : on y *admire* (nous sommes en Islande) un salon et une véritable salle à manger. Il y avait même une corbeille de fleurs sur la table ; le bouquet se composait de ce qu'on avait récolté de plus beau dans la prairie environnante, des myosotis, de l'ulmaire parfumée, des feuilles de pied-de-lion.



Tous les voyageurs des contrées boréales ont remarqué ce goût pour les fleurs, qui règne dans le voisinage du pôle avec plus d'intensité qu'ailleurs ; à Hammerfest, la ville extrême-nord de l'univers, nous avions aperçu à chaque fenêtre des fuchsias, des géraniums, des roses même, cultivés en pot avec une grande sollicitude. Les habitants de Reykjavik partagent le même amour.

C'est que les pauvrettes, malgré leurs pâles couleurs, gardent en elles comme un reflet des chauds soleils qui firent éclore leur type ancestral ! C'est qu'elles poétisent les longues nuits d'hiver ! C'est qu'elles font espérer le futur printemps !

Avant de quitter son toit si hospitalier, notre ami M. le maire tint cependant, en sa qualité de justicier, à nous faire un petit reproche : « Comment se fait-il que vous ayez tiré autant de coups de fusil dans la plaine hier au soir, en approchant de ma maison? Vous savez bien qu'en juillet la chasse est défendue. » Une idée lumineuse me vint alors et me permit de me disculper. J'allai prendre le filet de chasse, qui était suspendu dans une étable, j'en retirai rapidement les oiseaux bons à manger et j'agitai triomphalement une vieille pie de mer, mise en peau la veille par Gudmundsen, en répondant : « Vous ne voudriez pas priver le Muséum de Paris d'oiseaux nécessaires à sa collection ! — Oh non ! » répondit-il. Voilà comment je me fis pardonner et comment je mis en repos la conscience de mon honorable amphitryon.

Il fut dorénavant convenu que cette réponse : « Ce sont des bêtes destinées à être mises en peau », serait stéréotypée à l'avance pour tous les shériffs.

N'allez pas me blâmer. Si vous saviez quelle est l'abondance des courlis, des pluviers, des canards sauvages en Islande, vous auriez comme moi la conviction que l'on ne privait personne en en tuant quelques-uns.

Nous nous demandons même si un industriel ne ferait pas bien de venir ici l'été confectionner des pâtés ! Réponds-moi, ombre de Brillat-Savarin ! Les grouses, qui en Islande

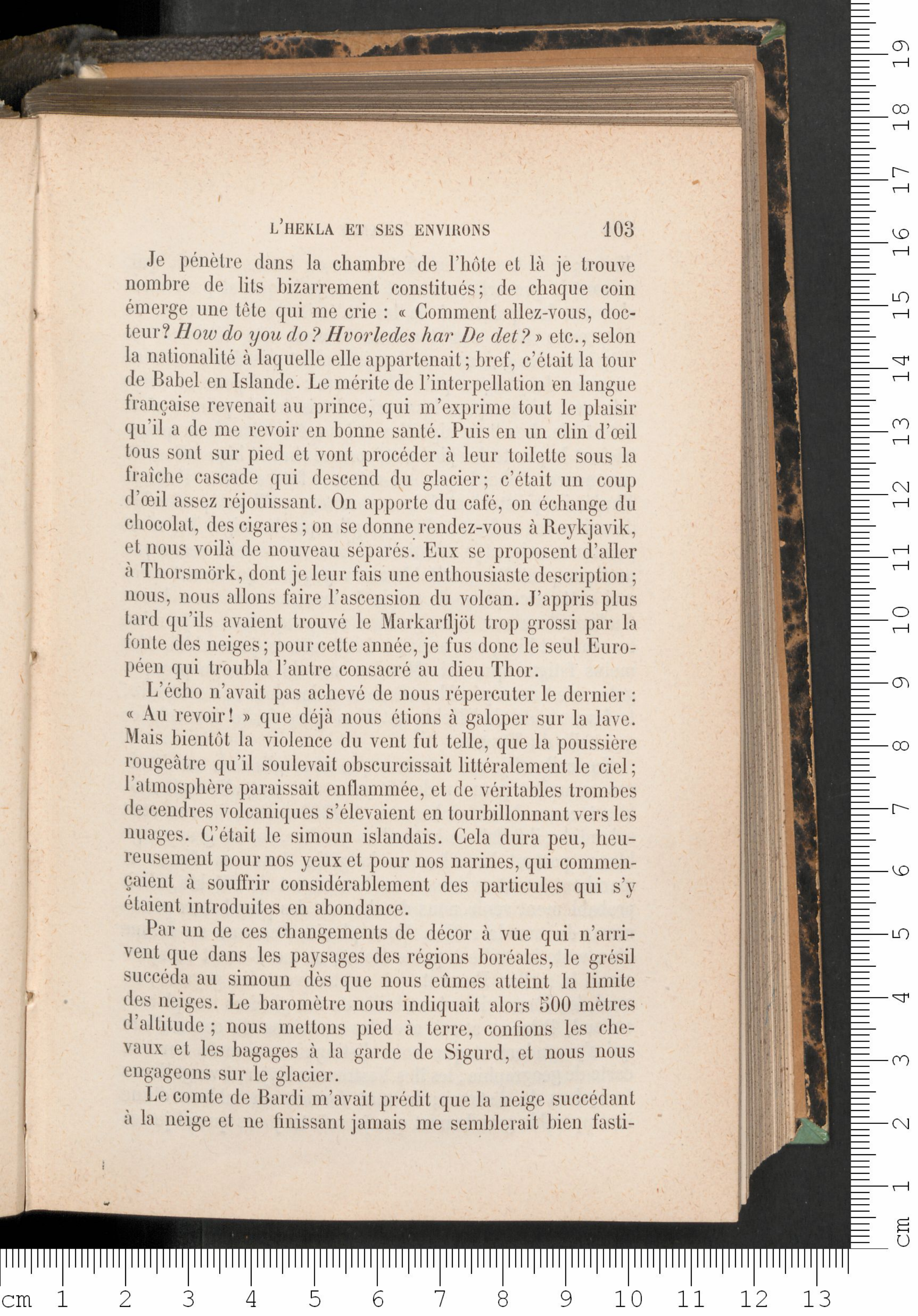
sont un hybride entre le *Lagopus subalpina* et le ptarmigan ou *Lagopus alpina*, jouissent de la meilleure réputation auprès des gourmets. Quant à moi, je trouve leur fumet aussi fin que celui des perdrix ou des coqs de bruyère.

Au nord de Völlr on traverse bientôt une rivière assez large, mais peu dangereuse en été, l'Eystri-Ranga, puis on fait halte à Keldur, village qui ne se compose, comme beaucoup d'autres, que d'une église et d'un bær. De Keldur à Galtalœkr je note, en passant, un îlot ravissant bordé à gauche et à droite par deux cascades du plus pittoresque effet et que je me fais un devoir de signaler à l'attention de ceux qui suivront ce *chemin classique* pour aller à l'Hekla, au retour d'une visite à l'Islande du Sud.

En arrivant à notre gîte de Galtalœkr, sur la rive droite de la Vestri-Ranga, nous apprenons que mes compagnons du *Camoens*, y compris le prince Henri de Bourbon, vont faire cette nuit même l'ascension de l'Hekla. Vers minuit j'escaladai un monticule élevé, je braquai ma longue-vue sur le célèbre volcan et j'aperçus parfaitement les hommes et les poneys qui commençaient à atteindre la région des glaces; on distinguait même la trace de leurs pas dans la neige épaisse.

Rien ne peut rendre l'aspect étrange qu'offrait à cette heure l'Hekla avec son cratère perdu dans le brouillard et sa tête sinistre, seule dégagée au-dessus du nuage; je restai longtemps à le contempler, à l'étudier et à me demander par quel côté nous en attaquerions le lendemain l'ascension.

Aussitôt réveillés — c'était le 14 juillet au matin, — nous enfourchons, guide, groom et moi, nos trois meilleurs poneys et nous faisons un détour pour rencontrer les compagnons de voyage qui doivent se reposer à Selsund des fatigues de leur nuit. Nous ne nous trompions pas, car en approchant du bær, qui s'abrite là jusqu'à ce qu'une éruption le chasse dans une vallée plus sûre, nous apercevons une quarantaine de chevaux qui broutaient joyeusement. Les cavaliers n'étaient donc pas éloignés; ils dormaient en effet, les uns sous la tente, les autres dans la maison.



Je pénètre dans la chambre de l'hôte et là je trouve nombre de lits bizarrement constitués; de chaque coin émerge une tête qui me crie : « Comment allez-vous, docteur? *How do you do? Hvorledes har De det?* » etc., selon la nationalité à laquelle elle appartenait; bref, c'était la tour de Babel en Islande. Le mérite de l'interpellation en langue française revenait au prince, qui m'exprime tout le plaisir qu'il a de me revoir en bonne santé. Puis en un clin d'œil tous sont sur pied et vont procéder à leur toilette sous la fraîche cascade qui descend du glacier; c'était un coup d'œil assez réjouissant. On apporte du café, on échange du chocolat, des cigares; on se donne rendez-vous à Reykjavik, et nous voilà de nouveau séparés. Eux se proposent d'aller à Thorsmörk, dont je leur fais une enthousiaste description; nous, nous allons faire l'ascension du volcan. J'appris plus tard qu'ils avaient trouvé le Markarfljöt trop grossi par la fonte des neiges; pour cette année, je fus donc le seul Européen qui troubla l'antre consacré au dieu Thor.

L'écho n'avait pas achevé de nous répercuter le dernier : « Au revoir! » que déjà nous étions à galoper sur la lave. Mais bientôt la violence du vent fut telle, que la poussière rougeâtre qu'il soulevait obscurcissait littéralement le ciel; l'atmosphère paraissait enflammée, et de véritables trombes de cendres volcaniques s'élevaient en tourbillonnant vers les nuages. C'était le simoun islandais. Cela dura peu, heureusement pour nos yeux et pour nos narines, qui commençaient à souffrir considérablement des particules qui s'y étaient introduites en abondance.

Par un de ces changements de décor à vue qui n'arrivent que dans les paysages des régions boréales, le grésil succéda au simoun dès que nous eûmes atteint la limite des neiges. Le baromètre nous indiquait alors 500 mètres d'altitude ; nous mettons pied à terre, confions les chevaux et les bagages à la garde de Sigurd, et nous nous engageons sur le glacier.

Le comte de Bardi m'avait prédit que la neige succédant à la neige et ne finissant jamais me semblerait bien fasti-

dieuse ; je le trouvai en effet ; mais en homme averti, qui, suivant le proverbe, en vaut deux, je la quittai pour marcher sur les points où la lave n'était pas recouverte. Je soupçonne bien des touristes d'avoir été victimes de l'égoïsme des guides ; ces derniers n'ont que des mocassins en peau de phoque pour chaussure : or si pour la neige cela vaut mieux, pour les scories hérissées de pointes c'est détestable. Les fines aiguilles et les arêtes vives leur meurtrissent la plante des pieds, et, comme charité bien ordonnée commence d'abord par soi-même, fût-ce dans l'ultime Thulé, ils persuadent à leur caravane qu'il est préférable de suivre les anfractuosités remplies par la neige. Tel n'est point mon avis, et je m'estimerai heureux si cette remarque pratique peut être profitable aux voyageurs qui feront après moi cette ascension. Je suivis la lave, laissant mon brave Gudmundsen sur la neige avec ses mocassins, et je m'en trouvai fort bien, car, arrivé à 1000 mètres, je semblais être moins fatigué que lui. Marcher sur de la neige presque gelée, c'est assez pénible, même avec des clous ; au contraire, la lave rigide de l'Hekla est bien plus facile à escalader que celle du Vésuve.

Sur celle-ci je me souviens que nous glissions un demi-pas en arrière pour un de fait en avant, tant elle était mobile à cause de sa sécheresse. A 1300 mètres la vue était splendide ; il fallait se hâter d'en profiter, car un gros nuage blanc, portant l'aquilon ou la grêle dans ses flancs et marchant à toute vitesse vers le sommet de l'Hekla, allait probablement venir nous dérober un des plus beaux panoramas du monde entier. Nous planions comme au-dessus d'un vaste incendie à peine éteint ; au nord-ouest on apercevait la vallée Fumante où se trouvent les geysers ; au nord, les dômes violacés et brillants des glaciers inexplorés ; au sud, l'Océan azuré avec les centaines de cours d'eau qui s'y rendent et que nous distinguions comme sur une carte de géographie ; les îles Vestmanna Eyjar, à vingt lieues françaises de distance ; le tout formait un tableau d'une incomparable grandeur et que je vois toujours quand je re-

fais mon voyage en pensée. Il était temps de jouir d'un spectacle que nous n'avons guère partagé qu'avec la célèbre voyageuse Ida Pfeiffer ou Forbes, si nous avons bien lu les comptes rendus de toutes les ascensions antérieures, car le brouillard blanc de lait, si opaque que je n'apercevais qu'à peine le guide, venait de nous envahir. C'était bien le digne frère de celui qui nous avait tenu plus d'un jour à l'ancre au cap Nord de Norvège.

Au départ, avant de gravir le volcan, le thermomètre marquait 15°; il était maintenant descendu à — 8°, et non seulement nous ne voyions rien, mais une affreuse tempête de neige et de vent faisait rage. Aussi Gudmundsen m'annonça que plus n'était besoin d'avancer, que nous ne pourrions jamais atteindre le sommet. « Impossible n'est pas français, fut ma réponse. Montons toujours, lui criai-je; il ne sera pas dit que je suis allé à l'Hekla sans faire l'exploration du cratère. »

Il y avait six heures que nous étions en marche.

L'âpreté du froid nous obligeait à nous frictionner sans cesse le nez et les oreilles, mais j'avais manifesté mon intention de poursuivre, et rien ne pouvait désormais faire céder mon opiniâtreté. Hélas! ce fut beaucoup de peine pour un maigre résultat.

Nous trouvâmes le cratère presque terminal, c'est-à-dire celui qui se dessine si bien de loin, enseveli sous une telle accumulation de neige, que nous ne vîmes rien : j'aime mieux l'avouer que d'altérer par la plus petite exagération un récit de voyage absolument vrai. Nous donnons comme certain qu'en 1886 il était impossible de découvrir la moindre trace de vapeur sortant du plus mince orifice.

A mon baromètre je trouvai 1553 mètres d'altitude au plus haut sommet du volcan, c'est-à-dire à l'éminence nord-est qui domine le cratère latéral nord. Je donne ce chiffre comme exact, parce que, ayant mis mon aiguille au zéro à mon départ de Galtalœkr, elle revint au zéro quand je fus redescendu au même point, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est connue. Il me semble que, pour

une ascension qui ne prend que quelques heures, le baromètre est un instrument rigoureux si, notant un degré au départ, constatant ensuite que l'aiguille marche régulièrement, on revient à ce même degré après l'ascension.

Les Islandais désignent ce sommet de la montagne sous le nom d'Heklu-jökull, à cause des neiges qui le revêtent toujours. Burton dit que le volcan n'a point de véritable cratère terminal; nous sommes de son avis : le principal, car il y en a plusieurs, est *latéral*, et la meilleure façon de se faire une idée nette de la vue du mont Hekla, c'est de le considérer de la ferme de Galtalœkr : on verra alors parfaitement dessiné sur le côté nord le cratère à bords irréguliers dont nous parlons, surtout à la fin de juillet, quand le soleil est parvenu à fondre beaucoup de neige. Metcafe et Ida Pfeiffer disent avoir remarqué un cratère et trois cônes; d'après Kneeland, il n'y a pas moins de quatre cratères [1]; Ferri-Pisani et de Chancourtois en indiquent cinq; Leclercq dit avec raison que c'est la bouteille à l'encre et n'a, comme nous, trouvé que de la neige. En descendant on rencontre plusieurs petits cônes qu'il n'est pas irrationnel de considérer comme éruptifs, jouant à l'égard du volcan le rôle des hornitos décrits par M. de Humboldt dans la chaîne des Cordillères à la base du Jorullo. (Le Jorullo est ce célèbre volcan qui prit subitement naissance en 1759 au milieu d'une vaste plaine du Mexique.) Après nous être rassasiés du spectacle des neiges et des laves confondues dans le brouillard, après avoir suffisamment lutté contre le grésil qui nous avait assaillis, et comparé notre situation sur ces pics silencieux comme la mort à celle de nos amis de Paris, que nous devinions assourdis au même moment par le brouhaha du 14 Juillet, nous pensâmes à la descente.

Au contraire de l'ascension, celle-ci doit être conseillée

1. M. Schyte, qui visita l'Hekla pour la première fois après l'éruption, le 25 juin 1846, découvrit quatre cratères, qu'il considéra comme étant le résultat de la convulsion récente.



Le bær de Selsund au pied de l'Hekla.

sur le glacier. Elle est même très amusante, car on peut s'élancer dans une course furibonde, sans crainte de tomber, retenu que l'on est par la neige fraîche où s'enfoncent les pieds jusqu'au genou. Mal nous prit toutefois de continuer cet exercice sur le névé : je glissai, et sans un manche à balai gracieusement prêté, à défaut d'alpenstock, par la jeune fille du bær, je roulais jusqu'en bas. Cette chute ne m'en coûta pas moins un gant resté sous la glace, et je faillis avoir la main gelée. A dater de ce petit accident, je n'ai plus ri des moufles islandaises et je les estime à leur juste valeur, malgré l'air grotesque de leur forme avec leurs deux pouces et leur absence de doigts.

Nous suivions alors une voie tracée entre deux courants de lave multicolore à surface très accidentée et offrant tous les degrés de compacité, depuis la lave spongieuse jusqu'à l'obsidienne compacte. Une de ces coulées s'étend jusqu'au bær de Selsund, à une distance de 16 kilomètres. Il n'est pas difficile de distinguer les grandes nappes vomies anciennement d'avec celles qui sont plus récentes. La nouvelle lave est d'un beau rouge sombre, crevassée et tordue en tous sens ; l'ancienne est homogène, noire et couverte d'une vigoureuse végétation de lichens et de mousses. C'est ainsi que se présente la plus remarquable coulée d'obsidienne sortie au sud du pied du mont ; à considérer sa surface brillante et noirâtre, blanchie de place en place par le *Cetraria nivalis*, on jurerait voir de la neige fraîchement tombée sur du charbon.

Nous descendîmes ainsi jusqu'à la limite inférieure des neiges, tout en complétant notre collection géologique, et là nous retrouvâmes Sigurd et nos chevaux.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous avions dévoré un canard sauvage rôti du matin, ranimé nos forces épuisées par un bon verre de rhum, et de nouveau nous étions préparés à recommencer la chevauchée du matin.

L'air était maintenant parfaitement calme, et le phénomène du mirage se produisit dans toute sa pureté. Mais,

chose curieuse, tandis qu'en Algérie ce sont des lacs immenses scintillant au soleil qui s'offrent, comme par dérision, à la vue du voyageur altéré, ici, dans un pays absolument dépourvu d'arbres, ce sont précisément des forêts que l'on aperçoit! Inutile de dire que cette illusion d'optique ne m'est pas le moins du monde personnelle, car mon guide me raconta que souvent des pêcheurs anglais peu instruits, qu'il conduisait aux rivières à saumon, lui avaient demandé le nom de la forêt qu'ils apercevaient tout là-bas.

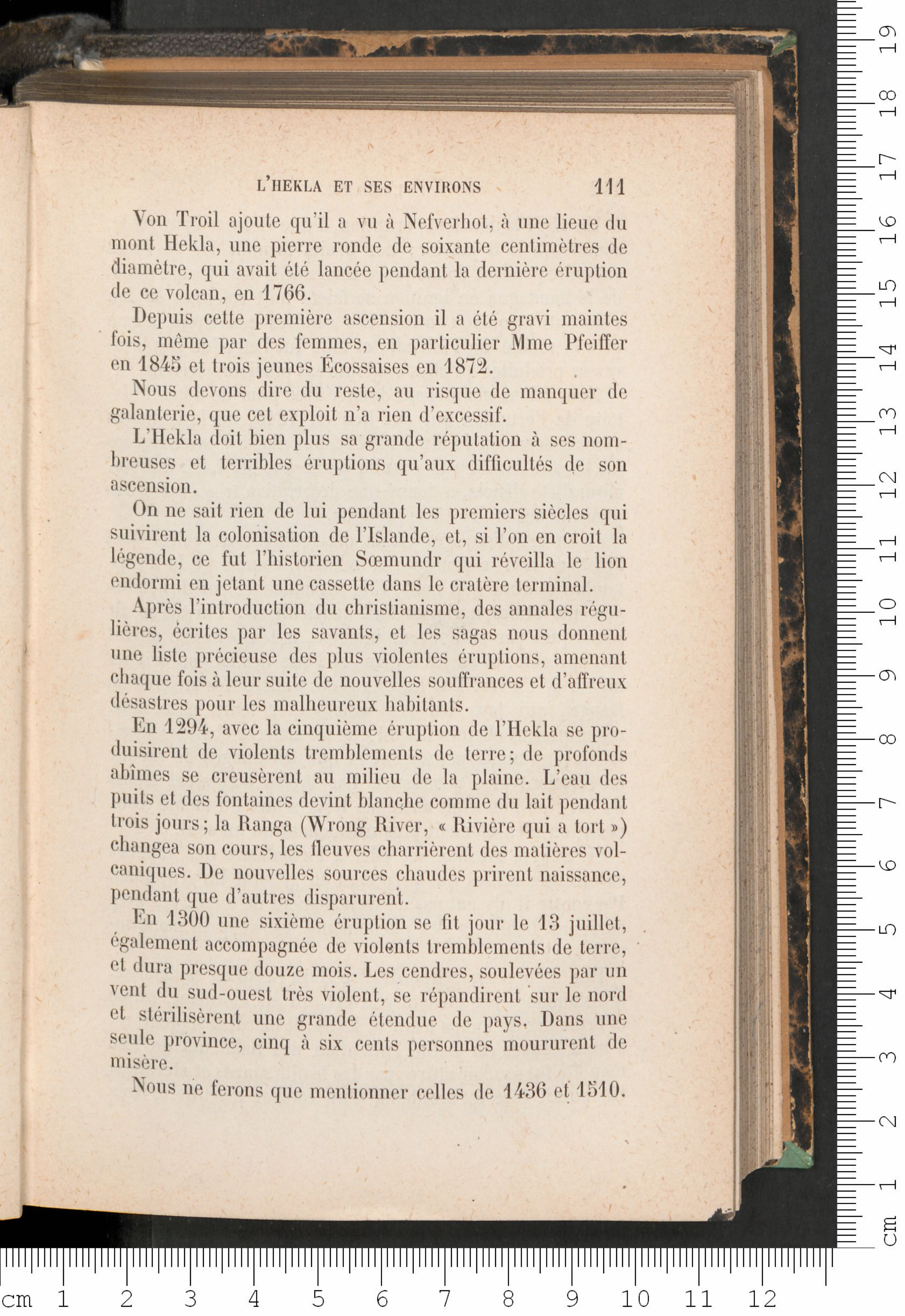
C'est, dit-on, grâce à ces effets de réfraction que les terres sont souvent visibles au delà du champ de vue, et que l'on peut parfois apercevoir la côte orientale du Grœnland du haut des montagnes de l'Islande.

Nous n'arrivâmes à Galtalœkr que vers onze heures du soir, exténués de fatigue, transis de froid, mais ravis du succès de notre excursion. Le jour crépusculaire était fort beau; de la cour de la ferme nous apercevions l'Hekla complètement dégagé de son voile de nuages, et sa cime se perdait au sein d'un ciel mystérieusement éclairé.

HISTOIRE DE L'HEKLA

Von Troil, Banks et Solanders furent les premiers voyageurs qui parvinrent ensemble, le 24 septembre 1783, au sommet de l'Hekla, ascension que, par superstition, les habitants de l'Islande n'avaient jamais osé entreprendre.

La description qu'ils donnent du sommet du volcan est très intéressante, car, dix jours avant leur visite, il avait jeté des flammes. Leur thermomètre Fahrenheit, tenu en l'air, marquait à cette altitude 24 (— 3°,6 centigrades), tandis qu'en le posant sur le sol il montait jusqu'à 150°. Ces voyageurs décrivent trois cimes différentes et rapportent que la plus haute, celle du milieu, est entièrement formée de scories mêlées de pierres dures et de ponces vomies par le volcan.



Von Troil ajoute qu'il a vu à Nefverhot, à une lieue du mont Hekla, une pierre ronde de soixante centimètres de diamètre, qui avait été lancée pendant la dernière éruption de ce volcan, en 1766.

Depuis cette première ascension il a été gravi maintes fois, même par des femmes, en particulier Mme Pfeiffer en 1845 et trois jeunes Écossaises en 1872.

Nous devons dire du reste, au risque de manquer de galanterie, que cet exploit n'a rien d'excessif.

L'Hekla doit bien plus sa grande réputation à ses nombreuses et terribles éruptions qu'aux difficultés de son ascension.

On ne sait rien de lui pendant les premiers siècles qui suivirent la colonisation de l'Islande, et, si l'on en croit la légende, ce fut l'historien Sœmundr qui réveilla le lion endormi en jetant une cassette dans le cratère terminal.

Après l'introduction du christianisme, des annales régulières, écrites par les savants, et les sagas nous donnent une liste précieuse des plus violentes éruptions, amenant chaque fois à leur suite de nouvelles souffrances et d'affreux désastres pour les malheureux habitants.

En 1294, avec la cinquième éruption de l'Hekla se produisirent de violents tremblements de terre; de profonds abîmes se creusèrent au milieu de la plaine. L'eau des puits et des fontaines devint blanche comme du lait pendant trois jours; la Ranga (Wrong River, « Rivière qui a tort ») changea son cours, les fleuves charrièrent des matières volcaniques. De nouvelles sources chaudes prirent naissance, pendant que d'autres disparurent.

En 1300 une sixième éruption se fit jour le 13 juillet, également accompagnée de violents tremblements de terre, et dura presque douze mois. Les cendres, soulevées par un vent du sud-ouest très violent, se répandirent sur le nord et stérilisèrent une grande étendue de pays. Dans une seule province, cinq à six cents personnes moururent de misère.

Nous ne ferons que mentionner celles de 1436 et 1510.

En 1597 la douzième éruption, d'une violence incroyable, commença le 3 janvier; des bruits formidables se firent entendre pendant douze jours consécutifs dans toute l'île, et de la montagne en ignition sortaient huit colonnes de feu s'élevant jusqu'aux nues. Les cendres couvrirent à peu près la moitié de l'Islande, et telle fut l'étendue des crevasses produites qu'elles engloutirent plusieurs fermes.

Nous allons maintenant donner avec plus de détail l'histoire de l'éruption qui eut lieu en 1845, quelque temps après l'ascension de Mme Ida Pfeiffer, d'abord parce que ce fut l'avant-dernière et ensuite parce que M. J.-C. Schyte, naturaliste danois, a donné une description très exacte des phénomènes et des effets produits.

Cette éruption, qui est la dix-septième de celles dont l'histoire nous a conservé la relation, commença le 2 septembre et dura sept mois. Elle fut annoncée par des changements atmosphériques tout particuliers : l'hiver se fit remarquer par sa douceur inusitée, la température devint fort agréable, et ce fut à peine si l'eau des lacs se prit au milieu de l'hiver. Les habitants des vallées des rivières de Ranga, qui tous les ans vont visiter leurs pâturages, remarquaient chemin faisant que les sources chaudes s'agitaient plus tumultueusement et que les nuages de vapeur en sortaient plus abondants. Les brebis donnaient moins de lait : où l'on avait autrefois trois seaux du même troupeau, on n'en obtenait plus maintenant qu'un seul.

M. Schyte attribue cet effet à l'exhalaison des vapeurs sulfureuses acides qui précèdent en général les éruptions. Par contre il n'y eut pas de tremblement de terre; ces précurseurs habituels des phénomènes volcaniques manquèrent totalement.

Une sécheresse extraordinaire dura jusqu'en septembre, qui s'annonça par un ciel couvert, un air étouffant, calme et bruineux de temps à autre. Enfin, le mardi 2 septembre, à neuf heures du matin, l'attention des habitants de l'île maudite fut soudain attirée par des bruits sourds et étranges. On aurait juré le brouhaha d'un combat d'artillerie très

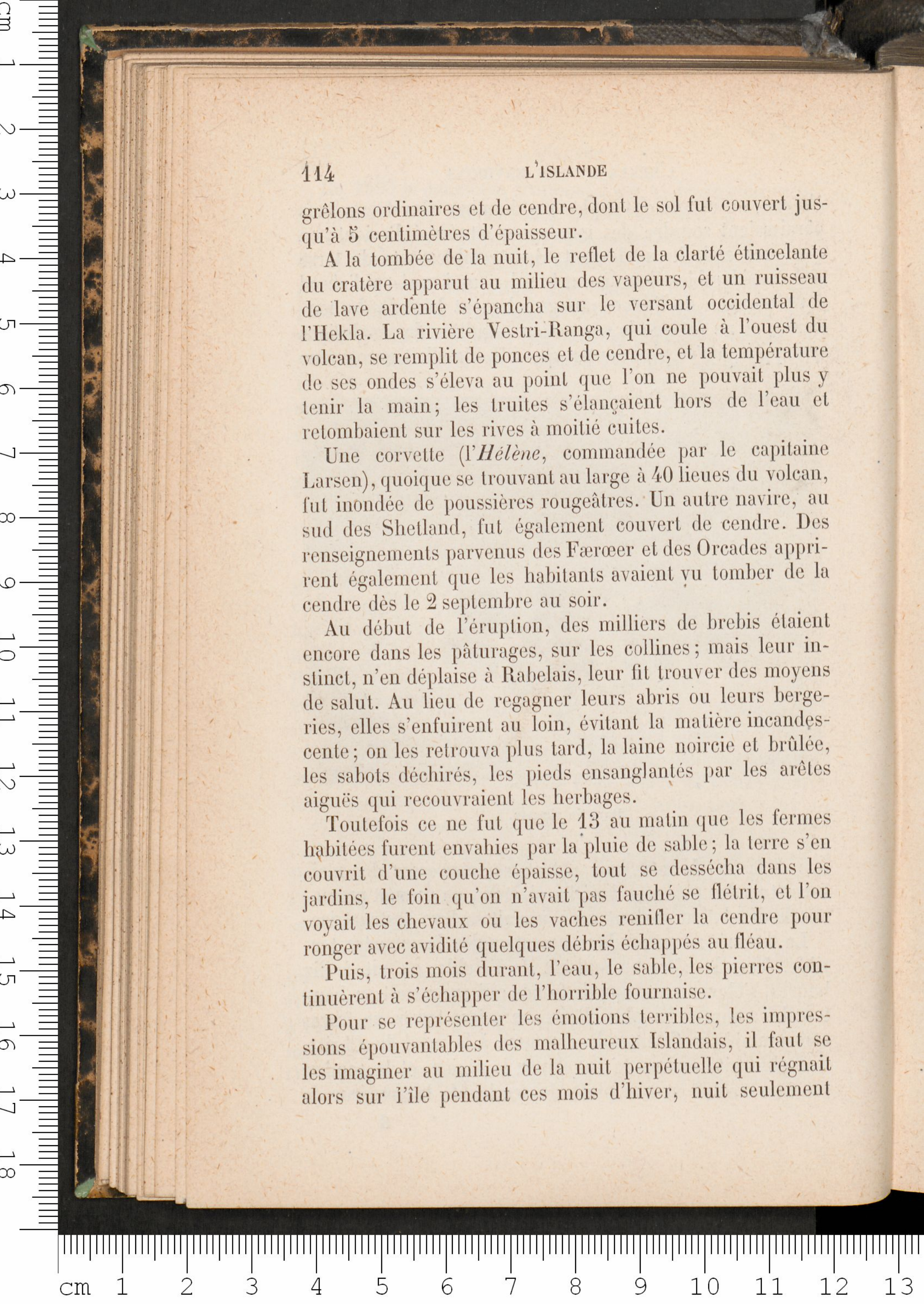
éloigné, ou encore des explosions de mine. Ces détonations paraissaient sourdre des montagnes situées à l'orient; en quelques endroits seulement, des tremblements de terre peu considérables ébranlèrent le sol : aussi crut-on d'abord à un ouragan de l'est ou au grondement lointain du tonnerre; ce ne fut que la succession régulière des explosions qui apprit, à n'en plus douter, que l'Hekla allait encore une



Dans le simoun.

fois dévaster de nouveaux pâturages, renverser des maisons, tuer les poissons dans les rivières, en un mot promener la désolation partout où coulerait sa lave destructrice.

La matinée se passa donc à contempler le monstre terrible. Vers la côte, au sud-est de l'Hekla, on vit, à dix heures, s'élever un nuage de fumée qui surpassait en hauteur les sommets les plus élevés; en même temps un fracas épouvantable se fit entendre; comme à la mort du Christ, une obscurité croissante enveloppa la région, et la sombre nuée se résolut en une pluie de scories de la grosseur de



grêlons ordinaires et de cendre, dont le sol fut couvert jusqu'à 5 centimètres d'épaisseur.

A la tombée de la nuit, le reflet de la clarté étincelante du cratère apparut au milieu des vapeurs, et un ruisseau de lave ardente s'épancha sur le versant occidental de l'Hekla. La rivière Vestri-Ranga, qui coule à l'ouest du volcan, se remplit de ponces et de cendre, et la température de ses ondes s'éleva au point que l'on ne pouvait plus y tenir la main; les truites s'élançaient hors de l'eau et retombaient sur les rives à moitié cuites.

Une corvette (l'*Hélène*, commandée par le capitaine Larsen), quoique se trouvant au large à 40 lieues du volcan, fut inondée de poussières rougeâtres. Un autre navire, au sud des Shetland, fut également couvert de cendre. Des renseignements parvenus des Færœer et des Orcades apprirent également que les habitants avaient vu tomber de la cendre dès le 2 septembre au soir.

Au début de l'éruption, des milliers de brebis étaient encore dans les pâturages, sur les collines; mais leur instinct, n'en déplaise à Rabelais, leur fit trouver des moyens de salut. Au lieu de regagner leurs abris ou leurs bergeries, elles s'enfuirent au loin, évitant la matière incandescente; on les retrouva plus tard, la laine noircie et brûlée, les sabots déchirés, les pieds ensanglantés par les arêtes aiguës qui recouvraient les herbages.

Toutefois ce ne fut que le 13 au matin que les fermes habitées furent envahies par la pluie de sable; la terre s'en couvrit d'une couche épaisse, tout se dessécha dans les jardins, le foin qu'on n'avait pas fauché se flétrit, et l'on voyait les chevaux ou les vaches renifler la cendre pour ronger avec avidité quelques débris échappés au fléau.

Puis, trois mois durant, l'eau, le sable, les pierres continuèrent à s'échapper de l'horrible fournaise.

Pour se représenter les émotions terribles, les impressions épouvantables des malheureux Islandais, il faut se les imaginer au milieu de la nuit perpétuelle qui régnait alors sur l'île pendant ces mois d'hiver, nuit seulement



Cratère de l'Hekla.

interrompue à l'horizon par d'immenses lueurs rougeâtres couvrant le ciel de taches sanglantes. Il faut se les imaginer entendant du fond de leurs bærs, secoués par des mouvements insensés, les détonations successives du cratère, les hurlements plaintifs des chiens affolés, le hennissement des poneys mourant de faim, le mugissement des vaches aux mamelles taries !

N'était-ce pas le tableau réel de la fin du monde, tel qu'il est peint dans l'Évangile ?

Par bonheur, le 25 mars, la catastrophe prit fin vers le coucher du soleil ; le volcan s'épuisa en un dernier et sublime effort qui lança hors du cratère de gigantesques colonnes de flammes, et, le lendemain 26, on vit la dernière projection de cendre aller se perdre au nord. Dès le 10 avril, le courant de lave était suffisamment refroidi pour permettre à la neige de s'amasser au bord de l'orifice. L'année suivante cependant on prétend avoir vu quelques nuages mélangés de cendre sortir du volcan, le 19 août et le 19 novembre.

M. Schyte remarqua que les tremblements de terre les plus forts eurent lieu pendant les dernières convulsions de l'activité volcanique.

Plusieurs prairies furent anéanties, l'herbe ne pouvant plus croître sous une couche de cendre et de scories ; aussi les habitants de Landmanna et de Rangarvalla furent-ils obligés de réduire le nombre de leurs animaux. Dans une seule ferme, écrit G. Robert, où l'on avait, avant l'éruption, 300 moutons, on n'en pouvait plus nourrir que 100 en 1846.

Les oiseaux s'enfuirent. La gelinotte quitta toute la contrée qui se déroule au sud du volcan. Les poissons s'écartèrent également de la côte, et la pêche du printemps fut très peu fructueuse.

Nous arrivons maintenant à la *dernière* manifestation, qui eut lieu en 1878, le 27 février, non sur le mont Hekla lui-même, mais dans son voisinage, à environ 6 kilomètres de distance. L'ingénieur islandais Nielsens visita les bouches

ouvertes et fit une carte sur laquelle est tracé le cours des coulées de lave les plus récentes ; il mentionne aussi que le plus grand cône d'éruption, dont il fit courageusement et audacieusement l'ascension, portait un cratère de 30 mètres de profondeur et d'environ 40 mètres de tour. J. Leclercq dit que lors de sa visite la cime présentait une surface plane : « plus la moindre trace du gouffre où la lave bouillonnait quelques mois auparavant. Mais le sol qui brûlait sous nos pieds, les émanations gazeuses qui s'échappaient de toutes parts, nous disaient assez que de grands phénomènes volcaniques s'étaient produits en cet endroit ; peut-être le cratère, comblé par les laves fumantes, ne faisait-il que sommeiller pour se réveiller dans un avenir plus ou moins prochain. »

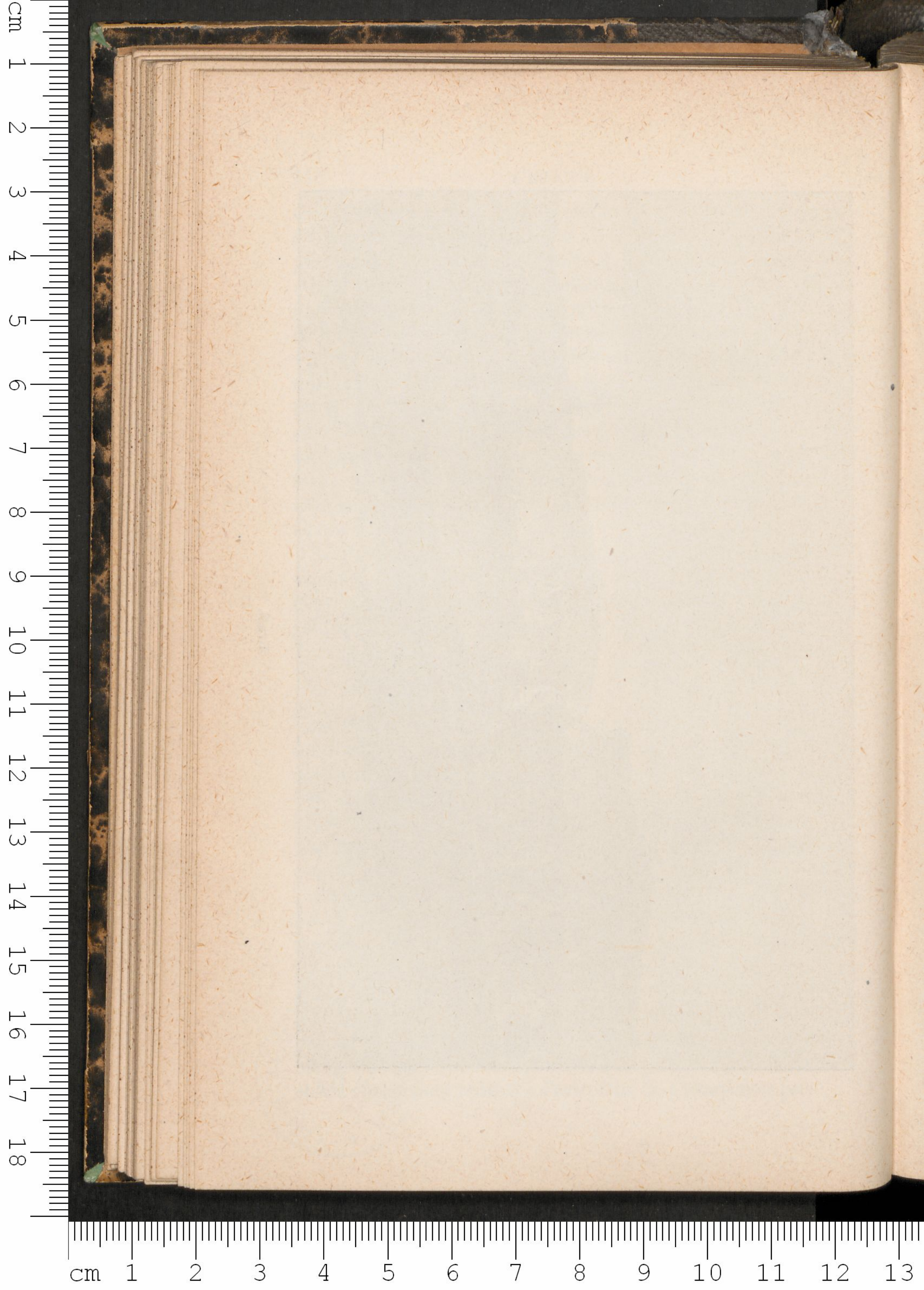
L'éruption de 1878 dura jusqu'au mois de mai, sans cependant faire aucun mal, la lave n'ayant heureusement couvert que des régions déjà stérilisées. Où il n'y a rien, le roi perd son droit.

Le jeudi 15 juillet fut employé à nous rendre de Galtalœkr à Hruni ; c'est une étape où l'on doit rester environ dix heures à cheval. La route ne présente rien de particulier, mais on fera bien, si le temps est beau, de regarder l'Hekla, à l'ouest duquel on chemine continuellement ; c'est une bonne position pour prendre une excellente vue d'ensemble du volcan.

Arrivés à la Thjorsa, nous n'eûmes que très peu de temps, fait mémorable, à attendre le passeur, et sauf que nos poneys, au lieu d'atteindre la rive opposée directement, s'amusèrent à aller sur une île dont nous ne pûmes qu'à grand peine les déloger, nous ne perdîmes pas autant d'heures qu'il faut généralement compter en dépenser au passage des fleuves islandais. Notre situation n'en fut pas moins très embarrassante pendant quelques minutes. Nous étions absolument réduits à l'extrémité du Champenois pris



Hruni.



par un lièvre, c'est-à-dire à la merci de nos chevaux. On se rappelle l'histoire à laquelle je fais allusion. Pendant une grande inondation de la Loire, un riverain aperçut un lièvre réfugié sur un îlot que le fleuve avait épargné ; sauter dans une barque pour aller s'emparer du craintif animal fut pour notre homme l'affaire d'un instant ; mais à peine avait-il mis pied à terre que le lièvre, se précipitant dans la barque, imprima à celle-ci une telle secousse qu'elle fut aussitôt entraînée par le courant, laissant le paysan prisonnier sur l'îlot.

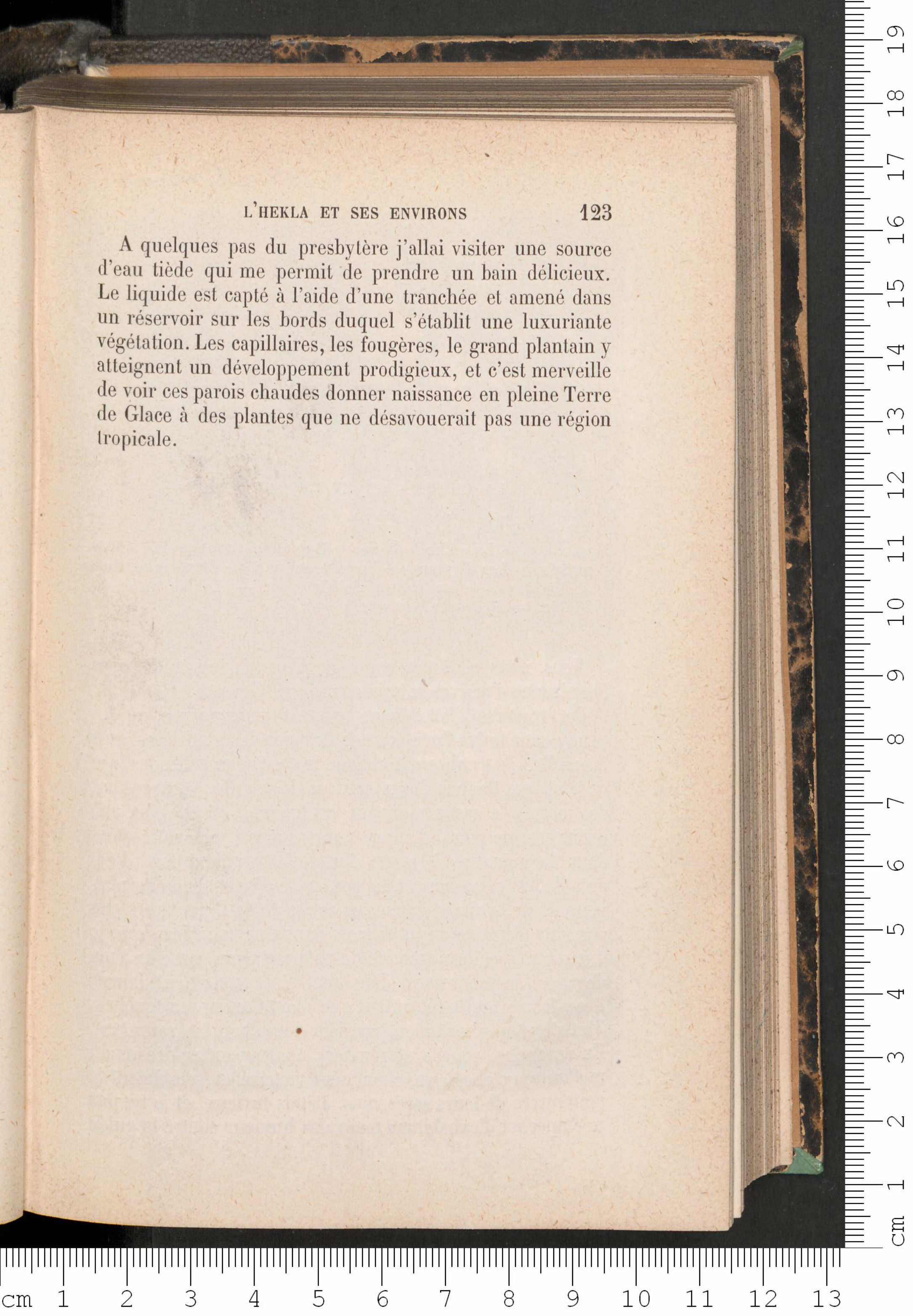
Malgré nos appels réitérés, les poneys continuaient à prendre leurs ébats, se roulant à qui mieux mieux sur la chétive pelouse. Enfin Gudmundsen, parvenu au dernier degré de l'exaspération, fit entendre un si formidable juron, que son cheval rouge, redressant l'oreille, fut rappelé à son devoir de chef de file : il se jeta bravement à l'eau ; les autres suivirent, et nous pûmes arriver à Hruni.

Nous dûmes toutefois franchir un second torrent très profond, la Laxâ. Ce mot, qui signifie « saumon », s'applique à nombre de rivières en Islande, parce que toutes contiennent ce poisson en grande abondance.

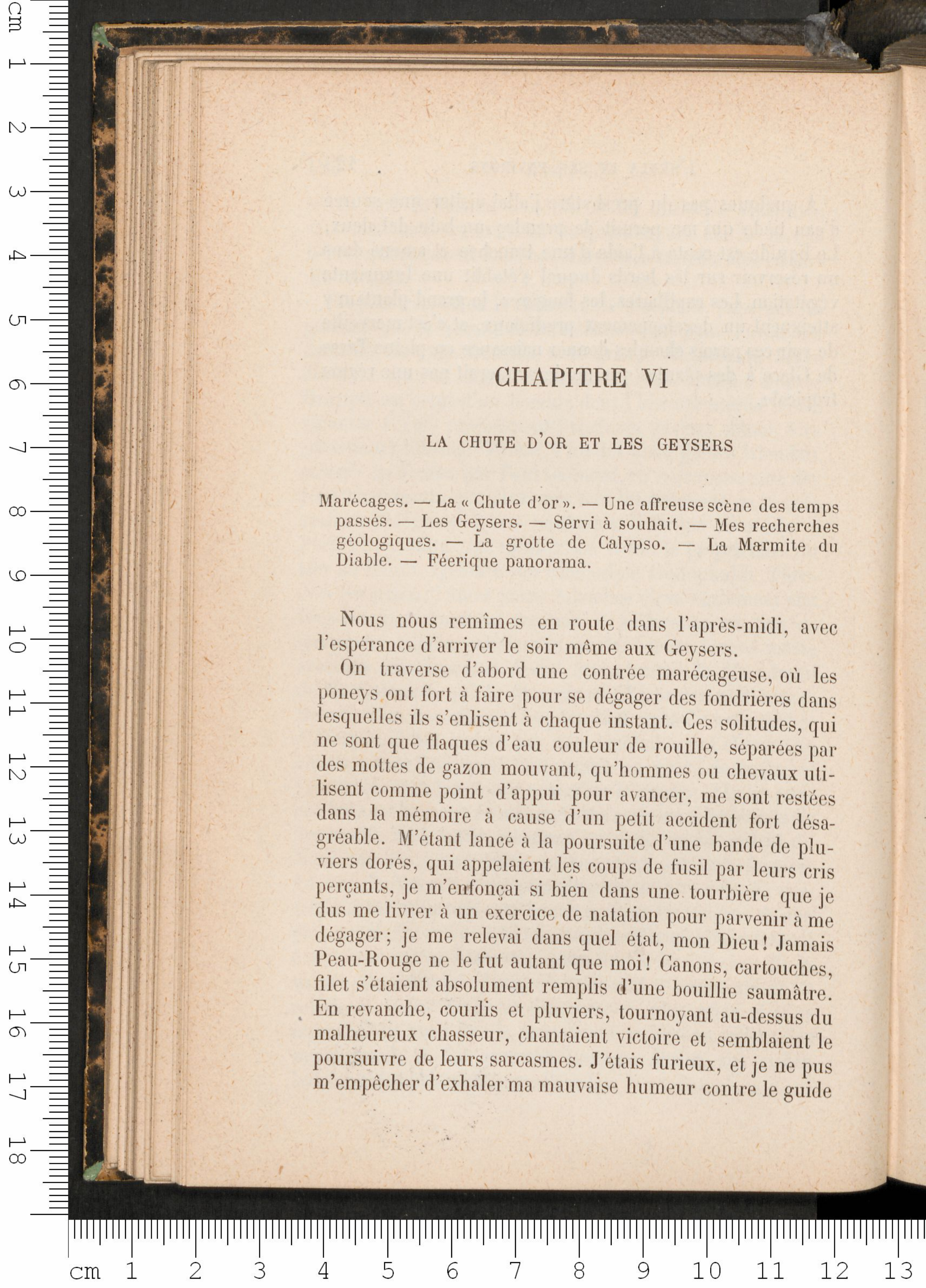
Hruni, qui, m'avait dit mon guide, est un bourg important de la contrée, ne se compose absolument que d'un bær et du temple. Du reste il n'est habité que par le père du desservant, le desservant lui-même et sa famille. L'église est, comme toutes les autres, construite en bois avec un petit clocheton surmonté d'une croix ; à l'intérieur une bien mauvaise peinture représente la Cène. On y voyait aussi, suspendu aux murs, le costume de fête que les fidèles revêtent, dans le temple même, avant la messe. Le cimetière entoure l'église ; et la place de ceux qui dorment là du dernier sommeil n'est marquée que par de petits tumuli tapissés d'un verdoyant gazon : c'est l'égalité la plus parfaite. Les peuples scandinaves n'aiment pas à entourer leurs morts d'un décor funèbre, et ils vivent volontiers au milieu d'eux ; rien de moins isolé, rien de moins triste, que les tombes de Stockholm ou de Christiania avec leurs par-

terres aux brillantes couleurs, et les allées de séparation sont bien souvent animées de promeneurs ou de joyeux bébés, qui circulent dans ces cimetières transformés en jardins fleuris.

En pénétrant dans la chambre de réception, j'aperçus un portrait que je reconnus immédiatement, pour l'avoir vu dans un ouvrage français, à la grande surprise du brave curé. Ce portrait, signé Mauri, avec l'inscription : d'après Durupt, est celui d'un homme dont l'histoire mérite d'être racontée. C'était précisément l'oncle du pasteur actuel, Sira (monsieur) Jöhannes Briem, l'un des deux jeunes Islandais amenés en France par Paul Gaimard, en reconnaissance des bons traitements que plusieurs fois les habitants de la côte avaient prodigués à nos naufragés. Il devint menuisier à Paris et s'y maria, me raconta son frère, le propriétaire du bær de Hruni. Quant à son condisciple Gudmundur Theodori Sivertsen, l'autre jeune Islandais élevé également aux frais du gouvernement français, il se façonna en peu de temps aux mœurs parisiennes, parlant notre langue même avec ses idiotismes, et devint littéralement le fils adoptif de M. Gaimard, qui le fit recevoir chirurgien aide-major. Devenu l'un des officiers les plus distingués de notre armée d'Afrique, il fut mandé par son bienfaiteur. Celui-ci lui annonça avec joie qu'il était promu au grade de major, et l'on décida que l'on ferait ensemble le voyage d'Italie pour célébrer cet heureux événement. Mais, arrivé à Naples, pour des motifs tout à fait inconnus ce malheureux enfant du Nord mit fin à ses jours en se jetant par une fenêtre. La vue du Vésuve avait peut-être causé un accès de nostalgie à cet infortuné, en lui rappelant les volcans de son pays natal. De même que les mères préfèrent généralement à tous les autres l'enfant le plus déshérité des dons de la nature, de même les peuples s'attachent d'autant mieux au sol de la patrie qu'il est plus pauvre, plus aride et plus ingrat. C'est ainsi que le patriotisme se plaît au milieu des montagnards et fait souvent presque défaut aux riches habitants des plantureuses vallées !



A quelques pas du presbytère j'allai visiter une source d'eau tiède qui me permit de prendre un bain délicieux. Le liquide est capté à l'aide d'une tranchée et amené dans un réservoir sur les bords duquel s'établit une luxuriante végétation. Les capillaires, les fougères, le grand plantain y atteignent un développement prodigieux, et c'est merveille de voir ces parois chaudes donner naissance en pleine Terre de Glace à des plantes que ne désavouerait pas une région tropicale.



CHAPITRE VI

LA CHUTE D'OR ET LES GEYSERS

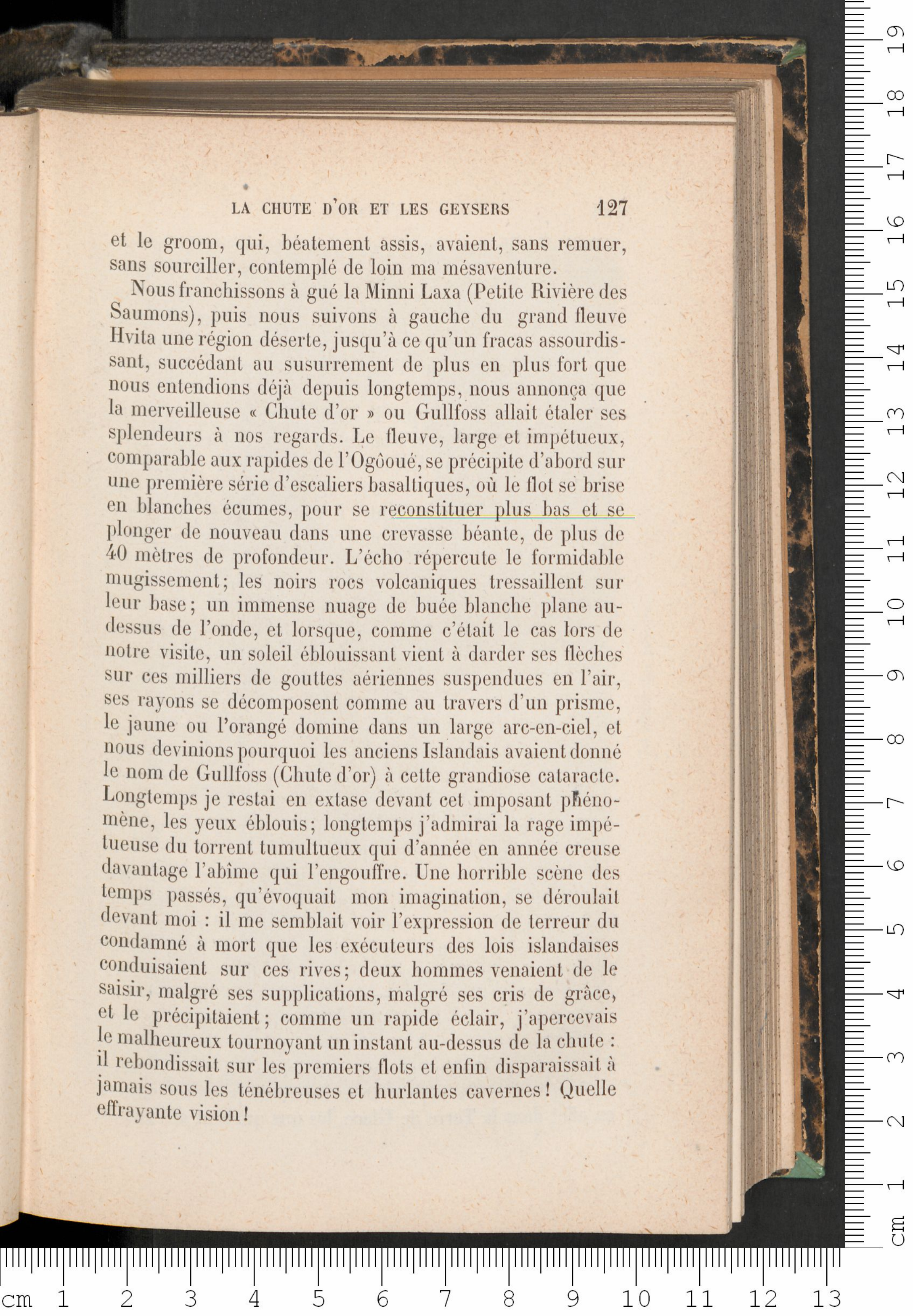
Marécages. — La « Chute d'or ». — Une affreuse scène des temps passés. — Les Geysers. — Servi à souhait. — Mes recherches géologiques. — La grotte de Calypso. — La Marmite du Diable. — Féerique panorama.

Nous nous remîmes en route dans l'après-midi, avec l'espérance d'arriver le soir même aux Geysers.

On traverse d'abord une contrée marécageuse, où les poneys ont fort à faire pour se dégager des fondrières dans lesquelles ils s'enlisent à chaque instant. Ces solitudes, qui ne sont que flaques d'eau couleur de rouille, séparées par des mottes de gazon mouvant, qu'hommes ou chevaux utilisent comme point d'appui pour avancer, me sont restées dans la mémoire à cause d'un petit accident fort désagréable. M'étant lancé à la poursuite d'une bande de pluviers dorés, qui appelaient les coups de fusil par leurs cris perçants, je m'enfonçai si bien dans une tourbière que je dus me livrer à un exercice de natation pour parvenir à me dégager; je me relevai dans quel état, mon Dieu! Jamais Peau-Rouge ne le fut autant que moi! Canons, cartouches, filet s'étaient absolument remplis d'une bouillie saumâtre. En revanche, courlis et pluviers, tournoyant au-dessus du malheureux chasseur, chantaient victoire et semblaient le poursuivre de leurs sarcasmes. J'étais furieux, et je ne pus m'empêcher d'exhaler ma mauvaise humeur contre le guide



Chutes de Trollhatan, en Suède. (Voyez p. 128.)



et le groom, qui, béatement assis, avaient, sans remuer, sans sourciller, contemplé de loin ma mésaventure.

Nous franchissons à gué la Minni Laxa (Petite Rivière des Saumons), puis nous suivons à gauche du grand fleuve Hvita une région déserte, jusqu'à ce qu'un fracas assourdissant, succédant au susurrement de plus en plus fort que nous entendions déjà depuis longtemps, nous annonça que la merveilleuse « Chute d'or » ou Gullfoss allait étaler ses splendeurs à nos regards. Le fleuve, large et impétueux, comparable aux rapides de l'Ogôoué, se précipite d'abord sur une première série d'escaliers basaltiques, où le flot se brise en blanches écumes, pour se reconstituer plus bas et se plonger de nouveau dans une crevasse béante, de plus de 40 mètres de profondeur. L'écho répercute le formidable mugissement; les noirs rocs volcaniques tressaillent sur leur base; un immense nuage de buée blanche plane au-dessus de l'onde, et lorsque, comme c'était le cas lors de notre visite, un soleil éblouissant vient à darder ses flèches sur ces milliers de gouttes aériennes suspendues en l'air, ses rayons se décomposent comme au travers d'un prisme, le jaune ou l'orangé domine dans un large arc-en-ciel, et nous devinions pourquoi les anciens Islandais avaient donné le nom de Gullfoss (Chute d'or) à cette grandiose cataracte. Longtemps je restai en extase devant cet imposant phénomène, les yeux éblouis; longtemps j'admirai la rage impétueuse du torrent tumultueux qui d'année en année creuse davantage l'abîme qui l'engouffre. Une horrible scène des temps passés, qu'évoquait mon imagination, se déroulait devant moi : il me semblait voir l'expression de terreur du condamné à mort que les exécuteurs des lois islandaises conduisaient sur ces rives; deux hommes venaient de le saisir, malgré ses supplications, malgré ses cris de grâce, et le précipitaient; comme un rapide éclair, j'apercevais le malheureux tournoyant un instant au-dessus de la chute : il rebondissait sur les premiers flots et enfin disparaissait à jamais sous les ténébreuses et hurlantes cavernes! Quelle effrayante vision!

Déjà Trollhatan, en Suède, m'avait émerveillé par la splendeur de tableaux analogues; mais là-bas la sauvagerie du paysage est grandement troublée par les usines construites sur le bord des chutes ; ici rien ne vient détruire l'harmonie de la nature, et c'est au milieu du plus majestueux des déserts que l'imposant phénomène déploie sa majesté troublante.

Il est à remarquer que la Chute d'or a, comme toutes les grandes cataractes d'Islande du reste, la forme d'un V, c'est-à-dire que d'un îlot basaltique, qui est le sommet de l'angle, partent deux crevasses volcaniques courant en sens inverse, l'une à droite, l'autre à gauche, de façon que le fleuve s'y précipite obliquement; chaque branche peut avoir environ 30 mètres de large. Celle qui est au premier plan a 40 mètres de profondeur et présente la forme d'un entonnoir très évasé en haut, très rétréci en bas.

Pour prendre une bonne vue d'ensemble, il ne faut pas craindre de descendre jusqu'auprès de l'abîme; la chose est aisée en suivant le contrefort verdoyant qui longe la Hvita.

On arrive ainsi sur le bord même de la *gjá* (crevasse), et là il est bien difficile de ne pas admettre que cette masse prodigieuse de liquide ne suive un conduit souterrain, tant le canal visible qui la reçoit est étranglé entre ses deux murailles de basalte.

Plus loin le fleuve, redevenu paisible, roule avec majesté ses ondes blanches comme du lait.

Certaines années chaudes, quand la neige fond avec rapidité sur le Langjökull, quand le lac Hvitarvatn déborde, la rivière atteint dès sa source un débit considérable.

Elle poursuit son cours jusqu'au Sog, qui sort, lui, du classique lac de Thingvalla, et les deux fleuves réunis forment l'Olfusa, dont nous avons parlé à propos d'Eyrarbakki.

Le *ferjur* (passage à bac) est situé beaucoup au-dessous de la Chute d'or, vis-à-vis de Brœdratunga (la Langue du Frère); il est effectué par un batelier *local*, avec lequel il est bon de débattre le prix. Deux sortes de passeurs existent en effet dans la Terre de Glace, les uns qui sont officiels, si



La plaine des geysers.

j'ose employer ce terme, et les autres qui sont tout simplement des agriculteurs riverains. Les premiers sont astreints à un tarif gouvernemental; les seconds extorquent généralement le plus qu'ils peuvent. Ces derniers ont aussi le grave inconvénient de n'être que rarement à la disposition du voyageur; souvent il faut les attendre jusqu'à deux, voire trois heures. De la patience, toujours de la patience, encore de la patience, voilà le moyen de réussir une exploration en Islande.

Gullfoss se trouve légèrement au sud-est de la vallée Fumante, dont elle n'est distante que d'environ trois à quatre heures de poney. Le temps employé dépend surtout de l'été pendant lequel on voyagera : est-il sec, le chemin ne présente aucune difficulté; a-t-on au contraire pour compagne de route cette affreuse ennemie, la pluie, on trouvera les trois bras du Tungufljot considérablement grossis et presque dangereux à franchir.

Le site est du reste grandiose, la noire lande stérile que l'on foule contraste au nord avec l'immense glacier qui la termine; en avant du Langjökull se dresse le Blafell aux pentes abruptes, à droite le Jarlhettur, et à gauche le Kerlingafjöl, imposant massif qui porte, éparpillées sur ses flancs noircis, jusqu'à onze sources bouillonnantes.

Mais, malgré ces distractions du chemin, rien ne saurait peindre la joie du voyageur quand, après s'être enfin dégagé des fonds marécageux, des tourbières et des méandres du Tungufljot, il aperçoit, s'élevant sur la plaine désolée, plusieurs nuages qui jaillissent du sein de la terre; ces nuages, qui de loin ressemblent à la fumée d'un vaste incendie, lui annoncent qu'il approche de la célèbre vallée des Geysers, but ardemment désiré d'une fatigante journée. Aussi jouâmes-nous fiévreusement de la cravache pour faire presser le pas aux chevaux, qui commençaient à expirer bruyamment, signe certain d'une grande lassitude. Nous arrivâmes ainsi vers dix heures du soir à un bær qui vient d'être récemment construit tout près de ces merveilleuses et attractives curiosités. Notre présence fut signalée au

böndi par les cris des courlis, qui semblent régner en maîtres sur cette croûte volcanique.

A peine descendu de selle cependant, dois-je le confesser, je m'occupai plus du souper que de courir aux sources jaillissantes. Déjà nous nous disposions à prendre un repas assez raffiné : du mouton, une salade de pissenlits, que je venais de cueillir sur le toit de la hutte (à la grande stupéfaction des habitants, qui n'en mangent jamais et qui firent une horrible grimace en goûtant au vinaigre), quand Thorgrimur, familiarisé avec les phénomènes de cette région, s'écria : « *Doctô, an eruption!* » Cette vigoureuse interjection en langue britannique produisit sur moi un effet magique, et, escaladant, au risque de me rompre les os, le mur de tourbe qui entourait le jardin de la chaumière, je ne mis que deux minutes pour arriver jusqu'au bord du Grand-Geyser.

Une puissante colonne d'eau, aussi large que l'orifice à sa base, jaillissait alors en s'évasant dans les airs avec d'effroyables sifflements, tandis que le sol tremblait sous nos pieds et qu'un bruit formidable semblait sourdre des entrailles de la vallée Fumante; ensuite la gerbe retomba dans le gouffre, mais pour remonter immédiatement après; il y eut de la sorte quatre ascensions et quatre chutes consécutives qui jouèrent trois minutes. Puis, comme dans un feu d'artifice, arriva le *bouquet*; ce fut la plus haute projection de la douche brûlante, qui s'éleva jusqu'à 30 mètres environ. Le spectacle était terminé.

Quand la vapeur à odeur légèrement sulfureuse qui nous enveloppait eut été dissipée par le vent, je gravis le monticule de silice qui entoure le réservoir, et je pus plonger le regard jusque dans la cavité du puits.

Le geyser s'était épuisé à un tel point, sous l'effort de sa dernière projection, qu'il était absolument vide, et il fallait regarder tout au fond, tout au fond pour entrevoir le liquide bleuâtre en ébullition.

Ce n'est en effet que graduellement que l'on voit, par la suite, l'eau s'élever de nouveau et venir affleurer la surface



Le Grand-Geyser.

libre du canal. Il est bien difficile de se défendre d'une certaine appréhension lorsque les yeux se portent, avec une avide curiosité, vers cet abîme mystérieux, en songeant que les eaux du *monstre* accusent aux thermométrographes une température de 125° centigrades.

Victor Hugo a dit :

> La mort a mille aspects, le gibet en est un.

Le grand poète avait-il pensé à cette mille et unième manière de terminer l'existence?

La température des parois de la chaudière désemplie est telle, que la margelle siliceuse du geyser se dessèche immédiatement. Je mis à profit cette propriété pour chasser l'humidité de mes bottes de mer et de mes effets mouillés au passage de la rivière. Nous y fîmes également rôtir des oiseaux destinés au déjeuner du lendemain. Ce dernier et prosaïque usage du geyser est chose commune, à en juger par les nombreux cous et têtes d'oiseaux qui jonchent la base du cône siliceux.

Le roi des sources jaillissantes avait jadis des éruptions régulières. « L'eau jaillit à Geyser à *plusieurs reprises par jour*, comme par élancements et à grands filets », dit von Troil dans ses lettres sur l'Islande, écrites en 1772. « Le lendemain 6, sur les dix heures et demie du matin, des détonations plus fortes qu'aucune des précédentes nous annoncèrent que nous allions probablement être témoins d'une grande éruption, phénomène qui d'ailleurs *ne se manifeste ordinairement qu'une seule fois en vingt-quatre heures*. » (Eugène Robert, en 1835.)

A l'heure présente, cinquante ans après, il n'en est plus de même. On attend quelquefois des semaines entières avant qu'une explosion vienne vous récompenser des fatigues du chemin. C'est ce qui arriva au prince Henri de Bourbon; il me félicita de la chance que nous avions eue d'avoir été servis à souhait le soir même de notre venue en ces lieux, car il avait dû passer sous la tente les trois jours précé-

dents pour obtenir la même faveur. Il assista enfin à une belle éruption le mercredi soir, éruption qui se renouvela sous nos yeux le vendredi suivant.

En 1886 elles s'espaçaient, au dire des habitants voisins, de trois jours en trois jours assez régulièrement, tandis qu'en 1885 elles étaient moins fréquentes et aussi moins élevées. Mon guide me fit du reste observer que de longue date on n'avait vu la colonne atteindre pareille hauteur.

Y a-t-il corrélation entre l'activité du feu central en Islande et cette même force qui vient de désoler les îles de la Sonde? Je laisse aux géologues érudits le soin d'élucider la question. La chose n'est pas impossible, puisque, comme on peut le voir sur le tableau chronologique de Robert, dans le *Voyage de la Recherche*, les principales éruptions connues du système volcanique islandais coïncident exactement, et à deux ou trois années près, avec les éruptions du système volcanique de la Méditerranée.

Quoi qu'il en soit, il est permis d'affirmer que ces geysers, qui sont aujourd'hui dans une activité constante, travaillent à leur propre anéantissement, car, à la longue, ces énormes dépôts qu'ils accumulent à leur orifice doivent finir par les obstruer. Nous en avons vu la preuve en visitant les sources chaudes de Laugarvatn (lac des Bains), situées sur les bords du lac de ce nom; elles sourdent là de plusieurs points qui ne sont plus que de minimes orifices, et le terrain qui les borde, ou mieux qui les étouffe, n'est qu'une carapace de soufre, d'alun et de silice rejetée par elles-mêmes.

Le Grand-Geyser s'est déjà créé de la sorte une éminence conique qui domine de plus de 3 mètres le niveau général de la plaine et qui mesure environ 80 mètres de pourtour à sa base extérieure; c'est ce mamelon que vous apercevez sur ma photographie, formant au réservoir une ravissante ceinture découpée comme de la dentelle, dentelle de tufs siliceux disposés en plaques minces.

Près de la *bouche* (j'entends par ce mot l'entrée de la cheminée perpendiculaire) ces plaques sont si dures, qu'il



Nos compagnons de route regardant dans le geyser.

est difficile de les briser à coups de marteau, tandis qu'au pied elles s'émiettent si aisément, qu'il est presque impossible d'en rapporter de beaux échantillons. Or c'était surtout ces concrétions que je désirais étudier. A l'aide d'un bon ciseau je pus obtenir à une profondeur de 3 mètres une magnifique dalle remplie de *Betula alba*, de *Salix capræa* et *arctica*, de différents Carex, d'*Arundo phragmites*, de Prèles, etc., plantes fossiles qui suffirent à me donner la solution d'un problème qui intéresse vivement géologues, botanistes et historiens : à savoir si la température et, partant, la végétation de l'Islande ont varié depuis la découverte de l'île par les Scandinaves, en 874. De même qu'Herculanum et Pompéi, admirablement protégées par leur couverture de cendre volcanique, nous retracent avec vérité l'architecture romaine, de même ces végétaux enfouis ou incrustés dans les tufs siliceux sont pour nous un véritable herbier des temps préhistoriques.

Tout d'abord il me fallait savoir quelle était l'épaisseur du dépôt en un temps donné. Ce fut la vanité humaine qui se chargea d'aider à l'expérience : l'an dernier (1885), exactement à la même époque, deux voyageurs anglais, non contents de griffonner leurs noms sur les monuments, s'amusèrent à tracer leur signature sur le bord du Grand-Geyser, et les caractères ne sont recouverts que par *2 millimètres* de silice. Eugène Robert, ayant de même, le 6 août 1853, fait avec intention des brèches dans l'intérieur du tube, retrouva l'année suivante leur surface libre recouverte par un dépôt de 2 millimètres d'épaisseur; nous pouvons donc admettre, puisque le fait fut exact pour une période de cinquante ans, que la production d'une couche de 2 mètres exige au moins un siècle. Or je pris mes échantillons exactement à 3 mètres, c'est-à-dire à une profondeur telle, que leur recouvrement précédait la période historique.

Ensuite je devais comparer ces tiges et ces feuilles silicifiées avec celles des arbrisseaux *actuels*; elles étaient *identiques*. Que conclure de cela, sinon que la végétation de l'île désolée n'a pas varié depuis quinze cents ans?

On pourrait, il est vrai, me faire deux objections : me demander d'abord pourquoi la vallée des Geysers est absolument dénudée aujourd'hui, et aussi pourquoi les sagas ou chants historiques des Islandais parlent de grandes forêts recouvrant jadis la surface de la région. A cela je répondrai que, si les chétifs taillis de bouleaux et de saules nains qui décoraient jadis les alentours de la vallée Fumante ont disparu, c'est précisément parce que les anciennes sources ont déversé leurs eaux chargées de silice sous les racines de ces arbrisseaux. Ailleurs les habitants ont également travaillé au déboisement, car maintes fois, dans mes longues pérégrinations, j'ai vu des böndi qui, sans souci de l'avenir, arrachaient les plantes pour s'en chauffer l'hiver.

Quant aux sagas, deuxième objection, elles ont été mal interprétées : le mot *mörk* signifiant aussi bien « bois » que « forêts », on a traduit par « forêt » pour le besoin du pittoresque et de la cause poétique. J'ai déjà expliqué que le prétendu blé dont parle le chant de Njal brûlé n'était que le *melur* ou graine du roseau des sables (*Arundo arenaria*).

On pourrait alléguer encore que le dépôt de silice était plus actif il y a mille ans que maintenant ; je ne le pense pas, car les plus vieux documents que j'ai consultés à la bibliothèque de Reykjavik accusent pour le cône une hauteur parfaitement en rapport avec mon chiffre de *2 millimètres* par an.

« Le bord extérieur du cratère du geyser, écrit von Troil, année 1772, est de neuf pieds et un pouce plus haut que celui du tuyau. » Je trouve 3 mètres et 20 centimètres en 1886, c'est-à-dire une notable augmentation de hauteur et correspondant toujours aux 2 millimètres.

Toutefois M. Feddersen, de Copenhague, écrit qu'il a « constaté dans l'Islande méridionale de grands tronçons d'arbres qu'on avait tirés du sol, prouvant, ajoute-t-il, que la saga de Njal avait raison lorsqu'elle disait que de grands déboisements venaient d'avoir lieu en Islande, ce dont on a douté jusqu'à ce jour ».

Mais, à mon avis, ces grands tronçons d'arbres n'ont pas

crû en Islande : 1° parce qu'ils sont couchés horizontalement, jamais perpendiculaires et toujours dépourvus de ramuscules ou de racines; 2° leur essence diffère des taillis nains *actuels*; ce ne sont pas des bouleaux, des saules ou des arbousiers, mais des conifères, du calcédrat, de l'acajou; 3° ils sont souvent perforés par des tarets, mollusques essentiellement marins, n'ayant jamais vécu dans l'intérieur des terres !

Quelle est donc l'origine de ces troncs d'arbres volumineux que j'ai rencontrés un peu partout? C'est tout simplement du bois flotté (l'absence de rameaux et de racines, détruits par le frottement, le prouve) que la mer, alors qu'elle pénétrait jusque-là, a déposé dans la vallée. Une éruption volcanique, non pas de lave, qui les aurait brûlés, mais de cendre, est ensuite venue les recouvrir, les protéger, ni plus ni moins que fit le Vésuve pour les villes qu'il détruisit.

N'empêche que M. Feddersen a très bien démontré une vérité en affirmant qu'un bras de mer s'était enfoncé autrefois dans la partie méridionale de l'île; je suis absolument de son avis, et c'est précisément ce fjord disparu qui a, je le répète, conduit le bois flotté jusqu'aux geysers.

Nous ne différons que sur la valeur des récits poétiques qui, comme de tout temps, ont chanté de belles choses, mais sans se préoccuper de la science, et nous soutiendrons toujours que jamais les habitants de l'ultime Thulé n'ont vu de forêts dignes de ce nom. Que de faits n'aurions-nous pas encore à mentionner à propos de bois flotté? Mais nous préférons revenir sur le sujet quand l'occasion s'en présentera.

Donc pardon, chères lectrices, si je viens de vous ennuyer quelque temps par des discussions géologiques; nous allons reprendre immédiatement nos descriptions du pays, en nous efforçant de les rendre, pour vous, le plus agréable et le moins aride possible.

Si le Grand-Geyser est inconstant dans son jeu, il existe fort heureusement à quelques pas de lui un appareil plus

complaisant, le Strokkr, qui jaillit suivant le bon plaisir des visiteurs. Il suffit pour cela de lui chatouiller l'estomac en jetant des mottes de tourbe dans la cheminée : le monstre irascible (le mot n'est pas de moi, maints voyageurs l'ont employé) ne peut supporter cet aliment indigeste et le rend par des éruptions qui se font parfois très violentes, durent dix minutes et se renouvellent jusqu'à quinze ou vingt fois. Mais, remarquable effet d'un contact fréquent avec les gens civilisés, le propriétaire du bær voisin, prétendant que la terre est à lui, réclame pour la location de la bêche qui sert à couper les carrés de gazon 2 couronnes (environ 3 francs). Une large colonne d'eau de 30 mètres de hauteur jaillit environ une heure après l'émétique, et cela nous advint sans le moindre avertissement, au moment même où je m'efforçais de me rendre compte du mouvement rotatoire du liquide au fond du tube.

Fort heureusement nous ne regardions plus, et, juste au moment où s'élança la douche brûlante, le vent se dirigea du côté opposé au nôtre. Voyageurs en Islande, tenez-vous en garde quand vous aurez excité la colère de ce *monsieur* grincheux. Le premier jet sort avec une maestria et une fureur incomparables ; un rugissement assourdissant l'accompagne, tandis que le sol tremble sous les pieds, comme pour le Grand-Geyser, et souvent cette trépidation s'accuse à plus de 100 mètres.

La plupart des auteurs s'accordent à écrire que l'ascension se produit un quart d'heure après la projection de la tourbe, mais c'est là une erreur, au moins pour l'époque actuelle. J. Leclercq ne vit les eaux monter jusqu'au bord de l'orifice que vingt-cinq minutes après que la dose eut été administrée. W. Geo Lock attendit une heure et fut obligé, *contre l'usage*, d'ajouter au gazon quelques dalles de silice ; le roi de Danemark en 1884 dut, lorsqu'il voulut renouveler une seconde fois l'expérience, se mettre en route sans plus attendre, tant le phénomène différait à se manifester.

L'expérience peut cependant parfois se reproduire à discrétion. « Depuis midi jusqu'à huit heures du soir nous

pûmes faire marcher le Strokkr un grand nombre de fois, dit E.Robert, sans pouvoir l'épuiser, car l'eau fut projetée, pour la dernière fois que nous l'excitâmes, presque sous notre tente, à une plus grande distance que toutes les fois précédentes : il semblait avoir redoublé de fureur. Cependant je rappellerai que le dernier jet du Grand-Geyser est également, comme dans ce cas-ci, toujours le plus fort et le plus élevé. »

Heureusement qu'en 1836 le böndi n'exigeait pas le droit de 2 couronnes! Aujourd'hui pareil luxe de répétitions allégerait singulièrement la bourse du touriste.

E.-J. Oswald raconte qu'en 1881 elle essaya vainement de provoquer une éruption; elle constate qu'elle n'a jamais lu que pareille chose soit arrivée, et elle attribue son insuccès au Grand-Geyser, qui était alors en grande agitation, débordant par intervalles et jaillissant quelque peu dans le centre du réservoir. Je cite ce fait à dessein, parce que c'est une troisième preuve à l'appui de ma croyance en la communication des deux principales sources jaillissantes.

Nous voulions, disions-nous tout à l'heure, étudier le mouvement rotatoire du liquide au fond du Strokkr. C'est à ce mouvement et aussi au bruit d'ébullition rythmée qu'il fait entendre que le « New-Geyser » d'Henderson doit son nom islandais de « Baratte ».

Je me suis rendu compte que Lock avait bien observé.

Après l'éruption à laquelle cet auteur assista, il vit le niveau du liquide baisser dans le tube jusqu'à 7 et 8 mètres de profondeur. Cet abaissement extraordinaire laissa paraître deux canaux souterrains qui semblaient arriver en droite ligne du Grand-Geyser. Ces deux conduites juxtaposées amenaient d'impétueuses vapeurs qui, barbotant dans l'eau, communiquaient à cette dernière une rotation perpétuelle.

Comme je connaissais cette remarque, je m'efforçai de la constater *de visu* ; malheureusement le liquide n'eut jamais devant moi un retrait suffisant. J'avais cependant couru très vite, après la magnifique éruption du roi des geysers,

pour examiner le Strokkr, qui baisse alors considérablement; je ne pus que me convaincre que certainement il y avait barbotement — pardon de l'expression, qui peint bien — de vapeur amenée par un tuyau. Ce que je puis donner comme certain, c'est que lorsque le roi des fontaines thermales a une éruption majestueuse, le Strokkr rentre immédiatement ses eaux dans son puits. Et s'il faut tirer une conclusion, je ne mets pas en doute qu'il n'y ait une communication entre les deux. Outre le fait des deux canaux qui débouchent du côté du Grand-Geyser, je dois aussi mentionner que le géologue de la *Recherche* recueillit sur les bords de ce dernier, à la suite d'une éruption, de l'herbe provenant des gazons qu'il jeta en grande abondance dans la « Baratte ». Quelque étonnante que puisse paraître cette assertion au premier abord, je ne vois pas de raison pour mettre en doute sa véracité. Mais, détail à noter, toutes les sources qui sont situées au nord des deux « Lions » ne changent pas de niveau quand ces « Lions » jouent.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

J'avais cherché en vain à obtenir une éruption du geyser roi par le même moyen : les mottes de terre ou les dalles de silice que j'y laissai tomber ne déterminèrent que d'énormes bouillonnements ou quelques nuages de vapeur, et je remarquai que je causais une grande inquiétude à mon brave Gudmundsen. Il prétendait que j'allais gâter le jeu du tube — « *It spoilet it!* » criait-il — et que ce n'était pas bien de persévérer à jeter dans le canal tout ce qui me tombait sous la main.

Était-il réellement convaincu que cela pouvait détruire la huitième merveille de l'univers? Était-ce superstition? Je n'en sais rien. Les sources inspirent encore à beaucoup de paysans islandais une terreur religieuse, et pour les illettrés c'est le diable en personne qui s'agite au fond de ces enfers. Mais Gudmundsen est instituteur; j'inclinai à croire

qu'il redoutait plutôt naïvement la détérioration, et je cessai de lui causer de la peine. Sa tendresse pour la source s'explique. Pour les guides islandais, si les geysers n'existaient plus, il faudrait les inventer ! Sigurd en revanche riait aux larmes — cet âge est sans pitié, — soit de la mine convaincue que je devais avoir lorsque je lançais mes débris de silice dans l'abîme, soit de la crainte du pauvre Gudmundsen.

Le Strokkr avait jadis des éruptions *naturelles*, et voici comment Henderson (1815) décrit cet intéressant phénomène : « Le lendemain du jour suivant, à 5 heures 20, nous fûmes réveillés pour contempler une éruption de la source appelée le *Nouveau-Geyser*, et située à 140 yards (127 m. 40) de la principale fontaine. Je ne puis donner une idée de la majesté du spectacle qui frappa mes regards lorsque j'arrivai sur le seuil de ma tente. Une colonne d'eau, accompagnée d'une quantité prodigieuse de vapeurs, s'élançait avec une force inconcevable et un mugissement terrible par un orifice de 9 pieds de diamètre (le Strokkr mesure en effet 3 mètres de diamètre) ; sa hauteur variait entre 50 et 80 pieds, et la fumée qui s'échappait avec elle du cratère obscurcissait l'horizon, quoiqu'il fût à ce moment splendidement éclairé par la vive clarté du soleil levant. Pendant le premier quart d'heure je fus comme cloué à genoux à la place où je m'étais involontairement prosterné pour rendre hommage à l'auteur de tant de merveilles ; enfin nous nous rendîmes près du geyser. L'éruption avait cessé ; mais la colonne d'eau était remplacée par des effets d'écume et de vapeur qui, libres dans leur ascension, s'élevaient avec un bruit retentissant à une hauteur de très peu inférieure à celle du liquide. Les pierres les plus grosses que nous pûmes trouver, jetées dans le cratère, étaient immédiatement lancées à une élévation prodigieuse, et quelques-unes, chassées plus perpendiculairement que les autres, restaient pendant trois ou cinq minutes sous l'influence de la vapeur, tour à tour poussées vers l'orifice et précipitées dans le fond de la cheminée ; ce

10

spectacle nous amusa autant qu'il nous surprit. En passant du côté où se trouvait alors le soleil, nous vîmes un vaste et brillant arc-en-ciel, et, en me rendant sur le bord opposé, j'en aperçus un autre encore plus beau et dont les nuances étaient semblables à celles de l'arc-en-ciel ordinaire. »

Je m'amusai de même à interposer entre la vapeur des sources et moi, non pas le soleil (c'eût été prétentieux!), mais la lune, qui était alors dans son plein; cette situation produit une singulière illusion d'optique. L'astre de la nuit, entrant au travers d'un nuage situé sous nos yeux mêmes, s'irise sur ses bords de couleurs étranges et prend de fantastiques proportions au-dessus de la noire vallée Fumante.

Le Strokkr ne s'est pas, à l'instar du Grand-Geyser, créé d'entourage siliceux; c'est un orifice circulaire qui s'ouvre à ras de terre. Aussi advint-il un jour qu'un des chevaux du savant Mackenzie s'y précipita; il en fut rejeté peu de temps après, entièrement privé de chair. Cela arriva aussi jadis (je cite de nouveau Leclercq) « à un ivrogne que sa mauvaise étoile conduisit dans ces parages. Le geyser ne put le digérer et le lança dans les airs, fidèle à ses habitudes. Un Anglais paria qu'il sauterait au-dessus du gouffre : il gagna l'enjeu, au grand désappointement de ses partenaires, qui, avec leur flegme habituel, s'apprêtaient à le retirer cuit à point de l'horrible marmite ». Près de la margelle existe une planche sur laquelle monte le böndi quand il veut lancer dans le puits les mottes de gazon qui font sa fortune [1].

Amis du pittoresque et des voyages originaux, hâtez-vous de voir l'Islande avant qu'un industriel vienne construire un mur autour de l'Haukadalr et perçoive le droit d'entrée des visiteurs!

Bien que la « Baratte » n'ait pas le moindre bassin, quoi qu'en dise Burton, qui non seulement (volume XI, p. 181) y décrit une soucoupe, mais lui assigne le diamètre de 2 m. 25, elle possède une fine bordure de concrétions siliceuses en chou-fleur.

1. Cette planche sert également à diriger le jet d'eau.



Le Grand-Geyser tel qu'il est.

La gravure précédente reproduit l'aspect du côté de la silice du Grand-Geyser ; si ce paysage diffère de ceux que l'on est accoutumé à voir, c'est que presque toujours les artistes ont donné essor à leur imagination sans souci de la vérité. Notre dessin est de la plus stricte exactitude.

A peine avais-je terminé cette vue, que mon guide me dit, de l'air d'un homme qui a quelque surprise à vous faire : « Je vais maintenant vous montrer un autre geyser ! » Nous marchons environ cinquante pas, et nous voilà sur les bords du plus merveilleux bassin que vous puissiez imaginer, sur les margelles du Blesi, le calme après la tourmente, la beauté froide mise en comparaison avec les sublimes colères des autres frères souvent irrités. Représentez-vous deux splendides fontaines communiquant sous terre, seulement séparées par une mince cloison qui n'a guère que 40 centimètres d'épaisseur et remplies d'une eau limpide bleu de cobalt ; telle est la pureté du liquide, qu'il semble plus transparent et plus teinté que les eaux du lac de Genève ; il vous fascine littéralement par sa magique coloration, que rehaussent encore les reflets azurés du ciel. Comme on s'y plongerait, si de légères vapeurs tournoyant au-dessus de l'onde ne vous avertissaient que la température en est trop élevée ! Certes ni la grotte de Calypso, ni le bain de la nymphe Eucharis ne pouvaient lutter de pittoresque charmant avec cette anfractuosité geysérienne. Sous le cercle arctique, la nature a dépassé la splendide description de Fénelon dans *Télémaque*.

Après avoir épuisé, dans notre enthousiasme poétique, toutes les interjections admiratives de la langue française, nous nous mîmes en devoir d'étudier le Blesi (*blaze* en anglais signifie « flamme, lumière »).

En m'approchant très près de l'un des deux bassins et en me penchant un peu pour plonger du regard dans la profondeur bleue, je vis immédiatement que ce n'est pas un véritable mur qui cloisonne les deux chaudières, mais qu'elles communiquent librement ensemble sous une arche de pont submergé ; c'est précisément à la submersion de

ce pont naturel formé de silice rocailleuse qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui décrivent une muraille de séparation.

Lorsqu'on lance obliquement une pierre de faible densité, de façon à la diriger vers la communication, on peut la suivre des yeux, et il lui faut une minute pour disparaître dans les impénétrables et secrètes profondeurs qui défient tout sondage.

L'eau de ces curieux réservoirs est beaucoup moins chargée de sels que n'importe quelle autre source, et cette propriété lui vaut la faveur des touristes, qui l'emploient pour préparer café ou grog du soir. C'est également le bain-marie généralement choisi pour faire cuire les gigots de mouton ou les conserves de viande.

En les empaquetant avec soin, car elles sont extrêmement friables, on pourra détacher comme souvenir des feuilles d'argentine qui se silicifient sur les bords des puits. Celle des deux fontaines qui s'écoule par un ruisseau lactescent du côté du Grand-Geyser dépose de la silice d'un blanc jaunâtre sur les objets qu'on lui confie, et assurément, croit Robert, celui qui voudrait se livrer en Islande à cette industrie ne manquerait pas de faire une bonne spéculation en faisant vendre en Europe de semblables produits, très recherchés par les amateurs de pétrifications.

Après le Blesi, par ordre d'importance, la plus intéressante source à visiter est celle qui se trouve au sud-ouest du Strokkr; on la désigne sous le nom de Petit-Geyser; elle semble vouloir compenser sa faible dimension par un débit perpétuel d'une incroyable quantité d'eau; ses colères sont des plus modérées, puisque jamais elle ne jaillit à plus de 2 mètres.

On assure que la commotion qui réduisit ainsi les proportions du Petit-Geyser eut lieu à la suite du violent tremblement de terre de 1789 et que sur les débris de sa puissance anéantie s'ouvrit à quelques pas plus loin le fameux Strokkr, dont nous venons de donner une description détaillée.

Burton conseille aussi l'étude d'une source qui vomit de l'eau rouge ; j'ai constaté que ce n'est pas le liquide qui a la couleur cardinale, mais les conferves qui poussent sur la rigole de ce prétendu geyser rouge. Évidemment même ces conferves augmentent la précipitation de la silice.

Enfin, comme il serait trop long de les décrire tous, ajoutons seulement qu'il y a çà et là dans la vallée Fumante maints petits orifices qui bouillonnent tumultueusement sous terre, et qu'on peut agréablement dépenser plusieurs heures à se rendre compte des sept phases de la vie d'un geyser. On lira dans Burton cette division de la vie des geysers en sept périodes, dont le « Grand » représente l'âge mûr, le Blesi aux eaux calmes et dormantes la vieillesse, les margelles vides aux bords rougeâtres la décrépitude et la mort.

Ma première journée fut entièrement consacrée à visiter attentivement toutes ces merveilles, et minuit, l'heure solennelle, me surprit perdu dans ces contemplations. Mais nous sommes en juillet, c'est-à-dire à une époque où la lumière du jour est perpétuelle, et jamais l'ultime Thulé ne me révéla mieux son double aspect polaire et volcanique, glacial et igné. Le froid intense qui régnait sur cette plaine stérilisée par la silice, tandis que nous sentions le sol en feu ; les montagnes lointaines ensevelies sous des neiges éternelles et éclairées par la lueur surprenante de cette aurore succédant au crépuscule, ces mille aspects sinistres et étranges, ce prodigieux silence, ces nuages sortant des fissures et semblant une armée de blancs fantômes, tout cela me semblait féerique, d'un autre monde, et seule la plume d'un Chateaubriand ou d'un Bernardin de Saint-Pierre pourrait rendre les sensations éprouvées.... Puis... nous allâmes coucher.

Le lendemain matin je m'arrachai vite au sommeil et aux affreuses émanations du bær, pour continuer à explorer la vallée, pour aller prendre des notes sur les sujets qui la veille avaient attiré mon attention, et aussi pour mettre en batterie mon appareil photographique. Afin d'être bien tran-

quille, bien à mon aise — il faisait du reste un soleil radieux, — je ne trouvai rien de mieux que d'aller m'asseoir, je n'ose dire m'étendre, sur l'éminence même qui entoure le Grand-Geyser. Là, tout en écrivant, tout en pensant à vous peindre ce que j'admirais, aimables lectrices, je contemplais la fine dentelle de silice qui forme au bassin la ravissante ceinture déjà mentionnée, ou encore le réservoir rempli d'eau chaude ridée par une brise légère, quand j'entendis tout à coup des bruits inquiétants, comme de sourdes décharges d'artillerie; je remarquai aussi que les eaux montaient dans le bassin d'une façon peu rassurante, qu'elles s'agitaient bruyamment, qu'elles étaient soulevées par de grosses bulles d'air, et, bref, je n'eus que le temps de m'enfuir en emportant mes cahiers; une seconde plus tard, je recevais le liquide brûlant, qui débordait maintenant et qui dessinait de larges rigoles sur l'escalier siliceux. Ce n'était qu'une alerte : je venais seulement d'assister à une fausse éruption.

Moins traître que le Strokkr, qui est au Grand-Geyser ce que le tigre est au lion, le « roi des sources chaudes » prévient l'observateur par un formidable rugissement, en cas d'explosion sérieuse, et l'on est toujours dans la possibilité d'échapper à la douche bouillante.

J'étais humilié cependant d'avoir dégringolé aussi vite de mon observatoire devant le jeune groom, qui riait malicieusement.

Bien des physiciens ont essayé de donner une explication rationnelle de la projection et surtout de l'intermittence de ces jets d'eau chaude; aujourd'hui c'est l'opinion de Tyndall qui semble prévaloir. Voir ci-contre la figure de l'appareil qui lui servit à reproduire le phénomène geysérien.

Comme vous le voyez, ce n'est qu'un simple tube de fer, obturé à son extrémité inférieure et couronné en haut par

une petite cuvette circulaire remplie d'eau. En chauffant ce tube à sa base d'une part, au moyen d'une lampe à alcool, et de l'autre dans sa partie moyenne à l'aide d'un second foyer constitué, si l'on veut, par un bec de gaz, on voit, à des intervalles très rapprochés et bien rythmés, un jet d'eau

E S P A, espace où la colonne d'eau se trouve surchauffée par l'arrivée de vapeurs issues des fractures *ffff* de la roche encaissante.

bouillante s'élancer hors de la cuvette. Dans l'espace surchauffé au milieu de la cheminée, l'eau, se trouvant portée à une température plus élevée, se résout immédiatement en vapeur et acquiert ainsi une tension capable de projeter au dehors, par soubresauts, toute la partie liquide qui se trouve au-dessus d'elle-même. Vous pouvez encore obtenir ces jets intermittents au moyen d'une simple pipe en terre : pour cela vous n'aurez qu'à chauffer au rouge sombre la

partie moyenne du tuyau, que vous tiendrez légèrement incliné, puis à verser de l'eau dans le fourneau. Vous verrez alors que le liquide, au lieu de former un courant continu, s'échappera par petits jets saccadés et assez violents.

De ces deux expériences il résulte que l'on peut, en effet, parfaitement concevoir que, sur le trajet du canal du geyser, il existe un point SEPA où la colonne d'eau se trouve surchauffée par l'arrivée de vapeurs à haute température, issues des fractures *ffff* de la roche encaissante et venant des profondeurs du sol.

M. Bunsen, s'appuyant sur le fait bien constaté qu'à 20 mètres de profondeur les eaux du geyser accusent aux thermométrographes une température de 124° centigrades, à 10 mètres 104°, et qu'à la surface du bassin elles marquent encore 100°, établit précisément une théorie sur cette *décroissance graduelle de la température*. Pour lui, lorsque quelques bulles de gaz ou de vapeur se forment au fond du puits, elles soulèvent toute la colonne, et alors les couches de liquide profondes, étant délestées d'une partie de la pression qui les maintenait aqueuses, se vaporisent subitement et projettent au dehors toute l'eau qui est au-dessus d'elles.

Quant au Strokkr, le mécanisme qui permet les éruptions à la volonté du voyageur réside dans le rétrécissement de son tube vers le milieu. Lorsque les mottes de terre ont obstrué cette étroite partie du canal, la température acquiert une élévation considérable au-dessous de l'obstacle, et bientôt la vapeur surchauffée s'échappe victorieusement, entraînant avec elle les corps étrangers, qu'elle projette violemment sous les yeux du touriste provocateur.

Les eaux du geyser sont inodores et n'ont aucune saveur désagréable. Refroidies, nous les bûmes avec plaisir. Mais où elles sont exquises, c'est pour le bain. Ayant choisi pour mes ablutions un ruisseau situé près de la ferme et qui s'échappait d'une source d'eau chaude, je trouvai au liquide un moelleux, un velouté très spécial; évidemment

cela tient aux sels de soude qui entrent dans sa composition. Le docteur Black en a donné l'analyse suivante.

Dans 10 000 grammes d'eau du Grand-Geyser il a trouvé 10 gr. 75 de résidus, qui se décomposent ainsi :

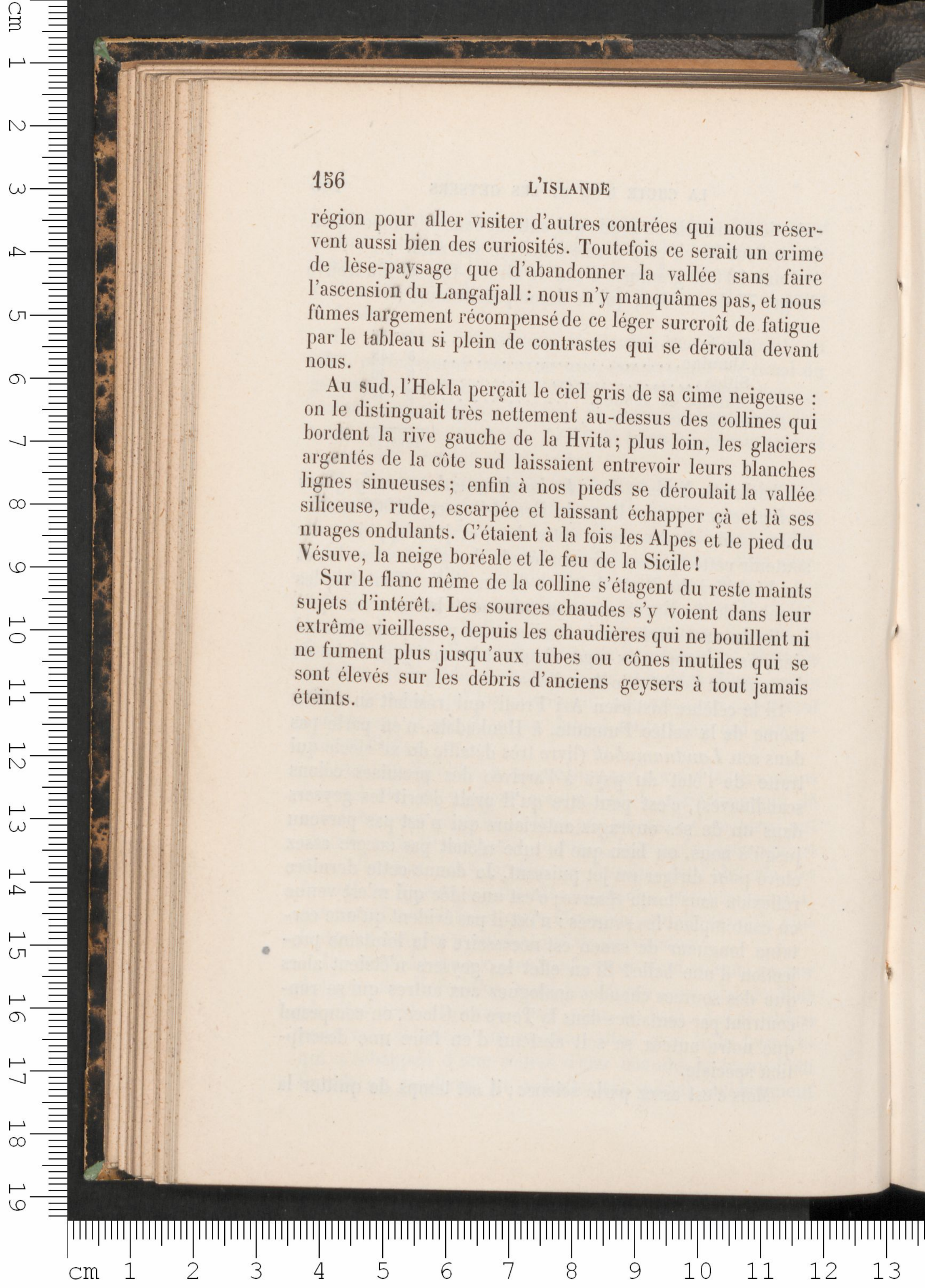
Soude	0gr,95
Alumine	0 48
Silice	5 40
Muriate de soude	2 46
Sulfate de soude	1 46
	10gr,75

Charles S. Forbes, dans *Iceland, its volcanoes, geysers and glaciers*, estime l'âge du Grand-Geyser à 1060 ans.

Je recule de beaucoup cette date, et je m'appuie pour soutenir cette opinion sur mon étude des plantes fossiles et sur le chiffre du dépôt de silice en un siècle. Toutefois les annales de la Norvège ne mentionnent les sources qu'à partir du XIIIe siècle, mais ce silence ne prouve absolument rien, pas plus que les sagas chantant les antiques forêts ne démontrent l'existence de celles-ci.

Si le célèbre historien Ari Frodi, qui résidait au milieu même de la vallée Fumante, à Haukadalr, n'en parle pas dans son *Landnamabok* (livre très détaillé du XIe siècle qui traite de l'état du pays à l'arrivée des premiers colons scandinaves), c'est peut-être qu'il avait décrit les geysers dans un de ses ouvrages antérieurs qui n'est pas parvenu jusqu'à nous, ou bien que le tube n'était pas encore assez élevé pour diriger un jet puissant. Je donne cette dernière réflexion sous toute réserve; c'est une idée qui m'est venue en contemplant les sources : n'est-il pas évident qu'une certaine longueur de canon est nécessaire à la lointaine projection d'une balle? Si en effet les geysers n'étaient alors que des sources chaudes analogues aux autres qui se rencontrent par centaines dans la Terre de Glace, on comprend que notre auteur se soit abstenu d'en faire une description spéciale.

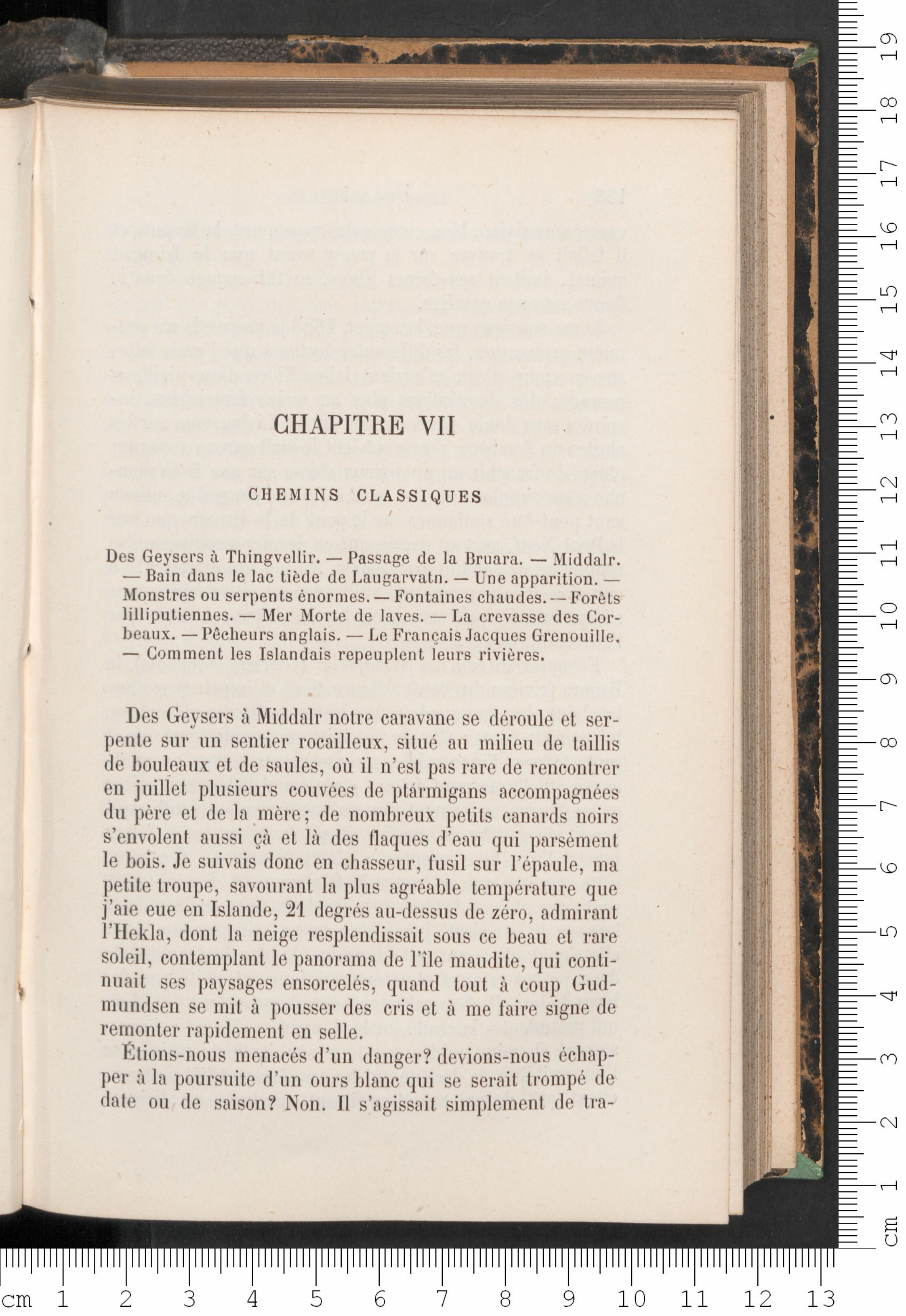
Mais c'est assez parlé science; il est temps de quitter la



région pour aller visiter d'autres contrées qui nous réservent aussi bien des curiosités. Toutefois ce serait un crime de lèse-paysage que d'abandonner la vallée sans faire l'ascension du Langafjall : nous n'y manquâmes pas, et nous fûmes largement récompensé de ce léger surcroît de fatigue par le tableau si plein de contrastes qui se déroula devant nous.

Au sud, l'Hekla perçait le ciel gris de sa cime neigeuse : on le distinguait très nettement au-dessus des collines qui bordent la rive gauche de la Hvita ; plus loin, les glaciers argentés de la côte sud laissaient entrevoir leurs blanches lignes sinueuses ; enfin à nos pieds se déroulait la vallée siliceuse, rude, escarpée et laissant échapper çà et là ses nuages ondulants. C'étaient à la fois les Alpes et le pied du Vésuve, la neige boréale et le feu de la Sicile !

Sur le flanc même de la colline s'étagent du reste maints sujets d'intérêt. Les sources chaudes s'y voient dans leur extrême vieillesse, depuis les chaudières qui ne bouillent ni ne fument plus jusqu'aux tubes ou cônes inutiles qui se sont élevés sur les débris d'anciens geysers à tout jamais éteints.



CHAPITRE VII

CHEMINS CLASSIQUES

Des Geysers à Thingvellir. — Passage de la Bruara. — Middalr. — Bain dans le lac tiède de Laugarvatn. — Une apparition. — Monstres ou serpents énormes. — Fontaines chaudes. — Forêts lilliputiennes. — Mer Morte de laves. — La crevasse des Corbeaux. — Pêcheurs anglais. — Le Français Jacques Grenouille. — Comment les Islandais repeuplent leurs rivières.

Des Geysers à Middalr notre caravane se déroule et serpente sur un sentier rocailleux, situé au milieu de taillis de bouleaux et de saules, où il n'est pas rare de rencontrer en juillet plusieurs couvées de ptármigans accompagnées du père et de la mère; de nombreux petits canards noirs s'envolent aussi çà et là des flaques d'eau qui parsèment le bois. Je suivais donc en chasseur, fusil sur l'épaule, ma petite troupe, savourant la plus agréable température que j'aie eue en Islande, 21 degrés au-dessus de zéro, admirant l'Hekla, dont la neige resplendissait sous ce beau et rare soleil, contemplant le panorama de l'île maudite, qui continuait ses paysages ensorcelés, quand tout à coup Gudmundsen se mit à pousser des cris et à me faire signe de remonter rapidement en selle.

Étions-nous menacés d'un danger? devions-nous échapper à la poursuite d'un ours blanc qui se serait trompé de date ou de saison? Non. Il s'agissait simplement de tra-

verser une rivière bien connue des voyageurs, la Bruara, et il fallait se trouver sur le poney avant que le fringant animal, imitant ses frères libres, se fût engagé dans le fleuve sans son cavalier.

Je me souviens que, lorsqu'en 1885 je préparais ma première exploration, les différentes lectures que j'avais faites sur ce cours d'eau m'avaient laissé l'idée d'un périlleux passage; des descriptions plus ou moins fantaisistes, inspirées sans doute par les récits du Dr Livingstone sur les chutes du Zambèze, représentaient le malheureux voyageur obligé de franchir un prodigieux abîme sur une frêle planche jetée simplement d'un bord à l'autre. En réalité, mieux vaut peut-être stationner sur le pont de la Bruara que sur le Pont-Neuf, surtout depuis que ce dernier a compromis sa réputation de solidité proverbiale. A quoi bon exagérer? La situation et le paysage sont suffisamment pittoresques pour s'imposer à l'esprit sans avoir besoin d'être rehaussés par l'attrait du danger.

Echappée du sein des Skridjöklar (Glaciers Mouvants), la Bruara (rivière du Pont) s'élance fière et impétueuse dans la plaine, lorsque soudain une immense fissure volcanique lui barre la route : elle s'y précipite en cascade écumante et proteste par d'incroyables mugissements contre ce guet-apens qu'elle ne peut éviter; « ses eaux disloquées, mises en lambeaux, ne forment plus qu'une masse boursouflée qui bondit de gouffre en gouffre et qu'étranglent les sinistres parois d'une lave noirâtre » (Noël Nougaret). C'est sur cette crevasse que se trouve le fameux pont. Les chevaux sont donc obligés de parcourir les deux tiers environ de la largeur de la rivière, jusqu'à ce qu'on soit parvenu là où elle s'engloutit; sans cette douzaine de planches munies de deux petites rampes et retenues à leur extrémité par des blocs de lave, ils disparaîtraient, entraînés par les tourbillons qui préludent à la chute finale, à moins qu'ils ne rebroussassent chemin, guidés par leur sûr instinct; mais avec l'impassibilité, la docilité qui les caractérisent, ils ne bronchent pas devant cet étourdissant spectacle, se dirigent

hardiment vers la passerelle et la franchissent en deux ou trois enjambées.

Ne voulant pas toutefois que les narrateurs en question eussent mis pour rien mon imagination en campagne avec leurs terribles tableaux, je forçai mon intelligente monture à se tenir quelques minutes sur le pont, et je me procurai aisément quelques frissons en considérant sous mes pieds la ténébreuse caverne, qui nous aurait aussi bien dévorés que les rocs qu'y roulait l'impétuosité du rapide.

A la fonte des neiges, les planches disparaissent sous un mètre d'eau; il serait alors très imprudent de s'en rapporter à la sagacité du poney, et il vaut mieux remonter à l'est, vers la source de la rivière.

Le nom de Bruara vient du mot *bru*, qui signifie « pont » ; mais, étant donné que la passerelle actuelle est récente, je ne serais pas surpris qu'il y ait eu jadis sur la crevasse un pont naturel, semblable à ceux que j'ai vus si souvent aux Færœer : ce serait alors lui qui, dans cette hypothèse, aurait donné l'étymologie.

Il y a du reste en Écosse, dans le Perthshire, une rivière appelée Bruar, d'une arche rocheuse sous laquelle elle passe. La Bruara, où l'évêque suédois Jon Gerikson fut jadis noyé par le peuple, est une rivière large, profonde et rapide, qui arrose la vallée de Laugardalr; elle reçoit à une faible distance de sa source le trop-plein des deux grands lacs de Laugarvatn et d'Apavatn, puis va se jeter dans la Hvita, près de Skalholt (l'ancienne capitale islandaise) et de Mosfell, où se trouve le tombeau du poète anglais Digwell, mort de faim durant un voyage qu'il fit dans ces parages....

Nous décidâmes de passer la nuit à Middalr (Milieu-de-la-Vallée) : le hameau se compose d'un temple sans ministre ou *annexia* et d'un bær; vu l'absence de curé, il faut donc demander l'hospitalité au fermier. Nous trouvâmes du reste une chambre d'hôte fort propre, un böndi très aimable, et nous dînâmes d'excellentes truites prises dans le beau lac qui se déroule au sud-ouest de la maison.

Vers le soir je remarquai de grands nuages de fumée

blanche qui semblaient sourdre des bords de l'étang; ces longues spirales argentées m'attirèrent, et ce fut le plus naturellement du monde qu'après une heure de marche je me trouvai sur le point de mettre le pied dans une margelle qui bouillonnait tumultueusement. A quelques mètres il y en avait deux autres, qui lançaient à 3 ou 4 pieds de hauteur une eau laiteuse et sentant le soufre. J'étais sur les bords de *hvers* ou sources chaudes. Elles déversent leur liquide brûlant dans le lac, qu'elles portent, même loin des rives, à une température assez élevée. De cette constatation résulta pour moi une irrésistible envie de me baigner, et, joignant l'acte à l'idée, je ne tardai pas à me trouver nageant au beau milieu d'un coude que formait une anfractuosité de la roche environnante; j'y plongeai, et, quelques secondes après, je sortais la tête juste en face d'une jeune laveuse aborigène que je n'avais pas aperçue ni entendue, dissimulée qu'elle était par le grand bourdonnement et l'épaisse fumée des chaudières naturelles. Vous décrire son effroi est chose impossible : son battoir en resta suspendu en l'air! Certainement je dus lui faire l'effet d'un monstre aquatique, d'un génie du lac venu pour l'emporter, ou du fameux serpent roulé en trois anneaux que maints Islandais ont vu dans plus d'un fleuve. Chacun de ces anneaux, dit une chronique de 1607 et de 1612, était si haut qu'un homme aurait pu passer dessous avec une lance droite. Quoique ou parce que Parisien, je n'abusai pas de la surprise de la blonde Islandaise, en cherchant à augmenter sa terreur; je replongeai, puis je disparus à ses yeux ébahis.

Il est probable que, rentrée à sa demeure, elle fit à ses parents la description d'un nouvel habitant du lac.

Dans le voyage en Islande traduit par Gauthier de Lapeyronie, tome IV, page 335, l'auteur discute sérieusement la valeur de ces apparitions : « Il reste maintenant à savoir ce qu'il faut penser des relations réitérées de ces monstres. Les révoquer en doute, nier leur réalité, prétendre que tant d'hommes dignes de foi auraient, à dif-



Vue du Laugarvatn.

férentes époques, inventé ces apparitions, n'est pas possible ; les regarder comme des illusions dont tant de personnes à la fois, et sans s'y attendre, auraient été frappées, cela ne se peut pas! Il faudrait donc admettre, avec tous les témoins oculaires, que ces monstres sont des créatures vivantes et dont la nature nous est encore inconnue. » Je m'empresse d'ajouter que seuls les paysans illettrés croient à ces fantômes, et, mon Dieu, ils ne sont pas plus en retard que beaucoup de cultivateurs français. Chez moi, dans le Berry, à l'heure actuelle, vous essayeriez en vain de détruire la croyance au *Follet*; le Follet est un génie bienfaisant qui vient la nuit soigner les chevaux et friser leur crinière ; on se garderait bien de démêler ces frisures, car l'esprit, irrité, n'accorderait plus sa protection aux animaux, qui deviendraient vite la proie de nombreuses maladies.

Si les Islandais luthériens n'avaient pas perdu les habitudes de propreté de leurs ancêtres païens, s'ils avaient continué à profiter des magnifiques bains tièdes que l'activité du feu central leur a préparés, ma jeune fille n'aurait pas eu de surprise ; mais jamais un de ses compatriotes ne s'était livré à pareil exercice ! Et cependant le lac Laugarvatn doit son nom au verbe *at laug*, qui signifie « laver ».

L'eau chaude étant naturellement moins dense que l'eau froide, les couches supérieures accusent seules une température élevée dans ce singulier étang [1].

Au pourtour des sources je recueillis de beaux cristaux de soufre et de blanches efflorescences d'alun.

Beaucoup plus loin que le lac, dans la direction des Geysers, s'étend une vallée marécageuse couverte de vapeur d'eau produite par d'autres sources bouillantes ; elles ne méritent guère le détour qu'il faut faire, et je ne les visitai que pour bien m'assurer qu'elles appartenaient à une ligne générale de fracture orientée de l'ouest à l'est, de Krisuvik aux Geysers.

1. J'ai la conviction que des pêches au filet fin, faites dans ce lac chauffé, procureraient maints animaux curieux.

De Laugarvatn le sentier traverse un amphithéâtre tapissé de verdure, où je m'étonnai de ne pas rencontrer de fermes, car souvent j'en vis dans des régions où l'herbe était loin de croître avec la même vigueur. Mais à ce gazon luxuriant succéda vite une véritable mer Morte de laves et de détritus volcaniques sur lesquels les poneys heurtent les fers; les malheureuses bêtes gardent avec peine le chemin vaguement esquissé. En un point la route se tord entre deux murailles de rochers à pic perforés de cavernes singulières : ce sont des canaux souterrains serpentant sous une voûte de scories. L'une de ces caves présente une belle façade ogivale et doit servir de refuge aux caravanes, si j'en crois les débris de foin et de têtes de morue accumulés sur l'aire. De nombreuses inscriptions, dans lesquelles dominent le þ, lettre particulière à l'Islande et que l'on prononce *thorn*, indiquent au voyageur le nom des indigènes qui occupèrent les loisirs d'une sieste à léguer leur nom à la postérité. Comme je faisais remarquer à Gudmundsen de tout petits trous circulaires profondément creusés dans les parois du cintre, il me dit que l'année précédente les deux Français qu'il avait conduits aux Geysers s'étaient amusés à tirer à la cible et que le but était précisément placé au-dessus de l'entrée. Si jamais écho fut étonné, ce fut celui qui se chargea de répercuter le bruit de la poudre sur ces solitudes sauvages !

Nous nous détournâmes ensuite un peu pour aller visiter la petite bouche ignivome de Lingdalsheidi. Je suppose que ce cratère est bien le Tintrom de Bryson, que les Anglais qualifient de mystérieux, d'énigme du géologiste, etc., etc. ; c'est un volcan dont le sommet est chargé de laves rougeâtres et noirâtres si fraîches qu'on se figurerait qu'elles viennent d'être vomies. On jurerait une cheminée ouverte prête à lancer la flamme et la cendre, prête à éclairer de ses lueurs de sang les noirs rocs environnants. J'y jetai de grosses pierres, et, si je juge de la profondeur par le temps qu'elles mirent à résonner sur le fond, le canal se prolonge jusqu'au niveau du sol sur lequel s'élève le mon-

ticule. Peut-être n'est-ce là qu'un amoncellement de lave, qu'une sorte d'ampoule qui, venant crever au sommet, au lieu de former par retrait des grottes horizontales, a simulé une cheminée plutonique. Sur les bords mêmes de l'orifice poussent le serpolet et la blanche parnassie, qui se plaît à émailler de ses corolles neigeuses les cendres désolées.

De ce sommet nous aperçûmes pour la première fois le beau lac de Thingvalla, étendant au loin ses ondes majestueuses; à notre droite, les trois pics dentelés du Kalfstindar (montagnes du Veau) zigzaguaient de leurs créneaux tourmentés l'azur du ciel.

Je crains que tous ces détails ne paraissent fastidieux, mais je n'ose les omettre, parce que je décris en ce moment le chemin le plus fréquenté, celui de Reykjavik aux Geysers, et que je sais par expérience qu'un bon guide est chose précieuse pour empêcher que nombre de sujets intéressants n'échappent à l'attention du touriste.

A la mer Morte de laves succède un taillis de bouleaux et de saules; les chatons fleuris laissent échapper leur jaune poussière staminale, en parfumant l'air d'une odeur amie, celle qui en France embaume les rives des cours d'eau à l'époque du printemps ; mais je ne saurais jamais dire assez combien ces chétives feuilles vertes suspendues aux branches rabougries me rendent mélancolique, en m'évoquant sur cette terre désolée les paysages de la patrie, que je me représente plus beaux encore par la vision du souvenir.

Généralement ces forêts lilliputiennes comprennent trois espèces de saules: l'une à feuilles de myrte; l'autre à feuillage vert en dessus, blanc et cotonneux en dessous; la troisième à feuilles luisantes et n'atteignant jamais qu'au quart de la hauteur des deux autres [1]. Cette dernière variété, quoi qu'en disent les livres anglais, est bien un saule ; je déterminai ses chatons avec une flore. Au pied, geraniums sau-

1. Dans mon rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique j'ai décrit ces saules.

vages, myosotis et même ronces des rochers, mais sans épines, croissent avec une vigueur surprenante. Subitement la végétation cesse et un profond ravin coupe le sentier. Il nous semble apercevoir à nos pieds le fossé d'un gigantesque château fort ; nous sommes arrivés sur les rives de la Hrafnagjà, la crevasse des Corbeaux, qui termine à l'est la fameuse plaine de l'Althing. Semblables à des boucs qui se frayeraient un chemin sur un roc escarpé, nos poneys tâtent prudemment les blocs de scories avant d'y placer les quatre pieds, tantôt avançant, tantôt reculant, puis finissent à grand'peine par trouver un pont naturel, que les éboulement successifs ont jeté sur la crevasse. Au moindre faux pas nous roulerions dans l'abîme. Nous pénétrons enfin dans la vallée, et jusqu'au presbytère de Thingvellir nous n'abandonnerons plus le sol sacré où tour à tour paganisme scandinave et christianisme civilisateur, comices de la république, attirèrent en foule le peuple accouru de tous les points de l'ultime Thulé. Chacune de ces anfractuosités, de ces collines, de ces dépressions a sa place marquée dans les sagas historiques.

« Le soir, quand ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme et qu'on n'entend que la chute de l'eau et le léger frôlement de quelques touffes de mousse chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus romantiques qu'il soit possible de voir ; et si, au milieu de cette solitude profonde, on se représente les grandes réunions d'autrefois, les tentes blanches dressées dans le vallon, les juges assis sur les blocs de lave, les chefs de chaque cohorte marchant sous leur bannière et le peuple dispersé à travers les rochers, je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre et la plume de l'historien et du romancier. » (X. Marmier.)

Tandis que nous approchions de l'église, nous vîmes venir à nous un jeune homme habillé à l'écossaise et portant sur ses épaules nombre d'engins de pêche. Il nous souhaita la bienvenue, nous aida à mettre pied à terre, puis nous

expliqua que, le pasteur étant parti pour Reykjavik, nous aurions à prendre sans façon et au plus vite possession des chambres qui restaient disponibles au presbytère, dans la crainte que quelque caravane arrivant nous privât du droit du premier occupant. Cet enfant de la blonde Albion venait chaque année, comme beaucoup d'autres de ses compatriotes, planter sa tente en Islande, pour y louer successivement différentes rivières à saumons. Vivre plusieurs mois dans la Terre de Glace pour l'unique plaisir de prendre à la ligne une malheureuse truite, voilà qui est bien anglais! Le *trout fishing* les absorbe à ce point qu'ils ne se donnent même pas la peine de contempler les paysages uniques au monde qu'ils traversent ou de lire quoi que ce soit sur l'histoire de la contrée. « Pourriez-vous m'indiquer le Lögberg? » demandai-je au gentleman en question. Il ouvrit de grands yeux, mit la main à l'oreille pour me faire répéter, et je ne tardai pas à me convaincre que ni le « Capitole islandais » ni les champs historiques de Thingvellir qu'il foulait journellement, n'éveillaient en lui la moindre réminiscence. En revanche il savait à merveille que le Sog, fleuve qui conduit à l'Océan les eaux du lac, est peuplé de *chars*, et que si ces derniers poissons happent difficilement les mouches artificielles dans l'eau dormante, ils les prennent par contre avidement dans les torrents.

Il m'expliqua aussi qu'il y avait dans les rivières deux sortes de truites, les unes à chair rose et les autres à chair blanche. Sa science valait peut-être mieux que la mienne, tout bien considéré, et lorsque nous nous trouvâmes à table, assis en face d'un magnifique saumon qu'il avait pris le matin et qu'il nous invita fort civilement à déguster, je vis bien que Gudmundsen prisait plus le talent de notre nouvel ami que les modestes connaissances de votre serviteur.

Paraphrasant le mot de l'Évangile, il me dit même :

« L'homme ne vit pas seulement des cailloux qu'il ramasse (allusion intéressée aux échantillons de géologie que je lui faisais porter), mais il vit surtout du gibier qu'il tue ou du poisson qu'il sait pêcher. »

Les produits de la pêche ne sont pas toujours ainsi consommés sur place. Les *fishermen* enragés fument les beaux saumons qu'ils attrapent, pour les rapporter en Angleterre. Seulement, comme ils n'ont pas sous la main tout ce qu'il faut pour mener à bien une opération longue et délicate, qu'ils n'ont au contraire que du feu de tourbe ou de fiente desséchée, ils ne réussissent guère qu'à préparer un je ne sais quoi rougeâtre qui n'offre rien de bon, ni à l'œil ni à l'odorat. Je me souviens que sur le *Camoens*, au retour de mon premier voyage, un compagnon de route m'en présenta une tranche ; mal disposé sans doute, je lui dis : « Grand merci pour ce mets de sauvage ! — Vous mangez bien des grenouilles, vous ! » ajouta-t-il vivement.

On sait que Jacq Frog (Jacques Grenouille) est le nom donné aux Français par nos voisins d'outre-Manche. Inutile d'ajouter que cet échange de bons compliments : sauvage, mangeur de grenouilles, se faisait sur le ton d'une douce raillerie, sans y mettre la moindre intention blessante, comme il convient à des frères qui se taquinent. Je serais un ingrat si je ne proclamais que, seul Français à bord d'un navire où se trouvaient vingt touristes anglais, je fus de leur part l'objet de beaucoup de prévenances ; tous se plaisaient à me rendre service. Nos *bons amis* nous détestent cordialement en tant que grande nation rivale, mais se plaisent beaucoup dans notre société en tant qu'individus. Il est vrai que les mauvaises langues prétendent bien que le chat ne caresse son maître que parce que le frottement lui dégage de l'électricité ! Toute révérence gardée, l'Anglais dégagerait son *spleen* au contact de notre gaieté.

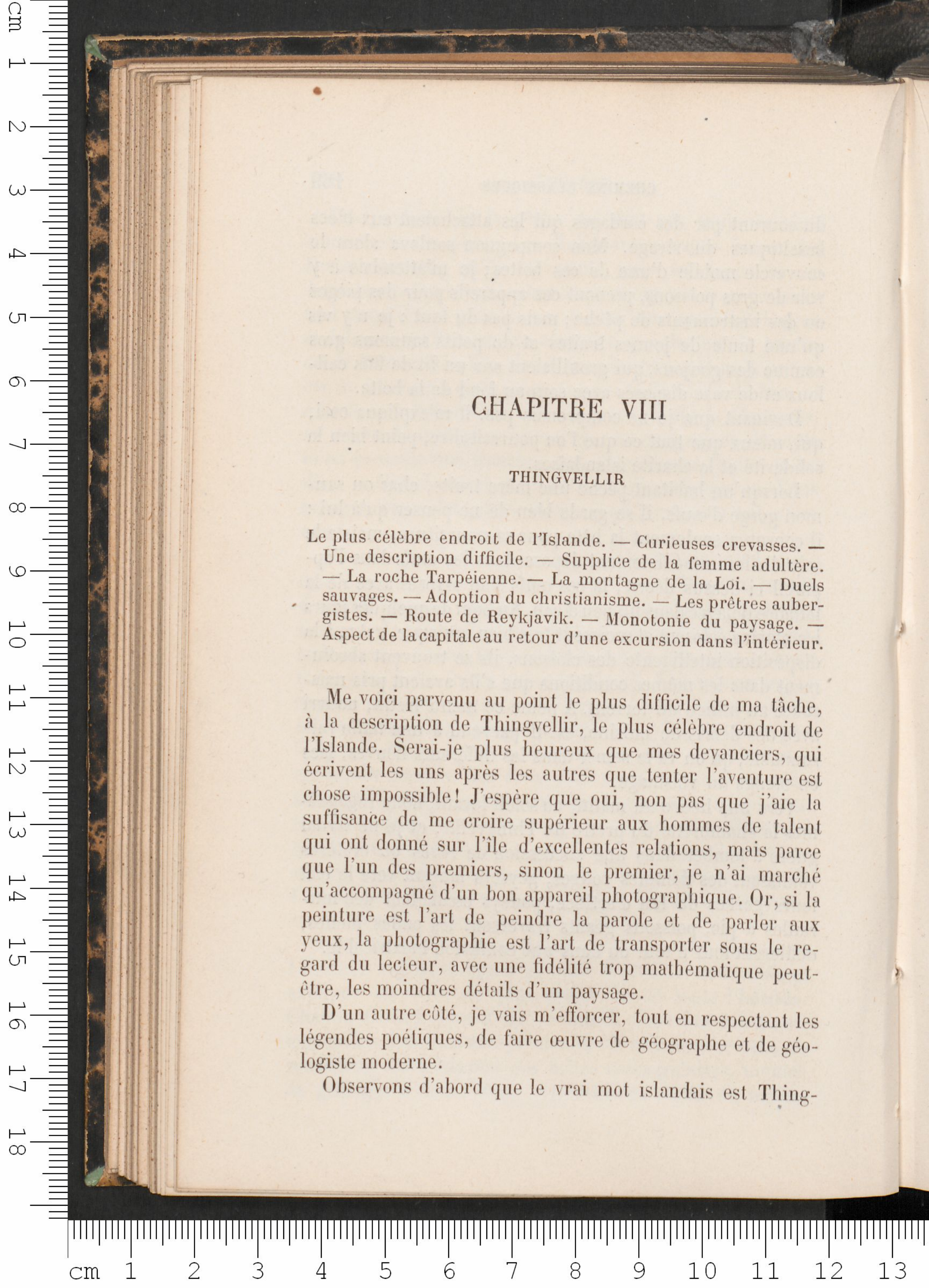
Après dîner (n'oublions jamais que le jour est perpétuel) l'Écossais reprit ses lignes, je saisis le fusil, et nous allâmes explorer les rives du plus grand lac de toute l'Islande. Chemin faisant, nous avions à sauter plusieurs fossés, et, tout en les franchissant, je manifestai mon étonnement de rencontrer assez souvent des boîtes rectangulaires, munies de grillages à leurs deux extrémités et fixées au milieu

du courant par des cordages qui les attachaient aux blocs basaltiques du rivage. Mon compagnon souleva alors le couvercle mobile d'une de ces boîtes; je m'attendais à y voir de gros poissons, prenant ces appareils pour des pièges ou des instruments de pêche; mais pas du tout : je n'y vis qu'une foule de jeunes truites et de petits saumons gros comme des goujons, qui grouillaient sur un lit de fins cailloux et de vase disposés avec soin au fond de la boîte.

Devinant que je ne comprenais pas, il m'expliqua ceci, qui, mieux que tout ce que l'on pourrait dire, peint bien la solidarité et la charité islandaises.

Lorsqu'un habitant pêche une mère truite, char ou saumon gorgé d'œufs, il se garde bien de ne penser qu'à lui : il conserve seulement la bête pour sa nourriture, mais a le soin d'aller immédiatement déposer tous les œufs dans l'appareil ci-dessus décrit; là ces œufs sont arrosés avec de la laitance délayée dans un peu d'eau. Au bout de quelques jours les alevins éclosent et croissent très bien, puisque, grâce à la disposition intelligente des cloisons, ils se trouvent absolument dans les mêmes conditions que s'ils avaient pris naissance au milieu du torrent. A peine ce menu fretin, nourri avec des débris de cuisine, est-il parvenu à une taille raisonnable, qu'on va le semer dans les différents fleuves, lacs ou étangs du voisinage.

Vers une heure du matin, au soleil levant, nous regagnâmes la chambrette du prêtre de Thingvellir, et je ne tardai guère à tomber dans une succession de rêves où cratères vomissant des flammes rouges, geysers lançant vers le ciel leurs gerbes de feu d'artifice, poneys escaladant des murailles à pic, poissons géants traversant les ondes bleues, défilèrent tour à tour ou dans une confusion inextricable.



CHAPITRE VIII

THINGVELLIR

Le plus célèbre endroit de l'Islande. — Curieuses crevasses. — Une description difficile. — Supplice de la femme adultère. — La roche Tarpéienne. — La montagne de la Loi. — Duels sauvages. — Adoption du christianisme. — Les prêtres aubergistes. — Route de Reykjavik. — Monotonie du paysage. — Aspect de la capitale au retour d'une excursion dans l'intérieur.

Me voici parvenu au point le plus difficile de ma tâche, à la description de Thingvellir, le plus célèbre endroit de l'Islande. Serai-je plus heureux que mes devanciers, qui écrivent les uns après les autres que tenter l'aventure est chose impossible! J'espère que oui, non pas que j'aie la suffisance de me croire supérieur aux hommes de talent qui ont donné sur l'île d'excellentes relations, mais parce que l'un des premiers, sinon le premier, je n'ai marché qu'accompagné d'un bon appareil photographique. Or, si la peinture est l'art de peindre la parole et de parler aux yeux, la photographie est l'art de transporter sous le regard du lecteur, avec une fidélité trop mathématique peut-être, les moindres détails d'un paysage.

D'un autre côté, je vais m'efforcer, tout en respectant les légendes poétiques, de faire œuvre de géographe et de géologiste moderne.

Observons d'abord que le vrai mot islandais est Thing-



Vue du lac Thingvalla.

vollr, qui donne au pluriel Thing-vallr (champs du Thing). Les aborigènes écrivent Thing avec le caractère runique et anglo-saxon Þ, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent et dont les Anglais ont fait leur *th*.

Mais Thingvalla (prononcez Tignevalla) étant le mot employé par les étrangers, je m'en servirai toujours.

Cette vallée historique, à peu près carrée, est l'une des plus remarquables du monde entier sous le rapport géologique. Elle a environ 6 kilomètres dans tous les sens. Pour en prendre une bonne vue d'ensemble, le meilleur moyen est de se placer sur le monticule qui surgit presque en son centre. De ce point j'embrassai sa surface entière, et je ne tardai pas à me convaincre qu'elle a dû sa formation à une coulée de lave sortie du Skjaldabreid [1] et venue combler en partie le lac de Thingvalla, qui termine la plaine au sud. Sa direction est du S.-S.-O. au N.-N.-E., et elle est limitée à gauche et à droite par deux profondes crevasses, flanquées elles-mêmes de deux gigantesques murailles de Chine naturelles. De ces deux crevasses, l'une est dite Almannagjà (De-tous-les-hommes), parce que les meetings s'y tenaient quand les élus du peuple siégeaient sur la montagne de la Loi; l'autre se nomme Hrafnagjà (crevasse des Corbeaux).

La première fois que l'on se trouve en présence de ces *jeux volcaniques*, on serait tenté de les prendre pour de formidables remparts où rien ne fait défaut, glacis, contrescarpe, escarpe crénelée. J'essayai souvent avant mon voyage de me les représenter; aucune lecture ne réussit à m'en donner une idée exacte, parce que toutes les descriptions omettent ce point capital de faire remarquer qu'il y a en réalité quatre murailles. Si nous osions employer la clarté de style des anatomistes, nous dirions que l'on trouve d'abord une *première* grande muraille, un fossé profond; une *seconde* muraille, moins élevée que la première et atteignant presque le niveau général de la plaine. Ces deux

1. Skjaldabreid, « Large-Bouclier ».

murs et la fente qu'ils circonscrivent forment l'Almannagjà. A cette crevasse de l'ouest succède la grande plaine de 6 kilomètres, couverte d'arbrisseaux; puis se présente la barrière de l'est, qui n'est autre que la Hrafnagjà, avec une grande muraille, un fossé profond, une seconde muraille. Du lac vers le cratère ayant vomi les couches de laves qui composent le lieu sacré, le terrain s'élève en pente douce. Les crevasses et les murailles, qui courent parallèlement l'une à l'autre, prennent de même des proportions d'autant moindres qu'elles s'éloignent davantage du lac.

Comment expliquer que cette plaine, dont les deux bordures gauche et droite sont au même niveau, ait subi un effondrement qui lui donne l'apparence d'une gigantesque dépression? A mon avis, la théorie d'un affaissement est seule plausible. Je me suis assuré en effet que la lave sortie du Skjaldabreid s'était dirigée à l'ouest vers le lac; or les deux crevasses, *fait très important*, comprennent entre elles un espace qui semble faire suite à la rive nord du lac, ou, pour exprimer ma remarque sous une autre forme, si l'on forçait par un moyen hydraulique quelconque l'eau à déborder au nord, elle couvrirait exactement la plaine de l'Althing, et le lac se trouverait contenu par l'Almannagjà et par la Hrafnagjà.

Que conclure de cette constatation? Que, au moment où la nappe de lave se refroidissait à sa superficie par son contact avec l'air ambiant, la partie moyenne, encore fluide, se créait une issue vers le lac de Thingvalla, et la croûte qui recouvrait le tout, n'étant plus soutenue, s'effondra de façon à créer une vallée comprise entre les *gjà* et d'une largeur égale au bord nord du lac.

Le reste de la masse fluide, ne trouvant pas une pareille voie d'échappement, s'épancha au contraire uniformément, et il en résulta la dénivellation brusque qui forme aujourd'hui l'étonnement de tous les voyageurs.

La constitution géologique de cette partie de l'Islande apporte du reste une preuve irréfragable à l'appui de mon opinion. Le basalte s'y présente en stratification horizontale,

aussi bien au milieu de la plaine, où il n'est recouvert que par un mince feuillet d'humus composé de détritus volcaniques, que dans les deux murailles perpendiculaires. C'est même cette horizontalité de blocs basaltiques qui donne aux gjà l'apparence de constructions dues à la main des hommes.

Je ne saurais donc admettre avec plusieurs auteurs anglais qu'il n'y a pas eu d'*affaissement*, mais que l'envahissement du fleuve de feu n'aurait fait que combler en partie une vallée préexistante. Je ne pense pas que, dans cette hypothèse, le *retrait* causé par la solidification du fluide visqueux ait suffi, comme ces géologues le croient, à engendrer de pareilles crevasses.

Vers le milieu de l'Almannagjà, une rivière, descendue des glaciers du nord, se précipite en belle cascade du haut de la paroi la plus élevée : c'est l'Oxara. Son nom, qui signifie la « rivière de la Hache », lui vient de ce qu'un héros du temps des sagas, Kettellejörn, y perdit sa hache en visitant la contrée, où il méditait de s'établir.

La cataracte a 30 mètres de hauteur, et ses ondes écumantes détachent admirablement leur blancheur de lait sur le fond noir du basalte poli par la chute.

Au pied s'est creusée avec les siècles une mare profonde, dans laquelle les farouches Scandinaves précipitaient, cousues dans un sac, les femmes convaincues d'infanticide ou d'adultère. C'était aussi la roche Tarpéienne pour les pauvres diables accusés du crime de sorcellerie, quand on ne les brûlait pas vifs sur le tumulus voisin.

Un îlot sablonneux, dit des *Holm-gangs*, s'élève au milieu de la rivière et mérite également une visite; c'est sur ce terrain uni que se livraient les duels, en présence de la foule assemblée sur les rives. Les lois du duel islandais sont exposées dans la saga de Karmak : les combattants s'assignaient l'espace étroit d'une peau de bœuf, n'en pouvaient sortir et se frappaient soit de l'espadon, soit de la hache d'armes. De nos jours du reste, les Norvégiens ont une façon de se battre qui rappelle beaucoup le holmgang, aboli en 1006 par le christianisme; leur manière est

même plus barbare encore, puisque les deux ennemis se font attacher l'un à l'autre par une courroie et qu'ils se lardent de coups de *tolleknive* (couteau de pêcheur) jusqu'à ce que l'un d'eux succombe à une lutte où vainqueur et vaincus ruissellent de sang.

Dans un voyage que je fis à Bergen il y a cinq ans, on m'affirma que deux pêcheurs venaient de se battre ainsi dans un cabaret borgne.

A Christiania on voit sur la place publique un magnifique groupe où le sculpteur a fort bien mis en scène ce dernier vestige d'une époque barbare.

Quand vous aurez regardé maintenant au pied de la muraille un assemblage de roches dépolies formant un abri carré, servant aujourd'hui de bergerie, et que l'on vous aura dit que c'était là que les députés avaient jadis l'habitude de retirer leurs bottes de vadmel avant la séance, l'Almannagjà n'aura plus de secret pour vous, et vous pourrez retraverser la rivière afin de visiter le Lögberg.

Si nous possédions sur le sol sacré de notre vieille et chère France un site étrange où jusqu'en 1800, depuis Pharamond et Clodion le Chevelu, se seraient accomplis tous les faits saillants de notre histoire, où tour à tour les druides, puis les prêtres, puis les élus du peuple, nous auraient appelés au combat pour défendre l'indépendance de la patrie, pourrions-nous approcher sans émotion d'une telle enceinte? Que l'on pardonne donc à ceux qui, soit indigènes, soit étrangers, n'ont pu décrire la montagne de la Loi sans employer un style plus ou moins emphatique. Que l'on me pardonne à moi-même si je me laisse gagner par la contagion et si, nourri de la lecture des épopées islandaises, je me laisse aller à agrémenter mes descriptions des faits et gestes de l'histoire moderne.

Le Lögberg forme au-dessus du village de Thingvellir une petite éminence herbeuse, de configuration ovale, large de 30 mètres et longue de 120 environ. Cette langue de terre, seule couverte, chose curieuse, d'un gazon verdoyant, quand tout n'est autour d'elle que stériles rochers, n'est



Le Lögberg.

elle-même qu'une portion, qu'un fragment de la plaine de l'Althing, séparé du reste de la vallée par deux crevasses plus petites, mais parallèles à leurs deux grandes sœurs. C'est donc un îlot inaccessible, sauf par un seul endroit, qui regarde l'église et qui, comme un pont de lave, se trouve cerné par les deux fissures. De plus, pour compléter la ressemblance avec un glacis, pour achever d'en faire une place forte naturelle, les fentes sont remplies d'eau. On ne saurait se défendre du vertige en contemplant ces ondes glauques aux reflets chatoyants et qui sont d'une telle profondeur, qu'en certains points la sonde s'y perd. Il me fut impossible d'imiter le jeune Écossais dont j'ai parlé dans le précédent chapitre : obéissant à ses instincts de pêcheur, il se coucha sur les aspérités rocheuses et, se penchant à mi-corps au-dessus du formidable abîme, il resta longtemps à observer les truites monstrueuses glissant silencieusement avec une gravité de reines qui promèneraient leur majesté dans un parc interdit aux profanes. Quand il se releva, ses yeux brillaient de convoitise, et si grande était son émotion, que je crus qu'il allait être malade du désespoir de ne jamais trouver une ligne assez longue pour atteindre l'objet de sa passion.

Les deux fissures qui séparent le Lögberg de la plaine noire ont gardé les noms que leur donnèrent les anciens Islandais. Celle de l'est est la Hrossagjà, celle de l'ouest la Nikolasagjà. C'est la première que Flosi franchit d'un bond pour échapper à l'exécution de la sentence de mort que l'Althing venait de prononcer contre lui. Le président du redoutable tribunal, entouré des juges assis sur des mottes de terre, occupait le centre de la montagne de la Loi, et de là il lisait au peuple assemblé de l'autre côté des précipices les jugements qui, comme le lynch aux États-Unis, devaient être immédiatement exécutés. Celui contre qui la peine capitale venait d'être prononcée pouvait toutefois en appeler à la foule : si les rangs des hommes, revêtus de leur armure, s'ouvraient, le condamné avait la vie sauve ; si, au contraire, les groupes se resserraient, l'arrêt était à jamais

confirmé et le malheureux lancé dans l'abîme. Sur la crevasse de droite, un bloc de pierre s'avance au-dessus de l'onde : c'est le *roc du sang*; c'est là que pour certains crimes on brisait à coups de bâton les bras et les jambes de l'accusé.

Sur le Lögberg aussi se tenaient les assemblées annuelles, dans lesquelles on délibérait sur les affaires du pays et où étaient promulguées les lois nouvelles, que l'on confiait à la mémoire des hommes, puisque, avant l'introduction du christianisme, l'usage de l'écriture était inconnu.

C'est là également que l'an 1000, par la volonté d'Olaf et grâce à l'habileté des missionnaires, les Islandais abjurèrent leurs faux dieux, dans une séance à jamais mémorable. Prêtres païens, néophytes convertis, s'étaient assemblés le 24 juin pour discuter sur la question de savoir si la patrie continuerait à honorer Thor et Odin, ou si elle adopterait la foi chrétienne avec ses nouvelles doctrines.

Les partisans et les adversaires exposaient tour à tour des arguments qui devaient faire pencher la balance en faveur de leurs croyances respectives, quand un homme accourt, fend les rangs et raconte qu'un volcan vient d'entrer en éruption, que la lave s'écoule à grands flots et que déjà elle a détruit la maison du prêtre Thorodr. « Vous voyez bien, s'écrie alors le champion du paganisme, que les dieux sont courroucés et que, si vous continuez à parler d'une autre religion, ils vont entr'ouvrir la terre pour vous engloutir, vous qui osez blasphémer ! » Mais Snorri, prêtre chrétien, désarme la foule en lui demandant : « Contre qui donc étaient irritées vos idoles lorsqu'elles firent couler la lave sur laquelle nous nous tenons et lorsqu'elles déchirèrent le sol des crevasses qui nous entourent? »

Malgré les secousses répétées des tremblements de terre, malgré le volcan, qui, augmentant de puissance, éclaire maintenant le ciel de rougeurs sanglantes, le peuple n'est pas convaincu que les dieux soient en courroux et réserve, grâce à l'esprit d'à-propos de Snorri, son jugement pour le lendemain.

Pendant la nuit toutefois, l'état de crise s'aggrava, et l'on allait, comme de coutume, résoudre la discussion par un combat, lorsqu'un Islandais plus sage que les autres persuada au peuple de suspendre les hostilités et de s'en rapporter au jugement d'arbitres pris dans les deux camps. Les païens avaient grande confiance en l'éloquence de Thorgeir, qu'ils considéraient comme le plus habile et le plus fidèle de leurs défenseurs. Donc le lendemain, avant toute chose, Thorgeir démontra combien ces divisions intestines nuisaient à leur jeune république et voulut que la foule promît d'accepter la religion qu'il allait proposer.

Les adorateurs d'Odin acquiescèrent immédiatement à cette proposition, pensant bien que le jugement leur serait favorable; aussi grand fut leur désappointement quand ils entendirent leur représentant proclamer la religion chrétienne.

Le plus intraitable des païens s'était laissé acheter par les missionnaires catholiques pour trois marcs d'argent! Dès lors le Christ régna en maître sur les adorateurs du dieu du tonnerre.

L'avènement du christianisme en Islande, sans mettre fin d'un seul coup aux mœurs scandinaves, ouvrit cependant une ère nouvelle à ce peuple, dont les bonnes dispositions n'attendaient qu'une occasion pour s'épanouir. Dès le commencement du XIe siècle, plusieurs néophytes vinrent en Europe, étudièrent aux principales universités et fondèrent à leur retour des écoles qui devinrent une pépinière d'évêques et de prêtres indigènes.

Ce fut en 928, lorsque le code d'Ulfljot fut adopté par la nation, que la cour suprême de justice transféra ses assises sur le Lögberg. Auparavant le conseil se réunissait en une place nommée Hof, dans le district de Kiosar.

Beaucoup plus tard, un édifice dont il ne reste plus trace aujourd'hui fut érigé à Thingvalla pour abriter les réunions parlementaires. Ce monument, bâti en 1690, servit peu, car en 1800, un formidable tremblement de terre ayant disloqué le pays environnant, les députés profitèrent

de l'événement pour transporter à Reykjavik le siège du pouvoir. Nous avons décrit le palais du Corps législatif actuel dans notre chapitre premier.

Cependant l'histoire du Lögberg n'était pas encore finie, car tout récemment, en 1874, le 1er août, un voyageur qui serait venu à Thingvellir aurait pu se croire aux beaux jours de la république, tant le lieu sacré présentait d'animation.

Christian IX, roi de Danemark, accordait enfin aux pauvres Islandais la constitution qu'ils demandaient depuis 1848, et le peuple, par une touchante réminiscence des heures de liberté, avait voulu recevoir le monarque sur le Lögberg lui-même. Mais quand Christian se fut éloigné, quand la foule se fut dispersée, la plaine retomba dans son silence de mort, et la solitude ne sera plus troublée désormais que par le chant plaintif du pluvier doré, celui, plus triste encore, du courlis, oiseaux qui semblent pleurer sur ces régions désolées, ou par le bruit de l'Oxara tombant dans la vallée.

Tel est ce merveilleux endroit, dont Lock dit, avec le poète anglais, « que si deux ennemis s'y rencontraient, ils échangeraient un amical salut; que si un homme sur le point de perpétrer un crime venait à s'en approcher, il s'arrêterait, puis s'éloignerait, n'osant commettre le sacrilège de fouler un pareil sanctuaire ».

Lorsque nous eûmes achevé de visiter la vallée dans ses moindres détails, nous revînmes au village, et il n'est pas difficile de vous en faire la description. Thingvellir ne se compose que d'une église et de l'habitation du prêtre.

Ne pouvant vivre avec le peu de ressources que leur offre leur traitement, les ministres sont obligés de travailler comme leurs paroissiens : ils cultivent leur herbe, vont à la pêche, etc., etc. ; c'est pour cela que nous aperçûmes, attenants à la maison, granges pour mettre le foin, hangars pour sécher le poisson. Grâce aux touristes, aux chasseurs et aux pêcheurs anglais, qui ne manquent jamais de rétribuer généreusement l'hospitalité qu'ils reçoivent et qui, de-

puis quelques années, sont assez nombreux sur cette route de l'Hekla et des Geysers, la cure est réputée une des meilleures de l'île.

Les fonctions déjà multiples du ministre se sont augmentées d'une nouvelle : il est devenu aubergiste.

Le pasteur n'étant pas encore rentré de Reykjavik, nous ne pûmes faire sa connaissance, et, pour régler notre note, nous fûmes obligé de nous adresser à la servante.

C'était une belle grande fille, aux yeux bleus, qui accourut très vite à l'appel de Gudmundsen, et sa gentille hufa, trop coquettement placée sur l'oreille, me fit un peu l'effet de vouloir s'envoler par-dessus le lac de Thingvalla. « Combien devons-nous payer ? » me risquai-je à lui demander, en utilisant de mon mieux le peu d'islandais que je savais.

Pour toute réponse, n'ayant assurément pas compris un traître mot, elle me découvrit une superbe rangée de dents en éclatant de rire, et la scène aurait pu se prolonger longtemps si le guide ne m'eût tiré d'embarras en répétant ma demande dans l'*harmonieuse* langue des sagas.

« Je ne sais pas, dit-elle. Ce que vous voudrez. »

Je donnai 8 couronnes, et, pour utiliser le temps pris par l'opération toujours longue du harnachement des chevaux, j'entrai dans le cimetière.

Il ne présente d'intéressant qu'une colonne de lave vésiculaire, dont la face Est est marquée d'une raie qui servait, dit-on, jadis d'étalon pour l'aune et les autres mesures de longueur.

Quant à l'église, j'aurais préféré qu'elle fût semblable à celles des plus pauvres bærs et couverte de chaume ; les planches modernes sont un anachronisme sur le territoire de la *Légende des siècles*. L'intérieur du temple n'offre de notable qu'un vieux tableau représentant la Cène et une chaire de vérité datant de 1683.

Sur ce, les poneys, agitant au vent leur longue crinière, se trouvaient réunis, et, les enfourchant à l'islandaise, c'est-à-dire d'un bond sans me servir du petit étrier national, nous galopâmes jusqu'à l'Almannagjà.

L'abîme franchi, je stoppai, et de la colline je voulus dire adieu au paysage environnant le vallon, resserré par ses lugubres murailles de pierre.

Le grandiose lac bleu déroulait au sud ses eaux plus belles et plus limpides que celles des lacs suisses ; une brise assez violente élançait l'onde avec impétuosité contre les deux îlots noirâtres qui surgissent au milieu, et faisait jaillir sur le roc des flots d'écume étincelants ; l'horizon, des trois autres côtés, était fermé par des montagnes élevées : au nord-ouest, les créneaux de Sulur, dentelés, hérissés comme les aiguilles de la banquise ; au nord-est, le « Large-Bouclier », tachant le ciel bleuâtre de sa neige argentée, et plus loin, vaguement aperçus, les glaciers immaculés du Langjökull, puis l'Armansfell, qui doit son nom au géant Orman, dont le tombeau fut creusé sur les flancs du noir massif.

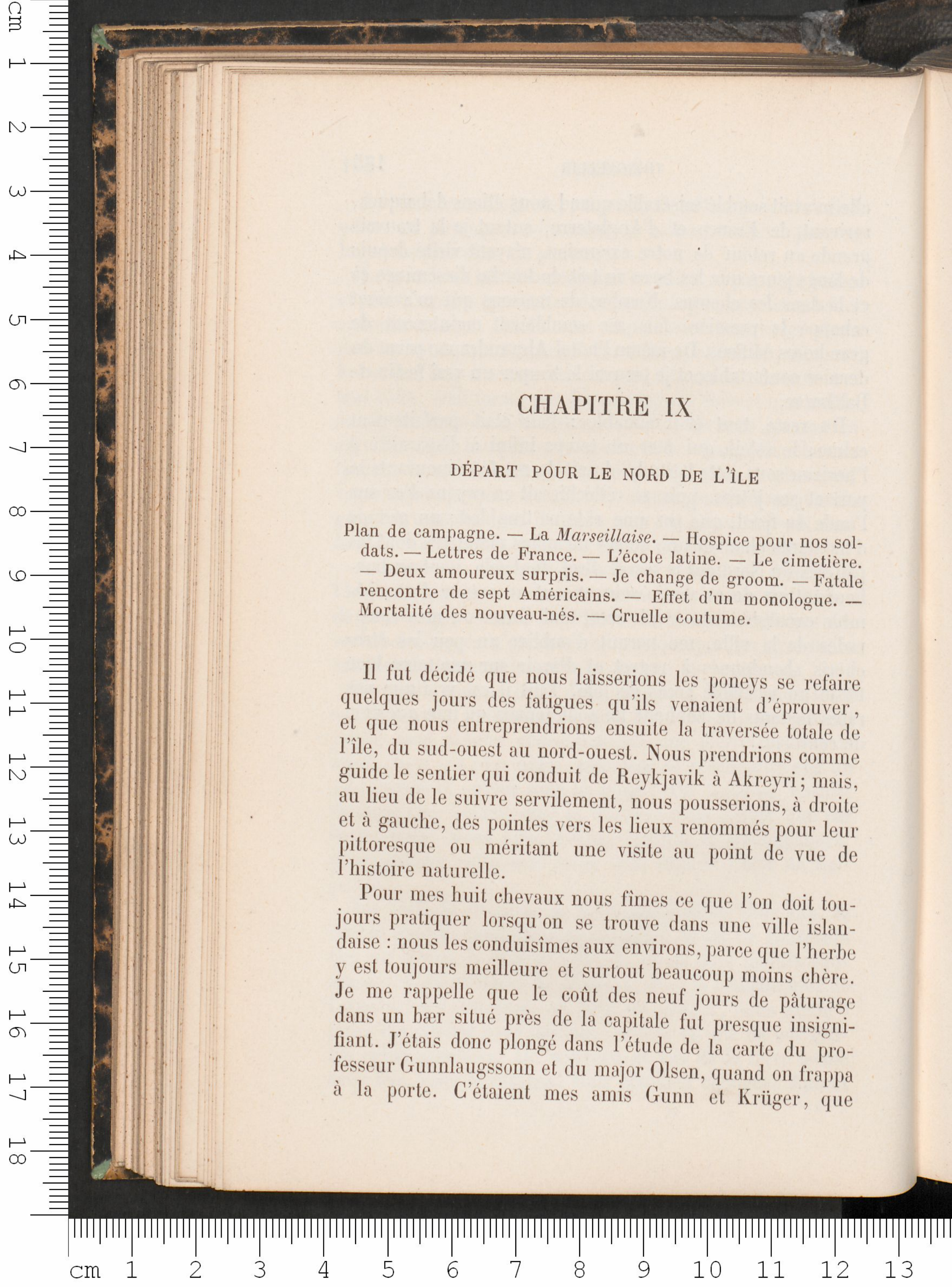
A peine ces tableaux grandioses avaient-ils disparu à l'horizon, que nous nous retrouvâmes au milieu de l'océan de pierres qui entoure Reykjavik. La monotonie de ces déserts volcaniques n'est interrompue que par les pyramides (*varda*) destinées à montrer le chemin au voyageur.

En avril, comme je le dirai plus loin, je dus mon salut à ces bornes indicatrices, que les Islandais ne passent jamais sans ajouter charitablement une pierre au tas primitif. Sans ces pyramides, comment se reconnaître sur un sol dénudé et enfoui sous la neige? On traverse ensuite de véritables landes, dont la tristesse n'est égayée que par deux étangs assez jolis, Leirugvǫgsvatn et Geldingatjörn, pour aborder enfin une route faite dans la vallée de Seljadalr.

En 1887 la chaussée se prolongeait même plus loin. Je citerai encore, pour ne rien négliger, le lac de Hafravatn (lac du Bouc), la rivière Ellidaar, où je pris maints saumons avec les officiers du *Dupleix* ; et... la blanche tour de l'observatoire, entrevue au bout du sentier, nous excite à jouer des jambes pour ranimer l'ardeur éteinte de nos gentils petits coursiers. De nouveau et vue de la terre ferme cette fois, voici la capitale. Mais combien changée! Autant

elle m'avait semblé misérable quand nous étions débarqués, arrivant de France et d'Angleterre, autant je la trouvais grande au retour de notre excursion, n'ayant visité depuis de longs jours que les bærs au toit de tourbe disséminés çà et là dans les champs. Nombre de maisons qui m'avaient échappé la première fois me semblaient maintenant de grandioses édifices. De même l'hôtel Alexandra me parut du dernier confortable, et je trouvai le souper un vrai festin de Balthazar.

Du reste, tout était aimable : l'air était parfaitement calme; le soleil, qui met un temps infini à disparaître à l'horizon sous cette latitude, dorait de ses feux mourants le port et ses jetées, puis se réfléchissait en rayons d'or sur l'onde du fjord, que pas une ride ne troublait; un groupe d'habitants chantait une de ces mélodies plaintives dont les peuples du Nord ont le secret. Bref, tout cela, joint au bonheur intime de se sentir sain et sauf au retour d'une pénible excursion, de revoir mon ami Gunn ou mes camarades de la ville, me permit d'oublier un peu les êtres chéris abandonnés à regret et d'avoir sur une terre bien triste un véritable accès de joie. Tant il est vrai que nos rares instants de bonheur ne sont jamais qu'une question de contraste !



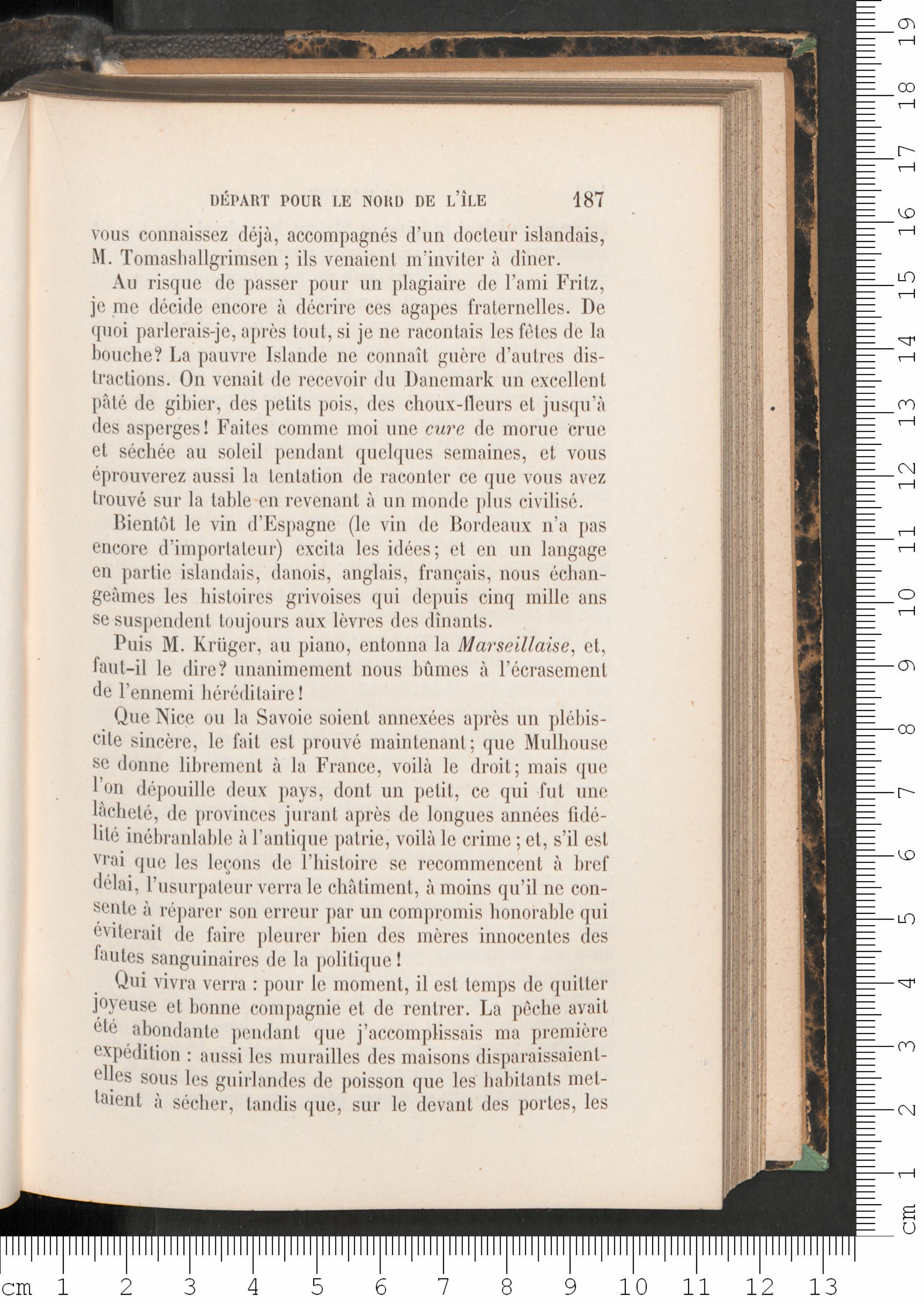
CHAPITRE IX

DÉPART POUR LE NORD DE L'ÎLE

Plan de campagne. — La *Marseillaise*. — Hospice pour nos soldats. — Lettres de France. — L'école latine. — Le cimetière. — Deux amoureux surpris. — Je change de groom. — Fatale rencontre de sept Américains. — Effet d'un monologue. — Mortalité des nouveau-nés. — Cruelle coutume.

Il fut décidé que nous laisserions les poneys se refaire quelques jours des fatigues qu'ils venaient d'éprouver, et que nous entreprendrions ensuite la traversée totale de l'île, du sud-ouest au nord-ouest. Nous prendrions comme guide le sentier qui conduit de Reykjavik à Akreyri; mais, au lieu de le suivre servilement, nous pousserions, à droite et à gauche, des pointes vers les lieux renommés pour leur pittoresque ou méritant une visite au point de vue de l'histoire naturelle.

Pour mes huit chevaux nous fîmes ce que l'on doit toujours pratiquer lorsqu'on se trouve dans une ville islandaise : nous les conduisîmes aux environs, parce que l'herbe y est toujours meilleure et surtout beaucoup moins chère. Je me rappelle que le coût des neuf jours de pâturage dans un bær situé près de la capitale fut presque insignifiant. J'étais donc plongé dans l'étude de la carte du professeur Gunnlaugssonn et du major Olsen, quand on frappa à la porte. C'étaient mes amis Gunn et Krüger, que



vous connaissez déjà, accompagnés d'un docteur islandais, M. Tomashallgrimsen ; ils venaient m'inviter à dîner.

Au risque de passer pour un plagiaire de l'ami Fritz, je me décide encore à décrire ces agapes fraternelles. De quoi parlerais-je, après tout, si je ne racontais les fêtes de la bouche? La pauvre Islande ne connaît guère d'autres distractions. On venait de recevoir du Danemark un excellent pâté de gibier, des petits pois, des choux-fleurs et jusqu'à des asperges! Faites comme moi une *cure* de morue crue et séchée au soleil pendant quelques semaines, et vous éprouverez aussi la tentation de raconter ce que vous avez trouvé sur la table en revenant à un monde plus civilisé.

Bientôt le vin d'Espagne (le vin de Bordeaux n'a pas encore d'importateur) excita les idées; et en un langage en partie islandais, danois, anglais, français, nous échangeâmes les histoires grivoises qui depuis cinq mille ans se suspendent toujours aux lèvres des dînants.

Puis M. Krüger, au piano, entonna la *Marseillaise*, et, faut-il le dire? unanimement nous bûmes à l'écrasement de l'ennemi héréditaire!

Que Nice ou la Savoie soient annexées après un plébiscite sincère, le fait est prouvé maintenant; que Mulhouse se donne librement à la France, voilà le droit; mais que l'on dépouille deux pays, dont un petit, ce qui fut une lâcheté, de provinces jurant après de longues années fidélité inébranlable à l'antique patrie, voilà le crime ; et, s'il est vrai que les leçons de l'histoire se recommencent à bref délai, l'usurpateur verra le châtiment, à moins qu'il ne consente à réparer son erreur par un compromis honorable qui éviterait de faire pleurer bien des mères innocentes des fautes sanguinaires de la politique!

Qui vivra verra : pour le moment, il est temps de quitter joyeuse et bonne compagnie et de rentrer. La pêche avait été abondante pendant que j'accomplissais ma première expédition : aussi les murailles des maisons disparaissaient-elles sous les guirlandes de poisson que les habitants mettaient à sécher, tandis que, sur le devant des portes, les

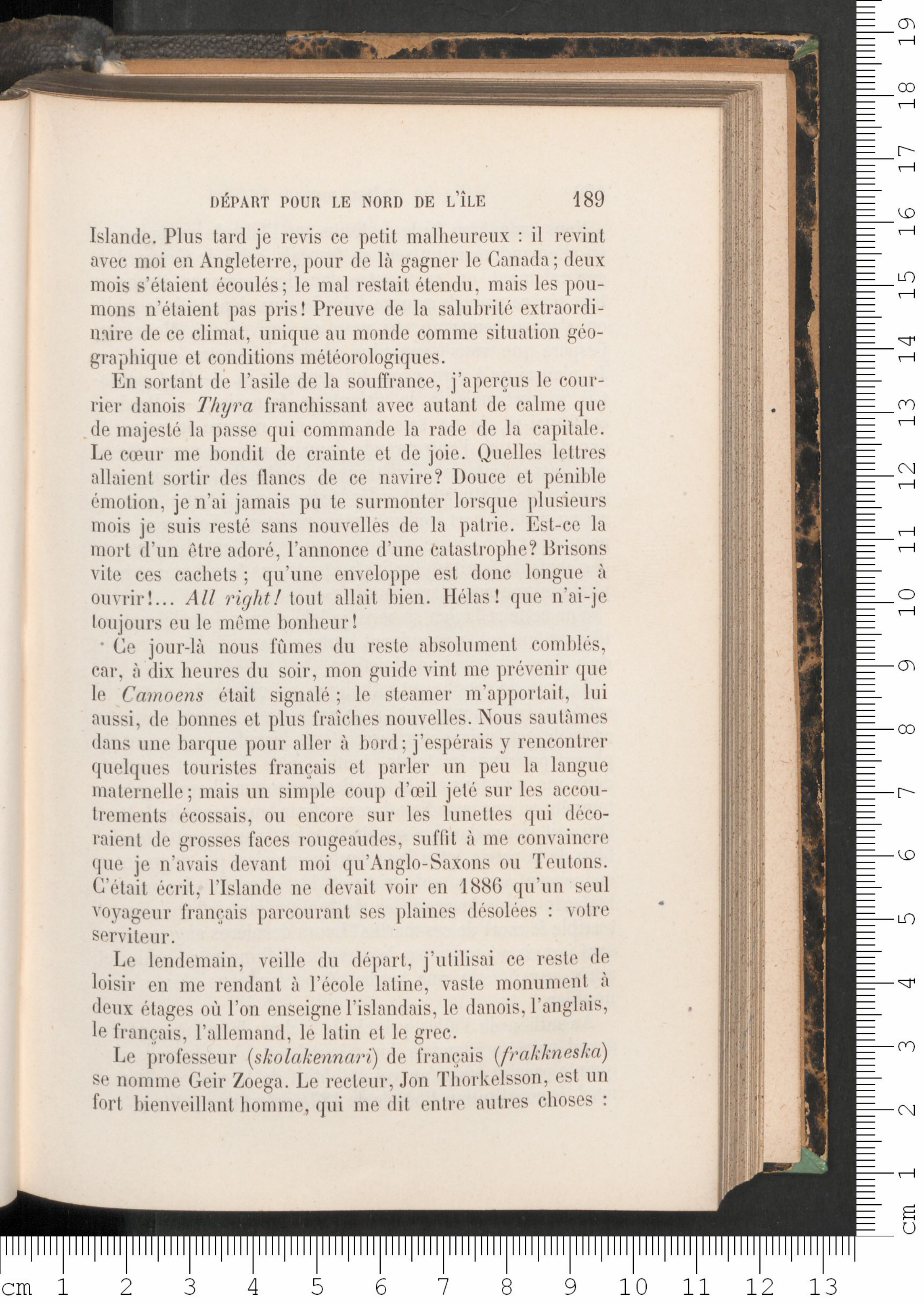
femmes cardaient la laine et filaient le vadmel. Ce travail silencieux, accompli au crépuscule étrange du minuit polaire, donnait aux rues de Reykjavik un aspect singulier : on eût dit des ombres s'agitant au milieu d'une ville morte.

Dès huit heures du matin je fus sur pied pour aller visiter l'hôpital; ce n'est, à la vérité, qu'une modeste maison en bois, située à droite de la route de l'observatoire, mais elle est généreusement ouverte par la pauvre ville aux étrangers comme aux gens du pays; elle est desservie par mon brave ami le Dr Jönas Jönassen, dont la thèse sur l'échinocoque islandais est fort remarquable. Sur cinq malades, trois étaient des matelots français. L'un avait la fièvre; le second, appartenant à notre croiseur de guerre l'*Indre*, s'était brisé la clavicule en tombant du grand mât sur le pont par un jour de tempête; le troisième s'était contusionné dans une chute analogue. M'entendre parler français fut pour ces braves gens une surprise et une joie.

L'un d'eux, Parisien de naissance, me sembla prendre son mal fort en patience. « Croiriez-vous, me dit le docteur, que notre infirmière (Chrétienne était son nom) est venue se plaindre qu'elle ne pouvait plus entrer dans sa chambre sans qu'il tombât à genoux, en lui faisant ce qu'elle croit être des déclarations, puisqu'elle ne comprend pas le français! »

Ayant taquiné à ce sujet notre jeune compatriote, il prit le ciel à témoin de la pureté de ses intentions et me répondit : « Je ne lui fais pas la cour, je la supplie seulement de me donner de l'alcool camphré, mais elle ne peut deviner ce que je lui demande. — Voilà quelques cigares pour vous et pour vos deux camarades, dis-je à mon gavroche; mais ne tourmentez plus Chrétienne; Reykjavik et Batignolles ont des mœurs différentes! »

Dans une autre chambrette gisait sur son lit de sangle un pauvre adolescent qui, fait curieux dans un pays où la phtisie n'existe pas, avait une tumeur blanche du genou nettement caractérisée. M. Jönassen me demanda si j'amputerais : je dis que non, parce que nous sommes en



Islande. Plus tard je revis ce petit malheureux : il revint avec moi en Angleterre, pour de là gagner le Canada ; deux mois s'étaient écoulés ; le mal restait étendu, mais les poumons n'étaient pas pris ! Preuve de la salubrité extraordinaire de ce climat, unique au monde comme situation géographique et conditions météorologiques.

En sortant de l'asile de la souffrance, j'aperçus le courrier danois *Thyra* franchissant avec autant de calme que de majesté la passe qui commande la rade de la capitale. Le cœur me bondit de crainte et de joie. Quelles lettres allaient sortir des flancs de ce navire? Douce et pénible émotion, je n'ai jamais pu te surmonter lorsque plusieurs mois je suis resté sans nouvelles de la patrie. Est-ce la mort d'un être adoré, l'annonce d'une catastrophe? Brisons vite ces cachets ; qu'une enveloppe est donc longue à ouvrir !... *All right!* tout allait bien. Hélas ! que n'ai-je toujours eu le même bonheur !

Ce jour-là nous fûmes du reste absolument comblés, car, à dix heures du soir, mon guide vint me prévenir que le *Camoens* était signalé ; le steamer m'apportait, lui aussi, de bonnes et plus fraîches nouvelles. Nous sautâmes dans une barque pour aller à bord ; j'espérais y rencontrer quelques touristes français et parler un peu la langue maternelle ; mais un simple coup d'œil jeté sur les accoutrements écossais, ou encore sur les lunettes qui décoraient de grosses faces rougeaudes, suffit à me convaincre que je n'avais devant moi qu'Anglo-Saxons ou Teutons. C'était écrit, l'Islande ne devait voir en 1886 qu'un seul voyageur français parcourant ses plaines désolées : votre serviteur.

Le lendemain, veille du départ, j'utilisai ce reste de loisir en me rendant à l'école latine, vaste monument à deux étages où l'on enseigne l'islandais, le danois, l'anglais, le français, l'allemand, le latin et le grec.

Le professeur (*skolakennari*) de français (*frakkneska*) se nomme Geir Zoega. Le recteur, Jon Thorkelsson, est un fort bienveillant homme, qui me dit entre autres choses :

« Nous avons une foule de livres sur l'Islande en anglais et ën allemand, mais un seul en français, celui de Gaimard, et généralement on se montre dans les ouvrages étrangers très sévère pour la pauvre Islande, aux dépens de laquelle on s'égaye beaucoup. Si vous en écrivez un, Monsieur, j'espère que vous serez plus aimable à notre égard. — Je n'aurai qu'à être *vrai*, lui répondis-je. — Oh! ajouta-t-il, je reconnais là la galanterie française. — Pardon, continuai-je, je ne sais ce que me réserve la nouvelle expédition que j'entreprends demain, mais je vous affirme que, sans flatterie, j'ai trouvé, de Reykjavik au grand glacier de Vatnajökull, des fermes qui, toute comparaison mise à part, puisque pour résister à l'ouragan vous ne pouvez construire que des huttes, étaient dirigées par des chefs de famille plus instruits et plus franchement hospitaliers que nos campagnards. »

Sur cette réflexion sincère, je laissai monsieur le recteur très content, et, poursuivant seul ma promenade au travers du village, j'arrivai au cimetière.

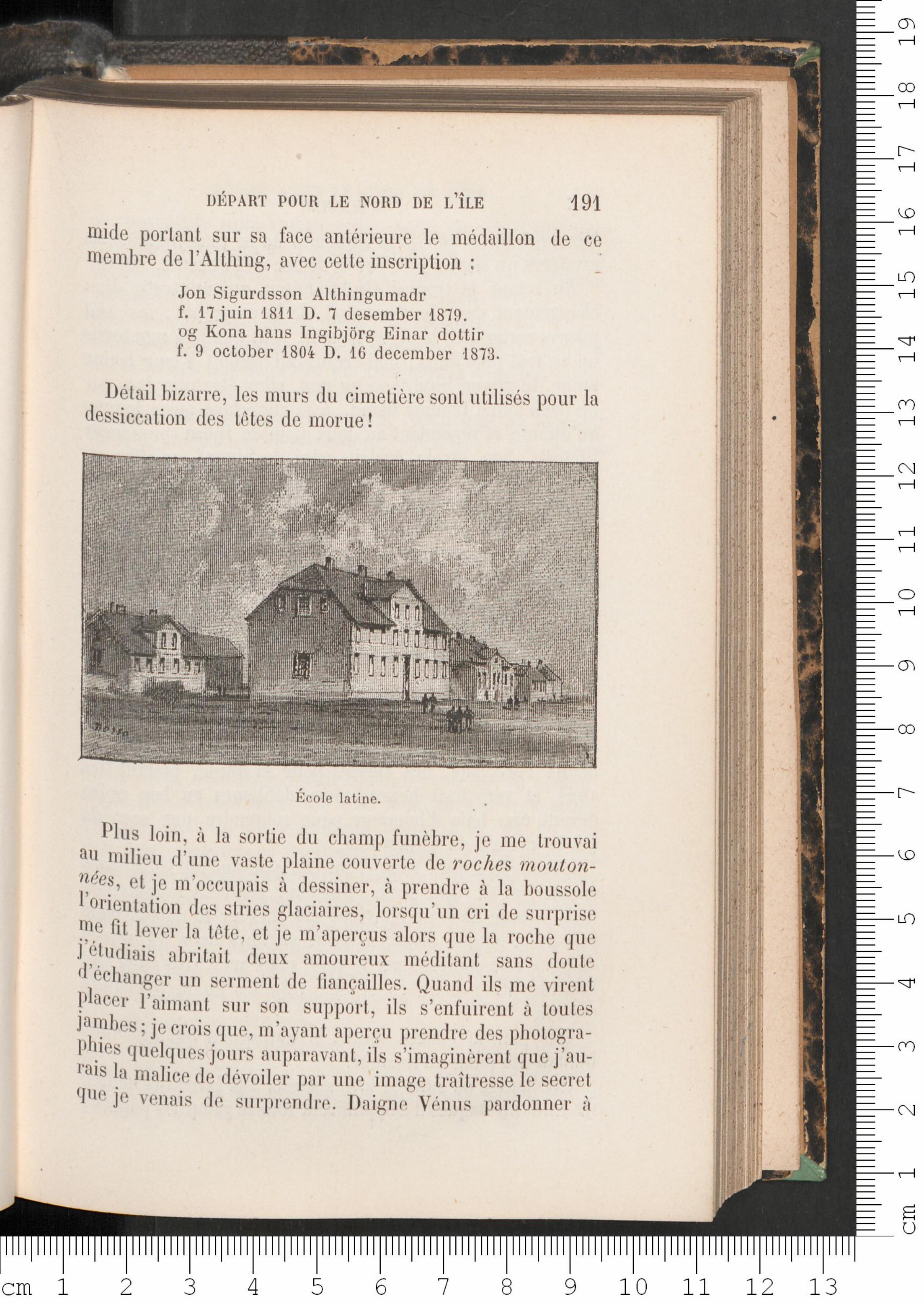
Le coin de gauche est catholique, au milieu du reste, qui est terre luthérienne, et on se croirait en France, tant les croix de bois noires aux inscriptions blanches marquent de places pour nos matelots, jeunes gens de vingt à vingt-deux ans, qui dorment là leur dernier sommeil après qu'une tempête ou une maladie est venue finir leurs terribles luttes. Qui sait si au dernier soupir ils n'ont pas regretté le ciel bleu de la patrie, et si leur douleur ne s'est pas augmentée en pensant que ce sol, triste et désolé comme les nuages blafards de son horizon, les garderait à jamais? Qu'elle est terrible la mort de ces marins! Leurs dernières angoisses ne sont jamais adoucies par le serrement d'une main amie, et après eux il reste une tombe où personne ne vient s'agenouiller.

Au milieu de l'allée principale s'élève le monument du grand patriote islandais Jon Sigurdsson, dont la voix éloquente parvint jusqu'au roi et obtint de la cour de Danemark la constitution libérale de 1874; c'est une petite pyra-

mide portant sur sa face antérieure le médaillon de ce membre de l'Althing, avec cette inscription :

Jon Sigurdsson Althingumadr
f. 17 juin 1811 D. 7 desember 1879.
og Kona hans Ingibjörg Einar dottir
f. 9 october 1804 D. 16 december 1873.

Détail bizarre, les murs du cimetière sont utilisés pour la dessiccation des têtes de morue !



École latine.

Plus loin, à la sortie du champ funèbre, je me trouvai au milieu d'une vaste plaine couverte de *roches moutonnées*, et je m'occupais à dessiner, à prendre à la boussole l'orientation des stries glaciaires, lorsqu'un cri de surprise me fit lever la tête, et je m'aperçus alors que la roche que j'étudiais abritait deux amoureux méditant sans doute d'échanger un serment de fiançailles. Quand ils me virent placer l'aimant sur son support, ils s'enfuirent à toutes jambes ; je crois que, m'ayant aperçu prendre des photographies quelques jours auparavant, ils s'imaginèrent que j'aurais la malice de dévoiler par une image traîtresse le secret que je venais de surprendre. Daigne Vénus pardonner à

Minerve ! Désormais je m'efforcerai de ne plus troubler les mystères qu'aime à présider la déesse de la beauté.

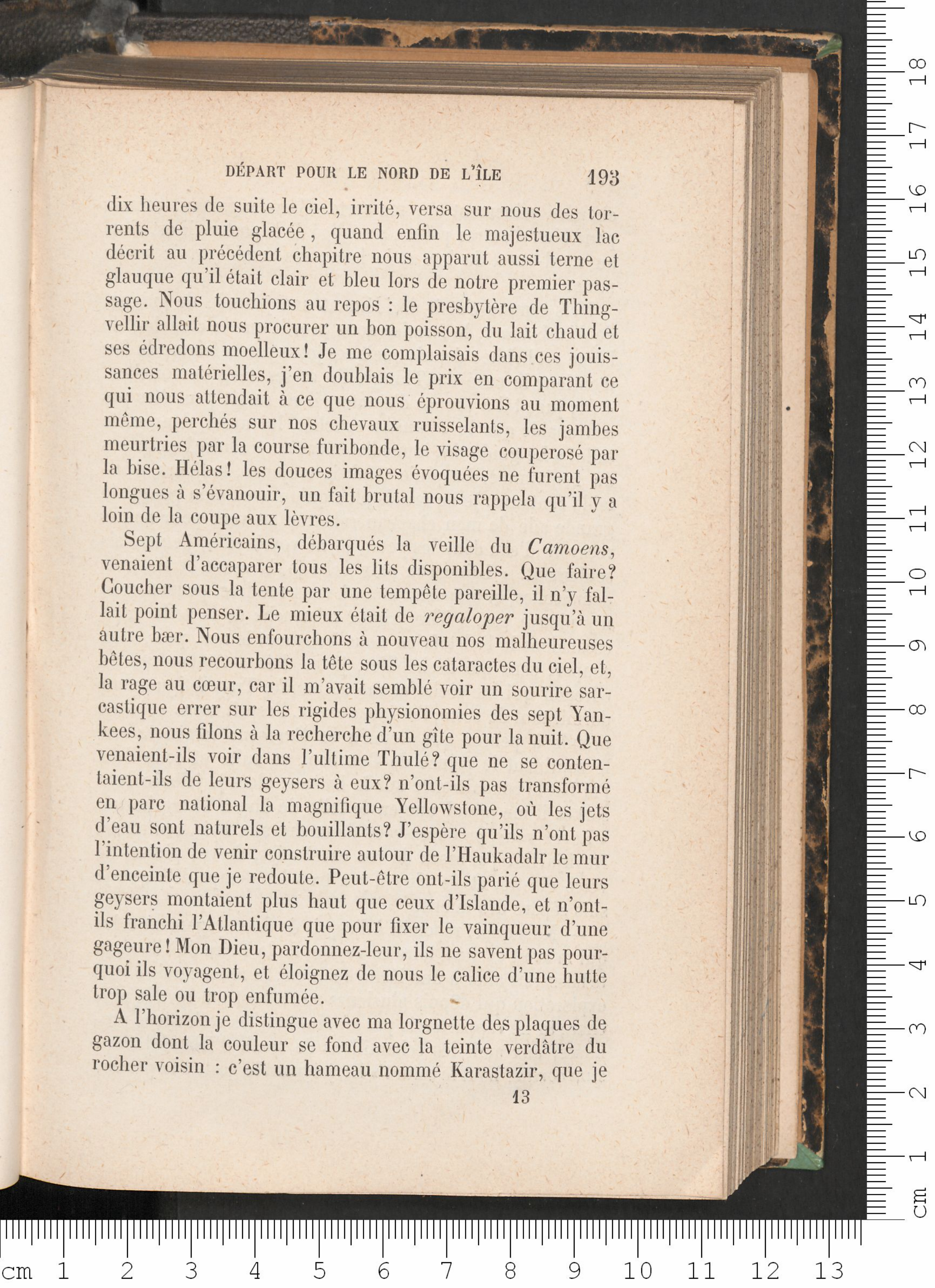
Au retour je trouvai Gudmundsen, qui m'avertit d'un changement dans le personnel de la caravane : les huit poneys resteraient bien les mêmes, sauf que j'en monterais un au trot plus doux ; mais celui qui veillait à leur bonne tenue, le groom Sigurd en un mot, allait être remplacé par un beau jeune homme blond, à la chevelure aussi longue qu'hirsute et répondant au doux nom de Björn (prononcez Biâtnê). Son savoir égalait celui de Sigurd, m'affirmait mon guide : mes bottes seraient aussi bien graissées (c'est-à-dire, murmurai-je tout bas, qu'il ne s'en occuperait pas plus que son prédécesseur), les poneys aussi bien sellés ; bref, je serais très aimable d'accepter cette modification, qui permettrait de satisfaire un chasseur anglais auquel Sigurd plaisait. « Va pour Biâtnê. Mais est-il aussi gentleman ? — Oui, dôctô ! il est candidat en théologie. » Après la magistrature, le clergé était admis à l'insigne honneur de me servir de palefrenier.

A peine l'aurore aux doigts de rose ailleurs, mais trempés dans l'encre ici, eut-elle ouvert les portes du ciel, que ma caravane, légèrement modifiée, vint saluer M. Krüger. Il me donna l'accolade, des cigares pour la route, prévint les amis, et vers huit heures nous défilâmes en bon ordre devant une haie d'honneur pour reprendre une seconde fois le chemin de Thingvellir.

L'ouragan faisait rage, l'aquilon poursuivait les nuages amoncelés, et une pluie diluvienne semblait imminente ; mais comme nous ne pouvions pas différer le départ pour une aussi longue étape, nous disparûmes dans un nuage de poussière soulevée par le vent, nous arrachant ainsi aux hourras des camarades et aux voluptés de la *grrrande* capitale.

Que pouvait l'orage contre le waterproof qui m'emmitouflait des pieds au menton ?

Dix heures de suite la lave succéda à la lave ; dix heures de suite les flaques d'eau jaillirent sous le galop des poneys ;



dix heures de suite le ciel, irrité, versa sur nous des torrents de pluie glacée, quand enfin le majestueux lac décrit au précédent chapitre nous apparut aussi terne et glauque qu'il était clair et bleu lors de notre premier passage. Nous touchions au repos : le presbytère de Thingvellir allait nous procurer un bon poisson, du lait chaud et ses édredons moelleux! Je me complaisais dans ces jouissances matérielles, j'en doublais le prix en comparant ce qui nous attendait à ce que nous éprouvions au moment même, perchés sur nos chevaux ruisselants, les jambes meurtries par la course furibonde, le visage couperosé par la bise. Hélas! les douces images évoquées ne furent pas longues à s'évanouir, un fait brutal nous rappela qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

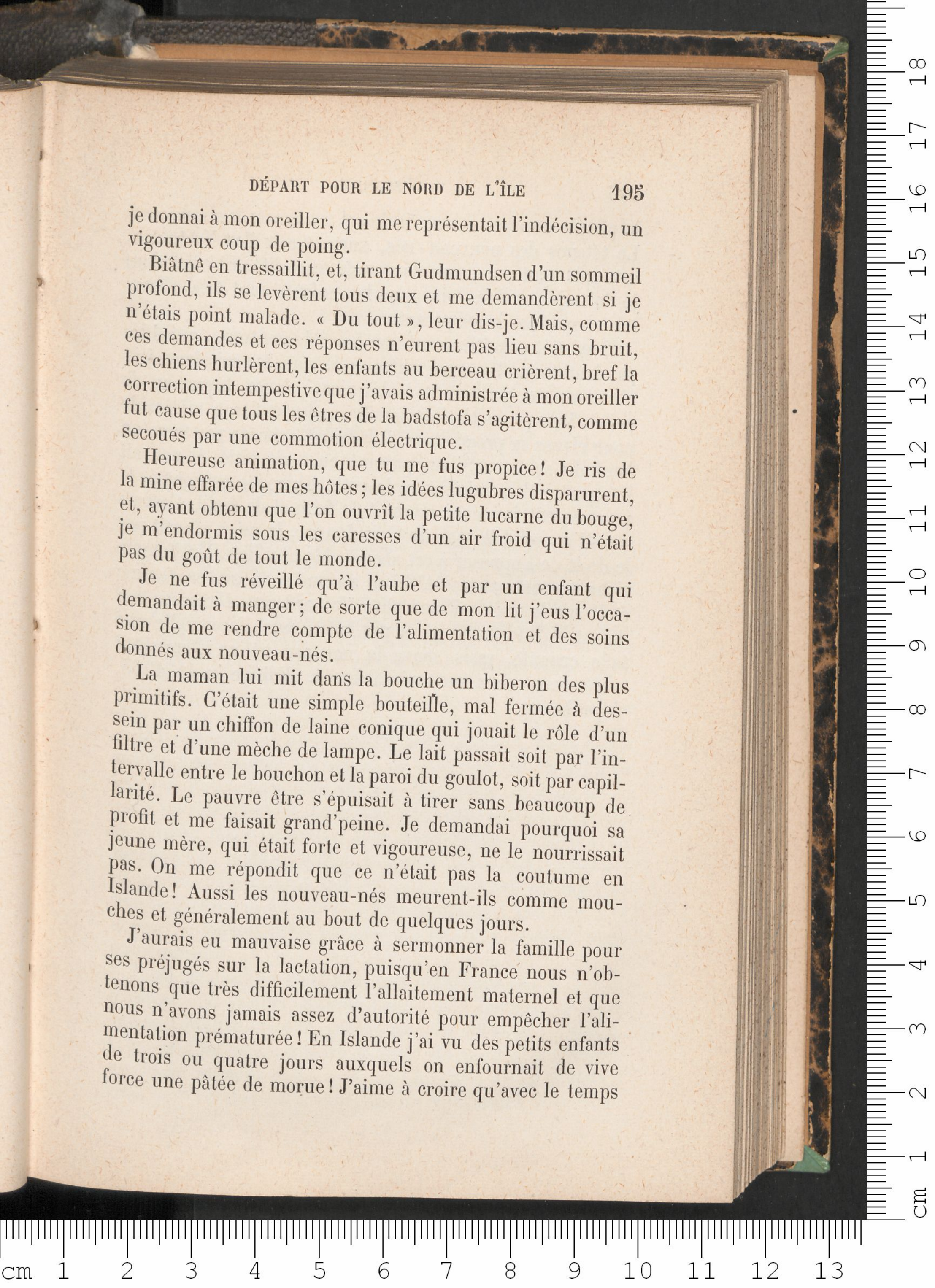
Sept Américains, débarqués la veille du *Camoens*, venaient d'accaparer tous les lits disponibles. Que faire? Coucher sous la tente par une tempête pareille, il n'y fallait point penser. Le mieux était de *regaloper* jusqu'à un autre bær. Nous enfourchons à nouveau nos malheureuses bêtes, nous recourbons la tête sous les cataractes du ciel, et, la rage au cœur, car il m'avait semblé voir un sourire sarcastique errer sur les rigides physionomies des sept Yankees, nous filons à la recherche d'un gîte pour la nuit. Que venaient-ils voir dans l'ultime Thulé? que ne se contentaient-ils de leurs geysers à eux? n'ont-ils pas transformé en parc national la magnifique Yellowstone, où les jets d'eau sont naturels et bouillants? J'espère qu'ils n'ont pas l'intention de venir construire autour de l'Haukadalr le mur d'enceinte que je redoute. Peut-être ont-ils parié que leurs geysers montaient plus haut que ceux d'Islande, et n'ont-ils franchi l'Atlantique que pour fixer le vainqueur d'une gageure! Mon Dieu, pardonnez-leur, ils ne savent pas pourquoi ils voyagent, et éloignez de nous le calice d'une hutte trop sale ou trop enfumée.

A l'horizon je distingue avec ma lorgnette des plaques de gazon dont la couleur se fond avec la teinte verdâtre du rocher voisin : c'est un hameau nommé Karastazir, que je

cherche vainement sur ma carte. Gunnlaugssonn, comme pour bien d'autres points, a négligé de le porter. Il est situé au nord-ouest du lac, et le bær nous semble avoir bonne mine.

Mais comme c'était décidément une journée de guigne, de *black-heart*, le fermier nous avertit que la chambre de l'hôte est habitée depuis quelques jours par la femme de feu monsieur le curé de Thingvellir et ses trois demoiselles. « Or, juge-t-il à propos d'ajouter, il ne serait peut-être pas convenable que le *Fransko* couchât, lui aussi, dans cette salle ! » Le guide vint immédiatement me traduire l'embarras du bonhomme. La pluie tombait toujours ; toujours, véritable centaure, je ne faisais plus qu'un avec mon poney ; la grande aile de mon chapeau rabattue au vent pour ne pas recevoir d'eau dans les yeux, je ne voyais rien, j'entendais seulement. « Laissez en paix, criai-je, la veuve et ses trois demoiselles, et emportez-moi où vous voudrez, pourvu qu'il n'y pleuve pas. » Thorgrimur m'arrache de la selle, nous escaladons la badstofa en nous bouchant le nez, puis, sans souper, sans me déshabiller, je me laisse tomber sur un édredon qui me sèche et me réchauffe. Trop fatigué pour dormir tout de suite, l'estomac creux, l'esprit morose, je me prends à penser que demain le *Camoens* ramènera sur le continent le prince de Bourbon, sa suite et ceux dont j'ai fait la connaissance sur le bateau ; alors je jalouse leur sort et il me prend une envie folle de dire à Thorgrimur : « Levez-vous, procurez-vous deux chevaux frais, rentrons à Reykjavik : j'ai assez de vos cavalcades, de vos pluies, de votre disette, et de plus il y a trop longtemps déjà que je suis séparé des miens.

— Mais quoi ! répondit à l'esprit de découragement celui qui m'avait excité à faire ce voyage de la Terre de Glace, tu te laisserais aller à une lâche décision ; tu renoncerais à une exploration qui depuis plusieurs années est ton rêve le plus cher ; tu ne rapporterais pas au Muséum les collections promises, aux amis les échantillons de spath d'Islande ! *Sursum corda !* haut le cœur ! » Et, joignant le geste à la parole,



je donnai à mon oreiller, qui me représentait l'indécision, un vigoureux coup de poing.

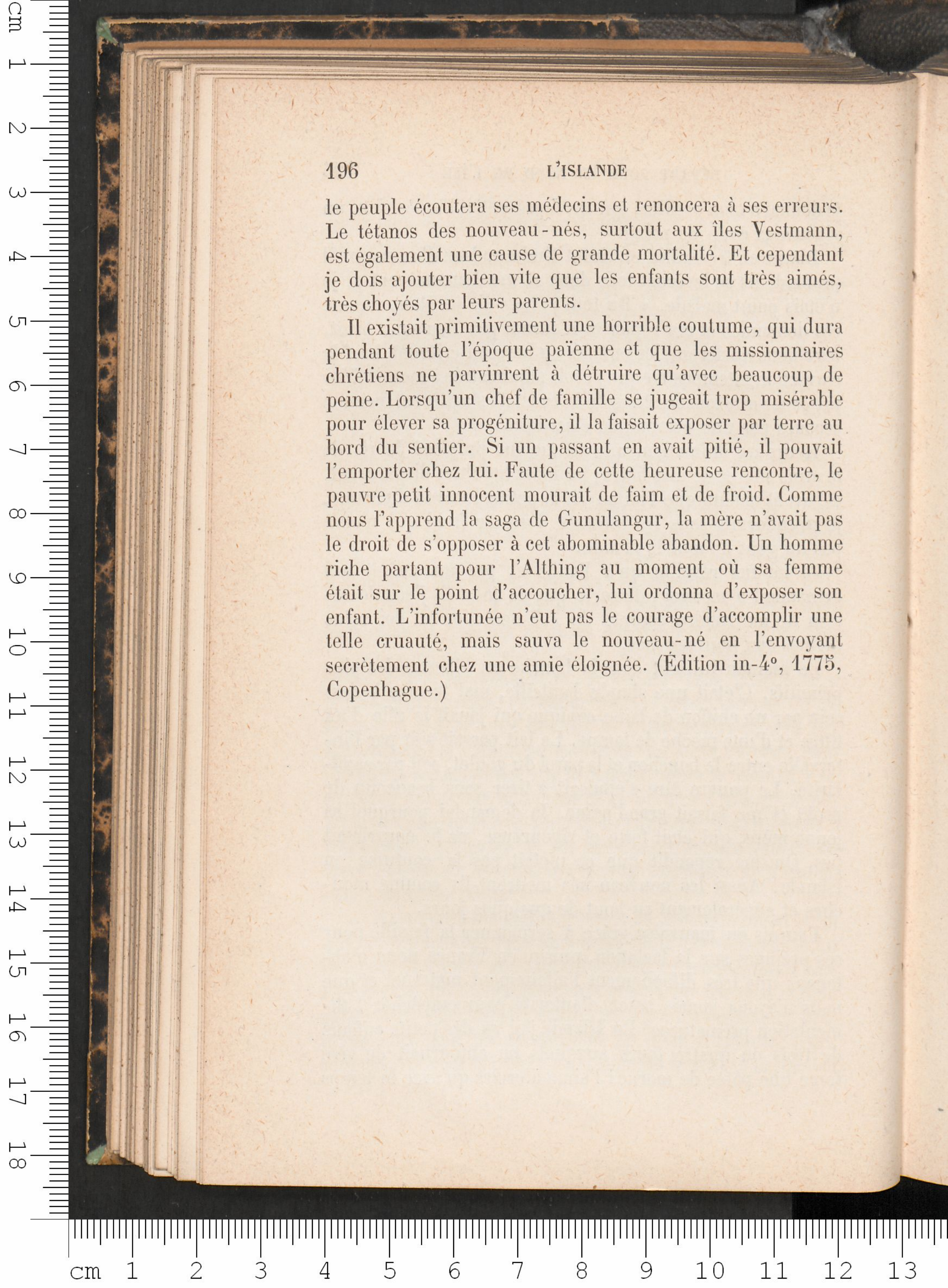
Biâtnê en tressaillit, et, tirant Gudmundsen d'un sommeil profond, ils se levèrent tous deux et me demandèrent si je n'étais point malade. « Du tout », leur dis-je. Mais, comme ces demandes et ces réponses n'eurent pas lieu sans bruit, les chiens hurlèrent, les enfants au berceau crièrent, bref la correction intempestive que j'avais administrée à mon oreiller fut cause que tous les êtres de la badstofa s'agitèrent, comme secoués par une commotion électrique.

Heureuse animation, que tu me fus propice! Je ris de la mine effarée de mes hôtes; les idées lugubres disparurent, et, ayant obtenu que l'on ouvrît la petite lucarne du bouge, je m'endormis sous les caresses d'un air froid qui n'était pas du goût de tout le monde.

Je ne fus réveillé qu'à l'aube et par un enfant qui demandait à manger; de sorte que de mon lit j'eus l'occasion de me rendre compte de l'alimentation et des soins donnés aux nouveau-nés.

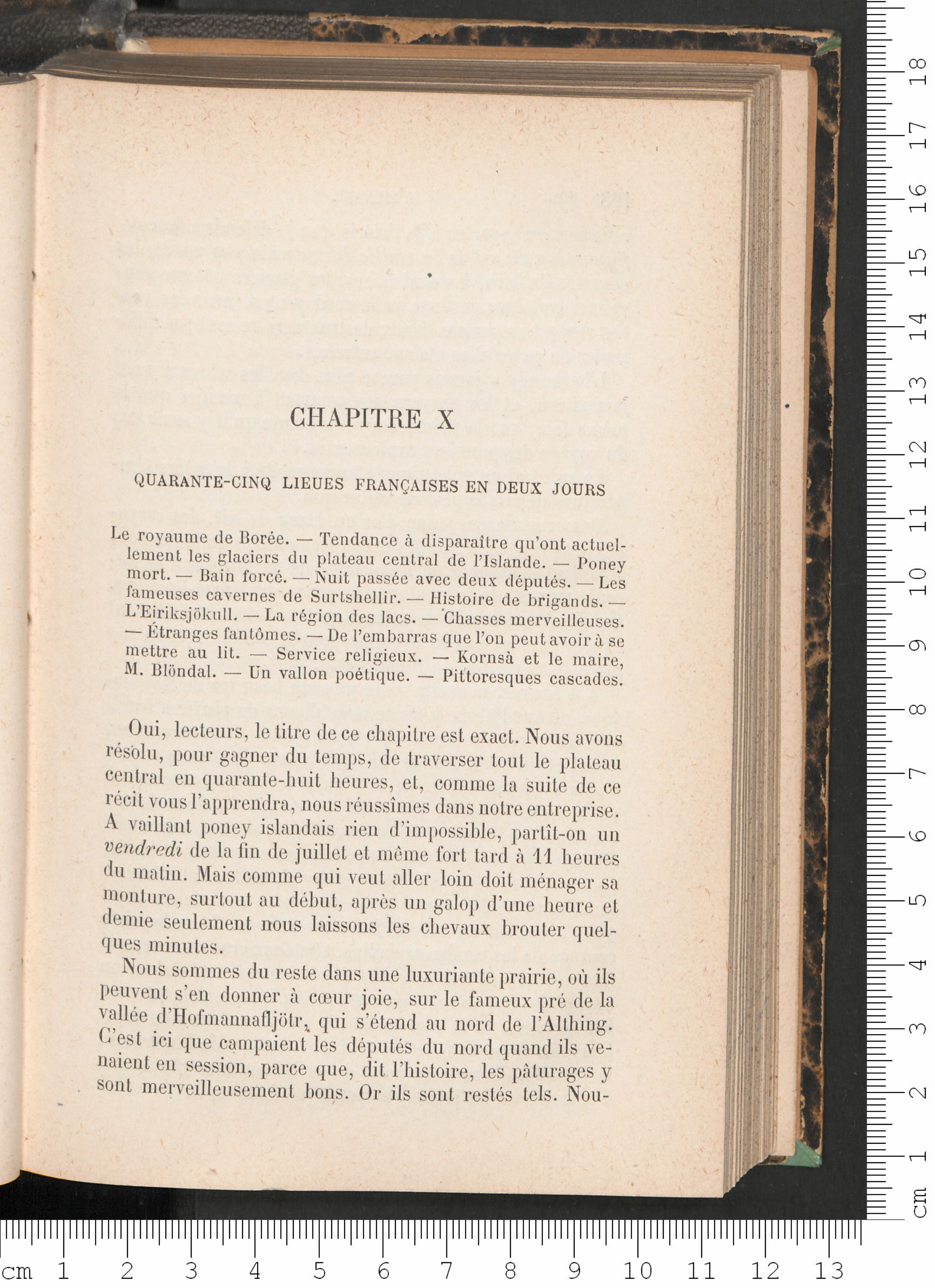
La maman lui mit dans la bouche un biberon des plus primitifs. C'était une simple bouteille, mal fermée à dessein par un chiffon de laine conique qui jouait le rôle d'un filtre et d'une mèche de lampe. Le lait passait soit par l'intervalle entre le bouchon et la paroi du goulot, soit par capillarité. Le pauvre être s'épuisait à tirer sans beaucoup de profit et me faisait grand'peine. Je demandai pourquoi sa jeune mère, qui était forte et vigoureuse, ne le nourrissait pas. On me répondit que ce n'était pas la coutume en Islande! Aussi les nouveau-nés meurent-ils comme mouches et généralement au bout de quelques jours.

J'aurais eu mauvaise grâce à sermonner la famille pour ses préjugés sur la lactation, puisqu'en France nous n'obtenons que très difficilement l'allaitement maternel et que nous n'avons jamais assez d'autorité pour empêcher l'alimentation prématurée! En Islande j'ai vu des petits enfants de trois ou quatre jours auxquels on enfournait de vive force une pâtée de morue! J'aime à croire qu'avec le temps



le peuple écoutera ses médecins et renoncera à ses erreurs. Le tétanos des nouveau-nés, surtout aux îles Vestmann, est également une cause de grande mortalité. Et cependant je dois ajouter bien vite que les enfants sont très aimés, très choyés par leurs parents.

Il existait primitivement une horrible coutume, qui dura pendant toute l'époque païenne et que les missionnaires chrétiens ne parvinrent à détruire qu'avec beaucoup de peine. Lorsqu'un chef de famille se jugeait trop misérable pour élever sa progéniture, il la faisait exposer par terre au bord du sentier. Si un passant en avait pitié, il pouvait l'emporter chez lui. Faute de cette heureuse rencontre, le pauvre petit innocent mourait de faim et de froid. Comme nous l'apprend la saga de Gunulangur, la mère n'avait pas le droit de s'opposer à cet abominable abandon. Un homme riche partant pour l'Althing au moment où sa femme était sur le point d'accoucher, lui ordonna d'exposer son enfant. L'infortunée n'eut pas le courage d'accomplir une telle cruauté, mais sauva le nouveau-né en l'envoyant secrètement chez une amie éloignée. (Édition in-4°, 1775, Copenhague.)



CHAPITRE X

QUARANTE-CINQ LIEUES FRANÇAISES EN DEUX JOURS

Le royaume de Borée. — Tendance à disparaître qu'ont actuellement les glaciers du plateau central de l'Islande. — Poney mort. — Bain forcé. — Nuit passée avec deux députés. — Les fameuses cavernes de Surtshellir. — Histoire de brigands. — L'Eiriksjökull. — La région des lacs. — Chasses merveilleuses. — Étranges fantômes. — De l'embarras que l'on peut avoir à se mettre au lit. — Service religieux. — Kornsà et le maire, M. Blöndal. — Un vallon poétique. — Pittoresques cascades.

Oui, lecteurs, le titre de ce chapitre est exact. Nous avons résolu, pour gagner du temps, de traverser tout le plateau central en quarante-huit heures, et, comme la suite de ce récit vous l'apprendra, nous réussîmes dans notre entreprise. A vaillant poney islandais rien d'impossible, partît-on un *vendredi* de la fin de juillet et même fort tard à 11 heures du matin. Mais comme qui veut aller loin doit ménager sa monture, surtout au début, après un galop d'une heure et demie seulement nous laissons les chevaux brouter quelques minutes.

Nous sommes du reste dans une luxuriante prairie, où ils peuvent s'en donner à cœur joie, sur le fameux pré de la vallée d'Hofmannafljötr, qui s'étend au nord de l'Althing. C'est ici que campaient les députés du nord quand ils venaient en session, parce que, dit l'histoire, les pâturages y sont merveilleusement bons. Or ils sont restés tels. Nou-

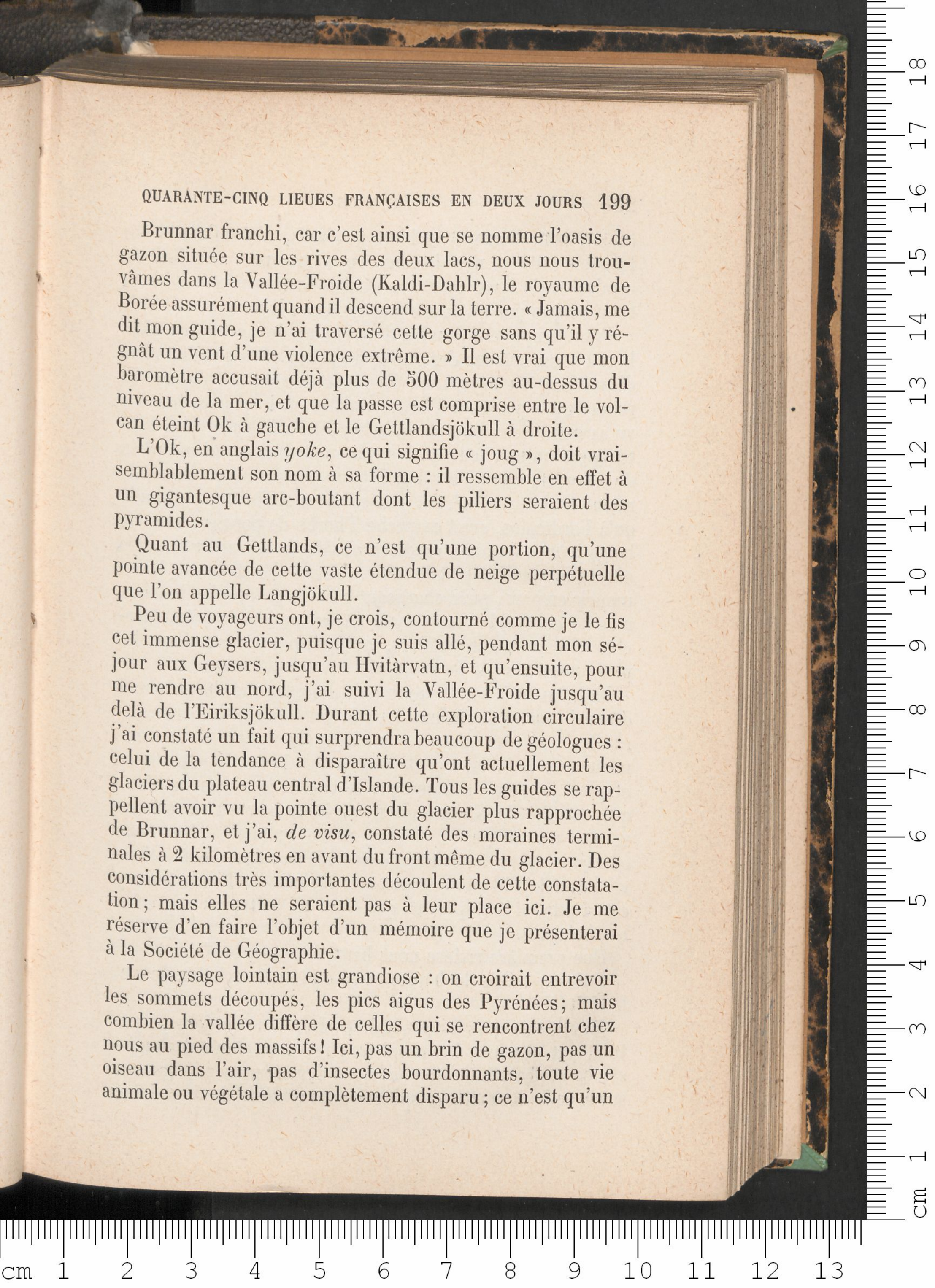
velle preuve apportée à la théorie que je défends : *la configuration du sol de la vieille Islande n'a pas varié;* les courants de lave, les avalanches, les glaciers ont pu supprimer certaines portions jadis verdoyantes, mais les parties respectées par ces fléaux destructeurs ne sont pas différentes de ce qu'elles étaient autrefois.

L'herbe n'y a jamais poussé plus dru, les arbres n'y ont jamais crû, et les chevaux n'y trouvent à manger que le même foin, que la même flouve odorante qu'il y avait lors du voyage des premiers explorateurs.

Le substratum volcanique a toujours été à la même température depuis la période historique.

Des crassulacées jaune d'or ou blanc de lait, des caryophyllées rouges, à feuilles découpées comme de la mousse, émaillent gentiment ce large tapis de verdure, qui se déroule au pied de la montagne neigeuse du Large-Bouclier. On dirait une bande de velours vert tacheté, placée là tout exprès sous les pas du voyageur pour le conduire jusqu'aux glaces immaculées du Skaldabreid.

A 4 heures, nouvelle halte près du beau lac de Reydarvatn, où sur l'herbe humide nous dînons de pluviers froids et d'un verre de rhum. Il y a en réalité deux étangs, un grand et un petit, réunis par une rivière, dont nous approchons avec précaution pour y surprendre les canards. A peine avais-je écarté les joncs du rivage du bout de ma carabine que j'aperçus deux magnifiques oiseaux à bec noir allongé, au cou d'un rouge écarlate, au corps gris et blanc, appelant avec désespoir deux petits qui, nullement effrayés, semblaient vouloir rester pour se rendre compte du bruit que j'avais fait en cassant les roseaux secs. J'eus le triste courage de les rendre orphelins. Ces deux gros oiseaux, qui font maintenant très bon effet dans mon cabinet, étaient un couple de *Colymbus septentrionalis*. Généralement c'est sur les bords de la mer qu'on les rencontre, mais au printemps ils viennent faire leur nid dans les lacs de l'intérieur; la femelle, dévouée au point de se laisser tuer plutôt que d'abandonner les jeunes, ne pond que deux œufs.



Brunnar franchi, car c'est ainsi que se nomme l'oasis de gazon située sur les rives des deux lacs, nous nous trouvâmes dans la Vallée-Froide (Kaldi-Dahlr), le royaume de Borée assurément quand il descend sur la terre. « Jamais, me dit mon guide, je n'ai traversé cette gorge sans qu'il y régnât un vent d'une violence extrême. » Il est vrai que mon baromètre accusait déjà plus de 500 mètres au-dessus du niveau de la mer, et que la passe est comprise entre le volcan éteint Ok à gauche et le Gettlandsjökull à droite.

L'Ok, en anglais *yoke*, ce qui signifie « joug », doit vraisemblablement son nom à sa forme : il ressemble en effet à un gigantesque arc-boutant dont les piliers seraient des pyramides.

Quant au Gettlands, ce n'est qu'une portion, qu'une pointe avancée de cette vaste étendue de neige perpétuelle que l'on appelle Langjökull.

Peu de voyageurs ont, je crois, contourné comme je le fis cet immense glacier, puisque je suis allé, pendant mon séjour aux Geysers, jusqu'au Hvitàrvatn, et qu'ensuite, pour me rendre au nord, j'ai suivi la Vallée-Froide jusqu'au delà de l'Eiriksjökull. Durant cette exploration circulaire j'ai constaté un fait qui surprendra beaucoup de géologues : celui de la tendance à disparaître qu'ont actuellement les glaciers du plateau central d'Islande. Tous les guides se rappellent avoir vu la pointe ouest du glacier plus rapprochée de Brunnar, et j'ai, *de visu*, constaté des moraines terminales à 2 kilomètres en avant du front même du glacier. Des considérations très importantes découlent de cette constatation ; mais elles ne seraient pas à leur place ici. Je me réserve d'en faire l'objet d'un mémoire que je présenterai à la Société de Géographie.

Le paysage lointain est grandiose : on croirait entrevoir les sommets découpés, les pics aigus des Pyrénées ; mais combien la vallée diffère de celles qui se rencontrent chez nous au pied des massifs ! Ici, pas un brin de gazon, pas un oiseau dans l'air, pas d'insectes bourdonnants, toute vie animale ou végétale a complètement disparu ; ce n'est qu'un

vaste amoncellement de blocs scoriacés, d'obsidiennes sur lesquels buttent nos chevaux, ou d'immenses étendues de cendre et de laves grisâtres dont la monotonie n'est interrompue que par quelques flaques d'eau boueuse.

Pour compléter l'illusion d'un champ de mort infini, çà et là nous rencontrons des restes de poney. Ces squelettes en disent long au voyageur : ils racontent tout un drame, ils reportent la pensée à l'heure sinistre où le pauvre böndi a vu sa monture refuser de marcher ; il l'a frappée, mais l'intelligent animal, tournant vers le maître un grand œil plein de douceur, a semblé lui expliquer que les coups ne serviraient à rien : ce n'était pas sa faute si l'hiver, plus rude qu'à l'ordinaire, avait empêché l'herbe de pousser, et si de longs jeûnes l'avaient rendu incapable de traverser une fois encore le grand désert de sable. Alors le böndi l'avait laissé mourir en paix ; puis, chargeant sur son propre dos les harnais de la bête, l'homme avait dû, en proie à la faim, marcher des journées entières, aveuglé par la poussière, les pieds meurtris par les scories !

Maintenant il est 10 heures du soir, les dernières lueurs du vrai jour se dégradent dans la demi-teinte des nuits aurorales, un vent glacé nous cingle la figure, et je commencerais à désespérer de voir jamais la fin de notre rude étape si je n'étais soutenu par la vue de la montagne bleue qui, au dire de Gudmundsen, abrite le bær où nous trouverons un refuge. Courons, courons ; mais plus nous avançons, plus la montagne semble reculer. Nous étions victimes de l'illusion propre aux régions du Nord : l'air y est si pur, si transparent, que l'œil ne sait plus apprécier les distances.

Une première rivière nous barre la route, la Kalda !

Puis un taillis de bouleaux et enfin un véritable fleuve, la Hvita !

Minuit : de gros nuages noirs, vainqueurs du jour perpétuel, ont obscurci l'atmosphère ; les eaux roulent mugissantes au fond de l'abîme, et nous devons passer. A genoux sur la selle, les mains crispées dans la crinière, le regard fixé

sur la rive pour éviter le vertige, je laisse aller; comme les perdrix qui se cachent la tête dans le sable pour avoir moins peur, je m'efforce de ne pas entendre le bruit des cataractes et m'étourdis de mes propres cris : « Oh! oh! attention! hardi! » Nous sommes au milieu, cela va bien; encore quelques mètres et nous touchons la rive, quand, patatras! mon poney, heurtant les deux genoux contre un caillou du fond, s'abat et m'entraîne avec lui. Je roule sous l'écume; le froid est si vif, la douleur si acerbe, que j'éprouve mille difficultés à me relever. Biâtnê me tend la main; mais, augmenté de tout le poids de l'eau qui a pénétré mes vêtements, je dus être hissé sur le cheval. Lorsque, arrivé au bær de Kalmanstunga, je voulus descendre, je m'aperçus que des centaines de petits glaçons me collaient à la selle!

Kalmanstunga, bâti sur les ruines d'un ancien temple païen, à en juger par son enceinte ovale ou par les inscriptions runiques que je trouvai dans le cimetière, est un antre noir, qui semble un merveilleux palais au sortir du désert que je viens de décrire. Le touriste n'a du reste pas l'embarras du choix. La ferme, située au milieu d'une vallée fertile, est à quatre jours (aller et retour) de toute autre habitation.

Généralement on se plaint de la rapacité du fermier. Murray dit que pour une nuit on lui demanda 51 couronnes (71 fr. 30), dont 14 francs pour un gigot (which was cooked so disgustingly that we could non eat it). Je n'eus pas à me plaindre d'une semblable extorsion, grâce à la photographie. Je fis le portrait des trois jeunes servantes et des deux filles du propriétaire, qui — où diable la morgue va-t-elle se nicher! — ne voulurent jamais consentir à faire partie du même groupe que leurs subalternes. On eut égard à mon cadeau, et je ne payai qu'une somme ordinaire.

Le voyageur qui serait tenté de crier au vol ne doit pas oublier que café, sucre, farine pour le biscuit, en un mot toute denrée, doivent être apportés de fort loin à dos de poney, et que pendant plusieurs mois les habitants restent privés de communications avec les stations de trafic.

Mais revenons à notre arrivée. Après une demi-heure d'attente — c'était sacramentel, — la fermière, arrachée à son premier sommeil, nous conduit dans la cuisine et nous avertit qu'elle n'a que du mouton salé ; peu m'importe, du lait me suffira pour apaiser la faim. « Mais où me coucherez-vous ? — Dans l'unique chambre, et vous y serez très bien, car il y a trois lits, un pour vous, deux pour votre suite. » C'était parfait. Oui ; mais, là encore, nous attendait une désillusion.

Nous venions d'achever le plus frugal des soupers, lorsque deux poneys, portant chacun un cavalier mieux habillé que ne le sont d'ordinaire les Islandais, firent irruption dans la cour. « *Althingmadr!* (Des députés!) » crièrent en chœur fermière, guide et groom. Hélas! c'était vrai. Un instant je voulais douter, parce que je les avais vus remplacer le mouchoir par la paume qui servait de tasse à Diogène ; mais ce qui constituerait en France une preuve d'éducation première un peu négligée, ce qui suffirait, à la rigueur, pour exclure la qualité d'honorable, n'est pas une preuve ici. C'étaient bel et bien deux élus de la nation, traversant le désert pour aller siéger à Reykjavik. Peut-être me dira-t-on : « Nous ne voyons pas ce qu'avait de fâcheux pour vous l'arrivée de ces hommes ; n'étiez-vous pas flatté de faire leur connaissance ? » Certainement j'étais flatté, mais je songeais qu'eux aussi partageraient l'*unique chambre*. Voilà ce qui m'effrayait.

Une heure après, nous nous trouvions empilés tous les cinq dans le petit cabinet muni d'une fenêtre grande comme la main, qu'ils s'empressèrent de fermer.

Mais, semblable au faucon d'Islande qui guetterait sa victime, je surveillais attentivement l'instant propice où un lourd sommeil s'emparerait de ces défenseurs du droit. Je n'attendis pas longtemps : alors je me levai en tapinois et j'ouvris la lucarne.

Puis, comme un plongeur qui sortirait de sa cloche, je me délectai longtemps à aspirer l'air frais. Bonheur fugitif! bientôt un député s'agita, rêvant sans doute qu'il pronon-

çait un discours pour l'indépendance de la patrie ; l'autre, couché dans le même lit, se réveilla en criant : « *Kaldi, kaldi!* (Froid, froid!) » Gudmundsen fit chorus, et... la lucarne fut irrévocablement fermée jusqu'à l'aube. Je connais maintenant toutes les horreurs de l'asphyxie.

Dès l'aube nous avions pris congé de nos *étouffeurs* et nous avions en perspective non pas dix heures de poney, comme la veille, mais bien *dix-sept*. Il nous fallait aller d'une traite à Haukagill (ravin des Faucons), soit 104 kilomètres!

Le guide avait demandé à notre hôte un paquet de chandelles. N'allez pas croire que ce fût pour l'employer au même usage que les cavaliers lors des grandes étapes ; non, c'était pour visiter, en passant, les fameuses caves de Surtshellir.

Un dicton islandais prétend que trois choses sont impossibles à décrire dans l'ultime Thulé : ces grottes, la région des lacs avec ses *blocs perchés* dont nous aurons à parler, et enfin le Breidifjörd avec ses nombreux îlots couverts d'eiders. Aurais-je le bonheur de donner au moins une idée de ces merveilles? Je vais faire de mon mieux.

Si l'on s'en rapportait au Landnâmabok, le nom de Surtshellir viendrait du géant Sourtour, qui aurait habité ces ténébreuses cavernes. On y lit en effet qu'un poète, appelé Thorvald, se transporta un jour près du souterrain et récita devant la porte du géant des vers qu'il avait composés en son honneur.

Mais, à mon humble avis, point n'est besoin d'aller si loin chercher une étymologie. *Surts* veut dire « noir », et *Surtshellir*, « caverne noire ». En réalité, ce n'est autre chose qu'un immense canal tortueux, à plusieurs embranchements latéraux, comme les oubliettes d'un château du moyen âge, par lesquels la lave de l'Hallmundarhaun, sortie du Gettlandsjökull, s'épanchait en conservant sa fluidité initiale, tandis qu'une croûte solide formée par le refroidissement constituait au-dessus une véritable voûte.

On peut y pénétrer par plusieurs ouvertures, mais l'en-

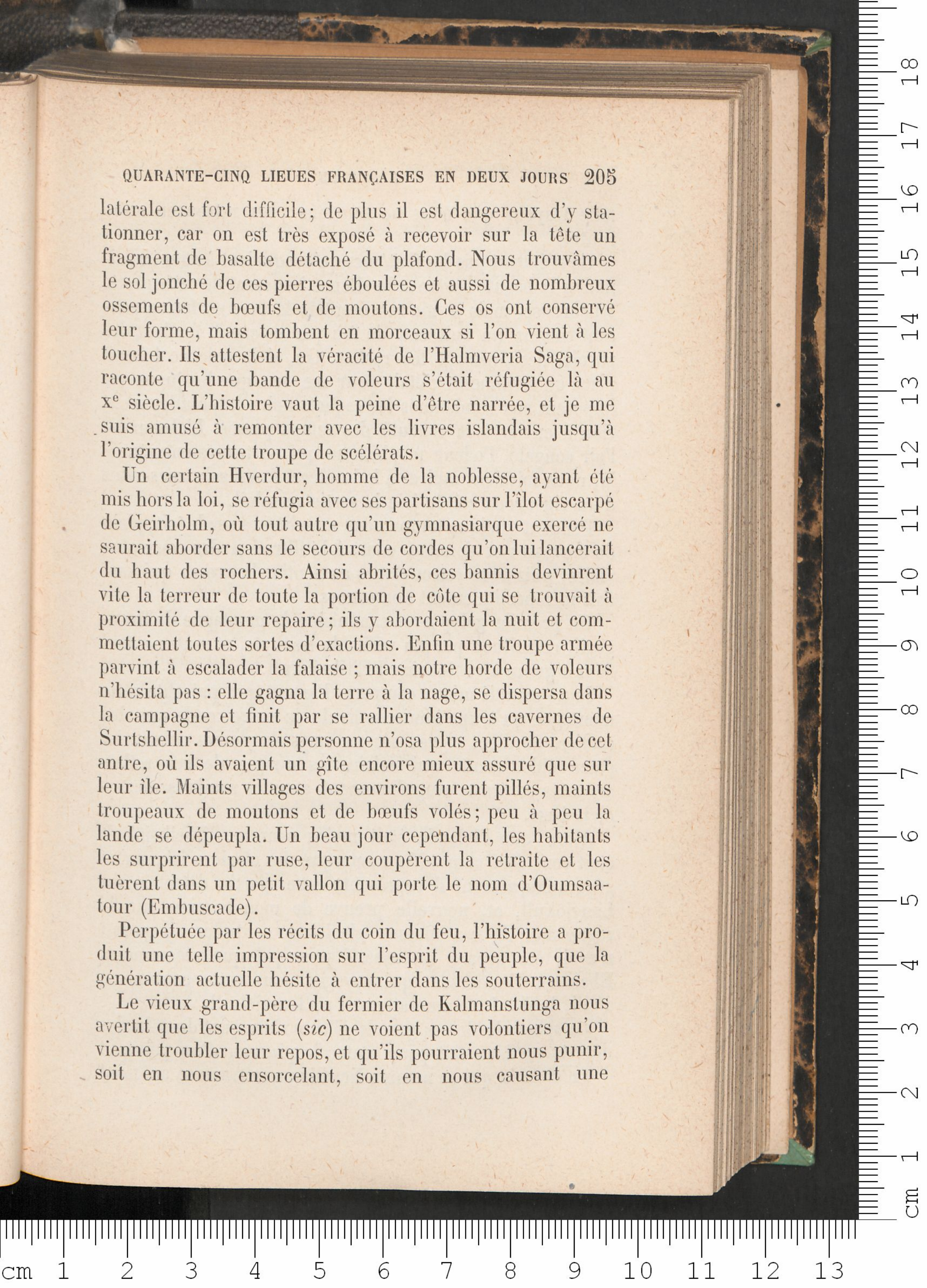
trée généralement choisie se trouve à quelques centaines de mètres du sentier. Elle ressemble à une arche de tunnel qui aurait environ 6 mètres de haut sur 8 de large. Nous nous engageons dans cette gueule de four, et nos lumières (j'avais emporté du magnésium) ne sont pas plus tôt allumées, qu'un spectacle plus merveilleux que celui que présentent les grottes si connues de Han, en Belgique, s'offre à nos regards.

La neige sur laquelle reposent nos pieds semble éblouissante; le plafond, couvert de paillettes de glace, scintille comme s'il était constellé de diamants : chaque cristal lance des reflets jaunâtres; enfin les accidents les plus bizarres de la lave refroidie complètent le féerique décor. On dirait des parois ciselées comme les murs extérieurs du palais du Louvre.

Nous marchons pendant quatre cents pas, suivant un canal orienté de l'est à l'ouest, et nous arrivons dans une galerie d'une magnificence qu'il est difficile de dépeindre. On aperçoit maintenant au loin le jour qui perce au travers d'un orifice du toit.

Croirait-on qu'il se trouve là une espèce de tumulus formé d'un gros bloc de lave sur lequel sont déposées plusieurs pièces de monnaie moyen âge ou modernes. Cette idée d'abandonner une collection numismatique à la disposition des visiteurs, rares à la vérité, donne mieux que tout ce que l'on pourrait écrire une exacte notion de l'honnêteté de ce petit peuple. Il est vrai que chez leurs ancêtres, les Norvégiens, nous avons vu un fait plus typique encore. Aux omnibus de Christiania est attachée une boîte où chacun dépose en montant le prix de sa place, sans que le conducteur fasse le moindre contrôle; eh bien, il est très rare que le chiffre de recette ne concorde pas le soir avec le nombre des personnes qui ont été sonnées.

Non loin de l'ouverture de la voûte qui amène, comme je viens d'en faire mention, un rayon de jour, se voit l'entrée d'une autre caverne qui n'est qu'un canal latéral de la principale artère volcanique. La marche dans cette division

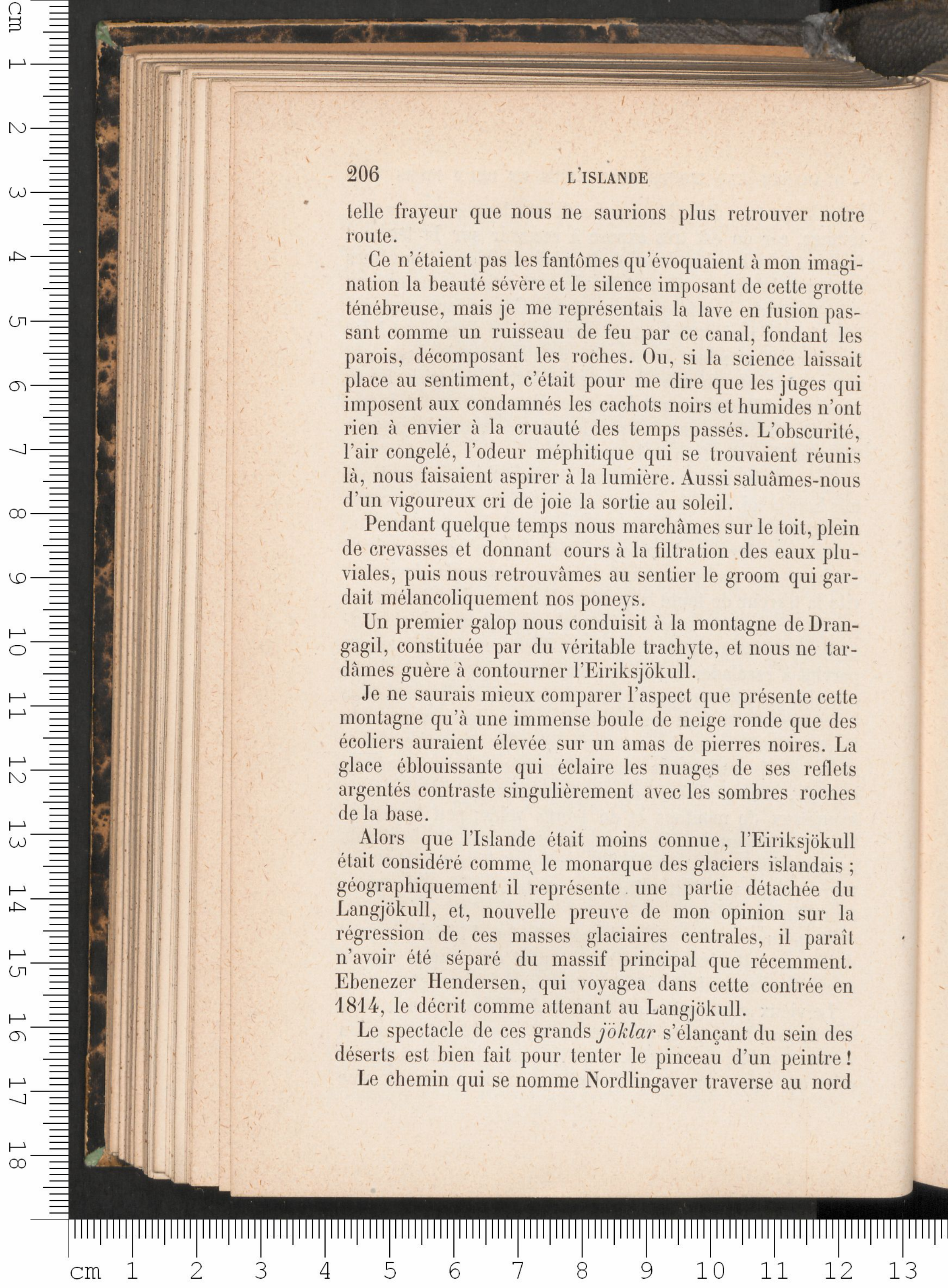


latérale est fort difficile ; de plus il est dangereux d'y stationner, car on est très exposé à recevoir sur la tête un fragment de basalte détaché du plafond. Nous trouvâmes le sol jonché de ces pierres éboulées et aussi de nombreux ossements de bœufs et de moutons. Ces os ont conservé leur forme, mais tombent en morceaux si l'on vient à les toucher. Ils attestent la véracité de l'Halmveria Saga, qui raconte qu'une bande de voleurs s'était réfugiée là au xe siècle. L'histoire vaut la peine d'être narrée, et je me suis amusé à remonter avec les livres islandais jusqu'à l'origine de cette troupe de scélérats.

Un certain Hverdur, homme de la noblesse, ayant été mis hors la loi, se réfugia avec ses partisans sur l'îlot escarpé de Geirholm, où tout autre qu'un gymnasiarque exercé ne saurait aborder sans le secours de cordes qu'on lui lancerait du haut des rochers. Ainsi abrités, ces bannis devinrent vite la terreur de toute la portion de côte qui se trouvait à proximité de leur repaire ; ils y abordaient la nuit et commettaient toutes sortes d'exactions. Enfin une troupe armée parvint à escalader la falaise ; mais notre horde de voleurs n'hésita pas : elle gagna la terre à la nage, se dispersa dans la campagne et finit par se rallier dans les cavernes de Surtshellir. Désormais personne n'osa plus approcher de cet antre, où ils avaient un gîte encore mieux assuré que sur leur île. Maints villages des environs furent pillés, maints troupeaux de moutons et de bœufs volés ; peu à peu la lande se dépeupla. Un beau jour cependant, les habitants les surprirent par ruse, leur coupèrent la retraite et les tuèrent dans un petit vallon qui porte le nom d'Oumsaatour (Embuscade).

Perpétuée par les récits du coin du feu, l'histoire a produit une telle impression sur l'esprit du peuple, que la génération actuelle hésite à entrer dans les souterrains.

Le vieux grand-père du fermier de Kalmanstunga nous avertit que les esprits (*sic*) ne voient pas volontiers qu'on vienne troubler leur repos, et qu'ils pourraient nous punir, soit en nous ensorcelant, soit en nous causant une



telle frayeur que nous ne saurions plus retrouver notre route.

Ce n'étaient pas les fantômes qu'évoquaient à mon imagination la beauté sévère et le silence imposant de cette grotte ténébreuse, mais je me représentais la lave en fusion passant comme un ruisseau de feu par ce canal, fondant les parois, décomposant les roches. Ou, si la science laissait place au sentiment, c'était pour me dire que les juges qui imposent aux condamnés les cachots noirs et humides n'ont rien à envier à la cruauté des temps passés. L'obscurité, l'air congelé, l'odeur méphitique qui se trouvaient réunis là, nous faisaient aspirer à la lumière. Aussi saluâmes-nous d'un vigoureux cri de joie la sortie au soleil.

Pendant quelque temps nous marchâmes sur le toit, plein de crevasses et donnant cours à la filtration des eaux pluviales, puis nous retrouvâmes au sentier le groom qui gardait mélancoliquement nos poneys.

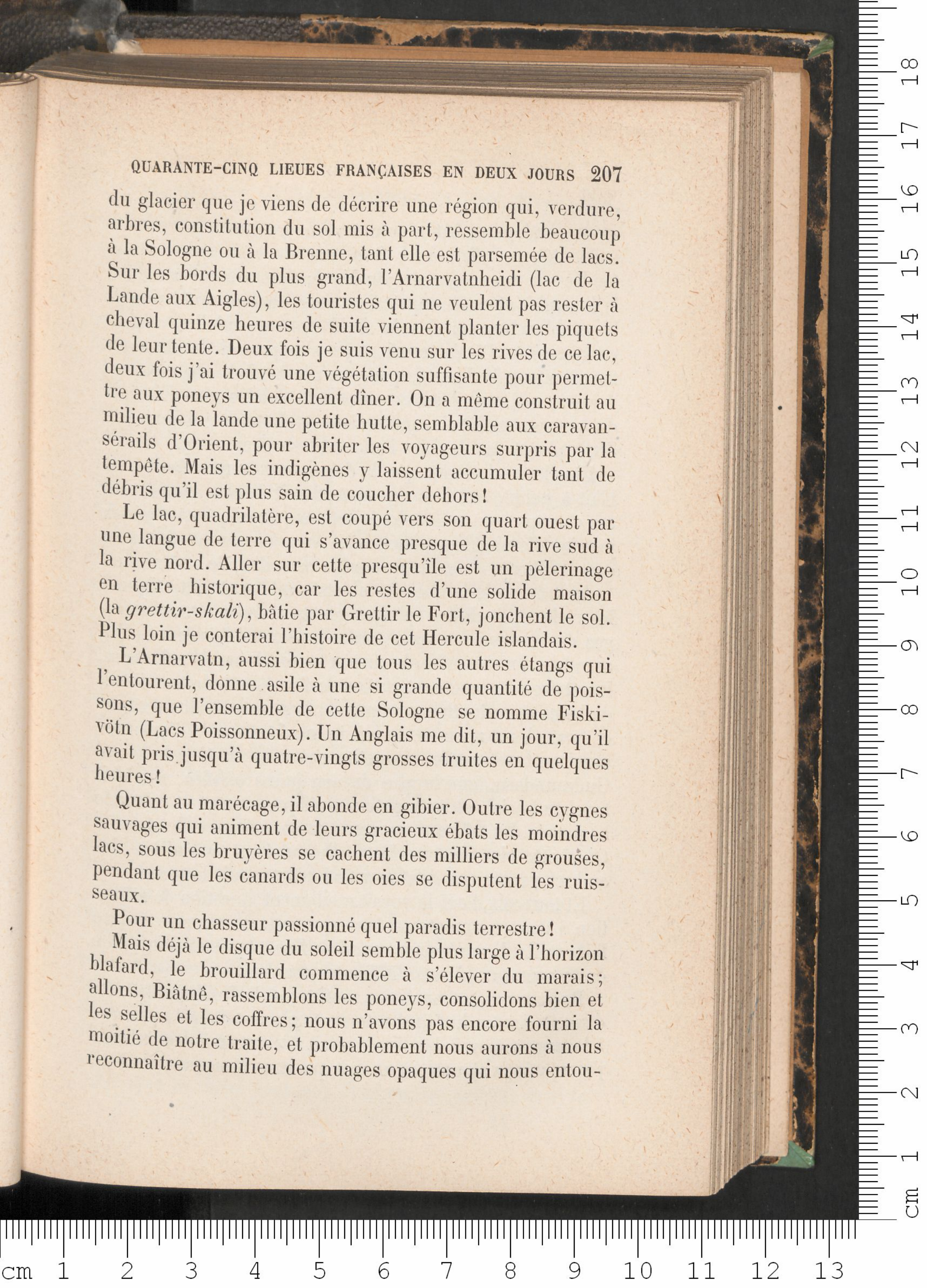
Un premier galop nous conduisit à la montagne de Drangagil, constituée par du véritable trachyte, et nous ne tardâmes guère à contourner l'Eiriksjökull.

Je ne saurais mieux comparer l'aspect que présente cette montagne qu'à une immense boule de neige ronde que des écoliers auraient élevée sur un amas de pierres noires. La glace éblouissante qui éclaire les nuages de ses reflets argentés contraste singulièrement avec les sombres roches de la base.

Alors que l'Islande était moins connue, l'Eiriksjökull était considéré comme le monarque des glaciers islandais ; géographiquement il représente une partie détachée du Langjökull, et, nouvelle preuve de mon opinion sur la régression de ces masses glaciaires centrales, il paraît n'avoir été séparé du massif principal que récemment. Ebenezer Hendersen, qui voyagea dans cette contrée en 1814, le décrit comme attenant au Langjökull.

Le spectacle de ces grands *jöklar* s'élançant du sein des déserts est bien fait pour tenter le pinceau d'un peintre !

Le chemin qui se nomme Nordlingaver traverse au nord



du glacier que je viens de décrire une région qui, verdure, arbres, constitution du sol mis à part, ressemble beaucoup à la Sologne ou à la Brenne, tant elle est parsemée de lacs. Sur les bords du plus grand, l'Arnarvatnheidi (lac de la Lande aux Aigles), les touristes qui ne veulent pas rester à cheval quinze heures de suite viennent planter les piquets de leur tente. Deux fois je suis venu sur les rives de ce lac, deux fois j'ai trouvé une végétation suffisante pour permettre aux poneys un excellent dîner. On a même construit au milieu de la lande une petite hutte, semblable aux caravansérails d'Orient, pour abriter les voyageurs surpris par la tempête. Mais les indigènes y laissent accumuler tant de débris qu'il est plus sain de coucher dehors!

Le lac, quadrilatère, est coupé vers son quart ouest par une langue de terre qui s'avance presque de la rive sud à la rive nord. Aller sur cette presqu'île est un pèlerinage en terre historique, car les restes d'une solide maison (la *grettir-skali*), bâtie par Grettir le Fort, jonchent le sol. Plus loin je conterai l'histoire de cet Hercule islandais.

L'Arnarvatn, aussi bien que tous les autres étangs qui l'entourent, donne asile à une si grande quantité de poissons, que l'ensemble de cette Sologne se nomme Fiskivötn (Lacs Poissonneux). Un Anglais me dit, un jour, qu'il avait pris jusqu'à quatre-vingts grosses truites en quelques heures!

Quant au marécage, il abonde en gibier. Outre les cygnes sauvages qui animent de leurs gracieux ébats les moindres lacs, sous les bruyères se cachent des milliers de grouses, pendant que les canards ou les oies se disputent les ruisseaux.

Pour un chasseur passionné quel paradis terrestre!

Mais déjà le disque du soleil semble plus large à l'horizon blafard, le brouillard commence à s'élever du marais; allons, Biâtnê, rassemblons les poneys, consolidons bien et les selles et les coffres; nous n'avons pas encore fourni la moitié de notre traite, et probablement nous aurons à nous reconnaître au milieu des nuages opaques qui nous entou-

reront, à traverser maints cours d'eau sans autre guide qu'un sondage au bâton pour trouver les gués.

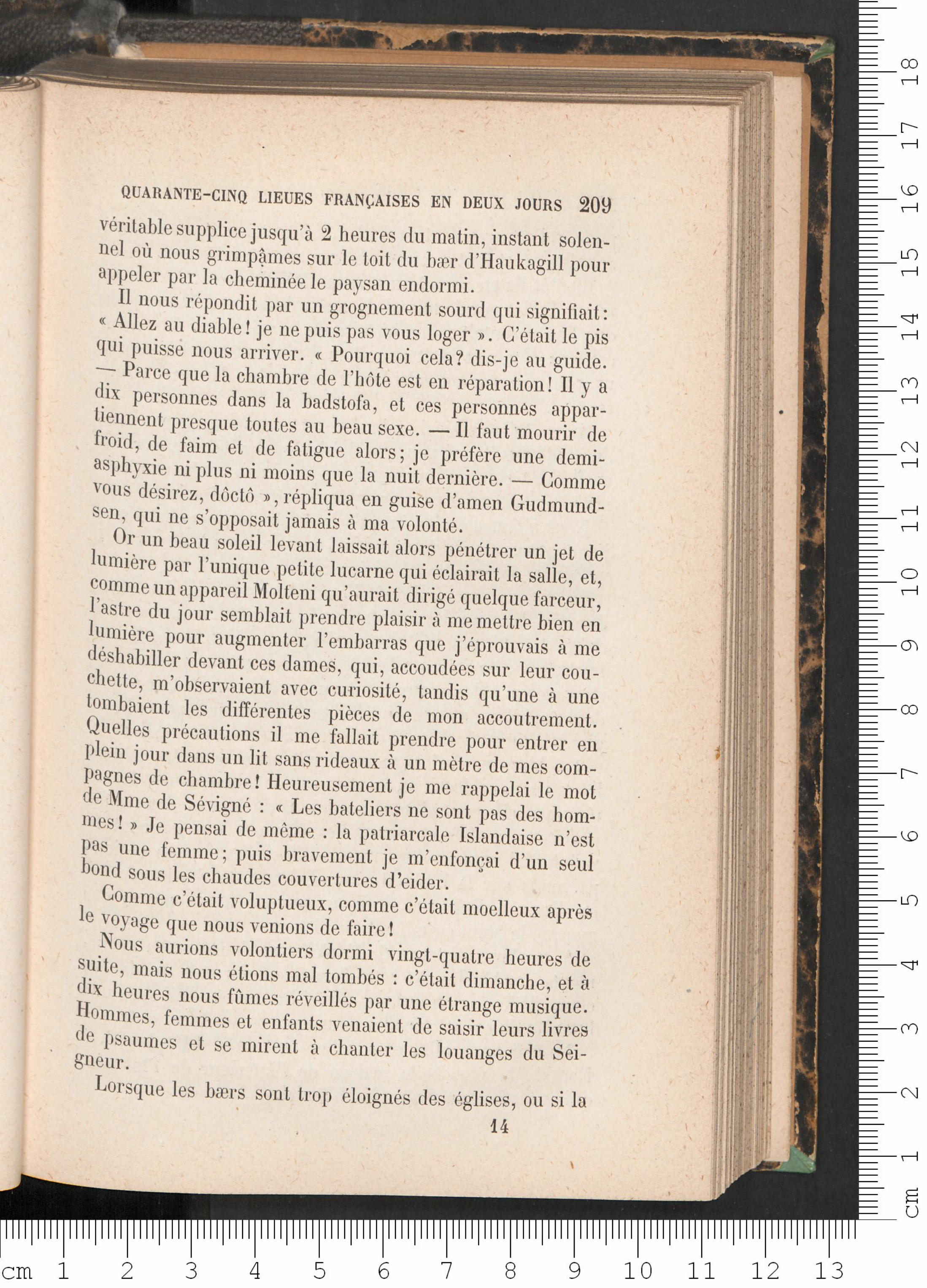
Bientôt en effet, vers 9 heures du soir, nous vîmes fondre sur nous les nuées du Nord; elles avaient passé sur la banquise et nous apportaient avec chaque contorsion de leurs blanches spirales le froid polaire qu'elles avaient emmagasiné. J'étais transi et je m'empressai de donner à ma monture la liberté, pour courir à pied, abandonnant derrière moi mes deux hommes, qui, fidèles aux principes de paresse nationale, préféraient grelotter et claquer des dents plutôt que de faire l'effort de marcher.

Un silence de mort, que la détonation de mon fusil troublait à peine, tant la neige amortissait l'écho, planait sur ces champs saupoudrés de déjections volcaniques, et jamais je n'oublierai l'impression que me causèrent quelques quarts d'heure de solitude *voulue* au milieu de ces mornes.

Au travers de la buée les objets semblaient fantastiques : les rochers, quelques spectres géants et les moutons sauvages descendus pour me regarder passer me faisaient l'effet, avec leur longue paire de cornes noires, leurs grands yeux, leur toison traînante et perlée de fines gouttelettes d'eau, de bêtes apocalyptiques vaguement entrevues dans un cauchemar. A un moment donné, je me retournai et j'aperçus, gravissant une pente, ma petite caravane; la tête du grand Gudmundsen, enveloppée de son jaune *oilskin*, semblait toucher le ciel, et sa monture quelque étrange et colossale haquenée des tableaux moyen âge ou encore celle du don Quichotte de Gustave Doré chevauchant au milieu des ombres vaporeuses dont le grand artiste avait le secret.

Et tout cela, l'œil le voyait réellement, question de réfraction à travers une atmosphère qui reste lumineuse malgré le brouillard, se résolvant en pluie fine, et grâce à l'inégalité de température de ses différentes couches.

Raconter maintenant nos souffances, le froid enduré, les dangers courus du fait des torrents glacés traversés presque à la nage sans voir les rives, serait m'exposer à des redites; j'aime mieux ajouter en un mot que nous fûmes soumis à un



véritable supplice jusqu'à 2 heures du matin, instant solennel où nous grimpâmes sur le toit du bær d'Haukagill pour appeler par la cheminée le paysan endormi.

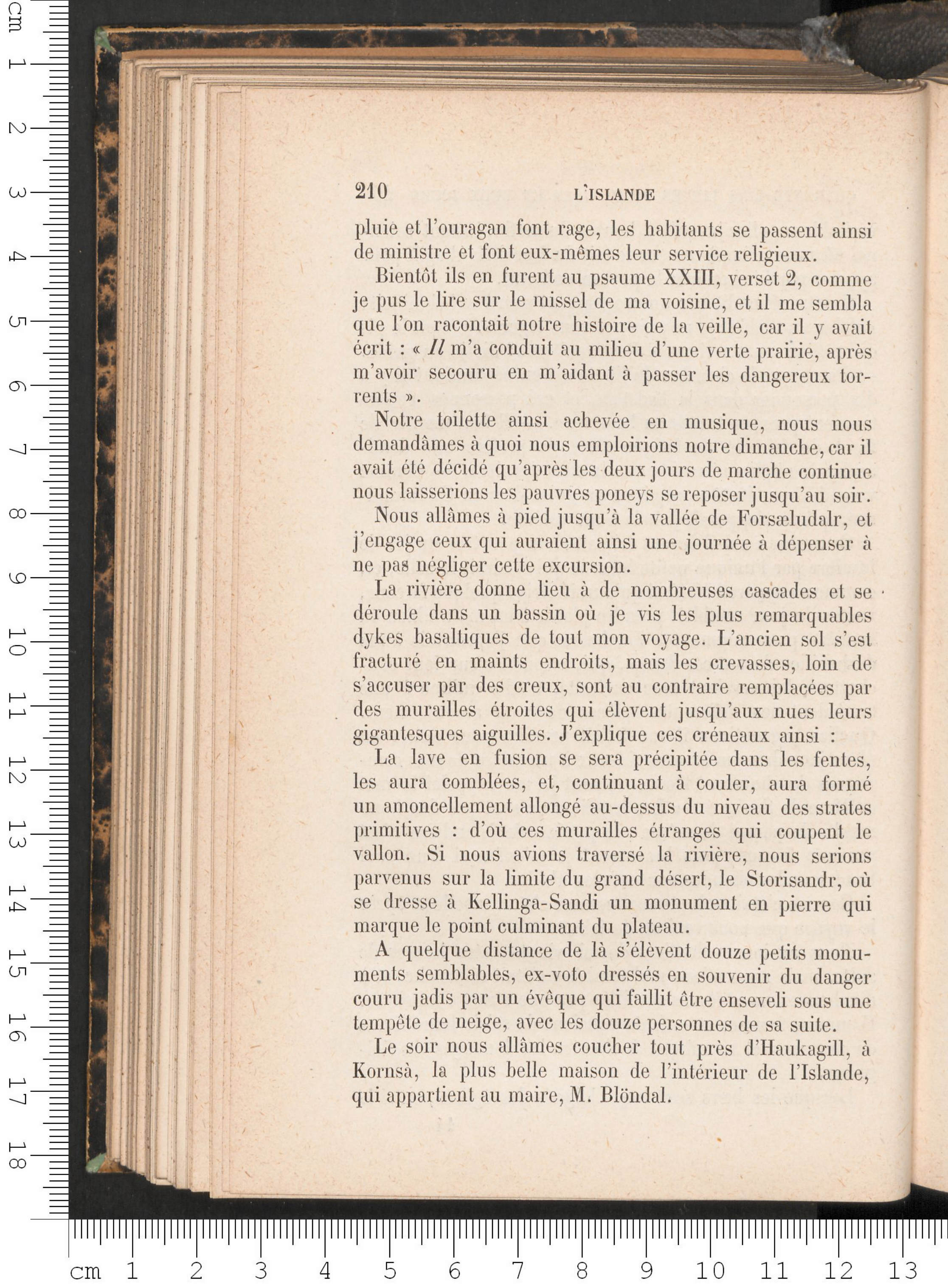
Il nous répondit par un grognement sourd qui signifiait : « Allez au diable ! je ne puis pas vous loger ». C'était le pis qui puisse nous arriver. « Pourquoi cela? dis-je au guide. — Parce que la chambre de l'hôte est en réparation ! Il y a dix personnes dans la badstofa, et ces personnes appartiennent presque toutes au beau sexe. — Il faut mourir de froid, de faim et de fatigue alors; je préfère une demi-asphyxie ni plus ni moins que la nuit dernière. — Comme vous désirez, dôctô », répliqua en guise d'amen Gudmundsen, qui ne s'opposait jamais à ma volonté.

Or un beau soleil levant laissait alors pénétrer un jet de lumière par l'unique petite lucarne qui éclairait la salle, et, comme un appareil Molteni qu'aurait dirigé quelque farceur, l'astre du jour semblait prendre plaisir à me mettre bien en lumière pour augmenter l'embarras que j'éprouvais à me déshabiller devant ces dames, qui, accoudées sur leur couchette, m'observaient avec curiosité, tandis qu'une à une tombaient les différentes pièces de mon accoutrement. Quelles précautions il me fallait prendre pour entrer en plein jour dans un lit sans rideaux à un mètre de mes compagnes de chambre ! Heureusement je me rappelai le mot de Mme de Sévigné : « Les bateliers ne sont pas des hommes ! » Je pensai de même : la patriarcale Islandaise n'est pas une femme; puis bravement je m'enfonçai d'un seul bond sous les chaudes couvertures d'eider.

Comme c'était voluptueux, comme c'était moelleux après le voyage que nous venions de faire !

Nous aurions volontiers dormi vingt-quatre heures de suite, mais nous étions mal tombés : c'était dimanche, et à dix heures nous fûmes réveillés par une étrange musique. Hommes, femmes et enfants venaient de saisir leurs livres de psaumes et se mirent à chanter les louanges du Seigneur.

Lorsque les bærs sont trop éloignés des églises, ou si la



pluie et l'ouragan font rage, les habitants se passent ainsi de ministre et font eux-mêmes leur service religieux.

Bientôt ils en furent au psaume XXIII, verset 2, comme je pus le lire sur le missel de ma voisine, et il me sembla que l'on racontait notre histoire de la veille, car il y avait écrit : « *Il* m'a conduit au milieu d'une verte prairie, après m'avoir secouru en m'aidant à passer les dangereux torrents ».

Notre toilette ainsi achevée en musique, nous nous demandâmes à quoi nous emploirions notre dimanche, car il avait été décidé qu'après les deux jours de marche continue nous laisserions les pauvres poneys se reposer jusqu'au soir.

Nous allâmes à pied jusqu'à la vallée de Forsæludalr, et j'engage ceux qui auraient ainsi une journée à dépenser à ne pas négliger cette excursion.

La rivière donne lieu à de nombreuses cascades et se déroule dans un bassin où je vis les plus remarquables dykes basaltiques de tout mon voyage. L'ancien sol s'est fracturé en maints endroits, mais les crevasses, loin de s'accuser par des creux, sont au contraire remplacées par des murailles étroites qui élèvent jusqu'aux nues leurs gigantesques aiguilles. J'explique ces créneaux ainsi :

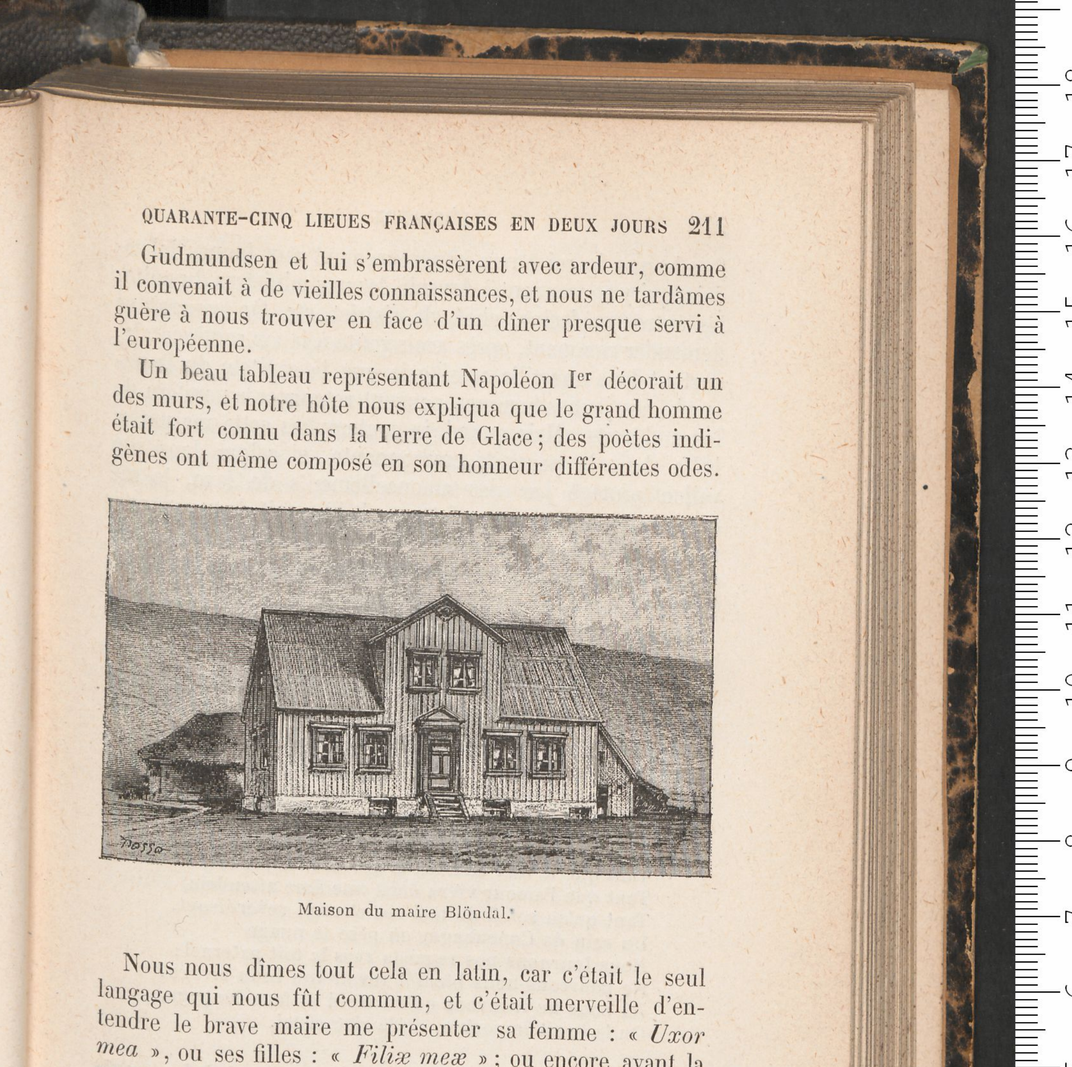
La lave en fusion se sera précipitée dans les fentes, les aura comblées, et, continuant à couler, aura formé un amoncellement allongé au-dessus du niveau des strates primitives : d'où ces murailles étranges qui coupent le vallon. Si nous avions traversé la rivière, nous serions parvenus sur la limite du grand désert, le Storisandr, où se dresse à Kellinga-Sandi un monument en pierre qui marque le point culminant du plateau.

A quelque distance de là s'élèvent douze petits monuments semblables, ex-voto dressés en souvenir du danger couru jadis par un évêque qui faillit être enseveli sous une tempête de neige, avec les douze personnes de sa suite.

Le soir nous allâmes coucher tout près d'Haukagill, à Kornsà, la plus belle maison de l'intérieur de l'Islande, qui appartient au maire, M. Blöndal.

Gudmundsen et lui s'embrassèrent avec ardeur, comme il convenait à de vieilles connaissances, et nous ne tardâmes guère à nous trouver en face d'un dîner presque servi à l'européenne.

Un beau tableau représentant Napoléon Ier décorait un des murs, et notre hôte nous expliqua que le grand homme était fort connu dans la Terre de Glace; des poètes indigènes ont même composé en son honneur différentes odes.



Maison du maire Blöndal.

Nous nous dîmes tout cela en latin, car c'était le seul langage qui nous fût commun, et c'était merveille d'entendre le brave maire me présenter sa femme : « *Uxor mea* », ou ses filles : « *Filiæ meæ* » ; ou encore avant la promenade : « *Paratus sum ad iter faciendum* » (prononcez fâcienndoum). Cette promenade se fit à cheval et dans la pittoresque vallée de la Vatnsdalsa. Chemin faisant, j'admirai combien l'herbe était haute et verte; cela tient à ce que les prés se trouvent sur l'ancien lit desséché de la rivière et aussi aux drainages intelligents que le propriétaire a su établir.

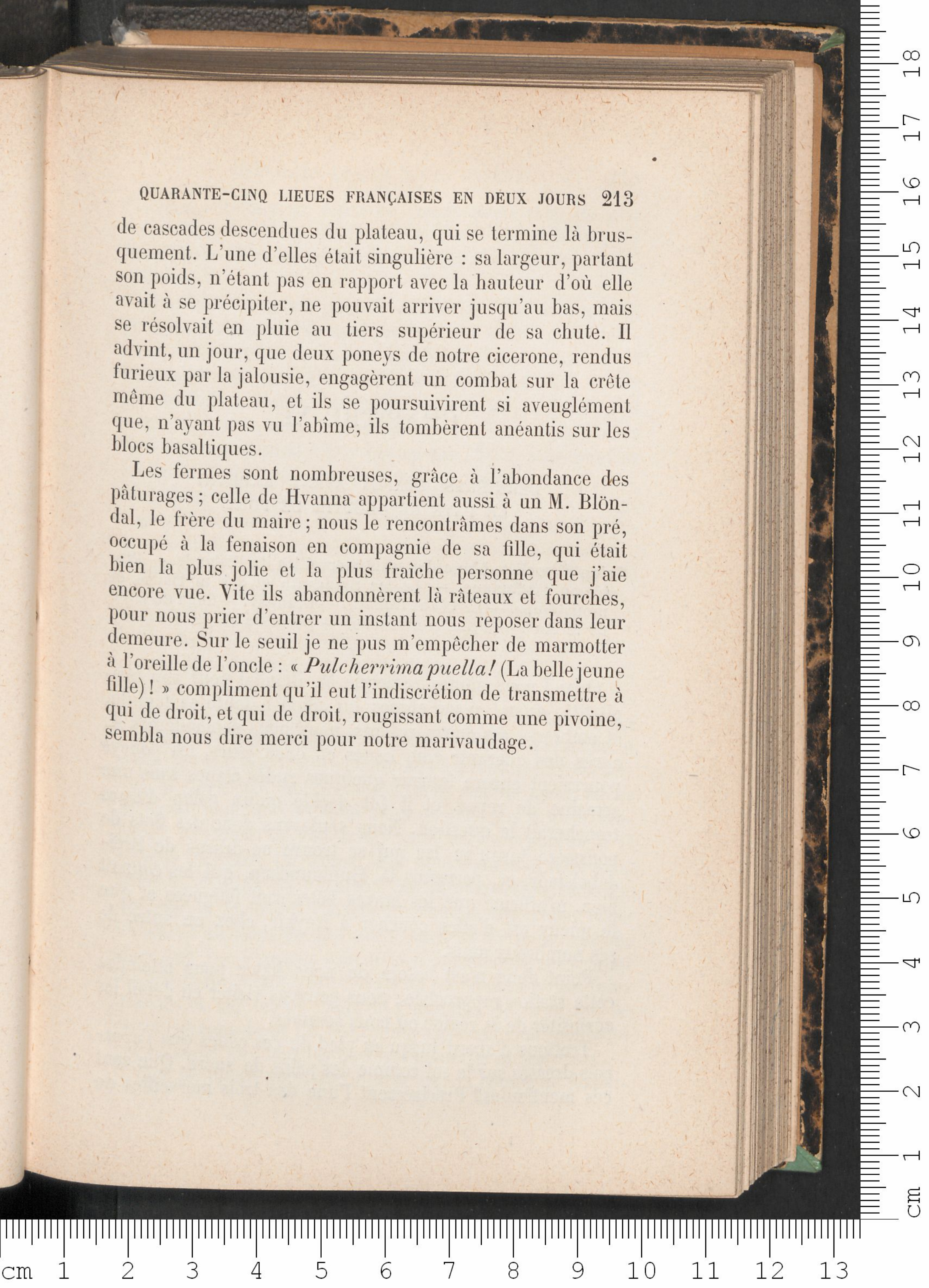
M. Blöndal a fait ses études à Copenhague, dans

l'école que le roi ouvre généreusement aux jeunes Islandais, qui y apprennent à devenir, les uns ministres du culte, les autres médecins, chefs de district, etc. On pourrait se demander comment, après avoir goûté à la vie continentale, surtout dans une ville aussi gaie que la capitale du Danemark, ces jeunes hommes peuvent retourner au milieu de leurs déserts. Mais quand je contemplais cette maison si belle dans la pauvreté environnante, si calme dans son vallon protégé par des amoncellements de lave, je me disais que peut-être mon hôte avait bien fait de renoncer à notre surmenage intellectuel, à nos folles ambitions, pour venir vivre là au milieu de ses douze enfants, *ni envieux, ni envié*.

Puis il était épris de ses belles montagnes et des espaces infinis. « Si vous saviez, me disait-il, combien le paysage est grandiose quand le soleil luit là-bas à l'entrée de la gorge, soit qu'il descende, soit qu'il monte à l'horizon! » Et il me déclama ces vers islandais, que Marmier a traduits en français :

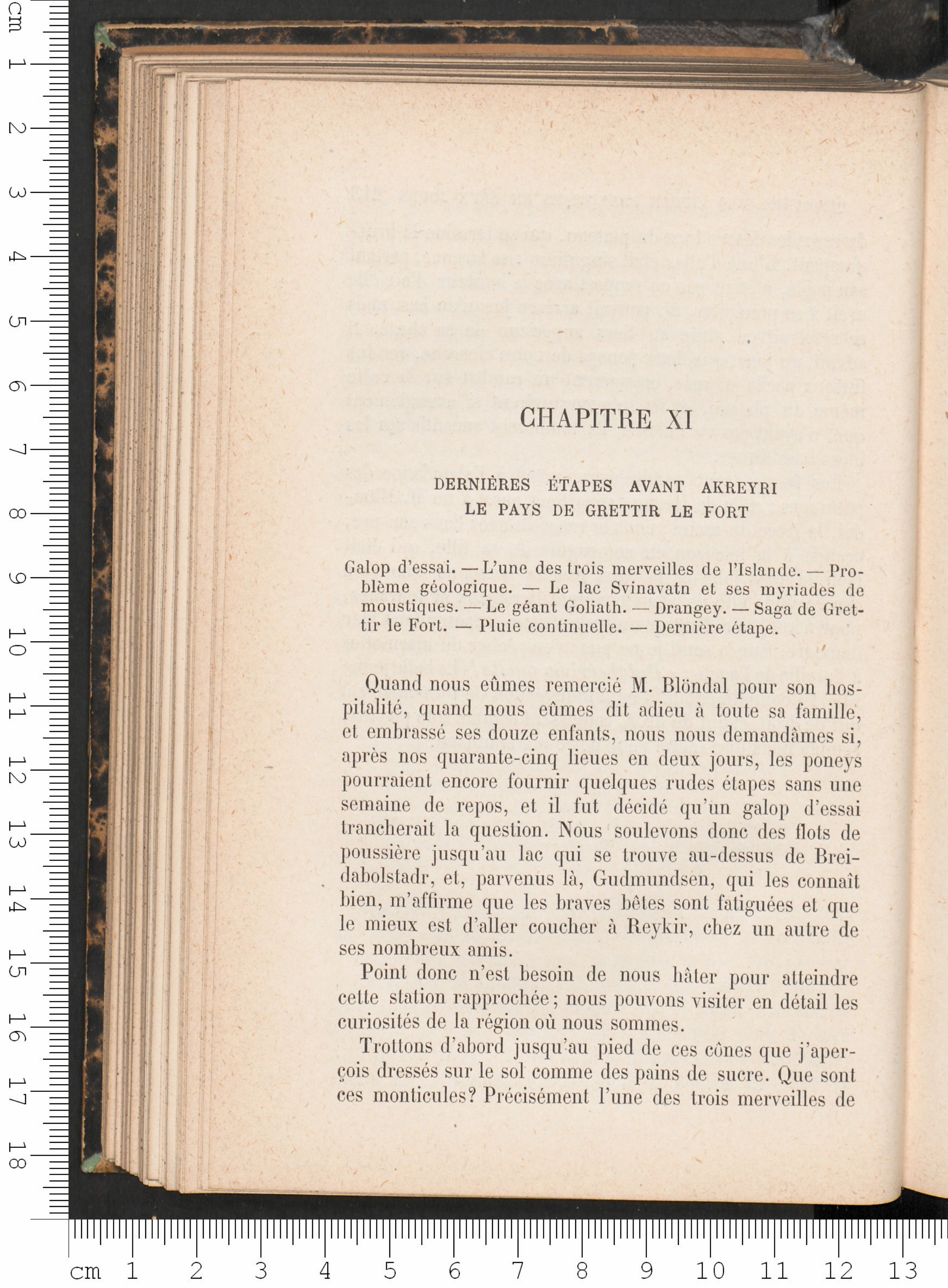
Ma vieille et noble Islande, ô ma douce patrie,
Reine des monts glacés, tes fils te chériront
Tant que la mer ceindra la grève et la prairie,
Tant que l'amour vivra dans une âme attendrie,
Tant qu'au soleil de mai ses champs reverdiront.
Du sein de Copenhague où pèse le nuage
Nous tournons nos regards vers le toit paternel;
Ne pourrons-nous bientôt revoir ton beau rivage?
Ici nous ne trouvons qu'un froid et faux langage,
Ou le bruit importun, ou le rire cruel.

Ainsi devisant, nous nous trouvâmes au pied des monts qui enserrent le cours d'eau, et je suis à la recherche d'expressions nouvelles pour dépeindre le site. Non pas que les tableaux islandais se ressemblent, ils sont au contraire merveilleusement variés, mais c'est toujours des scènes alpestres qu'il faut décrire. Qu'il me suffise donc de dire que devant nous s'élevait le plus chaotique des amoncellements de roches noires, sur lequel se ruaient des milliers



de cascades descendues du plateau, qui se termine là brusquement. L'une d'elles était singulière : sa largeur, partant son poids, n'étant pas en rapport avec la hauteur d'où elle avait à se précipiter, ne pouvait arriver jusqu'au bas, mais se résolvait en pluie au tiers supérieur de sa chute. Il advint, un jour, que deux poneys de notre cicerone, rendus furieux par la jalousie, engagèrent un combat sur la crête même du plateau, et ils se poursuivirent si aveuglément que, n'ayant pas vu l'abîme, ils tombèrent anéantis sur les blocs basaltiques.

Les fermes sont nombreuses, grâce à l'abondance des pâturages ; celle de Hvanna appartient aussi à un M. Blöndal, le frère du maire ; nous le rencontrâmes dans son pré, occupé à la fenaison en compagnie de sa fille, qui était bien la plus jolie et la plus fraîche personne que j'aie encore vue. Vite ils abandonnèrent là râteaux et fourches, pour nous prier d'entrer un instant nous reposer dans leur demeure. Sur le seuil je ne pus m'empêcher de marmotter à l'oreille de l'oncle : « *Pulcherrima puella!* (La belle jeune fille) ! » compliment qu'il eut l'indiscrétion de transmettre à qui de droit, et qui de droit, rougissant comme une pivoine, sembla nous dire merci pour notre marivaudage.



CHAPITRE XI

DERNIÈRES ÉTAPES AVANT AKREYRI
LE PAYS DE GRETTIR LE FORT

Galop d'essai. — L'une des trois merveilles de l'Islande. — Problème géologique. — Le lac Svinavatn et ses myriades de moustiques. — Le géant Goliath. — Drangey. — Saga de Grettir le Fort. — Pluie continuelle. — Dernière étape.

Quand nous eûmes remercié M. Blöndal pour son hospitalité, quand nous eûmes dit adieu à toute sa famille, et embrassé ses douze enfants, nous nous demandâmes si, après nos quarante-cinq lieues en deux jours, les poneys pourraient encore fournir quelques rudes étapes sans une semaine de repos, et il fut décidé qu'un galop d'essai trancherait la question. Nous soulevons donc des flots de poussière jusqu'au lac qui se trouve au-dessus de Breidabolstadr, et, parvenus là, Gudmundsen, qui les connaît bien, m'affirme que les braves bêtes sont fatiguées et que le mieux est d'aller coucher à Reykir, chez un autre de ses nombreux amis.

Point donc n'est besoin de nous hâter pour atteindre cette station rapprochée; nous pouvons visiter en détail les curiosités de la région où nous sommes.

Trottons d'abord jusqu'au pied de ces cônes que j'aperçois dressés sur le sol comme des pains de sucre. Que sont ces monticules? Précisément l'une des trois merveilles de

l'Islande, les fameux cônes de soulèvement avec les non moins fameux blocs perchés. On dirait de gigantesques fourmilières élevées par quelques prodigieux insectes antédiluviens!

Quelle surprenante contrée et qu'elle offre d'intérêt au géologue! Comment se sont produits ces monticules analogues aux hormitos de la base du Jorullo? Certainement de la manière suivante. Un beau jour la lave en fusion, vomie par un volcan éloigné, et contenue dans un profond canal souterrain, vint essayer de soulever ce sol formé de roches très résistantes, mais elle y épuisa ses efforts sans pouvoir produire d'autre effet que ces curieux petits cônes d'éruption. Sans doute, elle dut poursuivre son chemin et s'épancher ailleurs, mais ici l'on ne trouve pas trace de lave dans la constitution des cônes, et c'est à peine si à leur sommet cratériforme on voit quelques blocs volcaniques tordus et crevassés comme la lave refroidie. Lock a pu recueillir jusqu'à 17 variétés de roches dans ces élevures, preuve de la profondeur du réservoir, puisque 17 couches stratifiées ont dû être repoussées de bas en haut par le fluide central. Il arriva ensuite que, sous l'influence des intempéries, plusieurs cônes s'affaissèrent partiellement, que les substances poreuses se désagrégèrent, et alors les blocs persistèrent *seuls*, grâce à leur texture chimique plus résistante. De sorte que, si l'on n'était pas prévenu de leur origine ignée, on les prendrait pour de véritables blocs perchés (en anglais, *iceborne boulders*) et l'on serait tenté de les rapporter à la période glaciaire. De même Lock se demande si telle n'est point la création de plusieurs des blocs perchés écossais, que maints géologues considèrent comme des roches erratiques. N'auraient-ils pas été formés de la même façon, alors que les dernières convulsions volcaniques secouèrent le nord du Royaume-Uni? C'est là un problème des plus intéressants et sur lequel j'appelle l'attention de ceux qui ne sauraient considérer un fait comme suffisamment démontré par cela seul que tous les traités répètent la même chose.

Que les monts norvégiens aient été un centre de disper-

sion d'où les roches éboulées ont été ensuite distribuées par les glaces flottantes sur le nord des îles Britanniques, la pétrographie semble le prouver, mais cela n'empêche pas que j'ai vu en Ecosse des blocs perchés et erratiques de composition analogue aux roches *récentes* sous-jacentes !

Que faudrait-il pour élucider la question? Quelques kilogrammes de dynamite et creuser un puits.

Les cônes sont situés sur la rive ouest de la Vatnsdalsa et s'étendent presque jusqu'au torrent bien nommé Gliufra (rivière Crevassée) ; ils ont une hauteur qui varie de 3 à 30 mètres. Non loin d'eux existe une ferme, Hnausar, où nous demandâmes un verre de lait ; le böndi nous apprit que sa demeure actuelle a été construite avec les débris d'une maison qui, il y a environ trois siècles, fut ensevelie sous un éboulement lors d'un tremblement de terre.

Plusieurs habitants trouvèrent la mort dans cette catastrophe, due au glissement de toute une partie de la montagne. Nous visitâmes également le grand lac salé de Hop (Espérance), et nous recommandons ses rives marécageuses aux sportsmen amateurs de grouses. Généralement je n'avais qu'un signe à faire pour que Gudmundsen détachât de la selle d'un poney ma carabine. Ce jour-là il me sembla ne pas vouloir comprendre, et j'agitais désespérément les bras pour qu'il vînt à la hâte me permettre de tirer sur les perdrix : peine inutile, mes signaux télégraphiques restaient sans effet ; je dus courir moi-même prendre le fusil. Cependant le brave garçon me contemplait avec un air que je ne lui connaissais pas encore et dont j'eus bientôt l'explication : il avait perdu le second levier.

Un formidable « Sapristi ! » le fit tressaillir, lui et Biâtnê ; mais leur embarras était si grand, leur mine si piteuse, leurs gestes si contrits, que je n'eus pas le courage de les admonester trop vertement. « *What a lazy people!* » fut mon seul mot de reproche. Ils ne s'étaient pas donné la peine de boucler la courroie qui fermait l'étui, et la pièce en question avait été semée sur le sentier. Désormais, pour chasser, je dus fixer de la main gauche les canons sur la crosse.

De zigzag en zigzag nous étions parvenus au terme de la journée, et nous fûmes presque reçus comme des parents, par le propriétaire de Reykir, qui resta bien un quart d'heure à presser son ami Thorgrimur dans ses bras. Si j'en juge par les démonstrations extérieures, l'Islande est le pays qu'auraient choisi les anciens pour y placer le culte de la déesse Amitié ; il faut voir ces caresses, ces embrassements où l'on se murmure mille choses à l'oreille ! Quand l'eau-de-vie agit, c'est bien mieux encore : la folle étreinte ne prend plus fin, et les deux bonshommes, arcboutés l'un sur l'autre, la face enluminée, semblent toucher à l'extrême béatitude.

Reykir, comme le nom vous l'indique déjà, est bâti près d'une source d'eau chaude ; c'est un bær coquet et portant en lettres bleues son nom sur sa porte d'entrée. Avoir dans son jardin une fontaine d'eau bouillante, voilà qui est commode ; aussi trouvai-je sur les bords du bassin plusieurs femmes occupées à dégraisser la laine fraîchement arrachée aux moutons. Un usage industriel qui pourrait rapporter quelque profit serait de faire servir la chaleur dégagée par ce puits voisin de la mer à la fabrication du sel : l'évaporation marcherait nuit et jour sans qu'on fût obligé de la surveiller.

Bien souvent j'ai demandé aux riverains de pareilles sources si leur grand-père, leur père y avait constaté une diminution de température ; toujours il m'a été répondu que, aussi loin que remontait la tradition, on avait indiqué une chaleur constante. Je sais bien qu'il faut en général des siècles pour modifier un état géologique, mais le fait de la constance thermométrique des *hvers* n'en est pas moins à noter, quand cela ne servirait qu'aux hydrologues futurs.

Mon étude fut troublée par l'arrivée d'un véritable géant : je n'ai jamais vu Islandais plus gros ou plus grand ; c'était un cultivateur qui s'en allait vendre dix chevaux à Akreyri et qui nous demanda la permission de cheminer côte à côte avec nous. J'y consentis volontiers, car je me faisais cette réflexion que, si un peu d'aide fait grand bien, l'as-

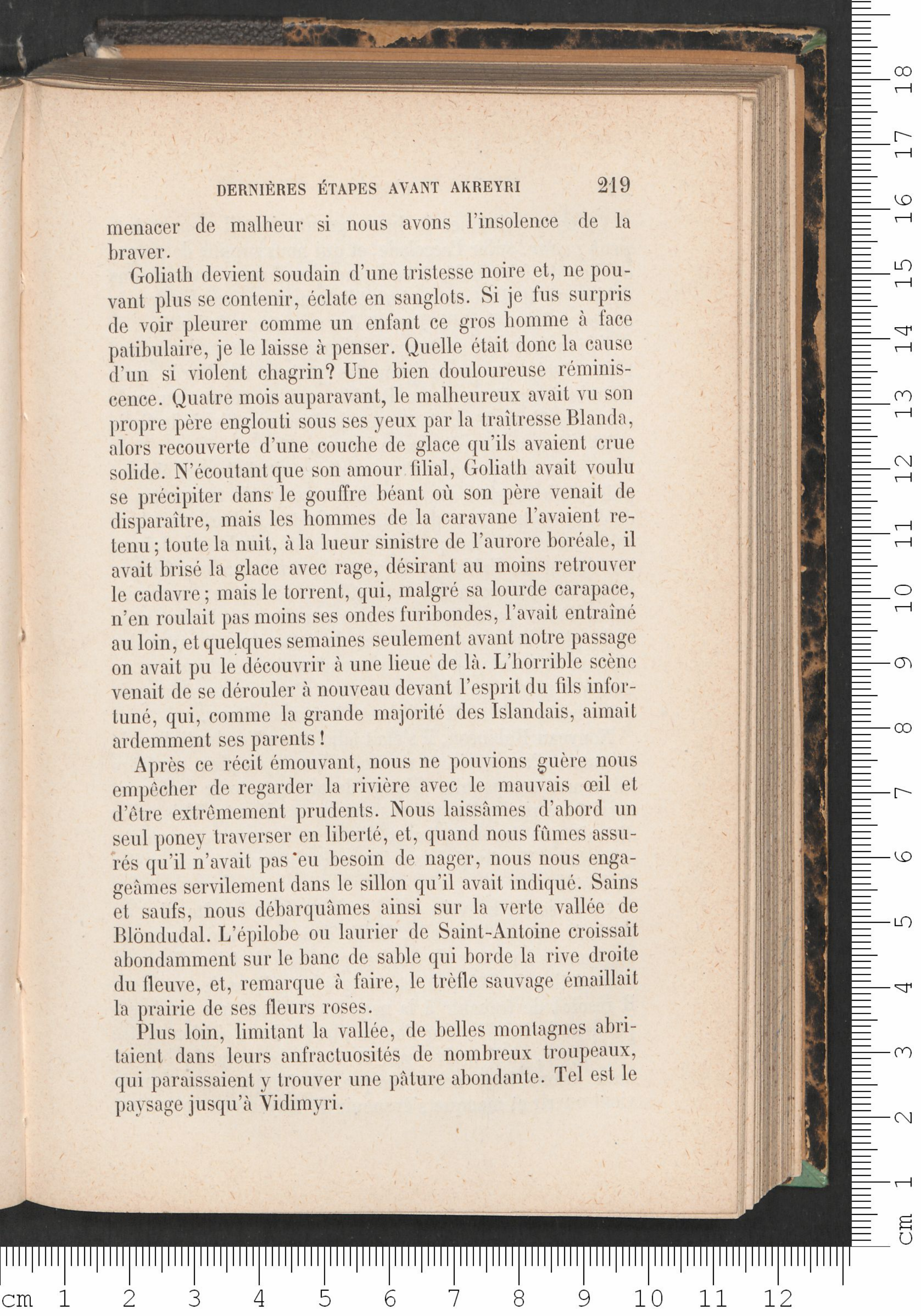
sistance d'un pareil athlète ne devait pas être inutile le cas échéant. Malheureusement il était aussi *naturel* que le paysan du Danube de La Fontaine, se mouchant si fréquemment dans ses doigts, crachant si souvent partout, qu'il finit par me causer une répugnance invincible, et je regrettai beaucoup de ne pas l'avoir laissé partir seul.

Nous formâmes dès lors une caravane de trois hommes et de dix-huit poneys, qui le lendemain matin à l'aube contourna le lac du Cochon (Svinavatn). Ce beau lac doit peut-être son nom, toute révérence gardée, à un ancêtre de mon Goliath! Sur ses bords je trouvai de belles calcédoines arrachées par les torrents aux montagnes voisines, mais je ne pus continuer longtemps cette collection, à cause des moustiques qui s'élançaient par myriades sur mon pauvre chef. Les oreilles, les yeux, le nez en étaient remplis, et, si d'aventure l'on ouvrait la bouche, on en engloutissait une légion.

C'était à devenir fou. Un ancien héros, Viga Skoti, imagina, dit une légende, d'abandonner pieds et mains liés un ennemi, qui avait voulu le tuer, sur les bords d'un lac à moustiques; le malheureux mourut horriblement torturé par les morsures. Ce qui me porterait à croire que l'histoire du supplice est contestable, c'est que les moustiques qui me couvraient le visage ne piquaient pas, ils n'étaient insupportables que comme le serait un nuage de poussière.

Du haut de la colline qui domine le Svinavatn on a dans le lointain une magnifique vue sur l'Hunafjordr, et l'immensité est là *tangible* à l'imagination, puisque l'on rencontrerait le pôle avant d'aborder une terre connue.

Mais il s'agit bien de songer à reprendre l'idée de ce valeureux Français, Gustave Lambert, qui, tombant sur le champ de bataille, s'écriait, pensant à son projet: « Ce n'était pas ce voyage-là que j'avais rêvé;... mais ce qui me console, c'est que je le fais aussi pour la France! » Voici la Blanda, la grande rivière blanche descendue de l'Arnasfellsjökull, et ses eaux tumultueuses, grossies par la pluie, semblent nous

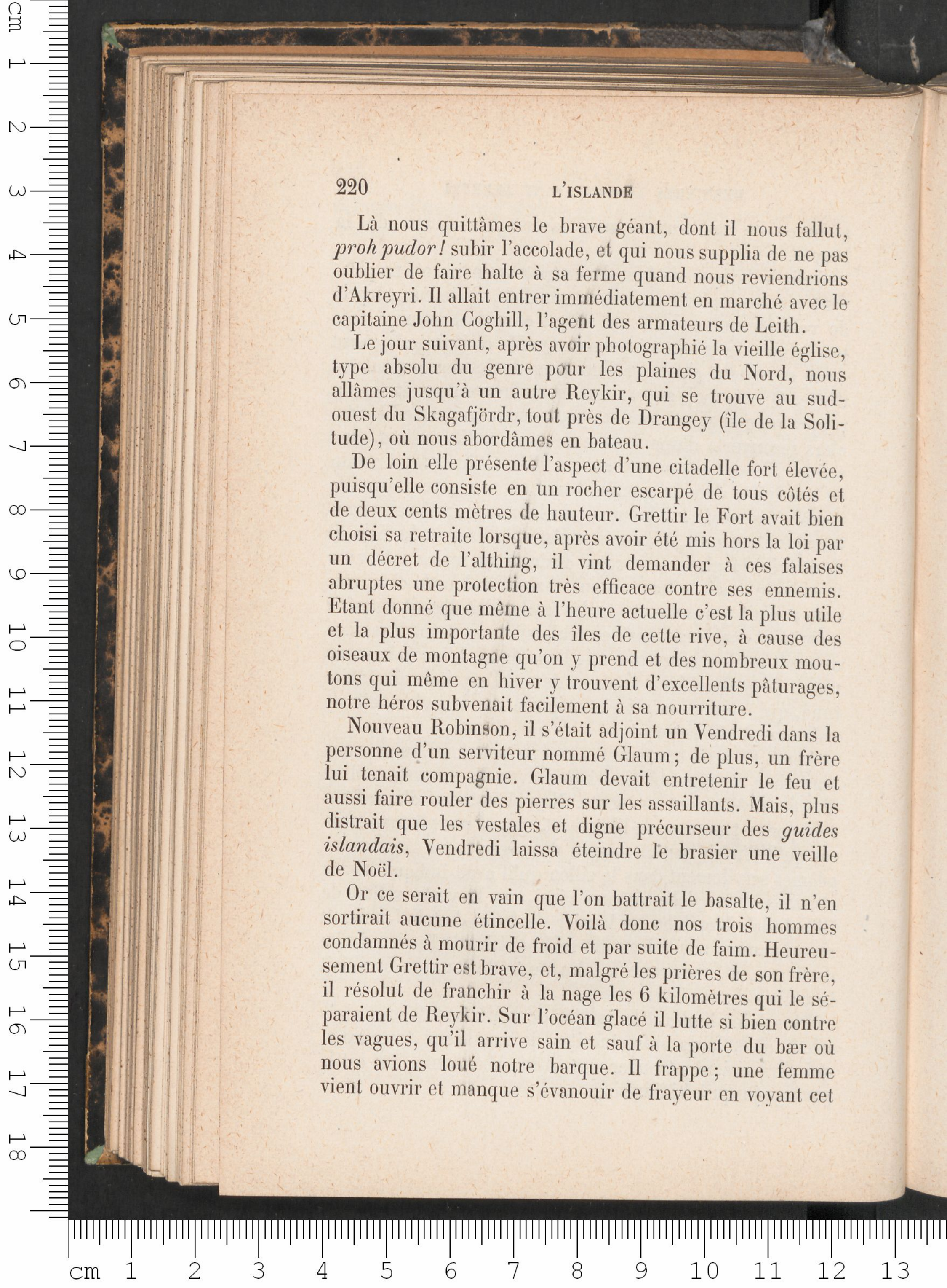


menacer de malheur si nous avons l'insolence de la braver.

Goliath devient soudain d'une tristesse noire et, ne pouvant plus se contenir, éclate en sanglots. Si je fus surpris de voir pleurer comme un enfant ce gros homme à face patibulaire, je le laisse à penser. Quelle était donc la cause d'un si violent chagrin? Une bien douloureuse réminiscence. Quatre mois auparavant, le malheureux avait vu son propre père englouti sous ses yeux par la traîtresse Blanda, alors recouverte d'une couche de glace qu'ils avaient crue solide. N'écoutant que son amour filial, Goliath avait voulu se précipiter dans le gouffre béant où son père venait de disparaître, mais les hommes de la caravane l'avaient retenu ; toute la nuit, à la lueur sinistre de l'aurore boréale, il avait brisé la glace avec rage, désirant au moins retrouver le cadavre ; mais le torrent, qui, malgré sa lourde carapace, n'en roulait pas moins ses ondes furibondes, l'avait entraîné au loin, et quelques semaines seulement avant notre passage on avait pu le découvrir à une lieue de là. L'horrible scène venait de se dérouler à nouveau devant l'esprit du fils infortuné, qui, comme la grande majorité des Islandais, aimait ardemment ses parents !

Après ce récit émouvant, nous ne pouvions guère nous empêcher de regarder la rivière avec le mauvais œil et d'être extrêmement prudents. Nous laissâmes d'abord un seul poney traverser en liberté, et, quand nous fûmes assurés qu'il n'avait pas eu besoin de nager, nous nous engageâmes servilement dans le sillon qu'il avait indiqué. Sains et saufs, nous débarquâmes ainsi sur la verte vallée de Blöndudal. L'épilobe ou laurier de Saint-Antoine croissait abondamment sur le banc de sable qui borde la rive droite du fleuve, et, remarque à faire, le trèfle sauvage émaillait la prairie de ses fleurs roses.

Plus loin, limitant la vallée, de belles montagnes abritaient dans leurs anfractuosités de nombreux troupeaux, qui paraissaient y trouver une pâture abondante. Tel est le paysage jusqu'à Vidimyri.



Là nous quittâmes le brave géant, dont il nous fallut, *proh pudor!* subir l'accolade, et qui nous supplia de ne pas oublier de faire halte à sa ferme quand nous reviendrions d'Akreyri. Il allait entrer immédiatement en marché avec le capitaine John Coghill, l'agent des armateurs de Leith.

Le jour suivant, après avoir photographié la vieille église, type absolu du genre pour les plaines du Nord, nous allâmes jusqu'à un autre Reykir, qui se trouve au sud-ouest du Skagafjördr, tout près de Drangey (île de la Solitude), où nous abordâmes en bateau.

De loin elle présente l'aspect d'une citadelle fort élevée, puisqu'elle consiste en un rocher escarpé de tous côtés et de deux cents mètres de hauteur. Grettir le Fort avait bien choisi sa retraite lorsque, après avoir été mis hors la loi par un décret de l'althing, il vint demander à ces falaises abruptes une protection très efficace contre ses ennemis. Etant donné que même à l'heure actuelle c'est la plus utile et la plus importante des îles de cette rive, à cause des oiseaux de montagne qu'on y prend et des nombreux moutons qui même en hiver y trouvent d'excellents pâturages, notre héros subvenait facilement à sa nourriture.

Nouveau Robinson, il s'était adjoint un Vendredi dans la personne d'un serviteur nommé Glaum; de plus, un frère lui tenait compagnie. Glaum devait entretenir le feu et aussi faire rouler des pierres sur les assaillants. Mais, plus distrait que les vestales et digne précurseur des *guides islandais*, Vendredi laissa éteindre le brasier une veille de Noël.

Or ce serait en vain que l'on battrait le basalte, il n'en sortirait aucune étincelle. Voilà donc nos trois hommes condamnés à mourir de froid et par suite de faim. Heureusement Grettir est brave, et, malgré les prières de son frère, il résolut de franchir à la nage les 6 kilomètres qui le séparaient de Reykir. Sur l'océan glacé il lutte si bien contre les vagues, qu'il arrive sain et sauf à la porte du bær où nous avions loué notre barque. Il frappe; une femme vient ouvrir et manque s'évanouir de frayeur en voyant cet

homme dont les cheveux épars sont remplis de glaçons, dont l'aspect rappelle un fantôme. « Qui es-tu? balbutie-t-elle en tremblant. — Je suis Grettir, répondit l'apparition. J'ai froid et je viens te prier de me sauver la vie en me donnant du feu. » Revenue de son émotion, l'Islandaise reprit : « Je pourrais te livrer à mes parents, qui dorment dans la pièce voisine, car maintes fois tu as volé nos moutons : mais tu es proscrit et c'est aujourd'hui la veille de Noël. Pour Jésus-Christ, voici du feu ; retourne immédiatement à Drangey, si tu le peux. » Alors Grettir mit de gros tisons dans un vase hermétiquement clos et, le poussant devant lui, revint au pied de la falaise, où son frère l'attendait dans une mortelle anxiété.

Ce n'était pas le plus grand malheur que devait causer l'insouciance de Glaum.

Notre héros se coupa un jour la main en restaurant une poutre de la hutte, et il fut obligé de s'aliter. Prévoyant que ses ennemis, qui passaient leur temps à observer de la côte ce que faisaient les proscrits, ne manqueraient pas de profiter de sa maladie pour tenter l'assaut qu'il avait empêché pendant dix-neuf ans, il supplia son serviteur d'être vigilant, de rassembler de gros quartiers de roche et de les précipiter sur quiconque tenterait l'escalade du seul point accessible de la falaise. Glaum prépara bien les pierres, mais s'en alla coucher. Quand il se réveilla, il se vit garrotter par Thorbjörn, l'ennemi juré de Grettir, qui à la faveur d'un sommeil aussi propice avait pu à la tête de ses hommes grimper sur l'escarpement. Toutefois le *brave* vient d'entendre des cris ; il saisit sa lance, se prépare à opposer de son lit une résistance énergique. Chaque coup abat un assaillant, et la porte est si étroite que tout guerrier qui la franchit subit le même sort. Il leur fallut enlever le toit, et alors seulement Thorbjörn put trancher la tête du pauvre Grettir. On offre au frère couvert de blessures la vie s'il accepte la paix, mais il déclare, pour toute réponse, qu'il n'aura désormais de repos qu'après qu'il aura vengé la mort du héros.

Sur ce les ennemis le traînent hors de la case et lui coupent la tête. Restait Glaum, qui suppliait, plus mort que vif; on le fouetta jusqu'au sang pour le punir de sa négligence.

Ainsi finit la saga de Grettir le Fort. Il eût eu la vie sauve s'il eût pu une année encore échapper à ses ennemis, car après vingt ans il y aurait eu prescription.

En 1755, le 11 septembre, plusieurs rochers de Drangey se fendirent et s'écroulèrent sous l'influence d'un violent tremblement de terre qui détruisit la plupart des retraites des oiseaux.

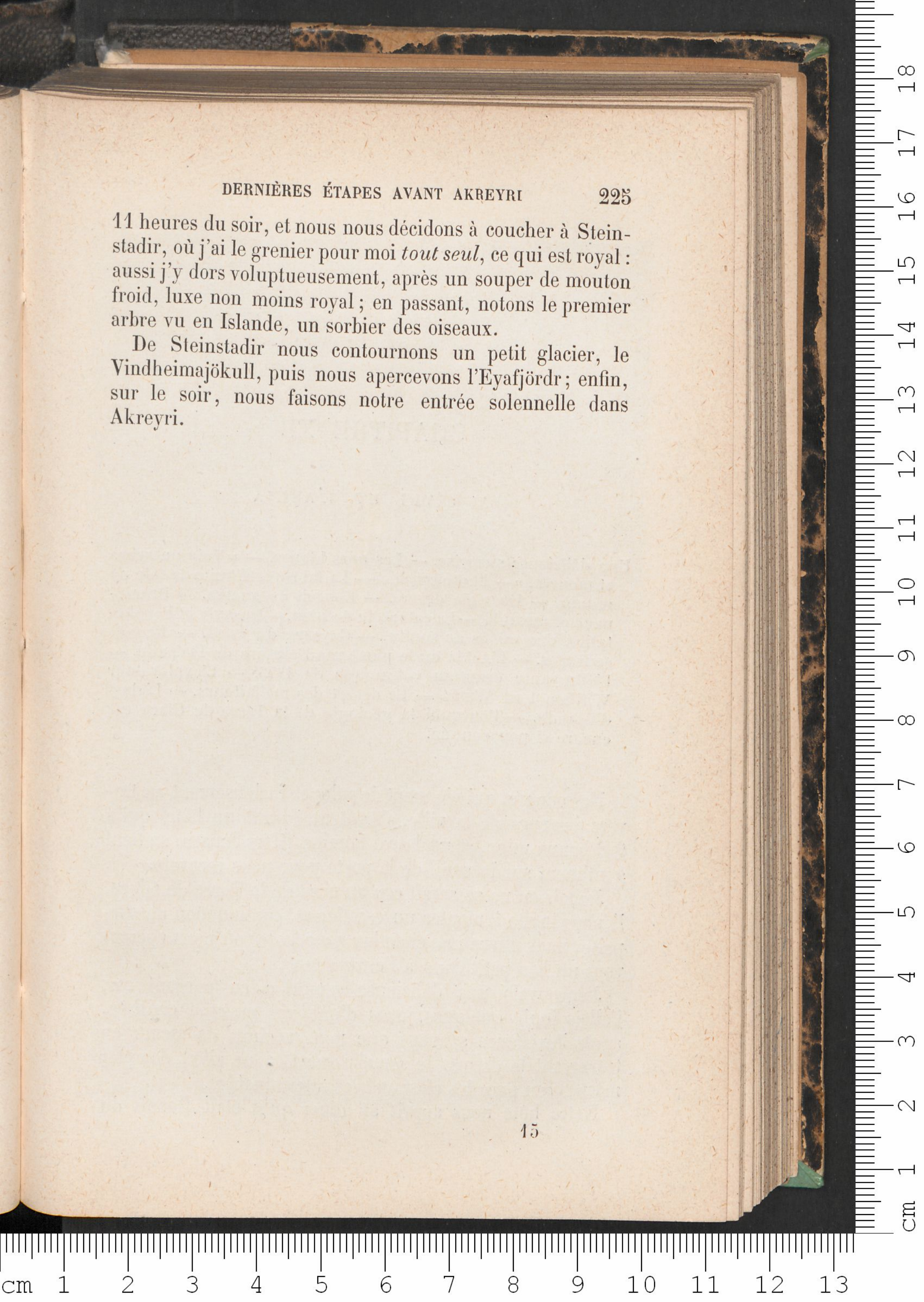
De Reykir, où tout rappelle la légende que je viens de résumer, la vue du fjord est splendide. Outre Drangey, on aperçoit la grande île de Malmey, qui est habitée et bordée de plusieurs rocs élancés sortant de la mer, tandis qu'à l'ouest les pics neigeux de Tindastoll forment au golfe une ceinture d'argent et semblent vouloir opposer aux tempêtes leur blanche barrière.

Après ce véritable pèlerinage nous revînmes à Miklibaer, puis de ce hameau à Steinstadir, dernier gîte avant la capitale du Nord.

Sur mon journal de voyage je lis textuellement ceci (je ne change rien; le lecteur voudra bien me pardonner le style) : « Voici une journée désastreuse dans toute sa gloire; à 11 heures et demie nous partons avec la pluie, et nous restons à cheval jusqu'à minuit également avec la pluie. Mon waterproof, pour la première fois, ne m'a pas protégé : je suis mouillé jusqu'aux os. Une eau fine, glacée, continue, nous harcèle. Que je regrette de ne plus avoir de moufles islandaises; je comprends maintenant qu'il soit bon d'avoir des gants de laine même en été! Et, regrets éternels! car je ne puis la contempler au travers du brouillard, je devine aux silhouettes que cette vallée d'Oxnadahlr doit être splendide. Quelle bordure de cônes volcaniques; celui de droite, qui domine le sentier que nous suivons, est étrangement découpé et ressemble absolument à une immense scie qui entaillerait le ciel; nous voudrions aller à Bakki, où il y a un presbytère, mais nous n'osons passer la rivière à

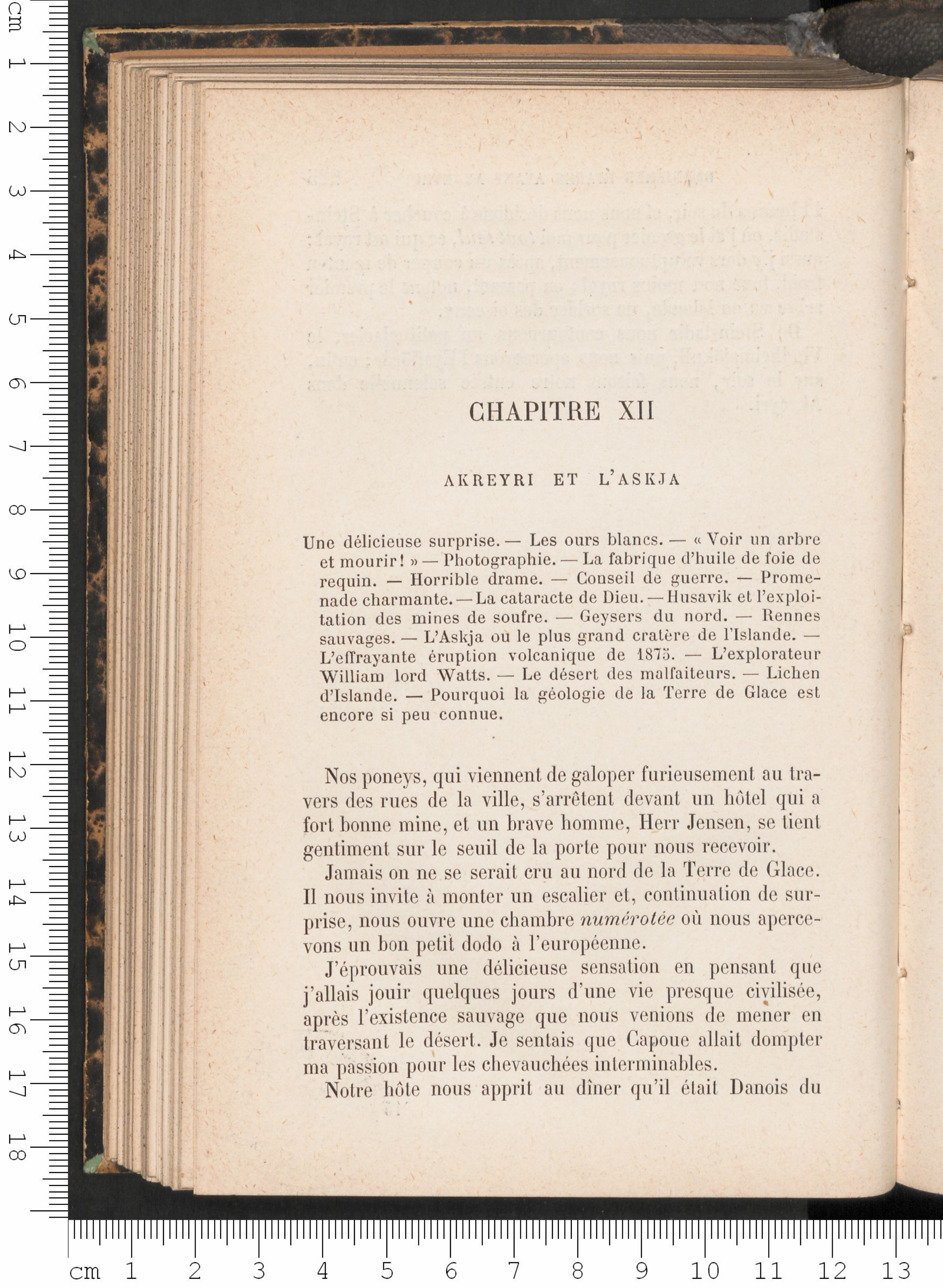


Le bær de Steinstadir.



11 heures du soir, et nous nous décidons à coucher à Steinstadir, où j'ai le grenier pour moi *tout seul*, ce qui est royal : aussi j'y dors voluptueusement, après un souper de mouton froid, luxe non moins royal ; en passant, notons le premier arbre vu en Islande, un sorbier des oiseaux.

De Steinstadir nous contournons un petit glacier, le Vindheimajökull, puis nous apercevons l'Eyafjördr ; enfin, sur le soir, nous faisons notre entrée solennelle dans Akreyri.



CHAPITRE XII

AKREYRI ET L'ASKJA

Une délicieuse surprise. — Les ours blancs. — « Voir un arbre et mourir ! » — Photographie. — La fabrique d'huile de foie de requin. — Horrible drame. — Conseil de guerre. — Promenade charmante. — La cataracte de Dieu. — Husavik et l'exploitation des mines de soufre. — Geysers du nord. — Rennes sauvages. — L'Askja ou le plus grand cratère de l'Islande. — L'effrayante éruption volcanique de 1875. — L'explorateur William lord Watts. — Le désert des malfaiteurs. — Lichen d'Islande. — Pourquoi la géologie de la Terre de Glace est encore si peu connue.

Nos poneys, qui viennent de galoper furieusement au travers des rues de la ville, s'arrêtent devant un hôtel qui a fort bonne mine, et un brave homme, Herr Jensen, se tient gentiment sur le seuil de la porte pour nous recevoir.

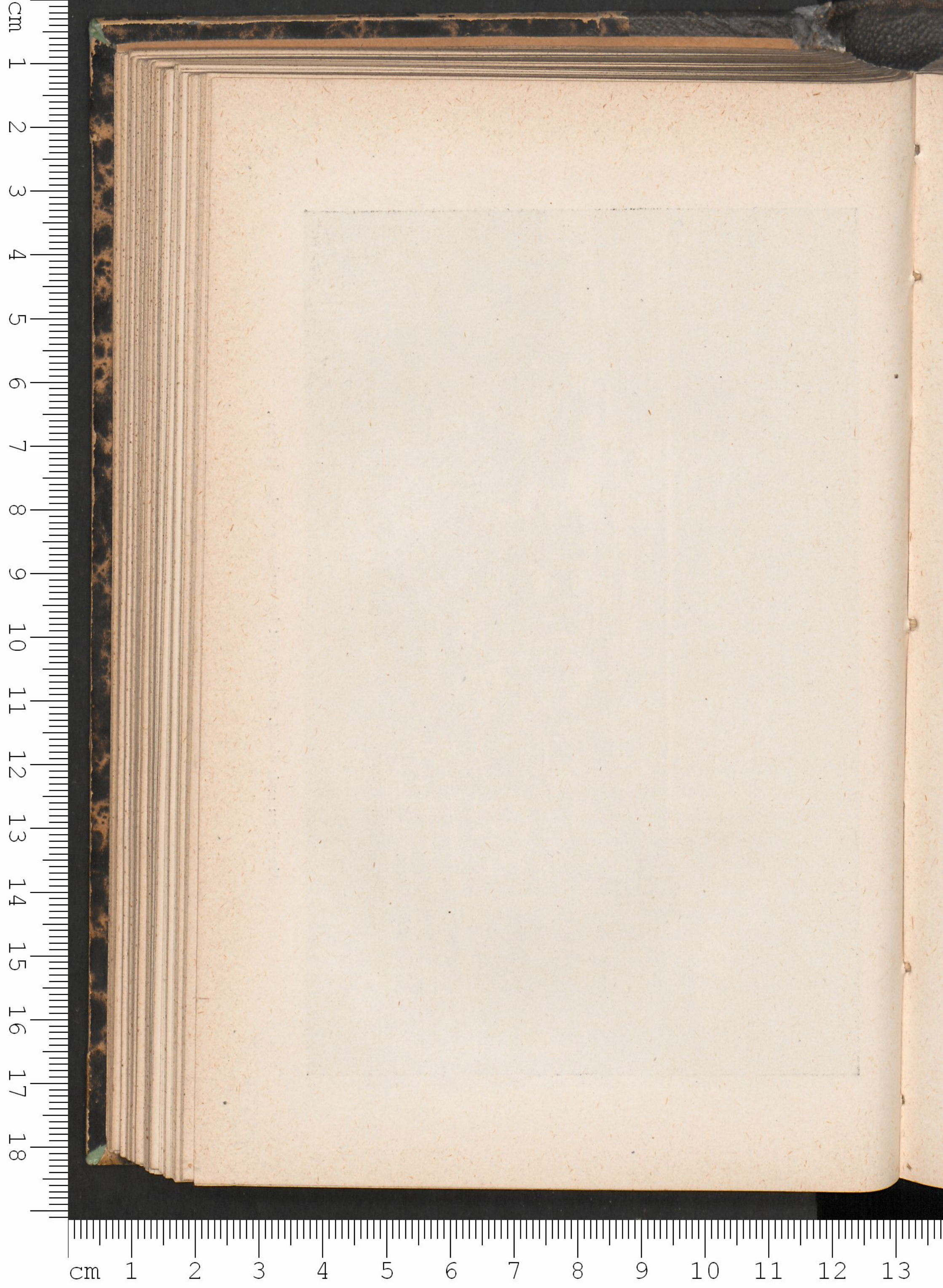
Jamais on ne se serait cru au nord de la Terre de Glace. Il nous invite à monter un escalier et, continuation de surprise, nous ouvre une chambre *numérotée* où nous apercevons un bon petit dodo à l'européenne.

J'éprouvais une délicieuse sensation en pensant que j'allais jouir quelques jours d'une vie presque civilisée, après l'existence sauvage que nous venions de mener en traversant le désert. Je sentais que Capoue allait dompter ma passion pour les chevauchées interminables.

Notre hôte nous apprit au dîner qu'il était Danois du



Akreyri au mois d'août. On aperçoit les navires pris dans la g'ace.



Schleswig et qu'il avait mieux aimé venir fonder une auberge sous le cercle arctique que de devenir Prussien ; voilà comment je fus redevable aux Allemands de trois bonnes journées sur la Terre de Glace. Mme Jensen est Islandaise, et me présenta de fort beaux enfants, dont une grande jeune fille. Après le repas, servi à la danoise, nous descendîmes dans une salle spacieuse, et nous pûmes nous y livrer à l'exercice du noble jeu de billard ! Je me permets de donner ces détails, qui ne manqueront pas d'intéresser touristes et officiers de marine.

Akreyri, qui compte actuellement 400 habitants, est la seconde ville de l'Islande : c'est une cité composée de quelques maisons de bois, appartenant aux négociants danois, et de bærs dans les faubourgs.

La ville s'étage sur la rive gauche de l'Eyafjördr et s'étend presque jusqu'à l'embouchure de la rivière Eyafjardarà, qui vient se jeter dans le golfe. On doit toujours s'attendre à trouver un fleuve à l'extrémité des fjords, puisque ces derniers sont constamment la continuation d'une vallée comprise entre deux montagnes parallèles à la direction générale du bassin. L'Eyafjardarà n'est guéable qu'à marée basse et tout à fait à son embouchure ; plus loin elle se divise en six ou sept bras, circonscrivant des prairies marécageuses. Il résulte de cette disposition que les communications avec les villages situés sur la rive droite sont des plus difficiles, et j'engage ceux qui d'Akreyri iront visiter soit le beau lac Myvatn, soit les foyers volcaniques du nord, soit chasser le renne aux alentours de Grimstadir, à faire transporter les poneys en barque plutôt que de s'engager dans de perfides fondrières.

Le port, abrité à l'est et à l'ouest par des montagnes qui atteignent jusqu'à 1090 mètres d'altitude, est meilleur que celui de Reykjavik, mais reste souvent encombré de glaçons jusqu'au mois de juillet, comme on peut le voir par la photographie reproduite à la page 227.

Avant l'importation du fusil, des bandes d'ours blancs plus ou moins nombreuses se laissaient transporter des

régions polaires sur ces radeaux de glace et commettaient de grands dégâts parmi les troupeaux de moutons. Les habitants faisaient tout leur possible pour détruire ces envahisseurs aussitôt qu'ils les apercevaient. Souvent ils formaient un cordon pour les faire retourner à la mer, où on les voyait remonter sur leurs glaçons et s'en aller à la dérive. De nos jours il en vient encore jusque dans la rade; c'est ainsi qu'en 1882 le frère du gouverneur put se procurer la magnifique fourrure que j'ai admirée chez lui, en dépouillant un ours blanc qui était venu mourir, empoisonné par une boulette de strychnine mise pour les renards bleus sur la montagne.

De véritables troupeaux de baleines animent également l'Eyafjördr.

Mais si vous priez un indigène d'Akreyri de vous citer les curiosités de son pays, ce n'est ni des ours blancs, ni des baleines, ni même de la belle église en bois de sapin récemment construite qu'il vous parlera. Il vous prendra par la main, vous conduira devant la maison du gouverneur (l'*amtmadr*) et vous regardera pour voir si vous êtes étonné. « Hâtez-vous de nous faire savoir ce que vous verrez », me direz-vous, lecteurs impatients.

Eh bien, je verrai l'*arbre,* le fameux sorbier des oiseaux (*Sorbus aucuparia*), qui ne pousse que là. Les Italiens disent : « Voir Naples et mourir » ; les Islandais répètent la même chose avec la variante que vous devinez. Un habitant du sud tient parfois ce langage à ses enfants : « Si vous êtes sages, quelque jour je vous offrirai le voyage d'Akreyri, et il vous sera donné de contempler un arbre de 5 mètres de haut ».

Avant mon départ pour l'Islande, tous les amis me faisaient cette réflexion : « Vous allez dans un pays où il n'y a qu'un arbre ». C'est ce qu'ils avaient retenu de plus remarquable de leurs lectures sur la Terre de Glace. La vérité m'oblige, je ne dis pas à détruire, mais à rectifier la légende.

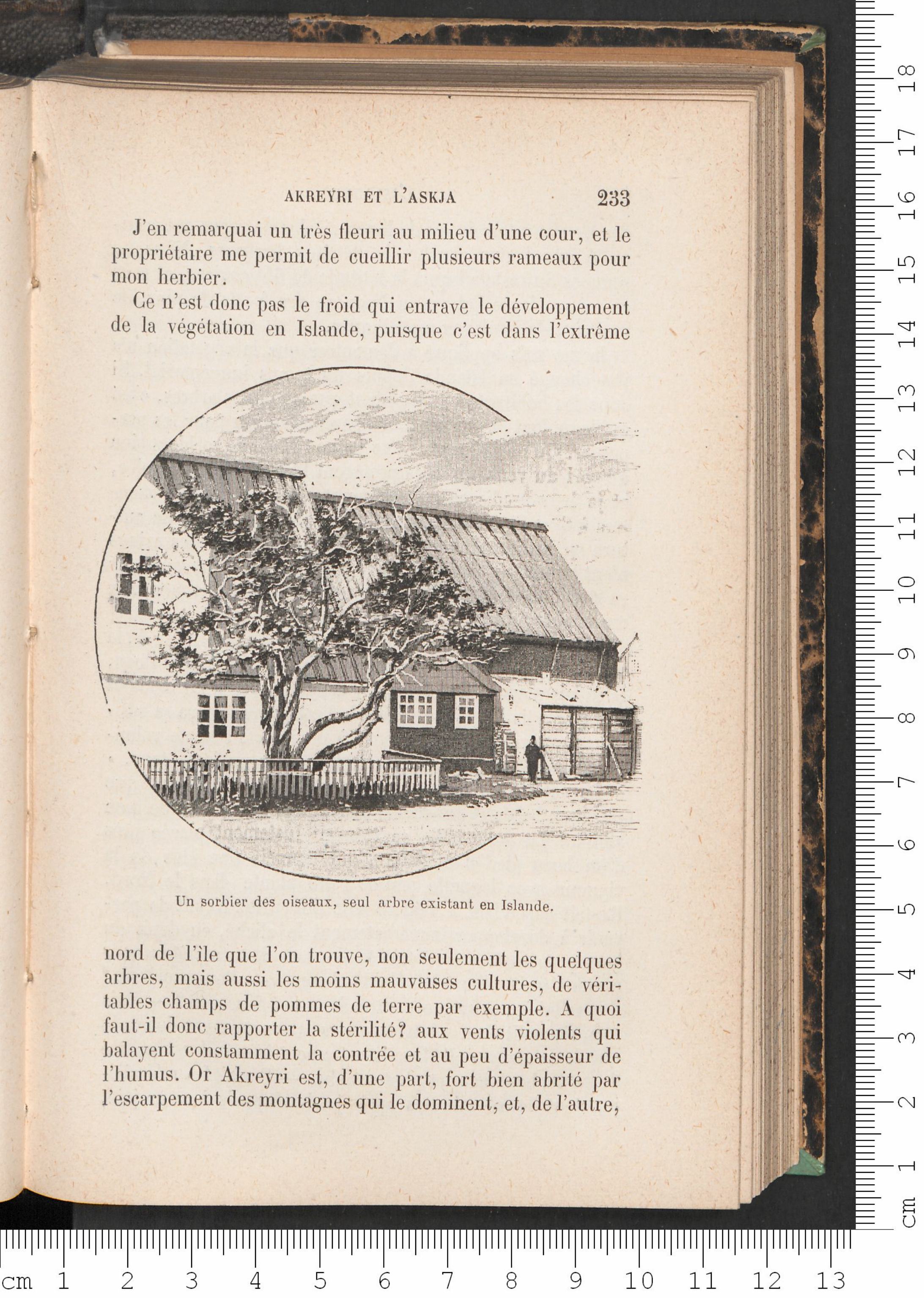
En réalité, il y a quatre sorbiers dans la ville même, et j'en ai vu deux dans les bærs des environs.



Ours blancs.

J'en remarquai un très fleuri au milieu d'une cour, et le propriétaire me permit de cueillir plusieurs rameaux pour mon herbier.

Ce n'est donc pas le froid qui entrave le développement de la végétation en Islande, puisque c'est dans l'extrême



Un sorbier des oiseaux, seul arbre existant en Islande.

nord de l'île que l'on trouve, non seulement les quelques arbres, mais aussi les moins mauvaises cultures, de véritables champs de pommes de terre par exemple. A quoi faut-il donc rapporter la stérilité? aux vents violents qui balayent constamment la contrée et au peu d'épaisseur de l'humus. Or Akreyri est, d'une part, fort bien abrité par l'escarpement des montagnes qui le dominent, et, de l'autre,

situé sur un terrain où de longs siècles de repos ont accumulé une bonne couche de détritus herbacés. Nous ne sommes du reste ici qu'à la latitude de 64° environ, et sous ce même degré j'ai vu en Norvège des forêts de pins, de sapins et de bouleaux magnifiques.

Je me suis appliqué à démontrer que la végétation n'a pas changé en Islande depuis un temps immémorial. Si donc les habitants ne possèdent que quelques arbres, c'est qu'ils ne font rien pour leur conservation ou pour les perpétuer. Qu'ils établissent une jeune rachée de sorbiers bien à l'abri du vent, qu'ils la protègent l'hiver contre la gelée, et je leur prédis qu'en une vingtaine d'années elle montera à 5 mètres. Je ne parle, bien entendu, que de la culture en jardin. Au beau milieu de la campagne, les arbres n'ont jamais pu ni ne pourront jamais croître, puisque, par sa situation, la Terre de Glace est vouée aux ouragans, aux avalanches, etc.

L'*amtmadr*, c'est-à-dire le lieutenant-gouverneur de la moitié septentrionale de l'île, le très aimable M. Havsteen, Islandais marié à une Danoise, m'ayant aperçu au moment où je prenais la photographie de l'arbre qui décore sa résidence, m'invita gracieusement à dîner. « J'accepte volontiers, dis-je, mais permettez-moi de faire un instantané. »

Le signe d'assentiment n'eut pas été plus tôt accordé que ses deux bébés et lui-même étaient à la disposition de mon album ! La petite fille se trouvait justement placée près d'un beau pied d'angélique, qui donnait une idée de la vigueur avec laquelle pousse cette plante dans le Nord. Restait cependant à vaincre une difficulté : c'était de parvenir à développer immédiatement le cliché, en dépit du jour perpétuel. « C'est très facile, me dit mon hôte : nous n'avons qu'à aller chez le boulanger. — Pourquoi cela? demandai-je ; pour me mettre dans son four noir? — Mais non, répondit-il en éclatant de rire ; vous ne savez donc pas que le boulanger d'Akreyri est une trinité? il est maître de poste, boulanger et photographe. — Parfait ! » m'écriai-je, et quelques minutes après je développais à cœur joie,

en compagnie de Mme la photographe, car c'est elle et non son mari qui opère.

L'image révélée, nous hélâmes un batelier et nous nous dirigeâmes sur Oddeyri. Arrivés au milieu du golfe, je trouvai le panorama fort beau : à notre droite, des rivières, des torrents, des cascades venaient de la montagne se précipiter dans les eaux du fjord ; en face de nous, les sommets des deux chaînes, couverts de glaces éternelles, passaient par tous les tons, suivant l'inclinaison des rayons du soleil couchant.

Mais si l'œil était ravi, le nez avait beaucoup moins sujet d'être satisfait. Le vent soufflait de l'est et nous amenait l'odeur nauséabonde qu'exhalent les ateliers de fabrication d'huile de foie de requin. Nous débarquâmes entre deux rangées de cuves où nageaient les foies décomposés, puis nous entrâmes dans un local encombré d'immenses réservoirs où la vapeur d'eau barbote continuellement pour décolorer le produit qui sera vendu plus tard, disent les mauvaises langues, sous le nom d'huile de foie de morue. Le long du littoral, les requins, surtout le *Squalus acanthias*, sont très abondants ; on les prend au moyen de lignes et d'hameçons.

L'usine appartient au frère du gouverneur. Il désirait me consulter pour une maladie assez bizarre que j'ai souvent remarquée en Islande. Presque subitement il avait vu ses doigts se mettre en flexion, et ils y resteront, à moins d'opération chirurgicale, car ses deux oncles et son père étaient depuis longtemps atteints de la même façon.

Pour le moment il n'avait de pris à la main droite que l'auriculaire, mais l'index et les deux derniers doigts de la main gauche étaient invinciblement contractés. L'état général, malgré cette infirmité, ne laissait rien à désirer.

Le contremaître de la fabrique m'expliqua que l'huile de requin n'était pas leur seule industrie ; qu'ils avaient aussi quelques baleiniers attachés à l'établissement, et, me montrant une barque échouée sur le rivage, il me conta l'horrible drame suivant :

Quatre de leurs hommes, quelques mois avant notre passage, étaient partis dans cette barque à la poursuite d'un cétacé qu'ils avaient aperçu aux abords de Hrisey; mais, parvenus là, une bourrasque les entraîna au large. Bientôt les provisions furent épuisées, deux pêcheurs succombèrent au froid et à la faim; on les jeta par-dessus bord. Le troisième mourut le lendemain, et le malheureux survivant, rendu fou par les privations, se mit à dévorer le cadavre de son camarade.

Quand un navire rencontra la chaloupe, on trouva, sur un corps aux trois quarts rongé, le misérable matelot gisant inanimé.

A force de soins, on parvint à le rappeler à la vie, et aujourd'hui il est absolument guéri, bien qu'on ait dû lui faire à l'hôpital d'Akreyri l'amputation des deux pieds!

Cette histoire lugubre n'est malheureusement qu'une de plus à ajouter à la longue série des épouvantables misères qui peuvent torturer les pêcheurs de baleine entraînés sur l'océan Glacial. Jadis les habitants d'Oddeyri allaient dans des pirogues non pontées jusqu'au rocher de Meven-Klint, pour y ramasser les œufs et chasser les phoques; ils perdirent tant de monde, soit dans la traversée, soit en accostant, qu'ils ont fini par renoncer à cette misérable et dangereuse industrie.

Comme je rentrais à l'hôtel Jensen, je fus interviewé par le directeur d'un des journaux de la localité; je lui expliquai d'abord ce que j'étais venu faire dans sa ville hyperboréenne; puis, à mon tour, je lui demandai quelques renseignements sur la politique. Il m'apprit que la seconde capitale possède deux journaux : le *Nordlingu*, qui est conservateur, et le *Frodi*, qui est libéral. Naturellement les deux feuilles se font une guerre acharnée, n'ayant que peu de nouvelles fraîches à donner, puisqu'elles ne sont que tous les mois en relation avec les courriers du continent.

Les « Akreyritains » aiment passionnément la lecture; presque tous sont abonnés aux « revues » de Reykjavik et

fréquentent avec assiduité leur bibliothèque publique, qui, chose curieuse, se trouve dans la prison!

Lorsque la cité ou ses environs n'eurent plus de secret pour moi, je réunis mon conseil de guerre pour délibérer. Puis, déployant la carte du brave Gunnlaugssonn sur les genoux de Bjorn et de Gudmundsen, je me demandai quel itinéraire nous allions suivre pour redescendre au sud. Je brûlais d'envie de visiter le principal foyer de l'activité volcanique du nord, d'aller à Husavik, à Uxaghver (les geysers septentrionaux), au beau lac Myvatn, enfin à l'Askja ; d'autre part, je désirais voir le temple de Holar, les rives du Faxafjodr, Reykholt, l'ouest de l'Islande en un mot; j'étais fort perplexe.

Après mûre réflexion je me dis que Husavik n'était que la reproduction des solfatares de Krisuvik, que les geysers du nord ne différaient de ceux du sud que par leur moindre dimension, que le lac Myvatn n'était pas plus beau que celui de Thingvellir, que, l'Askja ayant été étudié en 1876 par M. William lord Watts, en 1881 par M. W.-G. Lock, en 1882 par M. Delman Morgan, je ne trouverais probablement aucun fait nouveau à recueillir après ces consciencieux explorateurs, et je me décidai à rentrer par l'ouest, en évitant autant que possible de reprendre les sentiers déjà parcourus.

J'ignorais alors que l'année 1887 me fournirait l'occasion de revenir et me permettrait de visiter une petite portion de l'espace compris entre Akreyri et la côte de l'est; bien donc me prit de choisir l'ouest.

Cependant, comme j'ai le désir de donner un livre qui puisse, à la rigueur, servir de cicerone, je vais terminer ce chapitre en résumant succinctement ce que j'ai fait, ce que les guides du pays m'ont appris des excursions aux environs d'Akreyri et ce que je trouve sur l'Askja, le plus grand cratère de l'Islande, dans des notes qui m'ont été fournies par le premier Européen qui visita ce volcan, M. James Wight. Je rencontrai cet honorable membre de la Société de Géographie d'Écosse à Édimbourg, et nous

eûmes ensemble de longues conversations sur la région que je vais décrire.

Une promenade charmante et qui ne prend que deux jours, c'est d'aller coucher au bær d'Einarstadir. Au sortir du fjord, que l'on passe en barque, on escalade un sommet de 650 mètres, le Vadlaheidi (la Lande du Gué), puis à la descente se trouve actuellement une *route construite* qui traverse la belle vallée de Fnjoska. Le site est embaumé des senteurs d'un petit taillis de bouleaux qui donne asile, au mois d'août, à de nombreuses couvées de grouses. J'en tuai quatre, et je remarquai qu'elles étaient beaucoup plus grosses que celles que j'avais chassées aux environs de l'Arnarvatnsheidi. Cette variété est le *Lagopus subalpina*, identique au *dal* ou *scuveryper* de la Norvège. Après avoir franchi sans difficulté les eaux de la rivière, nous traversâmes un petit désert de cendres volcaniques, puis nous pénétrâmes dans la verdoyante vallée de Hals, qui se termine aux crêtes du Viknafjall (montagne des Ponces). Il n'y a plus qu'à la sillonner pour atteindre les rives du beau petit lac Ljosavatn, resserré entre des pics abrupts et dont les eaux bleues contrastent agréablement avec la teinte noire des cônes calcinés qui le bordent.

La ferme est située au sud-est du lac, et, pour y parvenir, il faut se débarrasser de la Djupa (rivière Profonde), qui serpente à travers une prairie couverte de débris volcaniques, d'anciens cratères et même de véritable lave. Nous prîmes le café dans la chambre de l'hôte, qui est bariolée de peinture rouge, bleue et jaune. L'intérieur de l'église succursale resplendit également de couleurs vives, mais ne présente de remarquable qu'une chaire de vérité, sculptée en 1796.

A une heure de la ferme est située la grande chute de Godafoss (cataracte de Dieu), beaucoup moins belle que la chute d'Or, dont nous avons plus haut donné la description ; elle est, comme toujours, divisée en deux parties par un îlot qui affecte la forme d'un V.

Le Skjalfandafljöt forme encore deux autres chutes : celle de la Chèvre et celle de la Laine (Geitafoss et Ullarfoss).

La première est intéressante par les grottes nombreuses dont sont percées les roches surplombantes, et la seconde borde un îlot où se tenait autrefois l'assemblée locale ou Thing provincial.

Ici s'arrête notre expérience personnelle, mais nous savons que l'on peut coucher à Einarstadir, pour de là visiter le lendemain le grand lac des Cousins (Myvatn).

Si au contraire on veut se diriger vers le nord, on peut passer la nuit à Muli et gagner Husavik le second ou troisième jour, selon l'allure des poneys.

Husavik est un petit port où font régulièrement escale les steamers danois et ceux des MM. Slimon, bien que les déchargements y soient extrêmement difficiles. La côte est rocheuse, et les habitations sont construites à 10 mètres au-dessus du niveau de la mer. On a élevé un débarcadère en forme de pont pour le comptoir danois, qui est tenu par Herra Gudjohnsson, dont tous les voyageurs vantent l'hospitalité. Il a fallu une nécessité bien impérieuse pour fonder un établissement sur une crique aussi mauvaise, où la mer brise par-dessus le seul abri qu'il y ait : un récif placé au sud de la pointe de la baie. Mais les transports par terre sont tellement difficiles avec Akreyri, qu'il n'est pas possible d'y conduire le soufre ou les autres produits de la région.

En 1835, un Lyonnais, M. Louis Baron, purifiait le métalloïde, que lui apportaient à vil prix les paysans islandais, dans un établissement qu'il avait fondé à Husavik. A cette époque on en expédiait également des chargements considérables en Danemark, pour les poudrières royales. Aujourd'hui l'exploitation est à peine continuée, parce que le charbon, les routes et les moyens de transport font défaut.

Une compagnie anglaise ne parvint qu'à y engloutir tous ses capitaux, il y a quelques années, et j'ai déjà dit que le directeur de la concession quitta le pays sans payer les malheureux qu'il avait employés.

On peut voir, au sujet des mines de soufre, deux études, dans le *Standard* du 1er novembre 1872 et dans le *Mining journal* des 29 août et 15 septembre 1874 (London).

Non loin d'Husavik sont les geysers du nord, dont le principal porte le nom d'Uxahver (source du Bœuf), parce qu'un bœuf y tomba un jour et fut rejeté quelques minutes après à l'état de « pot-au-feu ».

Robert rapporte que lorsqu'il vint les étudier, le plus grand, dont le bassin circulaire a 10 mètres de diamètre, ne jaillissait plus, mais était constamment rempli d'eau à la température de 101° centigrades.

Il recommença à jouer les années suivantes, pour cesser de nouveau pendant une longue période après le tremblement de terre qui précéda l'éruption de l'Askja ; mais de nos jours la vigueur lui est revenue, et maintenant il lance pendant une demi-minute jusqu'à 2 ou 3 mètres une colonne d'eau chaude de 1 mètre de diamètre. Après l'éruption il y a une période de repos de cinq à six minutes, et l'eau baisse dans le bassin de 1 mètre à 1 mètre et demi, pour venir affleurer ensuite l'orifice et recommencer à s'élever en douche.

Lock fait observer que si l'on était tenté de s'écrier avec l'infortuné poète Digwell, mort de faim en Islande : « A quoi servent ces geysers dardant vers le ciel leurs colonnes écumantes ? Comment des sources d'eau chaude pourraient-elles apaiser la faim du voyageur ? » on trouverait gâteaux et café à la ferme de Reykir, située à quelques pas des fontaines.

Au nord et non loin d'Husavik aussi, sur le bord de la mer, est un village du nom de Hallbjarnarstadir, où l'on pourra visiter un gisement très remarquable de bois fossile (*surturbrandur*), accompagné d'ossements de phoque et de coquilles identiques à celles qui vivent encore (*Cyprina islandica*, *Mya arenaria*, *Natica clausa*, etc.).

Puis on peut se rendre à Asbyrgi et descendre le cours de la Jökulsa jusqu'au Niagara islandais, que Watts considère comme la plus grande cascade de l'Europe : j'ai nommé la Dettifoss.

Outre cette merveilleuse attraction, si de la Dettifoss on revient directement au Myvatn sans poursuivre dans les

déserts connus sous le nom de Myvatnsörœfi, on sera certain de rencontrer et peut-être pourra-t-on tuer des rennes sauvages. Un troupeau hante continuellement les bords du lac Éternel (Eilifsvatn), et l'on a, pour se mettre à l'affût ou s'abriter, une ferme en ruine nommée Hlidarhœli. La meilleure saison de sport est le mois d'août.

C'est vers 1765 que les rennes furent importés en Islande. Un M. Thodal en fit venir treize de Norvège. De ces treize, il en mourut dix en mer, faute de soins. « Les trois qui sont restés réussissent bien, dit von Troil, évêque de Linkjœping, qui voyageait ici en 1772; ils avaient déjà donné trois portées quand nous étions en Islande. La nourriture propre à ces animaux est abondante, par la quantité de *mousse de rennes* qui se trouve dans le pays. »

Ayant gravi avec précaution les pentes formées d'obsidienne de la montagne de Hrabntinulshriggur (pardon, lectrices, pour ce mot de dix-huit lettres), les membres de la commission scientifique du voyage en Islande et au Grönland aperçurent, en 1836, un troupeau d'une centaine environ. Ils firent rouler, du haut de la montagne, des pierres jusqu'au milieu des animaux, qui prirent alors le galop en faisant claquer fortement les articulations métatarsiennes et métacarpiennes de leurs membres les unes contre les autres. J'ai vu en Laponie un millier de rennes domestiques parqués dans le même enclos; ils firent ainsi devant moi claquer leurs genoux, et je ne puis mieux comparer ce cliquetis singulier qu'au bruit produit par l'étincelle électrique.

Depuis cent ans on voit que les trois primitivement importés ont fructifié, puisqu'on connaît maintenant au moins trois troupeaux dans différentes régions, et on remarquera aussi que, depuis cinquante ans, le point où ils prospèrent le mieux est placé entre le Myvatn et Grimstadir. Là, au moindre bruit, la bande détale sur les lits de lave tordus et crevassés, gagne les montagnes, et il est presque impossible de les y suivre.

L'année dernière cependant, un de mes camarades, qui ne

vint que quelques semaines dans la Terre de Glace, tua un vieux mâle muni de beaux andouillers. Je dois avouer qu'aux alentours des solfatares de Krisuvik j'aperçus de très loin deux animaux au pelage blanchâtre, courant dans le fond d'un ravin, mais je n'oserais absolument pas affirmer que ce fussent des rennes. Peut-être étaient-ce simplement deux renards. Le renne n'est pas utilisé, comme en Norvège. On ne saurait penser à l'atteler au traîneau sur un sol aussi montagneux et surtout aussi raviné.

De Grimstadir à Mödrudals le sentier existe, c'est-à-dire peut se reconnaître aux traces de pas marqués par les caravanes antérieures, et de Mödrudals on va à la région de la côte est, que j'ai parcourue et que je décrirai dans la seconde partie de ce livre. On peut aussi faire de Grimstadir (à moins qu'on ne préfère Svartarkot, avec le fermier Einar pour guide) un centre de ravitaillement pour aborder l'Askja, dont j'ai maintenant à vous faire connaître l'histoire.

L'ASKJA OU LE PLUS GRAND CRATÈRE DE L'ISLANDE

Il n'y a que douze ans que ce volcan est, je dirai, bien connu; car c'est une erreur, comme me le faisait remarquer le gouverneur de Reykjavik, que de répéter avec tous les écrivains anglais qu'on ne le connaissait pas auparavant.

L'Askja (ce mot signifie en français « cassette ou boîte ») existe sur la carte de Gunnlaugsson; mais comme il fallait traverser les trente ou quarante milles du terrible désert de l'Odadahraun pour y aller, que de plus les Islandais croient encore un tout petit peu aux sorciers et aux descendants des hommes mis hors la loi, il ne fallut rien moins que la grande éruption de 1875 pour appeler l'attention sur ce principal foyer de l'activité volcanique de l'Islande.

Il est situé dans la chaîne du Dyngjufjöll, que l'on aperçoit des parties habitables du nord de l'île.

A la fin de 1874 on ressentit quelques tremblements de

terre dans le nord-est de l'Islande, et le 3 janvier 1875 on vit une colonne de cendre s'élever au-dessus du Dyngjufjöll ; cette éruption ne causa du reste aucun dommage. D'après les recherches de M. le professeur Johnstrupp, de Copenhague, qui fut envoyé en mission en 1876 par le gouvernement danois, les cendres provenaient de cratères situés dans l'angle sud-est de l'Askja, 94 mètres plus bas que le champ de lave et 138 mètres plus haut que le lac.

Du 9 au 12 janvier, ces cratères émirent une telle quantité de fumée et de vapeur visibles pendant le jour, tandis que, la nuit, la réflexion des flammes embrasait le ciel, que les habitants de Reykjavik les aperçurent. Mais, comme d'habitude, ils crurent à une éruption du Skaptarjökull.

Le Skaptarjökull est un volcan qui confine au grand glacier Vatna et qui, comme Figaro, vaut mieux que sa réputation. Il dort depuis longtemps; mais malgré ce sommeil, dès qu'un peu de fumée vient à s'élever au-dessus du centre de l'Islande, c'est lui qu'on accuse.

Bientôt les cratères s'apaisèrent *momentanément*, après avoir lancé de gros blocs de tuf et de basalte, dont quelques-uns de 31 mètres cubes, à plus de 30 mètres de hauteur. Alors, le 18 février, le Sveinagja, dans le désert du Myvatn, entra en éruption, et le 10 mars seize nouveaux orifices, s'étant formés, vomirent des torrents de lave jusqu'au 29 du même mois, jour où le Dyngjufjöll, qui alternait, on le voit, reprit à son tour. C'est cette éruption du 29 mars qui est connue et décrite comme la *grande éruption* de la vallée d'Askja. Elle provenait du cratère le plus septentrional. La cendre fut en partie transportée jusqu'en Norvège, c'est-à-dire à 475 lieues françaises, et il en tomba même aux environs de Stockholm le 29 mars au soir. Des centaines de fermes furent abandonnées à l'est de l'Islande, après que les malheureux böndi eurent vu leurs cultures de gazon recouvertes de sable et de pierres ponces (la masse de ces dernières a été évaluée à 400 millions de mètres cubes), dont le volume variait de 50 à 100 décimètres cubes. Sur un espace où il y en avait une épaisseur

de 60 à 100 centimètres cubes, elles recouvraient, dit Th. Thoroddsen, le professeur de l'École royale de Modruvellir, une couche de neige de près de 8 mètres provenant de l'hiver de 1874-1875. Heureusement les paysans se débarrassèrent assez rapidement de la cendre légère, des pierres ponces, etc., et aujourd'hui, en 1887, les bærs de l'est m'ont présenté un aspect aussi riant que celui des habitations qui ne furent pas éprouvées.

Le 4 avril on observa plusieurs éruptions sur le Myvatnsörœfi, et il est probable qu'en juin elles continuaient encore, puisque l'intrépide William lord Watts, qui osait alors le premier traverser la région inconnue du Vatnajökull, aperçut vers le nord un nuage de fumée en forme de champignon qui planait au-dessus d'une immense montagne surgissant au milieu du grand désert de l'Odadahraun. Malgré les fatigues et les privations inouïes que le jeune explorateur venait de supporter pendant les douze jours que dura son odyssée sur un glacier qui recouvre une superficie de 3000 milles carrés, il n'hésita pas à courir jusqu'au volcan, et nous lui devons une description exacte de l'état du cratère à cette époque. (Lire *Across the Vatnajökull*, Londres, 1876.)

Mais si c'est à l'étudiant en droit Watts que revient l'honneur d'avoir jeté, par son courageux exploit, quelque jour sur le mystérieux glacier, ce n'est pas lui qui nous fit connaître le premier le plus grand volcan de la Terre de Glace.

Cette gloire appartient à l'Islandais Jon Thorkelson, mieux connu sous le nom de Jon de Vithikver. En plein mois de février il osa entreprendre le voyage, et, guidé par la lueur de l'incendie aux gigantesques proportions, il mena à bonne fin une expédition digne de figurer au livre d'or de l'histoire des explorations. Lorsque le brave Jon eut fini d'inspecter le théâtre de l'éruption, qu'il eut vu les torrents de lave couler comme des fleuves de feu sur l'Odadahraun au lieu de se déverser sur les régions cultivées, il revint apporter à ses concitoyens tremblants des paroles d'espoir,

en leur apprenant que, selon toute apparence, l'Askja, à cause de sa situation, n'atteindrait pas de ses déjections les plaines fertiles de l'est.

Les dernières convulsions du monstre irrité eurent lieu le 15 août 1875, mais au mois de juillet 1876 la température dans les fentes de la lave était de 300° centigrades.

J'emprunte à M. le lieutenant de la marine danoise Caroc la carte ci-jointe [1], qu'il dressa courageusement au milieu d'une tourmente de neige qui dura deux jours. On trouvera également dans *Askja, Iceland's largest volcano*, by W.-G. Lock, Londres, 1881, une histoire et une topographie complètes.

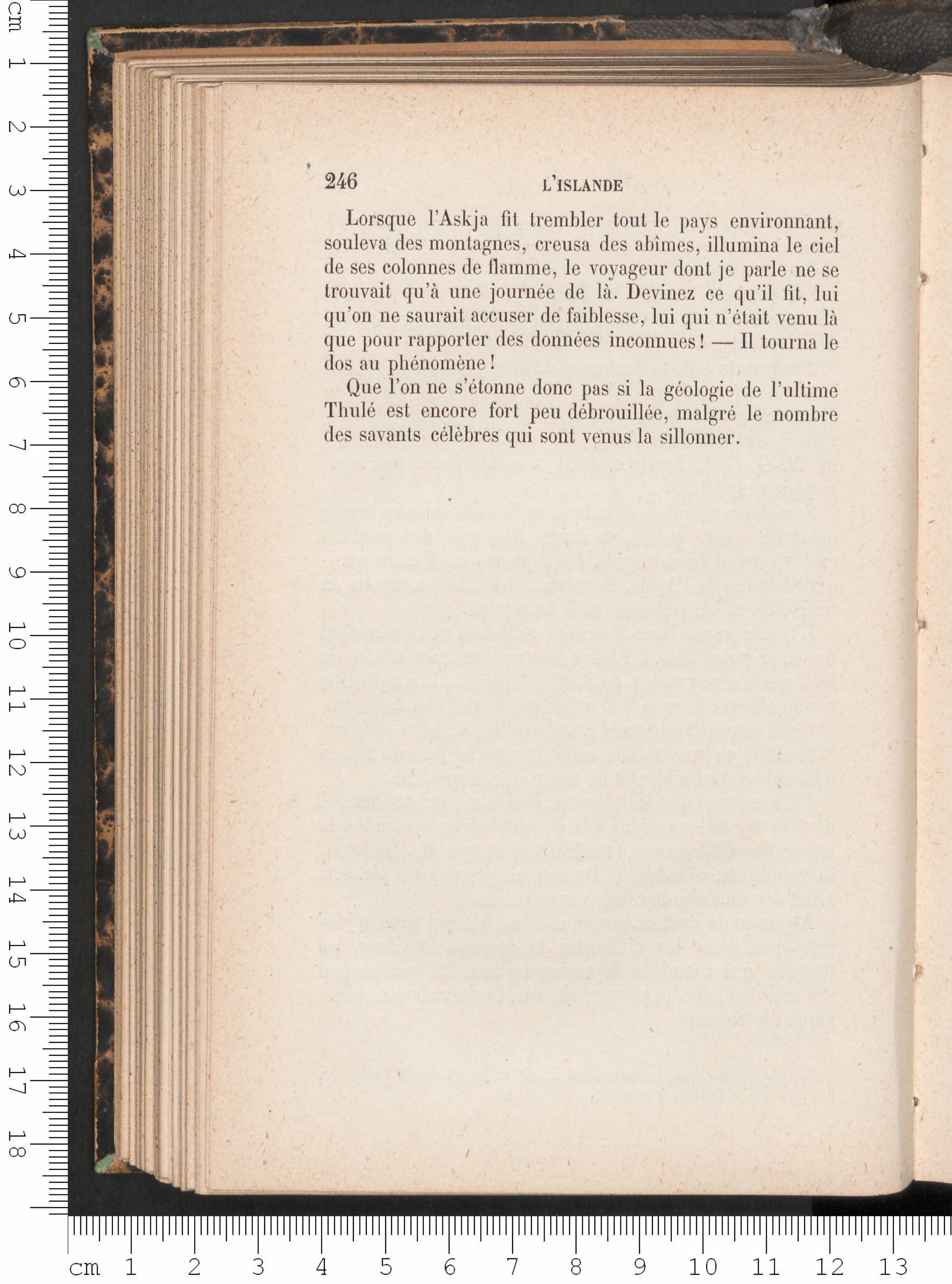
Semblable éruption est unique en Islande dans les temps modernes, parce qu'elle ne donna lieu qu'à des produits exclusivement trachytiques. J'ai rapporté en France quelques bombes de l'Askja. Sous une croûte très compacte on trouve un noyau celluleux mais homogène.

L'Odadahraun (Lave-Maudite), qu'il faut nécessairement traverser pour aller à l'Askja, est un immense désert de lave qui n'a pas moins de 3400 kilomètres. L'imagination recule effrayée lorsque l'on réfléchit à la violence de l'éruption qui convertit une aussi grande vallée, naguère herbeuse et habitée, en une morne solitude que le fameux lichen d'Islande couvrira bientôt de son manteau grisaillé.

On comprend que les paysans, avec leur penchant naturel pour le mystérieux, aient fait de cette affreuse étendue le refuge des *Utilegumen* (malfaiteurs) et que Hr. Gislason, le compagnon islandais de Burton, ait préparé ses pistolets avant d'y conduire le célèbre explorateur.

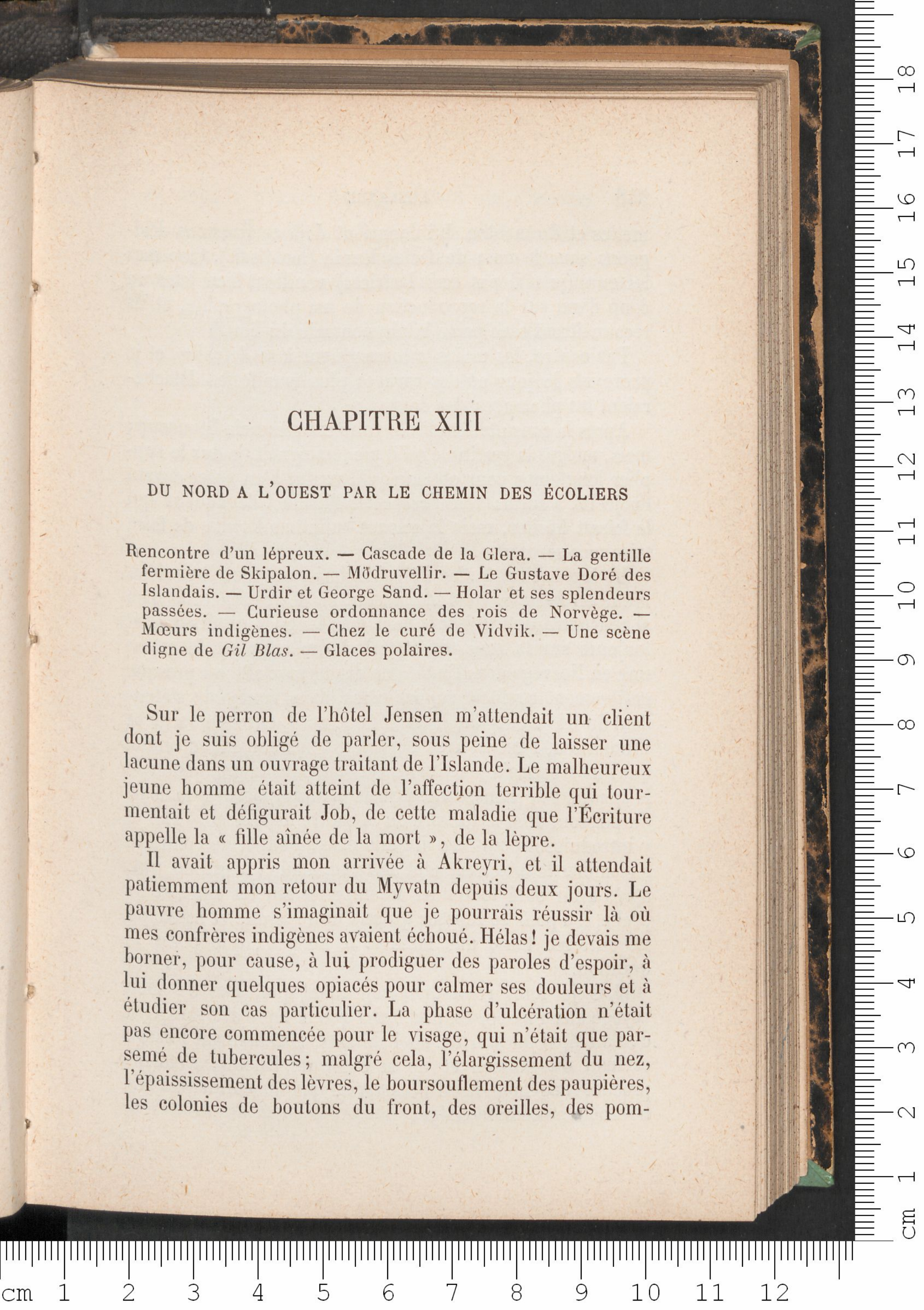
A propos de Burton, je vais citer un fait qui prouve jusqu'à quel point les difficultés, le manque de vivres, les fatigues qui attendent le voyageur dans les parties peu connues de l'Islande, peuvent abattre et vaincre la plus énergique des volontés.

1. Voir cette carte, incluse dans la carte générale de l'Islande, au bas de la feuille à gauche.



Lorsque l'Askja fit trembler tout le pays environnant, souleva des montagnes, creusa des abîmes, illumina le ciel de ses colonnes de flamme, le voyageur dont je parle ne se trouvait qu'à une journée de là. Devinez ce qu'il fit, lui qu'on ne saurait accuser de faiblesse, lui qui n'était venu là que pour rapporter des données inconnues! — Il tourna le dos au phénomène!

Que l'on ne s'étonne donc pas si la géologie de l'ultime Thulé est encore fort peu débrouillée, malgré le nombre des savants célèbres qui sont venus la sillonner.



CHAPITRE XIII

DU NORD A L'OUEST PAR LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

Rencontre d'un lépreux. — Cascade de la Glera. — La gentille fermière de Skipalon. — Mödruvellir. — Le Gustave Doré des Islandais. — Urdir et George Sand. — Holar et ses splendeurs passées. — Curieuse ordonnance des rois de Norvège. — Mœurs indigènes. — Chez le curé de Vidvik. — Une scène digne de *Gil Blas*. — Glaces polaires.

Sur le perron de l'hôtel Jensen m'attendait un client dont je suis obligé de parler, sous peine de laisser une lacune dans un ouvrage traitant de l'Islande. Le malheureux jeune homme était atteint de l'affection terrible qui tourmentait et défigurait Job, de cette maladie que l'Écriture appelle la « fille aînée de la mort », de la lèpre.

Il avait appris mon arrivée à Akreyri, et il attendait patiemment mon retour du Myvatn depuis deux jours. Le pauvre homme s'imaginait que je pourrais réussir là où mes confrères indigènes avaient échoué. Hélas! je devais me borner, pour cause, à lui prodiguer des paroles d'espoir, à lui donner quelques opiacés pour calmer ses douleurs et à étudier son cas particulier. La phase d'ulcération n'était pas encore commencée pour le visage, qui n'était que parsemé de tubercules; malgré cela, l'élargissement du nez, l'épaississement des lèvres, le boursouflement des paupières, les colonies de boutons du front, des oreilles, des pom-

mettes et du menton, lui donnaient déjà ce que nous désignons sous le nom de facies léonin (léontiasis). Que mes lecteurs (je n'ai pas écrit lectrices) veuillent bien jeter un coup d'œil sur la reproduction de ma photographie, et ils reconnaîtront sans peine la physionomie du lion.

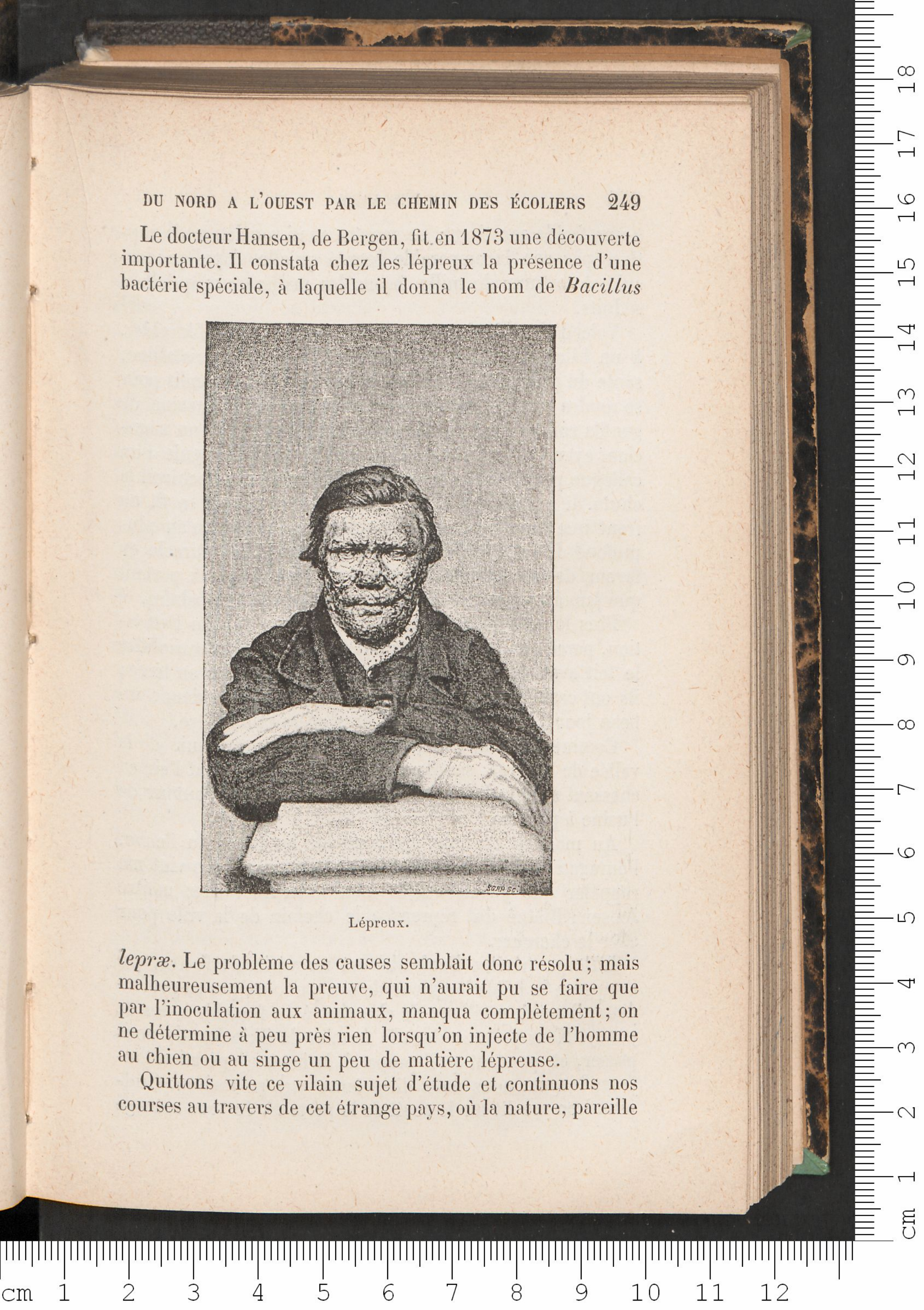
Par contre, les mains commençaient à se détruire, et je prévoyais le jour où des ravages plus manifestes détacheraient les phalanges des doigts !

Après la consultation, l'infortuné me remercia beaucoup ; mais, malgré la gratitude qu'il me témoignait, je dus le supplier longtemps pour obtenir qu'il voulût bien poser devant l'objectif. J'aurais voulu respecter l'instinct de pudeur qui le faisait hésiter, mais la science m'intima l'ordre de faire taire mes scrupules.

La lèpre, c'est-à-dire l'éléphantiasis, autrefois très commune en Islande, y est maintenant en décroissance. Je n'en ai rencontré que trois cas dans mes longues excursions, et toujours sur la zone du littoral. La maladie est de même rare en Norvège dans l'intérieur des terres : elle est presque entièrement confinée sur les côtes, dans les fjords s'étendant du 61ᵉ au 69ᵉ degré de latitude nord, entre Stavargn et Finmarken. Faut-il, avec l'opinion généralement répandue que l'ichtyophagie joue un rôle capital dans la production de la *spedalsked* (nom scandinave de la lèpre), accuser la chair du poisson, dont la fumure ou la salure dénaturent l'état et y introduisent peut-être des microbes ? Faut-il au contraire incriminer le misérable état de la population maritime, qui, après avoir subi toutes les intempéries sur les bateaux de pêche, n'a pour se reposer qu'une hutte étroite et basse, où vit enterrée toute une famille ? Je ne peux que poser la question.

Mais je ferai remarquer cependant que, lors de mon voyage aux Færœer on m'affirma que la lèpre avait disparu de l'archipel du jour où les habitants, abandonnant l'usage exclusif du poisson et de la chair de baleine, s'étaient procuré une nourriture plus variée par la culture et les transactions commerciales.

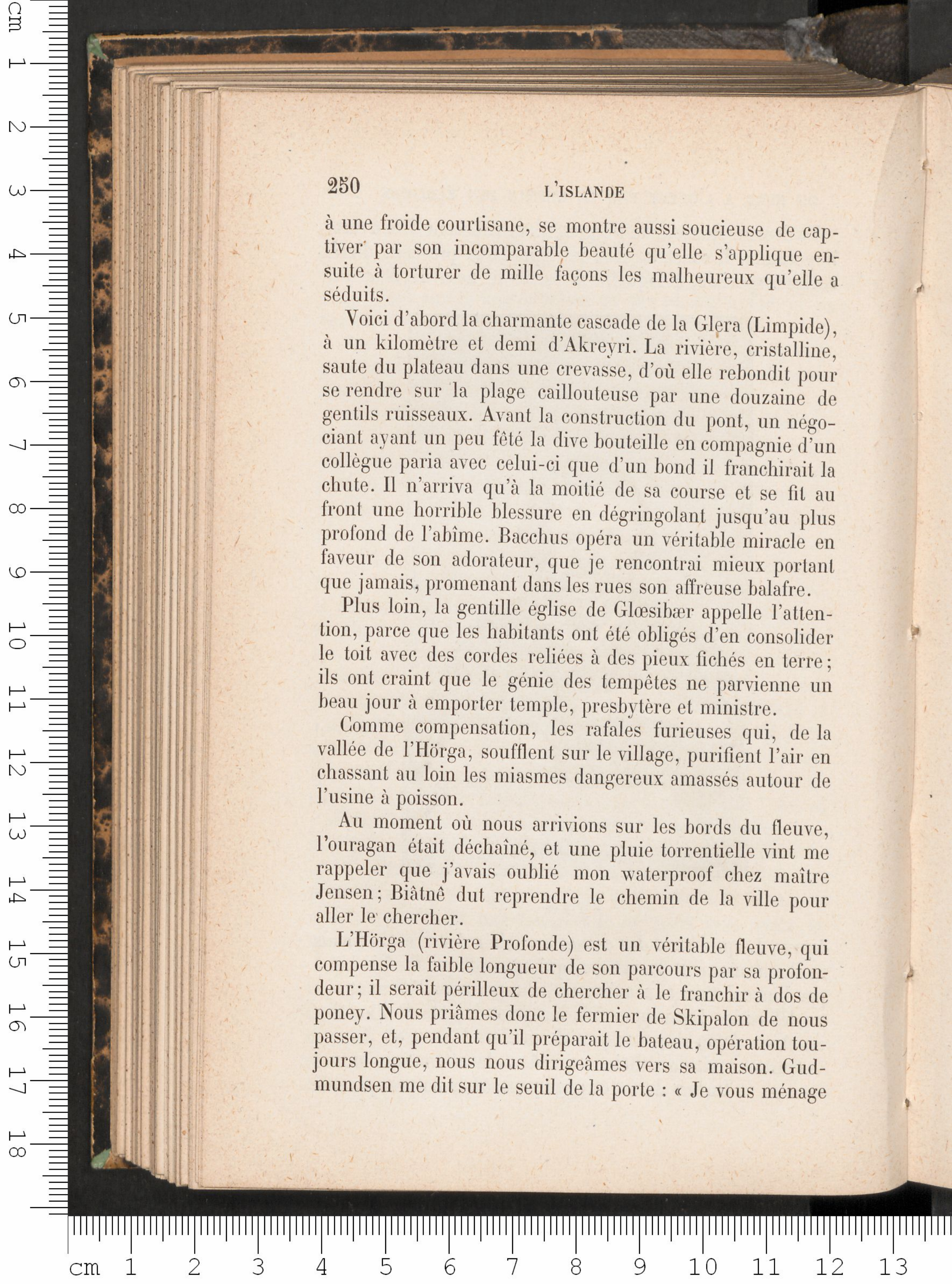
Le docteur Hansen, de Bergen, fit en 1873 une découverte importante. Il constata chez les lépreux la présence d'une bactérie spéciale, à laquelle il donna le nom de *Bacillus*



Lépreux.

lepræ. Le problème des causes semblait donc résolu ; mais malheureusement la preuve, qui n'aurait pu se faire que par l'inoculation aux animaux, manqua complètement ; on ne détermine à peu près rien lorsqu'on injecte de l'homme au chien ou au singe un peu de matière lépreuse.

Quittons vite ce vilain sujet d'étude et continuons nos courses au travers de cet étrange pays, où la nature, pareille



à une froide courtisane, se montre aussi soucieuse de captiver par son incomparable beauté qu'elle s'applique ensuite à torturer de mille façons les malheureux qu'elle a séduits.

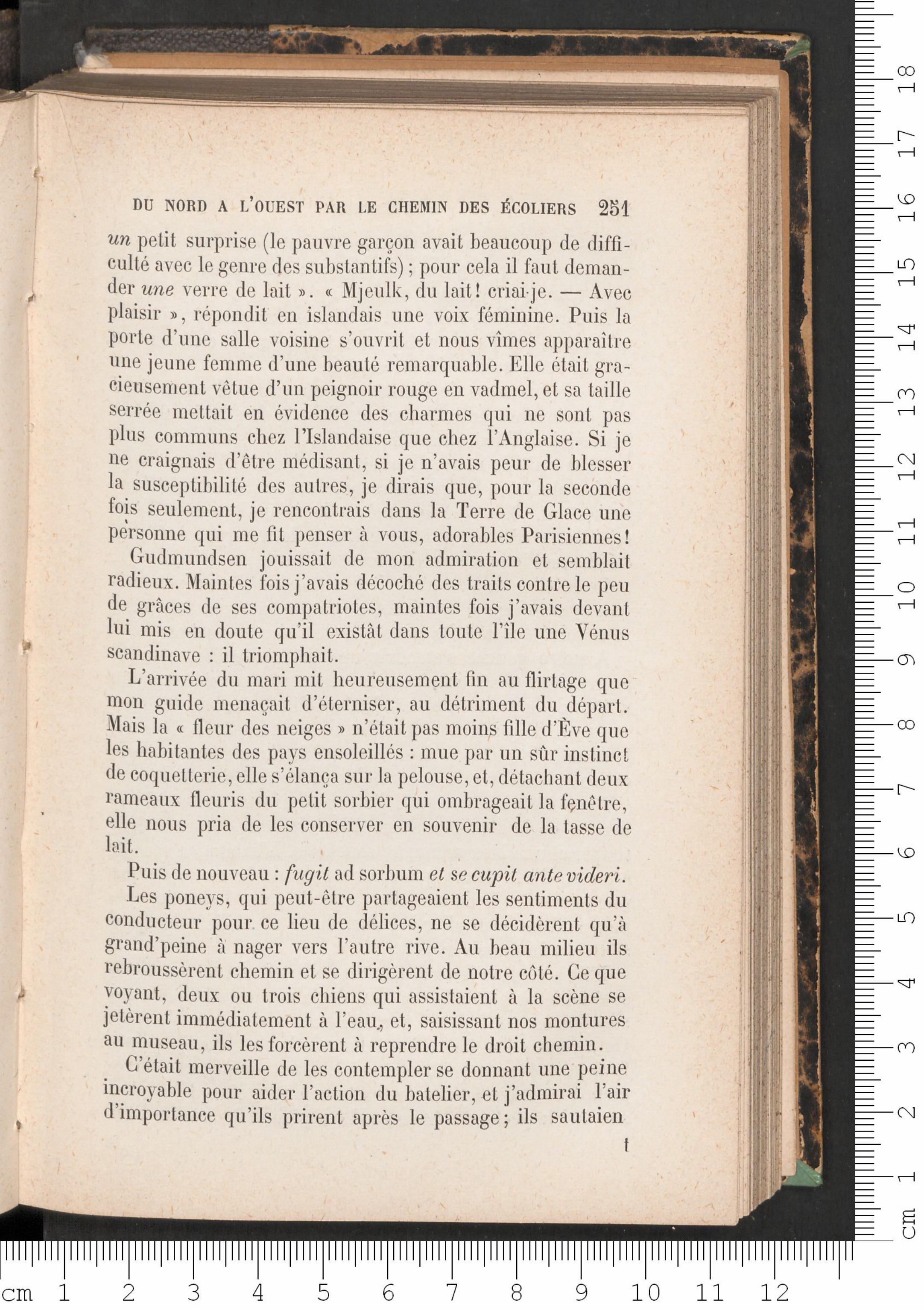
Voici d'abord la charmante cascade de la Glera (Limpide), à un kilomètre et demi d'Akreyri. La rivière, cristalline, saute du plateau dans une crevasse, d'où elle rebondit pour se rendre sur la plage caillouteuse par une douzaine de gentils ruisseaux. Avant la construction du pont, un négociant ayant un peu fêté la dive bouteille en compagnie d'un collègue paria avec celui-ci que d'un bond il franchirait la chute. Il n'arriva qu'à la moitié de sa course et se fit au front une horrible blessure en dégringolant jusqu'au plus profond de l'abîme. Bacchus opéra un véritable miracle en faveur de son adorateur, que je rencontrai mieux portant que jamais, promenant dans les rues son affreuse balafre.

Plus loin, la gentille église de Glœsibær appelle l'attention, parce que les habitants ont été obligés d'en consolider le toit avec des cordes reliées à des pieux fichés en terre; ils ont craint que le génie des tempêtes ne parvienne un beau jour à emporter temple, presbytère et ministre.

Comme compensation, les rafales furieuses qui, de la vallée de l'Hörga, soufflent sur le village, purifient l'air en chassant au loin les miasmes dangereux amassés autour de l'usine à poisson.

Au moment où nous arrivions sur les bords du fleuve, l'ouragan était déchaîné, et une pluie torrentielle vint me rappeler que j'avais oublié mon waterproof chez maître Jensen; Biâtnê dut reprendre le chemin de la ville pour aller le chercher.

L'Hörga (rivière Profonde) est un véritable fleuve, qui compense la faible longueur de son parcours par sa profondeur; il serait périlleux de chercher à le franchir à dos de poney. Nous priâmes donc le fermier de Skipalon de nous passer, et, pendant qu'il préparait le bateau, opération toujours longue, nous nous dirigeâmes vers sa maison. Gudmundsen me dit sur le seuil de la porte : « Je vous ménage



un petit surprise (le pauvre garçon avait beaucoup de difficulté avec le genre des substantifs) ; pour cela il faut demander *une* verre de lait ». « Mjeulk, du lait! criai-je. — Avec plaisir », répondit en islandais une voix féminine. Puis la porte d'une salle voisine s'ouvrit et nous vîmes apparaître une jeune femme d'une beauté remarquable. Elle était gracieusement vêtue d'un peignoir rouge en vadmel, et sa taille serrée mettait en évidence des charmes qui ne sont pas plus communs chez l'Islandaise que chez l'Anglaise. Si je ne craignais d'être médisant, si je n'avais peur de blesser la susceptibilité des autres, je dirais que, pour la seconde fois seulement, je rencontrais dans la Terre de Glace une personne qui me fit penser à vous, adorables Parisiennes!

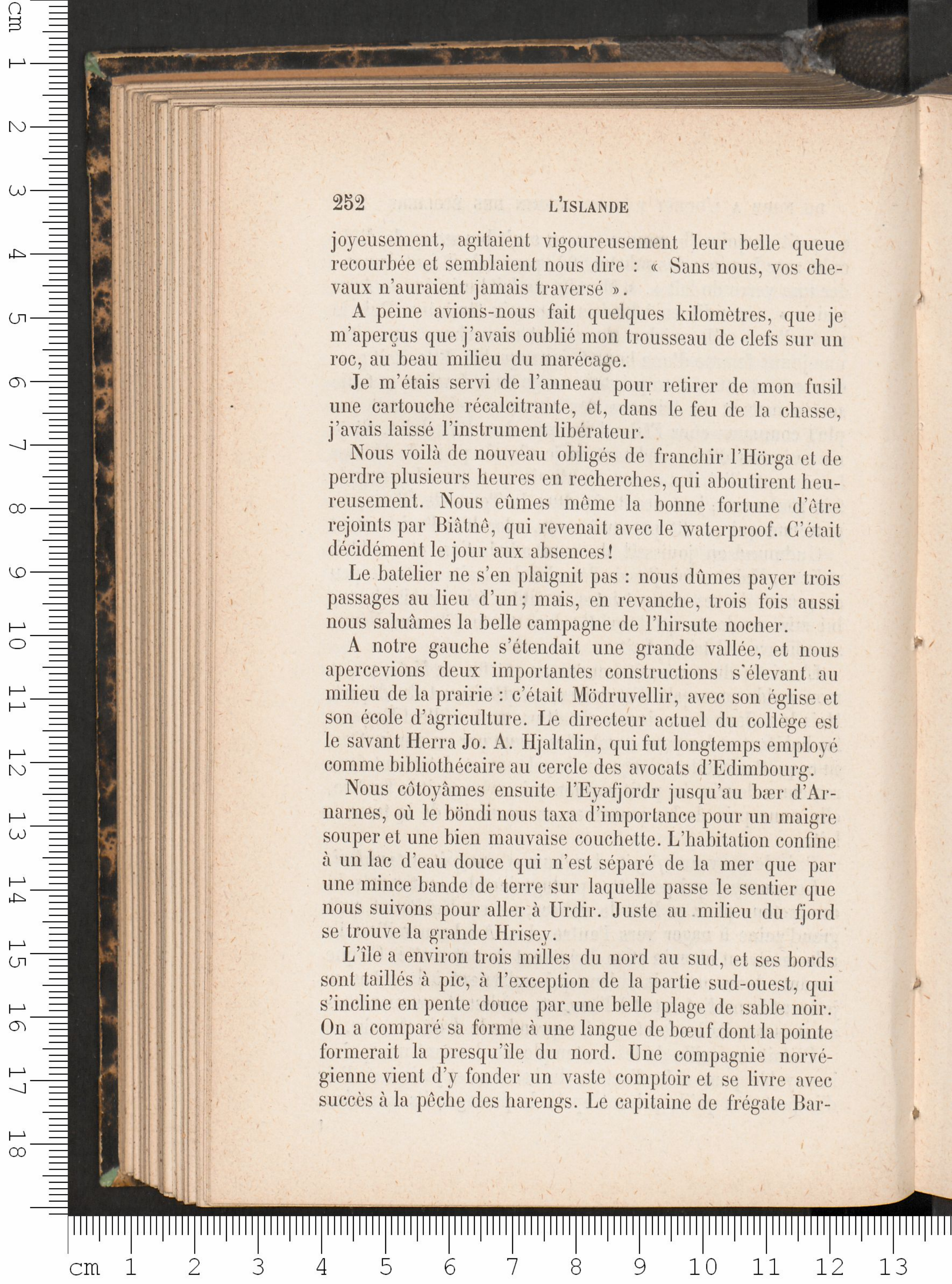
Gudmundsen jouissait de mon admiration et semblait radieux. Maintes fois j'avais décoché des traits contre le peu de grâces de ses compatriotes, maintes fois j'avais devant lui mis en doute qu'il existât dans toute l'île une Vénus scandinave : il triomphait.

L'arrivée du mari mit heureusement fin au flirtage que mon guide menaçait d'éterniser, au détriment du départ. Mais la « fleur des neiges » n'était pas moins fille d'Ève que les habitantes des pays ensoleillés : mue par un sûr instinct de coquetterie, elle s'élança sur la pelouse, et, détachant deux rameaux fleuris du petit sorbier qui ombrageait la fenêtre, elle nous pria de les conserver en souvenir de la tasse de lait.

Puis de nouveau : *fugit* ad sorbum *et se cupit ante videri*.

Les poneys, qui peut-être partageaient les sentiments du conducteur pour ce lieu de délices, ne se décidèrent qu'à grand'peine à nager vers l'autre rive. Au beau milieu ils rebroussèrent chemin et se dirigèrent de notre côté. Ce que voyant, deux ou trois chiens qui assistaient à la scène se jetèrent immédiatement à l'eau, et, saisissant nos montures au museau, ils les forcèrent à reprendre le droit chemin.

C'était merveille de les contempler se donnant une peine incroyable pour aider l'action du batelier, et j'admirai l'air d'importance qu'ils prirent après le passage ; ils sautaien



joyeusement, agitaient vigoureusement leur belle queue recourbée et semblaient nous dire : « Sans nous, vos chevaux n'auraient jamais traversé ».

A peine avions-nous fait quelques kilomètres, que je m'aperçus que j'avais oublié mon trousseau de clefs sur un roc, au beau milieu du marécage.

Je m'étais servi de l'anneau pour retirer de mon fusil une cartouche récalcitrante, et, dans le feu de la chasse, j'avais laissé l'instrument libérateur.

Nous voilà de nouveau obligés de franchir l'Hörga et de perdre plusieurs heures en recherches, qui aboutirent heureusement. Nous eûmes même la bonne fortune d'être rejoints par Biâtnê, qui revenait avec le waterproof. C'était décidément le jour aux absences !

Le batelier ne s'en plaignit pas : nous dûmes payer trois passages au lieu d'un ; mais, en revanche, trois fois aussi nous saluâmes la belle campagne de l'hirsute nocher.

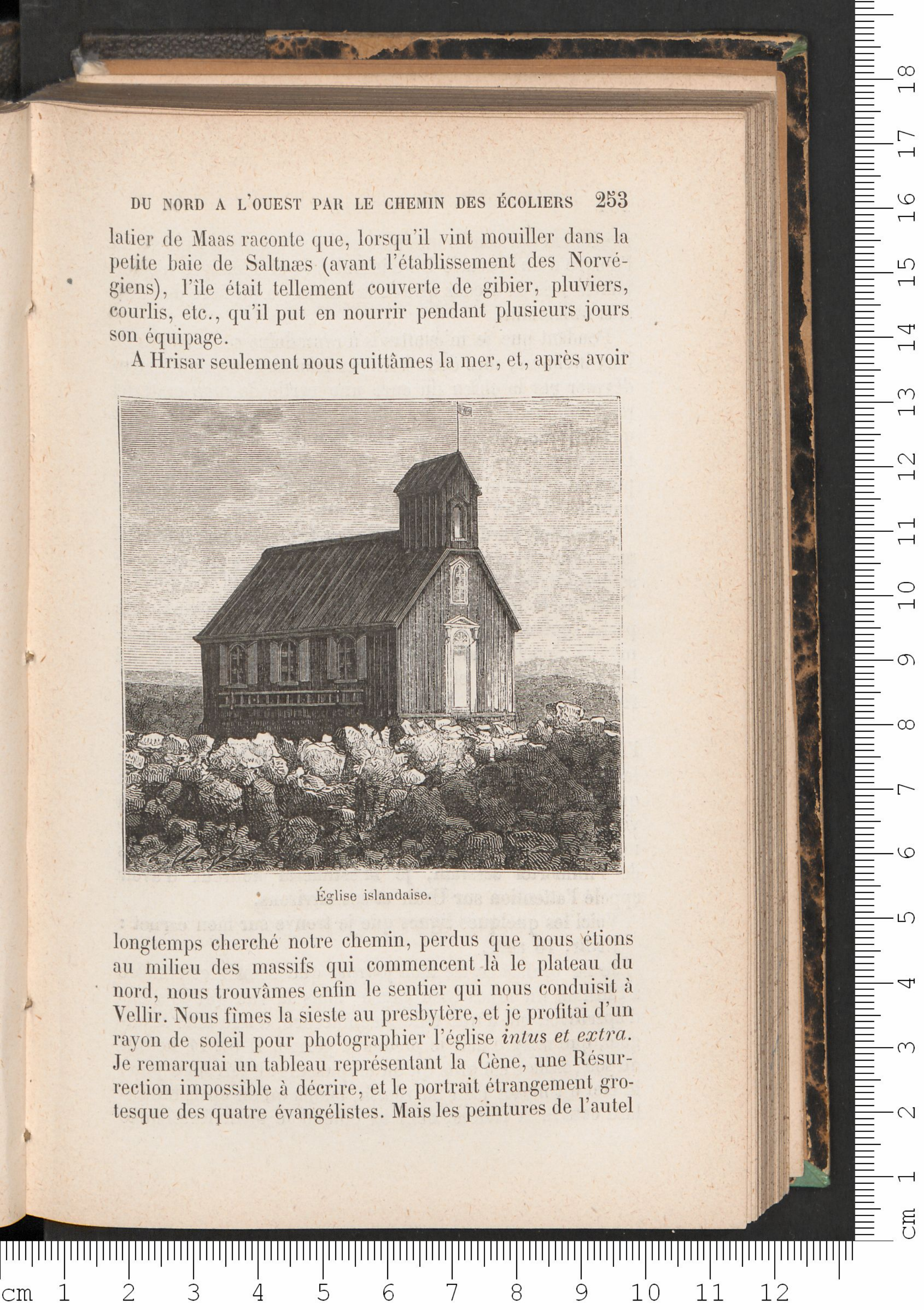
A notre gauche s'étendait une grande vallée, et nous apercevions deux importantes constructions s'élevant au milieu de la prairie : c'était Mödruvellir, avec son église et son école d'agriculture. Le directeur actuel du collège est le savant Herra Jo. A. Hjaltalin, qui fut longtemps employé comme bibliothécaire au cercle des avocats d'Edimbourg.

Nous côtoyâmes ensuite l'Eyafjordr jusqu'au bær d'Arnarnes, où le böndi nous taxa d'importance pour un maigre souper et une bien mauvaise couchette. L'habitation confine à un lac d'eau douce qui n'est séparé de la mer que par une mince bande de terre sur laquelle passe le sentier que nous suivons pour aller à Urdir. Juste au milieu du fjord se trouve la grande Hrisey.

L'île a environ trois milles du nord au sud, et ses bords sont taillés à pic, à l'exception de la partie sud-ouest, qui s'incline en pente douce par une belle plage de sable noir. On a comparé sa forme à une langue de bœuf dont la pointe formerait la presqu'île du nord. Une compagnie norvégienne vient d'y fonder un vaste comptoir et se livre avec succès à la pêche des harengs. Le capitaine de frégate Bar-

latier de Maas raconte que, lorsqu'il vint mouiller dans la petite baie de Saltnæs (avant l'établissement des Norvégiens), l'île était tellement couverte de gibier, pluviers, courlis, etc., qu'il put en nourrir pendant plusieurs jours son équipage.

A Hrisar seulement nous quittâmes la mer, et, après avoir



Église islandaise.

longtemps cherché notre chemin, perdus que nous étions au milieu des massifs qui commencent là le plateau du nord, nous trouvâmes enfin le sentier qui nous conduisit à Vellir. Nous fîmes la sieste au presbytère, et je profitai d'un rayon de soleil pour photographier l'église *intus et extra*. Je remarquai un tableau représentant la Cène, une Résurrection impossible à décrire, et le portrait étrangement grotesque des quatre évangélistes. Mais les peintures de l'autel

méritaient par contre une plus sérieuse attention : elles sont l'œuvre d'un Gustave Doré islandais, qui, bien que n'ayant jamais pris de leçons que de lui-même, a pu faire des dessins charmants.

Pendant que je m'évertuais à reproduire ces modèles de l'art indigène, mes deux hommes laissèrent tranquillement dévorer par le chien du curé une partie de mon matériel photographique, et je ne trouvai plus au sortir du temple que des diaphragmes en miettes ou des caches déchirées. Les châssis eux-mêmes avaient été rongés. Ce qui m'exaspéra au suprême degré, ce fut de voir Biâtnê accueillir par un éclat de rire le *Quos ego*... que je lançai.

De colère, j'ordonnai immédiatement le départ, et bientôt mon courroux s'évanouit en face des sublimes paysages qui se déroulèrent devant nous jusqu'à Urdir.

Certes je n'ai pas la prétention d'avoir découvert cette partie septentrionale de l'Islande, mais je crois être le premier à appeler l'attention sur les beautés alpestres qui bordent à gauche et à droite ce sentier ignoré des touristes.

George Sand trouva un jour dans le département de l'Indre un coin de la Suisse, le fameux village de Gargilesse, sur les bords de la Creuse, et elle le chanta si bien que le hameau, inconnu la veille, fut dès le lendemain visité par maints voyageurs. S'il est permis de comparer ma narration bien modeste aux descriptions enchanteresses de l'immortel écrivain, je m'estimerai heureux d'avoir appelé l'attention sur Urdir et ses environs.

Voici les quelques lignes que je trouve sur mon carnet :

Urdir, 10 août.

Je ne voulais écrire mon journal que demain et prendre à l'instant un repos bien gagné ; mais la vue que je viens d'apercevoir est d'une telle magnificence, d'une telle étrangeté, que malgré moi je prends la plume. Il est 11 heures du soir, mais c'est plus qu'un crépuscule : il fait demi-jour, le ciel est même bleu au zénith, tandis qu'un épais brouillard couvre la rivière, dont on entend le bruit formidable

produit par le roulement de ses eaux tumultueuses sur les blocs sonores; au-dessus du nuage de vapeur, les noires montagnes hérissées d'aiguilles bizarres semblent les géants de la mythologie qui élèveraient leurs grands bras pour tenter l'escalade impossible! Dans l'air planent de noirs corbeaux qui coassent l'adieu au soleil. C'est d'un effet indescriptible. Jamais scène théâtrale, d'une imagination aussi hardie qu'elle se puisse établir, ne procurerait pareille impression.

En face du bær, à droite, à gauche, partout de gigantesques amas de projections volcaniques témoignent des épouvantables convulsions qui bouleversèrent le sol primitif et lui donnèrent la configuration horriblement tourmentée qu'il offre aujourd'hui.

Je me représente chacun de ses pics dardant vers le ciel sa flamme aux lueurs sanglantes, pendant que les abîmes s'entr'ouvraient avec fracas!

Un peu plus loin qu'Urdir se termine la vallée qui commence à la mer, en face Hrisey, et qui finit brusquement par une chaîne dont les sommets atteignent jusqu'à 1500 mètres (évaluation de mon baromètre).

Nous allons être obligés de faire l'ascension de ces pointes détachées du pittoresque glacier d'Unadals, pour regagner la route classique dite de la vallée d'Heljar.

Les malheureux poneys fatiguent beaucoup; la pente est rapide, et leurs jambes entrent jusqu'au genou dans la neige; cet exercice dure trois ou quatre heures. Enfin nous sommes sur le plateau, juste à point pour recevoir une affreuse averse de grésil qui nous cingle plus cruellement le visage que des coups de fouet. Nous tenons bon cependant, et sans arrêt nous redescendons jusqu'à l'antique cité de Holar, où nous mettons pied à terre par un soleil aussi bon et aussi chaud que le vent de la montagne était mauvais et froid.

Holar, de même que Skalholt, l'ancienne capitale, est un nom qui évoque à l'instant mille légendes du passé. C'est là que fut fondé en 1105 le deuxième évêché de l'Islande,

avec Jon Ogmundson comme titulaire. Le choix n'avait pas été heureux. Ce premier évêque ne tenta rien moins que de rétablir la polygamie, interdite par le christianisme, en prenant deux femmes pour sa part.

L'archevêque de Lund lui refusa la consécration, mais il alla la demander à Rome et l'obtint de Pascal II.

En 1481, vingt-quatre prêtres du diocèse de Holar adressèrent au roi de Norvège une lettre contre leur évêque; ils expliquaient que, si l'on ne s'opposait aux exactions du prélat, on courrait le risque de détruire le christianisme.

Le dernier évêque catholique, Ogmundur Paulsson, commença par voler une somme de deux cents florins à l'église. Les prêtres, indignés, nommèrent un autre évêque, pour défendre la religion, menacée par l'avidité de leur pasteur régulier. Mais celui-ci rassembla aussitôt trois cents hommes et se mit en route pour s'emparer de l'élu du diocèse, qui se nommait Jon Arason et qui, lui aussi, possédait une escorte. Les deux adversaires se rencontrèrent dans une grande plaine et allaient en venir aux mains lorsque quelques curés proposèrent une lutte renouvelée des Romains. Nos deux prélats confièrent leur cause à deux champions, qui se battirent immédiatement. Celui de Jon fut vaincu, et le résultat du duel fut accepté comme un arrêt rendu par la justice divine. Plus tard cependant Jon Arason devint titulaire à son tour et soutint si bien la lutte contre le protestantisme, que la Réformation ne put s'introduire en Islande qu'après sa mort, en 1551. Ce fut Olaf Hialtason qui réussit à convertir la population aux doctrines du Luther.

En 1584 l'évêque Gudbrand Thorlaksson fit venir à Holar une magnifique imprimerie, d'où sortit le livre remarquable que nous avons admiré dans la bibliothèque de la capitale, une grande bible islandaise in-folio.

L'évêque ne se contenta pas de traduire l'original (la version allemande de Martin Luther): il prit encore la peine de graver de ses propres mains la plupart des bois qui servirent à illustrer le volume. Le gouverneur de Reykjavik me

laissa feuilleter et me montra avec un légitime orgueil ce premier livre sorti des presses indigènes.

Plus tard, les rois de Norvège donnèrent aux évêques une partie des biens qui du temps du catholicisme appartenaient à l'église, à condition qu'ils entretiendraient un établissement d'éducation, et je trouve dans l'*Histoire ecclésiastique d'Islande* (t. III, page 167), une curieuse ordonnance que X. Marmier a traduite [1].

Cette ordonnance vaut, à elle seule, plusieurs pages d'histoire pour peindre les coutumes et les mœurs du pays au XVIe siècle.

Jusqu'en 1801 il y eut ainsi deux collèges adjacents aux cathédrales de Holar et de Skalholt, mais cette année-là il fut décidé qu'il n'y aurait plus désormais qu'un archevêque et un séminaire pour toute l'île. Holar, privé de l'animation que lui donnaient et son prélat et ses écoliers, ne fut bientôt plus qu'un hameau semblable à tous les autres.

Nous ne vîmes en arrivant qu'une église sans toit, un cimetière sans mur, où nos chevaux se mirent immédiatement à brouter au milieu des tombes épiscopales en ruine et une ferme délabrée.

Quant au monument, sa construction nous frappa d'abord; faite avec une sorte de conglomérat rougeâtre très tendre, nous aurions pu croire que c'était de la brique, si

1. « L'évêque, dit cette ordonnance, entretiendra une bonne école et vingt-quatre écoliers pour l'amour de Dieu. Il sera tenu d'avoir un maître répétiteur et un adjoint. Il donnera au premier soixante écus par an, soit en argent, soit en beurre, poisson, vadmel ou autres denrées; il lui donnera pour sa nourriture quatre vieilles brebis, six tonnes de malt, trois tonnes de farine, une de sel, une de beurre, deux cents poissons et du lait. Il donnera à l'adjoint vingt écus par an et une bonne nourriture et une bonne boisson selon l'usage du pays; aux plus forts des élèves, le quart d'un grand poisson ou la moitié d'un poisson de moyenne grosseur; aux plus jeunes, le quart d'un bon poisson, et du beurre et du lait, etc., etc. Enfin, il ne pourra arracher les élèves à leurs études, pour les employer à son propre service et les faire travailler dans les champs. »

nous n'avions su que cette matière était inconnue dans la Terre de Glace.

Le rez-de-chaussée a la forme d'un parallélogramme parfait jusque vers son tiers postérieur, où il se rétrécit un peu ; j'ai compté trente pas en longueur et dix en largeur.

L'ancien toit que les ouvriers venaient d'abattre était en bois et recouvrait un grenier où jusqu'à l'année dernière on laissa moisir et se détruire une quantité de vieux livres précieux. L'intérieur de l'édifice est vaste et bien éclairé par sept fenêtres rectangulaires percées dans la muraille du nord et par six autres ouvertes dans le mur du sud. Une pierre située au-dessus de la porte d'entrée porte la date de 1762, époque où l'église fut restaurée.

Au dedans nous admirâmes la plus grosse cloche de l'Islande et un grand crucifix de deux mètres de hauteur. Les deux larrons qui entourent le Christ ont perdu bras et jambes, vraisemblablement lors de la Réforme. Les dalles portent presque toutes des inscriptions impossibles à déchiffrer à cause de l'usure et recouvrent les restes des douze évêques, dont on voit sur les murailles les portraits peints à l'huile, sauf un cependant, qui est en tapisserie. D'autres tableaux représentent : l'un, Jésus apparaissant à Marie-Madeleine ; l'autre, le martyre de saint Jude, qui, attaché à un arbre, va être tué par les flèches de deux soldats revêtus d'armures moyen âge ; le troisième, plus grand, est une copie de la Cène. Enfin, pour finir, je citerai des ornements religieux anciens, qui sont suspendus çà et là, et des fonts baptismaux très intéressants. Quelle peine ont dû avoir les ouvriers munis d'instruments fort primitifs pour arrondir, creuser et polir ce bloc de basalte ! Il est, de plus, agrémenté de figurines et de textes tirés de l'Écriture. Date, 1671.

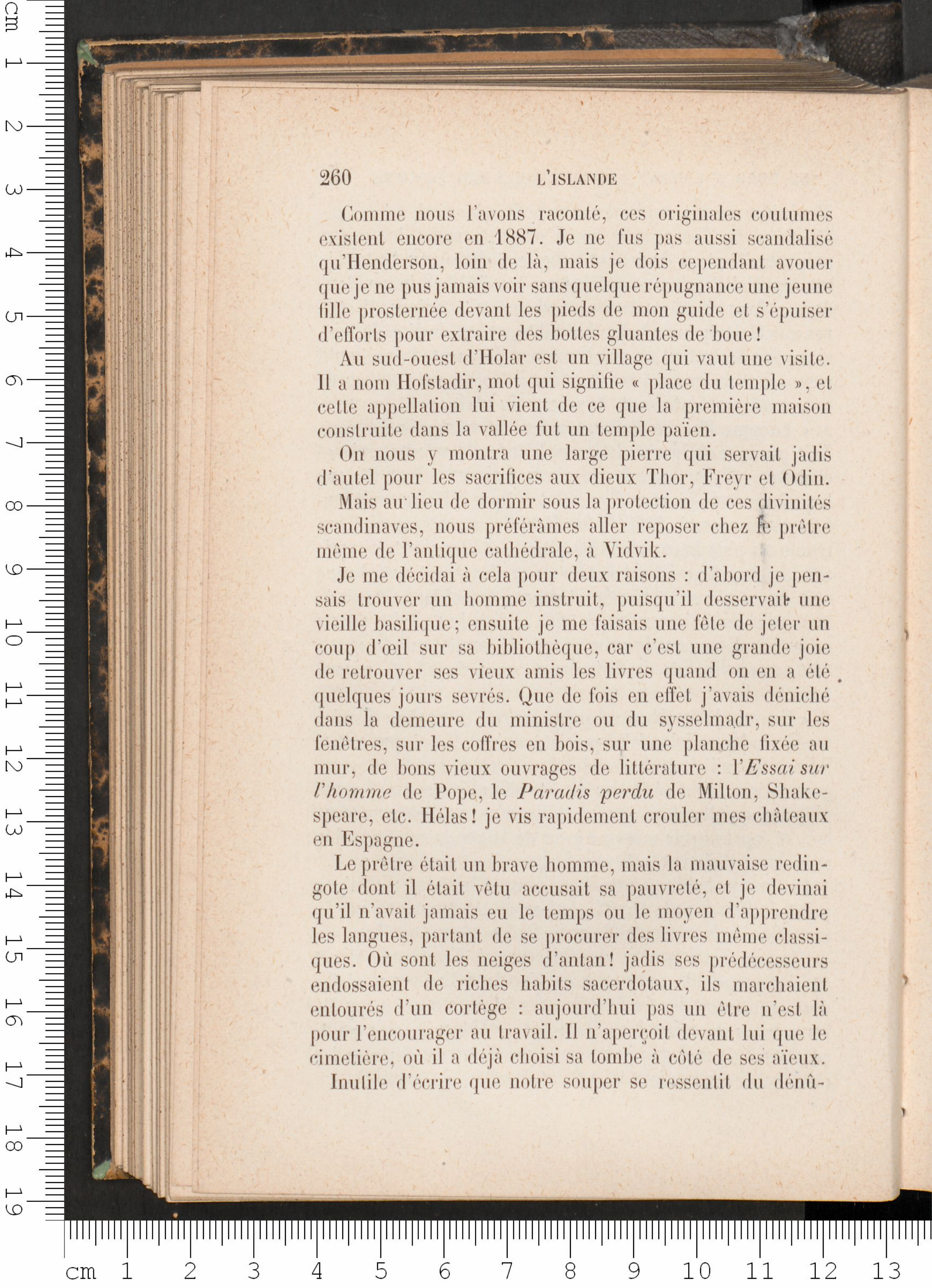
Il me semble qu'un archéologue qui voudrait venir à Holar faire des fouilles et des études ne perdrait pas son temps. Quand nous eûmes achevé d'examiner le monument avec d'autant plus d'attention que l'occasion ne se présente que rarement de rencontrer des antiquités dans l'ultime-

Thulé, nous nous rendîmes chez le fermier, qui, en sa qualité d'ami de Thorgrimur, nous offrit un moka des mieux préparés. Tout en dégustant la liqueur chère aux Arabes, je me rappelai l'embarras qu'éprouva en 1815 le brave Henderson dans ce même bær où nous nous trouvions. Il était venu à Holar pour placer des bibles en sa qualité de missionnaire protestant, et voici comment il raconte la nuit qu'il passa chez le grand-père de notre hôte; je vais tâcher de conserver, en traduisant, la saveur du récit :

« Lorsque l'heure d'aller coucher fut venue, je fus conduit par mes obligeants hôtes et hôtesses dans une arrière-chambre où se trouvait un vieux mais excellent lit, sur lequel, pensais-je, plus d'un saint évêque d'Holar avait certainement reposé. Puis je fus l'objet d'un cérémonial qui révèle au plus haut point l'hospitalité et l'innocente simplicité du caractère islandais. Ils me souhaitèrent une bonne nuit, se retirèrent et laissèrent auprès de moi leur fille aînée pour m'aider à tirer mon pantalon et mes bas. Je les aurais mille fois dispensés de cette preuve de bonté, qui répugnait tant aux sentiments de délicatesse auxquels j'ai été accoutumé!

« En vain je fis observer que je saurais me passer d'assistance : la jeune Islandaise persista, en me disant que c'était l'usage et qu'il était de son devoir de venir en aide au voyageur fatigué. Quand je fus au lit, elle apporta une longue planche, qu'elle plaça sur le côté pour m'empêcher de tomber, et, après avoir mis une jatte de lait frais sur une table près de mon chevet, elle me dit bonsoir et se retira. »

Cet usage est répandu dans toute l'Islande. S'il n'y a point de fille dans la famille, la corvée est accomplie par la maîtresse de la maison elle-même, qui se trouve très honorée de donner cette preuve de déférence à l'étranger. Il est aussi à propos de noter que le soin de délier les sandales des hommes est dévolu aux femmes, coutume qui rappelle les paroles de saint Jean-Baptiste : « Il en viendra un si au-dessus de moi que je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers ».



Comme nous l'avons raconté, ces originales coutumes existent encore en 1887. Je ne fus pas aussi scandalisé qu'Henderson, loin de là, mais je dois cependant avouer que je ne pus jamais voir sans quelque répugnance une jeune fille prosternée devant les pieds de mon guide et s'épuiser d'efforts pour extraire des bottes gluantes de boue!

Au sud-ouest d'Holar est un village qui vaut une visite. Il a nom Hofstadir, mot qui signifie « place du temple », et cette appellation lui vient de ce que la première maison construite dans la vallée fut un temple païen.

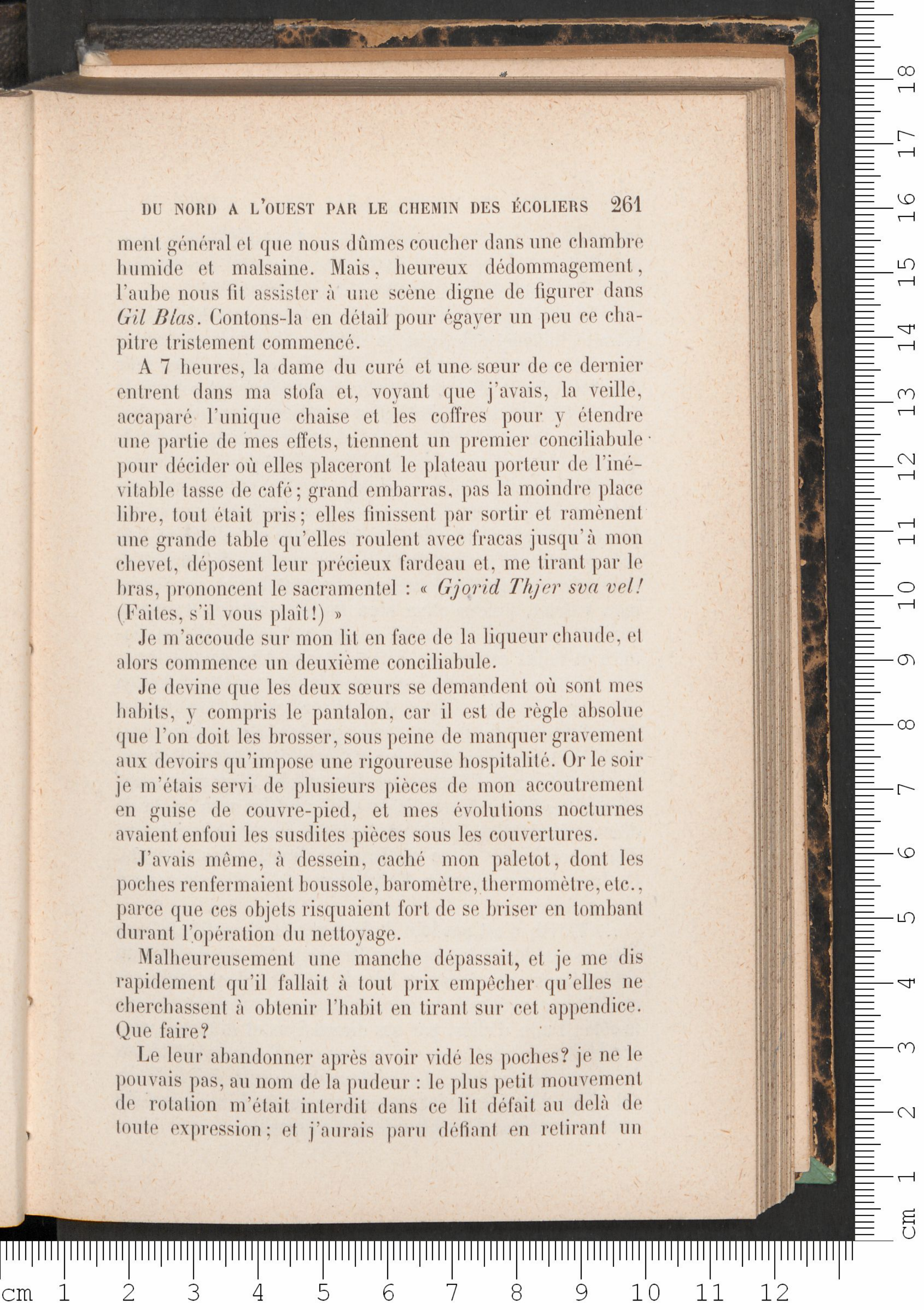
On nous y montra une large pierre qui servait jadis d'autel pour les sacrifices aux dieux Thor, Freyr et Odin.

Mais au lieu de dormir sous la protection de ces divinités scandinaves, nous préférâmes aller reposer chez le prêtre même de l'antique cathédrale, à Vidvik.

Je me décidai à cela pour deux raisons : d'abord je pensais trouver un homme instruit, puisqu'il desservait une vieille basilique; ensuite je me faisais une fête de jeter un coup d'œil sur sa bibliothèque, car c'est une grande joie de retrouver ses vieux amis les livres quand on en a été quelques jours sevrés. Que de fois en effet j'avais déniché dans la demeure du ministre ou du sysselmadr, sur les fenêtres, sur les coffres en bois, sur une planche fixée au mur, de bons vieux ouvrages de littérature : l'*Essai sur l'homme* de Pope, le *Paradis perdu* de Milton, Shakespeare, etc. Hélas! je vis rapidement crouler mes châteaux en Espagne.

Le prêtre était un brave homme, mais la mauvaise redingote dont il était vêtu accusait sa pauvreté, et je devinai qu'il n'avait jamais eu le temps ou le moyen d'apprendre les langues, partant de se procurer des livres même classiques. Où sont les neiges d'antan! jadis ses prédécesseurs endossaient de riches habits sacerdotaux, ils marchaient entourés d'un cortège : aujourd'hui pas un être n'est là pour l'encourager au travail. Il n'aperçoit devant lui que le cimetière, où il a déjà choisi sa tombe à côté de ses aïeux.

Inutile d'écrire que notre souper se ressentit du dénû-



ment général et que nous dûmes coucher dans une chambre humide et malsaine. Mais, heureux dédommagement, l'aube nous fit assister à une scène digne de figurer dans *Gil Blas*. Contons-la en détail pour égayer un peu ce chapitre tristement commencé.

A 7 heures, la dame du curé et une sœur de ce dernier entrent dans ma stofa et, voyant que j'avais, la veille, accaparé l'unique chaise et les coffres pour y étendre une partie de mes effets, tiennent un premier conciliabule pour décider où elles placeront le plateau porteur de l'inévitable tasse de café ; grand embarras, pas la moindre place libre, tout était pris ; elles finissent par sortir et ramènent une grande table qu'elles roulent avec fracas jusqu'à mon chevet, déposent leur précieux fardeau et, me tirant par le bras, prononcent le sacramentel : « *Gjorid Thjer sva vel!* (Faites, s'il vous plaît!) »

Je m'accoude sur mon lit en face de la liqueur chaude, et alors commence un deuxième conciliabule.

Je devine que les deux sœurs se demandent où sont mes habits, y compris le pantalon, car il est de règle absolue que l'on doit les brosser, sous peine de manquer gravement aux devoirs qu'impose une rigoureuse hospitalité. Or le soir je m'étais servi de plusieurs pièces de mon accoutrement en guise de couvre-pied, et mes évolutions nocturnes avaient enfoui les susdites pièces sous les couvertures.

J'avais même, à dessein, caché mon paletot, dont les poches renfermaient boussole, baromètre, thermomètre, etc., parce que ces objets risquaient fort de se briser en tombant durant l'opération du nettoyage.

Malheureusement une manche dépassait, et je me dis rapidement qu'il fallait à tout prix empêcher qu'elles ne cherchassent à obtenir l'habit en tirant sur cet appendice. Que faire?

Le leur abandonner après avoir vidé les poches? je ne le pouvais pas, au nom de la pudeur : le plus petit mouvement de rotation m'était interdit dans ce lit défait au delà de toute expression ; et j'aurais paru défiant en retirant un

objet quelconque. Je leur indiquai du doigt mon waterproof placé sur la chaise, et, pendant qu'elles constataient avec stupéfaction que le caoutchouc prenait fort peu la poussière, je poussai si bien le paletot sous les draps, retraite impénétrable, que je crus avoir désormais sauvé mes instruments scientifiques. J'avais compté sans leur ténacité. Quand elles eurent consciencieusement achevé de brosser waterproof et gilet, elles revinrent vers ma couche, en quête d'une nouvelle proie, et agitèrent longuement la question de savoir si elles ne se livreraient pas à une violation de domicile. Enfin la plus jeune fit, autant qu'il me sembla, comprendre à la dame du pasteur que ce serait un peu trop hardi de me découvrir, et elles se retirèrent fort désappointées. J'avais gagné la première partie de la bataille, et je m'empressai d'enfourcher mon pantalon et d'endosser mon paletot, précipitation bien inutile, car une traîtresse cuvette remplie d'eau me fit perdre tout le fruit de ma victoire et faillit causer ma défaite finale. Afin de me livrer aux ablutions, je dépose à nouveau habit et gilet, et déjà je me trempais avec délices dans l'eau glacée, lorsque les deux entêtées, qui me guettaient par la porte entre-bâillée, se précipitent sur ma défroque et l'emportent triomphantes. On raconte qu'à Florence un lion rendit à sa mère suppliante l'enfant qu'il venait de saisir; tel fut mon geste de désespoir, qu'elles s'arrêtèrent et me donnèrent le temps d'arracher à une casse certaine les fragiles instruments. Gudmundsen se chargea d'expliquer que je n'avais pas agi par méfiance....

... Vidvik n'est pas loin de la mer, du Skagafjördr, que nous avons décrit à propos de Drangey. En approchant du rivage, nous aperçûmes au loin de grandes glaces arctiques que l'ouragan venait de faire échouer tout récemment sur la côte; l'une d'elles, par ses dimensions et sa forme, ressemblait à un pont avec ses arches que l'on aurait jeté sur la plage sablonneuse. La couleur dominante des icebergs est d'un blanc éclatant, mais sur ce fond se détachent quelques masses d'un bleu de ciel admirable.

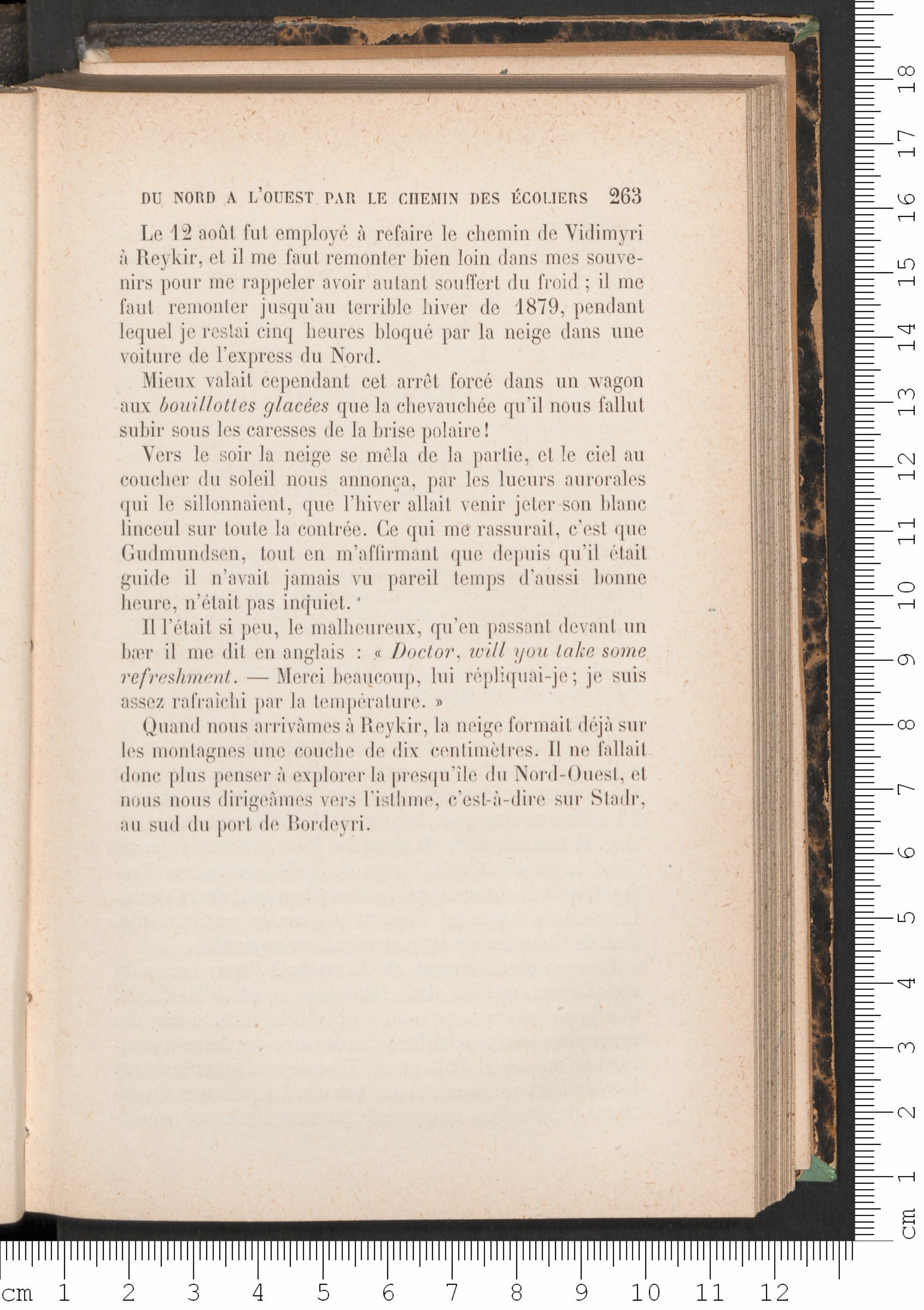
Le 12 août fut employé à refaire le chemin de Vidimyri à Reykir, et il me faut remonter bien loin dans mes souvenirs pour me rappeler avoir autant souffert du froid ; il me faut remonter jusqu'au terrible hiver de 1879, pendant lequel je restai cinq heures bloqué par la neige dans une voiture de l'express du Nord.

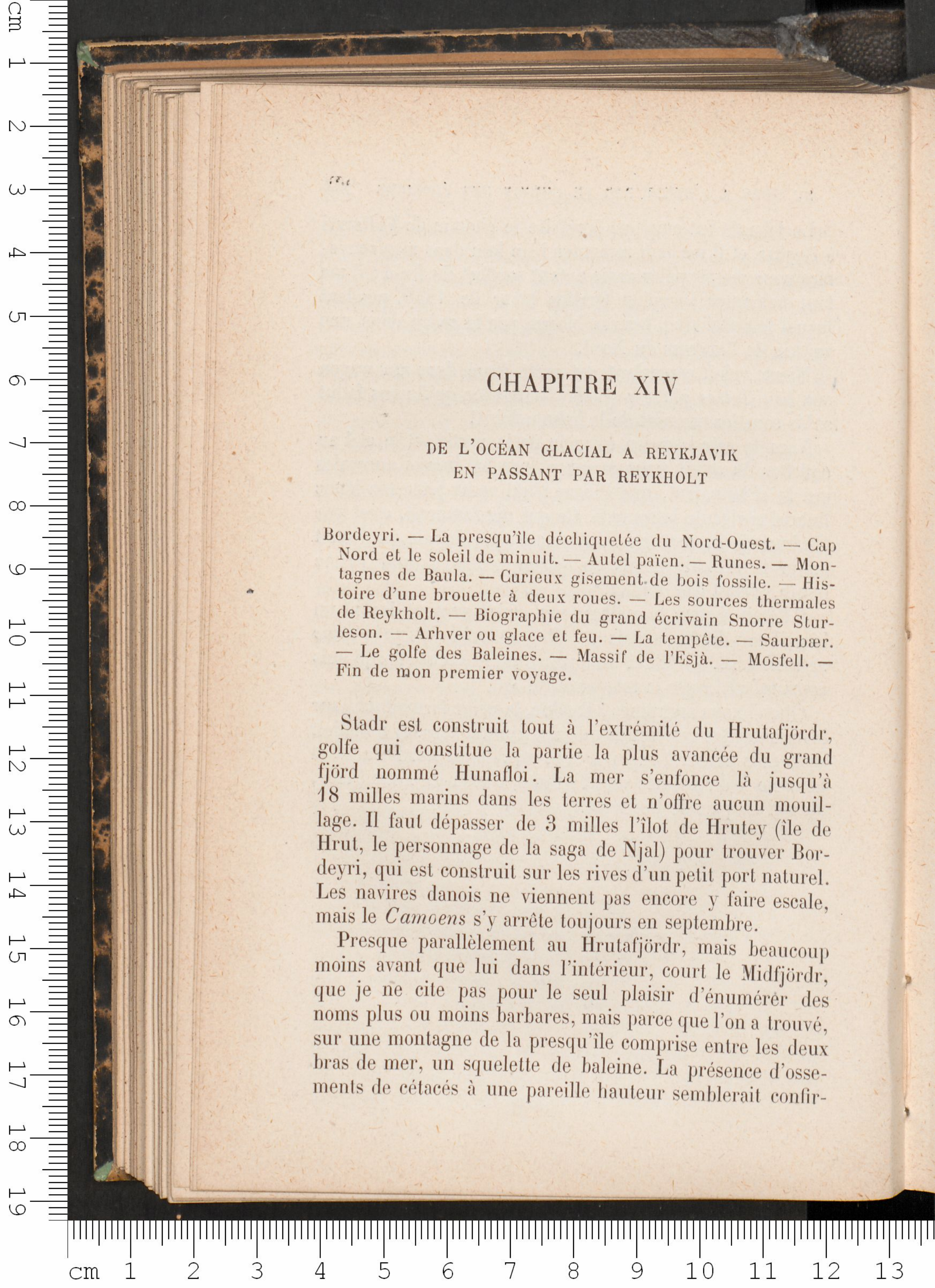
Mieux valait cependant cet arrêt forcé dans un wagon aux *bouillottes glacées* que la chevauchée qu'il nous fallut subir sous les caresses de la brise polaire !

Vers le soir la neige se mêla de la partie, et le ciel au coucher du soleil nous annonça, par les lueurs aurorales qui le sillonnaient, que l'hiver allait venir jeter son blanc linceul sur toute la contrée. Ce qui me rassurait, c'est que Gudmundsen, tout en m'affirmant que depuis qu'il était guide il n'avait jamais vu pareil temps d'aussi bonne heure, n'était pas inquiet.

Il l'était si peu, le malheureux, qu'en passant devant un bær il me dit en anglais : « *Doctor, will you take some refreshment.* — Merci beaucoup, lui répliquai-je ; je suis assez rafraîchi par la température. »

Quand nous arrivâmes à Reykir, la neige formait déjà sur les montagnes une couche de dix centimètres. Il ne fallait donc plus penser à explorer la presqu'île du Nord-Ouest, et nous nous dirigeâmes vers l'isthme, c'est-à-dire sur Stadr, au sud du port de Bordeyri.





CHAPITRE XIV

DE L'OCÉAN GLACIAL A REYKJAVIK EN PASSANT PAR REYKHOLT

Bordeyri. — La presqu'île déchiquetée du Nord-Ouest. — Cap Nord et le soleil de minuit. — Autel païen. — Runes. — Montagnes de Baula. — Curieux gisement de bois fossile. — Histoire d'une brouette à deux roues. — Les sources thermales de Reykholt. — Biographie du grand écrivain Snorre Sturleson. — Arhver ou glace et feu. — La tempête. — Saurbær. — Le golfe des Baleines. — Massif de l'Esjà. — Mosfell. — Fin de mon premier voyage.

Stadr est construit tout à l'extrémité du Hrutafjördr, golfe qui constitue la partie la plus avancée du grand fjörd nommé Hunafloi. La mer s'enfonce là jusqu'à 18 milles marins dans les terres et n'offre aucun mouillage. Il faut dépasser de 3 milles l'îlot de Hrutey (île de Hrut, le personnage de la saga de Njal) pour trouver Bordeyri, qui est construit sur les rives d'un petit port naturel. Les navires danois ne viennent pas encore y faire escale, mais le *Camoens* s'y arrête toujours en septembre.

Presque parallèlement au Hrutafjördr, mais beaucoup moins avant que lui dans l'intérieur, court le Midfjördr, que je ne cite pas pour le seul plaisir d'énumérer des noms plus ou moins barbares, mais parce que l'on a trouvé, sur une montagne de la presqu'île comprise entre les deux bras de mer, un squelette de baleine. La présence d'ossements de cétacés à une pareille hauteur semblerait confir-

mer la théorie des partisans du soulèvement des montagnes, soulèvement qui serait survenu vers la fin de l'époque glaciaire.

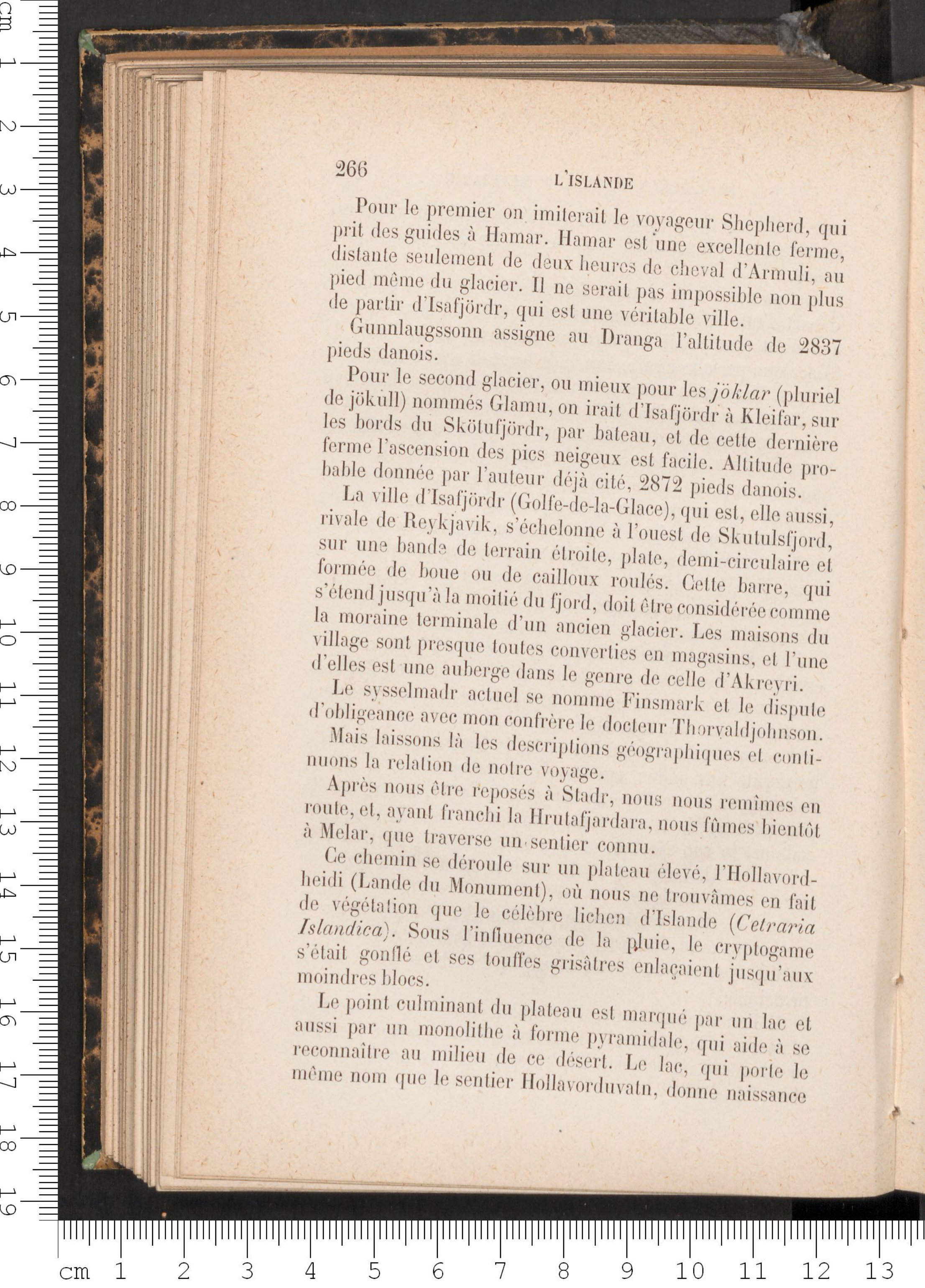
On pourrait à la rigueur faire de Bordeyri le point de départ d'une visite à la curieuse presqu'île du Nord-Ouest, qui n'est plus reliée aujourd'hui au reste de la Terre de Glace que par une étroite bande de terre de sept à huit kilomètres. Mais nulle autre partie de l'île n'est aussi difficile à explorer, par suite des difficultés de communication ; et je crois que plusieurs des volcans ou des glaciers dont elle est toute hérissée sont encore vierges de pas humains. La côte, que je compare à une main gigantesque dont les doigts seraient séparés par les golfes profonds, est au contraire fort praticable pendant la belle saison. Croiseurs français, navires danois, steamers anglais contournent chaque année le cap Nord ou cap Horn, et les passagers peuvent admirer le grandiose et majestueux aspect de la falaise noire zébrée de neige blanche qui s'élève à pic du sein de la mer.

Favorisé par un beau temps et vers le 24 juin, on peut également apercevoir au loin les énormes glaçons flottants qui, sous les rayons jaunâtres du *soleil de minuit*, prennent les formes les plus fantastiques.

A propos du cap Nord islandais, je ferai remarquer qu'il ne mérite pas mieux son nom que son confrère si visité ; j'ai désigné le cap Nord de Magerö. En effet, l'extrémité la plus avancée de la péninsule scandinave dans la mer Glaciale est le cap Norkyn et non le cap Nord ; de même la pointe de Rifstangi est seule coupée au nord de l'Islande par le cercle arctique.

Le cap Horn est marqué, de manière à ne pouvoir le confondre avec d'autres, par le mont Kalftindr d'abord et ensuite par ses curieuses aiguilles détachées de la masse principale.

Si l'on désirait tenter l'ascension des deux plus grands glaciers de la péninsule, le Drangajökull (glacier Isolé) et le Glamujökull (glacier Turbulent), voici comment il faudrait faire.



Pour le premier on imiterait le voyageur Shepherd, qui prit des guides à Hamar. Hamar est une excellente ferme, distante seulement de deux heures de cheval d'Armuli, au pied même du glacier. Il ne serait pas impossible non plus de partir d'Isafjördr, qui est une véritable ville.

Gunnlaugssonn assigne au Dranga l'altitude de 2837 pieds danois.

Pour le second glacier, ou mieux pour les *jöklar* (pluriel de jökull) nommés Glamu, on irait d'Isafjördr à Kleifar, sur les bords du Skötufjördr, par bateau, et de cette dernière ferme l'ascension des pics neigeux est facile. Altitude probable donnée par l'auteur déjà cité, 2872 pieds danois.

La ville d'Isafjördr (Golfe-de-la-Glace), qui est, elle aussi, rivale de Reykjavik, s'échelonne à l'ouest de Skutulsfjord, sur une bande de terrain étroite, plate, demi-circulaire et formée de boue ou de cailloux roulés. Cette barre, qui s'étend jusqu'à la moitié du fjord, doit être considérée comme la moraine terminale d'un ancien glacier. Les maisons du village sont presque toutes converties en magasins, et l'une d'elles est une auberge dans le genre de celle d'Akreyri.

Le sysselmadr actuel se nomme Finsmark et le dispute d'obligeance avec mon confrère le docteur Thorvaldjohnson.

Mais laissons là les descriptions géographiques et continuons la relation de notre voyage.

Après nous être reposés à Stadr, nous nous remîmes en route, et, ayant franchi la Hrutafjardara, nous fûmes bientôt à Melar, que traverse un sentier connu.

Ce chemin se déroule sur un plateau élevé, l'Hollavordheidi (Lande du Monument), où nous ne trouvâmes en fait de végétation que le célèbre lichen d'Islande (*Cetraria Islandica*). Sous l'influence de la pluie, le cryptogame s'était gonflé et ses touffes grisâtres enlaçaient jusqu'aux moindres blocs.

Le point culminant du plateau est marqué par un lac et aussi par un monolithe à forme pyramidale, qui aide à se reconnaître au milieu de ce désert. Le lac, qui porte le même nom que le sentier Hollavorduvatn, donne naissance

à la Nordra (rivière du Nord). Quant au monument, Robert le dénomme à faux « pierre d'Eider ». Hædarstein se traduit en anglais par *Height-stone*, « pierre du Sommet », à moins que ce ne soit « pierre Haute ». La lettre H s'oppose absolument à l'étymologie fantaisiste de pierre d'Eider.

On croit généralement dans le pays que c'est un ancien autel païen.

De là nous cotoyâmes, jusqu'à Hvammr, les rives du fleuve, agréablement ornées de touffes de petits saules (*Salix herbacea*). A Hvammr il faut s'arrêter un jour pour aller visiter d'abord les curieuses montagnes de Baula (la Vache) et de Litla (Petite) Baula, ensuite un des plus remarquables gisements de *surturbrandur* ou bois fossile.

La montagne de Baula, si étrange par sa forme pyramidale et sa teinte jaunâtre, au milieu des pics noirs et rougeâtres qui l'environnent, n'est située qu'à une demi-heure du bær.

A cause de sa structure et de ses annexes, on l'a comparée au puy de Dôme en Auvergne, et le cratère d'éruption, appelé Litla Baula, représente le petit puy de Dôme; elle offre à sa base de nombreuses colonnes à cinq pans, dont les habitants se servent pour recouvrir les tombes. Des analyses récentes ont démontré qu'elle est composée de micro-granulites et de porphyres, c'est-à-dire de roches *acides*. Or, comme il n'est pas déraisonnable d'admettre que l'Islande a dû commencer par un ou plusieurs points, ou par un archipel d'îlots que d'autres manifestations volcaniques avec laves *basiques* (dolérite et labradorite) ont ensuite liés successivement entre eux, Baula, à cause de ses roches acides, fut, dans cette hypothèse, un de ces premiers sommets.

En visitant le cimetière de Hvammr, nous vîmes sur un tumulus une de ces colonnes retirées de la base de la montagne. Elle portait de très belles inscriptions runiques sur deux de ses faces. Les voyageurs de la *Recherche* avaient également remarqué cette curiosité archéologique. On sait que peu de questions ont occupé autant que celle des

runes les antiquaires. Il s'agissait, et je crois qu'il s'agit encore, de savoir si ces caractères étaient primitifs, c'est-à-dire employés dans le Nord au temps du paganisme, ou si ce n'était pas tout simplement une déviation des caractères latins, introduits en Islande l'an 1057, par Isleif, évêque de Skalholt. Kopp, entre autres érudits, affirme que les runes ont été formées d'après les grossiers caractères latins du moyen âge. Sans vouloir prendre parti dans un débat qui dépasse ma compétence, et tout en renvoyant à l'*Histoire de la littérature islandaise* de Marmier, je pense qu'il est facile d'identifier au moins la plupart des lettres à des formes imparfaites ou abrégées des alphabets grecs et romains. Voici ces runes, d'après l'auteur que je viens de citer. L'alphabet en usage dans le monde entier se composait des seize caractères suivants :

ᚠ ᚢ ᚦ ᚬ ᚱ ᚴ ᚼ ᚾ ᛁ ᛅ ᛋ ᛏ ᛒ ᛚ ᛘ ᛦ

f · u · th · o · r · k · h · n · i · a · s · t · b · l · m · ö

J'ajouterai cependant que j'en vis un jour de fort différentes. Nous revenions de la fameuse forêt de Thorsmörk et nous suivions le sentier montagneux qui mène à Breidabolstadr, quand tout à coup nous dûmes descendre de cheval, tant la pente était escarpée. A droite nous côtoyions un ravin, tandis qu'à gauche s'élevait perpendiculairement une paroi très haute de trachyte poreux. A deux mètres du sol exactement, une ouverture ronde entaillait la cloison, et le pourtour de l'orifice était garni des caractères suivants, que je dessinai très fidèlement :

Le guide local — on se rappelle que c'était le sellier instruit de Hlitharendi — les considérait si bien comme des *runes* qu'il me hissa sur ses épaules pour me permettre de les calquer. Je profitai même de la *situation* pour constater que le trou donnait accès dans une grotte volcanique semblable à celles que j'ai déjà décrites. Il est bien difficile de trouver une analogie entre ces signes hiéroglyphiques et l'alphabet classique. C'étaient là peut-être quelques-unes de ces runes mystiques auxquelles le peuple ignorant et superstitieux attribuait une influence merveilleuse.

Un jour, nous apprend la saga d'Egils, on présenta à ce héros une coupe empoisonnée ; mais, s'ouvrant une veine, il écrivit avec le sang des paroles runiques sur la coupe, et, à l'instant même, elle se rompit en deux.

La seconde curiosité des envions de Hvammr est la mine de bois fossile qui se trouve sur le revers de la montagne de Thoriseingis-muli. Pour aller l'étudier, on remonte d'abord le cours impétueux d'un torrent remarquable par les dykes volcaniques qui lui forment autant d'écluses naturelles, et l'on arrive bientôt en face des couches de lignite mises à nu par la violence des eaux provenant de la fonte des neiges. Les fragments de végétaux, de la famille des pins d'après les examens les plus récents, sont couchés horizontalement, suivant leur longueur, et fortement comprimés dans des matériaux de projection alternant avec des coulées de basalte. La hauteur de ces gisements au-dessus du niveau de la mer est d'environ 250 mètres, et ils semblent avoir occupé jadis le fond d'un prolongement du Faxafjördr, à une époque où la mer atteignait un niveau plus élevé dans tout le Nord. Ces pins ont été amenés d'Amérique ou de Sibérie par l'action combinée des courants marins ou *ström* et des tempêtes ; plusieurs troncs sont susceptibles d'être travaillés ; d'autres, au contraire, passent à l'anthracite et paraissent avoir subi un commencement de fusion postérieure à leur transformation en lignite.

Dans la même région et près du lac Hredarvatn se voient deux bouches volcaniques dont les orles sont très nets, sur-

tout celui du Grabrok (Pantalon). Elles sont une miniature du fameux cratère d'Eldborg, situé à l'autre extrémité de la vallée et que je dois signaler pour rectifier une erreur. Lock et beaucoup d'autres auteurs disent que l'Eldborg fut le premier volcan qui entra en éruption après la découverte de l'Islande; or cette éruption n'eut lieu qu'en 950, tandis qu'en 900 deux des principaux colons durent fuir devant la lave du Katla, qui dévasta toute la contrée comprise entre l'Eyjara et le Holmsa jusqu'à la rivière de Skalm. Le cratère d'Eldborg est élevé de 50 mètres au-dessus de la plaine et est entouré d'une vaste coulée de lave de deux lieues de longueur environ; il mérite une ascension.

On voit que les sujets d'étude abondent dans la région, et il faut rendre cette justice au géologue Robert qu'il sut dès 1835 appeler l'attention sur les plus intéressantes particularités du voisinage de Hvammr.

Mais, comme il est bon de ne jamais négliger la note gaie pour reposer l'esprit des études sérieuses, je veux ajouter que notre auteur fut singulièrement agacé par la vue de deux ou trois brouettes qui avaient chacune deux roues se touchant presque. « Singulier exemple de superfluité à côté de tant de privations », s'écrie-t-il dans son livre de minéralogie. Puis, non content d'avoir signalé le fait une première fois, il y revient encore dans son histoire du voyage, où je trouve ce passage : « Si les Islandais sont habiles à se construire des maisons avec de simples gazons, ou des embarcations avec du bois flotté, assurément ils n'excellent pas dans l'art du charronnage, et rien ne prouve mieux le peu d'application qu'ils en font, que cette *brouette* de Hvammr montée sur deux roues qui en rendaient l'usage très difficile ».

Je ne quittai la ferme qu'après avoir vu la brouette; et, lorsque nous eûmes traversé deux rivières, la Thvéra et la Hvita, que je connaissais déjà près de sa source, nous aperçûmes du haut d'un monticule des nuages blancs s'échappant du fond d'une large vallée et s'élevant vers le ciel en longues spirales. Ces vapeurs provenaient des sources ther-

males de Reykholt, sources qui s'échelonnent à gauche et à droite de la Reykjadalsa, sur une ligne de fracture du sol orientée exactement de l'est à l'ouest.

Je reçus l'hospitalité dans la maison du jeune pasteur (encore un ami de Gudmundsen!), et je profitai de deux belles journées pour explorer ce lieu, illustré par Snorre Sturleson, le plus grand scalde du Nord, l'auteur de l'Edda prosaïque; il fit de Reykholt son séjour favori, et il y succomba sous les coups de Gissur, son irréconciliable ennemi.

Arrêtons-nous un instant sur la biographie de cet écrivain, qui nous légua, suivant l'expression de l'auteur que j'ai si souvent nommé, un livre d'histoire élégant comme Tite-Live, simple et majestueux comme Hérodote.

Snorre Sturleson naquit l'an 1178 à Hvammr, sur le Hvammsfjördr, et passa toute sa jeunesse à Oddi, dans la maison du savant Jon Loptson, le petit-fils du célèbre Sœmund qui recueillit les divers poèmes connus sous le nom de première Edda ou Edda en vers. Ce fut là qu'il prit le goût de l'étude et qu'il développa ce génie littéraire dont les productions devaient un jour immortaliser son nom.

A vingt-deux ans il épousa la fille d'un prêtre fort riche et augmenta si bien la fortune qu'il avait acquise par ce mariage, qu'il se trouva bientôt en mesure d'armer neuf cents hommes. Les princes de Norvège lui ayant de plus envoyé maints présents, il chercha un endroit où il pourrait faire construire une habitation digne du rang qu'il désirait tenir, et il choisit précisément Reykholt. En 1213 il fut nommé *lögsögumadr*, c'est-à-dire président de l'Althing. Plus tard, Snorre voyage en Scandinavie, gagne d'abord l'amitié du roi Hakon, puis se brouille avec lui pour avoir composé un chant moqueur sur un des principaux partisans de ce même roi qui luttait alors contre le puissant Jarl Skuli. Notre héros retourne précipitamment en Islande, où il est fort mal accueilli, parce qu'on l'accuse d'avoir préparé avec la cour norvégienne la perte de l'autonomie politique de son pays. Mais, loin de chercher à se disculper et de repousser une imputation fausse, l'impru-

dent achève de s'aliéner ses concitoyens par son avarice et court à sa perte en refusant à son gendre Gissur la dot qu'il lui avait promise.

Celui-ci, devenu implacable, obtient de Hakon, resté seul maître de la Norvège, une lettre qui ordonne d'arrêter Snorre comme coupable de lèse-majesté et de l'exiler ou de le tuer.

L'aimable gendre préféra se débarrasser immédiatement de son beau-père.

Au milieu de la nuit, Gissur se présente dans le bær de Reykholt avec une escorte de soixante-dix hommes et parvient à découvrir Snorre, qui était allé se cacher dans la cave du presbytère. « Ne frappe pas », dit le malheureux au premier soldat qui venait de lever le glaive, et le guerrier s'arrête à la vue de cet homme sans défense, épouvanté sans doute du meurtre qu'il allait accomplir. Mais un autre sbire commandé par Gissur frappe sans pitié le premier coup, et ses compagnons achèvent le scalde infortuné (*Sturlinga Saga*, liv. VI, chap. XXI). Ainsi fut assassiné l'auteur de *Heimskringla*, la meilleure et la plus belle chronique du moyen âge. On a écrit que Snorre avait souillé sa gloire en méditant d'enlever la liberté à sa patrie, mais le poète danois Grundtevig a repoussé avec colère l'assertion de Schöning, qui reproduisait cette calomnie, due à l'évêque Finjohnsen. Il dit en parlant de Schöning : « ce nain méchant qui chercha à noircir avec la suie de l'enfer la mémoire du grand homme ». Le véritable auteur de la soumission des nobles familles islandaises au roi Hakon fut précisément le meurtrier Gissur.

A quelques mètres du presbytère, le prêtre me montra un tumulus sous lequel il suppose que Snorre est enterré.

Personne, soit respect, soit superstition, n'a encore osé pratiquer des fouilles faciles, qui mettraient certainement au jour des objets du moyen âge fort intéressants.

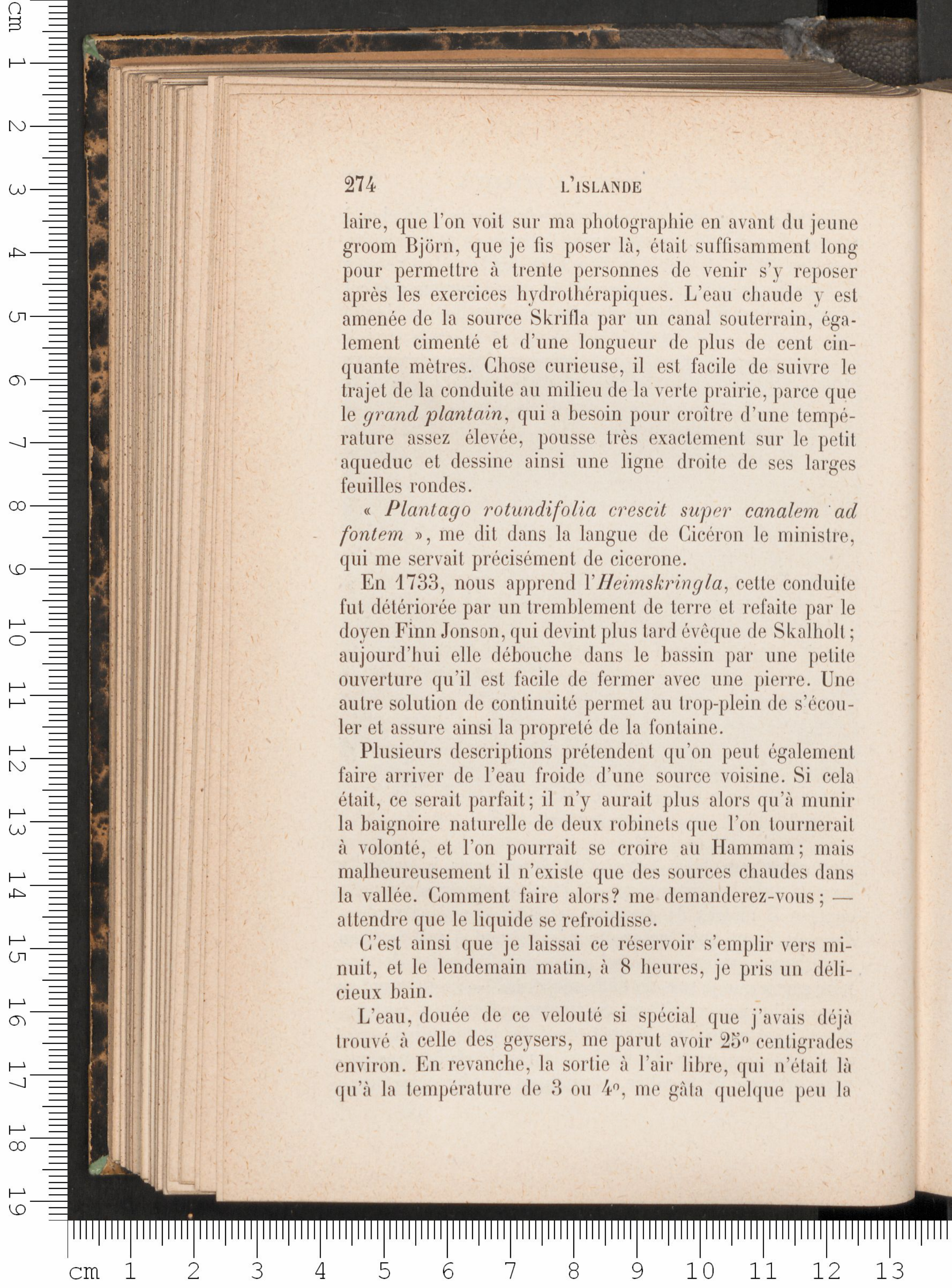
Peut-être y trouverait-on l'épée, le casque et le bouclier, d'un travail admirable, que le jarl Hakon envoya au poète pour le remercier de ses chants élogieux.

Tout à côté du monticule se trouve le fameux bain chaud nommé Snorralaug, que le savant écrivain se fit construire vers l'an 1200, et, faut-il le dire, bien des Islandais actuels ne connaissent guère des œuvres du grand homme que cet ouvrage en maçonnerie! Le bassin, qui dure depuis bientôt



Le bain de Snorre.

sept cents ans, bien qu'on n'ait jamais pris le soin d'y faire la moindre réparation, est absolument circulaire; il a environ 5 mètres de diamètre, et j'indiquerai sa profondeur en disant que, lorsque je m'y baignai, j'eus de l'eau jusqu'aux épaules — ce qui me fournit l'occasion de vous faire savoir que je suis de taille moyenne. — Le mur qui en assure l'imperméabilité est en pierres volcaniques parfaitement jointes par un ciment dont la composition serait curieuse à connaître. Le fond est garni de dalles trachytiques extraites de la vallée, et un banc de pierre rectangu-



laire, que l'on voit sur ma photographie en avant du jeune groom Björn, que je fis poser là, était suffisamment long pour permettre à trente personnes de venir s'y reposer après les exercices hydrothérapiques. L'eau chaude y est amenée de la source Skrifla par un canal souterrain, également cimenté et d'une longueur de plus de cent cinquante mètres. Chose curieuse, il est facile de suivre le trajet de la conduite au milieu de la verte prairie, parce que le *grand plantain*, qui a besoin pour croître d'une température assez élevée, pousse très exactement sur le petit aqueduc et dessine ainsi une ligne droite de ses larges feuilles rondes.

« *Plantago rotundifolia crescit super canalem ad fontem* », me dit dans la langue de Cicéron le ministre, qui me servait précisément de cicerone.

En 1733, nous apprend l'*Heimskringla*, cette conduite fut détériorée par un tremblement de terre et refaite par le doyen Finn Jonson, qui devint plus tard évêque de Skalholt; aujourd'hui elle débouche dans le bassin par une petite ouverture qu'il est facile de fermer avec une pierre. Une autre solution de continuité permet au trop-plein de s'écouler et assure ainsi la propreté de la fontaine.

Plusieurs descriptions prétendent qu'on peut également faire arriver de l'eau froide d'une source voisine. Si cela était, ce serait parfait; il n'y aurait plus alors qu'à munir la baignoire naturelle de deux robinets que l'on tournerait à volonté, et l'on pourrait se croire au Hammam; mais malheureusement il n'existe que des sources chaudes dans la vallée. Comment faire alors? me demanderez-vous; — attendre que le liquide se refroidisse.

C'est ainsi que je laissai ce réservoir s'emplir vers minuit, et le lendemain matin, à 8 heures, je pris un délicieux bain.

L'eau, douée de ce velouté si spécial que j'avais déjà trouvé à celle des geysers, me parut avoir 25° centigrades environ. En revanche, la sortie à l'air libre, qui n'était là qu'à la température de 3 ou 4°, me gâta quelque peu la

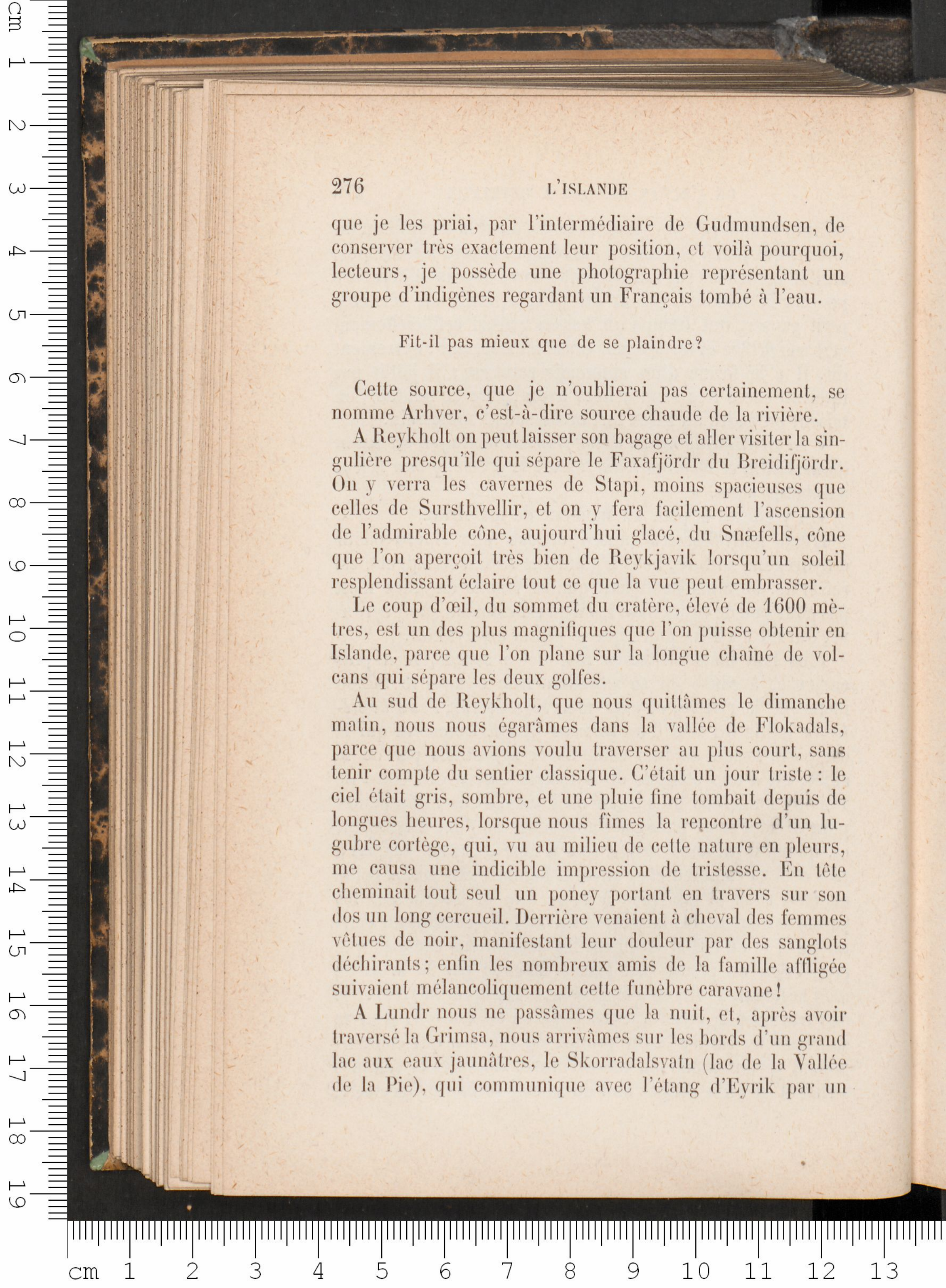
volupté première ; je regrettai sincèrement la démolition du couloir qui jadis, comme en témoignent encore les vestiges, abritait contre le vent l'intelligent Snorre depuis sa demeure jusqu'à la fontaine. Quant au Skrifla, c'est un véritable petit geyser, qui occupe un bassin rétréci artificiellement vers son orifice et légèrement évasé à l'intérieur : autrement dit, il a la forme d'un entonnoir renversé ; il jaillit par intermittences très rapprochées à un mètre de hauteur, en faisant entendre un assez fort bruissement souterrain.

« *In propinquo nulla extet frigida nullaque ad usum domesticum et œconomicum*, ajoute le prêtre, *quam hæcce* adhibetur aqua. »

On y cuisait le pain au moment de ma visite.

L'eau nouvellement puisée dégage une légère odeur d'hydrogène sulfuré, mais n'a aucune saveur lorsqu'elle est refroidie. Je crois cependant que sa teneur en silice n'est pas pour peu de chose dans les maux d'estomac que j'éprouvai durant les deux jours que je passai à Reykholt.

Plus loin nous visitâmes une autre source, bien plus curieuse, à cause de sa situation. Elle occupe le milieu même de la rivière, et c'est merveille de voir l'*eau bouillante* jaillir du sein d'un *torrent glacé*. Le massif qui la compose, formé de tufs sablonneux agglutinés par de la silice, est d'une étendue de 3 mètres carrés et s'élève de 1 mètre au-dessus du niveau de l'onde. J'eus mille peines pour décider mon poney à s'approcher de l'îlot mugissant, et, quand il fut enfin arrivé vers la base du cône, j'appris à mes dépens combien était glissant l'enduit siliceux. A peine en effet avais-je mis pied à terre que je tombai sur les parois brûlantes, et, la peur d'un mal me conduisant dans un pire, je ne lâchai vivement les concrétions chaudes que pour choir en pleine eau glacée. Effrayé par le bruit de mon accident, le cheval s'empressa de regagner la rive, et je dus traverser la rivière, assez large en cet endroit, pour le rattraper au milieu d'un groupe de faneurs qui contemplaient joyeusement ma mésaventure. Hommes et femmes s'étaient si bien rangés afin de mieux jouir du spectacle,



que je les priai, par l'intermédiaire de Gudmundsen, de conserver très exactement leur position, et voilà pourquoi, lecteurs, je possède une photographie représentant un groupe d'indigènes regardant un Français tombé à l'eau.

Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Cette source, que je n'oublierai pas certainement, se nomme Arhver, c'est-à-dire source chaude de la rivière.

A Reykholt on peut laisser son bagage et aller visiter la singulière presqu'île qui sépare le Faxafjördr du Breidifjördr. On y verra les cavernes de Stapi, moins spacieuses que celles de Sursthvellir, et on y fera facilement l'ascension de l'admirable cône, aujourd'hui glacé, du Snæfells, cône que l'on aperçoit très bien de Reykjavik lorsqu'un soleil resplendissant éclaire tout ce que la vue peut embrasser.

Le coup d'œil, du sommet du cratère, élevé de 1600 mètres, est un des plus magnifiques que l'on puisse obtenir en Islande, parce que l'on plane sur la longue chaîne de volcans qui sépare les deux golfes.

Au sud de Reykholt, que nous quittâmes le dimanche matin, nous nous égarâmes dans la vallée de Flokadals, parce que nous avions voulu traverser au plus court, sans tenir compte du sentier classique. C'était un jour triste : le ciel était gris, sombre, et une pluie fine tombait depuis de longues heures, lorsque nous fîmes la rencontre d'un lugubre cortège, qui, vu au milieu de cette nature en pleurs, me causa une indicible impression de tristesse. En tête cheminait tout seul un poney portant en travers sur son dos un long cercueil. Derrière venaient à cheval des femmes vêtues de noir, manifestant leur douleur par des sanglots déchirants; enfin les nombreux amis de la famille affligée suivaient mélancoliquement cette funèbre caravane!

A Lundr nous ne passâmes que la nuit, et, après avoir traversé la Grimsa, nous arrivâmes sur les bords d'un grand lac aux eaux jaunâtres, le Skorradalsvatn (lac de la Vallée de la Pie), qui communique avec l'étang d'Eyrik par un

torrent rempli de belles truites. Puis du lac nous ne fîmes guère qu'un temps de galop jusqu'à Saurbær, sur le Hvalfjördr, où nous arrivâmes, poussés par un tel vent du nord, qu'à chaque moment je croyais être renversé de poney.

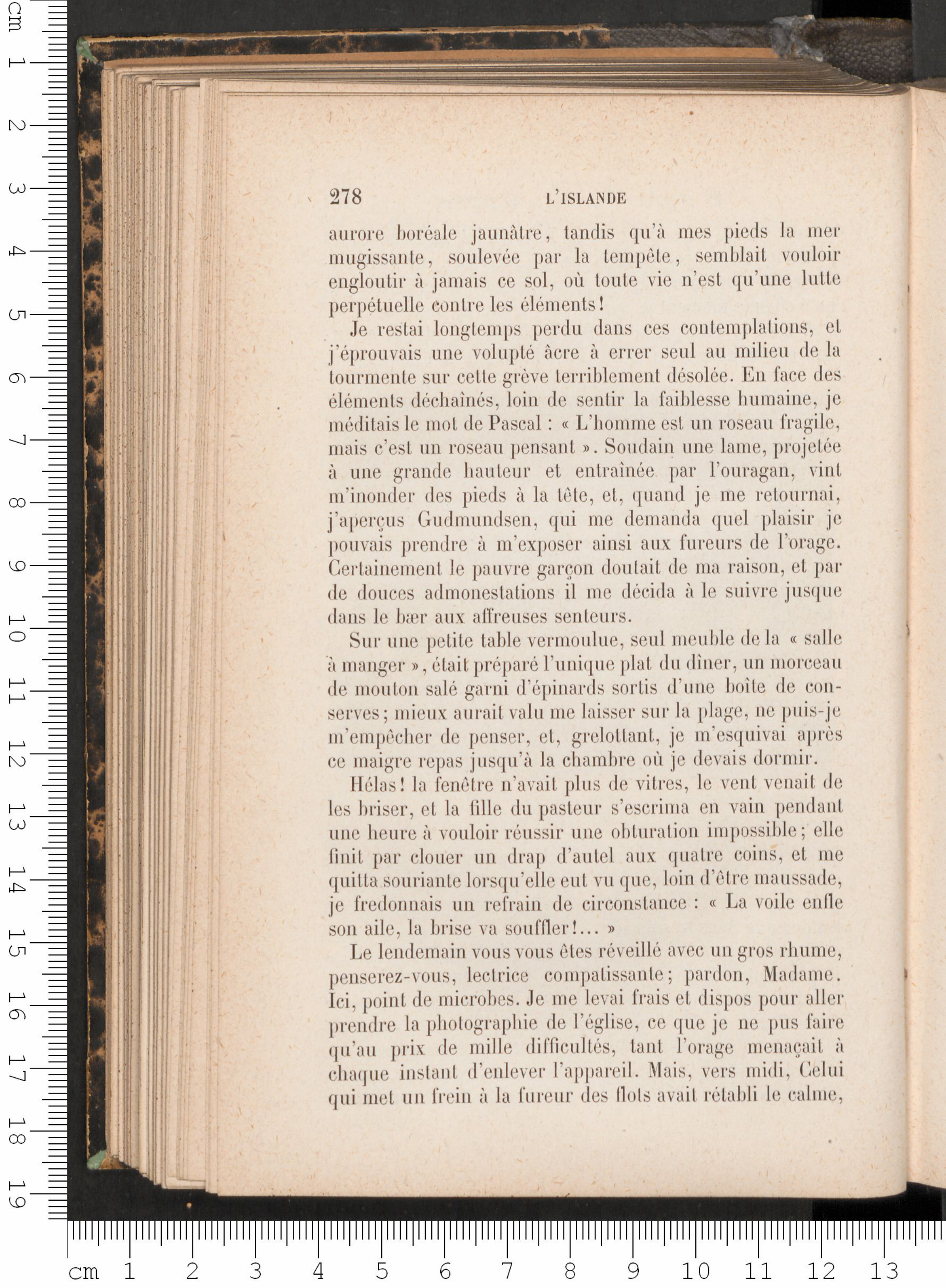
Autant le presbytère de Reykholt était confortable, autant son ministre, qui avait visité la Suisse et l'Allemagne,



Un enterrement.

était instruit, autant je trouvai celui de Saurbær misérable et le pauvre vieux curé qui le desservait rien moins que préoccupé du décorum ; mais l'église était par contre très pittoresque dans sa solitude.

Et puis, que m'importait maintenant le bien-être ? n'allais-je pas rentrer en France et n'avais-je pas devant moi, pour me dédommager des petites misères, le panorama grandiose de la Terre de Glace aux approches de l'hiver ? Le massif de l'Esjà m'apparaissait de l'autre côté du golfe comme un immense amas de neige que des géants auraient entassé jusqu'aux nues blafardes, et sa cime reflétait une belle



aurore boréale jaunâtre, tandis qu'à mes pieds la mer mugissante, soulevée par la tempête, semblait vouloir engloutir à jamais ce sol, où toute vie n'est qu'une lutte perpétuelle contre les éléments!

Je restai longtemps perdu dans ces contemplations, et j'éprouvais une volupté âcre à errer seul au milieu de la tourmente sur cette grève terriblement désolée. En face des éléments déchaînés, loin de sentir la faiblesse humaine, je méditais le mot de Pascal : « L'homme est un roseau fragile, mais c'est un roseau pensant ». Soudain une lame, projetée à une grande hauteur et entraînée par l'ouragan, vint m'inonder des pieds à la tête, et, quand je me retournai, j'aperçus Gudmundsen, qui me demanda quel plaisir je pouvais prendre à m'exposer ainsi aux fureurs de l'orage. Certainement le pauvre garçon doutait de ma raison, et par de douces admonestations il me décida à le suivre jusque dans le bær aux affreuses senteurs.

Sur une petite table vermoulue, seul meuble de la « salle à manger », était préparé l'unique plat du dîner, un morceau de mouton salé garni d'épinards sortis d'une boîte de conserves; mieux aurait valu me laisser sur la plage, ne puis-je m'empêcher de penser, et, grelottant, je m'esquivai après ce maigre repas jusqu'à la chambre où je devais dormir.

Hélas! la fenêtre n'avait plus de vitres, le vent venait de les briser, et la fille du pasteur s'escrima en vain pendant une heure à vouloir réussir une obturation impossible; elle finit par clouer un drap d'autel aux quatre coins, et me quitta souriante lorsqu'elle eut vu que, loin d'être maussade, je fredonnais un refrain de circonstance : « La voile enfle son aile, la brise va souffler!... »

Le lendemain vous vous êtes réveillé avec un gros rhume, penserez-vous, lectrice compatissante; pardon, Madame. Ici, point de microbes. Je me levai frais et dispos pour aller prendre la photographie de l'église, ce que je ne pus faire qu'au prix de mille difficultés, tant l'orage menaçait à chaque instant d'enlever l'appareil. Mais, vers midi, Celui qui met un frein à la fureur des flots avait rétabli le calme,

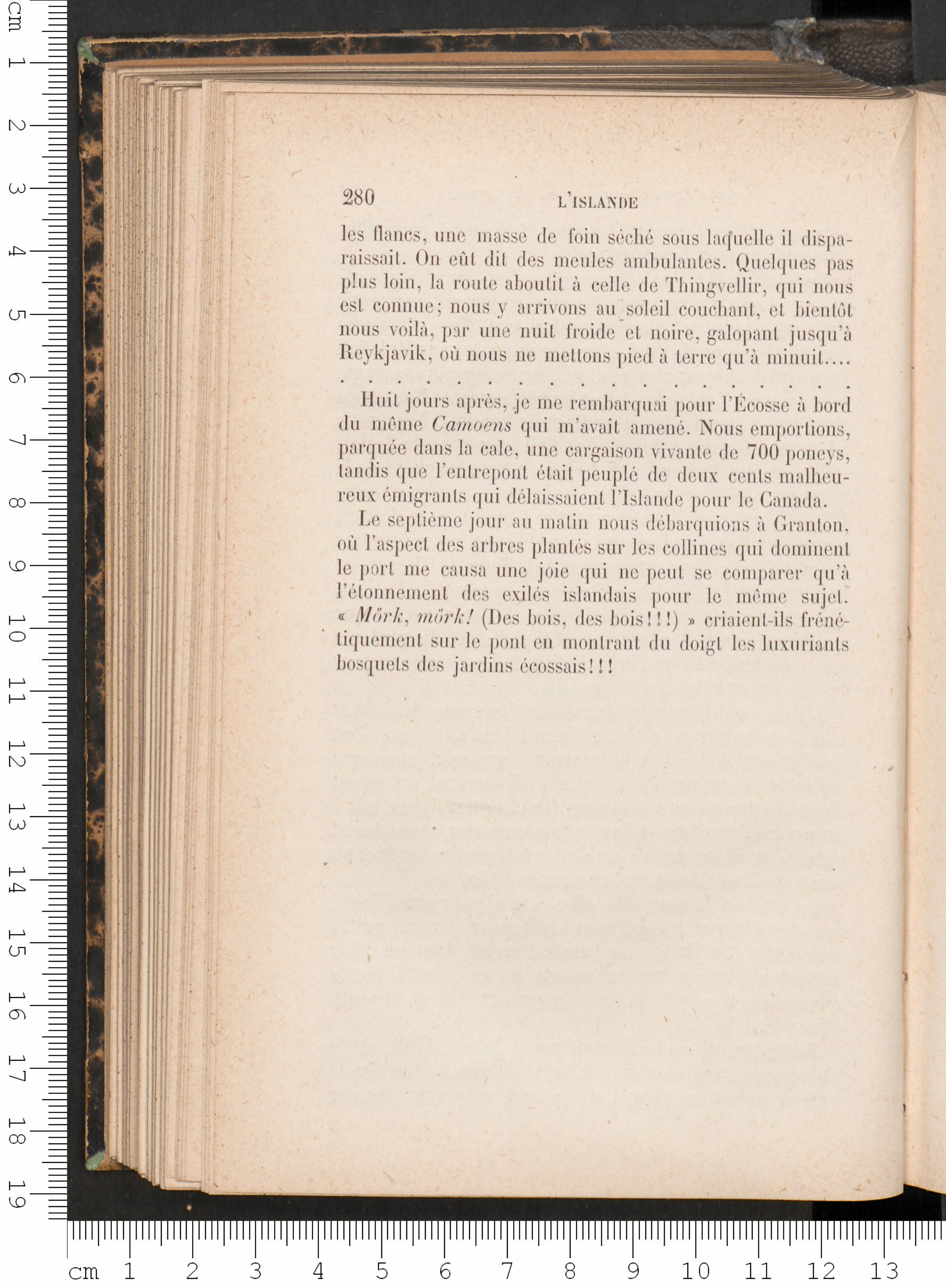
et nous mîmes à profit l'heureux événement pour aller étudier le golfe et le massif de l'Esjà.

Le Hvalfjördr a une ceinture de roches d'un beau vert, et, quand on s'y promène en barque, on jurerait apercevoir des pentes couvertes d'un gazon florissant. Nous côtoyâmes ses deux bords nord et sud, et en face de l'éperon de Mulafjall j'aperçus deux gros phoques, qui, beaucoup plus sauvages que ceux du Nord, plongèrent immédiatement. Nous nous arrêtâmes à Reynivellir, et, après avoir franchi la Laxa, nous admirâmes à notre gauche le Sandfell (montagne de Sable), qui n'est que le sommet à forme de pain de sucre de la montagne de Reynivallahals, puis nous passâmes entre l'Esjà et le Skalafell, sur un sentier bien fait pour donner, à quelques lieues de la capitale, une idée nette des sauvages beautés des régions montagneuses de la Terre de Glace. C'est vers cette gorge, connue sous le nom de passe du Cochon, que les touristes amenés par le *Camoens* et qui n'ont que quelques jours à dépenser doivent tout d'abord diriger leurs pas, en attendant que l'organisation de leur caravane pour les geysers et l'Hekla soit terminée.

L'Esjà, dont la composition diffère beaucoup des autres monts du voisinage, attirera d'abord leur attention. C'est en effet une chaîne fort pittoresque à explorer, parce que ses crêtes, fortement déchiquetées, lui donnent un aspect d'une originalité extraordinaire. Çà et là des dykes, mis à nu par les dégradations dues aux intempéries, apparaissent comme ces vieux castels gothiques à murailles tombées en ruine que l'on admire sur les rives du Rhin.

Du côté de la mer, elle offre une gigantesque falaise, remarquable par les colonnes en tuyaux d'orgue qui la couronnent, tandis que sa base est noyée dans un talus d'éboulement où je récoltai de très beaux échantillons de calcédoine et jusqu'à de petits morceaux roulés de spath d'Islande.

Mosfell fut notre dernière étape de l'année 1886, et j'y vis une caravane bien caractéristique : une longue file de poneys rentrait au village, et chacun d'eux portait, liée sur



les flancs, une masse de foin séché sous laquelle il disparaissait. On eût dit des meules ambulantes. Quelques pas plus loin, la route aboutit à celle de Thingvellir, qui nous est connue ; nous y arrivons au soleil couchant, et bientôt nous voilà, par une nuit froide et noire, galopant jusqu'à Reykjavik, où nous ne mettons pied à terre qu'à minuit....

. . . .

Huit jours après, je me rembarquai pour l'Écosse à bord du même *Camoens* qui m'avait amené. Nous emportions, parquée dans la cale, une cargaison vivante de 700 poneys, tandis que l'entrepont était peuplé de deux cents malheureux émigrants qui délaissaient l'Islande pour le Canada.

Le septième jour au matin nous débarquions à Granton, où l'aspect des arbres plantés sur les collines qui dominent le port me causa une joie qui ne peut se comparer qu'à l'étonnement des exilés islandais pour le même sujet. « *Mőrk, mőrk!* (Des bois, des bois!!!) » criaient-ils frénétiquement sur le pont en montrant du doigt les luxuriants bosquets des jardins écossais!!!

CHAPITRE XV

L'ISLANDE DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'A NOS JOURS (DE 874 A 1888)

La vérité sur l'Ultime Thulé. — Découverte de l'Islande. — Fondation de la république. — Erikr le Rouge colonise le Grœnland. — Comment Christophe Colomb connut l'existence du nouveau continent. — Adoption du christianisme. — Littérature et langue islandaises. — Conquête de l'île par un marchand anglais. — Le hideux monopole. — Une nouvelle constitution est proclamée le 1er août 1874. — Le parlement actuel. — Projets sur l'Islande prêtés aux Français par les Anglais. — Comment les Islandais amélioreront leur sort.

Je n'ai pas l'intention, en écrivant ce chapitre indispensable, de venir, après Marmier et beaucoup d'autres auteurs islandais, danois ou anglais, donner de l'Islande une histoire même très abrégée ; ce résumé serait encore trop long à la suite d'une simple relation de voyage : je veux seulement, avant de publier le récit de ma deuxième exploration, récit qui sera très court, présenter au lecteur un léger aperçu des vicissitudes par lesquelles a successivement passé la Terre de Glace depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Je veux aussi m'abandonner à quelques réflexions sur l'existence d'un peuple très intéressant, et me livrer à quelques comparaisons entre l'état actuel et celui du commencement du siècle. En un mot, je m'appliquerai surtout à faire connaître les changements contemporains, qui sont, je crois, peu connus en France.

Avant d'en venir à l'année 825, époque à laquelle le moine irlandais Dicuil, qui écrivit un livre intitulé *Liber de mensurâ orbis terræ*, désigna clairement l'Islande, nous devons trancher avec les critiques sérieux une question qui a fait couler des flots d'encre. L'Islande était-elle connue des anciens? Est-ce bien elle qui fut décrite sous le nom d'Ultima Thulé par le navigateur carthaginois Pythéas, dont Strabon nous raconte le voyage dans son livre II, chapitre v? ou bien encore est-elle l'Ultima Thulé de l'historien Procope, qui vivait au VIe siècle? Nous pouvons répondre assurément non. « C'est une grande terre située à six jours de navigation au nord de l'Angleterre, dit Strabon, où le solstice d'été amène pendant six mois une lumière perpétuelle, et le solstice d'hiver une nuit continue qui dure également six mois. Les hommes se nourrissent surtout d'une racine appelée *kenchros;* ils boivent de l'hydromel et ils récoltent du grain, qu'ils transportent dans de grandes maisons pour le faire sécher avant de le battre, car, si on le laissait mûrir, il se corromprait. On voit dans la contrée un curieux phénomène : c'est une masse compacte qui n'est ni terre, ni air, ni eau, mais un composé de ces trois matières. Elle entoure la côte comme une ceinture, et on ne peut la traverser ni à pied ni avec un navire. » Chaque trait de ce récit n'est-il pas applicable à la côte norvégienne ? Si, certainement, et pas du tout à la Terre de Glace. D'Angleterre, Romains ou Carthaginois pouvaient atteindre la Scandinavie en six jours, mais difficilement, pour ne pas dire jamais, l'Islande.

Au delà des îles Lofoden, l'alternative du jour et de la nuit perpétuels est un fait exact ; en Islande on ne peut voir le soleil à minuit qu'en juin et en grimpant sur une montagne. Les Islandais ne mangent pas souvent de racines ; les Scandinaves font au contraire un grand usage de l'angélique, le kenchros de Strabon, au dire du professeur Nilsson (à moins que ce ne soit l'épilobe, comme j'incline à le croire). « Ils boivent de l'hydromel » : donc les habitants de l'Ultime Thulé récoltaient du miel ; en Islande j'ai bien

rencontré le bourdon (*hunangs-fluga*), mais jamais de ruches à abeilles. En Suède au contraire, j'ai bu de l'hydromel à Gamla Upsala. « Ils récoltent du grain qu'ils font sécher » ; au 60° la terre produit encore de l'orge, mais il faut le faire mûrir dans des greniers chauffés ; en Islande, les habitants ignorent complètement la culture des céréales.

Enfin la masse compacte dépeinte si vaguement par Pythéas, c'est l'épaisse brume des côtes de Norvège, le fameux brouillard blanc de lait qui me retint un jour à la cape près de Hammerfest.

Quant à Procope, il désigne les Lapons aussi nettement que possible.

Des géologues ont prétendu qu'il n'y avait même pas lieu de se demander si l'Islande était connue des anciens, parce que sa formation serait contemporaine de la grande éruption du Vésuve qui détruisit Pompéi ; mais j'ai démontré la fantaisie d'une pareille affirmation en prouvant que les fossiles que j'ai recueillis sous la silice déposée par le Grand-Geyser ont plus de 2000 ans,

Le mot de Thulé provient du vieux mot irlandais *thual* (nord), et la Thulé aux routes ténébreuses, la Thulé aux sombres rivages, l'*incredebilia Thule insula*, la Thulé dont on disait des choses incroyables, c'était la Norvège, jusqu'à ce que Dicuil vienne enfin donner raison à ceux qui, de nos jours, appellent la Terre de Glace l'Ultime Thulé.

Il raconte dans son livre qu'il obtint des renseignements sur la Terre de Glace de moines irlandais qui en arrivaient, après y être restés depuis le 1er février jusqu'au 1er août de l'année 795. Ils quittèrent le pays quand vinrent des Scandinaves païens, des pêcheurs probablement, ne voulant pas habiter, ajoutèrent-ils, avec des infidèles. (*Islendigabok*, chap. II.)

Des cloches (*biöllur*), des crosses (*baglar*) et différents autres objets trouvés dans le pays qui borde le Harnafjördr, ainsi que le nom même de Papey (île du Pape) donné par les Norvégiens au lieu où les religieux avaient séjourné,

laissent supposer que l'Islande eut bien réellement ces moines comme premiers colons.

Malgré cela, c'est au pirate Nadoddr, cité dans la chronique d'Are Frode, qu'il faut attribuer l'honneur de la *découverte* de l'Islande, dans le sens historique de ce mot.

Naddodr, obligé de fuir la Norvège, son pays natal, pour échapper au châtiment des lois, s'était retiré aux Færœer. Au retour d'un de ses voyages, il fut surpris par une violente tempête et jeté sur les côtes d'Islande; mais il se rembarqua en voyant les montagnes couvertes de neige, et donna à l'île le nom de Snæland (Terre de Neige). Trois ans après, un second hasard poussa dans les mêmes parages le Suédois Gardar, qui prit terre sur le Skjalfjord et qui bâtit une maison, devenue un bær important (Husavik, Baie-de-la-Maison). Au printemps il retourna en Scandinavie, et le récit qu'il fit de ses aventures inspira à son ami Floki le projet d'aller prendre possession de l'île nouvellement découverte. Il partit, emportant trois corbeaux pour le guider dans son voyage. Quand il eut laissé à une grande distance le groupe des Færœer, où il avait d'abord touché, il donna la liberté à un de ses trois oiseaux, espérant que son vol lui tracerait la ligne à suivre; mais le corbeau, malin, retourna à tire-d'aile vers le point de départ. Le second, délivré quelques jours après, se posa simplement sur les mâts du bâtiment, qu'il s'obstina à ne pas vouloir quitter. Enfin le pirate lâcha son troisième corbeau, qui cette fois se dirigea sans hésiter vers la côte orientale d'Islande, où le navire arriva après lui.

De l'est, Floki, peu satisfait de l'aspect des terres, longea le littoral jusque vers la partie ouest, où un de ses compagnons, nommé Faxi, lui dit : « Nous devons être ici près d'une grande terre, car il en sort de grandes eaux qui tombent dans la mer ». Cette baie où ils se trouvaient porte aujourd'hui le nom de Faxifjördr. Toutefois il ne débarqua que plus haut, sur les rives du Breidifjördr, où, séduit par les magnifiques produits de la pêche, il médita de fonder une importante colonie. Mais l'hiver vint avec son cortège

de neige et de vent; la glace encombra les baies; les bestiaux qu'il avait amenés avec lui périrent, et l'été suivant il repartit en Norvège, maudissant un pays qu'il appelait « Terre de Glace ». L'Ultime Thulé courait donc le risque de n'être jamais habitée, si par bonheur un marin, enthousiaste de la flotte de Floki, n'en avait au retour fait un tableau aussi enchanteur que celui de Floki était sombre. « Le pays est si fertile, disait à ceux qui le questionnaient notre *Gascon* du Nord, que chaque plante y distille du beurre. » Aussi lorsque Harald aux beaux cheveux eut réuni toutes les provinces de la Norvège sous son sceptre tyrannique, les familles patriciennes, fatiguées du despotisme, tournèrent-elles leurs regards vers la terre récemment découverte comme vers une retraite assurée. Les nobles mécontents partirent en 874, sous la conduite d'Ingolfr et de son cousin Leifr, qui, dans une querelle d'amour, avait tué les deux fils d'un jarl redoutable, et, lorsqu'ils arrivèrent en vue de la côte, on jeta les piliers sacrés à la mer en faisant le vœu de fonder une ville à l'endroit où ils s'arrêteraient. Mais le courant les entraîna si vite qu'on les perdit de vue, et l'on dut prendre terre sur la côte sud, près de la pointe que nos pêcheurs d'Islande nomment toujours la Tête d'Ingolfr.

Après un séjour de trois ans sur ce promontoire, Ingolf, qui n'avait jamais cessé d'envoyer des hommes à la recherche de ses dieux lares, apprit que les colonnes sacrées de son siège domestique avaient été retrouvées sur la côte sud-ouest; il y transféra sa demeure, et c'est ainsi que fut fondé Reykjavik.

Plus tard j'aurai occasion de raconter ce qu'il advint de Leifr à propos des Vestmannæyar.

Pendant plus de quarante ans l'élite des sujets du roi Harald se porta en foule vers l'Islande, qui fut complètement peuplée vers l'année 920, disent les sagas. Ainsi, moins d'un demi-siècle avait suffi pour transformer un désert de laves en une colonie florissante et non fréquentée, comme il arrive à l'origine, par un ramassis d'aventuriers, mais par

la fleur de la population scandinave. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la prise de possession des terres se fit paisiblement. Les émigrants se conformèrent à un usage répandu dans la mère patrie. Il fut décidé que tout chef de tribu prendrait un tison enflammé et parcourrait une certaine étendue de pays en allumant des tas de combustible disposés de distance en distance; tout l'espace qu'il enlacerait ainsi en une journée dans ce cercle de feu lui appartiendrait et il le distribuerait à ses vassaux. Une femme ne pouvait pas obtenir une étendue plus grande que celle qu'elle pouvait faire traverser à une génisse de deux ans entre le lever et le coucher du soleil au printemps. Mais quand toutes les cultures eurent été occupées, les nouveaux arrivés durent recourir aux armes pour s'en procurer, et l'Islande fut livrée à la plus complète anarchie. Les Godi, du mot *god*, « dieu », ou les ministres de la religion, aussi bien que les *things*, ou parlements locaux, devinrent impuissants à maîtriser les belliqueux Normands, et bientôt on reconnut la nécessité d'un gouvernement fortement constitué.

Un homme très au courant des lois de Norvège, Ulfljot, reçut mission d'établir le code et la constitution. L'île entière fut divisée en quatre grandes provinces; les départements Est, Sud et Ouest furent de plus subdivisés en trois districts, et celui du Nord en quatre. Chaque district eut trois chefs ou prêtres du temple, qui avaient siège à l'Althing; enfin les districts furent eux-mêmes subdivisés en dix provinces ou *hrepps*. Quant à l'Althing, qui siégea pour la première fois en 928 sur le fameux Lögberg de la plaine de Thingvellir, c'était à la fois une assemblée délibératrice et exécutive : elle édictait les lois nouvelles et administrait la justice. La session durait deux semaines, et l'Assemblée nationale était présidée par le *lögsögumadr* (le narrateur de la loi), qui était le premier magistrat de la république et qui devait savoir par cœur la loi afin de la réciter au peuple et de l'interpréter dans les cas difficiles; bref il remplissait des fonctions si analogues à celles qui sont aujourd'hui dévolues au speaker du Parlement anglais, que M. Conybeare

voit dans le lögsögumadr islandais l'origine du titre analogue réservé au « parleur » de la Chambre des communes.

Suivant sa propre loi, Ulfljot fut élu président pour trois ans seulement, et, si l'on ne cite que 37 « speakers » pendant la durée de la république islandaise, de 928 à 1263, c'est que d'abord les lögsögumadr populaires furent souvent réélus et qu'ensuite la dignité fut conférée à vie.

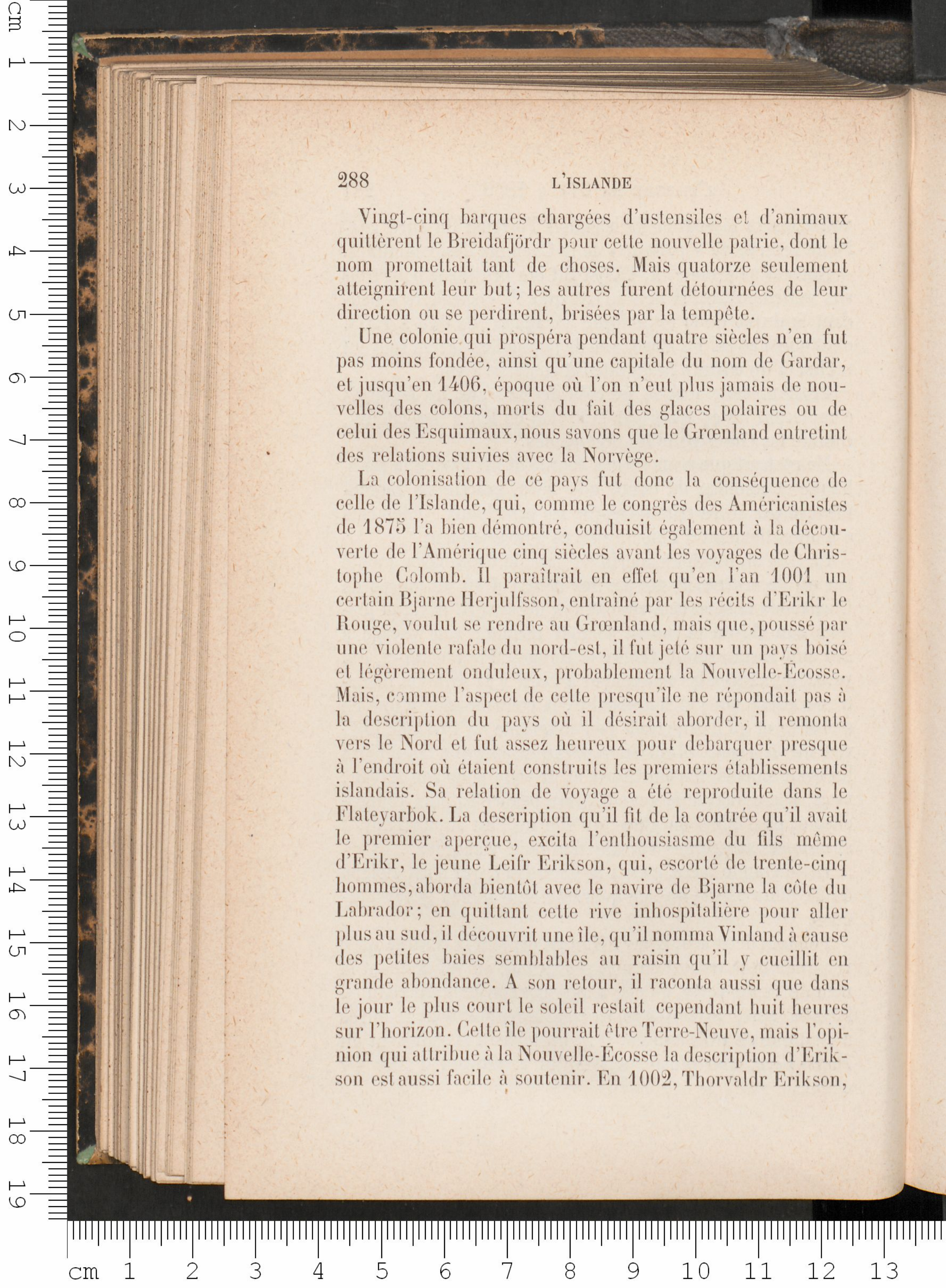
Pendant cette longue période de 335 ans les Islandais comptèrent les époques par l'élection de leurs législateurs, comme les Grecs pour les olympiades.

Maintenant que nous savons comment fut fondée la république et combien de temps elle dura, examinons rapidement et par ordre chronologique les principaux événements qui appartiennent à l'histoire de ce gouvernement.

En 980 un intrépide marin du nom de Gunnbjörn, monté sur un de ces excellents navires dont j'ai vu au musée de Christiania le spécimen récemment découvert, navigua jusqu'à Jan-Mayen et revint bientôt raconter son voyage à son ami Eirikr Raudi (Erikr le Rouge). Pour celui-ci, qui venait de s'entendre condamner à l'exil à la suite de meurtres commis près d'Haukadalur, la connaissance d'une île nouvelle et qu'il supposait peu différente de l'Islande arrivait très à propos. Muni des renseignements que Gunnbjörn lui avait fournis, il s'embarqua et fit voile pour Jan-Mayen; mais, apercevant une grande terre beaucoup plus rapprochée et plus libre de glace qu'elle ne l'est aujourd'hui, il abandonna sa première destination pour y aborder.

Cette grande terre, c'était le Grœnland, qui n'est éloigné de l'Ultime Thulé que de quarante-cinq milles géographiques.

Pendant deux ans, Erikr le Rouge explora la contrée qu'il venait de découvrir et en prit possession, en lui donnant le nom de Terre-Verte, qu'elle a toujours conservé. Revenu en Islande, après avoir purgé sa condamnation, dont la durée n'était que de trois années, il fit un tableau si séduisant du *Pays-Vert*, que plusieurs familles résolurent d'aller s'y établir.



Vingt-cinq barques chargées d'ustensiles et d'animaux quittèrent le Breidafjördr pour cette nouvelle patrie, dont le nom promettait tant de choses. Mais quatorze seulement atteignirent leur but; les autres furent détournées de leur direction ou se perdirent, brisées par la tempête.

Une colonie qui prospéra pendant quatre siècles n'en fut pas moins fondée, ainsi qu'une capitale du nom de Gardar, et jusqu'en 1406, époque où l'on n'eut plus jamais de nouvelles des colons, morts du fait des glaces polaires ou de celui des Esquimaux, nous savons que le Grœnland entretint des relations suivies avec la Norvège.

La colonisation de ce pays fut donc la conséquence de celle de l'Islande, qui, comme le congrès des Américanistes de 1875 l'a bien démontré, conduisit également à la découverte de l'Amérique cinq siècles avant les voyages de Christophe Colomb. Il paraîtrait en effet qu'en l'an 1001 un certain Bjarne Herjulfsson, entraîné par les récits d'Erikr le Rouge, voulut se rendre au Grœnland, mais que, poussé par une violente rafale du nord-est, il fut jeté sur un pays boisé et légèrement onduleux, probablement la Nouvelle-Écosse. Mais, comme l'aspect de cette presqu'île ne répondait pas à la description du pays où il désirait aborder, il remonta vers le Nord et fut assez heureux pour debarquer presque à l'endroit où étaient construits les premiers établissements islandais. Sa relation de voyage a été reproduite dans le Flateyarbok. La description qu'il fit de la contrée qu'il avait le premier aperçue, excita l'enthousiasme du fils même d'Erikr, le jeune Leifr Erikson, qui, escorté de trente-cinq hommes, aborda bientôt avec le navire de Bjarne la côte du Labrador; en quittant cette rive inhospitalière pour aller plus au sud, il découvrit une île, qu'il nomma Vinland à cause des petites baies semblables au raisin qu'il y cueillit en grande abondance. A son retour, il raconta aussi que dans le jour le plus court le soleil restait cependant huit heures sur l'horizon. Cette île pourrait être Terre-Neuve, mais l'opinion qui attribue à la Nouvelle-Écosse la description d'Erikson est aussi facile à soutenir. En 1002, Thorvaldr Erikson,

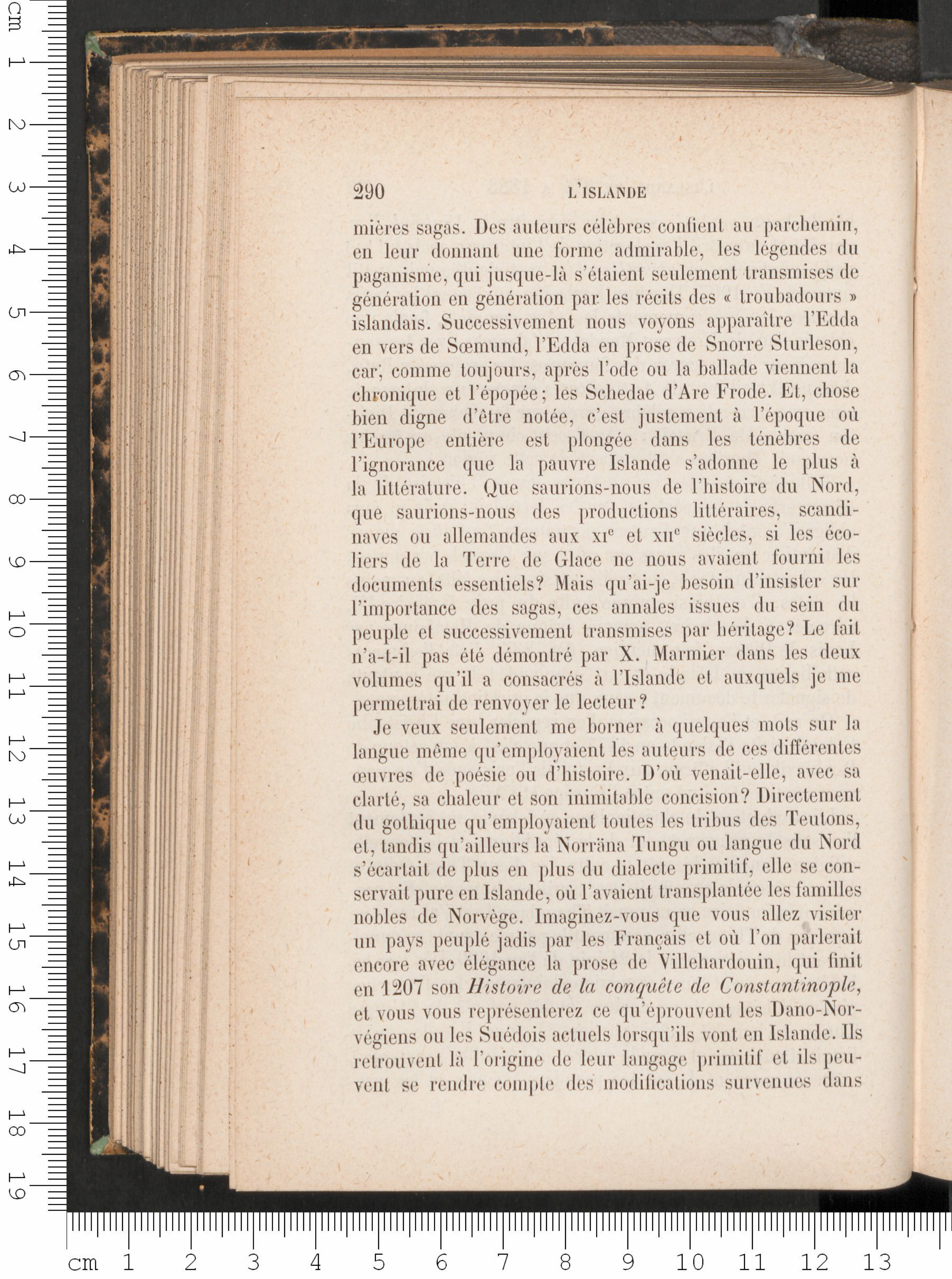
fils de Leifr, voulut à son tour connaître le *Vinland*. Il y parvint et entreprit l'exploration de l'intérieur, mais fut tué par les indigènes ou *skrællings* (ce mot signifie nain, petit homme). En 1007, Thorfinn Karlsefne, sur lequel les sagas donnent les renseignements les plus complets, fonda une colonie dans le Nouveau Monde et s'aboucha avec les sauvages pour se procurer des fourrures. Le professeur Rafn, dans un travail intitulé *Antiquitates americanæ*, interprète ainsi une inscription célèbre gravée sur le rocher de Dighton (comté de Bristol) : « Avec cent cinquante-un marins normands Thorfinn s'est emparé de cette région ».

Telle est, résumée en quelques lignes, l'histoire de la découverte de l'Amérique par les Islandais; mais je suis obligé d'ajouter que d'autres documents, tout aussi dignes d'attention que les sagas ou ceux sur lesquels s'appuient les « Américanistes », contredisent, sinon les faits, au moins les dates. C'est ainsi qu'une bulle du pape Grégoire IV, adressée à Anschaire, nommé évêque de Hambourg par Louis le Pieux, fait mention, dès 835, d'établissements catholiques en Islande et au Grœnland!! Je me contente de signaler le document à ceux que la question intéresse.

On sait, et j'aurai occasion d'en reparler, que Christophe Colomb visita l'Islande en 1477 et que c'est à son retour de Reykjavik qu'il affirma aux Portugais l'existence d'un nouveau continent, situé entre l'Europe et l'Asie.

L'introduction du christianisme en Islande eut également lieu sous le gouvernement de la république, et la nouvelle religion remplaça bientôt le culte des dieux Thor, Odin et Freyr, auxquels on offrait des sacrifices humains. Le premier missionnaire se nommait Thangbrand, et j'ai raconté, à propos de Thingvellir, comment le peuple adopta solennellement le christianisme le 24 juin de l'an 1000. Dès lors les habitants cessent leurs excursions lointaines, les farouches pirates délaissent leurs navires, et les enfants de l'Ultime Thulé deviennent aussi passionnés pour l'étude qu'ils l'étaient auparavant pour la guerre et les luttes sanglantes.

De ce moment datent les premiers poèmes et les pre-



mières sagas. Des auteurs célèbres confient au parchemin, en leur donnant une forme admirable, les légendes du paganisme, qui jusque-là s'étaient seulement transmises de génération en génération par les récits des « troubadours » islandais. Successivement nous voyons apparaître l'Edda en vers de Sœmund, l'Edda en prose de Snorre Sturleson, car, comme toujours, après l'ode ou la ballade viennent la chronique et l'épopée ; les Schedae d'Are Frode. Et, chose bien digne d'être notée, c'est justement à l'époque où l'Europe entière est plongée dans les ténèbres de l'ignorance que la pauvre Islande s'adonne le plus à la littérature. Que saurions-nous de l'histoire du Nord, que saurions-nous des productions littéraires, scandinaves ou allemandes aux XIe et XIIe siècles, si les écoliers de la Terre de Glace ne nous avaient fourni les documents essentiels ? Mais qu'ai-je besoin d'insister sur l'importance des sagas, ces annales issues du sein du peuple et successivement transmises par héritage ? Le fait n'a-t-il pas été démontré par X. Marmier dans les deux volumes qu'il a consacrés à l'Islande et auxquels je me permettrai de renvoyer le lecteur ?

Je veux seulement me borner à quelques mots sur la langue même qu'employaient les auteurs de ces différentes œuvres de poésie ou d'histoire. D'où venait-elle, avec sa clarté, sa chaleur et son inimitable concision ? Directement du gothique qu'employaient toutes les tribus des Teutons, et, tandis qu'ailleurs la Norräna Tungu ou langue du Nord s'écartait de plus en plus du dialecte primitif, elle se conservait pure en Islande, où l'avaient transplantée les familles nobles de Norvège. Imaginez-vous que vous allez visiter un pays peuplé jadis par les Français et où l'on parlerait encore avec élégance la prose de Villehardouin, qui finit en 1207 son *Histoire de la conquête de Constantinople*, et vous vous représenterez ce qu'éprouvent les Dano-Norvégiens ou les Suédois actuels lorsqu'ils vont en Islande. Ils retrouvent là l'origine de leur langage primitif et ils peuvent se rendre compte des modifications survenues dans

le cours de huit à neuf siècles. Mais tandis que les Islandais, qui n'ont qu'à descendre le cours de la rivière, si j'ose me permettre cette comparaison, apprennent en quelques mois à lire ou à parler le danois, les Danois qui de Copenhague vont s'établir en Islande restent plusieurs années sans pouvoir parvenir à bien posséder l'islandais. Outre que ceux-là doivent remonter vers la source, ils sont aux prises avec une grammaire bien plus difficile. De même que l'anglais, le danois n'offre pas de construction et n'a qu'un minimum strict de règles; l'islandais au contraire, à l'instar du grec ou du latin, présente une syntaxe fort compliquée. C'est ainsi que le nom a trois genres, quatre cas, et qu'il n'y a pas moins de huit déclinaisons pour le substantif, sans compter les formes anormales. L'article, qui se place après le nom, se décline aussi. Prenons un exemple, pour mieux nous rendre compte, et étudions le mot *hestr* (cheval), qui est de la première déclinaison.

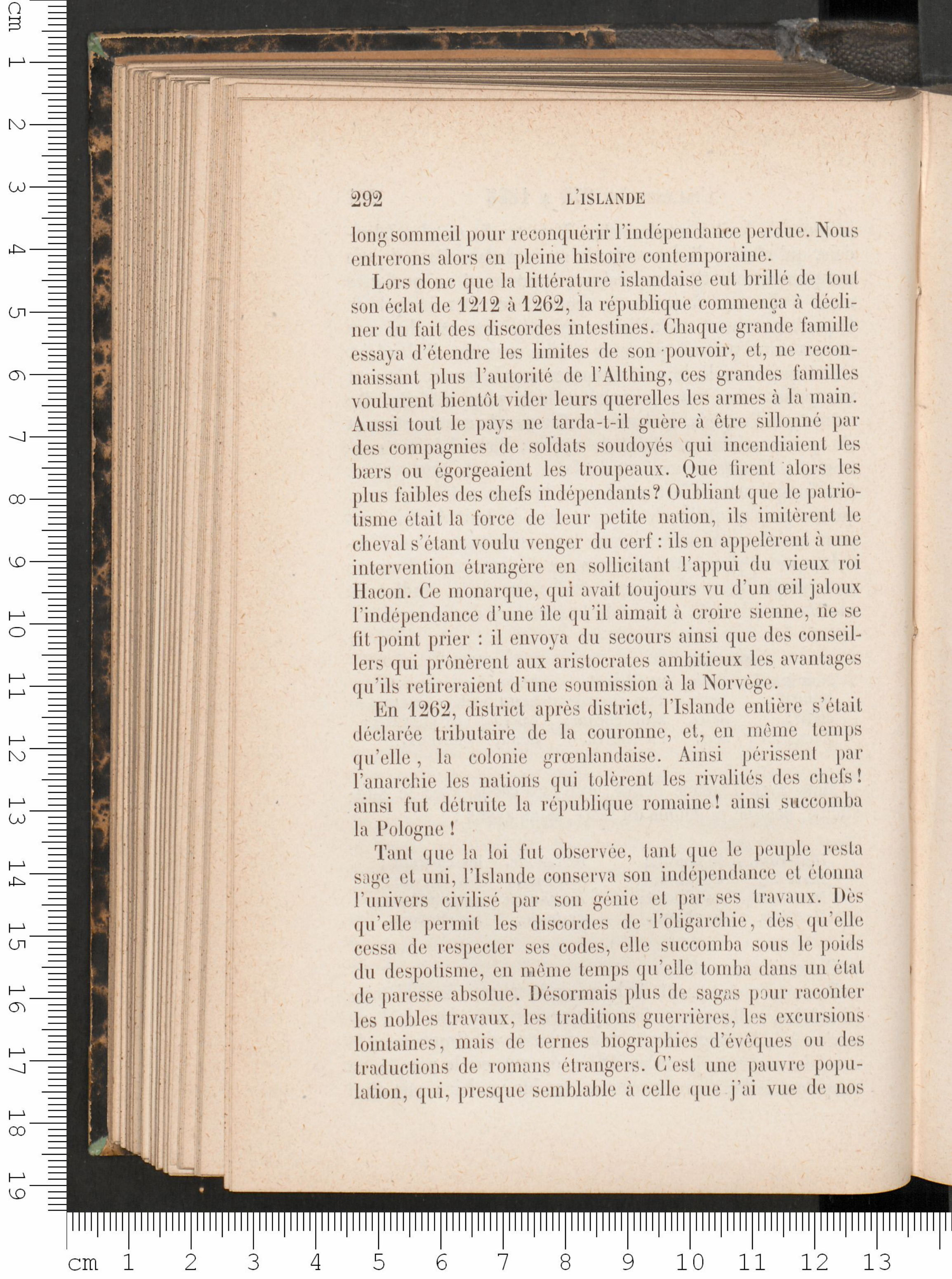
	SINGULIER		PLURIEL	
Nominatif :	*hestr,*	un cheval;	*hestar,*	chevaux;
Génitif :	*hests,*	d'un cheval;	*hesta,*	de chevaux;
Datif :	*hesti,*	à un cheval;	*hestum,*	aux chevaux;
Accusatif :	*hest,*	un cheval.	*hesta,*	chevaux.

Mais avec l'article défini, qui fait corps avec le substantif, comme le danois du reste, nous avons :

Hest-rinn,	le cheval;	*hestar-nir,*	les chevaux;
Hests-ins,	du cheval;	*hesta-nna,*	des chevaux;
Hesti-num,	au cheval;	*hestu-num,*	aux chevaux;
Hest-inn,	le cheval.	*hesta-na,*	les chevaux.

Cette citation suffit.

Passons maintenant à la seconde phase de l'histoire islandaise, celle que je fais commencer à la date de l'annexion à la Norvège et que nous pouvons continuer sous le nom de moderne jusqu'en 1843, époque où le peuple, se rappelant la bravoure ancestrale, sembla vouloir sortir d'un



long sommeil pour reconquérir l'indépendance perdue. Nous entrerons alors en pleine histoire contemporaine.

Lors donc que la littérature islandaise eut brillé de tout son éclat de 1212 à 1262, la république commença à décliner du fait des discordes intestines. Chaque grande famille essaya d'étendre les limites de son pouvoir, et, ne reconnaissant plus l'autorité de l'Althing, ces grandes familles voulurent bientôt vider leurs querelles les armes à la main. Aussi tout le pays ne tarda-t-il guère à être sillonné par des compagnies de soldats soudoyés qui incendiaient les bærs ou égorgeaient les troupeaux. Que firent alors les plus faibles des chefs indépendants? Oubliant que le patriotisme était la force de leur petite nation, ils imitèrent le cheval s'étant voulu venger du cerf : ils en appelèrent à une intervention étrangère en sollicitant l'appui du vieux roi Hacon. Ce monarque, qui avait toujours vu d'un œil jaloux l'indépendance d'une île qu'il aimait à croire sienne, ne se fit point prier : il envoya du secours ainsi que des conseillers qui prônèrent aux aristocrates ambitieux les avantages qu'ils retireraient d'une soumission à la Norvège.

En 1262, district après district, l'Islande entière s'était déclarée tributaire de la couronne, et, en même temps qu'elle, la colonie grœnlandaise. Ainsi périssent par l'anarchie les nations qui tolèrent les rivalités des chefs! ainsi fut détruite la république romaine! ainsi succomba la Pologne!

Tant que la loi fut observée, tant que le peuple resta sage et uni, l'Islande conserva son indépendance et étonna l'univers civilisé par son génie et par ses travaux. Dès qu'elle permit les discordes de l'oligarchie, dès qu'elle cessa de respecter ses codes, elle succomba sous le poids du despotisme, en même temps qu'elle tomba dans un état de paresse absolue. Désormais plus de sagas pour raconter les nobles travaux, les traditions guerrières, les excursions lointaines, mais de ternes biographies d'évêques ou des traductions de romans étrangers. C'est une pauvre population, qui, presque semblable à celle que j'ai vue de nos

jours, regarde sans s'émouvoir la maison s'écrouler par des tremblements de terre, la lave inonder la maigre prairie, et le hideux monopole venir après tous les fléaux naturels lui arracher le peu de nourriture qu'elle a disputée aux éléments.

L'histoire est terminée, et nous nous contenterons de rappeler qu'en 1380 la Norvège, ayant été unie au Danemark, l'Islande passa également sous la domination danoise, qu'elle a toujours subie depuis. De 1450 à 1551 la réforme de Luther remplaça le catholicisme. En 1800 les anciennes réunions de l'Althing furent abolies. En 1809 un honorable épicier anglais, nommé Phelps, indigné de ce que le gouverneur d'Islande avait défendu aux habitants du pays d'entrer en relation avec la Grande-Bretagne et se voyant interdit l'accès du port de Reykjavik pour deux de ses navires qu'il avait amenés, la *Flore* et la *Marguerite-Anne*, n'hésita pas à ajouter une page héroï-comique à l'histoire de la Terre de Glace. Un beau dimanche, il arme douze matelots, s'empare du gouverneur, réunit les habitants de la capitale au son du tambour et leur apprend que désormais l'île est libre et qu'elle aura son interprète à lui, M. Jorgensen, pour protecteur et général en chef des armées de terre et de mer. M. Jorgensen entra immédiatement en fonction en confisquant les deniers de l'État à son profit; puis, ayant élevé un fortin qu'il confia à la garde de six sentinelles indigènes, il se mit à parcourir le pays pour rallier à lui ses nouveaux sujets.

Il voyageait à cheval, suivi de cinq hommes, et trois d'entre eux criaient en arrivant au milieu de la cour des bærs : « Vive le protecteur! » Lui-même haranguait les fermiers et excitait le patriotisme. Malheureusement un événement fatal vint au bout de deux mois mettre un terme à un gouvernement si pompeusement inauguré. Aux premiers jours d'août, un bâtiment de guerre anglais arriva dans le petit port de Hafnefjördr, et les marchands danois dont le grand capitaine Jorgensen avait mis les magasins sous séquestre apportèrent leurs réclamations au comman-

dant. Celui-ci rendit la liberté au comte de Tramp, le gouverneur emprisonné, enleva au protecteur ses hérauts d'armes, son drapeau, et ordonna à M. Phelps de conduire l'imitateur de Cromwell en Angleterre. Quelques jours après, la ville obéissait comme par le passé au roi de Danemark et retombait en léthargie. Elle se réveilla cependant avec le patriote Herra Jon Sigurdsson, trop tôt enlevé à ses concitoyens, en 1848, année où le peuple, opprimé par les tout-puissants négociants qui, venus de Copenhague, avaient seuls le monopole commercial, se révolta en demandant une constitution et surtout la liberté des transactions.

Un lieutenant et trente-six hommes suffirent à la vérité pour étouffer un commencement d'émeute, mais l'élan n'en fut pas moins donné, et, grâce à l'ardeur déployée par le citoyen que tout Islandais révère, nous allons voir les justes plaintes d'une intéressante population parvenir jusqu'à Christian IX. Mais arrêtons-nous un instant sur l'injustice de la métropole, qui pendant longtemps sembla se faire un jeu cruel d'abuser de ceux qu'elle appelait ses protégés.

La misère navrante des Islandais eut surtout pour cause le régime gouvernemental imposé à ces malheureux insulaires. Tant qu'ils furent libres, ils surent eux-mêmes pourvoir à leurs besoins; d'abord ils avaient leurs navires à eux, qui allaient chercher au loin les vivres de première nécessité; ensuite ils laissèrent les Anglais et les marchands des villes hanséatiques établir des comptoirs sur leurs côtes; bref, moyennant une faible redevance que l'on payait chaque année au roi, chaque puissance étrangère avait la permission de trafiquer dans les ports.

Mais bientôt les souverains de Danemark, considérant l'Islande comme une grande ferme dont ils pouvaient abandonner l'exploitation aux marchands qui payeraient la plus forte redevance, imposèrent des traités tels que celui-ci par exemple : défense absolue d'acheter de la farine ou du sel à d'autres qu'aux compagnies brevetées, et ordre de donner quatre-vingts gros poissons pour la tonne de farine, cinquante pour la tonne de sel. Que de laine, de viande de

mouton, de pelleteries ou de duvet d'eider ne fallait-il pas livrer pour obtenir quelques outils indispensables !

Aussi le découragement, qui s'empare toujours des peuples quand ils savent que leur volonté rencontrera fatalement des obstacles insurmontables, réduisit bientôt les Islandais à l'état d'êtres taillables et corvéables à merci. *L'exaction ne s'arrêtait que là où le roi perd ses droits.*

A la fin de XVI[e] siècle, des pirates anglais dévastèrent les habitations du littoral, enlevèrent les femmes et ne se retirèrent qu'après avoir complètement ruiné tout le pays qu'ils purent atteindre. En 1613, et pendant plusieurs années consécutives, de nouveaux envahisseurs, connus dans l'île sous le nom de *Gascons*, ravagent plusieurs provinces.

Enfin, en 1627, d'autres corsaires, venus d'Alger, emmènent en esclavage une foule d'hommes et de femmes.

Ajoutez à ces fléaux soixante-trois éruptions de volcan qui transforment en un désert horrible d'immenses étendues de pâturages, une épidémie de petite vérole qui tue jusqu'à 16 000 habitants dans la même année, et vous ne serez pas étonné que la population, qui s'élevait à 100 000 âmes au XII[e] siècle, ne fût plus que de 47 000 en 1783.

Alors seulement le Danemark, craignant de n'avoir plus sous sa domination qu'une terre sans habitants, voulut bien s'émouvoir et songer à protéger ses colons.

Toute taxe fut abolie en 1787 ; mais, n'osant pas encore renoncer à un désastreux système de commerce, on n'accorda qu'aux seuls marchands danois la permission de trafiquer.

Il nous faut arriver au 5 janvier 1873 pour voir Christian IX écouter de sages conseils et accorder à cette pauvre terre désolée par tant de calamités une constitution qui ramènera peut-être les beaux jours de la république.

D'après la nouvelle organisation, le peuple a tout pouvoir pour légiférer et s'administrer lui-même au point de vue des intérêts locaux.

La cérémonie de la proclamation du self-government coïn-

cida avec la célébration du millième anniversaire de l'existence nationale et eut lieu le 1er août 1874, dans la grandiose plaine de Thingvellir. On aurait dit que les législateurs avaient tenu à prendre le fameux Lögberg pour témoin de la résurrection des libertés publiques, mortes depuis des siècles.

Le roi lui-même rehaussait par sa présence l'éclat de la fête, et, comme au temps de l'Althing, l'écho retentit des cris d'une foule enthousiaste, les tentes de vadmel se dressèrent au milieu des champs de lave, et mille poneys sillonnèrent l'espace compris entre les deux murailles volcaniques.

On n'y voyait plus, à la vérité, de chefs aux brillantes armures, de magistrats aux costumes éclatants ; mais les jeunes filles étaient encore vêtues de leur corsage de velours aux riches parements d'or et d'argent; la gentille hufa ou le majestueux faldr coiffaient toujours leurs têtes aux cheveux dorés.

On distribua une gravure commémorative portant les deux dates de 874 et 1874, au-dessus de ces beaux vers latins :

Sæcula dena vides patiens invictaque Thule,
Sæcula mille Deus det mater alma tibi
Post tua fata, precor, te libertate coronet
Eripiatque malis Jupiter omnipotens.

Ainsi fut couronnée l'œuvre de Jon Sigurdsson, œuvre dont je vais indiquer les principaux articles.

Le pouvoir législatif est dévolu au roi et à l'assemblée nationale, mais le roi seul a puissance exécutive. L'Islande, n'étant pas représentée au Rigsdag danois, ne prend aucune part aux affaires de la métropole, mais en revanche ne lui paye aucun impôt. A Copenhague réside un conseiller d'État qui porte le titre de « ministre pour l'Islande » et qui veille au maintien de la constitution. Le roi nomme le gouverneur général de l'île, qui administre sous la responsabilité du conseiller pour l'Islande. Si l'Althing met le

gouverneur en accusation, seul le roi juge en dernier ressort. L'Althing se compose de trente députés élus par le peuple et de six nommés directement par la couronne.

Il y a en plus un sénat, comprenant douze membres, dont six sont désignés par le corps entier assemblé en congrès, et les six autres, qui cumulent, sont précisément les six députés que la couronne a directement élus. L'Althing se réunit régulièrement à Reykjavik tous les deux ans, et siège pendant six semaines à partir du 1er juillet. La durée du mandat est de six années. J'eus la bonne fortune d'assister à une délibération dans le palais législatif de la capitale. Les députés, au nombre de trente, se tenaient dans la grande salle carrée aux murs peints en vert, ornée des portraits du roi et de Sigurdsson, et écoutaient attentivement un orateur qui s'interrompait de temps à autre pour prendre une prise de tabac au moyen du cornet déjà décrit. Le gouverneur, en costume diplomatique danois, occupait un fauteuil isolé à côté de la tribune présidentielle. Un autre honorable répondit au premier et mit un tel feu dans son argumentation que je ne pus m'empêcher de demander après la séance de quoi il s'agissait. J'allai me renseigner au club, car Reykjavik possède un cercle, ne vous déplaise! Voici ce que j'appris. En 1886 on trouve insuffisante la constitution de 1874, et l'on voudrait — c'est du moins l'opinion de la gauche — l'autonomie absolue. La droite au contraire préfère la protection danoise.

Adhuc sub judice lis est en 1887.

A ce propos, je me souviens avoir lu, dans un livre anglais intitulé *Esquisses à la plume et au crayon sur les Fær et sur l'Islande*, quelques lignes bien intéressantes sur les intentions que l'auteur prêtait à la France en 1862. Jamais Anglais ne révéla mieux le caractère méfiant et ombrageux de la politique britannique. Il commence par s'indigner de voir le salon du gouverneur de Reykjavik orné de gravures françaises, puis, arguant de ce que chaque année nous envoyons deux corvettes de guerre pour protéger nos 4000 pêcheurs d'Islande, il s'écrie : « Les Fran-

çais voudraient bien être maîtres ici comme partout ailleurs! Il est probable, dit-il, que, le jour où le Danemark, à propos du Schleswig-Holstein, fera appel à la France, celle-ci mettra en mouvement ses aigles pour la gloire (l'aimable railleur!) et la liberté, puis comme récompense on lui cédera l'Islande. De là elle menacera notre commerce et nos possessions américaines, et, si la Sicile nous est fermée, elle aura le soufre en abondance, tandis que nous serons embarrassés pour faire de la poudre. » En dernier lieu, et après avoir fait remarquer fort pratiquement que l'Islande est un vaste réservoir de saumons pour l'Europe entière, il ajoute : « Les Islandais intelligents, qui chérissent la mémoire de leur antique indépendance, à mon jugement, regardent ces tendances françaises d'un fort mauvais œil; mais, le cas échéant, les consulterait-on? Non; comme d'ordinaire, on leur dirait (et ici l'expression est en français) à la mode de France : *C'est un fait accompli.* Cependant les Danois sont nos alliés naturels et les Scandinaves nos frères! »

Que d'événements depuis 1862 et qu'il serait heureux le brave auteur anglais s'il revenait dans l'Ultime Thulé! D'année en année les gravures françaises, qui au moins avaient un mérite artistique réel, sont remplacées par les vilains chromos de son pays. Déjà les pêcheurs anglais cherchent à supplanter les nôtres : on parle l'harmonieux anglais en Islande, mais jamais la langue de Racine; les saumons sont tous pris par ses compatriotes, qui chaque année s'expatrient dans le but d'exploiter les rivières de la Terre de Glace, et enfin le fulmicoton vient de rendre inutile l'accaparement du soufre.

Qu'ajouterai-je maintenant en manière de conclusion?

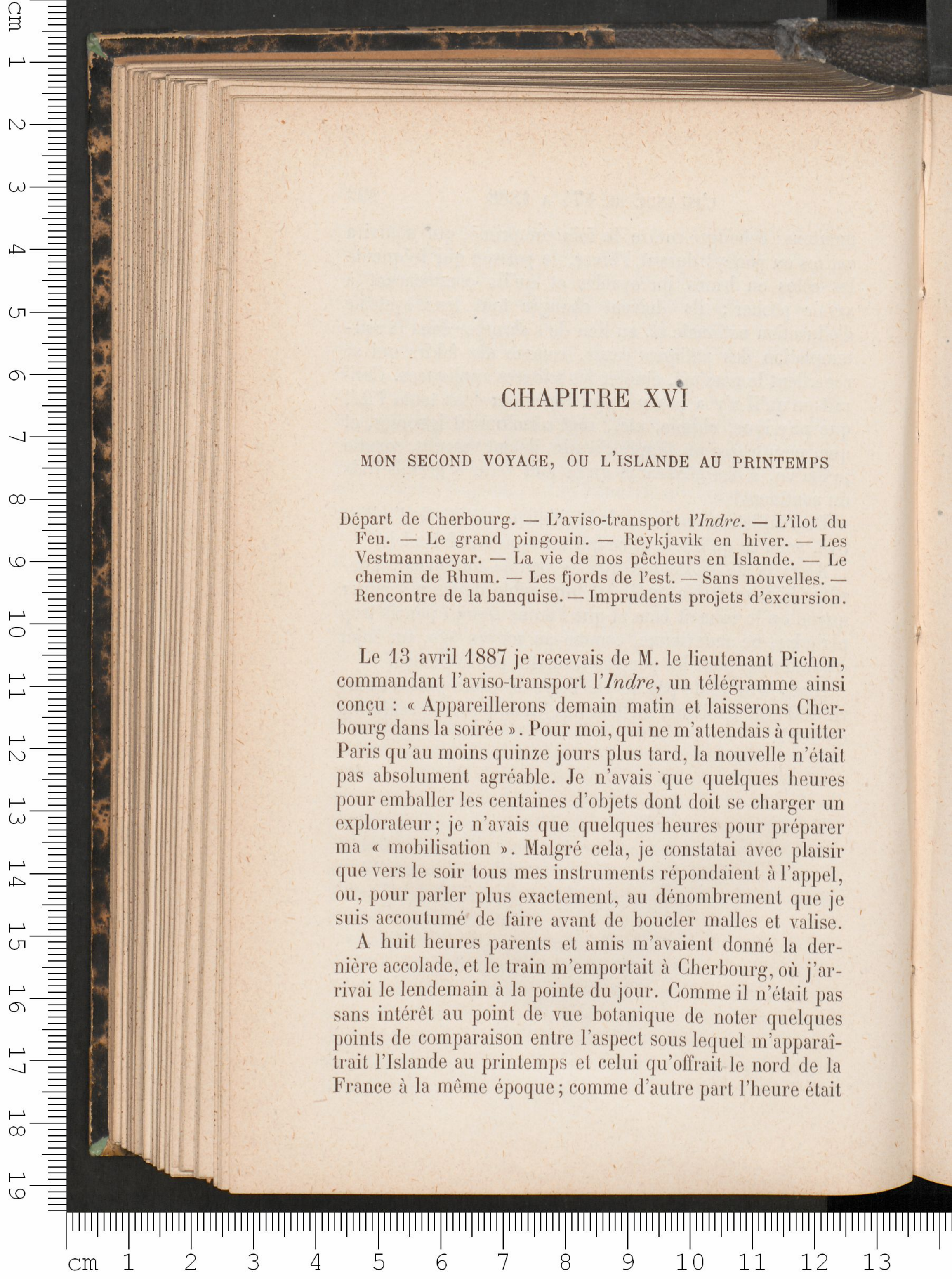
Quelques réflexions sur ce qu'ont à faire les Islandais, s'ils veulent développer autant qu'il est possible les ressources naturelles de leur chère patrie. Ils doivent tout d'abord renoncer à l'émigration : l'Islande manque de bras; cultiver mieux qu'ils ne le font leurs prairies, qu'ils négligent, et les drainer; construire des routes; abriter les

moutons ; échanger contre du foin comprimé, qui nourrira vaches ou poneys durant l'hiver, le poisson qui fréquente les côtes en bancs incroyables et qu'ils commencent à savoir pêcher ; ils doivent changer tout leur système d'éducation nationale et, au lieu de s'absorber dans la contemplation des antiques sagas, comme des fakirs qui se regardent le nombril, étudier les sciences appliquées. Croirait-on qu'il n'y a pas un seul ingénieur dans toute l'île ! que physique, chimie, etc., sont absolument ignorées, et que, pour tracer un simple chemin, ils ont recours, comme je l'ai vu, à des géomètres qu'ils font venir à grands frais du continent !

De l'initiative, toujours de l'initiative, encore de l'initiative, voilà ce qu'il faut et ce qui manque aux Islandais.

Alors je ne doute pas que ce peuple intelligent, honnête, bon, serviable, qu'il est impossible de ne pas aimer quand on le connaît bien et que l'on ne saurait jamais trop plaindre, ne redevienne, comme au moyen âge, un sujet d'admiration pour les peuples favorisés par la nature.

Alors je ne doute pas que la Terre de Glace puisse nourrir 400 000 habitants au lieu des 72 000 qu'elle renferme en 1887.



CHAPITRE XVI

MON SECOND VOYAGE, OU L'ISLANDE AU PRINTEMPS

Départ de Cherbourg. — L'aviso-transport l'*Indre*. — L'îlot du Feu. — Le grand pingouin. — Reykjavik en hiver. — Les Vestmannaeyar. — La vie de nos pêcheurs en Islande. — Le chemin de Rhum. — Les fjords de l'est. — Sans nouvelles. — Rencontre de la banquise. — Imprudents projets d'excursion.

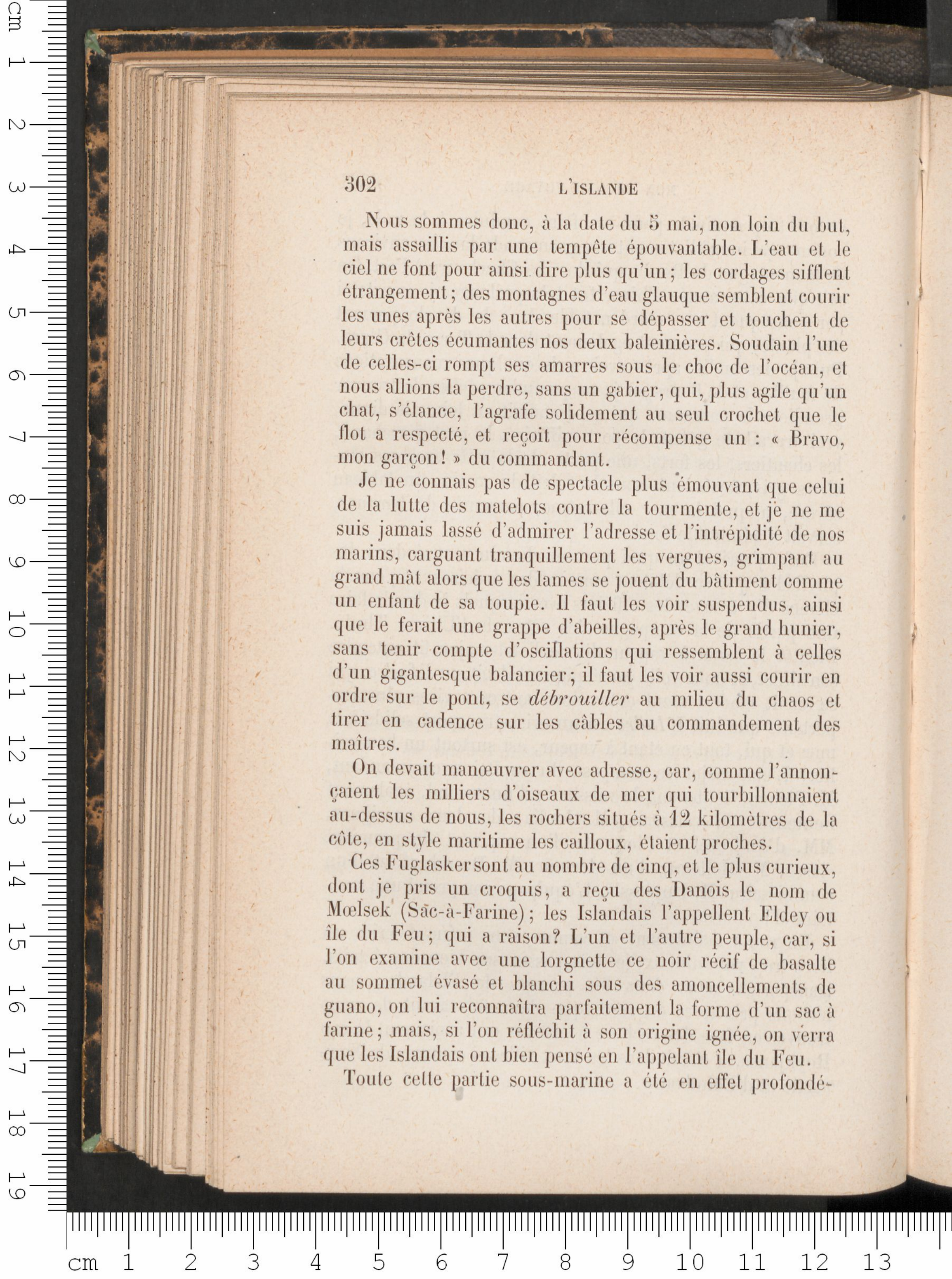
Le 13 avril 1887 je recevais de M. le lieutenant Pichon, commandant l'aviso-transport l'*Indre*, un télégramme ainsi conçu : « Appareillerons demain matin et laisserons Cherbourg dans la soirée ». Pour moi, qui ne m'attendais à quitter Paris qu'au moins quinze jours plus tard, la nouvelle n'était pas absolument agréable. Je n'avais que quelques heures pour emballer les centaines d'objets dont doit se charger un explorateur ; je n'avais que quelques heures pour préparer ma « mobilisation ». Malgré cela, je constatai avec plaisir que vers le soir tous mes instruments répondaient à l'appel, ou, pour parler plus exactement, au dénombrement que je suis accoutumé de faire avant de boucler malles et valise.

A huit heures parents et amis m'avaient donné la dernière accolade, et le train m'emportait à Cherbourg, où j'arrivai le lendemain à la pointe du jour. Comme il n'était pas sans intérêt au point de vue botanique de noter quelques points de comparaison entre l'aspect sous lequel m'apparaîtrait l'Islande au printemps et celui qu'offrait le nord de la France à la même époque ; comme d'autre part l'heure était

encore trop matinale pour me faire conduire à la rade, je commençai immédiatement une promenade dans les environs de la montagne du Roule, qui domine Cherbourg à l'est. On sait que cette année l'hiver fut très prolongé; je constatai par conséquent un retard notable dans le développement des plantes qui poussent également dans la Terre de Glace. Puis je descendis, après avoir pris quelques mensurations de feuilles et de fleurs, et je ne pus m'empêcher de trouver grandiose le panorama qui se déroulait au loin : la digue, vrai travail de géant, le port militaire, le port marchand, les chantiers, les forts, une partie de la ville avec ses clochers gris, formaient, sous le soleil du matin, un tableau sévère, auquel la mer elle-même, parsemée de barques, servait d'admirable fond.

Enfin j'arrivai au quai par un chemin creusé dans des phyllades qui se débitent comme des ardoises, et j'eus la chance d'y trouver les officiers avec lesquels je devais faire une partie de la campagne des côtes de l'Ultime Thulé. Bientôt le canot à vapeur dit de l'état-major fit entendre son sifflet, et nous voilà *paré*, piquant droit sur l'*Indre*, qui se tenait modestement entre deux autres navires plus importants que lui. L'*Indre* est un aviso-transport solide à la mer et qui, tout en étant à vapeur, est surtout un bon voilier. L'état-major se compose du capitaine commandant, M. Pichon, lieutenant de vaisseau; d'un second, également lieutenant de vaisseau, M. Joulia; de deux enseignes, MM. d'Andrezel et Clergeot; d'un aspirant de première classe, M. Melléart; d'un docteur, M. Desrobert, et d'un commissaire, M. Duplessis. L'équipage comprend une centaine d'hommes.

En route maintenant, et comme, sous peine d'écrire un livre trop volumineux, je dois passer sur bien des détails, transportons-nous dans les parages de l'Islande; nous n'avons pris terre du reste que deux fois avant de nous trouver en face des rochers à oiseaux qui avoisinent le cap Reykjanes, et c'était dans les deux villes si connues de Newcastle et d'Édimbourg.



Nous sommes donc, à la date du 5 mai, non loin du but, mais assaillis par une tempête épouvantable. L'eau et le ciel ne font pour ainsi dire plus qu'un ; les cordages sifflent étrangement ; des montagnes d'eau glauque semblent courir les unes après les autres pour se dépasser et touchent de leurs crêtes écumantes nos deux baleinières. Soudain l'une de celles-ci rompt ses amarres sous le choc de l'océan, et nous allions la perdre, sans un gabier, qui, plus agile qu'un chat, s'élance, l'agrafe solidement au seul crochet que le flot a respecté, et reçoit pour récompense un : « Bravo, mon garçon ! » du commandant.

Je ne connais pas de spectacle plus émouvant que celui de la lutte des matelots contre la tourmente, et je ne me suis jamais lassé d'admirer l'adresse et l'intrépidité de nos marins, carguant tranquillement les vergues, grimpant au grand mât alors que les lames se jouent du bâtiment comme un enfant de sa toupie. Il faut les voir suspendus, ainsi que le ferait une grappe d'abeilles, après le grand hunier, sans tenir compte d'oscillations qui ressemblent à celles d'un gigantesque balancier ; il faut les voir aussi courir en ordre sur le pont, se *débrouiller* au milieu du chaos et tirer en cadence sur les câbles au commandement des maîtres.

On devait manœuvrer avec adresse, car, comme l'annonçaient les milliers d'oiseaux de mer qui tourbillonnaient au-dessus de nous, les rochers situés à 12 kilomètres de la côte, en style maritime les cailloux, étaient proches.

Ces Fuglasker sont au nombre de cinq, et le plus curieux, dont je pris un croquis, a reçu des Danois le nom de Mœlsek (Sac-à-Farine) ; les Islandais l'appellent Eldey ou île du Feu ; qui a raison ? L'un et l'autre peuple, car, si l'on examine avec une lorgnette ce noir récif de basalte au sommet évasé et blanchi sous des amoncellements de guano, on lui reconnaîtra parfaitement la forme d'un sac à farine ; mais, si l'on réfléchit à son origine ignée, on verra que les Islandais ont bien pensé en l'appelant île du Feu.

Toute cette partie sous-marine a été en effet profondé-

ment bouleversée par les éruptions volcaniques qui, dans le dernier siècle, ont été très fréquentes.

Au printemps de 1783 — le fait est constaté par les rapports des capitaines de goélettes qui se trouvaient dans les parages et par la relation des habitants de Stadr — une île se forma lentement non loin d'Eldey et disparut bientôt, car en 1786 M. de Lovenhoërn, qui commandait alors en Islande, la fit chercher en vain par des officiers de marine.

Enfin, pas plus tard que 1879, les 30 et 31 mai, il y eut une nouvelle éruption sous-marine au sud-ouest de Reykjanes, et les populations de la côte virent de la fumée sortir de la mer.

Eldey lui-même, si le fait affirmé par plusieurs géologues anglais est vrai, n'est apparu qu'au moment de l'épouvantable déluge de lave sortie du Skaptarjökull, volcan situé à plus de 241 kilomètres de là ; il faudrait donc admettre une gigantesque ligne de fracture qui s'étendrait des îlots dont je parle jusqu'au Vatnajökull, en passant par l'Hékla.

Au commencement du siècle vivait encore sur ces rocs singuliers le grand pingouin (*Alca impennis*), dont le dernier individu capturé a été vendu 3000 francs, m'a-t-on dit, pour un musée. Peut-être aurait-on chance d'en rencontrer encore en explorant attentivement tous les récifs, mais, comme la mer qui les baigne est toujours dure et clapoteuse, il est difficile de décider des pêcheurs à s'y aventurer.

Les espèces qui s'y disputent aujourd'hui le moindre coin inoccupé sont les guillemots, les macareux, les uria, les mouettes, les frégates, etc. Nous ne pensions plus à l'orage, tant notre attention était occupée par les cris, les mouvements gracieux, les luttes même de ces nuages d'oiseaux, qui semblaient grisés par la vue du navire et qui se plaisaient à tournoyer jusque dans les voiles. Mais les plus intéressants étaient les pétrels ou oiseaux des tempêtes ; la puissance et l'aisance merveilleuse de leur vol leur permettaient de poursuivre notre loch à coups de bec, ou de pêcher leur proie sur la croupe des vagues furieuses.

Nous fûmes bientôt en face du cap Reykjanes, qui doit

son nom aux fumées qui s'échappent des sources sulfureuses situées dans son voisinage, et qui forme le talon d'une presqu'île ressemblant mieux à une botte que celle d'Italie.

Reykjavik, dans ma comparaison, serait située sur l'un des tirants.

Nous distinguions fort bien le phare récemment construit, le seul qu'il y ait en Islande, mais nous avions dépassé l'époque où les feux sont allumés, car à partir du 1er mai on considère le *jour nocturne* comme suffisant pour éclairer la marche des bateaux.

L'entretien du bâtiment et du gardien qui l'habite est payé par un droit spécial perçu sur les navires étrangers : or ce droit, quoique peu élevé, ne manque pas cependant d'exaspérer nos braves pêcheurs de morue.

« Est-ce que je m'en sers de leur phare? me disait un jour un maître au cabotage de Gravelines : je ne pêche que sur la côte est. »

La presqu'île de Reykjanes doit être envisagée comme une continuation de l'Hekla. Géologiquement elle se compose de masses stratifiées alternantes de tuf et de trapp, qui s'élèvent jusqu'à 125 mètres et qui souvent sont recouvertes par les flots de lave sortis des cratères situés à l'est.

On se rappelle que nous avons décrit ces solfatares à propos de Krisuvik. Au nord des sources chaudes auxquelles le cap doit son appellation existe une effrayante crevasse, d'une étendue considérable et courant en zigzag de l'ouest à l'est : c'est un des plus curieux effets de dislocation par tremblement de terre qui se puisse voir au monde ; on la nomme Hauksvördugjà. Interrompue sur une faible étendue, elle reprend de nouveau et aboutit, sous le nom de Hrafnagjà, à Kalfatjörn.

La tourmente continua jusqu'à notre entrée dans le Faxafjördr, où nous retrouvâmes le calme, et, quelques heures ensuite, Reykjavik était encore devant nos yeux.

Mais combien l'aspect hivernal des champs qui circonscrivent les maisons de la capitale différait de celui sous

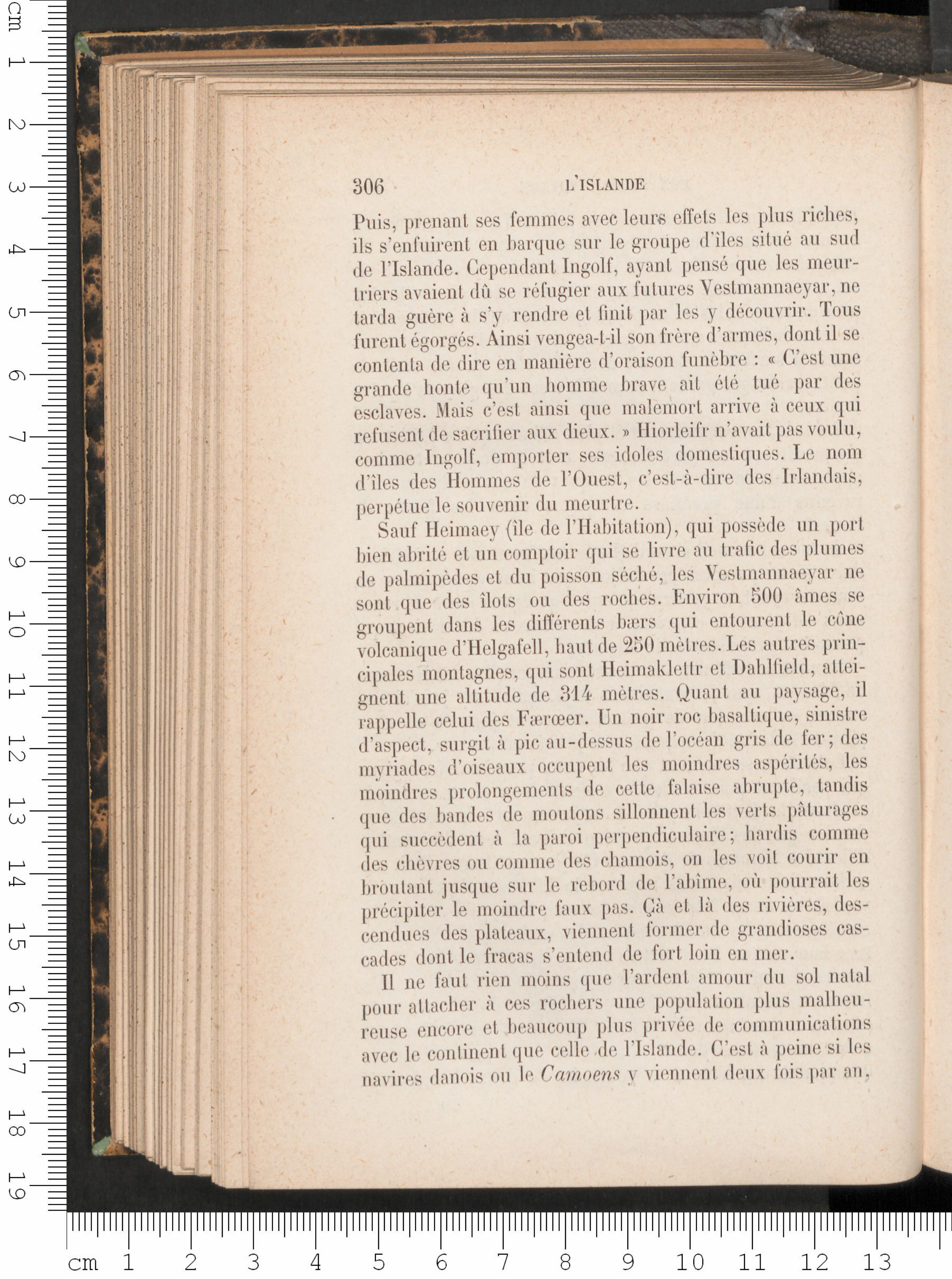
lequel ils nous étaient apparus en juillet! La neige recouvrait encore les anfractuosités protégées contre les rayons du soleil de mai, dessinant de grandes taches blanches sur le sol noirâtre; toute végétation était assoupie : plus d'herbe, plus de renoncules ou de populage émaillant la verte prairie de leurs brillantes corolles jaunes; rien que d'affreuses tourbières à surface totalement dénudée, rien qu'une série de petits marécages gardant encore la trace des glaçons à peine fondus.

La baie, en revanche, était plus animée qu'en juillet, on s'y serait cru en port français, tant le drapeau tricolore apparaissait de fois sur les barques de nos pêcheurs, déjà revenus d'une première campagne dans les fjords de l'ouest.

Je tairai l'accueil si cordial que me firent mes amis islandais; je ne peindrai pas la joie que nous éprouvâmes en nous revoyant, et je dirai qu'après quelques jours de repos nous côtoyions la côte sud, à la recherche des navires qui pouvaient avoir besoin de secours.

Bientôt nous fûmes aux Vestmannaeyar (îles des Hommes de l'Ouest), que je connaissais déjà, mais dont je n'ai pas encore eu occasion de parler, réservant jusqu'à ce chapitre-ci la brève description que je vais en donner.

Le lecteur se souvient que les deux premiers Norvégiens qui partirent pour l'Islande étaient deux pirates : Ingolf et Hiorleifr (Leif à l'Épée). C'est justement à la mort de ce dernier que les îles en question doivent leur désignation d'îles des Hommes de l'Ouest. Un jour qu'il surveillait ses esclaves irlandais, nous apprend le Làndnàmabok, et qu'il voulait les forcer à traîner la charrue, bien qu'il eût également amené des bœufs avec lui, les esclaves résolurent de tuer leur maître. Pour mettre leur projet à exécution, ils se servirent d'un stratagème qui rappelle de loin celui que les frères de Joseph employèrent pour faire croire à la perte de celui-ci : ayant immolé un bœuf, ils racontèrent à Hiorleifr qu'un ours blanc l'avait dévoré, et le tuèrent lui-même quand il se fut isolé à la poursuite de l'ours imaginaire.



Puis, prenant ses femmes avec leurs effets les plus riches, ils s'enfuirent en barque sur le groupe d'îles situé au sud de l'Islande. Cependant Ingolf, ayant pensé que les meurtriers avaient dû se réfugier aux futures Vestmannaeyar, ne tarda guère à s'y rendre et finit par les y découvrir. Tous furent égorgés. Ainsi vengea-t-il son frère d'armes, dont il se contenta de dire en manière d'oraison funèbre : « C'est une grande honte qu'un homme brave ait été tué par des esclaves. Mais c'est ainsi que malemort arrive à ceux qui refusent de sacrifier aux dieux. » Hiorleifr n'avait pas voulu, comme Ingolf, emporter ses idoles domestiques. Le nom d'îles des Hommes de l'Ouest, c'est-à-dire des Irlandais, perpétue le souvenir du meurtre.

Sauf Heimaey (île de l'Habitation), qui possède un port bien abrité et un comptoir qui se livre au trafic des plumes de palmipèdes et du poisson séché, les Vestmannaeyar ne sont que des îlots ou des roches. Environ 500 âmes se groupent dans les différents bærs qui entourent le cône volcanique d'Helgafell, haut de 250 mètres. Les autres principales montagnes, qui sont Heimaklettr et Dahlfield, atteignent une altitude de 314 mètres. Quant au paysage, il rappelle celui des Færœer. Un noir roc basaltique, sinistre d'aspect, surgit à pic au-dessus de l'océan gris de fer ; des myriades d'oiseaux occupent les moindres aspérités, les moindres prolongements de cette falaise abrupte, tandis que des bandes de moutons sillonnent les verts pâturages qui succèdent à la paroi perpendiculaire ; hardis comme des chèvres ou comme des chamois, on les voit courir en broutant jusque sur le rebord de l'abîme, où pourrait les précipiter le moindre faux pas. Çà et là des rivières, descendues des plateaux, viennent former de grandioses cascades dont le fracas s'entend de fort loin en mer.

Il ne faut rien moins que l'ardent amour du sol natal pour attacher à ces rochers une population plus malheureuse encore et beaucoup plus privée de communications avec le continent que celle de l'Islande. C'est à peine si les navires danois ou le *Camoens* y viennent deux fois par an,

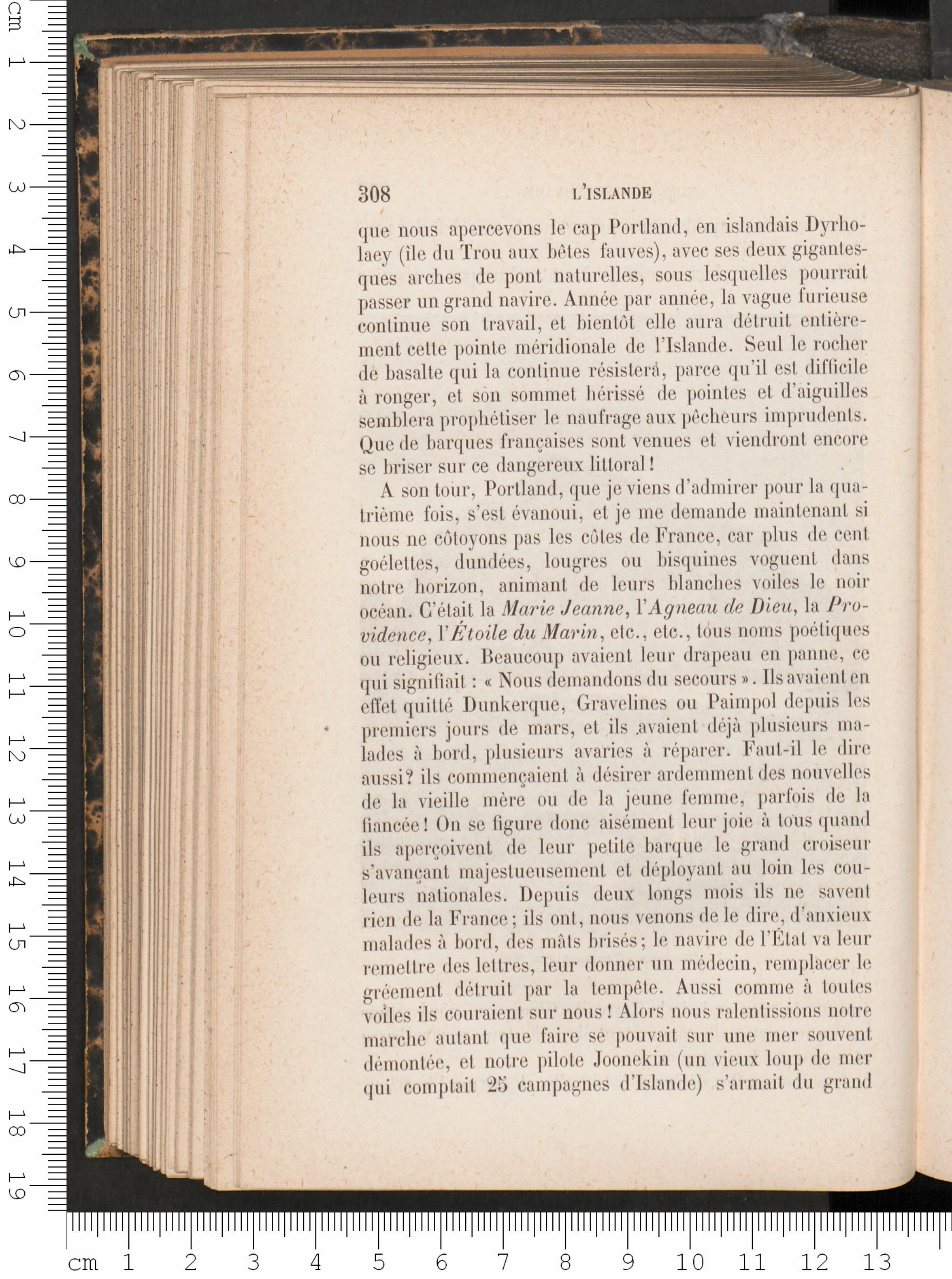
et à la condition qu'ils n'aperçoivent pas la mer déferler par-dessus les récifs.

Les habitants, bien souvent, n'osent même pas se risquer

Heimaey et Heimaklettr.

jusqu'à la côte sud de la Terre de Glace, qui n'est située qu'à une portée de canon, tant ils redoutent sa rive basse et noyée par les lagunes.

A peine ces îles déshéritées ont-elles disparu à l'horizon,



que nous apercevons le cap Portland, en islandais Dyrholaey (île du Trou aux bêtes fauves), avec ses deux gigantesques arches de pont naturelles, sous lesquelles pourrait passer un grand navire. Année par année, la vague furieuse continue son travail, et bientôt elle aura détruit entièrement cette pointe méridionale de l'Islande. Seul le rocher de basalte qui la continue résistera, parce qu'il est difficile à ronger, et son sommet hérissé de pointes et d'aiguilles semblera prophétiser le naufrage aux pêcheurs imprudents. Que de barques françaises sont venues et viendront encore se briser sur ce dangereux littoral!

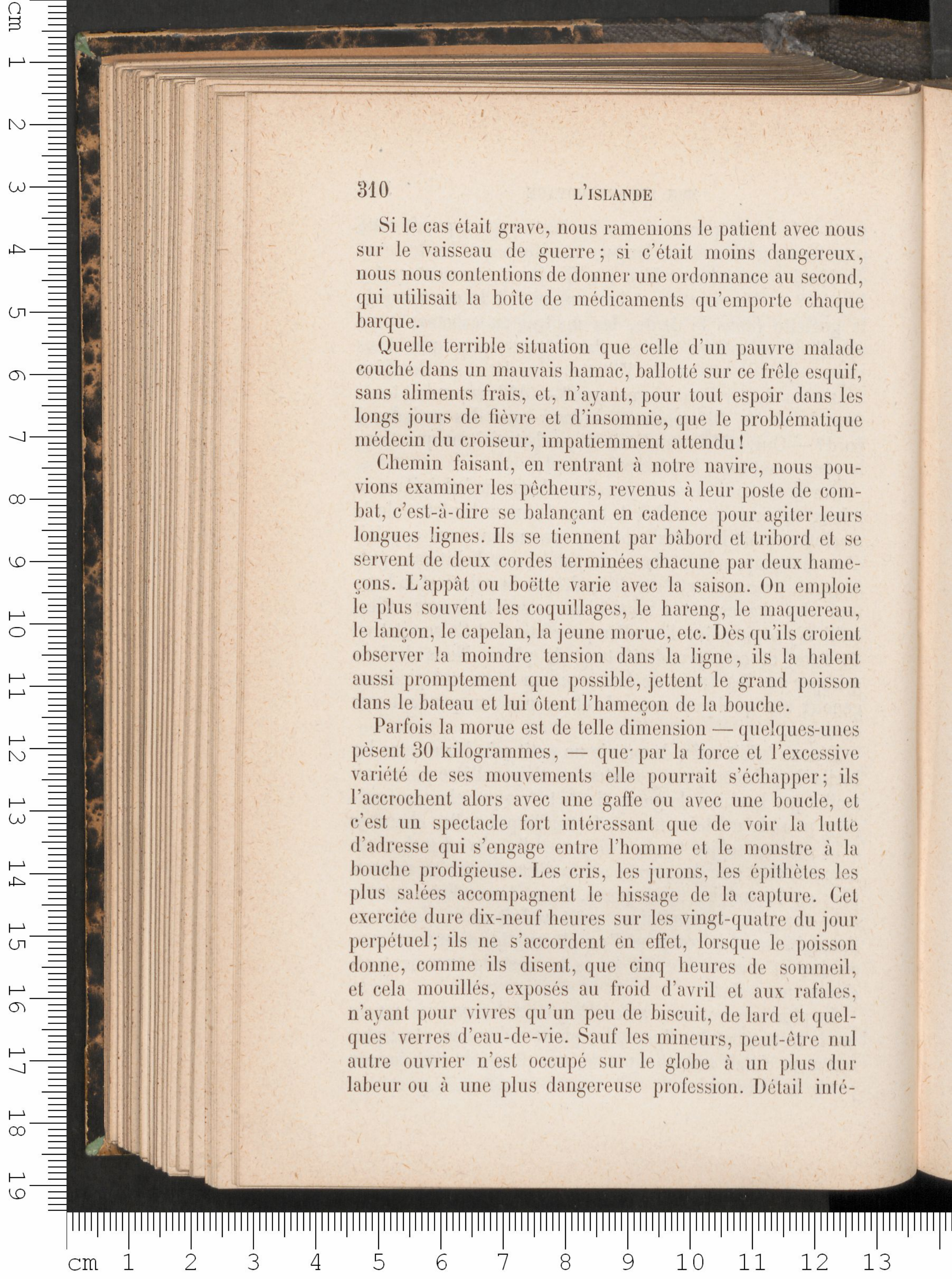
A son tour, Portland, que je viens d'admirer pour la quatrième fois, s'est évanoui, et je me demande maintenant si nous ne côtoyons pas les côtes de France, car plus de cent goélettes, dundées, lougres ou bisquines voguent dans notre horizon, animant de leurs blanches voiles le noir océan. C'était la *Marie Jeanne*, l'*Agneau de Dieu*, la *Providence*, l'*Étoile du Marin*, etc., etc., tous noms poétiques ou religieux. Beaucoup avaient leur drapeau en panne, ce qui signifiait : « Nous demandons du secours ». Ils avaient en effet quitté Dunkerque, Gravelines ou Paimpol depuis les premiers jours de mars, et ils avaient déjà plusieurs malades à bord, plusieurs avaries à réparer. Faut-il le dire aussi? ils commençaient à désirer ardemment des nouvelles de la vieille mère ou de la jeune femme, parfois de la fiancée! On se figure donc aisément leur joie à tous quand ils aperçoivent de leur petite barque le grand croiseur s'avançant majestueusement et déployant au loin les couleurs nationales. Depuis deux longs mois ils ne savent rien de la France; ils ont, nous venons de le dire, d'anxieux malades à bord, des mâts brisés; le navire de l'État va leur remettre des lettres, leur donner un médecin, remplacer le gréement détruit par la tempête. Aussi comme à toutes voiles ils couraient sur nous! Alors nous ralentissions notre marche autant que faire se pouvait sur une mer souvent démontée, et notre pilote Joonekin (un vieux loup de mer qui comptait 25 campagnes d'Islande) s'armait du grand

porte-voix et, se penchant sur les bastingages, posait cette première question en un langage maritime que les lecteurs du Nord reconnaîtront bien : « Bonjour! comment va-t-y la *pêce*? — Merci, commandant, répondait le capitaine de la goélette (dans le doute, les maîtres au cabotage vous appellent volontiers commandant, pour peu que vous apparteniez au navire de l'État); y va bien. — Combien avez-vous de barriques de mourue? — 410, répondait toute fière la *Belle Dijonnaise*. — Avez-vous des malades à bord? — Oui. » Mais ce n'était là que la troisième question; la pêce avant tout, la pêce prime tout.

Sur le mot oui, nous descendions dans une baleinière, ou mieux on nous descendait à la corde, mon confrère de la marine et moi! les deux *taoutés*, comme on nous appelait d'un mot emprunté au langage mahori des Tahitiens; puis souvent, avec une extrême difficulté, vu la colère et la hauteur des vagues, nous nous hissions sur le lougre. C'est qu'il n'y avait point d'escalier pour monter! Ce serait trop de luxe, et cela prendrait trop de place. Nous devions grimper sur les flancs de la barque en appuyant pieds ou genoux sur quelques raccords et en nous suspendant aux cordages.

Il nous fallait enfin découvrir un petit coin libre entre les barils de poissons pour y sauter, au risque d'être pincés au mollet par le chien de garde, irrité! Presque chaque équipage possède un terre-neuve, fort utile pour aller chercher à la mer un objet tombé; si je ne dis pas chercher un homme, c'est que dans notre siècle d'incrédulité on ne croit plus au légendaire terre-neuve. Nous descendions ensuite à la chambre du capitaine, petit réduit noir, dont tout l'ameublement se compose d'un placard-lit, d'un fourneau-cuisine et d'une table. Là le ou les malades venaient réclamer nos soins.

Le plus souvent nous avions à guérir des panaris causés par le frottement des lignes, les piqûres d'arêtes, etc.; plus rarement c'était une pneumonie, une pleurésie occasionnée par le froid humide.



Si le cas était grave, nous ramenions le patient avec nous sur le vaisseau de guerre; si c'était moins dangereux, nous nous contentions de donner une ordonnance au second, qui utilisait la boîte de médicaments qu'emporte chaque barque.

Quelle terrible situation que celle d'un pauvre malade couché dans un mauvais hamac, ballotté sur ce frêle esquif, sans aliments frais, et, n'ayant, pour tout espoir dans les longs jours de fièvre et d'insomnie, que le problématique médecin du croiseur, impatiemment attendu!

Chemin faisant, en rentrant à notre navire, nous pouvions examiner les pêcheurs, revenus à leur poste de combat, c'est-à-dire se balançant en cadence pour agiter leurs longues lignes. Ils se tiennent par bâbord et tribord et se servent de deux cordes terminées chacune par deux hameçons. L'appât ou boëtte varie avec la saison. On emploie le plus souvent les coquillages, le hareng, le maquereau, le lançon, le capelan, la jeune morue, etc. Dès qu'ils croient observer la moindre tension dans la ligne, ils la halent aussi promptement que possible, jettent le grand poisson dans le bateau et lui ôtent l'hameçon de la bouche.

Parfois la morue est de telle dimension — quelques-unes pèsent 30 kilogrammes, — que par la force et l'excessive variété de ses mouvements elle pourrait s'échapper; ils l'accrochent alors avec une gaffe ou avec une boucle, et c'est un spectacle fort intéressant que de voir la lutte d'adresse qui s'engage entre l'homme et le monstre à la bouche prodigieuse. Les cris, les jurons, les épithètes les plus salées accompagnent le hissage de la capture. Cet exercice dure dix-neuf heures sur les vingt-quatre du jour perpétuel; ils ne s'accordent en effet, lorsque le poisson donne, comme ils disent, que cinq heures de sommeil, et cela mouillés, exposés au froid d'avril et aux rafales, n'ayant pour vivres qu'un peu de biscuit, de lard et quelques verres d'eau-de-vie. Sauf les mineurs, peut-être nul autre ouvrier n'est occupé sur le globe à un plus dur labeur ou à une plus dangereuse profession. Détail inté-

ressant : ils se privent même d'alcool durant la semaine, préférant collectionner chaque petit verre pour boire la totalité le dimanche. Cette économie domestique mal entendue imposait un autre devoir à notre commandant, celui de sévir contre les indisciplinés. Il me souvient en effet qu'on nous amena un jour un grand gaillard aux cheveux roux, aux yeux bleus, à la carrure athlétique, répondant absolument au type des anciens Vikings qui vinrent conquérir la Normandie et dont le capitaine ne pouvait plus être le maître. « Je suis le meilleur pêcheur du bord, criait-il, le patron le sait bien, mais il ne peut pas voir ça, il me taquine; je ne veux plus lui obéir; qu'on me coupache en mille morceaux, je m'en f... », etc.

La menace du conseil de guerre suffit heureusement à convaincre cet énergumène momentané, et l'équipage put ramener à son bord notre homme, radouci par la semonce paternelle du commandant du croiseur. Le lendemain il n'y paraissait plus : le grand gars était redevenu le doux et intrépide marin, le *frère Yves* de Pierre Loti!

Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître que les capitaines de goélette ne manquent pas de mérite. Outre la direction du navire, outre les plus humbles travaux qu'ils partagent avec leurs matelots, ils ont encore à maintenir ces hommes, bons et honnêtes à jeun, mais souvent terribles quand ils sont excités.

Malgré leurs petits travers, nos 4000 pêcheurs annuels font très bon ménage avec les Islandais de la côte. J'ai assisté bien souvent à des fêtes où Français et habitants de la Terre de Glace oubliaient, dans un moment de joie, les fatigues et les dangers de la veille. Pour se comprendre entre eux, ils ont créé une véritable langue tripartite, flamande, bretonne et islandaise. Si vous interrogez un de nos pêcheurs, il vous répondra de la meilleure foi du monde : « Je parle l'islandais » ; et maints Islandais qui ne savaient un traître mot de notre belle langue, m'affirmaient qu'ils parlaient français avec les pêcheurs.

Les Islandais les aiment beaucoup, parce qu'ils échan-

gent du biscuit, du vin, de l'eau-de-vie contre des vivres frais, des bas ou des gilets de laine, et qu'à part quelques chants, quelque tapage longtemps prolongés les soirs de fête, ils ne troublent en rien la douce quiétude si chère aux circompolaires. De plus — il vaut la peine d'en parler — tandis que les pêcheurs anglais ne se gênent pas pour aller voler des moutons errant sur la montagne, jamais on a eu pareil reproche à adresser à nos compatriotes.

« Français pas voleurs », me disait un jour certain propriétaire riverain d'un fjord. Pour être négative, cette qualité n'en avait pas moins son prix aux yeux de cet agriculteur.

Quant à la réparation des avaries, nous donnions, en passant, rendez-vous dans une baie de la côte est, et, lorsque nous allions y mouiller, nous trouvions déjà rassemblés tous les invalides de la campagne, attendant qui une voile neuve, qui un mât, qui un gouvernail. Cette année — on le sait par la souscription du *Figaro* — la mer d'Islande a été fort mauvaise. Outre la *Petite Jeanne*, la *Catherine* s'est perdue corps et biens, sur les rochers des Trois-Frères (Tvisker), et il s'en perdra d'autres, jusqu'à ce que l'autorité maritime se décide à faire observer le règlement qui s'oppose aux départs prématurés. Malheureusement on aura difficilement raison d'un entêtement qui s'explique par ce fait que les morues ne se rapprochent des rivages que pendant la période du *frai*, c'est-à-dire à la fin d'août, et qu'elles choisissent la côte la plus dangereuse, celle du sud, où les récifs sont aussi nombreux que les criques sont rares.

En face de Tvisker, Joonekin (le pilote) me fit admirer le monarque des montagnes islandaises, l'Oraefajökull, dont le cône étincelant sous les rayons d'un brillant soleil était seul visible au-dessus des nuages laiteux qui couraient sur ses flancs. Vierge de tout pas humain, ce pic immaculé, haut de 2000 mètres, mérite de tenter un alpiniste, et, en choisissant le bær de Svinafell comme base d'opérations, je ne doute pas qu'il ne soit escaladé par le premier tou-

riste qui tentera sérieusement l'ascension, surtout si l'on est accompagné de bons guides suisses ou français. L'Oraefajökull serait un volcan, si l'on en croit les annales islandaises, et il aurait été en activité en 1349, 1362, 1598 et 1727. Ce serait même la première éruption qui aurait complètement dévasté les régions autrefois peuplées au pied du glacier actuel. A la vérité, cette partie de l'Islande est encore très peu connue et réclame un autre Watts.

Je n'eus pas plus tôt détourné les regards de tous les magnifiques dômes neigeux qui semblent vouloir s'entasser les uns sur les autres au sud-est du grand Vatnajökull, que Joonekin, me tirant une seconde fois par le bras, me signala une autre particularité bien intéressante.

« Tenez, me dit-il, voilà les deux chemins de Rhum », et en même temps il me montrait sur une montagne *couverte de neige* deux longues bandes noires, larges d'environ 100 mètres, où la lave apparaissait à nu. Parties du pied du mont, ces lignes allaient jusqu'au faîte, qui se confondait alors avec le ciel au bout de l'horizon. On aurait dit qu'un géant s'était amusé à venir promener en ces deux points quelque gigantesque balai.

Je comprenais *Rome* tout d'abord, pensant que nos marins disaient cela ainsi qu'on dit le chemin de Saint-Jacques en parlant de la Voie lactée; mais le pilote rectifia mon orthographe et la changea en Rhum, mot qui est bien plus significatif et qui servira, je l'espère, à une découverte géographique. Nos pêcheurs, qui rêvent volontiers d'eau-de-vie et qui ne manquent pas toujours d'imagination, expliquent ces deux rubans perpétuellement libres de neige, quelque temps qu'il fasse, par deux grands courants de rhum qui, s'échappant de vastes réservoirs, dissoudraient la neige sur leur passage. Au rhum près, ce n'est pas déjà si mal attribué, car, comme la particularité que je signale est absolument constatée — je l'ai vue, de mes propres yeux vue, — et comme, d'autre part, le phénomène se reproduit depuis de longues années, il y a tout lieu de croire que, si un jour ou l'autre on explore cette région

glacière inconnue avec le désir de trouver une explication au fait que je signale, on découvrira probablement un cratère ou au moins deux sources déversant des flots d'eau bouillante.

On sait du reste que de nombreux volcans islandais ont lancé des torrents d'eau chaude.

Il existe également, à quelque distance du sommet de l'Eyjafjallajökull (glacier qui, à cause de cela, porte ce nom islandais de Montagne à l'îlot), un mamelon noir, Godnarstein, où, par suite d'un effet physique également inexpliqué, les neiges et les glaces ne séjournent jamais. Par un temps clair, ce point de repère pour les navires s'aperçoit à plus de trente lieues au large.

Bien entendu que la confusion des deux chemins de Rhum avec des moraines latérales n'est pas possible : il s'agit, je le répète, non pas d'un glacier, mais bien d'une montagne où la neige fond en juin, juillet et août.

Si la particularité échappa à l'intrépide Anglais que j'ai cité plus haut, c'est qu'il suivit une direction beaucoup plus occidentale en traversant le Vatnajökull.

Bientôt nous doublons Stokksnes, et nous voilà sur la côte est, en face de l'île du Pape (Papey), nom qui rappelle évidemment les premiers missionnaires catholiques.

Ses côtes, accores, presque à pic, disparaissent sous les amoncellements de guano ; et sur un monticule qui domine l'île on aperçoit un tas de pierres en forme de pyramide de 3 mètres de hauteur, que l'on a élevé pour servir d'amers. Papey disparaît à son tour, et par zéro, avec brume intense, nous jetons l'ancre dans Faskrudsfjördr.

C'était la première fois que je pénétrais dans un fjord de la côte est, et je fus très surpris de voir au lever du rideau, c'est-à-dire lorsque le brouillard se fut dissipé, que le paysage offert par des bords en talus extrêmement rapides ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu auparavant. L'impression est aussi grandiose que nouvelle pour qui arrive de l'ouest et du sud. Des cascades, des torrents, des ruisseaux sillonnant de longues taches blanches les pentes

escarpées, tombent de tous côtés avec un bruit assourdissant, et quand l'œil est revenu de l'éblouissement causé par ces ondes en mouvement, on ne peut s'empêcher d'admirer avec saisissement ces étranges dykes de basalte émergeant seuls au-dessus des flocons neigeux et dessinant comme les gradins d'un cirque romain aux prodigieuses dimensions.

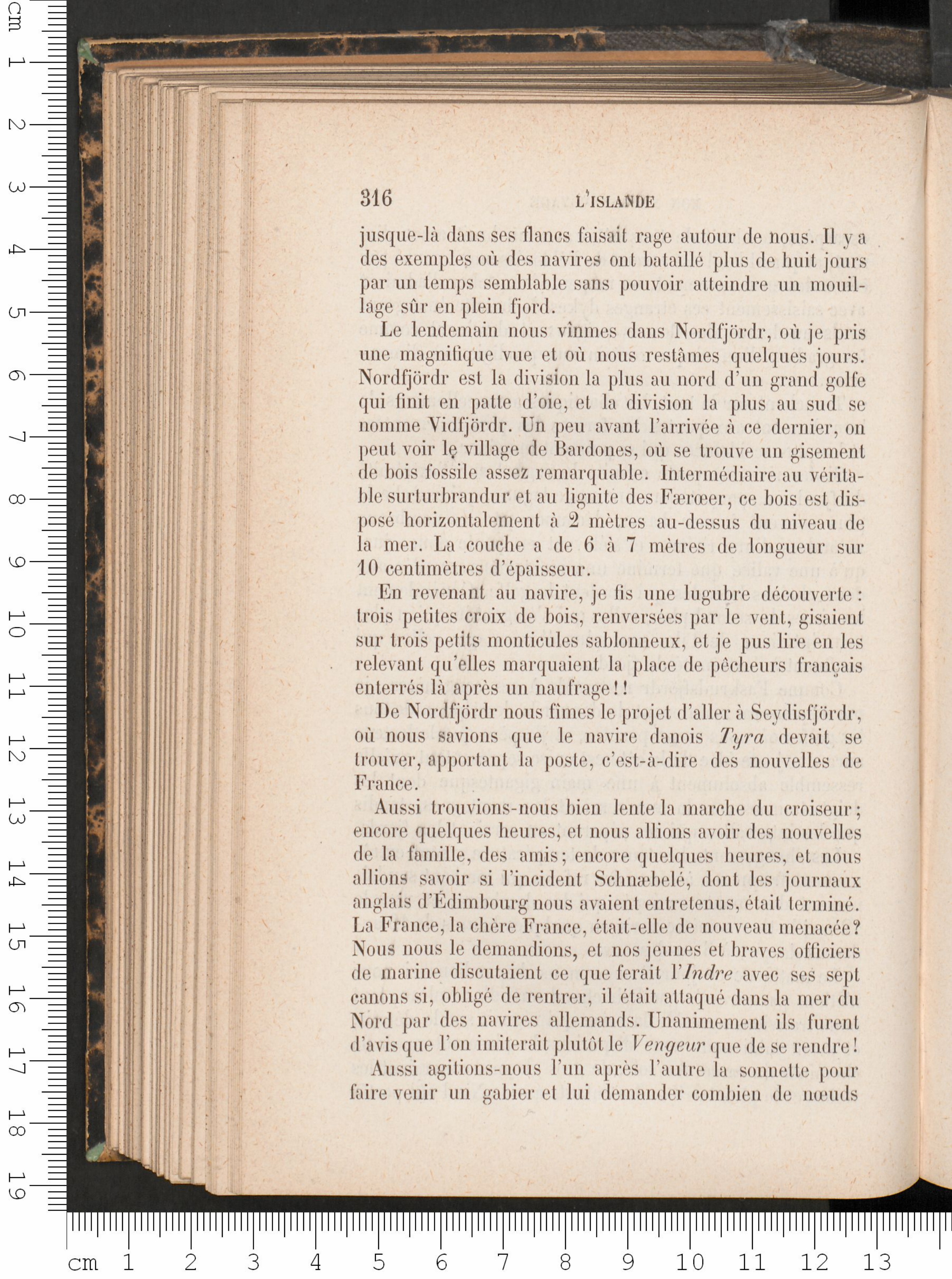
Tranchant sur le tout, les chaotiques amoncellements de lave donnent aux pentes les formes les plus tourmentées et les plus accidentées qui se puissent imaginer.

Si des rives on porte ensuite le regard sur l'extrémité du fjord, on aperçoit alors une vaste lagune, qui assèche le plus souvent à mer basse, découpée par les nombreux méandres d'une rivière, et s'élevant en pente douce jusqu'à une vallée que termine une montagne raccordée aux deux chaînes latérales qui bordent le golfe. Généralement les cimes du second plan, celles qui s'étagent jusqu'au plateau intérieur de l'île, sont plus élevées que celles qui confinent à l'extrémité du fjord.

Comme Faskrudsfjördr ressemble à ses congénères, je me dispenserai maintenant de donner la description de tous les golfes où nous avons pénétré, et j'espère que le lecteur aura une juste idée de la côte est en se représentant qu'elle ressemble absolument à une main gigantesque dont les doigts tournés vers la mer seraient les montagnes, tandis que les intervalles qui les séparent en seraient les fjords.

Les changements brusques de température y sont extrêmement fréquents, à cause des rafales qui tombent soudainement des monts escarpés qui les dominent, et vers le 12 mai le thermomètre varia en quelques heures de 10 au-dessus de zéro à 5 au-dessous.

Le matin de ce jour-là nous nous demandions si nous n'étions pas caressés par l'air chaud sorti d'un volcan, tant nous trouvions agréable la brise qui régnait sur le détroit, et avant midi nous nous disputions la place autour de la cheminée du carré. Au soir, de gros glaçons couvraient les voiles, et le plus terrible des enfants que le Nord eût portés



jusque-là dans ses flancs faisait rage autour de nous. Il y a des exemples où des navires ont bataillé plus de huit jours par un temps semblable sans pouvoir atteindre un mouillage sûr en plein fjord.

Le lendemain nous vînmes dans Nordfjördr, où je pris une magnifique vue et où nous restâmes quelques jours. Nordfjördr est la division la plus au nord d'un grand golfe qui finit en patte d'oie, et la division la plus au sud se nomme Vidfjördr. Un peu avant l'arrivée à ce dernier, on peut voir le village de Bardones, où se trouve un gisement de bois fossile assez remarquable. Intermédiaire au véritable surturbrandur et au lignite des Færœer, ce bois est disposé horizontalement à 2 mètres au-dessus du niveau de la mer. La couche a de 6 à 7 mètres de longueur sur 10 centimètres d'épaisseur.

En revenant au navire, je fis une lugubre découverte : trois petites croix de bois, renversées par le vent, gisaient sur trois petits monticules sablonneux, et je pus lire en les relevant qu'elles marquaient la place de pêcheurs français enterrés là après un naufrage!!

De Nordfjördr nous fîmes le projet d'aller à Seydisfjördr, où nous savions que le navire danois *Tyra* devait se trouver, apportant la poste, c'est-à-dire des nouvelles de France.

Aussi trouvions-nous bien lente la marche du croiseur; encore quelques heures, et nous allions avoir des nouvelles de la famille, des amis; encore quelques heures, et nous allions savoir si l'incident Schnæbelé, dont les journaux anglais d'Édimbourg nous avaient entretenus, était terminé. La France, la chère France, était-elle de nouveau menacée? Nous nous le demandions, et nos jeunes et braves officiers de marine discutaient ce que ferait l'*Indre* avec ses sept canons si, obligé de rentrer, il était attaqué dans la mer du Nord par des navires allemands. Unanimement ils furent d'avis que l'on imiterait plutôt le *Vengeur* que de se rendre!

Aussi agitions-nous l'un après l'autre la sonnette pour faire venir un gabier et lui demander combien de nœuds

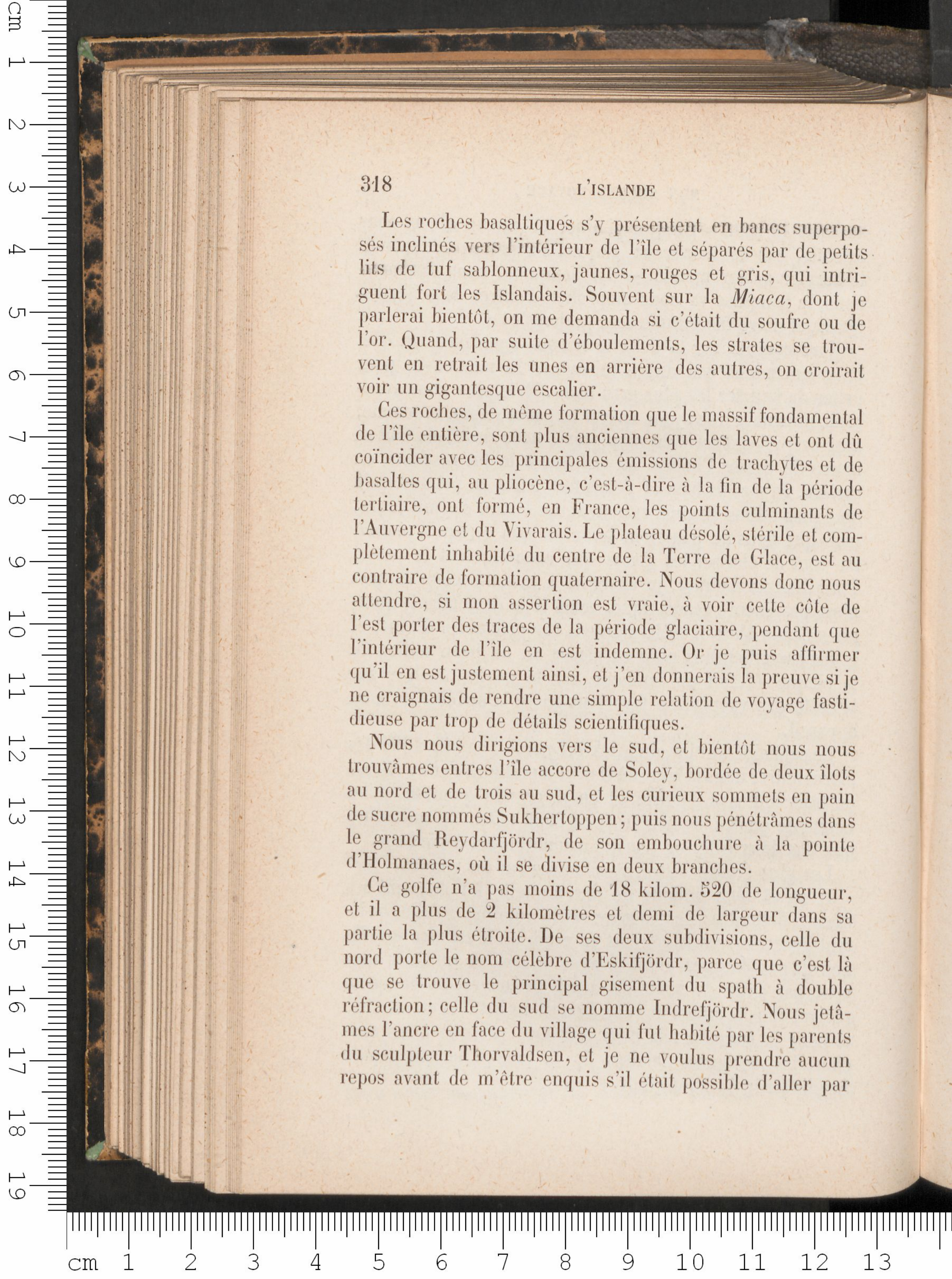
accusait le loch. « Cinq, capitaine, et encore allons-nous ralentir, car de nombreux glaçons s'approchent, répondit le dernier gabier mandé. — La banquise! nous écriâmes-nous, la banquise va nous empêcher d'entrer dans Seydisfjördr, et notre incertitude sera prolongée! »

Nous courons sur la dunette et nous apercevons en effet le commandant qui dirige lui-même la manœuvre pour éviter de heurter les plus gros blocs. Mais plus nous avançons, plus nous les voyons arriver en bancs serrés, et comme, sans préjudice d'accident plus grave, nous risquions tout au moins de casser l'hélice, on ordonne à la fin machine en arrière. Je rageais bien et j'étais fort triste en pensant qu'à quelques milles de nous existaient des lettres de huit jours, mais que nous ne pourrions les avoir que lorsqu'il plairait au vent de chasser les glaces qui encombraient la passe. Pour dissiper l'ennui, je cherchai à instantanéiser (le mot n'est pas encore académique, mais il le deviendra!) quelques beaux blocs à table d'argent sur pédoncule d'azur, et je fus assez heureux pour en placer un au beau milieu de la plaque. C'était du bonheur, car le navire, soulevé sur la crête des vagues, ne favorisait guère la stabilité de mon appareil.

Le capitaine Pottier, du brick l'*Agile*, vit en juin 1854 des glaces entrer dans la baie, où il était mouillé, avec une vitesse de trois milles à l'heure, et en si grande quantité qu'en moins de quatre heures le fjord était tellement encombré que des deux côtes on pouvait communiquer à pied sec.

Les plus grosses s'étaient échouées sur les pointes.

Il serait bien difficile de dire à quelle loi obéissent ces masses flottantes; l'expérience seule apprend qu'elles quittent généralement la côte est en avril, qu'il est rare qu'elle ne soit pas dégagée avant le mois de mai, et qu'assez souvent, par suite de vents du nord prolongés, la banquise revient dans le milieu de l'été. Donc nous battions en retraite, et pour la seconde fois nous suivions, presque à les toucher, les curieuses falaises de la presqu'île qui sépare Seydisfjördr du Mjofifjördr.



Les roches basaltiques s'y présentent en bancs superposés inclinés vers l'intérieur de l'île et séparés par de petits lits de tuf sablonneux, jaunes, rouges et gris, qui intriguent fort les Islandais. Souvent sur la *Miaca*, dont je parlerai bientôt, on me demanda si c'était du soufre ou de l'or. Quand, par suite d'éboulements, les strates se trouvent en retrait les unes en arrière des autres, on croirait voir un gigantesque escalier.

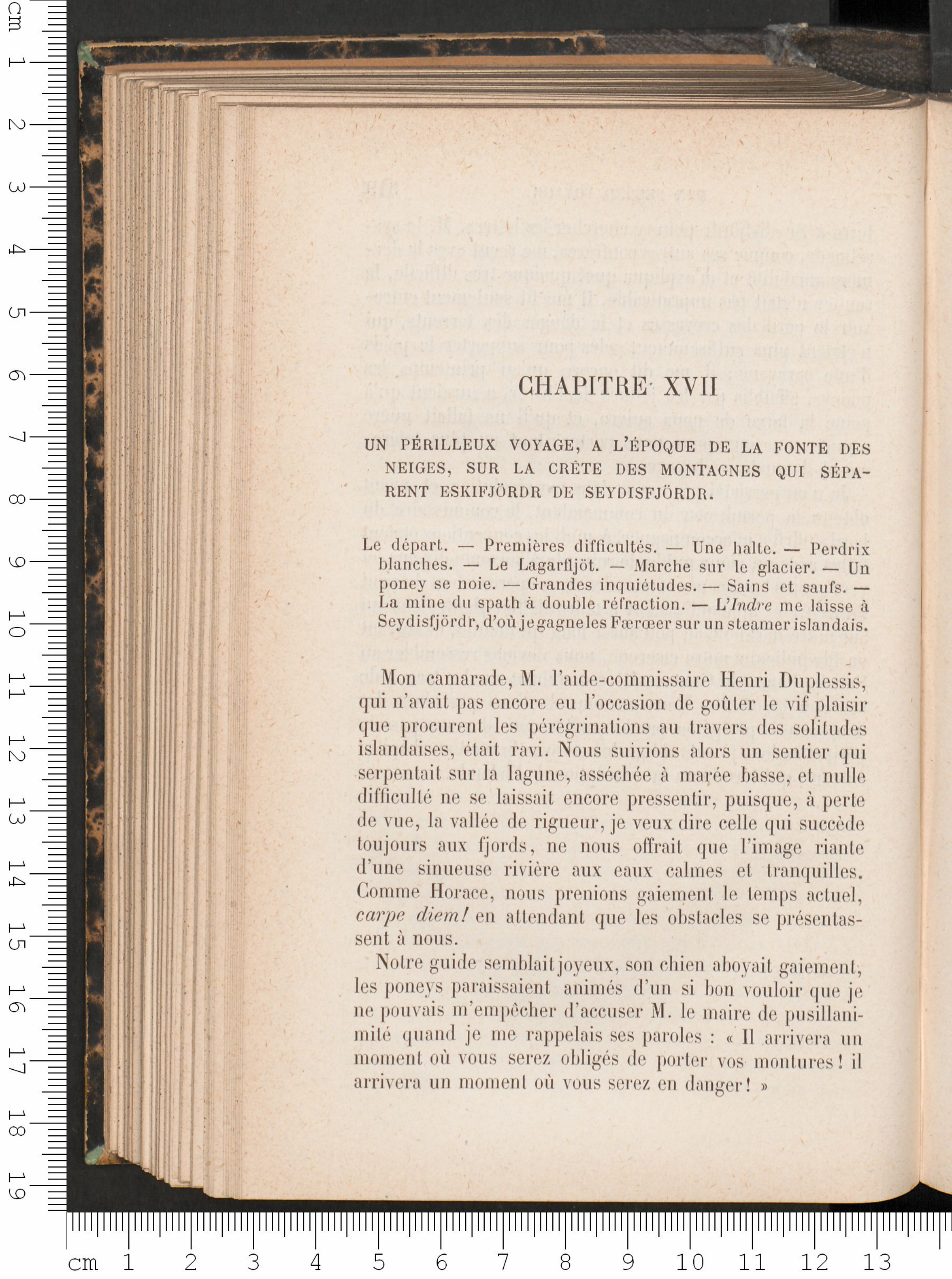
Ces roches, de même formation que le massif fondamental de l'île entière, sont plus anciennes que les laves et ont dû coïncider avec les principales émissions de trachytes et de basaltes qui, au pliocène, c'est-à-dire à la fin de la période tertiaire, ont formé, en France, les points culminants de l'Auvergne et du Vivarais. Le plateau désolé, stérile et complètement inhabité du centre de la Terre de Glace, est au contraire de formation quaternaire. Nous devons donc nous attendre, si mon assertion est vraie, à voir cette côte de l'est porter des traces de la période glaciaire, pendant que l'intérieur de l'île en est indemne. Or je puis affirmer qu'il en est justement ainsi, et j'en donnerais la preuve si je ne craignais de rendre une simple relation de voyage fastidieuse par trop de détails scientifiques.

Nous nous dirigions vers le sud, et bientôt nous nous trouvâmes entres l'île accore de Soley, bordée de deux îlots au nord et de trois au sud, et les curieux sommets en pain de sucre nommés Sukhertoppen; puis nous pénétrâmes dans le grand Reydarfjördr, de son embouchure à la pointe d'Holmanaes, où il se divise en deux branches.

Ce golfe n'a pas moins de 18 kilom. 520 de longueur, et il a plus de 2 kilomètres et demi de largeur dans sa partie la plus étroite. De ses deux subdivisions, celle du nord porte le nom célèbre d'Eskifjördr, parce que c'est là que se trouve le principal gisement du spath à double réfraction; celle du sud se nomme Indrefjördr. Nous jetâmes l'ancre en face du village qui fut habité par les parents du sculpteur Thorvaldsen, et je ne voulus prendre aucun repos avant de m'être enquis s'il était possible d'aller par

terre à Seydisfjördr pour y chercher les lettres. M. le sysselmadr, comme ses autres confrères, me reçut avec la dernière amabilité et m'expliqua que, quoique très difficile, le sentier n'était pas impraticable. Il me fit seulement entrevoir le péril des crevasses et le danger des torrents, qui n'étaient plus suffisamment gelés pour supporter le poids d'une caravane ; il me dit encore qu'au printemps les poneys, affaiblis par les jeûnes de l'hiver, n'auraient qu'à peine la force de nous suivre, et qu'il ne fallait guère compter sur eux pour nous porter : tout au plus toléreraient-ils quelques bagages.

Je n'en persistai pas moins dans ma résolution, et, ayant obtenu la permission du commandant, le commissaire du bord s'offrit à m'accompagner. A midi les conventions étaient faites avec un vieux guide de soixante à soixante-dix ans, et vers quatre heures nos camarades nous apercevaient du pont du navire et applaudissaient à notre défilé. Montés chacun sur notre haridelle au poil aussi long qu'inculte, et suivant en file indienne notre cicerone, nous devions ressembler au Sancho Pança de Gustave Doré marchant sur les traces de son don Quichotte. Nous ne nous doutions pas alors des dangereuses péripéties par lesquelles nous devions passer, péripéties dont je suis obligé de renvoyer le récit au chapitre suivant, qui terminera la description de l'Islande.



CHAPITRE XVII

UN PÉRILLEUX VOYAGE, A L'ÉPOQUE DE LA FONTE DES NEIGES, SUR LA CRÊTE DES MONTAGNES QUI SÉPARENT ESKIFJÖRDR DE SEYDISFJÖRDR.

Le départ. — Premières difficultés. — Une halte. — Perdrix blanches. — Le Lagarfljöt. — Marche sur le glacier. — Un poney se noie. — Grandes inquiétudes. — Sains et saufs. — La mine du spath à double réfraction. — L'*Indre* me laisse à Seydisfjördr, d'où je gagne les Færœer sur un steamer islandais.

Mon camarade, M. l'aide-commissaire Henri Duplessis, qui n'avait pas encore eu l'occasion de goûter le vif plaisir que procurent les pérégrinations au travers des solitudes islandaises, était ravi. Nous suivions alors un sentier qui serpentait sur la lagune, asséchée à marée basse, et nulle difficulté ne se laissait encore pressentir, puisque, à perte de vue, la vallée de rigueur, je veux dire celle qui succède toujours aux fjords, ne nous offrait que l'image riante d'une sinueuse rivière aux eaux calmes et tranquilles. Comme Horace, nous prenions gaiement le temps actuel, *carpe diem!* en attendant que les obstacles se présentassent à nous.

Notre guide semblait joyeux, son chien aboyait gaiement, les poneys paraissaient animés d'un si bon vouloir que je ne pouvais m'empêcher d'accuser M. le maire de pusillanimité quand je me rappelais ses paroles : « Il arrivera un moment où vous serez obligés de porter vos montures ! il arrivera un moment où vous serez en danger ! »

Jusqu'à huit heures du soir nous nous livrâmes, côte à côte, au bavardage ou aux chants les plus variés. A huit heures seulement nous devînmes silencieux. Mon baromètre accusait déjà 400 mètres d'altitude, et au doux paysage du départ venait de succéder la montagne aux pentes stériles et couronnées de neiges éternelles. Nous allions atteindre le point culminant de la gorge d'Eskifjördr. A neuf heures nous nous y trouvions et nous dûmes mettre pied à terre, car déjà le névé commençait à s'effondrer. Bientôt la marche devint impossible. Nous n'avions plus autour de nous qu'une immense surface blanche couverte de neige à demi fondue, dans laquelle les poneys enfonçaient jusqu'aux genoux, et l'un d'eux n'était pas plus tôt dégagé qu'il nous fallait courir à l'autre et le sortir en le tirant, qui par la queue, qui par les oreilles.

Ils étaient comme enchâssés dans quatre trous que l'on aurait intentionnellement creusés; leur ventre seul, présentant une surface plus large, se maintenait sur la neige croustillante. Nous, de même, nous pouvions encore avancer en sautillant comme le faisait la Camille de Virgile sur les épis de blé; mais si par malheur nous restions une minute à la même place, ou surtout si nous étions obligés de prendre un solide point d'appui en exerçant un effort pour soulever les chevaux, nous tombions jusqu'à la ceinture dans une excavation qui se creusait sous nos pieds et qui se remplissait immédiatement d'eau glacée. Dirai-je que déjà mon compagnon commençait à considérer l'expédition d'une tout autre manière! Enfin, cahin-caha, nous avions achevé de gravir l'Eskifjordarheidi, et nous pouvions d'autant mieux nous réjouir que le vent de la nuit venait de regeler la neige et qu'ensuite la belle vallée de Thingudalr nous apparaissait libre et facile à partir des sources de la rivière Eyvindara.

Sur notre droite, le curieux massif de Fönn détachait admirablement sa cime noire : on aurait dit un gigantesque amas de laitier de forge déposé sur un glacier.

A une heure du matin — il faisait quelque peu nuit, car

nous n'étions encore qu'au mois de mai — nous apercevons une hutte, du toit de laquelle s'élève un peu de fumée, et le guide nous laisse entendre que nous pourrons peut-être y obtenir un peu de café pour réparer nos forces épuisées. Je ne puis m'empêcher de comparer notre situation à celle du Petit-Poucet découvrant au loin la lumière de la maison de l'ogre, et nous cravachons vigoureusement les chevaux pour les obliger à quitter leur allure de bêtes qui succombent à la fatigue. Agile comme un chat, notre vieillard grimpe d'un bond jusqu'à l'ouverture de la cheminée du bær et commence à parlementer dans ce porte-voix inaccoutumé. Un quart d'heure environ se passe ainsi, et enfin une vieille femme, vraie sorcière de Macbeth, se décide à nous ouvrir sa porte et recule effarée devant la casquette aux galons d'argent de M. le commissaire. Nous n'en avons cure, et, tout ruisselants d'eau, claquant des dents à qui mieux mieux, nous nous précipitons sur le foyer, où brûle un pâle feu de tourbe qui nous éclaire de ses lueurs blafardes. Le murmure de l'eau qui bout et les aimables effluves du café nous aident à croire que nous nous réchauffons.

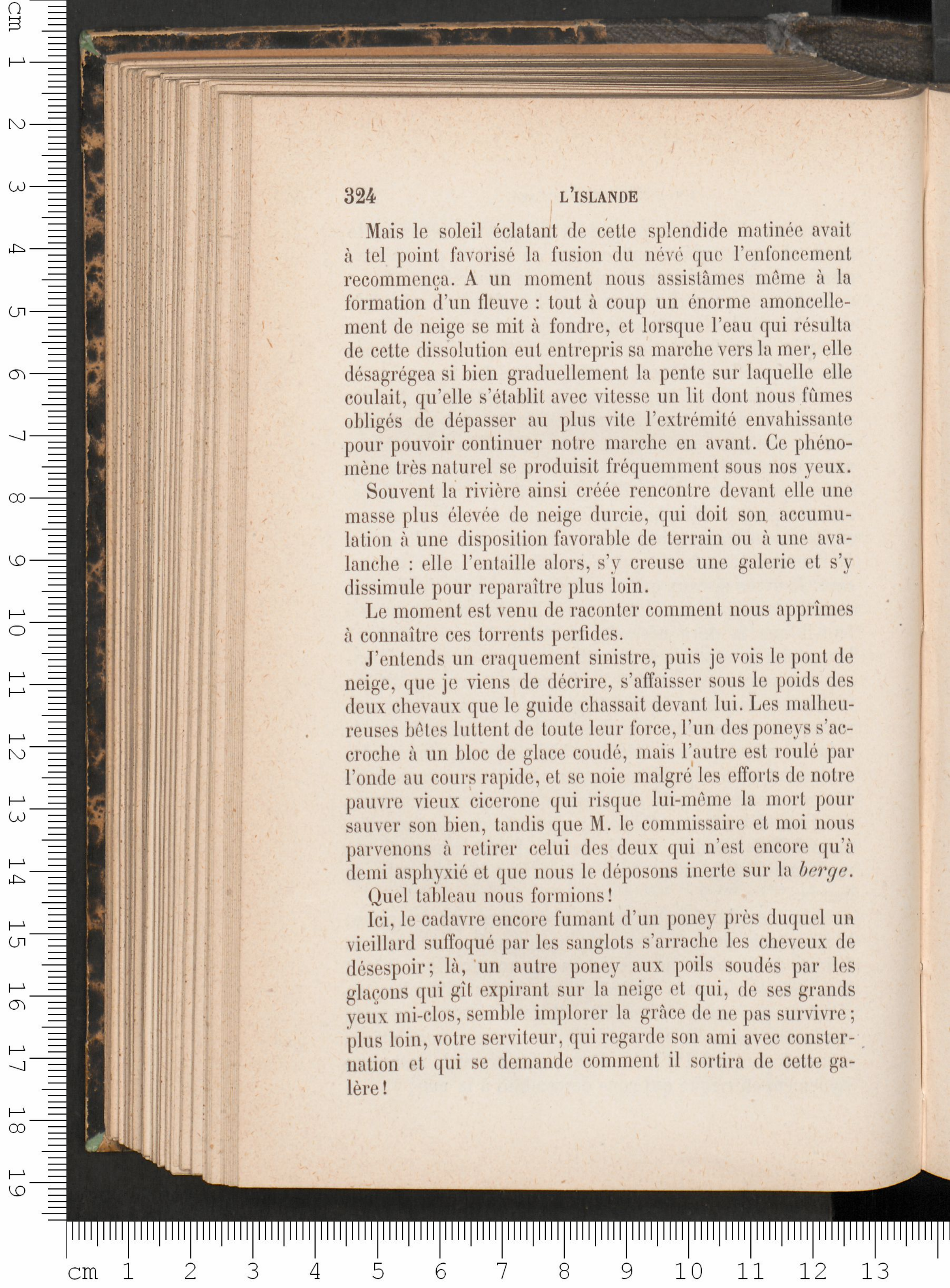
Le délicieux moka (style convenu) est enfin absorbé. Nous dévorons un pain de munition que nous avions eu la précaution de mettre dans une musette, et je pense alors aux poneys. « Que donnerez-vous à ces pauvres bêtes? dis-je au guide. La vieille n'aurait-elle pas un peu de foin sec mélangé de morue pilée? — Inutile de lui adresser cette question, me répondit-il; la saison est trop avancée : les provisions sont épuisées! mais *ponies bitt gress* (les poneys brouteront); regardez. » En effet, par la porte entre-bâillée, je les aperçois qui tondent ras et rongent sous la neige une herbe flétrie et plus jaune que celle de nos prairies au cœur de janvier! Après quelques quarts d'heure de halte, pendant lesquels nous nous reprochions de nous laisser amollir par les délices de Capoue, nous prenons congé de la bonne vieille en lui laissant quelques couronnes, qui la font tressaillir d'aise, et nous repartons.

Au risque de me répéter, je suis forcé de dire qu'une

fois encore — c'est le propre du paysage islandais — le décor changea subitement, comme au théâtre ou, mieux, comme si une magicienne avait agité sa divine baguette.

Maintenant nous dominons toute la vallée, un splendide soleil levant darde autour de nous ses étincelles sur tous les pics éblouissants ou se réfléchit en mille rayons pourpres sur le sublime Lagarfljöt, le roi des fleuves de la Terre de Glace, qui, large comme le lac de Genève, déroule au loin ses ondes tumultueuses. A droite et à gauche du chemin que nous nous frayons, un petit taillis de bouleaux nains anime un peu le tableau, bien que ses tiges rabougries n'aient pas encore de feuillage, et maints pluviers dorés, maintes perdrix blanches, maintes alouettes de montagne abritées sous les branches, saluent de cris perçants le retour de l'aurore. C'est la vie qui se manifeste sur un vaste linceul. Pauvres oiseaux qui chantiez, insouciants du danger, regardant avec tranquillité passer la caravane, pourquoi faut-il que la dure nécessité m'oblige à vous sacrifier? L'avouerai-je aussi, je fus cruel par amour-propre, je pensais aux sarcasmes du carré. « Comment! auraient dit ces messieurs, vous avez exploré le glacier et vous ne nous rapportez pas de perdrix blanches? » Elles étaient là sur la neige, confondant avec elle leur blanc plumage immaculé, seulement trahies par leurs beaux yeux rouges couleur de feu, ou encore par leur gloussement imprudent, heureuses de vivre, débordantes d'amour; n'étions-nous pas au printemps? Puis soudain l'éclair brille, l'écho répercute un roulement, et le sang vient tacher leur blanche robe de fiancées!

Malgré ces honteux exploits cynégétiques, qui rompaient la monotonie de la route, nous commencions à sentir la fatigue de quatorze heures de marche consécutives. Il était bien temps de nous plaindre! les vraies difficultés ne s'étaient pas encore présentées. Il nous fallait maintenant renouveler pour le fjord de Seydis ce que nous avions accompli pour celui d'Eski, c'est-à-dire gravir la montagne également en cirque qui nous descendrait à la mer.



Mais le soleil éclatant de cette splendide matinée avait à tel point favorisé la fusion du névé que l'enfoncement recommença. A un moment nous assistâmes même à la formation d'un fleuve : tout à coup un énorme amoncellement de neige se mit à fondre, et lorsque l'eau qui résulta de cette dissolution eut entrepris sa marche vers la mer, elle désagrégea si bien graduellement la pente sur laquelle elle coulait, qu'elle s'établit avec vitesse un lit dont nous fûmes obligés de dépasser au plus vite l'extrémité envahissante pour pouvoir continuer notre marche en avant. Ce phénomène très naturel se produisit fréquemment sous nos yeux.

Souvent la rivière ainsi créée rencontre devant elle une masse plus élevée de neige durcie, qui doit son accumulation à une disposition favorable de terrain ou à une avalanche : elle l'entaille alors, s'y creuse une galerie et s'y dissimule pour reparaître plus loin.

Le moment est venu de raconter comment nous apprîmes à connaître ces torrents perfides.

J'entends un craquement sinistre, puis je vois le pont de neige, que je viens de décrire, s'affaisser sous le poids des deux chevaux que le guide chassait devant lui. Les malheureuses bêtes luttent de toute leur force, l'un des poneys s'accroche à un bloc de glace coudé, mais l'autre est roulé par l'onde au cours rapide, et se noie malgré les efforts de notre pauvre vieux cicerone qui risque lui-même la mort pour sauver son bien, tandis que M. le commissaire et moi nous parvenons à retirer celui des deux qui n'est encore qu'à demi asphyxié et que nous le déposons inerte sur la *berge*.

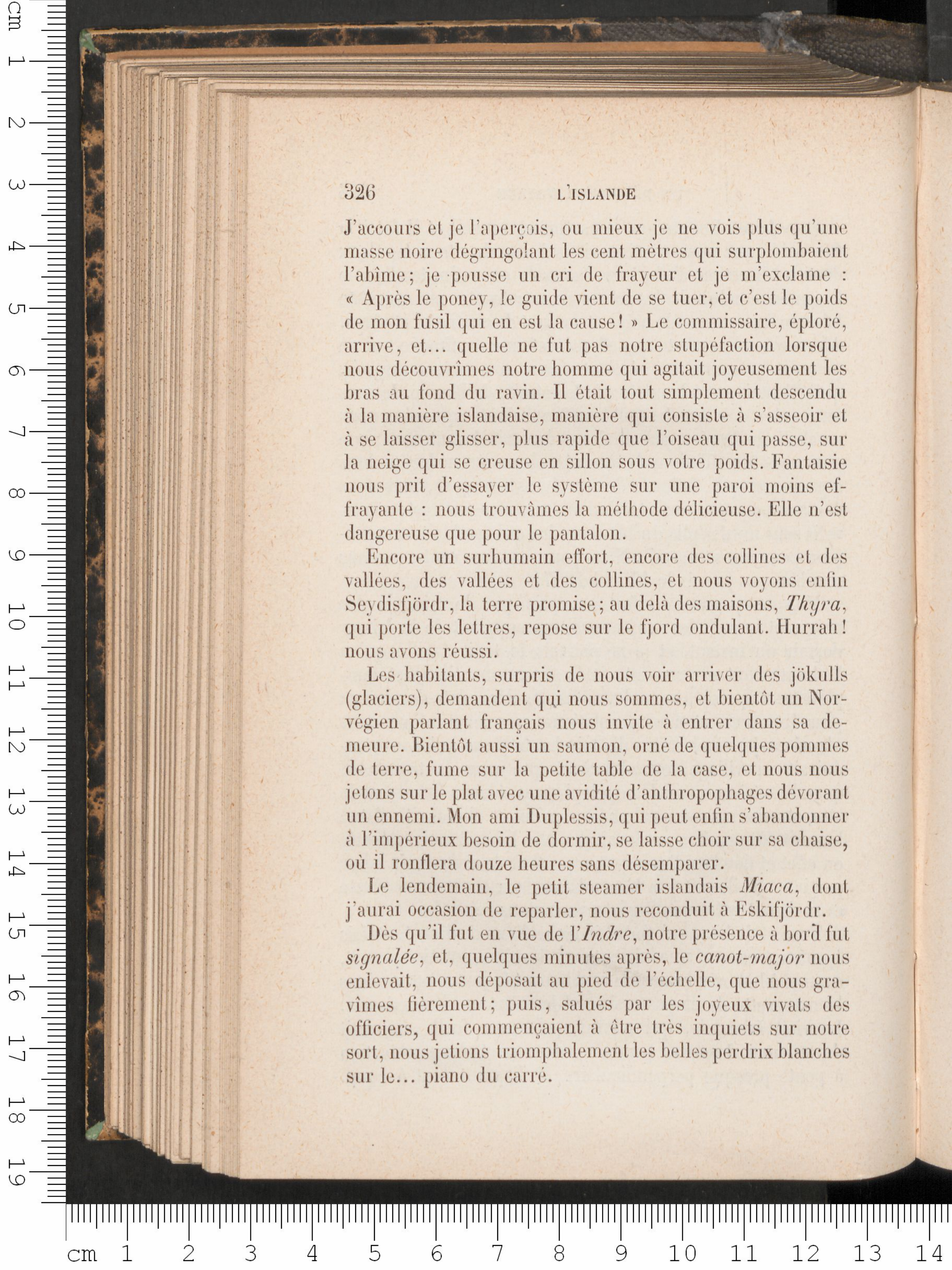
Quel tableau nous formions!

Ici, le cadavre encore fumant d'un poney près duquel un vieillard suffoqué par les sanglots s'arrache les cheveux de désespoir; là, un autre poney aux poils soudés par les glaçons qui gît expirant sur la neige et qui, de ses grands yeux mi-clos, semble implorer la grâce de ne pas survivre; plus loin, votre serviteur, qui regarde son ami avec consternation et qui se demande comment il sortira de cette galère!

Que faire? Longtemps nous tînmes conseil et il fut à la fin décidé que nous continuerions à marcher tous les deux dans la direction de la mer, boussole en main, tandis que l'homme conduirait les chevaux survivants sur un cône lointain épargné par la neige et couvert de chétives bruyères. Alors commencèrent une odyssée et une souffrance qui ne peuvent se comparer, *si licet parva componere magnis,* qu'à l'histoire et à la misère de la retraite de Russie. Je vous ferai grâce des détails. Qu'il suffise d'ajouter que plus nous escaladions de pics, plus il s'en présentait devant nous; que plus nous franchissions de torrents, plus nous en découvrions à passer, et que, fatigués de marcher sans espoir, nous nous demandions avec anxiété si nous n'allions pas rester ensevelis sous un des plis du blanc suaire qui semblait tout préparé pour nous recevoir. Nous pouvons vivre cent ans, nous n'oublierons jamais le 17 mai 1887!

Mon compagnon d'infortune, pris par la fringale des neiges et le mal des montagnes, me suppliait de le laisser dormir un instant, et je ne pouvais le tenir éveillé qu'en l'admonestant sévèrement. Assis sur un monticule et complètement épuisés, nous devisions sur des sujets de plus en plus lugubres, et nous constations avec terreur que nous n'aurions jamais la force d'atteindre la passe qui nous conduirait au village, en admettant que nous la trouvions, quand tout à coup un léger glapissement nous fit relever la tête, et nous aperçûmes le *chien* qui nous cherchait : c'était le salut; son maître ne devait pas être loin; il arriva bientôt en effet et nous expliqua que, repentant de nous avoir laissé partir seuls, il avait à la hâte mis ses deux chevaux en sûreté et avait fait extrême diligence pour nous rejoindre.

Tout était bien qui finissait bien. Nous devions toutefois éprouver encore une violente et dernière émotion; mais, comme à la terreur succéda rapidement la joie, nous aurions bien regretté de ne pas assister à la scène qui l'occasionna. Le vieil Islandais, qui m'avait pris mon fusil, marchait devant moi, lorsque, parvenu au sommet d'une élévation à pente presque perpendiculaire, il disparut tout à coup.



J'accours et je l'aperçois, ou mieux je ne vois plus qu'une masse noire dégringolant les cent mètres qui surplombaient l'abîme; je pousse un cri de frayeur et je m'exclame : « Après le poney, le guide vient de se tuer, et c'est le poids de mon fusil qui en est la cause! » Le commissaire, éploré, arrive, et... quelle ne fut pas notre stupéfaction lorsque nous découvrîmes notre homme qui agitait joyeusement les bras au fond du ravin. Il était tout simplement descendu à la manière islandaise, manière qui consiste à s'asseoir et à se laisser glisser, plus rapide que l'oiseau qui passe, sur la neige qui se creuse en sillon sous votre poids. Fantaisie nous prit d'essayer le système sur une paroi moins effrayante : nous trouvâmes la méthode délicieuse. Elle n'est dangereuse que pour le pantalon.

Encore un surhumain effort, encore des collines et des vallées, des vallées et des collines, et nous voyons enfin Seydisfjördr, la terre promise; au delà des maisons, *Thyra*, qui porte les lettres, repose sur le fjord ondulant. Hurrah! nous avons réussi.

Les habitants, surpris de nous voir arriver des jökulls (glaciers), demandent qui nous sommes, et bientôt un Norvégien parlant français nous invite à entrer dans sa demeure. Bientôt aussi un saumon, orné de quelques pommes de terre, fume sur la petite table de la case, et nous nous jetons sur le plat avec une avidité d'anthropophages dévorant un ennemi. Mon ami Duplessis, qui peut enfin s'abandonner à l'impérieux besoin de dormir, se laisse choir sur sa chaise, où il ronflera douze heures sans désemparer.

Le lendemain, le petit steamer islandais *Miaca*, dont j'aurai occasion de reparler, nous reconduit à Eskifjördr.

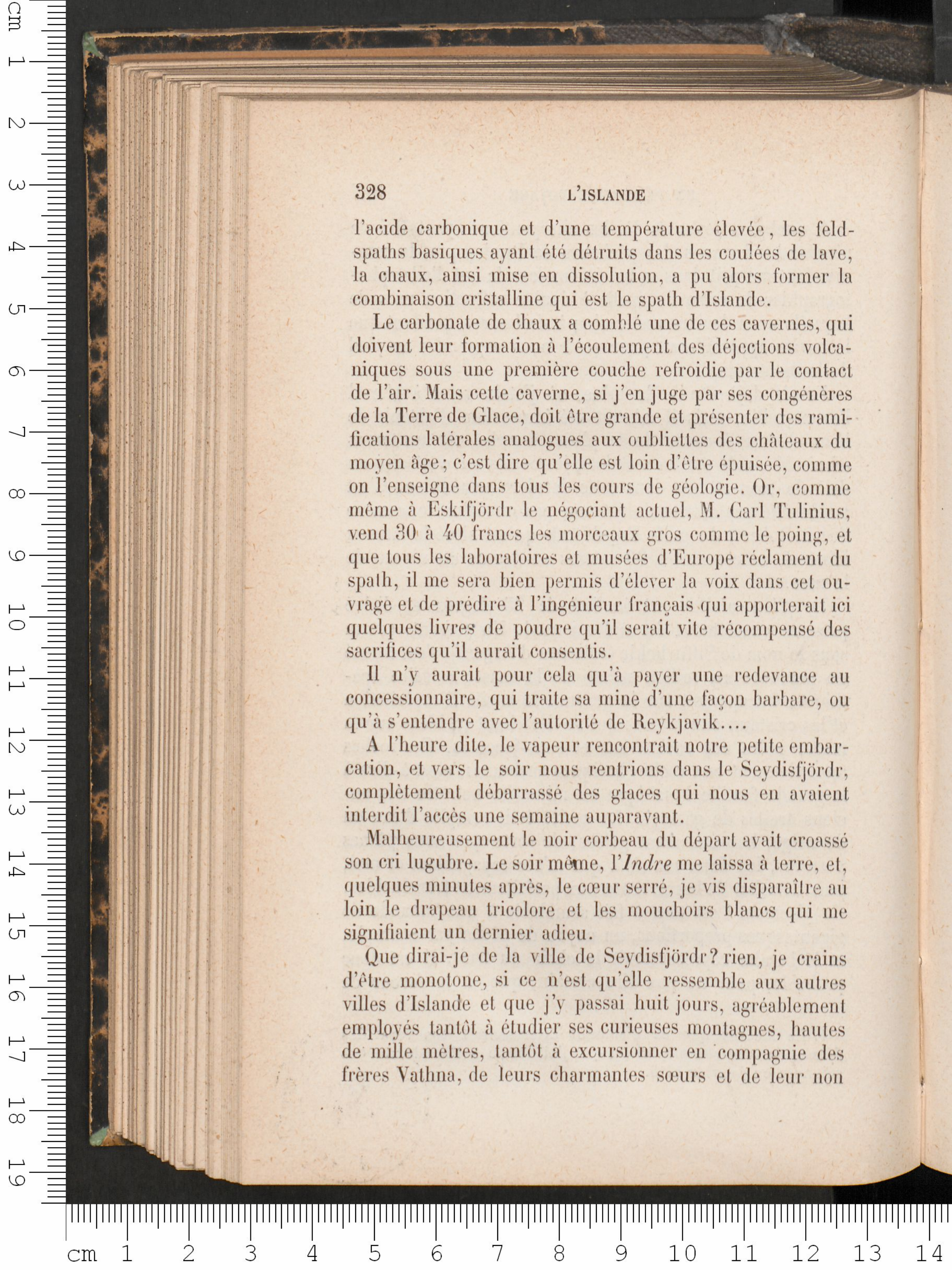
Dès qu'il fut en vue de l'*Indre*, notre présence à bord fut *signalée*, et, quelques minutes après, le *canot-major* nous enlevait, nous déposait au pied de l'échelle, que nous gravîmes fièrement; puis, salués par les joyeux vivats des officiers, qui commençaient à être très inquiets sur notre sort, nous jetions triomphalement les belles perdrix blanches sur le... piano du carré.

A quelques jours de là, les charpentiers ayant fini de réparer les barques des pêcheurs de Dunkerque, le commandant me prit dans sa baleinière dans le but d'aller photographier la mine du spath à double réfraction près de laquelle nous devions rester cinq à six heures, pendant que le navire appareillerait pour venir nous reprendre au pied de la montagne.

J'avais déjà étudié la mine, où j'étais venu à cheval l'avant-veille, mais il m'avait été impossible d'obtenir de bons clichés, à cause de la pluie; favorisé par un temps admirable, aidé par les matelots, je réussis au contraire au delà de mon attente dans cette dernière expédition. C'est sur la côte septentrionale (et non pas méridionale, comme l'écrit Robert) du golfe Esquifjördr qu'est situé le fameux minéral, exactement à 90 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le *filon visible* est incliné de 25 degrés et dirigé presque exactement du sud au nord. Un torrent, connu sous le nom de Silfurlœkir (ruisseau d'Argent), s'est creusé un parcours au milieu même de la masse calcaire spathique. On aperçoit sur la gravure la cavité d'exploitation et les cristaux eux-mêmes qui se détachent en blanc sur la masse noire des roches sus et sous-jacentes. Ces roches appartiennent aux roches basiques anciennes, c'est-à-dire à la grande famille basaltique ou mimosite noirâtre des anciens traités de géologie. La cavité était remplie d'eau ou de neige, heureusement gelées, de sorte que nous pûmes y entrer, les deux matelots qui m'accompagnaient et moi, puis détacher de beaux morceaux parfaitement translucides. Ce gisement [1] est tout à fait semblable à une amande de gigantesques proportions, un noyau de pêche par exemple, et le basalte représenterait la chair du fruit. Il est donc probable, pour ne pas dire certain, que, à la faveur de

1. Le lecteur que ce gisement intéresserait trouvera des détails dans le compte rendu que j'ai donné à l'Académie des sciences en janvier 1888.



l'acide carbonique et d'une température élevée, les feldspaths basiques ayant été détruits dans les coulées de lave, la chaux, ainsi mise en dissolution, a pu alors former la combinaison cristalline qui est le spath d'Islande.

Le carbonate de chaux a comblé une de ces cavernes, qui doivent leur formation à l'écoulement des déjections volcaniques sous une première couche refroidie par le contact de l'air. Mais cette caverne, si j'en juge par ses congénères de la Terre de Glace, doit être grande et présenter des ramifications latérales analogues aux oubliettes des châteaux du moyen âge; c'est dire qu'elle est loin d'être épuisée, comme on l'enseigne dans tous les cours de géologie. Or, comme même à Eskifjördr le négociant actuel, M. Carl Tulinius, vend 30 à 40 francs les morceaux gros comme le poing, et que tous les laboratoires et musées d'Europe réclament du spath, il me sera bien permis d'élever la voix dans cet ouvrage et de prédire à l'ingénieur français qui apporterait ici quelques livres de poudre qu'il serait vite récompensé des sacrifices qu'il aurait consentis.

Il n'y aurait pour cela qu'à payer une redevance au concessionnaire, qui traite sa mine d'une façon barbare, ou qu'à s'entendre avec l'autorité de Reykjavik....

A l'heure dite, le vapeur rencontrait notre petite embarcation, et vers le soir nous rentrions dans le Seydisfjördr, complètement débarrassé des glaces qui nous en avaient interdit l'accès une semaine auparavant.

Malheureusement le noir corbeau du départ avait croassé son cri lugubre. Le soir même, l'*Indre* me laissa à terre, et, quelques minutes après, le cœur serré, je vis disparaître au loin le drapeau tricolore et les mouchoirs blancs qui me signifiaient un dernier adieu.

Que dirai-je de la ville de Seydisfjördr? rien, je crains d'être monotone, si ce n'est qu'elle ressemble aux autres villes d'Islande et que j'y passai huit jours, agréablement employés tantôt à étudier ses curieuses montagnes, hautes de mille mètres, tantôt à excursionner en compagnie des frères Vathna, de leurs charmantes sœurs et de leur non



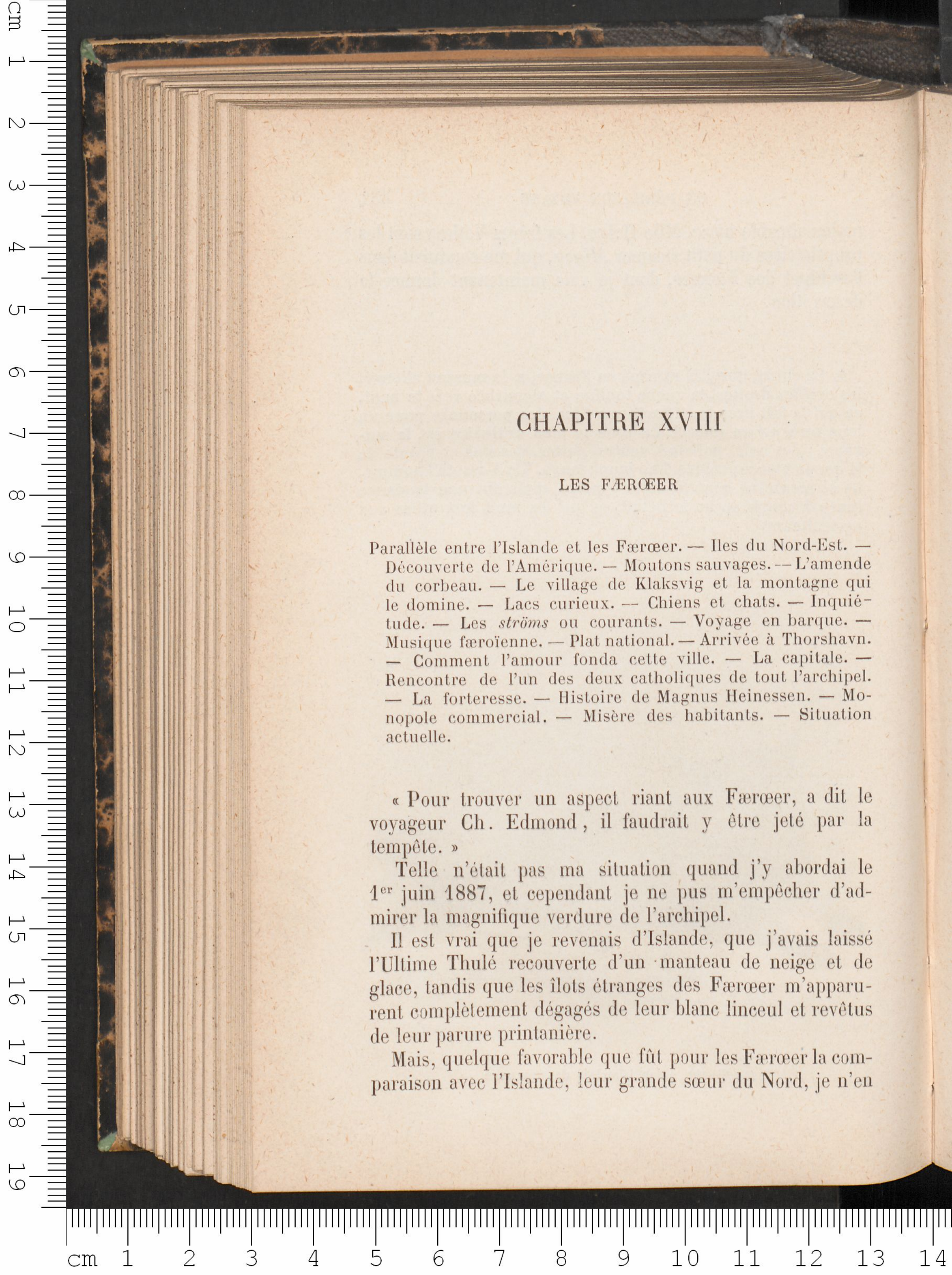
Mine de spath.

moins aimable nièce, Mlle Helga. Les frères Vathna sont les propriétaires du petit steamer *Miaca*, qui me conduisit dans l'archipel des Færœer, dont je vais maintenant donner la description.

1. Ce chien, que j'ai ramené en France, a le museau allongé, les oreilles droites, la queue touffue et recourbée vers le haut, ce qui le fait prendre à Paris par bien des personnes pour un loup ou pour un renard. La robe la plus ordinaire est la suivante : dos noir; poitrine, ventre, pattes, dessous et pointe de la queue blancs; collier d'un jaune fauve. Vis-à-vis de l'homme, ils se montrent généralement timides, mais ont une tendance innée à courir après le bétail, ce qui les rend fort utiles aux agriculteurs.



Reykjavik, chien islandais de pure race [1].



CHAPITRE XVIII

LES FÆRŒER

Parallèle entre l'Islande et les Færœer. — Iles du Nord-Est. — Découverte de l'Amérique. — Moutons sauvages. — L'amende du corbeau. — Le village de Klaksvig et la montagne qui le domine. — Lacs curieux. — Chiens et chats. — Inquiétude. — Les *ströms* ou courants. — Voyage en barque. — Musique færoïenne. — Plat national. — Arrivée à Thorshavn. — Comment l'amour fonda cette ville. — La capitale. — Rencontre de l'un des deux catholiques de tout l'archipel. — La forteresse. — Histoire de Magnus Heinessen. — Monopole commercial. — Misère des habitants. — Situation actuelle.

« Pour trouver un aspect riant aux Færœer, a dit le voyageur Ch. Edmond, il faudrait y être jeté par la tempête. »

Telle n'était pas ma situation quand j'y abordai le 1er juin 1887, et cependant je ne pus m'empêcher d'admirer la magnifique verdure de l'archipel.

Il est vrai que je revenais d'Islande, que j'avais laissé l'Ultime Thulé recouverte d'un manteau de neige et de glace, tandis que les îlots étranges des Færœer m'apparurent complètement dégagés de leur blanc linceul et revêtus de leur parure printanière.

Mais, quelque favorable que fût pour les Færœer la comparaison avec l'Islande, leur grande sœur du Nord, je n'en

conclus pas moins, après un séjour et une étude prolongés, que presque tous les touristes qui ont écrit sur l'archipel (il y en a très peu en France) se sont efforcés de donner à ces îles un caractère plus triste et plus lugubre qu'il ne l'est en réalité.

Le plus souvent aussi, ceux qui ont peint ces tableaux désolés ne sont restés dans le pays que quelques jours, voire que quelques heures, entre l'arrivée et le départ du bateau danois, et souvent quand une brume épaisse s'étendait sur les côtes battues par l'ouragan ou couvrait de blanches nuées les pentes fleuries des montagnes.

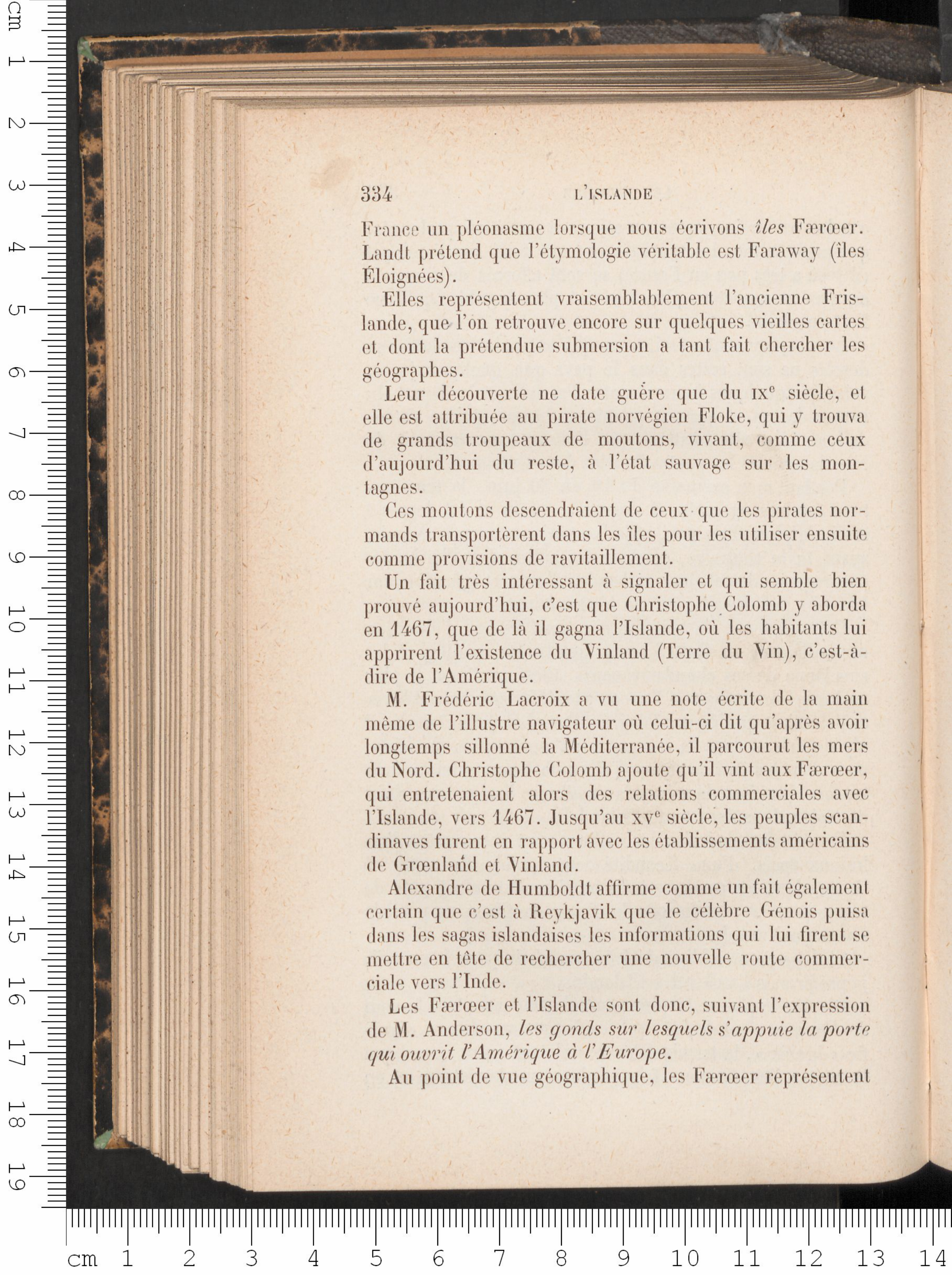
Pendant mon excursion du 1er au 30 juin, la température fut très agréable, 6 degrés le matin et 12 degrés à midi; la pluie dura peu, et je fus toujours surpris de voir, ayant lu le contraire, combien les cultures et l'herbe des pâturages se détachaient en bandes d'un vert splendide sur les noirs rocs basaltiques qui les bordaient.

Cette douceur de température tient au peu d'élévation des vallées et au Gulf-Stream, qui baigne ces îles et les enveloppe de ses chaudes vapeurs. C'est le climat le plus égal que nous ayons en Europe : la différence entre l'hiver et l'été n'est que de neuf degrés. Pas plus qu'en Islande il n'y a d'arbres dans la campagne : l'ouragan les déracine; mais dans les jardins abrités j'ai vu de beaux arbustes très touffus. On vient de voir qu'au contraire il n'y a que deux ou trois arbres dans toute l'Islande.

En certains endroits, les collines sont recouvertes d'un humus épais, d'une fécondité remarquable. Le seigle et l'orge, dans les années où ils mûrissent, rendent plus de trente pour un, tandis que la Terre de Glace ne possède aucune culture de céréale.

Si donc j'étais obligé de faire un choix pour... un exil, je préférerais l'archipel à l'Islande.

D'après l'opinion la plus généralement adoptée, le nom de *Færœer* vient de *fær*, qui, en langue scandinave, signifie « brebis », la terminaison *œer* n'étant autre chose que le mot « îles »; nous faisons donc en Angleterre et en



France un pléonasme lorsque nous écrivons *îles* Færœer. Landt prétend que l'étymologie véritable est Faraway (îles Éloignées).

Elles représentent vraisemblablement l'ancienne Frislande, que l'on retrouve encore sur quelques vieilles cartes et dont la prétendue submersion a tant fait chercher les géographes.

Leur découverte ne date guère que du IXe siècle, et elle est attribuée au pirate norvégien Floke, qui y trouva de grands troupeaux de moutons, vivant, comme ceux d'aujourd'hui du reste, à l'état sauvage sur les montagnes.

Ces moutons descendraient de ceux que les pirates normands transportèrent dans les îles pour les utiliser ensuite comme provisions de ravitaillement.

Un fait très intéressant à signaler et qui semble bien prouvé aujourd'hui, c'est que Christophe Colomb y aborda en 1467, que de là il gagna l'Islande, où les habitants lui apprirent l'existence du Vinland (Terre du Vin), c'est-à-dire de l'Amérique.

M. Frédéric Lacroix a vu une note écrite de la main même de l'illustre navigateur où celui-ci dit qu'après avoir longtemps sillonné la Méditerranée, il parcourut les mers du Nord. Christophe Colomb ajoute qu'il vint aux Færœer, qui entretenaient alors des relations commerciales avec l'Islande, vers 1467. Jusqu'au XVe siècle, les peuples scandinaves furent en rapport avec les établissements américains de Grœnland et Vinland.

Alexandre de Humboldt affirme comme un fait également certain que c'est à Reykjavik que le célèbre Génois puisa dans les sagas islandaises les informations qui lui firent se mettre en tête de rechercher une nouvelle route commerciale vers l'Inde.

Les Færœer et l'Islande sont donc, suivant l'expression de M. Anderson, *les gonds sur lesquels s'appuie la porte qui ouvrit l'Amérique à l'Europe.*

Au point de vue géographique, les Færœer représentent

certainement une des parties émergées de cette chaîne continue qui, avec les Orcades, les Shetland et l'Islande, rattache l'extrémité nord de l'Écosse à la côte est du Grœnland.

L'archipel, qui comprend vingt-six îles, grandes et petites, surgit au milieu de ce large canal et occupe dans toute sa longueur un degré de latitude. La pointe nord extrême du groupe est Ennebierg, sur Widerö par 62° 25′, et le rocher de Münken représente sur les cartes l'extrémité sud, par 61° 24′. *Mais il y a lieu de faire disparaître ce point*, car le récif n'existe plus. Il s'est englouti le 7 novembre 1885. Cette petite île inhabitée, que l'on nommait Simböe Mönch (Moine de Simbö), et sur laquelle je suis passé *en bateau* en 1887, n'était qu'une immense falaise de 27 mètres de haut; mais elle avait une extrême utilité pour les navires, auxquels elle signalait des tourbillons fort dangereux.

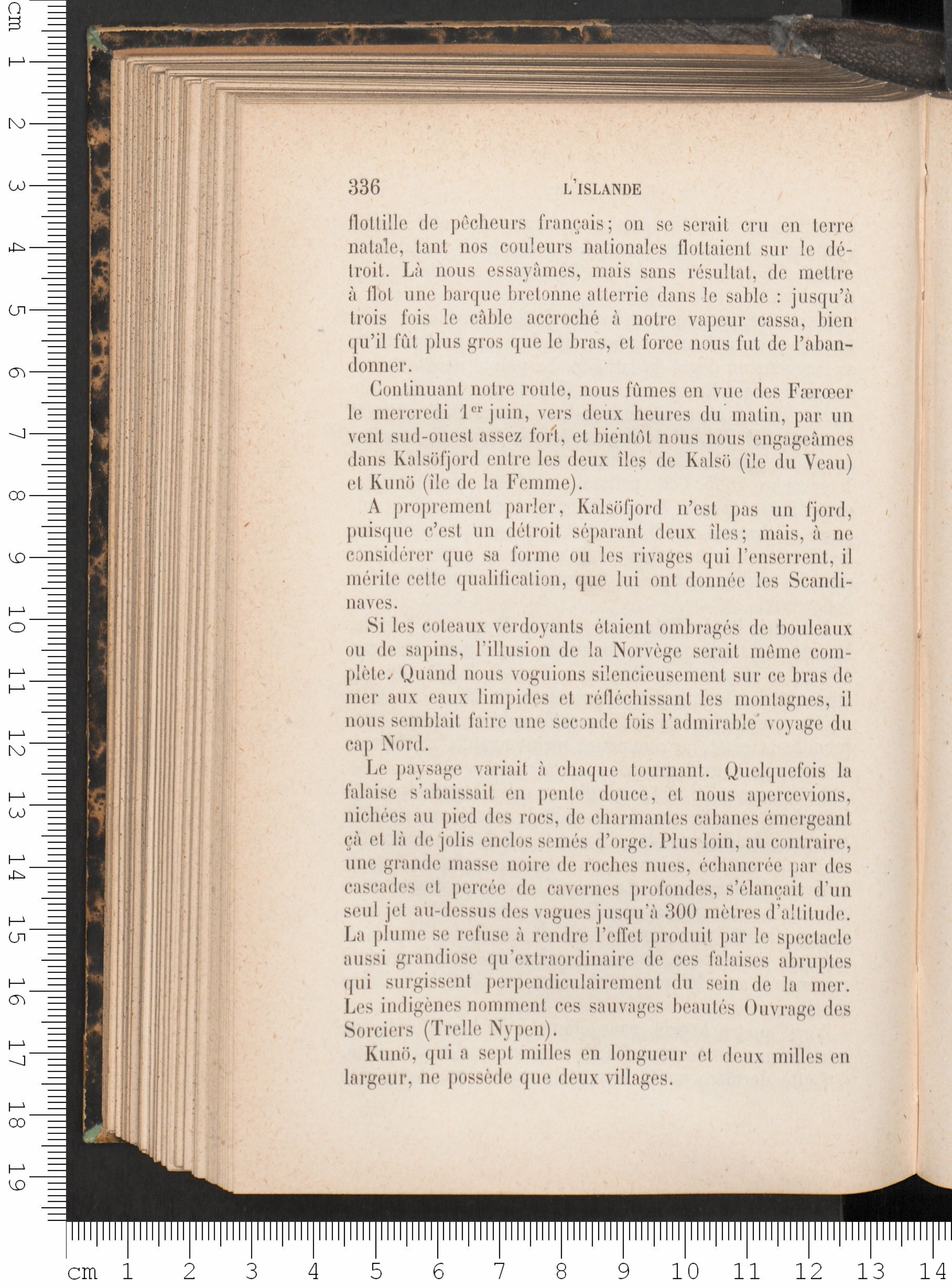
La petite île de Hölm, à l'ouest de Myggenæs (cap des Moustiques), marque la longitude occidentale extrême, 10° 2′, et la pointe de Bispen, à l'est de Fuglö (île aux Oiseaux), limite la longitude orientale, 8° 38′.

Ces renseignements indispensables donnés pour comprendre la carte, je commence maintenant la relation de mon voyage dans l'archipel.

Le dimanche 29 mai à minuit, au soleil levant sous cette latitude et à cette saison, je quittai, monté sur un petit steamer islandais nommé *Miaca*, Seydisfjördr, petite ville de la côte est de l'Islande, qui est sur le point de devenir la rivale de Reykjavik. Le propriétaire et capitaine avait consenti à me conduire aux Færœer moyennant cent cinquante francs, prix approximatif du charbon; de plus, il espérait prendre un certain nombre de Færoïens qu'il ramènerait avec lui pour pêcher sur les côtes de la Terre de Glace.

Vers quatre heures nous étions à Faskrudsfjördr, où nous prîmes un homme des Færœer en qualité de pilote.

Cette dernière petite baie était animée par toute une



flottille de pêcheurs français; on se serait cru en terre natale, tant nos couleurs nationales flottaient sur le détroit. Là nous essayâmes, mais sans résultat, de mettre à flot une barque bretonne atterrie dans le sable : jusqu'à trois fois le câble accroché à notre vapeur cassa, bien qu'il fût plus gros que le bras, et force nous fut de l'abandonner.

Continuant notre route, nous fûmes en vue des Færœer le mercredi 1er juin, vers deux heures du matin, par un vent sud-ouest assez fort, et bientôt nous nous engageâmes dans Kalsöfjord entre les deux îles de Kalsö (île du Veau) et Kunö (île de la Femme).

A proprement parler, Kalsöfjord n'est pas un fjord, puisque c'est un détroit séparant deux îles; mais, à ne considérer que sa forme ou les rivages qui l'enserrent, il mérite cette qualification, que lui ont donnée les Scandinaves.

Si les coteaux verdoyants étaient ombragés de bouleaux ou de sapins, l'illusion de la Norvège serait même complète. Quand nous voguions silencieusement sur ce bras de mer aux eaux limpides et réfléchissant les montagnes, il nous semblait faire une seconde fois l'admirable voyage du cap Nord.

Le paysage variait à chaque tournant. Quelquefois la falaise s'abaissait en pente douce, et nous apercevions, nichées au pied des rocs, de charmantes cabanes émergeant çà et là de jolis enclos semés d'orge. Plus loin, au contraire, une grande masse noire de roches nues, échancrée par des cascades et percée de cavernes profondes, s'élançait d'un seul jet au-dessus des vagues jusqu'à 300 mètres d'altitude. La plume se refuse à rendre l'effet produit par le spectacle aussi grandiose qu'extraordinaire de ces falaises abruptes qui surgissent perpendiculairement du sein de la mer. Les indigènes nomment ces sauvages beautés Ouvrage des Sorciers (Trelle Nypen).

Kunö, qui a sept milles en longueur et deux milles en largeur, ne possède que deux villages.

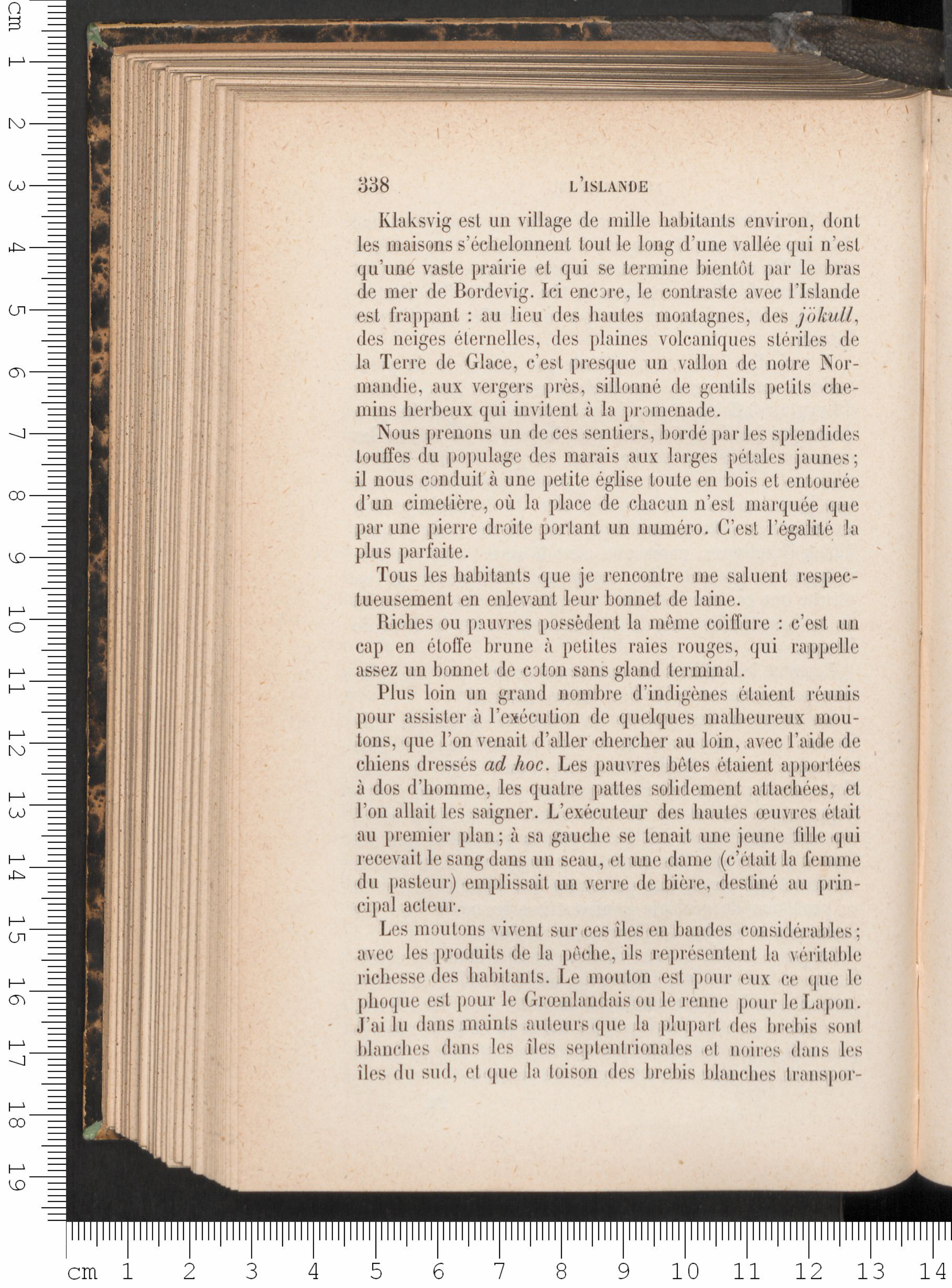
Kalsö est très étroite et a neuf milles de long; c'est une des îles les plus pittoresques à contempler d'un sommet élevé. Elle n'a que vaguement la forme d'un veau, ou tout au moins n'a d'un veau que la tête, c'est-à-dire l'extrémité sud-est, qui se termine par un renflement d'aspect bizarre.

A vrai dire, elle est constituée par une série de pyramides à quatre pans, ressemblant assez, de loin, à celles d'Égypte, s'affaissant vers le *sund* (détroit) à gauche et à droite par les deux faces les plus larges, et se reliant les unes aux autres par un des pans les plus étroits, la *première* et la *dernière* pyramide ayant naturellement une face libre tournée vers la pleine mer. Je demande pardon au lecteur de cette comparaison géométrique, mais je tiens à bien l'expliquer, parce que c'est là une forme caractéristique et générale des montagnes færoïennes. Il en résulte que ces sommets sont si rapprochés que l'extrémité de la base de l'un est le commencement de la base de l'autre.

Souvent les collines ne sont séparées que par un ruisseau permanent ou le lit d'un torrent hivernal.

La direction des détroits ou sund est également uniforme; tous sont orientés du sud-est au nord-ouest, ni plus ni moins que les fjords eux-mêmes avant d'être détruits. Cette remarque est très importante au point de vue géologique et de beaucoup d'autres observations qu'il serait oiseux de développer ici. J'ai acquis la conviction que ces îlots n'étaient que les sommets surnageants d'un ancien continent submergé. Les personnes qui s'intéresseraient à ce problème de géologie pourront lire les notes que j'ai données à la Société de Géographie de Paris.

La passe franchie, nous vînmes mouiller dans un excellent port de l'île Borö, à Klaksvig, où je restai trois jours, pendant que la *Miaca* continuait sa route vers Thorshavn, la capitale de tout l'archipel. Je fus reçu et traité avec la plus obligeante hospitalité par un négociant qui se fit un plaisir de me promener à travers l'île entière.



Klaksvig est un village de mille habitants environ, dont les maisons s'échelonnent tout le long d'une vallée qui n'est qu'une vaste prairie et qui se termine bientôt par le bras de mer de Bordevig. Ici encore, le contraste avec l'Islande est frappant : au lieu des hautes montagnes, des *jökull*, des neiges éternelles, des plaines volcaniques stériles de la Terre de Glace, c'est presque un vallon de notre Normandie, aux vergers près, sillonné de gentils petits chemins herbeux qui invitent à la promenade.

Nous prenons un de ces sentiers, bordé par les splendides touffes du populage des marais aux larges pétales jaunes; il nous conduit à une petite église toute en bois et entourée d'un cimetière, où la place de chacun n'est marquée que par une pierre droite portant un numéro. C'est l'égalité la plus parfaite.

Tous les habitants que je rencontre me saluent respectueusement en enlevant leur bonnet de laine.

Riches ou pauvres possèdent la même coiffure : c'est un cap en étoffe brune à petites raies rouges, qui rappelle assez un bonnet de coton sans gland terminal.

Plus loin un grand nombre d'indigènes étaient réunis pour assister à l'exécution de quelques malheureux moutons, que l'on venait d'aller chercher au loin, avec l'aide de chiens dressés *ad hoc*. Les pauvres bêtes étaient apportées à dos d'homme, les quatre pattes solidement attachées, et l'on allait les saigner. L'exécuteur des hautes œuvres était au premier plan; à sa gauche se tenait une jeune fille qui recevait le sang dans un seau, et une dame (c'était la femme du pasteur) emplissait un verre de bière, destiné au principal acteur.

Les moutons vivent sur ces îles en bandes considérables; avec les produits de la pêche, ils représentent la véritable richesse des habitants. Le mouton est pour eux ce que le phoque est pour le Grœnlandais ou le renne pour le Lapon. J'ai lu dans maints auteurs que la plupart des brebis sont blanches dans les îles septentrionales et noires dans les îles du sud, et que la toison des brebis blanches transpor-

tées sur l'îlot désert de Lille Dimon devient noire à la longue : ce sont des erreurs d'observation. La vérité, c'est que les toisons noires et blanches se mélangent sans règle fixe.

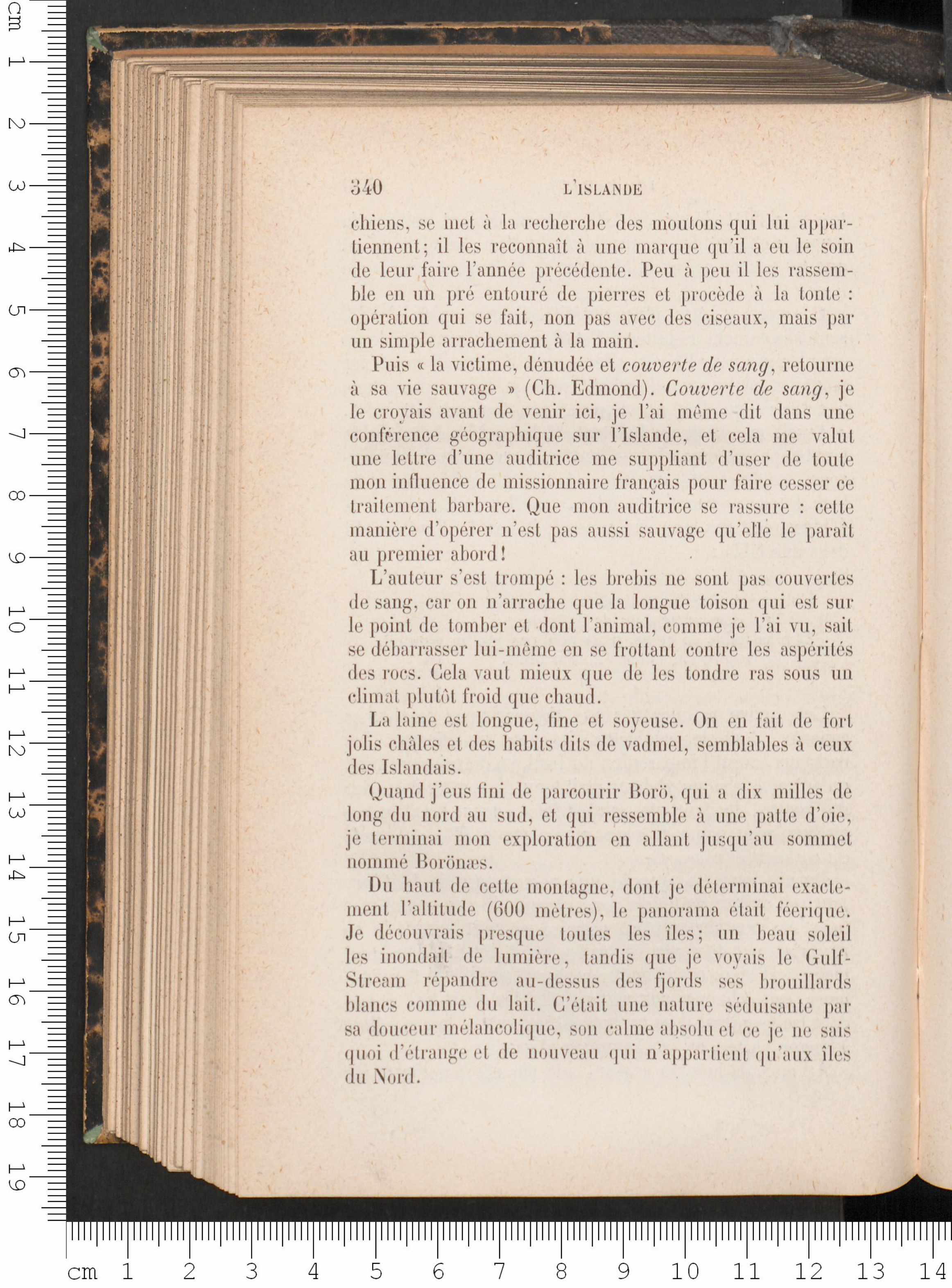
Ces pauvres bêtes, plus maltraitées encore qu'en Islande, sont absolument réduites à l'état sauvage; sans étable et sans hangar pour l'hiver, elles errent continuellement par monts et par vaux, cherchant sous la neige glacée une nourriture qu'elles ne peuvent pas toujours atteindre. « Aussi, me disait un habitant, si les gelées durent plus longtemps que décembre ou janvier, nous en perdons beaucoup, qui meurent de faim, et souvent on trouve alors leur estomac rempli de laine, qu'elles ont mangée. » L'hiver n'est pas leur seul ennemi; le bon La Fontaine dit dans une fable :

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
Un Corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus faible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.

Cela arrive maintes fois aux Færœer pour les jeunes agneaux, dont les squelettes jonchent les champs. Les corbeaux, avant l'importation du fusil, en détruisaient tant, qu'autrefois chaque pêcheur était tenu d'apporter à la cour de justice, le jour de saint Olaüs, deux becs de ces oiseaux, sous peine de payer une amende, dite « amende du corbeau » (*roven fine*).

De nos jours on accorde une récompense de huit *ore* (environ quinze centimes) pour chacun de ces malfaiteurs tués, et, leur chasse étant permise en tout temps, je ne me privai pas de rendre ce service aux habitants. Je réussis même fort bien, car si maître corbeau, aussi rusé là qu'ailleurs, sait échapper aux vieux fusils, les seuls que possèdent les fermiers, il ne connaissait pas encore la canardière à longue portée, et j'en fis un grand carnage.

Au mois de juin, le paysan, aidé par ses parents et ses



chiens, se met à la recherche des moutons qui lui appartiennent; il les reconnaît à une marque qu'il a eu le soin de leur faire l'année précédente. Peu à peu il les rassemble en un pré entouré de pierres et procède à la tonte : opération qui se fait, non pas avec des ciseaux, mais par un simple arrachement à la main.

Puis « la victime, dénudée et *couverte de sang*, retourne à sa vie sauvage » (Ch. Edmond). *Couverte de sang*, je le croyais avant de venir ici, je l'ai même dit dans une conférence géographique sur l'Islande, et cela me valut une lettre d'une auditrice me suppliant d'user de toute mon influence de missionnaire français pour faire cesser ce traitement barbare. Que mon auditrice se rassure : cette manière d'opérer n'est pas aussi sauvage qu'elle le paraît au premier abord!

L'auteur s'est trompé : les brebis ne sont pas couvertes de sang, car on n'arrache que la longue toison qui est sur le point de tomber et dont l'animal, comme je l'ai vu, sait se débarrasser lui-même en se frottant contre les aspérités des rocs. Cela vaut mieux que de les tondre ras sous un climat plutôt froid que chaud.

La laine est longue, fine et soyeuse. On en fait de fort jolis châles et des habits dits de vadmel, semblables à ceux des Islandais.

Quand j'eus fini de parcourir Borö, qui a dix milles de long du nord au sud, et qui ressemble à une patte d'oie, je terminai mon exploration en allant jusqu'au sommet nommé Borönæs.

Du haut de cette montagne, dont je déterminai exactement l'altitude (600 mètres), le panorama était féerique. Je découvrais presque toutes les îles; un beau soleil les inondait de lumière, tandis que je voyais le Gulf-Stream répandre au-dessus des fjords ses brouillards blancs comme du lait. C'était une nature séduisante par sa douceur mélancolique, son calme absolu et ce je ne sais quoi d'étrange et de nouveau qui n'appartient qu'aux îles du Nord.

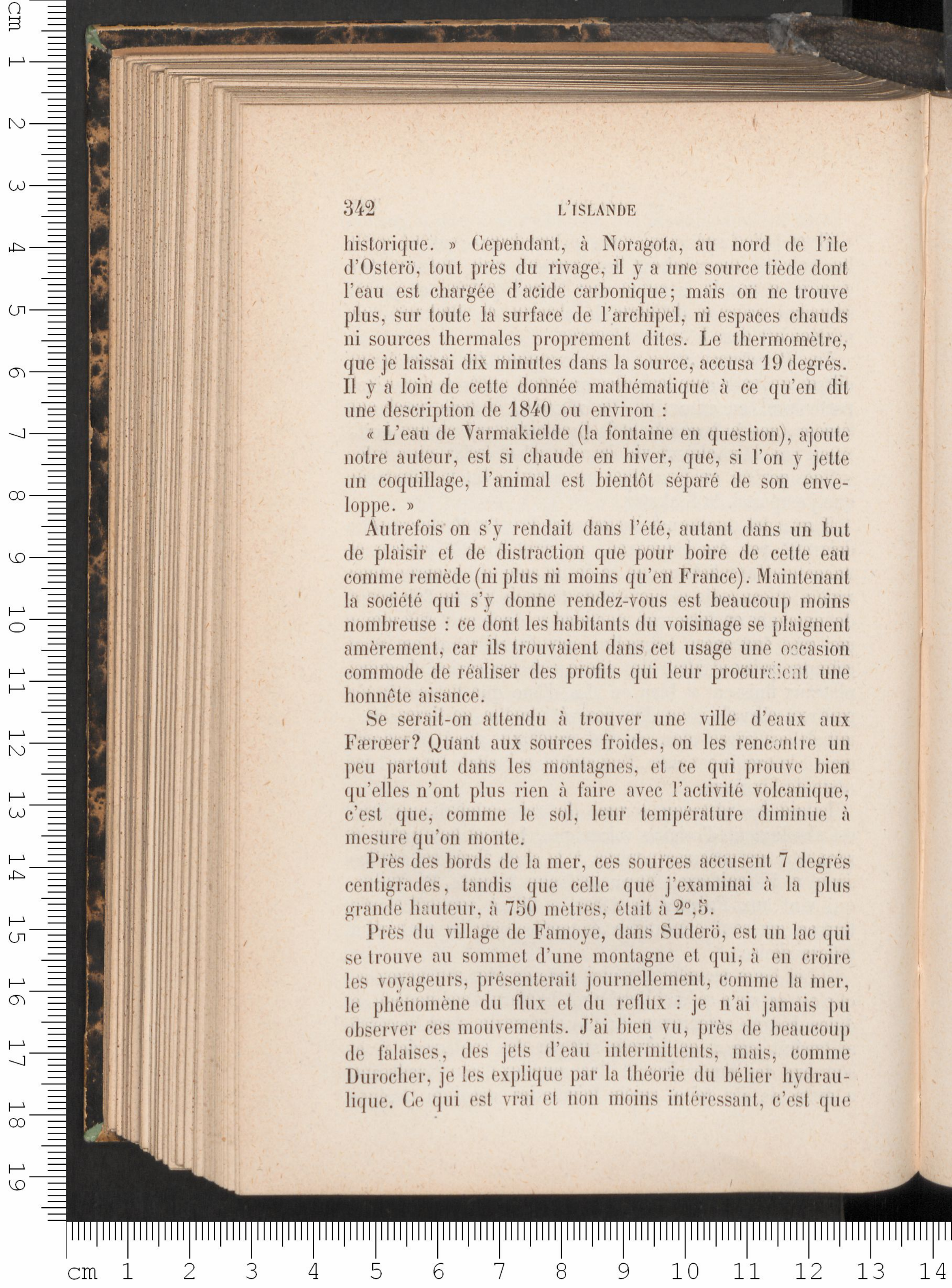
Cette belle lumière ne dura qu'une heure; petit à petit les vapeurs assombrirent les pentes, puis finirent par gagner même le sommet sur lequel j'étais, et je ne retrouvai qu'avec difficulté le chemin de Klaksvig, où m'attendait mon hôte, très inquiet.

Les Færoïens ont une peur exagérée des ascensions; c'était toujours avec surprise ou effroi qu'ils me voyaient partir seul en excursion. Ils n'avaient qu'une confiance limitée dans la boussole et le baromètre qui ne me quittaient pas, et voulaient absolument m'adjoindre un guide. « Vous périrez un jour dans un ravin! » fut la prophétie que j'emportai de Klaksvig.

Toutes les montagnes ont presque la même facture; elles débutent par des pâturages, qui font bientôt place aux mousses et aux lichens; çà et là un mur de rochers vous arrête, et son sosie se représente trois ou quatre fois avant de parvenir au faîte, qui se termine également lui-même par une forteresse naturelle, sur laquelle on ne peut grimper qu'en s'aidant des genoux et des mains. Certains plateaux finissent si bien en dos d'âne que l'on peut s'y mettre à cheval : c'est dire jusqu'à quel point l'arête terminale est vive; c'est ce qui explique aussi pourquoi, quand le temps est clair, l'on embrasse facilement tous les côtés de l'horizon.

Le sol des plateaux, comme du reste celui des vallées, est absolument d'origine volcanique. Les roches qu'on y rencontre appartiennent toutes à la série basique; comme avant moi l'avait constaté un géologue français, R. Bréon, qui vint aux Færœer en 1880, « il est impossible d'y trouver un seul échantillon de roche acide ou seulement intermédiaire.

« Les laves récentes n'y sont pas non plus représentées, et c'est en vain qu'on chercherait la trace d'un cratère ou d'une bouche volcanique. Le feu souterrain, dont l'activité se traduit encore en Islande soit par des coulées de lave, soit par des fumerolles et des sources d'eau bouillante, a cessé de s'y faire sentir longtemps avant la période



historique. » Cependant, à Noragota, au nord de l'île d'Osterö, tout près du rivage, il y a une source tiède dont l'eau est chargée d'acide carbonique; mais on ne trouve plus, sur toute la surface de l'archipel, ni espaces chauds ni sources thermales proprement dites. Le thermomètre, que je laissai dix minutes dans la source, accusa 19 degrés. Il y a loin de cette donnée mathématique à ce qu'en dit une description de 1840 ou environ :

« L'eau de Varmakielde (la fontaine en question), ajoute notre auteur, est si chaude en hiver, que, si l'on y jette un coquillage, l'animal est bientôt séparé de son enveloppe. »

Autrefois on s'y rendait dans l'été, autant dans un but de plaisir et de distraction que pour boire de cette eau comme remède (ni plus ni moins qu'en France). Maintenant la société qui s'y donne rendez-vous est beaucoup moins nombreuse : ce dont les habitants du voisinage se plaignent amèrement, car ils trouvaient dans cet usage une occasion commode de réaliser des profits qui leur procuraient une honnête aisance.

Se serait-on attendu à trouver une ville d'eaux aux Færœer? Quant aux sources froides, on les rencontre un peu partout dans les montagnes, et ce qui prouve bien qu'elles n'ont plus rien à faire avec l'activité volcanique, c'est que, comme le sol, leur température diminue à mesure qu'on monte.

Près des bords de la mer, ces sources accusent 7 degrés centigrades, tandis que celle que j'examinai à la plus grande hauteur, à 750 mètres, était à 2°,5.

Près du village de Famoye, dans Suderö, est un lac qui se trouve au sommet d'une montagne et qui, à en croire les voyageurs, présenterait journellement, comme la mer, le phénomène du flux et du reflux : je n'ai jamais pu observer ces mouvements. J'ai bien vu, près de beaucoup de falaises, des jets d'eau intermittents, mais, comme Durocher, je les explique par la théorie du bélier hydraulique. Ce qui est vrai et non moins intéressant, c'est que

ces nombreuses fontaines (ou étangs), perchées au sommet des plus hauts rochers, sont peuplées de poissons, truites et saumons. Mon compagnon de route, le capitaine Blum, en prit fréquemment sous mes yeux; nous déjeunâmes même une fois de notre pêche sur le faîte de la colline.

Si l'on n'admet pas le *soulèvement* du sol, il reste encore deux moyens pour expliquer le phénomène : d'abord les oiseaux peuvent y laisser choir une proie chargée d'œufs fécondés [1]; ensuite une de ces trombes nommées par les Danois *œs* et qui agitent prodigieusement l'Océan a pu transporter jusqu'à cette altitude tout le poisson qu'elle cachait dans ses flancs.

Le dernier soir que je restai à Klaksvig, il advint un petit incident dont je fus heureux d'être le témoin, parce qu'il m'expliqua pourquoi les chiens, qui, en Islande, encombrent toutes les chaumières, sont si rares dans l'archipel.

Deux habitants se prirent de querelle devant moi, échangeant, autant que je pouvais comprendre, les injures qui, en pareille circonstance, sont de mise sous toutes les latitudes.

Le mot « chien » revenait à chaque instant, ainsi que celui de « mouton ». Bref on alla chez le sénéchal, et là j'appris que la pauvre plaignante possédait un troupeau qui avait été chassé par le chien de l'adversaire.

Les moutons, effrayés, s'étaient dispersés, et il faudrait de longues journées de poursuite pour aller les rejoindre à travers les rochers.

Quel fut le résultat du procès? je l'ignore, mais je sus ainsi pourquoi le nombre des chiens est réglementé, et, par contre-coup, j'eus la raison de l'absence de la maladie de foie causée par les échinocoques.

Les Islandais n'ont qu'à imiter cet exemple, et ils verront

1. Des œufs fécondés au moment où ils sortent peuvent parfaitement rester agglutinés au corps d'une femelle enlevée par un aigle ou par un faucon.

disparaître la maladie hydatique qui les décime encore, sans préjudice de l'apprivoisement des brebis, qui, dans certaines îles lointaines, comme celle de Drangö, deviennent si farouches qu'elles se précipitent quelquefois dans la mer lorsqu'on veut les prendre.

Inversement, il n'y a presque pas de chats dans la Terre de Glace, tandis qu'ici ces animaux pullulent; c'est un fait qui saute aux yeux à la première promenade. Ils sont la ruine des jardins; car, comme les arbres n'existent pas en rase campagne, ils s'en prennent à ceux des villages : dès qu'un arbuste commence à s'élever, ils le dépouillent de son écorce, qu'ils arrachent avec leurs griffes, et tous les troncs sont ainsi égratignés jusqu'à la hauteur de 80 centimètres au-dessus du sol.

Le pasteur de la localité a renoncé pour cela aux essais d'acclimatement qu'il avait entrepris.

Comme il n'y a pas d'hôtel à Klaksvig, j'allai coucher chez un ami du marchand qui me recevait.

Un violent coup de sifflet nous réveilla le lendemain; en nous levant, nous aperçûmes un vapeur danois pénétrant avec majesté dans le fjord.

C'était le courrier *Laura*, qui, arrivant de Copenhague, allait sans doute nous donner des lettres de la patrie, dont nous étions sans nouvelles depuis plus d'un mois. Hélas! par suite d'un malentendu, mes parents et amis avaient tout adressé en Islande, où se rendait le paquebot, et le capitaine n'osa pas prendre sur lui d'ouvrir le sac qui contenait la poste de France. Je vis donc défiler sous mes yeux un navire qui, sans pouvoir me les remettre, portait nouvelles de joie ou nouvelles de mort peut-être! Un seul passager descendit; il rentrait du Danemark, et ce fut lui qui m'apprit l'incendie de l'Opéra-Comique, dont il portait à plus de mille le nombre des victimes : avis qui ne contribua pas peu à augmenter l'inquiétude à laquelle j'étais en proie!

Puis la *Laura* continua vers le nord, où elle ne devait guère tarder à se prendre dans la banquise, pour me laisser

prisonnier sur les îles, comme la suite de ce voyage l'apprendra.

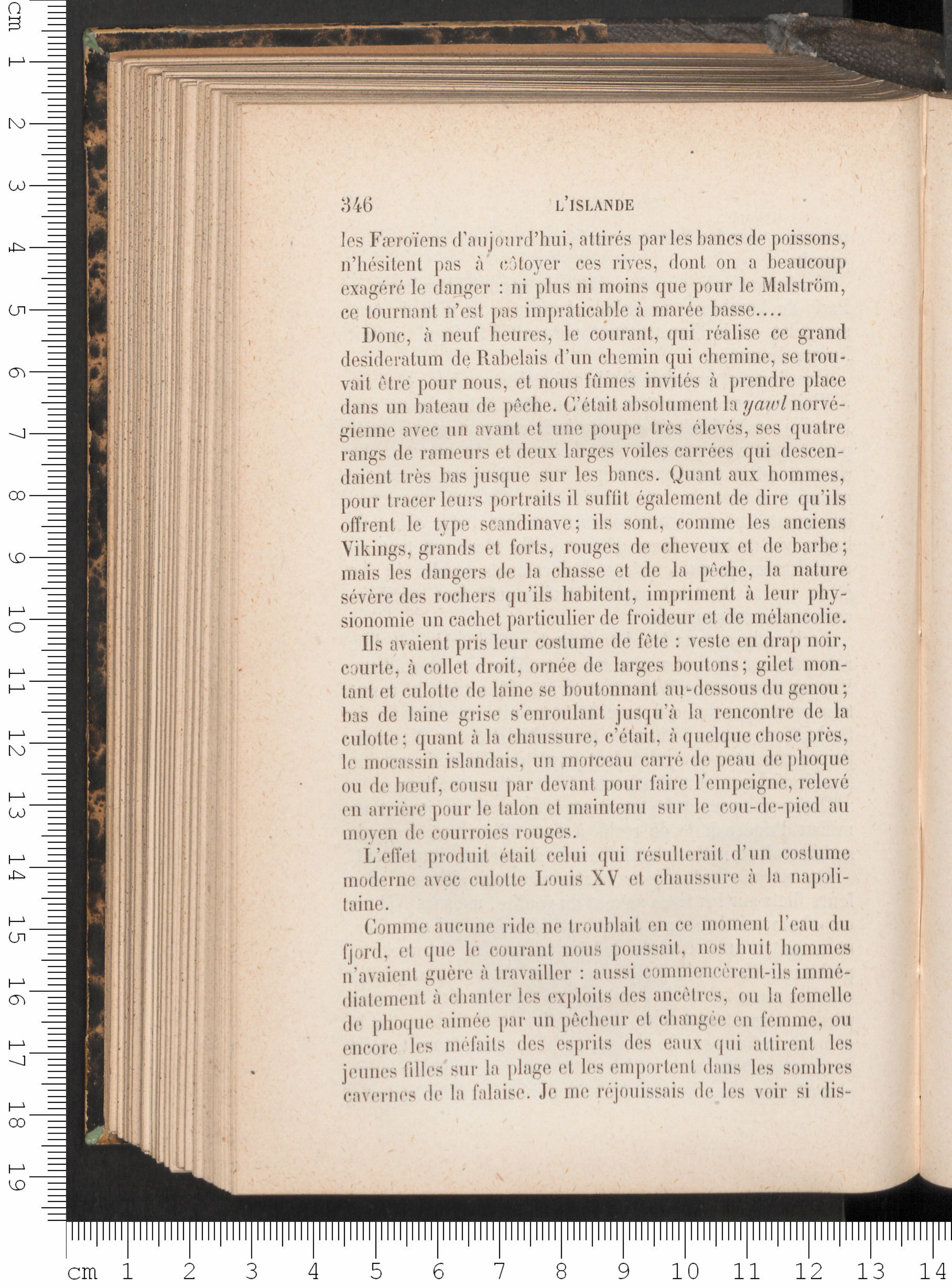
Le dimanche 5 juin, je décidai de gagner Thorshavn, le Paris de l'archipel. Le soleil, chose rare, brillait de tout son éclat, et le thermomètre marquait 11 degrés à huit heures du matin.

Une dame et une demoiselle qui étaient venues en visite à Klaksvig retournaient avec moi. Mon hôte m'avait dit, la veille, qu'il faudrait engager huit rameurs et me tenir prêt à partir au premier signal, à cause du *courant*. Le courant est le premier mot que vous entendrez prononcer quand il s'agira de voyages; c'est en effet une chose très importante que de l'avoir pour soi, au lieu d'être obligé de lutter contre lui à force d'avirons. Ce n'est pas tant au Gulf-Stream, je crois, qu'aux déplacements rapides du flot et du jusant dans ces canaux étroits, qu'il faut attribuer ces *ströms* ou courants.

Le brassiage dans les détroits est considérable, et l'on rencontre en plusieurs places des gouffres ou tourbillons. Il y en a un entre Widerö et Svinö. Plus tard je passai très près de celui qui touche l'extrémité méridionale de Suderö, et, comme j'ai vu le fameux Malström en Norvège, j'ai pu constater que celui dont je parle ne le cède en rien pour la violence, à marée haute, à son frère scandinave.

Il s'accuse par quatre tournants impétueux se jouant au milieu d'une spirale de récifs à fleur d'eau, sur lesquels se briserait en mille éclats la barque du pêcheur imprudent.

On raconte qu'un jour quatre paysans allèrent jeter leurs filets sur les rives mêmes du gouffre, mais les *Nikars* ou « hommes de mer » firent entendre leur cri singulier, et aussitôt une énorme baleine engouffra barques et pêcheurs. Une nuit entière se passa dans ces angoisses cruelles renouvelées de Jonas, et les familles des hommes perdus n'espéraient plus les revoir, lorsqu'au matin le monstre échoua sur le rivage; on le tua, on l'ouvrit, et la foule, stupéfaite, aperçut les quatre paysans couchés sains et saufs dans leur bateau. Mais, malgré la terrible légende,



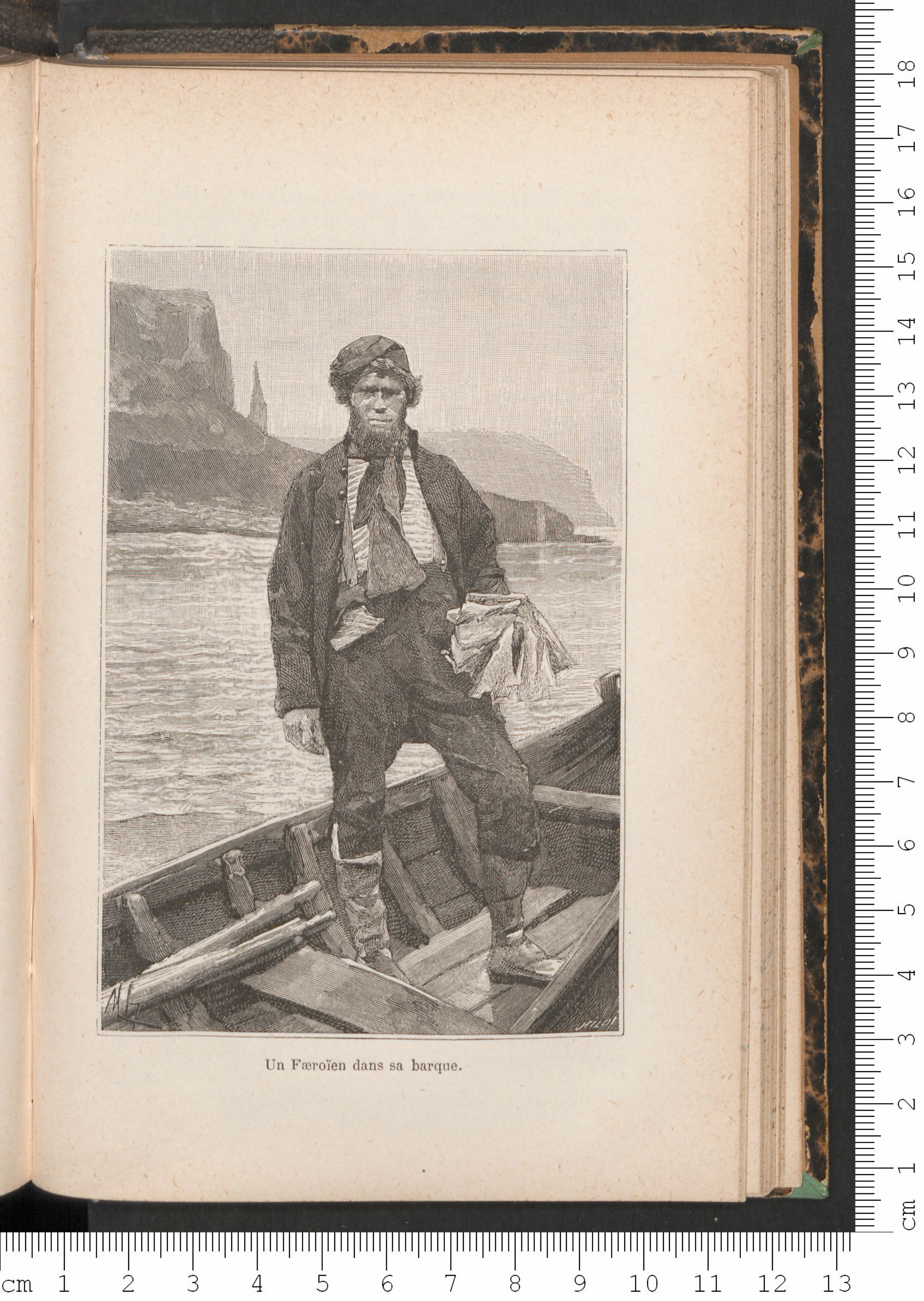
les Færoïens d'aujourd'hui, attirés par les bancs de poissons, n'hésitent pas à côtoyer ces rives, dont on a beaucoup exagéré le danger : ni plus ni moins que pour le Malström, ce tournant n'est pas impraticable à marée basse....

Donc, à neuf heures, le courant, qui réalise ce grand desideratum de Rabelais d'un chemin qui chemine, se trouvait être pour nous, et nous fûmes invités à prendre place dans un bateau de pêche. C'était absolument la *yawl* norvégienne avec un avant et une poupe très élevés, ses quatre rangs de rameurs et deux larges voiles carrées qui descendaient très bas jusque sur les bancs. Quant aux hommes, pour tracer leurs portraits il suffit également de dire qu'ils offrent le type scandinave; ils sont, comme les anciens Vikings, grands et forts, rouges de cheveux et de barbe; mais les dangers de la chasse et de la pêche, la nature sévère des rochers qu'ils habitent, impriment à leur physionomie un cachet particulier de froideur et de mélancolie.

Ils avaient pris leur costume de fête : veste en drap noir, courte, à collet droit, ornée de larges boutons; gilet montant et culotte de laine se boutonnant au-dessous du genou; bas de laine grise s'enroulant jusqu'à la rencontre de la culotte; quant à la chaussure, c'était, à quelque chose près, le mocassin islandais, un morceau carré de peau de phoque ou de bœuf, cousu par devant pour faire l'empeigne, relevé en arrière pour le talon et maintenu sur le cou-de-pied au moyen de courroies rouges.

L'effet produit était celui qui résulterait d'un costume moderne avec culotte Louis XV et chaussure à la napolitaine.

Comme aucune ride ne troublait en ce moment l'eau du fjord, et que le courant nous poussait, nos huit hommes n'avaient guère à travailler : aussi commencèrent-ils immédiatement à chanter les exploits des ancêtres, ou la femelle de phoque aimée par un pêcheur et changée en femme, ou encore les méfaits des esprits des eaux qui attirent les jeunes filles sur la plage et les emportent dans les sombres cavernes de la falaise. Je me réjouissais de les voir si dis-



Un Færoïen dans sa barque.

pos, j'étais heureux aussi de faire connaissance avec le sentiment musical des Færoïens, et malgré moi je me revoyais dans le golfe de Naples, où souvent je m'étais assoupi en barque, bercé par les chansons mélodieuses des rameurs. Hélas! l'illusion ne fut pas de longue durée : jamais voix plus rauque, plus stridente, plus désagréable, ne sortit d'une poitrine humaine; c'était une horrible cacophonie, une véritable crécelle.

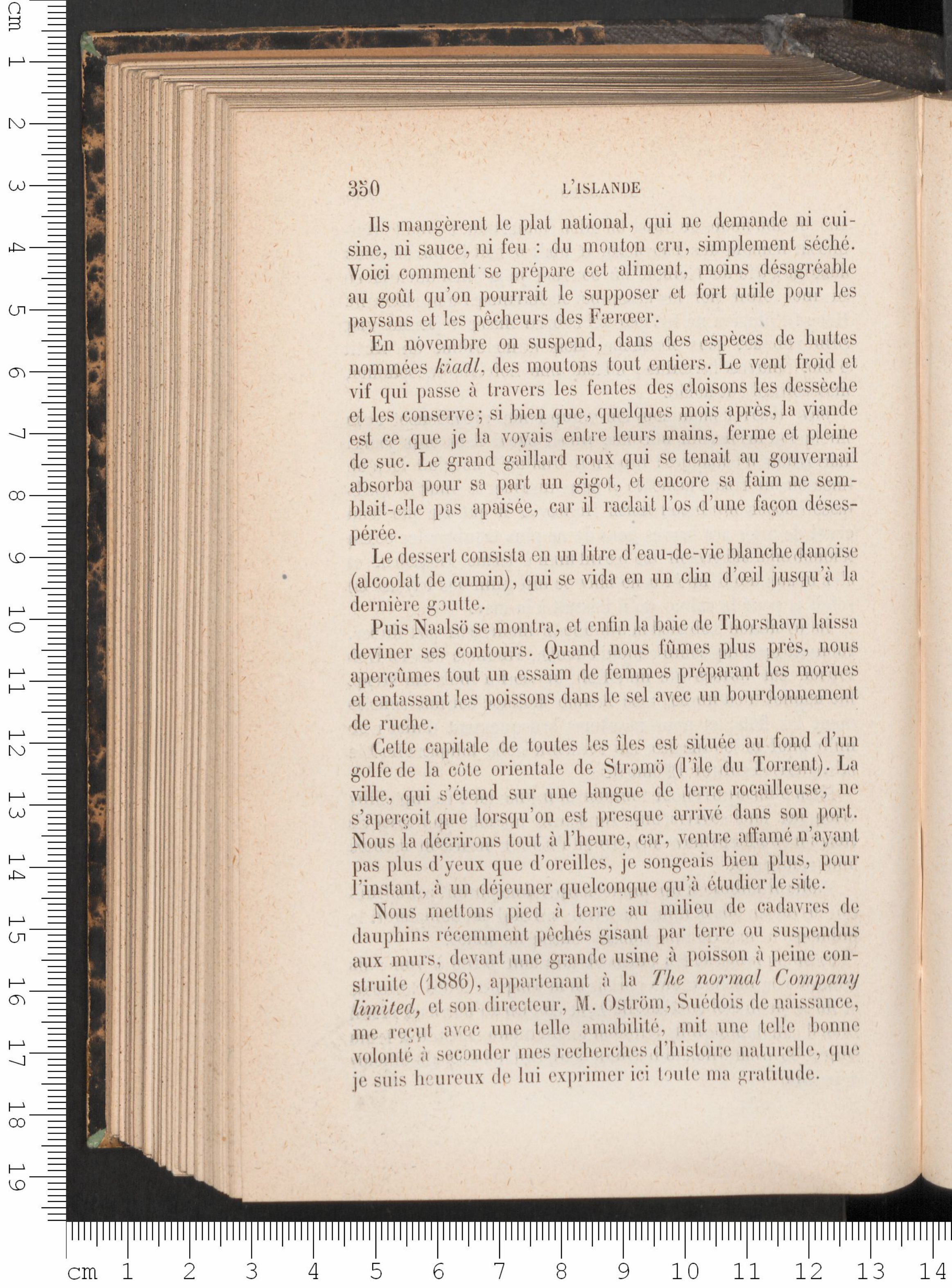
Mes deux compagnes de voyage me regardèrent avec terreur et ne purent que lire pareil effroi dans mes yeux. Impossible d'échapper! nous n'avions qu'à courber la tête, entendre le moins possible et nous résigner à souffrir quelques heures ce désagrément imprévu. Il eût été par trop cruel de prier ces braves gens de ne plus troubler les échos d'alentour; sûrement ils chantaient à notre intention, et c'était une manière de remercier le ciel pour ses rayons de soleil et pour le calme qu'il laissait à la mer.

Cette douce navigation ne devait cependant pas durer. Comme nous arrivions en plein océan, vis-à-vis du cap Miavenæs, sur Osterö (île de l'Est), le vent s'éleva du large, les vagues s'enflèrent, une brume épaisse couvrit rapidement les flots, et nous passâmes brusquement d'une mer qui rappelait les canaux de Venise à celle toujours irritée et sombre des côtes d'Islande.

Mais à quelque chose tourmente fut bonne : les bateliers cessèrent leur désagréable musique, n'ayant pas trop de tous leurs efforts pour amortir le choc des lames et vaincre leur résistance.

Malheureusement les pauvres dames ne purent pas apprécier le calme laissé à nos oreilles : un mal pis remplaçait le premier, le mal de mer venait d'entrer en scène.

Pour le moment les rameurs faisaient peine à voir : de grosses gouttes de sueur perlaient le long de leurs tempes, et ils se passaient continuellement de l'un à l'autre un grand baril d'eau douce qu'ils tenaient longtemps suspendu à leurs lèvres. Ils profitèrent cependant d'un instant d'accalmie pour déjeuner.



Ils mangèrent le plat national, qui ne demande ni cuisine, ni sauce, ni feu : du mouton cru, simplement séché. Voici comment se prépare cet aliment, moins désagréable au goût qu'on pourrait le supposer et fort utile pour les paysans et les pêcheurs des Færœer.

En novembre on suspend, dans des espèces de huttes nommées *kiadl*, des moutons tout entiers. Le vent froid et vif qui passe à travers les fentes des cloisons les dessèche et les conserve ; si bien que, quelques mois après, la viande est ce que je la voyais entre leurs mains, ferme et pleine de suc. Le grand gaillard roux qui se tenait au gouvernail absorba pour sa part un gigot, et encore sa faim ne semblait-elle pas apaisée, car il raclait l'os d'une façon désespérée.

Le dessert consista en un litre d'eau-de-vie blanche danoise (alcoolat de cumin), qui se vida en un clin d'œil jusqu'à la dernière goutte.

Puis Naalsö se montra, et enfin la baie de Thorshavn laissa deviner ses contours. Quand nous fûmes plus près, nous aperçûmes tout un essaim de femmes préparant les morues et entassant les poissons dans le sel avec un bourdonnement de ruche.

Cette capitale de toutes les îles est située au fond d'un golfe de la côte orientale de Strømö (l'île du Torrent). La ville, qui s'étend sur une langue de terre rocailleuse, ne s'aperçoit que lorsqu'on est presque arrivé dans son port. Nous la décrirons tout à l'heure, car, ventre affamé n'ayant pas plus d'yeux que d'oreilles, je songeais bien plus, pour l'instant, à un déjeuner quelconque qu'à étudier le site.

Nous mettons pied à terre au milieu de cadavres de dauphins récemment pêchés gisant par terre ou suspendus aux murs, devant une grande usine à poisson à peine construite (1886), appartenant à la *The normal Company limited*, et son directeur, M. Oström, Suédois de naissance, me reçut avec une telle amabilité, mit une telle bonne volonté à seconder mes recherches d'histoire naturelle, que je suis heureux de lui exprimer ici toute ma gratitude.



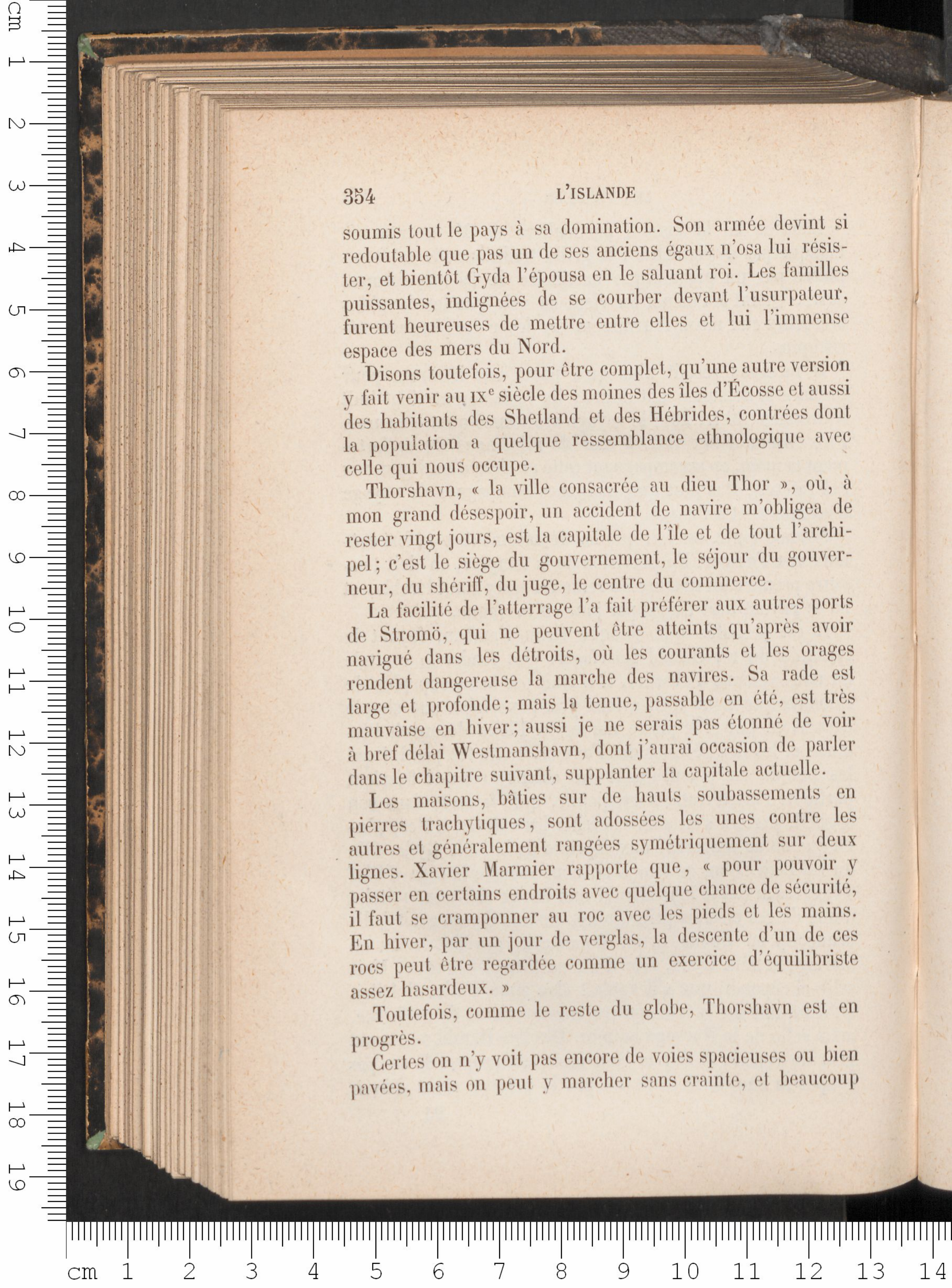
Arrivée des dauphins morts à la maison de M. Oström.

L'entrée de la maison particulière de M. Oström ne manque pas d'originalité : la grille traditionnelle est remplacée par un gigantesque maxillaire de baleine formant ogive. Quant à l'usine, on vient de voir que les dauphins accrochés aux murs fournissent un décor des plus caractéristiques.

Il ne nous restait plus qu'à payer nos hommes pour prendre le déjeuner tant désiré ; ils réclamèrent vingt-huit couronnes (39 fr. 20) ; le voyage avait duré quatre heures. Puis chacun d'eux vint, à tour de rôle, nous serrer fortement la main, en accompagnant cette étreinte d'un vigoureux *tak* (merci). Pas plus que moi, mes compagnes de voyage n'échappèrent à l'usage.

Somme toute, on voit que les déplacements sont fort coûteux aux Færœer. En prévision de la tempête, on doit toujours prendre un nombre de rameurs assez considérable, et ils se payent huit francs par jour en moyenne.

Il est probable que lorsque Grim Kamban, fuyant la tyrannie du roi Harald Haarfager, vint fonder la capitale où nous venions d'aborder, il n'avait pas beaucoup plus de rameurs que nous n'en avions pris pour faire une simple excursion. Car si le pirate norvégien Floke découvrit l'Islande et les îles désertes des Færœer, ce ne fut pas lui qui les peupla en y entraînant des colons ; ceux-ci faisaient partie de l'aristocratie norvégienne, qui, froissée dans son orgueil, préféra s'en aller chercher les volcans arides, plutôt que de se soumettre aux caprices de la belle Gyda, fille du roi Erik. Dans ce temps-là, nous raconte la saga d'Olaf Tryggvason (tome Ier), Harald aux beaux cheveux, roitelet d'une de ces étroites principautés comme il y en avait jadis beaucoup en Suède et en Danemark, osa demander en mariage la fière Gyda, fille d'un puissant monarque. Mais celle-ci répondit que s'il voulait être aimé d'elle, il fallait qu'il lui mît sur la tête non pas une couronne de duchesse, mais celle de la Norvège entière. Dès lors Harald ne connut plus de repos : il fait le vœu assez malpropre de ne pas couper sa chevelure et de ne pas la peigner avant d'avoir



soumis tout le pays à sa domination. Son armée devint si redoutable que pas un de ses anciens égaux n'osa lui résister, et bientôt Gyda l'épousa en le saluant roi. Les familles puissantes, indignées de se courber devant l'usurpateur, furent heureuses de mettre entre elles et lui l'immense espace des mers du Nord.

Disons toutefois, pour être complet, qu'une autre version y fait venir au IXe siècle des moines des îles d'Écosse et aussi des habitants des Shetland et des Hébrides, contrées dont la population a quelque ressemblance ethnologique avec celle qui nous occupe.

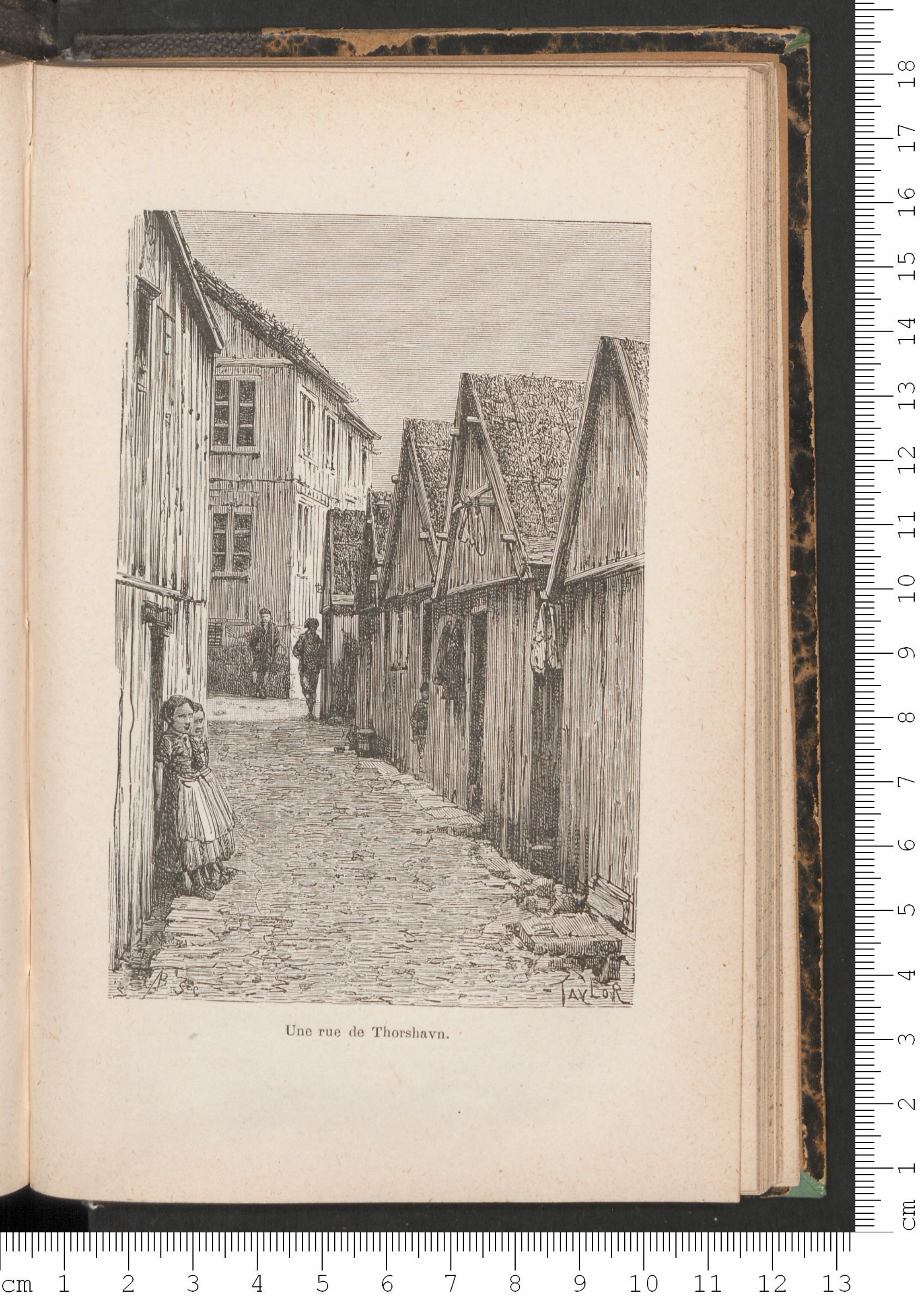
Thorshavn, « la ville consacrée au dieu Thor », où, à mon grand désespoir, un accident de navire m'obligea de rester vingt jours, est la capitale de l'île et de tout l'archipel ; c'est le siège du gouvernement, le séjour du gouverneur, du shériff, du juge, le centre du commerce.

La facilité de l'atterrage l'a fait préférer aux autres ports de Stromö, qui ne peuvent être atteints qu'après avoir navigué dans les détroits, où les courants et les orages rendent dangereuse la marche des navires. Sa rade est large et profonde ; mais la tenue, passable en été, est très mauvaise en hiver ; aussi je ne serais pas étonné de voir à bref délai Westmanshavn, dont j'aurai occasion de parler dans le chapitre suivant, supplanter la capitale actuelle.

Les maisons, bâties sur de hauts soubassements en pierres trachytiques, sont adossées les unes contre les autres et généralement rangées symétriquement sur deux lignes. Xavier Marmier rapporte que, « pour pouvoir y passer en certains endroits avec quelque chance de sécurité, il faut se cramponner au roc avec les pieds et les mains. En hiver, par un jour de verglas, la descente d'un de ces rocs peut être regardée comme un exercice d'équilibriste assez hasardeux. »

Toutefois, comme le reste du globe, Thorshavn est en progrès.

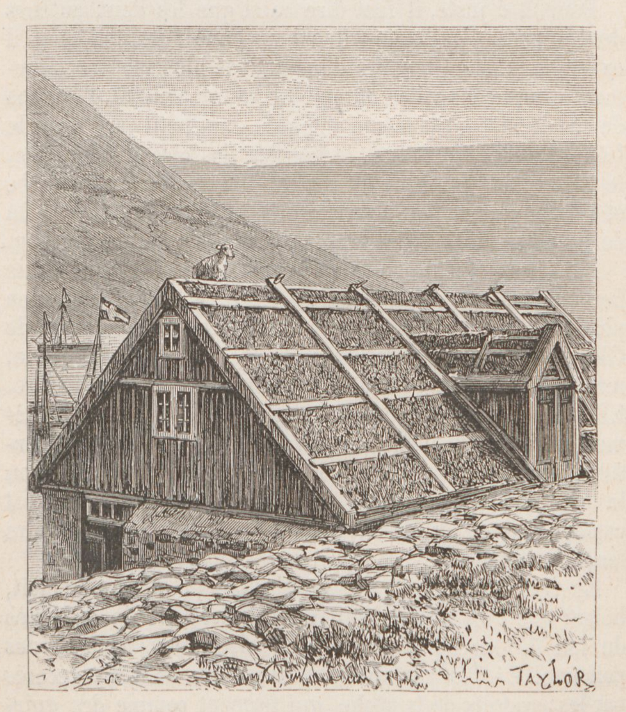
Certes on n'y voit pas encore de voies spacieuses ou bien pavées, mais on peut y marcher sans crainte, et beaucoup



Une rue de Thorshavn.

de petites villes du fond de l'Auvergne envieraient la structure actuelle de cette capitale.

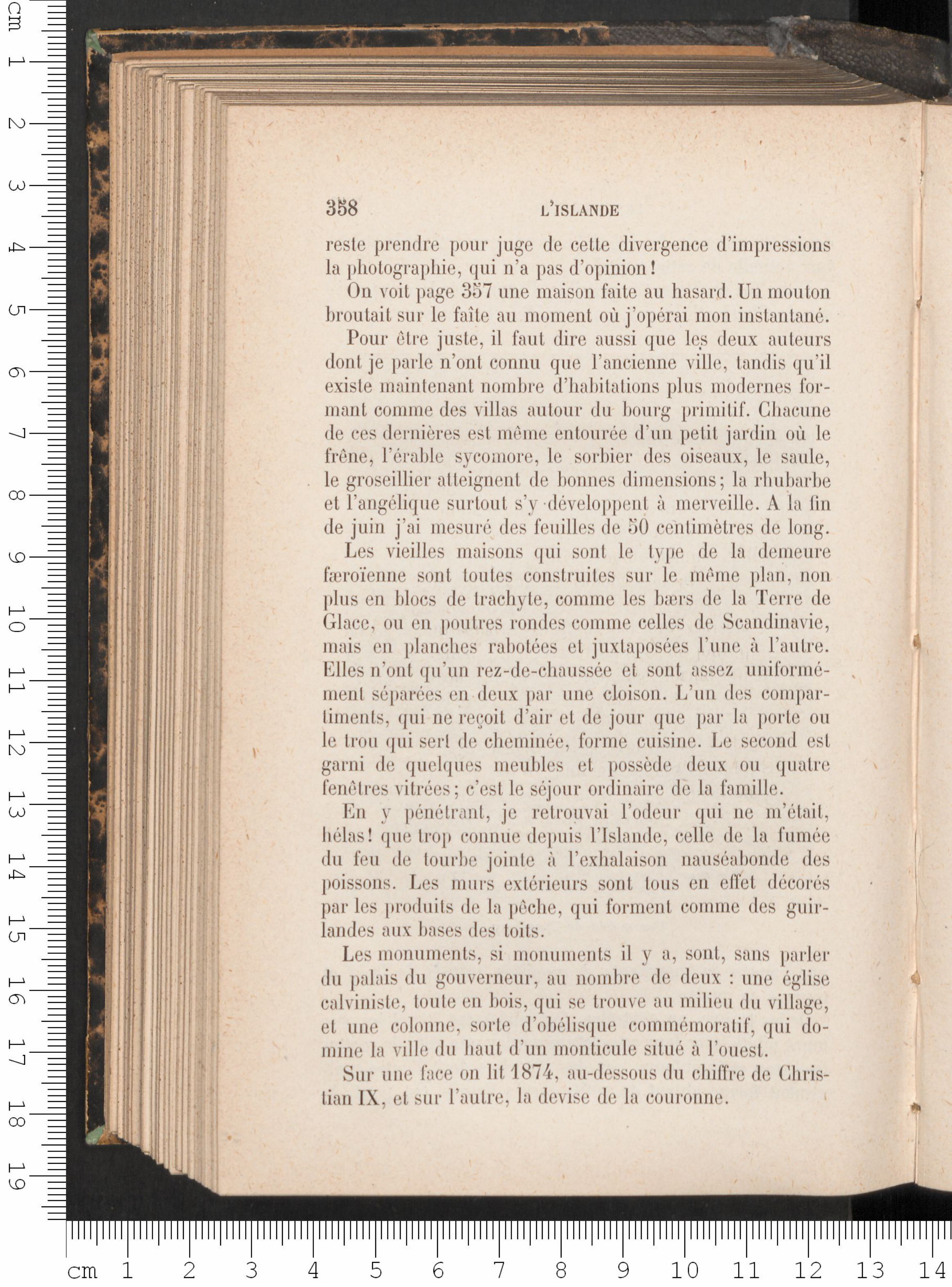
Il me fut également impossible d'approuver la comparaison de Charles Edmond, qui considère les maisons comme



Une maison de Thorshavn.

une rangée de mendiants déguenillés, transis de froid et mornes de misère.

Je les trouve, au contraire, fort plaisantes, perchées sur leurs pilotis avec leur couverture verdoyante faite de mottes de gazon et maintenue par des planches dont l'entre-croisement forme autant de petits carrés fleuris. On peut du



reste prendre pour juge de cette divergence d'impressions la photographie, qui n'a pas d'opinion !

On voit page 357 une maison faite au hasard. Un mouton broutait sur le faîte au moment où j'opérai mon instantané.

Pour être juste, il faut dire aussi que les deux auteurs dont je parle n'ont connu que l'ancienne ville, tandis qu'il existe maintenant nombre d'habitations plus modernes formant comme des villas autour du bourg primitif. Chacune de ces dernières est même entourée d'un petit jardin où le frêne, l'érable sycomore, le sorbier des oiseaux, le saule, le groseillier atteignent de bonnes dimensions ; la rhubarbe et l'angélique surtout s'y développent à merveille. A la fin de juin j'ai mesuré des feuilles de 50 centimètres de long.

Les vieilles maisons qui sont le type de la demeure færoïenne sont toutes construites sur le même plan, non plus en blocs de trachyte, comme les bærs de la Terre de Glace, ou en poutres rondes comme celles de Scandinavie, mais en planches rabotées et juxtaposées l'une à l'autre. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont assez uniformément séparées en deux par une cloison. L'un des compartiments, qui ne reçoit d'air et de jour que par la porte ou le trou qui sert de cheminée, forme cuisine. Le second est garni de quelques meubles et possède deux ou quatre fenêtres vitrées ; c'est le séjour ordinaire de la famille.

En y pénétrant, je retrouvai l'odeur qui ne m'était, hélas ! que trop connue depuis l'Islande, celle de la fumée du feu de tourbe jointe à l'exhalaison nauséabonde des poissons. Les murs extérieurs sont tous en effet décorés par les produits de la pêche, qui forment comme des guirlandes aux bases des toits.

Les monuments, si monuments il y a, sont, sans parler du palais du gouverneur, au nombre de deux : une église calviniste, toute en bois, qui se trouve au milieu du village, et une colonne, sorte d'obélisque commémoratif, qui domine la ville du haut d'un monticule situé à l'ouest.

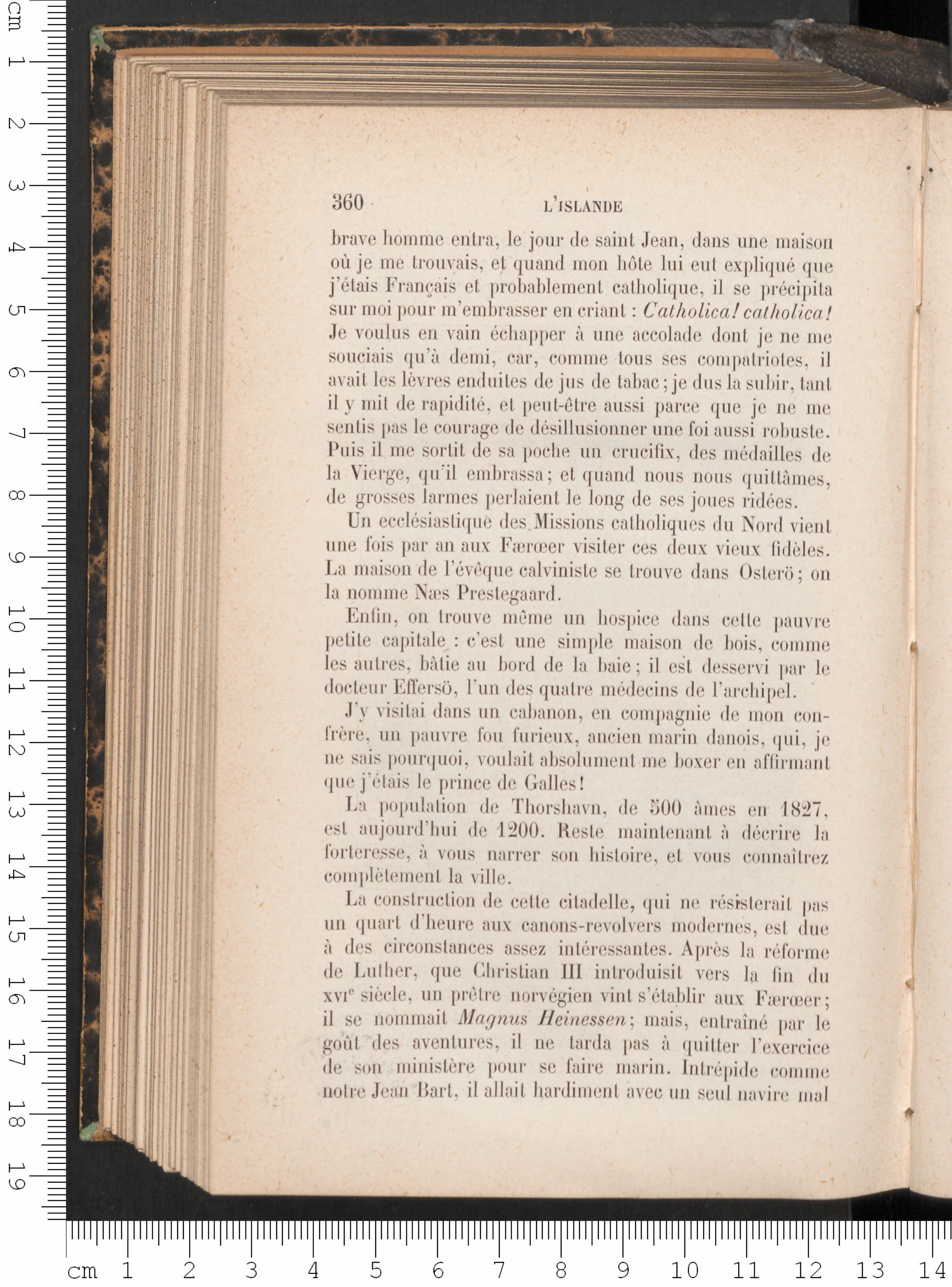
Sur une face on lit 1874, au-dessous du chiffre de Christian IX, et sur l'autre, la devise de la couronne.

Au pied de cette nouvelle et artificielle *aiguille de Cléopâtre* j'ai photographié la jeunesse de Thorshavn. Sauf un, tous ces gamins sont coiffés du bonnet phrygien national.



Obélisque à Thorshavn.

L'église, que l'on peut voir sur la gravure en arrière de l'école royale ou latine, dessert à la fois le culte catholique et le culte protestant sans que le contact de ces deux religions sœurs ait jamais entraîné de conflit. Du reste, le nombre des catholiques est, en 1887, réduit à deux, une dame et un vieillard de soixante-dix ans, qui me fut présenté. Ce



brave homme entra, le jour de saint Jean, dans une maison où je me trouvais, et quand mon hôte lui eut expliqué que j'étais Français et probablement catholique, il se précipita sur moi pour m'embrasser en criant : *Catholica! catholica!* Je voulus en vain échapper à une accolade dont je ne me souciais qu'à demi, car, comme tous ses compatriotes, il avait les lèvres enduites de jus de tabac ; je dus la subir, tant il y mit de rapidité, et peut-être aussi parce que je ne me sentis pas le courage de désillusionner une foi aussi robuste. Puis il me sortit de sa poche un crucifix, des médailles de la Vierge, qu'il embrassa ; et quand nous nous quittâmes, de grosses larmes perlaient le long de ses joues ridées.

Un ecclésiastique des Missions catholiques du Nord vient une fois par an aux Færœer visiter ces deux vieux fidèles. La maison de l'évêque calviniste se trouve dans Osterö ; on la nomme Næs Prestegaard.

Enfin, on trouve même un hospice dans cette pauvre petite capitale : c'est une simple maison de bois, comme les autres, bâtie au bord de la baie ; il est desservi par le docteur Effersö, l'un des quatre médecins de l'archipel.

J'y visitai dans un cabanon, en compagnie de mon confrère, un pauvre fou furieux, ancien marin danois, qui, je ne sais pourquoi, voulait absolument me boxer en affirmant que j'étais le prince de Galles!

La population de Thorshavn, de 500 âmes en 1827, est aujourd'hui de 1200. Reste maintenant à décrire la forteresse, à vous narrer son histoire, et vous connaîtrez complètement la ville.

La construction de cette citadelle, qui ne résisterait pas un quart d'heure aux canons-revolvers modernes, est due à des circonstances assez intéressantes. Après la réforme de Luther, que Christian III introduisit vers la fin du XVIe siècle, un prêtre norvégien vint s'établir aux Færœer ; il se nommait *Magnus Heinessen* ; mais, entraîné par le goût des aventures, il ne tarda pas à quitter l'exercice de son ministère pour se faire marin. Intrépide comme notre Jean Bart, il allait hardiment avec un seul navire mal



L'église et l'école latine de Thorshavn.

armé et quelques hommes d'équipage donner la chasse aux flibustiers anglais, allemands, voire même turcs, qui infestaient à cette époque la mer du Nord. Mais, craignant que les pirates ne vinssent l'attaquer dans sa propre retraite, il voulut défendre la ville par une forteresse : telle est l'origine du bastion garni de vieilles pièces d'artillerie que l'on voit encore aujourd'hui s'élever à l'entrée du port et commander la rade. Bientôt le renom du héros des îles parvint jusqu'à la cour du roi Frédéric II, et ce monarque, pour récompenser Magnus, lui confia une corvette danoise, faveur qui occasionna dans la suite la mort de l'infortuné soldat. Plus que jamais, notre héros recommença à purger le pays des forbans qui l'infestaient, et fut assez habile pour s'emparer d'un vaisseau anglais qui s'enfuyait chargé de marchandises volées aux Færœer.

Les Anglais réclamèrent, affirmant que leur chargement provenait des îles Shetland, et finirent par faire accuser de piraterie l'ennemi des pirates lui-même. Les compatriotes jaloux, qui ne manquent jamais de porter envie à ceux qui réussissent, insistèrent et finirent par faire condamner et exécuter celui qui avait si souvent châtié les flibustiers anglais pour leurs brigandages maritimes. Ce crime judiciaire eut lieu en 1589. Bientôt le mensonge fut constaté, la mémoire du martyr réhabilitée, le juge qui l'avait condamné cruellement puni. Mais il n'était plus temps. Les pêcheurs ne pouvaient que conserver le souvenir du constructeur du fort de Thorshavn et assurer à leur brave défenseur l'immortalité qu'il méritait par des chants traditionnels consacrant ses exploits. Un jour je pris part à une danse où, la main dans la main, et tournant en rond, nous vantions les hauts faits de Magnus Heinessen.

En 1803 une frégate anglaise entrée *sous pavillon français* encloua sans résistance, grâce à cette ruse digne du cheval de Troie, les quelques canons qui s'y trouvaient, et emmena prisonniers vingt-quatre pêcheurs. « L'histoire, dit Marmier, ne nous a pas conservé le nom de ces braves qui s'en vinrent avec tant d'audace, dans une mer paisible,

masqués par un pavillon étranger, qui eurent la gloire de faire prisonniers vingt-quatre pêcheurs, de descendre en plein jour sur une terre sans défense et de dévaster un bastion abandonné. Il faut croire que les annales maritimes anglaises sont, à cet égard, plus complètes que celles des Færœer. Les héros de cette glorieuse campagne doivent être inscrits tout près de ceux qui, dans un temps d'armistice, sans aucune déclaration de guerre, s'en allèrent un matin incendier la flotte de Copenhague. »

Depuis la mort inique du prêtre-marin, les fortifications n'ont donc plus servi. Elles abritent maintenant une dizaine de soldats færoïens habillés à la danoise, chargés de signaler les navires, de prendre des observations météorologiques et au besoin de rétablir la paix si une rixe éclatait dans l'archipel. L'Angleterre a occupé ces îles jusqu'en 1814, année où elle les abandonna, dédaignant sans doute leur faible valeur commerciale. Par le traité de Kiel, le Danemark, en cédant à la Suède le royaume de Norvège, se réserva le Grœnland, les Færœer et l'Islande. Actuellement l'archipel est presque une terre danoise; tous les habitants comprennent et parlent le danois, ont le même drapeau, la même monnaie. Il est cependant bon de faire observer que la langue des paysans est un dialecte de l'ancienne langue norvégienne, mélangé d'islandais, d'anglais et de danois.

Primitivement le commerce était libre, les Færoïens, malgré le danger d'une pareille navigation, s'en allaient eux-mêmes jusque sur les côtes de la Scandinavie pour échanger les productions de leurs îles contre celles qu'ils n'avaient pas chez eux. Plus tard, à la suite de tempêtes où maintes barques périrent successivement, ils renoncèrent à ces excursions lointaines et habituèrent les négociants des villes hanséatiques à venir chaque été acheter leur poisson, leur huile, leur laine, etc. Tout était donc pour le mieux; l'échange de denrées était assuré sans qu'ils eussent pour cela à braver la mort; mais, un beau jour, Frédéric II, trouvant apparemment que la misère, l'isolement, le danger incessant ne suffisaient pas à ses sujets,

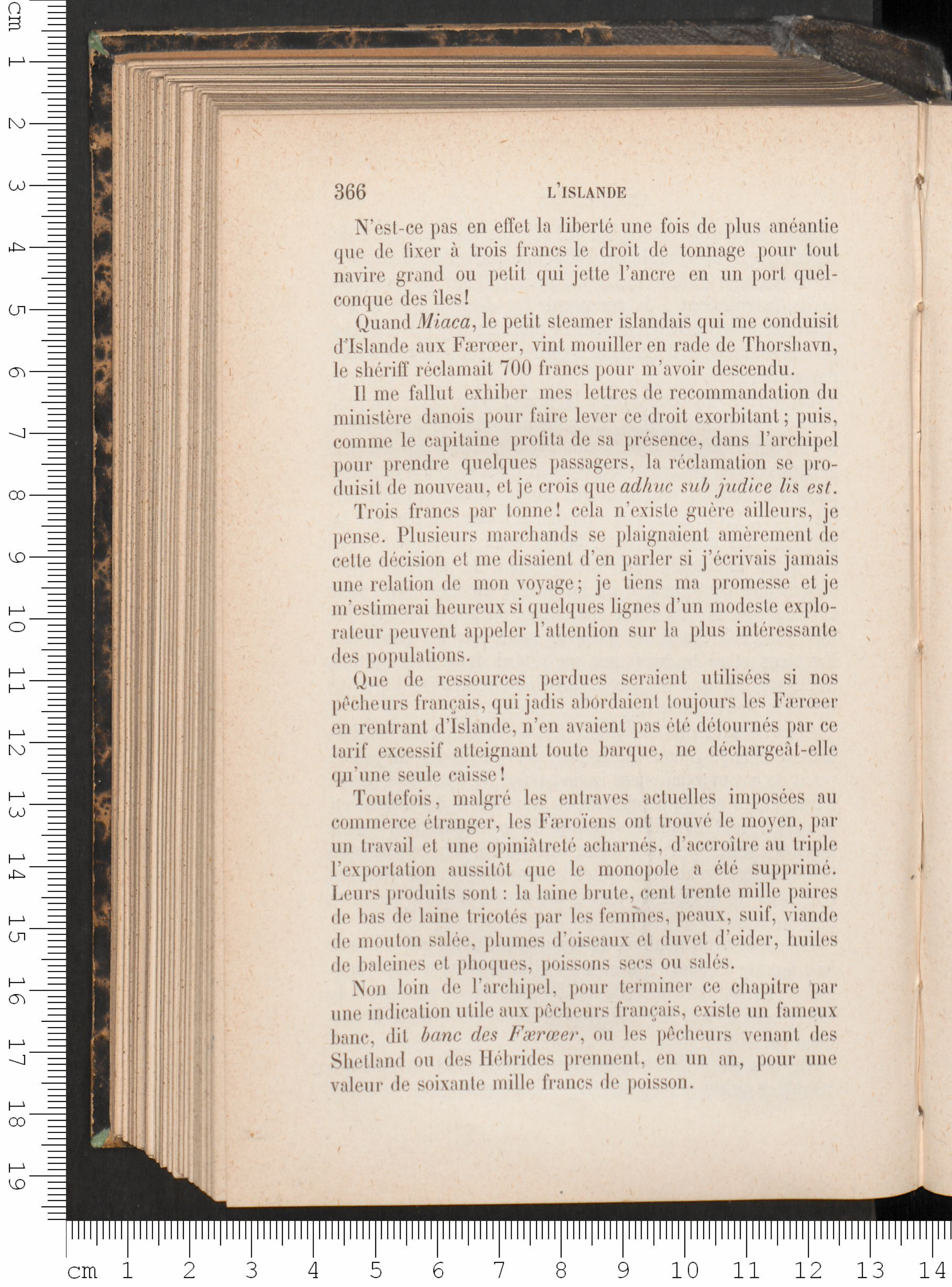
monopolisa tout le commerce et l'afferma à une société de Hambourg. Pour comble, en 1834, une nouvelle ordonnance prescrivit une diminution de 50 pour 100 sur les produits qu'ils fourniraient à la compagnie, et décréta que si les habitants essayaient de vendre le moindre objet à d'autres qu'à la compagnie, ils seraient traduits devant le juge comme des malfaiteurs.

Un paysan fut condamné à la prison pour avoir troqué, avec des pêcheurs anglais, du poisson contre quelques bouteilles d'eau-de-vie. Une femme ayant donné à un matelot de Dunkerque quelques châles de vadmel en échange d'une paire de boucles d'oreilles fut punie d'une amende de 60 francs. Bien plus, pour mieux affirmer encore que la politique du gouvernement danois était fermement résolue à les maintenir dans une situation de pauvreté et de dépendance continuelles, ils ne purent obtenir la permission de recevoir en hiver des lettres ou des journaux des îles Shetland. Aussi le découragement envahit l'âme des Færoïens et se traduisit par un retard dans leur culture intellectuelle, qui contraste singulièrement avec l'activité littéraire des Islandais.

Chez les habitants de l'archipel, à part l'histoire de la citadelle que nous venons de conter, point de récits du passé; point de ces merveilleuses sagas; point de traditions populaires fixées sur le parchemin ou transmises de bouche en bouche durant les veillées autour du foyer paternel. Leurs légendes sont empruntées aux voisins. La préoccupation de la vie matérielle absorba toutes les minutes de ces victimes résignées de la hideuse loi du monopole et paralysa toute leur initiative.

Or savez-vous combien de temps dura la loi qui obligeait une femme à vendre 2 francs un gilet de laine tricoté? Jusqu'en 1874, date inscrite au-dessous de la couronne de Christian IX (voir la photographie de l'obélisque de Thorshavn, p. 359).

De nos jours, le commerce est *libre*; mais un décret a rétabli ce qu'un autre plus libéral avait accordé.



N'est-ce pas en effet la liberté une fois de plus anéantie que de fixer à trois francs le droit de tonnage pour tout navire grand ou petit qui jette l'ancre en un port quelconque des îles!

Quand *Miaca*, le petit steamer islandais qui me conduisit d'Islande aux Færœer, vint mouiller en rade de Thorshavn, le shériff réclamait 700 francs pour m'avoir descendu.

Il me fallut exhiber mes lettres de recommandation du ministère danois pour faire lever ce droit exorbitant; puis, comme le capitaine profita de sa présence, dans l'archipel pour prendre quelques passagers, la réclamation se produisit de nouveau, et je crois que *adhuc sub judice lis est.*

Trois francs par tonne! cela n'existe guère ailleurs, je pense. Plusieurs marchands se plaignaient amèrement de cette décision et me disaient d'en parler si j'écrivais jamais une relation de mon voyage; je tiens ma promesse et je m'estimerai heureux si quelques lignes d'un modeste explorateur peuvent appeler l'attention sur la plus intéressante des populations.

Que de ressources perdues seraient utilisées si nos pêcheurs français, qui jadis abordaient toujours les Færœer en rentrant d'Islande, n'en avaient pas été détournés par ce tarif excessif atteignant toute barque, ne déchargeât-elle qu'une seule caisse!

Toutefois, malgré les entraves actuelles imposées au commerce étranger, les Færoïens ont trouvé le moyen, par un travail et une opiniâtreté acharnés, d'accroître au triple l'exportation aussitôt que le monopole a été supprimé. Leurs produits sont : la laine brute, cent trente mille paires de bas de laine tricotés par les femmes, peaux, suif, viande de mouton salée, plumes d'oiseaux et duvet d'eider, huiles de baleines et phoques, poissons secs ou salés.

Non loin de l'archipel, pour terminer ce chapitre par une indication utile aux pêcheurs français, existe un fameux banc, dit *banc des Færœer*, où les pêcheurs venant des Shetland ou des Hébrides prennent, en un an, pour une valeur de soixante mille francs de poisson.

CHAPITRE XIX

LE RETOUR

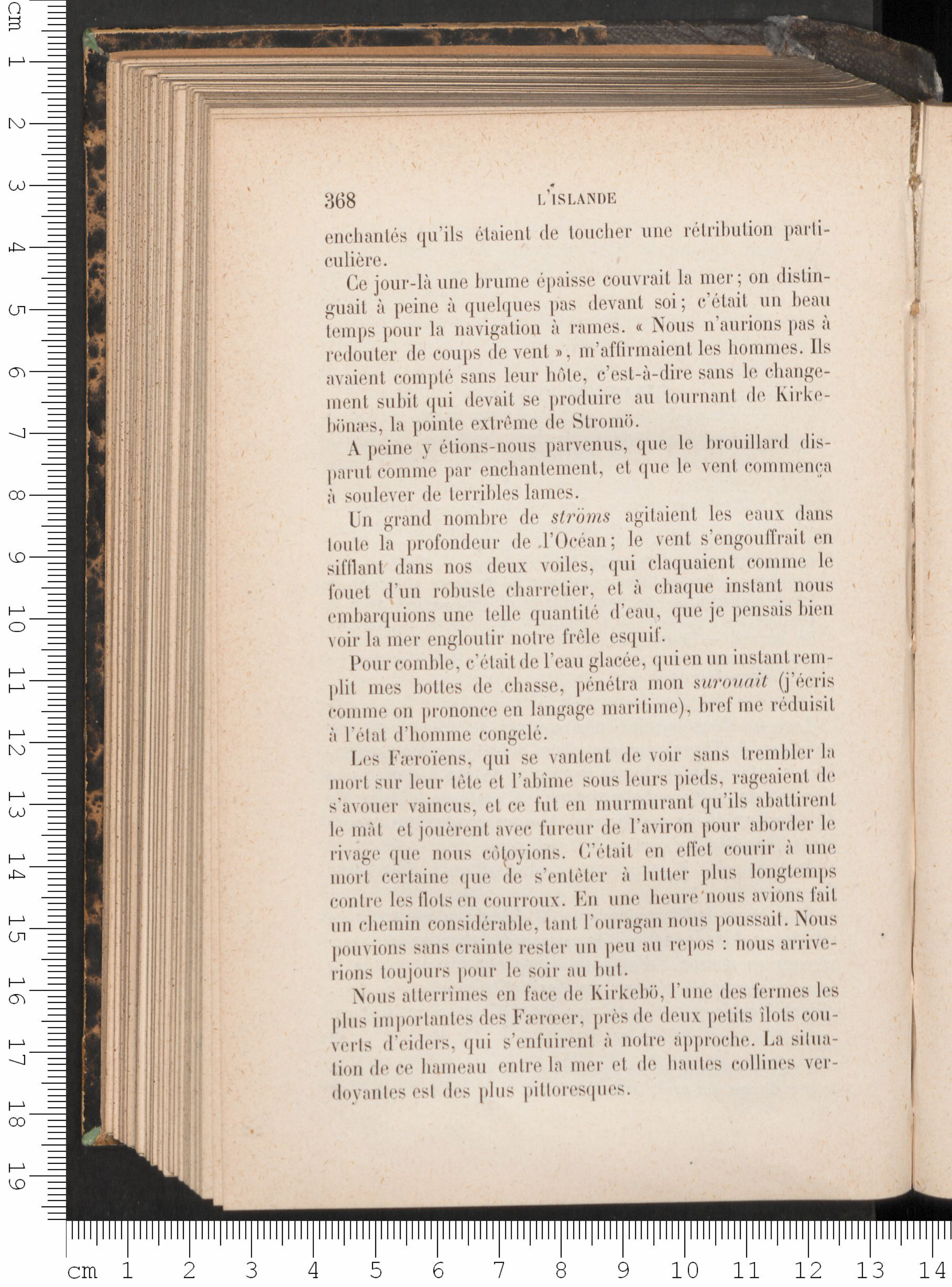
Voyage à Westmanshavn. — Les ruines d'une cathédrale. — La statue de Moïse. — Étranges rochers. — Une belle cascade. — Le docteur Ringberg. — Une lettre annonçant un malheur. — Projet de câble télégraphique. — La pêche du dauphin. — Les rochers à oiseaux. — Dangers que courent les dénicheurs. — Le beau village d'Eide. — Retour à la capitale. — Qvivig. — Les pasteurs calvinistes. — Histoire de lièvres. — Mœurs færoïennes. — Un mariage. — Sans bateau pour rentrer en France. — Aux Hébrides sur un petit sloop danois.

Lorsque j'eus terminé mes courses au travers et aux alentours de Thorshavn, que j'eus noté toutes les particularités intéressantes de ses mœurs et de son histoire, que j'eus rendu visite au gouverneur ou *amtmand*, l'aimable M. Buchwaldt, je me disposai à entreprendre des excursions dans d'autres parties de l'archipel.

Juste à point il se présenta pour moi un incident très favorable.

Le docteur de Westmanshavn, M. Ringberg, avait envoyé une lettre dans laquelle il demandait des charpentiers pour réparer sa maison. M'entendre avec ces ouvriers que je trouvai occupés à réparer un des petits moulins de l'archipel [1] pour partir avec eux fut l'affaire d'un instant,

1. Ces moulins à *meule horizontale* ne servent qu'à broyer le peu d'orge qui croît dans l'archipel.



enchantés qu'ils étaient de toucher une rétribution particulière.

Ce jour-là une brume épaisse couvrait la mer ; on distinguait à peine à quelques pas devant soi ; c'était un beau temps pour la navigation à rames. « Nous n'aurions pas à redouter de coups de vent », m'affirmaient les hommes. Ils avaient compté sans leur hôte, c'est-à-dire sans le changement subit qui devait se produire au tournant de Kirkebönæs, la pointe extrême de Stromö.

A peine y étions-nous parvenus, que le brouillard disparut comme par enchantement, et que le vent commença à soulever de terribles lames.

Un grand nombre de *ströms* agitaient les eaux dans toute la profondeur de l'Océan ; le vent s'engouffrait en sifflant dans nos deux voiles, qui claquaient comme le fouet d'un robuste charretier, et à chaque instant nous embarquions une telle quantité d'eau, que je pensais bien voir la mer engloutir notre frêle esquif.

Pour comble, c'était de l'eau glacée, qui en un instant remplit mes bottes de chasse, pénétra mon *surouait* (j'écris comme on prononce en langage maritime), bref me réduisit à l'état d'homme congelé.

Les Færoïens, qui se vantent de voir sans trembler la mort sur leur tête et l'abîme sous leurs pieds, rageaient de s'avouer vaincus, et ce fut en murmurant qu'ils abattirent le mât et jouèrent avec fureur de l'aviron pour aborder le rivage que nous côtoyions. C'était en effet courir à une mort certaine que de s'entêter à lutter plus longtemps contre les flots en courroux. En une heure nous avions fait un chemin considérable, tant l'ouragan nous poussait. Nous pouvions sans crainte rester un peu au repos : nous arriverions toujours pour le soir au but.

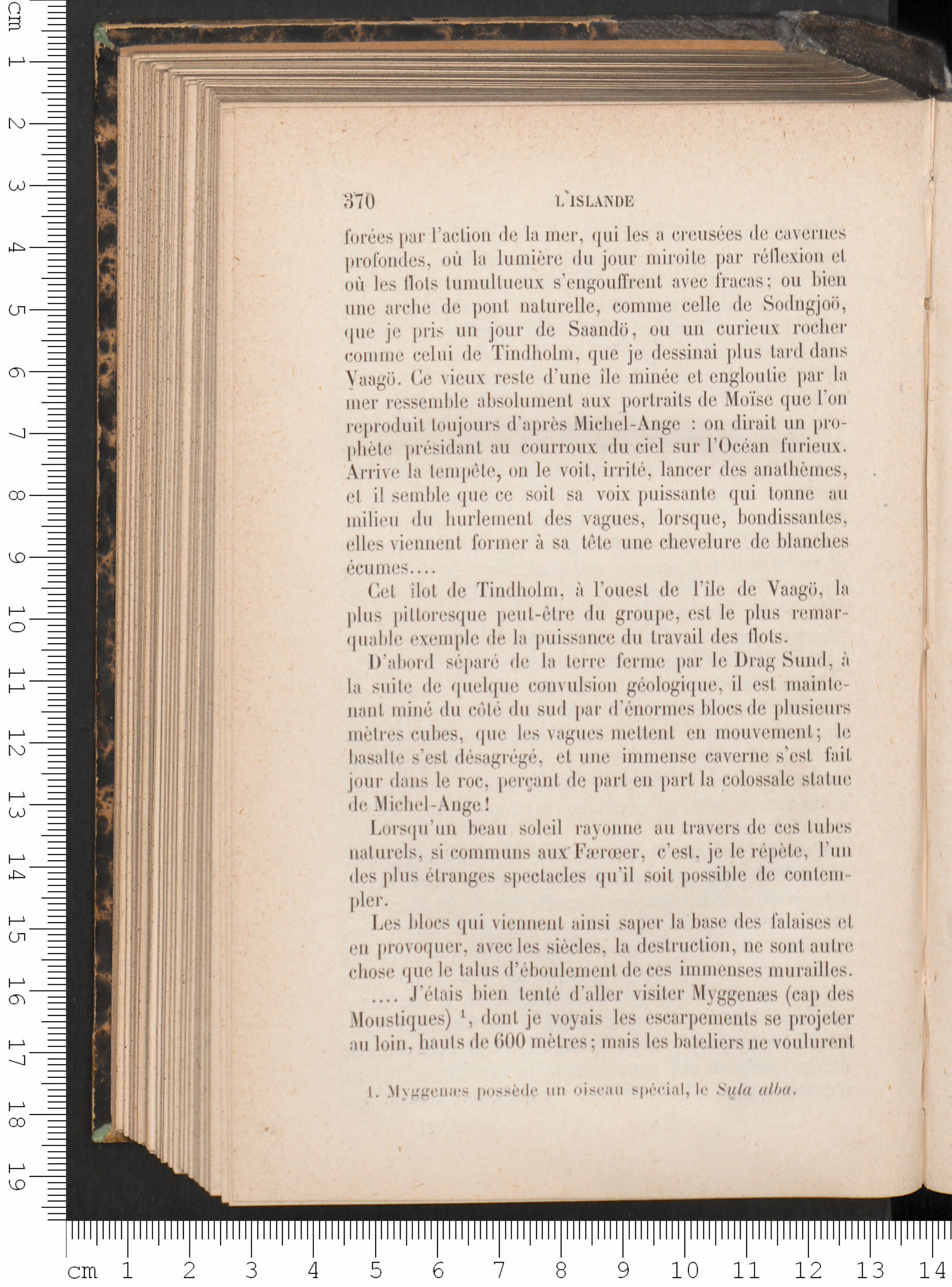
Nous atterrîmes en face de Kirkebö, l'une des fermes les plus importantes des Færœer, près de deux petits îlots couverts d'eiders, qui s'enfuirent à notre approche. La situation de ce hameau entre la mer et de hautes collines verdoyantes est des plus pittoresques.

C'est là que résidaient les anciens évêques catholiques et que s'était établie une congrégation de religieux. Tout près de la ferme se trouvent une chapelle calviniste moderne et une vieille ruine très intéressante, *la seule* qui existe du reste dans tout l'archipel : celle d'une basilique gothique, commencée par l'évêque Hilaire, qui voulait en faire la cathédrale du pays entier. L'introduction de la Réforme empêcha l'achèvement de l'édifice, et ses débris, que j'ai photographiés, témoigneront longtemps encore de la courte domination du catholicisme sur les îles. Si j'avais eu plus de temps à moi, j'aurais certainement pu mettre au jour d'intéressants vestiges du moyen âge, en pratiquant quelques fouilles près des fondations. Ces recherches n'ont jamais été faites. Les murs inachevés, les ogives, les cariatides et les statues commencées ont admirablement résisté aux tempêtes et aux intempéries du plus humide des climats.

La chaux qui servit à consolider les pierres avait été fabriquée par la calcination des écailles de la grande moule qui se trouve en quantité considérable le long des côtes.

Nous attendîmes la fin de l'orage chez le fermier, qui nous offrit les gâteaux secs et le café traditionnels; entre autres choses intéressantes, il nous montra le véritable costume færoïen que portaient ses aïeux et un magnifique couteau pour tuer les dauphins. Je le décidai, à grand'peine, à me vendre cette pièce unique (voyez page 375), dont je reproduis un dessin.

Quand la tourmente ou mieux le grain fut un peu apaisé, les matelots, qui voulaient profiter d'une *si bonne brise*, nous pressèrent de réintégrer domicile dans la *yawl* inondée, et nous reprîmes une place qui, pour être moins dangereuse, n'en était pas moins froide et *engourdissante*. Mais fort heureusement le spectacle offert par les rochers que nous longions nous dédommageait amplement de la souffrance physique. C'étaient les plus beaux et les plus fantaisistes que l'imagination puisse concevoir : ici, des groupes de roche élevant jusqu'au ciel leurs colonnades basaltiques, tuyaux d'orgues géants; là, des falaises abruptes, longuement per-



forées par l'action de la mer, qui les a creusées de cavernes profondes, où la lumière du jour miroite par réflexion et où les flots tumultueux s'engouffrent avec fracas; ou bien une arche de pont naturelle, comme celle de Sodngjoö, que je pris un jour de Saandö, ou un curieux rocher comme celui de Tindholm, que je dessinai plus tard dans Vaagö. Ce vieux reste d'une île minée et engloutie par la mer ressemble absolument aux portraits de Moïse que l'on reproduit toujours d'après Michel-Ange : on dirait un prophète présidant au courroux du ciel sur l'Océan furieux. Arrive la tempête, on le voit, irrité, lancer des anathèmes, et il semble que ce soit sa voix puissante qui tonne au milieu du hurlement des vagues, lorsque, bondissantes, elles viennent former à sa tête une chevelure de blanches écumes....

Cet îlot de Tindholm, à l'ouest de l'île de Vaagö, la plus pittoresque peut-être du groupe, est le plus remarquable exemple de la puissance du travail des flots.

D'abord séparé de la terre ferme par le Drag Sund, à la suite de quelque convulsion géologique, il est maintenant miné du côté du sud par d'énormes blocs de plusieurs mètres cubes, que les vagues mettent en mouvement; le basalte s'est désagrégé, et une immense caverne s'est fait jour dans le roc, perçant de part en part la colossale statue de Michel-Ange!

Lorsqu'un beau soleil rayonne au travers de ces tubes naturels, si communs aux Færœer, c'est, je le répète, l'un des plus étranges spectacles qu'il soit possible de contempler.

Les blocs qui viennent ainsi saper la base des falaises et en provoquer, avec les siècles, la destruction, ne sont autre chose que le talus d'éboulement de ces immenses murailles.

.... J'étais bien tenté d'aller visiter Myggenæs (cap des Moustiques) [1], dont je voyais les escarpements se projeter au loin, hauts de 600 mètres; mais les bateliers ne voulurent

1. Myggenæs possède un oiseau spécial, le *Sula alba*.

jamais m'y conduire, le jour où je le leur demandai, tant la passe leur semblait difficile à franchir par le vent contraire. Ils m'expliquèrent que le seul point où l'on puisse atterrir est absolument impraticable lorsque la mer est mauvaise.

Comme l'honneur de Boileau, on n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors, et les habitants de cette île, dite *des Cousins* à cause de ses moustiques, qui, je ne le sais que trop, ne vous épargnent pas plus que ceux d'Islande, restent bien souvent pendant plusieurs semaines absolument privés de toute communication avec les autres îles de l'archipel.

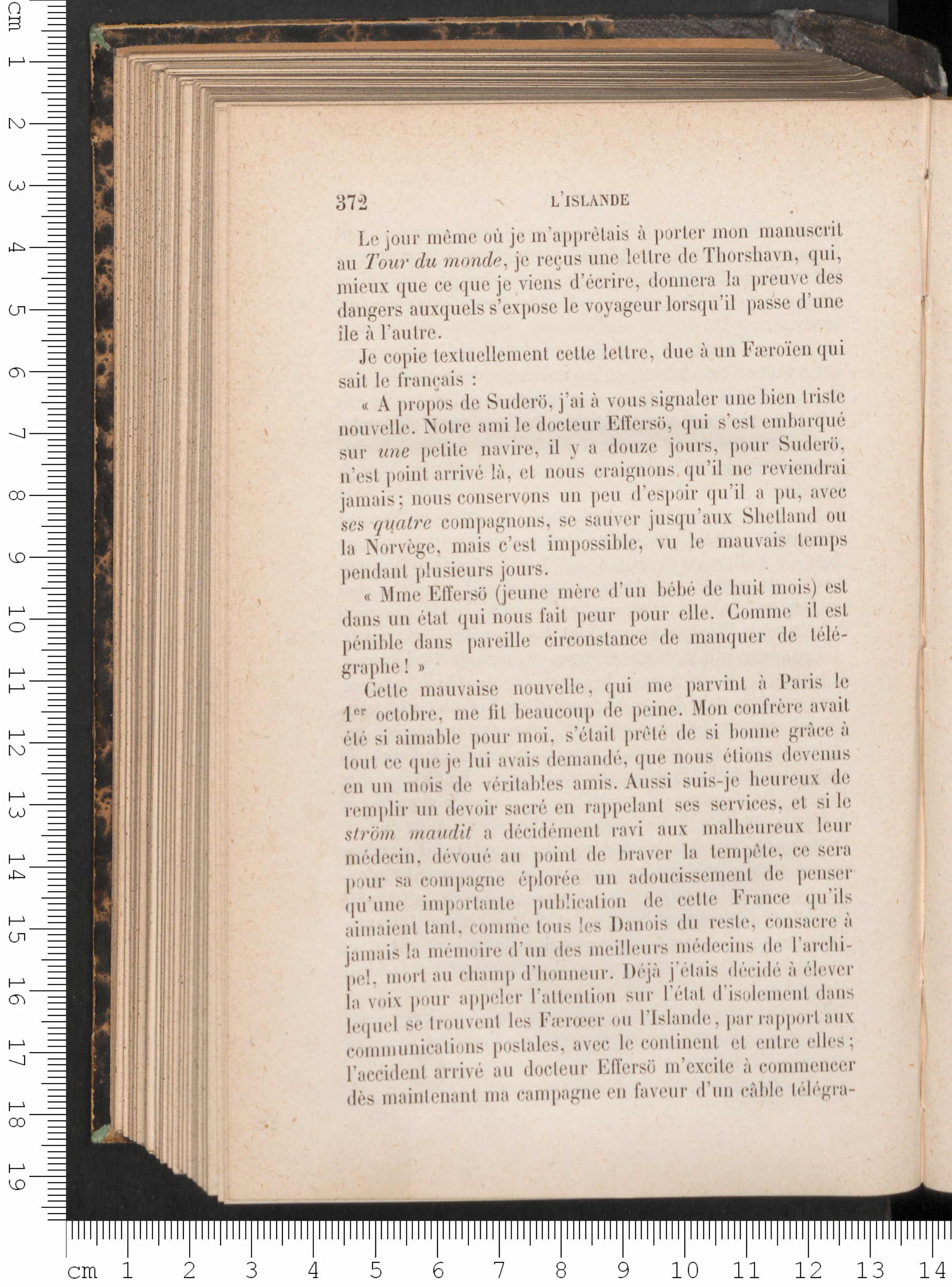
Les villages les plus importants de Vaagö sont Sörvaag et Mitdvaag. Mais, plus près de nous maintenant, les deux îlots de Kolter et de Hestö ont fui à l'horizon; il fait tout à fait calme, nous sommes entrés dans le fjord, et vers six heures du soir nos rameurs, épuisés, nous signalent le village de Westmanshavn (port des Hommes de l'Ouest).

Sous une pluie battante nous traversons le hameau, admirant les murs formés de crânes de dauphins, et nous arrivons devant la demeure de mon confrère, que je trouvai colorant des bactéries pour les examiner au microscope.

Le docteur Ringberg se propose de vacciner d'après la méthode Pasteur les moutons, qui depuis longtemps sont la proie du *charbon* : il rendra ainsi un service signalé aux habitants des îles.

De quel zèle et de quel dévouement ne faut-il pas être animé pour rester médecin aux Færœer! Souvent, m'expliqua-t-il, il est obligé de traverser au milieu de la tempête les détroits qui isolent les îles, et d'aller l'hiver, à travers les montagnes, exposé aux avalanches de neige, porter ses secours aux malheureux qui habitent les localités les plus éloignées.

Il faillit périr un jour et ne dut son salut qu'à sa courageuse femme, qui, l'accompagnant dans toutes ses courses, parvint à le retenir sur le bord d'une crevasse où déjà il s'était engagé.



Le jour même où je m'apprêtais à porter mon manuscrit au *Tour du monde*, je reçus une lettre de Thorshavn, qui, mieux que ce que je viens d'écrire, donnera la preuve des dangers auxquels s'expose le voyageur lorsqu'il passe d'une île à l'autre.

Je copie textuellement cette lettre, due à un Færoïen qui sait le français :

« A propos de Suderö, j'ai à vous signaler une bien triste nouvelle. Notre ami le docteur Effersö, qui s'est embarqué sur *une* petite navire, il y a douze jours, pour Suderö, n'est point arrivé là, et nous craignons qu'il ne reviendrai jamais ; nous conservons un peu d'espoir qu'il a pu, avec *ses quatre* compagnons, se sauver jusqu'aux Shetland ou la Norvège, mais c'est impossible, vu le mauvais temps pendant plusieurs jours.

« Mme Effersö (jeune mère d'un bébé de huit mois) est dans un état qui nous fait peur pour elle. Comme il est pénible dans pareille circonstance de manquer de télégraphe ! »

Cette mauvaise nouvelle, qui me parvint à Paris le 1er octobre, me fit beaucoup de peine. Mon confrère avait été si aimable pour moi, s'était prêté de si bonne grâce à tout ce que je lui avais demandé, que nous étions devenus en un mois de véritables amis. Aussi suis-je heureux de remplir un devoir sacré en rappelant ses services, et si le *ström maudit* a décidément ravi aux malheureux leur médecin, dévoué au point de braver la tempête, ce sera pour sa compagne éplorée un adoucissement de penser qu'une importante publication de cette France qu'ils aimaient tant, comme tous les Danois du reste, consacre à jamais la mémoire d'un des meilleurs médecins de l'archipel, mort au champ d'honneur. Déjà j'étais décidé à élever la voix pour appeler l'attention sur l'état d'isolement dans lequel se trouvent les Færœer ou l'Islande, par rapport aux communications postales, avec le continent et entre elles ; l'accident arrivé au docteur Effersö m'excite à commencer dès maintenant ma campagne en faveur d'un câble télégra-

phique. La phrase qui termine la lettre : « Comme il est pénible dans pareille circonstance de manquer de télégraphe ! » n'est-elle pas cruellement vraie ?

Quand on voit la France dépenser de grosses sommes pour la fête du 14 Juillet, l'Angleterre plus encore à propos du Jubilé, le Danemark beaucoup aussi en congrès, où plus d'un million s'envole avec la fumée des feux d'artifice, n'est-on pas en droit de rappeler que tout là-haut, sous le cercle polaire, existent plus de cent mille habitants qui restent des mois entiers sans nouvelles de l'Europe, qui est à leur porte !

La Compagnie du *Great Northern*, on me l'a dit dans ses bureaux, se chargerait d'immerger un fil pour six millions deux cent cinquante mille francs ; il partirait de Thurso, au nord de l'Écosse, et passerait par les Færœer, dont il relierait les principaux ports, pour aboutir aux différentes stations maritimes de l'Islande [1].

Les pêcheurs de France, de Norvège et d'Angleterre, qui font chaque année d'immenses récoltes dans ces parages, ne manqueraient pas d'envoyer un nombre de dépêches beaucoup plus élevé que l'on ne pourrait le supposer au premier abord.

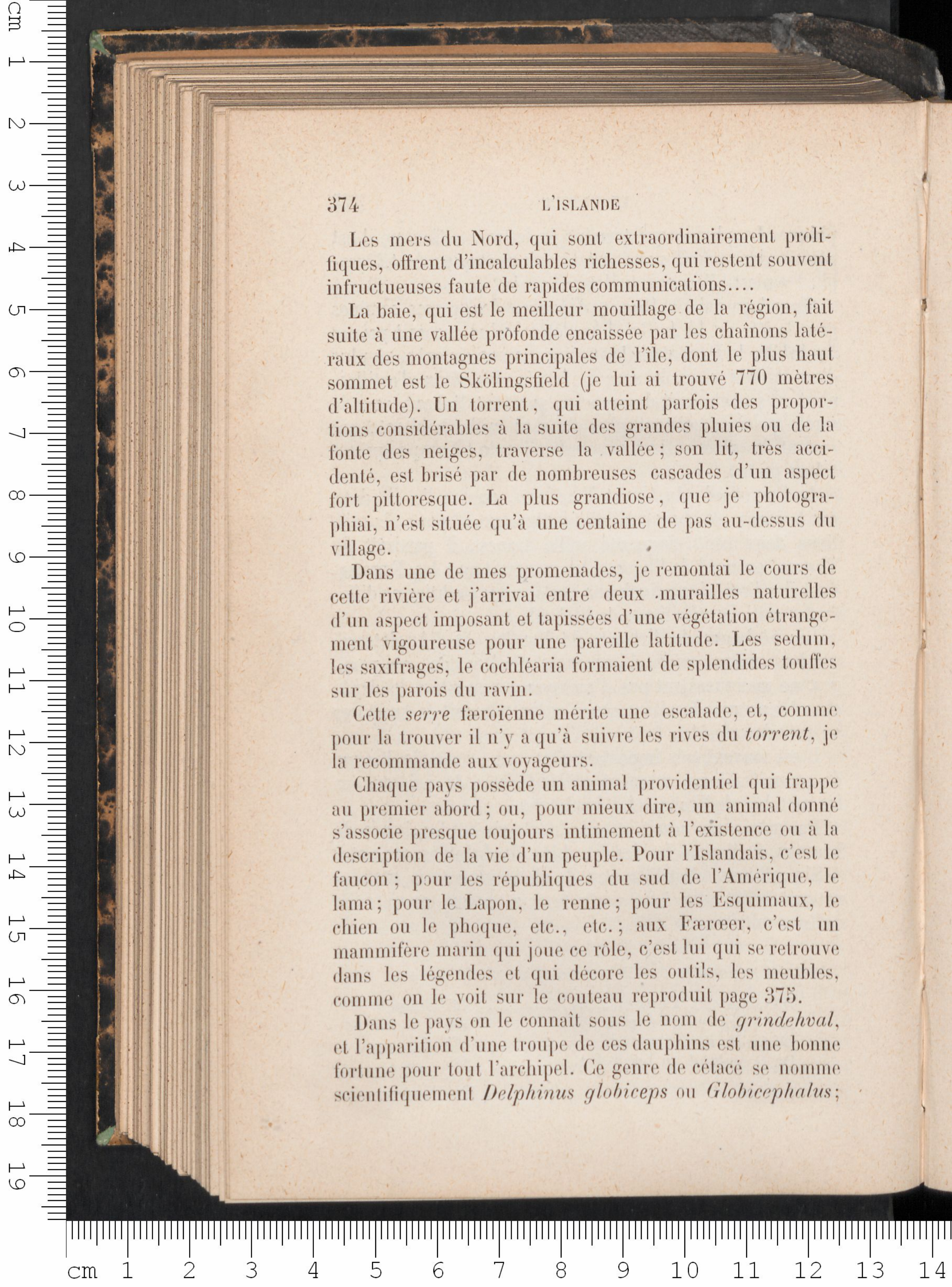
Il est souvent très important pour un patron de barque de connaître à un moment précis le prix du poisson sur les marchés de France et d'Angleterre.

De même on serait averti de l'arrivée des bancs de harengs, de l'approche des dauphins, des baleines, etc., etc.

Six millions, c'est bien peu de chose pour trois grandes nations intéressées à coopérer à une œuvre aussi utile qu'humanitaire.

1. Voici le nombre de kilomètres qu'aurait le câble :

D'Écosse aux Færœer.............. ...	402 kilom.
Des Færœer en Islande...............	563 —
D'Islande au Grœnland...............	884 —
Du Grœnland au Labrador...........	965 —
	2814 kilom.



Les mers du Nord, qui sont extraordinairement prolifiques, offrent d'incalculables richesses, qui restent souvent infructueuses faute de rapides communications....

La baie, qui est le meilleur mouillage de la région, fait suite à une vallée profonde encaissée par les chaînons latéraux des montagnes principales de l'île, dont le plus haut sommet est le Skölingsfield (je lui ai trouvé 770 mètres d'altitude). Un torrent, qui atteint parfois des proportions considérables à la suite des grandes pluies ou de la fonte des neiges, traverse la vallée; son lit, très accidenté, est brisé par de nombreuses cascades d'un aspect fort pittoresque. La plus grandiose, que je photographiai, n'est située qu'à une centaine de pas au-dessus du village.

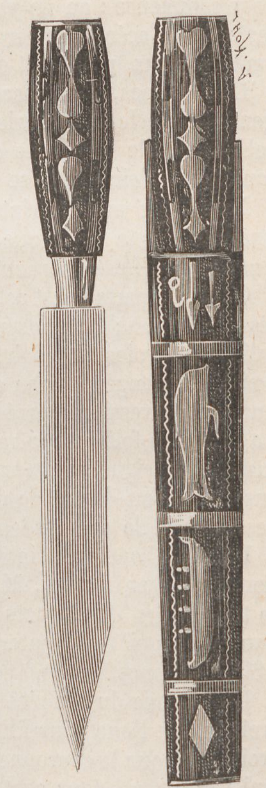
Dans une de mes promenades, je remontai le cours de cette rivière et j'arrivai entre deux murailles naturelles d'un aspect imposant et tapissées d'une végétation étrangement vigoureuse pour une pareille latitude. Les sedum, les saxifrages, le cochléaria formaient de splendides touffes sur les parois du ravin.

Cette *serre* færoïenne mérite une escalade, et, comme pour la trouver il n'y a qu'à suivre les rives du *torrent*, je la recommande aux voyageurs.

Chaque pays possède un animal providentiel qui frappe au premier abord; ou, pour mieux dire, un animal donné s'associe presque toujours intimement à l'existence ou à la description de la vie d'un peuple. Pour l'Islandais, c'est le faucon; pour les républiques du sud de l'Amérique, le lama; pour le Lapon, le renne; pour les Esquimaux, le chien ou le phoque, etc., etc.; aux Færœer, c'est un mammifère marin qui joue ce rôle, c'est lui qui se retrouve dans les légendes et qui décore les outils, les meubles, comme on le voit sur le couteau reproduit page 375.

Dans le pays on le connaît sous le nom de *grindehval*, et l'apparition d'une troupe de ces dauphins est une bonne fortune pour tout l'archipel. Ce genre de cétacé se nomme scientifiquement *Delphinus globiceps* ou *Globicephalus*;

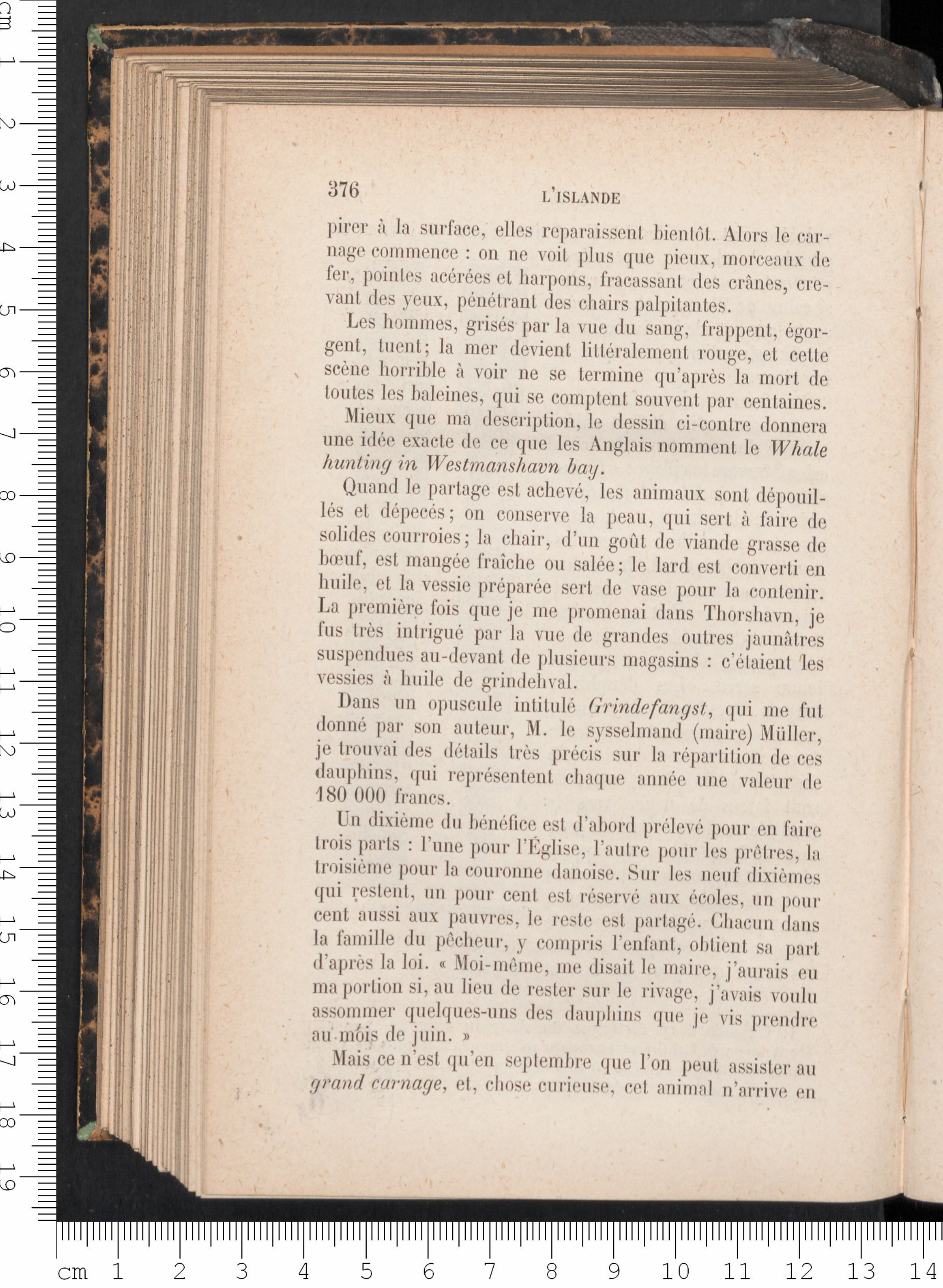
vulgairement, *épaulard* [1]. Il est une saison où il vient en grandes bandes, en *septembre généralement*, et alors la rade si calme de Westmanshavn présente le spectacle le plus animé, le plus singulier qui se puisse imaginer.



Couteau pour tuer les dauphins.

Des femmes, des enfants s'en vont, comme s'ils étaient subitement devenus fous de joie, crier à travers le village : « *Grindehval! Grindehval!* (le dauphin! le dauphin!) ». A cette joyeuse nouvelle, toutes les *yawls* se préparent, les autorités accourent aussi, mettent en ordre de combat, et les bateaux, voiles déployées ou avirons parés, s'avancent en colonne serrée. Les dauphins, surpris, veulent fuir ; mais, comme une cohorte vigilante forme vite un grand demi-cercle du côté de la pleine mer, ils sont forcés de nager vers le fond de la baie. Dans ce moment-là les pêcheurs se rapprochent, et les pauvres bêtes, prises entre la terre et les barques, n'ont plus que la ressource de plonger pour échapper au massacre. Mais l'expédient ne les sauve que pour un instant, car, forcées de venir res-

1. L'épaulard se distingue du dauphin vulgaire par son front large et bombé et parce qu'au lieu d'avoir plus de vingt dents de chaque côté, il en a seulement de dix à quatorze. Sa longueur moyenne est de 6 m. 50.



pirer à la surface, elles reparaissent bientôt. Alors le carnage commence : on ne voit plus que pieux, morceaux de fer, pointes acérées et harpons, fracassant des crânes, crevant des yeux, pénétrant des chairs palpitantes.

Les hommes, grisés par la vue du sang, frappent, égorgent, tuent; la mer devient littéralement rouge, et cette scène horrible à voir ne se termine qu'après la mort de toutes les baleines, qui se comptent souvent par centaines.

Mieux que ma description, le dessin ci-contre donnera une idée exacte de ce que les Anglais nomment le *Whale hunting in Westmanshavn bay*.

Quand le partage est achevé, les animaux sont dépouillés et dépecés; on conserve la peau, qui sert à faire de solides courroies; la chair, d'un goût de viande grasse de bœuf, est mangée fraîche ou salée; le lard est converti en huile, et la vessie préparée sert de vase pour la contenir. La première fois que je me promenai dans Thorshavn, je fus très intrigué par la vue de grandes outres jaunâtres suspendues au-devant de plusieurs magasins : c'étaient les vessies à huile de grindehval.

Dans un opuscule intitulé *Grindefangst*, qui me fut donné par son auteur, M. le sysselmand (maire) Müller, je trouvai des détails très précis sur la répartition de ces dauphins, qui représentent chaque année une valeur de 180 000 francs.

Un dixième du bénéfice est d'abord prélevé pour en faire trois parts : l'une pour l'Église, l'autre pour les prêtres, la troisième pour la couronne danoise. Sur les neuf dixièmes qui restent, un pour cent est réservé aux écoles, un pour cent aussi aux pauvres, le reste est partagé. Chacun dans la famille du pêcheur, y compris l'enfant, obtient sa part d'après la loi. « Moi-même, me disait le maire, j'aurais eu ma portion si, au lieu de rester sur le rivage, j'avais voulu assommer quelques-uns des dauphins que je vis prendre au mois de juin. »

Mais ce n'est qu'en septembre que l'on peut assister au *grand carnage*, et, chose curieuse, cet animal n'arrive en



La pêche des dauphins.

troupes que par les temps de brume et à la suite d'un orage. Si je ne pus voir une pêche aussi complète que je l'aurais désiré, en revanche je ne regrettai pas de me trouver dans les îles au mois de juin, car c'est la saison où les dénicheurs d'oiseaux opèrent.

La faune ornithologique est d'une telle richesse dans le nord de Stromö et d'Osterö que c'est par *millions* que l'on voit les oiseaux couvrir les falaises ou les rochers. Puffins [1], pingouins, guillemots, goélands, pétrels, plongeons, cormorans, se donnent rendez-vous sur ces rivages, et, au premier coup de fusil que je tirai, l'air fut littéralement obscurci par la bande s'envolant effarouchée. Le mot de Léonidas : « Tant mieux, nous combattrons à l'ombre », était absolument à répéter. Avec cela c'était un tapage, un bruissement d'ailes, des cris si assourdissants que nous ne nous entendions plus parler, le docteur Ringberg et moi. L'effroi dura peu ; quand j'eus ramassé les victimes destinées au Muséum de Paris, les oiseaux reprirent leurs places respectives.

D'une manière générale, j'observai que sur le bord de la mer se tenaient de préférence les cormorans lustrés, toujours en mouvement ; au-dessus d'eux et sur les premières assises rocheuses se cramponnent en rangs disciplinés les

1. Afin d'éviter au lecteur des recherches ennuyeuses, je donne ici les noms latins et la caractéristique de tous ces oiseaux :

Puffin, *Puffinus Anglorum*. (Narines bien séparées par une large cloison.)

Pingouins, *Alcidæ*. (Cette famille comprend l'*Alca impennis*, disparu, l'*Alca torva*, le *Mormon arcticus* ou macareux, etc.)

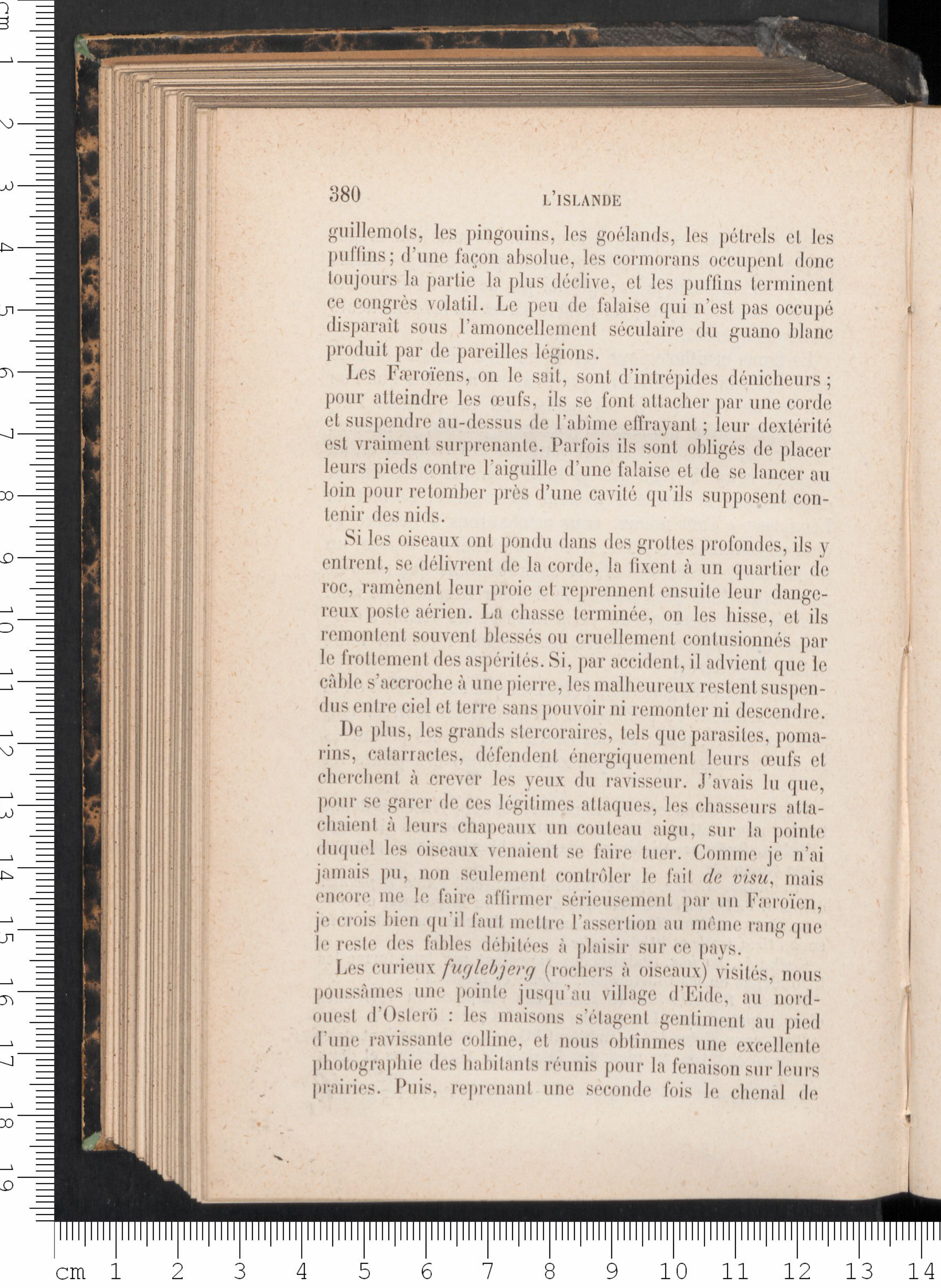
Guillemots, *Uria*. (Les plus communs dans les mers du Nord sont l'*Uria troile* et l'*Uria grylle*.)

Goélands, *Laridæ*. (Palmipèdes rappelant par leur forme les hirondelles ou les tourterelles, *Sterna* et *Lestris*.)

Pétrels, *Procellaridæ*. (Oiseaux des tempêtes ou véritables oiseaux pélagiques. Les puffins sont des pétrels.)

Plongeons, *Colymbidæ*. (Habitent l'Océan, mais pondent dans les lacs.) J'ai tué au pied des falaises le *C. arcticus* et deux podiceps.

Cormorans, *Graculus*. (Doigts longs, armés de fortes griffes.)



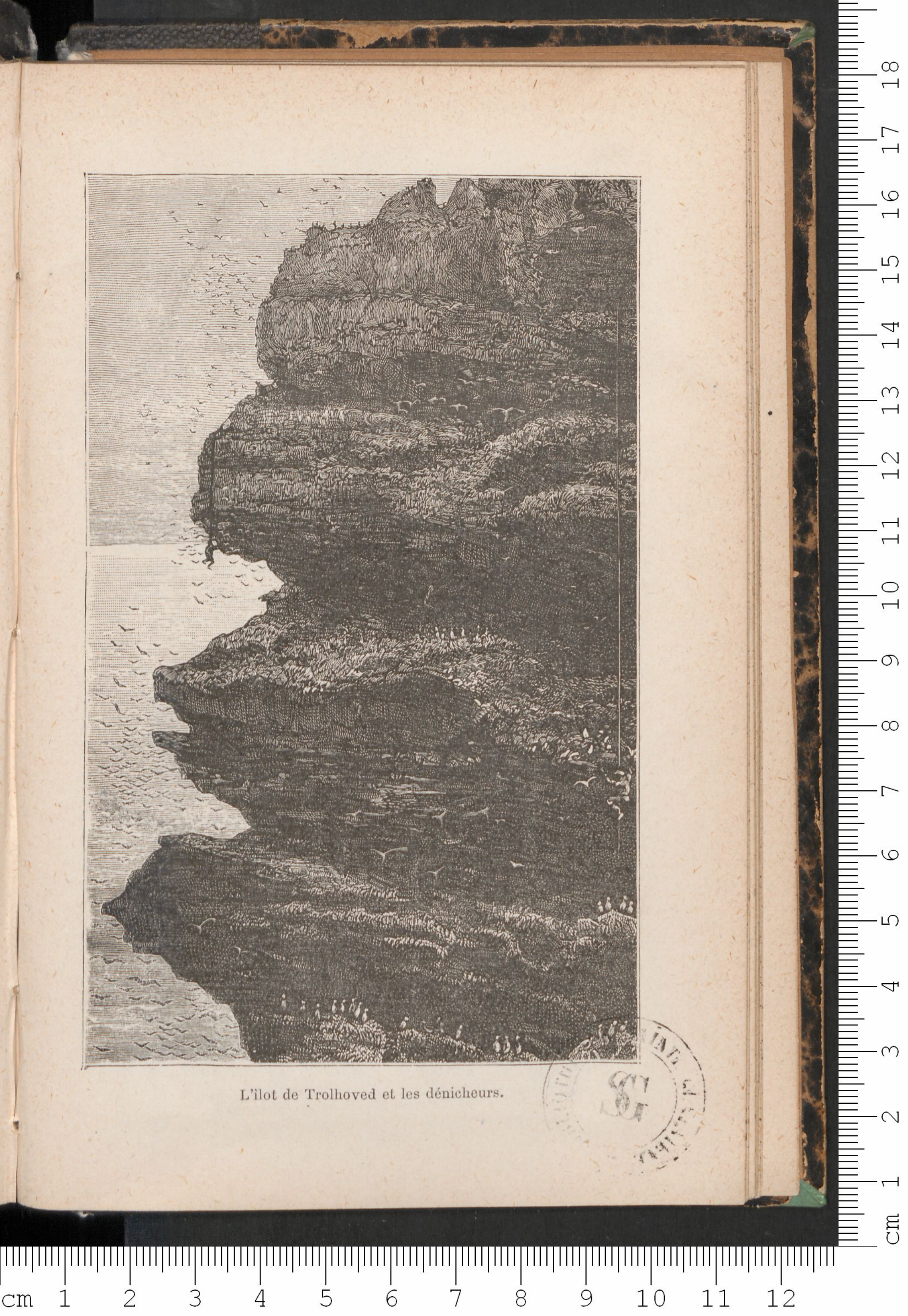
guillemots, les pingouins, les goélands, les pétrels et les puffins; d'une façon absolue, les cormorans occupent donc toujours la partie la plus déclive, et les puffins terminent ce congrès volatil. Le peu de falaise qui n'est pas occupé disparaît sous l'amoncellement séculaire du guano blanc produit par de pareilles légions.

Les Færoïens, on le sait, sont d'intrépides dénicheurs; pour atteindre les œufs, ils se font attacher par une corde et suspendre au-dessus de l'abîme effrayant; leur dextérité est vraiment surprenante. Parfois ils sont obligés de placer leurs pieds contre l'aiguille d'une falaise et de se lancer au loin pour retomber près d'une cavité qu'ils supposent contenir des nids.

Si les oiseaux ont pondu dans des grottes profondes, ils y entrent, se délivrent de la corde, la fixent à un quartier de roc, ramènent leur proie et reprennent ensuite leur dangereux poste aérien. La chasse terminée, on les hisse, et ils remontent souvent blessés ou cruellement contusionnés par le frottement des aspérités. Si, par accident, il advient que le câble s'accroche à une pierre, les malheureux restent suspendus entre ciel et terre sans pouvoir ni remonter ni descendre.

De plus, les grands stercoraires, tels que parasites, pomarins, catarractes, défendent énergiquement leurs œufs et cherchent à crever les yeux du ravisseur. J'avais lu que, pour se garer de ces légitimes attaques, les chasseurs attachaient à leurs chapeaux un couteau aigu, sur la pointe duquel les oiseaux venaient se faire tuer. Comme je n'ai jamais pu, non seulement contrôler le fait *de visu*, mais encore me le faire affirmer sérieusement par un Færoïen, je crois bien qu'il faut mettre l'assertion au même rang que le reste des fables débitées à plaisir sur ce pays.

Les curieux *fuglebjerg* (rochers à oiseaux) visités, nous poussâmes une pointe jusqu'au village d'Eide, au nord-ouest d'Osterö : les maisons s'étagent gentiment au pied d'une ravissante colline, et nous obtînmes une excellente photographie des habitants réunis pour la fenaison sur leurs prairies. Puis, reprenant une seconde fois le chenal de



L'ilot de Trolhoved et les dénicheurs.

Westmanshavnfjord, nous revînmes coucher chez notre si hospitalier confrère.

Les deux premiers jours, nous allâmes à pied jusqu'à Kollefjord en passant par Qvivig; on ne se sert jamais de poneys, parce que les proportions de cet animal sont encore plus réduites aux Færœer qu'en Islande; on ne l'utilise guère, vu sa faiblesse, que pour transporter les carrés de tourbe séchée, du champ d'extraction à la demeure. Autant les voyages maritimes sont chers, autant il est à bon marché de parcourir les îles en alpiniste. Il suffit de prendre un guide, qui, moyennant trois couronnes par jour, vous conduira et portera votre sac ou votre valise.

Nous en louâmes deux, parce que nous avions deux valises à porter. J'ai en effet oublié de dire qu'un jeune officier suédois, M. le capitaine Blum, avait tenu à m'accompagner dans cette excursion à travers la grande Stromö.

Nous ne partîmes qu'à quatre heures et par une pluie fine abominable; pour éviter un long détour, nous avions traversé en canot le fjord de Westmanshavn, et dès le bord gauche la pente s'élève brusquement pour aboutir aux montagnes, qui forment ce que l'on appelle le Nez (*næssen*). Je ne saurais dire jusqu'à quel point ces promenades procurent des sensations nouvelles et très particulières à la région!

Le silence de mort qui règne sur ces sommets dénudés, le flou indistinct qui noie tous les reliefs, les montagnards qui vous accompagnent sans jamais ouvrir la bouche, tout rappelle les vieilles peintures de la barque à Caron glissant sur une rivière tranquille, qu'entourent de même des rives perdues dans la vapeur....

Ces guides portent toujours leur fardeau d'une façon originale :

Ils attachent tout à l'extrémité de deux courroies de cuir qui se rejoignent sur le front, tandis que le dos soutient le bagage : comme les bœufs, c'est de la tête qu'ils tirent.

Nous gravissons ainsi pendant une heure un massif assez escarpé, puis bientôt, et lorsque le soir eut dissipé le brouillard, le village de Qvivig nous apparut charmant au fond

d'une baie que les cartes danoises appellent Solitude. Nous descendîmes rapidement la pente abrupte, qui, gigantesque écho, répercute lugubrement le murmure uniforme des flots se brisant sur le roc, et nous arrivâmes dans l'unique rue, où de bonnes et franches physionomies émergeant de chaque porte jetaient sur nous des regards à la fois curieux et affables.

L'église du hameau est très coquette avec ses murs et son clocher de bois peints en blanc, tandis que le toit de chaume est bariolé de la couleur des renoncules et des marguerites, jetant sur le vert gazon leurs riches teintes jaunes et blanc pourpré.

Près de l'église se trouve la maison du pasteur, M. Dahl, pour lequel nous avions une lettre de recommandation. A peine a-t-il lu notre nom qu'il nous demande d'entrer chez lui, nous présente à sa jeune et charmante femme, que nous aurions prise pour une demoiselle, tant sa physionomie était celle d'une adolescente de quinze ans, et bientôt, phénomène caractéristique de l'hospitalité du Nord, il nous semble que nous nous connaissons déjà depuis plusieurs années.

Je n'ai jamais pu me défendre d'un sentiment de surprise en pénétrant dans la demeure d'un ministre luthérien.

Accoutumés, comme nous le sommes chez nous, à associer l'idée de curé à celle de célibataire, il m'a toujours paru étrange de voir un brave et digne prêtre me demander la permission d'introduire Madame et bébé : car une belle petite fille d'un an, forte comme le sont en général les enfants de l'archipel, nous adressait des baisers du fond de la berceuse où elle était enfouie sous des monceaux de jouets.

Mme Dahl parlait un peu le français, et nous ne tardâmes guère à nous amuser beaucoup en nous rectifiant réciproquement nos prononciations.

Chaque langue possède toujours un certain nombre de sons que l'étranger n'attrape, si j'ose me permettre cette expression, qu'avec difficulté. Pour elle c'était notre *r*, et pour moi le fameux *h* danois, qui se prononce *hau*; mais

ce *hau*, plus difficile que le *ch* allemand, s'extrait du fond du gosier, et du gosier seul.

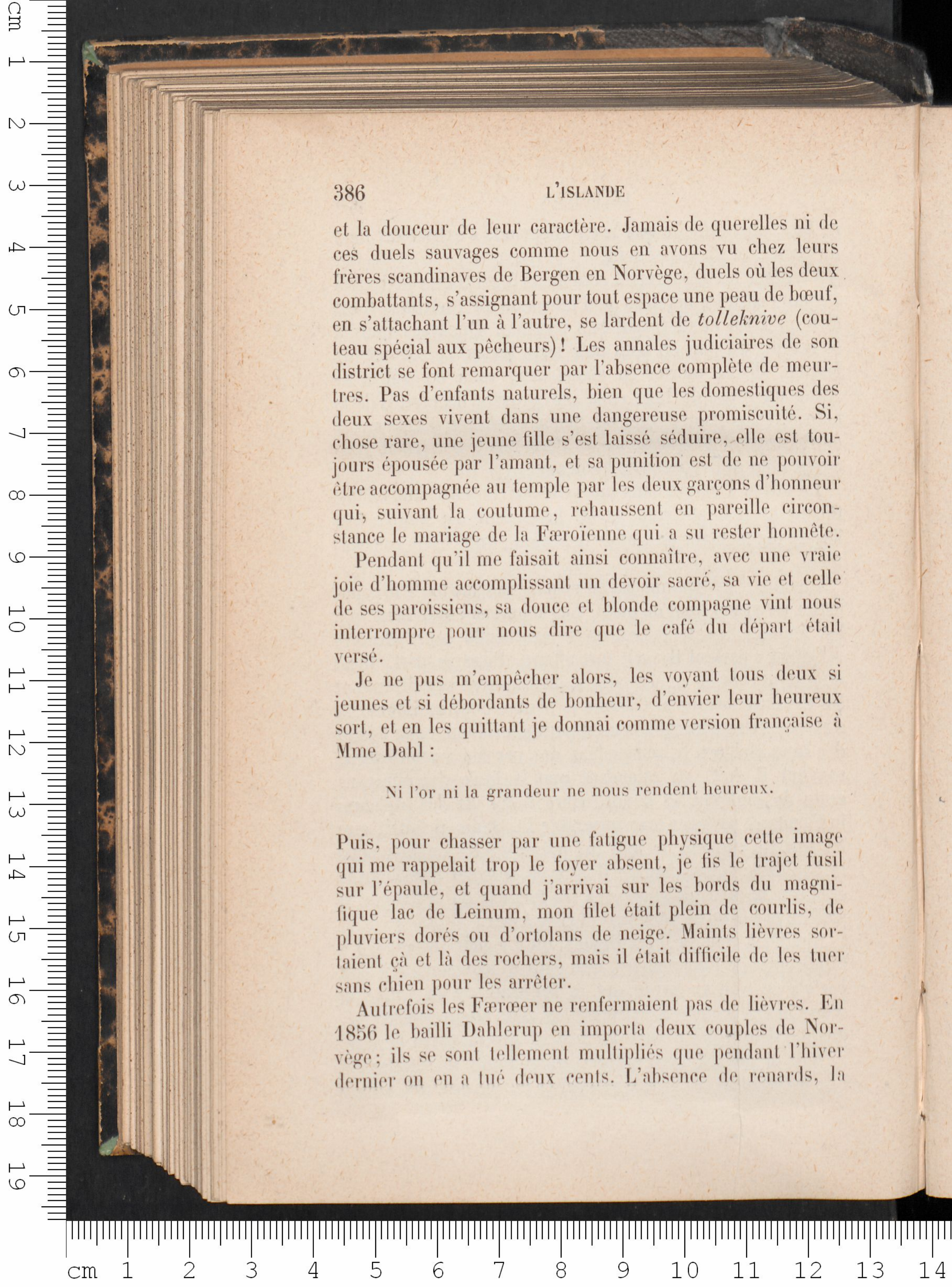
Le dîner fut absolument semblable à celui que je trouvai toujours chez les notables de l'intérieur de l'Islande. C'est dire qu'il fut aussi frugal que possible. Quelques œufs à la coque, un peu de pain noir sans levain et couvert de beurre, de la morue en abondance, voilà ce qui constitue un repas de luxe chez ces pauvres déshérités de la nature. Pour fêter l'hôte, on donne quelques petits verres de vin importé d'Espagne ou de Portugal; je n'ai jamais rencontré rien qui rappelât le bordeaux.

La soirée s'acheva dans une salle qui contenait une bibliothèque assez importante, et M. le pasteur me sembla très fier de me montrer une bible hébraïque qu'il lisait couramment.

Ensuite il m'expliqua qu'on remarque dans toute la population un grand fond de piété. Les hommes aussi bien que les femmes accomplissent avec exactitude leurs devoirs religieux : partant il avait fort affaire. Pour sa part, il ne dessert pas moins de six églises, disséminées sur Stromö et les îles environnantes. Comme le pauvre docteur Effersö, il s'expose fréquemment à la mort pour aller donner aux fidèles des bærs éloignés la consolation des paroles évangéliques; souvent il doit, en attendant que la furie des ouragans cesse de soulever les sunds, vivre de la vie des pêcheurs indigents et partager leur misérable lit. Jadis il fallait que les parents vinssent de loin lui présenter les enfants pour le baptême; mais, comme il arrivait souvent que la frêle créature ne pouvait supporter les fatigues de la barque, il préfère payer de sa personne et aller à eux.

Ajoutez à cela qu'il est Danois, qu'il a pris ses grades à l'université de Copenhague, que dans sa maisonnette il doit parfois se trouver hanté par le souvenir de la patrie et d'une moins monotone existence, et vous admirerez la résignation dont il fait preuve en restant sur sa grève perdue.

Mais il me dit avec enthousiasme toute la satisfaction que lui donnent ses paroissiens par la pureté de leurs mœurs



et la douceur de leur caractère. Jamais de querelles ni de ces duels sauvages comme nous en avons vu chez leurs frères scandinaves de Bergen en Norvège, duels où les deux combattants, s'assignant pour tout espace une peau de bœuf, en s'attachant l'un à l'autre, se lardent de *tolleknive* (couteau spécial aux pêcheurs)! Les annales judiciaires de son district se font remarquer par l'absence complète de meurtres. Pas d'enfants naturels, bien que les domestiques des deux sexes vivent dans une dangereuse promiscuité. Si, chose rare, une jeune fille s'est laissé séduire, elle est toujours épousée par l'amant, et sa punition est de ne pouvoir être accompagnée au temple par les deux garçons d'honneur qui, suivant la coutume, rehaussent en pareille circonstance le mariage de la Færoïenne qui a su rester honnête.

Pendant qu'il me faisait ainsi connaître, avec une vraie joie d'homme accomplissant un devoir sacré, sa vie et celle de ses paroissiens, sa douce et blonde compagne vint nous interrompre pour nous dire que le café du départ était versé.

Je ne pus m'empêcher alors, les voyant tous deux si jeunes et si débordants de bonheur, d'envier leur heureux sort, et en les quittant je donnai comme version française à Mme Dahl :

> Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Puis, pour chasser par une fatigue physique cette image qui me rappelait trop le foyer absent, je fis le trajet fusil sur l'épaule, et quand j'arrivai sur les bords du magnifique lac de Leinum, mon filet était plein de courlis, de pluviers dorés ou d'ortolans de neige. Maints lièvres sortaient çà et là des rochers, mais il était difficile de les tuer sans chien pour les arrêter.

Autrefois les Færœer ne renfermaient pas de lièvres. En 1856 le bailli Dahlerup en importa deux couples de Norvège; ils se sont tellement multipliés que pendant l'hiver dernier on en a tué deux cents. L'absence de renards, la

guerre que l'on fait aux corbeaux, ont favorisé cette grande propagation des lièvres, tandis que toutes les tentatives qu'on a faites pour introduire ces animaux dans la Terre de Glace ont échoué. Par contre, pas plus qu'en Islande, le lapin n'y peut vivre, sans doute parce qu'il éprouve trop de difficulté à se creuser un terrier dans un sol aussi rocailleux, ou peut-être également parce qu'il résiste moins bien au froid et à l'abstinence.

De Kollefjord nous prîmes un canot jusqu'à Kalbaksfjord, puis nous poursuivîmes à pied jusqu'à Thorshavn, qui, ni plus ni moins que Reykjavik, me fit l'effet d'une grande ville en sortant de la campagne, où pendant quelque jours je n'avais vu que les cottages au toit de tourbe disséminés dans les vallées herbeuses.

Tout le personnel de l'usine de M. Oström était en liesse; on célébrait l'ouverture des travaux; on fêtait la première machine à vapeur qui va fonctionner dans l'archipel, et je ne fus pas peu surpris de tomber en plein bal masqué, oui, un bal masqué aux Færœer!

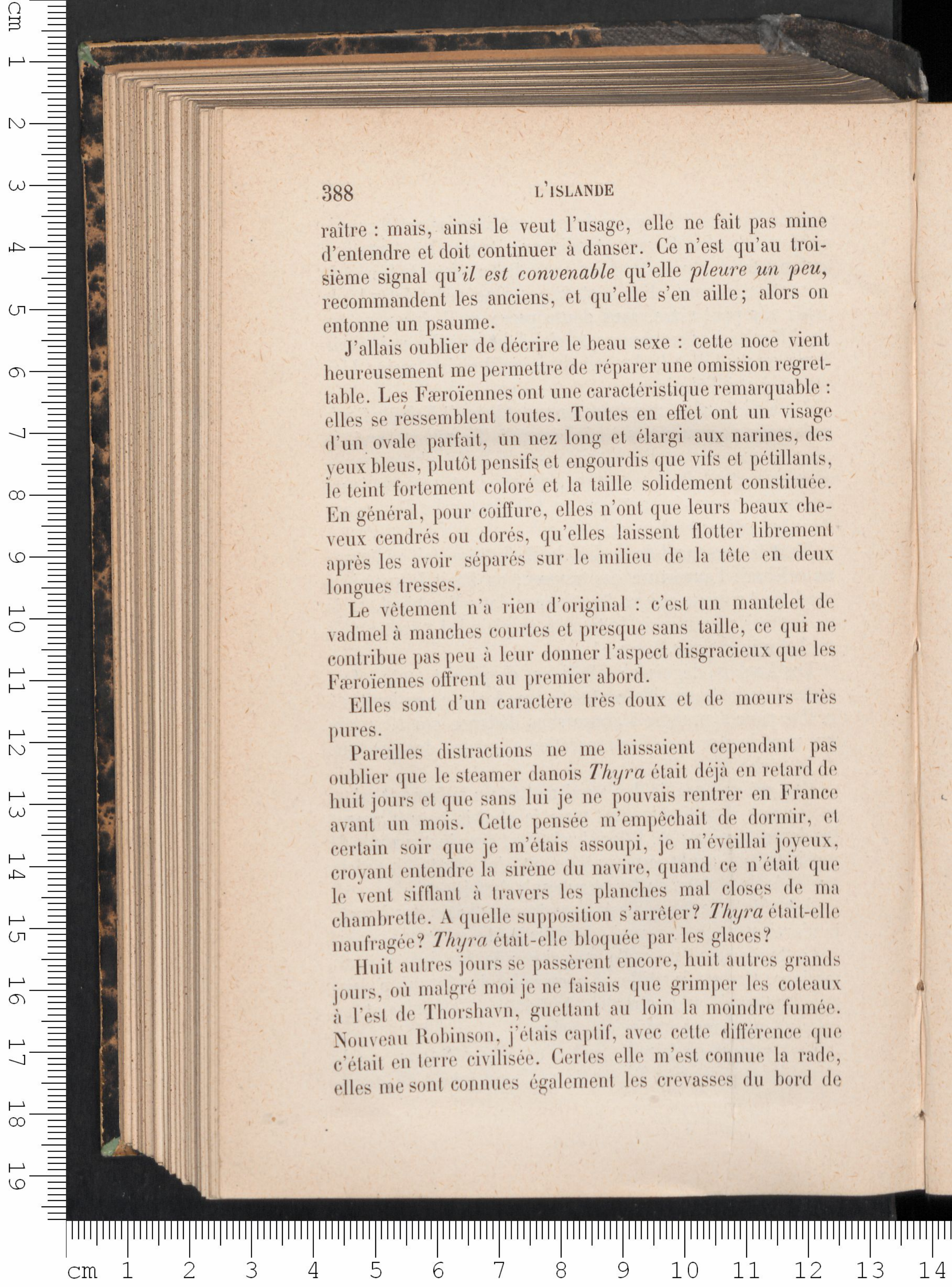
Les Anglais, déguisés en Italiens, en pierrots, etc., formaient un inimaginable contraste avec les paysans invités à la fête pour apprendre à aimer sans défiance ces étrangers qui vont bouleverser la préparation séculaire des produits de la pêche.

Bon gré mal gré, je dus aussi mettre un masque et m'associer aux divertissements, mais je choisis naturellement les danses *nationales*. Elles s'exécutent sans instruments de musique, au seul accompagnement de chants guerriers transmis de bouche en bouche depuis des siècles.

Hélas! je fis le désespoir de mon groupe: après une heure, je n'avais pas encore réussi à lever la jambe en temps voulu.

Le lendemain, nouvelle surprise : je fus invité à un mariage. Comme la veille, je remarquai que lorqu'un danseur entonnait une strophe, les autres l'attendaient au refrain, qu'ils reprenaient ensemble.

Vers minuit (il faisait jour), l'un d'eux frappe sur le plancher pour avertir l'épousée qu'il est temps de dispa-



raître : mais, ainsi le veut l'usage, elle ne fait pas mine d'entendre et doit continuer à danser. Ce n'est qu'au troisième signal qu'*il est convenable* qu'elle *pleure un peu*, recommandent les anciens, et qu'elle s'en aille; alors on entonne un psaume.

J'allais oublier de décrire le beau sexe : cette noce vient heureusement me permettre de réparer une omission regrettable. Les Færoïennes ont une caractéristique remarquable : elles se ressemblent toutes. Toutes en effet ont un visage d'un ovale parfait, un nez long et élargi aux narines, des yeux bleus, plutôt pensifs et engourdis que vifs et pétillants, le teint fortement coloré et la taille solidement constituée. En général, pour coiffure, elles n'ont que leurs beaux cheveux cendrés ou dorés, qu'elles laissent flotter librement après les avoir séparés sur le milieu de la tête en deux longues tresses.

Le vêtement n'a rien d'original : c'est un mantelet de vadmel à manches courtes et presque sans taille, ce qui ne contribue pas peu à leur donner l'aspect disgracieux que les Færoïennes offrent au premier abord.

Elles sont d'un caractère très doux et de mœurs très pures.

Pareilles distractions ne me laissaient cependant pas oublier que le steamer danois *Thyra* était déjà en retard de huit jours et que sans lui je ne pouvais rentrer en France avant un mois. Cette pensée m'empêchait de dormir, et certain soir que je m'étais assoupi, je m'éveillai joyeux, croyant entendre la sirène du navire, quand ce n'était que le vent sifflant à travers les planches mal closes de ma chambrette. A quelle supposition s'arrêter? *Thyra* était-elle naufragée? *Thyra* était-elle bloquée par les glaces?

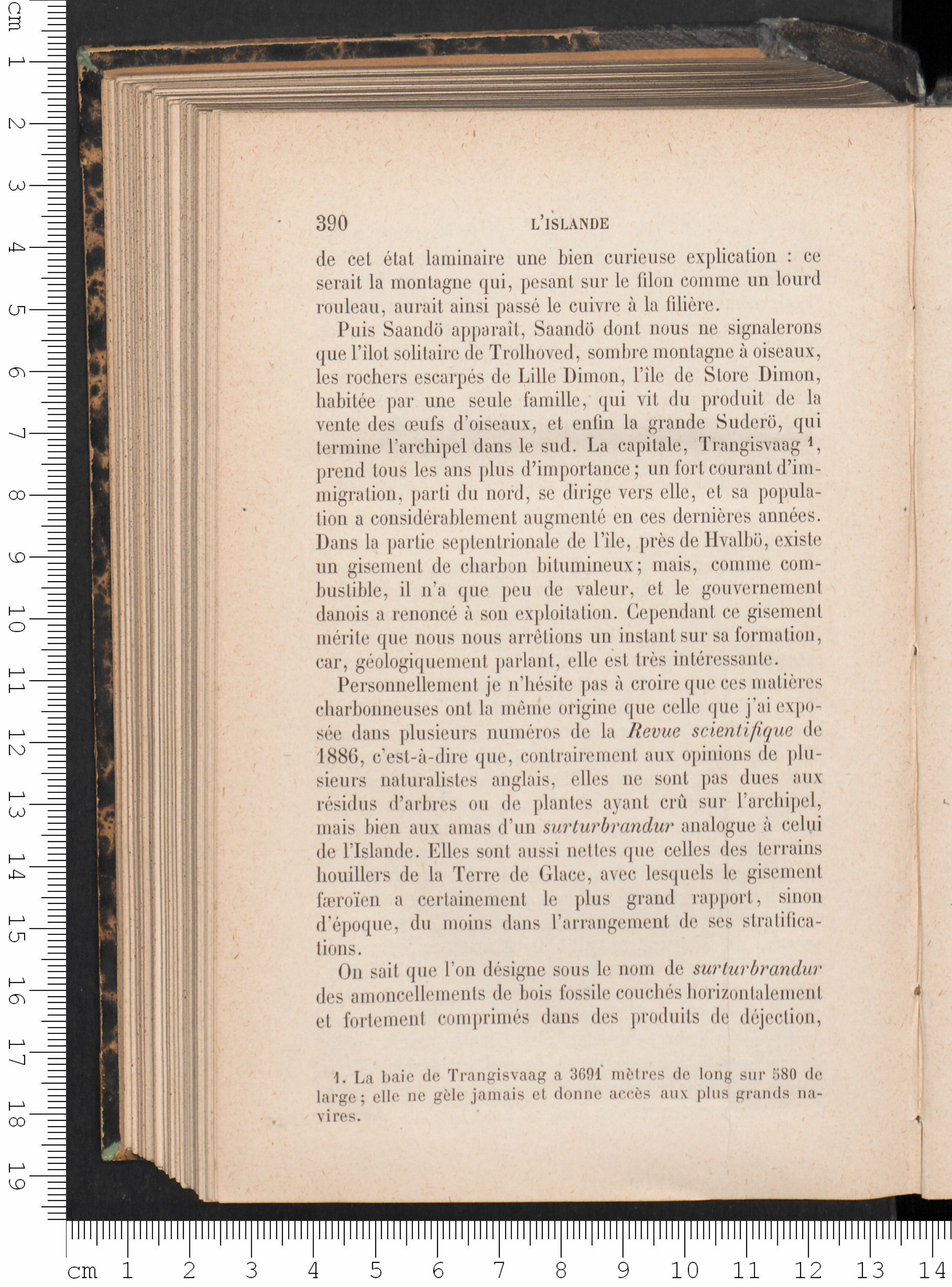
Huit autres jours se passèrent encore, huit autres grands jours, où malgré moi je ne faisais que grimper les coteaux à l'est de Thorshavn, guettant au loin la moindre fumée. Nouveau Robinson, j'étais captif, avec cette différence que c'était en terre civilisée. Certes elle m'est connue la rade, elles me sont connues également les crevasses du bord de

la mer, ils me sont connus aussi les mollusques conchifères qui émaillent les récifs et que j'etudiai pour tuer l'ennui! J'étais même en butte à une plaisanterie des jeunes citoyens qui connaissaient ma promenade journalière : à tour de rôle, ils me suivaient en me croisant, disant : « *Goud dâ!* (bonjour!) — *Goud dâ!* » répondais-je civilement, et alors j'entendais de joyeux éclats de rire soulignant sans aucun doute ma prononciation, étrange pour eux, du *Goud dâ!*

Enfin, perdant patience, j'avisai un petit sloop nommé *Synderjylland* qui allait vendre une cargaison de pêche à Liverpool.

Le capitaine eut beau me prévenir du manque absolu de confortable, de la possibilité de rester un mois en mer si nous étions pris par le calme, je n'en persistai pas moins à vouloir partir avec lui, et dans les premiers jours de juillet nous croisions sur ce frêle bateau, laissant à notre gauche Naalsö (l'île de l'Aiguille), ainsi nommée parce que son extrémité sud est percée à jour par une immense caverne, creusée par l'action destructive de la mer.

Cette île, que je visitai fort en détail, n'est qu'à deux heures de Thorshavn par un temps calme et *avec le courant*. Elle a la forme d'une bande étroite de terre orientée du nord au sud. Son unique village, Eide, est curieusement placé à droite et à gauche d'une langue de prairie si peu large que la mer la traverse dans les grandes tempêtes. J'admirai comment la vague mine d'année en année cette falaise resserrée, et il n'est pas difficile de prévoir le jour où le hameau sera divisé en deux parties sans que ses habitants aient eu recours à notre de Lesseps. Une montagne, unique, de 400 mètres (altitude déterminée par moi le 18 juin 1887), s'élève presque au milieu de Naalsö. L'ascension en est facile, et l'on a de son sommet une magnifique vue sur les îles du sud. A sa base existe une mine de cuivre dont le propriétaire se promet, disent les habitants, maint revenu, mais je lui conseillerais de méditer la fable de Perrette et le Pot au lait. Le métal n'y est guère abondant et ne s'y trouve qu'en minces feuilles. Les indigènes donnent



de cet état laminaire une bien curieuse explication : ce serait la montagne qui, pesant sur le filon comme un lourd rouleau, aurait ainsi passé le cuivre à la filière.

Puis Saandö apparaît, Saandö dont nous ne signalerons que l'îlot solitaire de Trolhoved, sombre montagne à oiseaux, les rochers escarpés de Lille Dimon, l'île de Store Dimon, habitée par une seule famille, qui vit du produit de la vente des œufs d'oiseaux, et enfin la grande Suderö, qui termine l'archipel dans le sud. La capitale, Trangisvaag [1], prend tous les ans plus d'importance ; un fort courant d'immigration, parti du nord, se dirige vers elle, et sa population a considérablement augmenté en ces dernières années. Dans la partie septentrionale de l'île, près de Hvalbö, existe un gisement de charbon bitumineux ; mais, comme combustible, il n'a que peu de valeur, et le gouvernement danois a renoncé à son exploitation. Cependant ce gisement mérite que nous nous arrêtions un instant sur sa formation, car, géologiquement parlant, elle est très intéressante.

Personnellement je n'hésite pas à croire que ces matières charbonneuses ont la même origine que celle que j'ai exposée dans plusieurs numéros de la *Revue scientifique* de 1886, c'est-à-dire que, contrairement aux opinions de plusieurs naturalistes anglais, elles ne sont pas dues aux résidus d'arbres ou de plantes ayant crû sur l'archipel, mais bien aux amas d'un *surturbrandur* analogue à celui de l'Islande. Elles sont aussi nettes que celles des terrains houillers de la Terre de Glace, avec lesquels le gisement færoïen a certainement le plus grand rapport, sinon d'époque, du moins dans l'arrangement de ses stratifications.

On sait que l'on désigne sous le nom de *surturbrandur* des amoncellements de bois fossile couchés horizontalement et fortement comprimés dans des produits de déjection,

1. La baie de Trangisvaag a 3691 mètres de long sur 580 de large ; elle ne gèle jamais et donne accès aux plus grands navires.

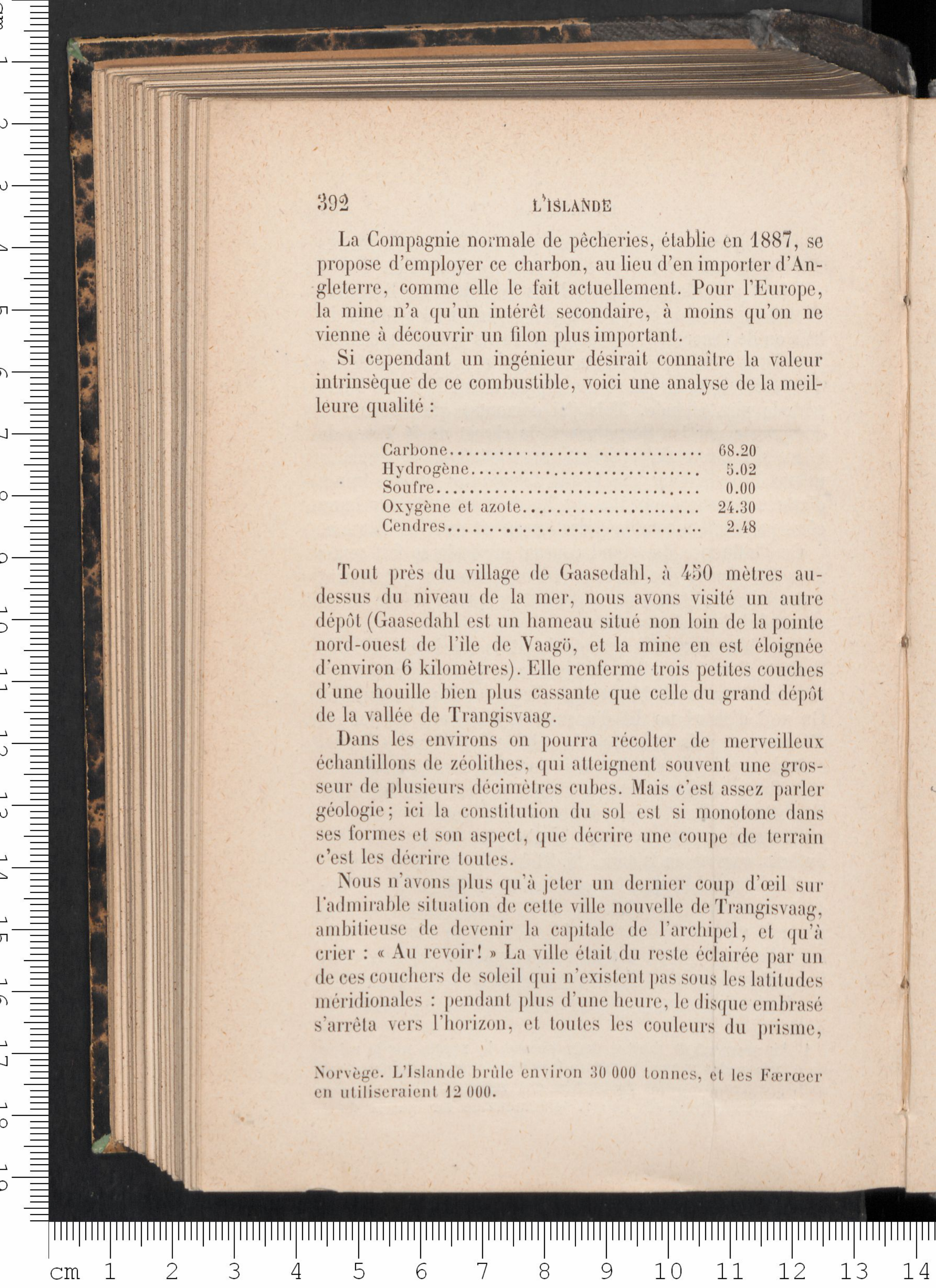
lapilli, cendres ou tufs, formant des feuillets de 2 mètres d'épaisseur, intercalés entre des prismes de basalte.

Ils ont perdu les principes volatils des substances ligneuses et sont mats; mais on y remarque cependant les fibres du bois ou de l'écorce. Les géologues danois et anglais, comme je le dis ci-dessus, pensent que ces lignites sont les *squelettes* d'espèces végétales qui se développaient sur l'Islande à une période plus chaude. Mais j'ai démontré que, depuis sa découverte par les Scandinaves, le climat de la Terre de Glace n'a pas varié : partant, sa végétation est restée la même. Il n'y a donc dans le *surturbrandur* que des troncs d'arbres étrangers aux îles du Nord et conduits sur leurs côtes par l'action combinée des orages et du Gulf-Stream.

Or l'influence du grand courant mexicain se fait sentir dans les fjords des Færœer encore plus énergiquement qu'en Islande, et rien ne s'oppose à ce que la même cause ait produit les mêmes effets.

Pour bien se rendre compte du lit de charbon de l'île de Suderö, il faut examiner la falaise escarpée de Frodböenypen; c'est une véritable section diagrammatique naturelle. On voit d'abord un lit d'anamésite d'environ 20 mètres d'épaisseur, puis 8 mètres de schistes et d'argiles bruns, enfin la couche de charbon noir de poix à cassure conchoïde et brillante. J'ai rapporté en France une certaine quantité de cette houille et j'ai constaté que la transformation en jayet était complète, puisque je n'ai plus reconnu la fibre du bois, comme en Islande. M. Stokes, ingénieur des mines en Angleterre, dit que les couches de combustible s'étendent sous une superficie de 2000 hectares et que l'on pourrait en extraire environ 14 millions de tonnes. Seuls les habitants de Qvalbö ont creusé quelques galeries, dans lesquelles ils opèrent d'une façon primitive, et la quantité de charbon obtenue ne dépasse pas cent tonnes par année [1].

1. Au moment de mettre sous presse, je reçois sur la mine de charbon des renseignements très précis, qui m'apprennent qu'il y a lieu d'appeler l'attention des ingénieurs sur ce gisement, situé à trente-six heures seulement de navigation de la



La Compagnie normale de pêcheries, établie en 1887, se propose d'employer ce charbon, au lieu d'en importer d'Angleterre, comme elle le fait actuellement. Pour l'Europe, la mine n'a qu'un intérêt secondaire, à moins qu'on ne vienne à découvrir un filon plus important.

Si cependant un ingénieur désirait connaître la valeur intrinsèque de ce combustible, voici une analyse de la meilleure qualité :

Carbone	68.20
Hydrogène	5.02
Soufre	0.00
Oxygène et azote	24.30
Cendres	2.48

Tout près du village de Gaasedahl, à 450 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous avons visité un autre dépôt (Gaasedahl est un hameau situé non loin de la pointe nord-ouest de l'île de Vaagö, et la mine en est éloignée d'environ 6 kilomètres). Elle renferme trois petites couches d'une houille bien plus cassante que celle du grand dépôt de la vallée de Trangisvaag.

Dans les environs on pourra récolter de merveilleux échantillons de zéolithes, qui atteignent souvent une grosseur de plusieurs décimètres cubes. Mais c'est assez parler géologie ; ici la constitution du sol est si monotone dans ses formes et son aspect, que décrire une coupe de terrain c'est les décrire toutes.

Nous n'avons plus qu'à jeter un dernier coup d'œil sur l'admirable situation de cette ville nouvelle de Trangisvaag, ambitieuse de devenir la capitale de l'archipel, et qu'à crier : « Au revoir ! » La ville était du reste éclairée par un de ces couchers de soleil qui n'existent pas sous les latitudes méridionales : pendant plus d'une heure, le disque embrasé s'arrêta vers l'horizon, et toutes les couleurs du prisme,

Norvège. L'Islande brûle environ 30 000 tonnes, et les Færœer en utiliseraient 12 000.

fondues dans une douce harmonie, semblaient sortir du fjord miroitant.

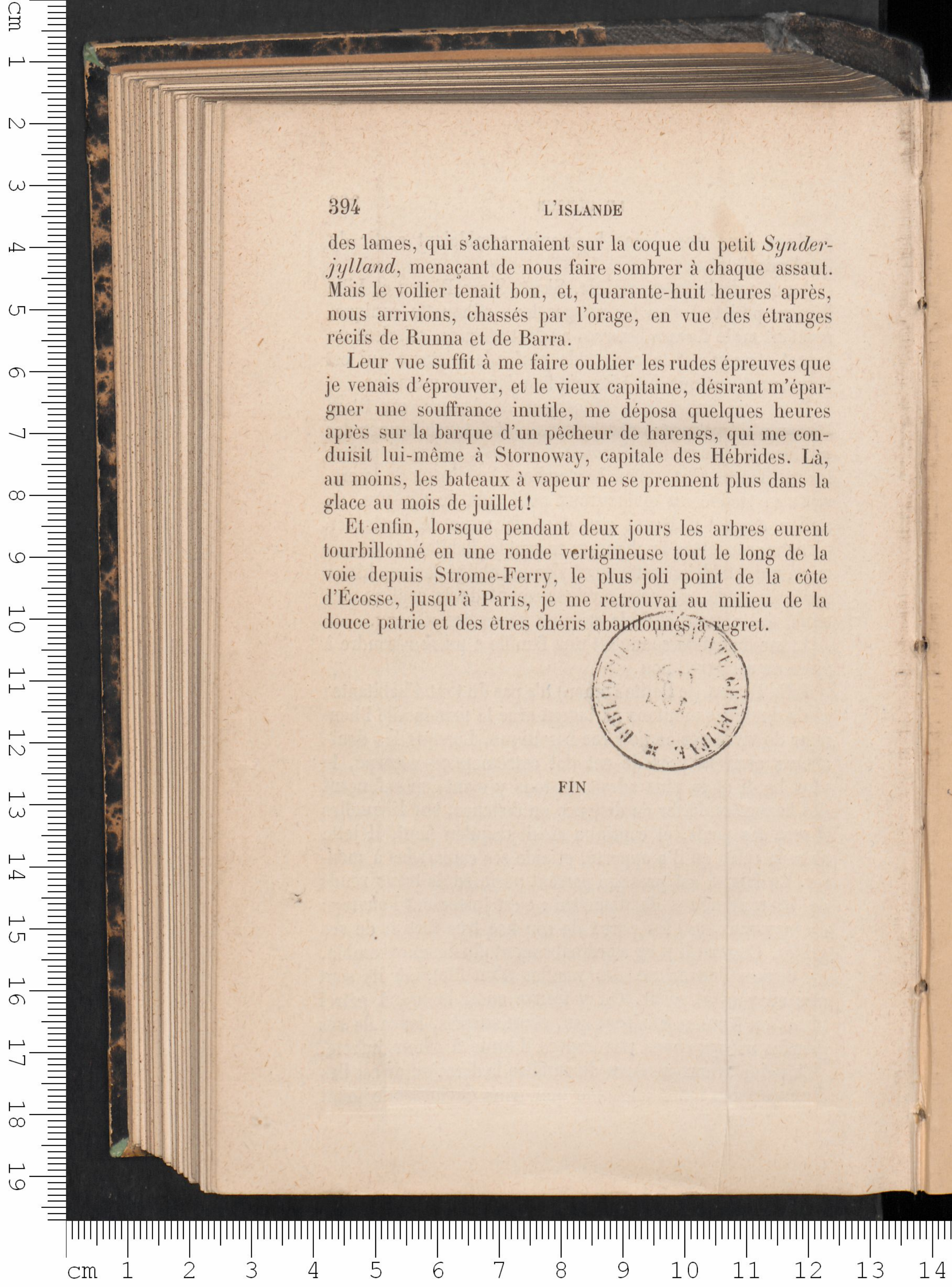
A notre droite et en arrière, Skuö, Store Dimon et Lille Dimon, projetant vers les nuages leur silhouette conique, revêtant mille formes bizarres ou fantastiques, offraient un aspect étrange; et le cachet de profonde tristesse qui est leur caractéristique fut à jamais fixé dans ma mémoire.

Dans une fente de la *Montagne à oiseaux*, car Store Dimon n'est pas autre chose, nous voyons tourbillonner des milliers de macareux (*Mormon arcticus*), qui se disputent les meilleures places pour le coucher. Au-dessus de la crevasse se trouve un malheureux petit coin de verdure, au milieu duquel s'élèvent une demi-douzaine de huttes en planches couvertes de chaume; ce sont les habitations du fermier, qui, établi sur cette île où l'on est obligé de vous hisser par une corde, s'occupe exclusivement de la capture des œufs, des plumes et de la mise en peaux des oiseaux.

Je me demande comment une famille a pu se résoudre à vivre en un pareil lieu.

Lille Dimon (la Petite Dimon) n'a pas du tout d'habitants; seuls quelques moutons partagent avec le monde ailé l'honneur de vivre sur ce noir roc basaltique. Lorsque les dénicheurs arrivent près de cet îlot extrêmement escarpé, le plus hardi et le plus adroit de tous y monte en enfonçant des baguettes de fer de distance en distance, sur lesquelles il pose les pieds, et continue ainsi jusqu'en haut. Il jette alors le câble qu'il a apporté, et aide ses camarades à monter. La falaise est presque partout perforée de trous ronds de 16 centimètres de diamètre : c'est justement l'ouvrage du macareux, qui les perce de son bec très fort et de ses griffes. Comme il y en a ordinairement plusieurs ensemble, on couvre l'ouverture des mailles d'un filet, où ils sont pris en voulant sortir. On y trouve aussi le grand pétrel blanc, en færoïen *filingen*, qui, étant surpris, lance de ses glandes uropygiennes une espèce d'huile à odeur infecte.

A peine avions-nous vu disparaître la dernière de ces îles d'une origine ignée ancienne que nous devînmes le jouet



des lames, qui s'acharnaient sur la coque du petit *Synderjylland*, menaçant de nous faire sombrer à chaque assaut. Mais le voilier tenait bon, et, quarante-huit heures après, nous arrivions, chassés par l'orage, en vue des étranges récifs de Runna et de Barra.

Leur vue suffit à me faire oublier les rudes épreuves que je venais d'éprouver, et le vieux capitaine, désirant m'épargner une souffrance inutile, me déposa quelques heures après sur la barque d'un pêcheur de harengs, qui me conduisit lui-même à Stornoway, capitale des Hébrides. Là, au moins, les bateaux à vapeur ne se prennent plus dans la glace au mois de juillet!

Et enfin, lorsque pendant deux jours les arbres eurent tourbillonné en une ronde vertigineuse tout le long de la voie depuis Strome-Ferry, le plus joli point de la côte d'Écosse, jusqu'à Paris, je me retrouvai au milieu de la douce patrie et des êtres chéris abandonnés à regret.

FIN

CARTE D'ISLANDE

INDIQUANT

l'Itinéraire du DOCTEUR LABONNE

1886 et 1887

tous les endroits mentionnés dans le livre,
les principaux sentiers à Poneys,
les Volcans, les places fréquentées,
par les Renmes, etc. etc.
D'APRÈS Wm GEO. LOCK
et les indications de l'auteur.
1888

Echelle 1:1.300.000e

Itinéraire du premier voyage en 1886

Itinéraire du second voyage en 1887

ARCHIPEL DES FÆROER

à la même échelle
que la carte générale

L'ASKJA

D'après le levé
DU LIEUT. CAROC. M.D.
1876
avec additions par
W. G. LOCK F.R.G.S.

Gravé par Erhard Fres 35bis Rue Denfert-Rochereau _ Paris.

Imprimerie Erhard Fres

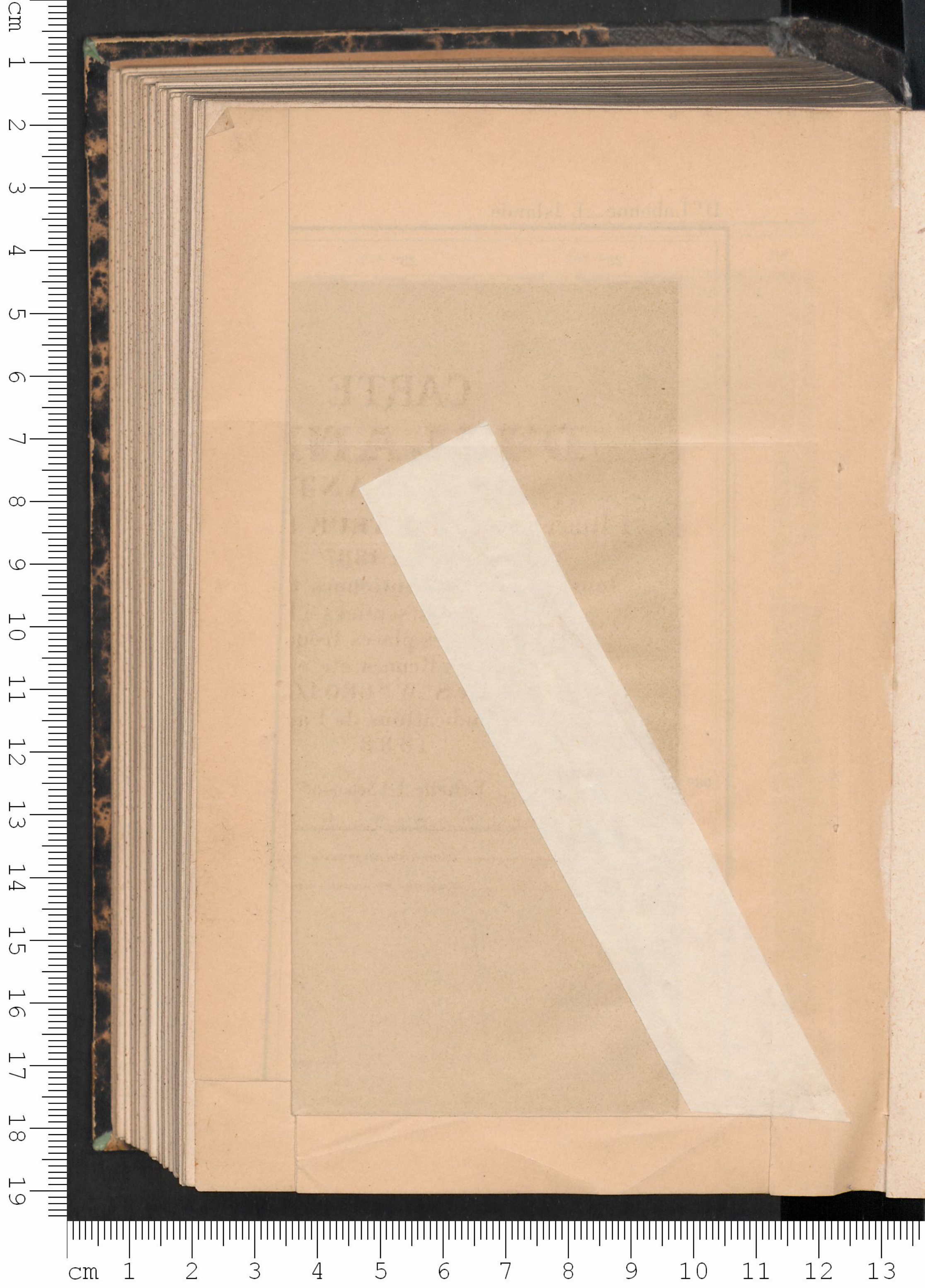
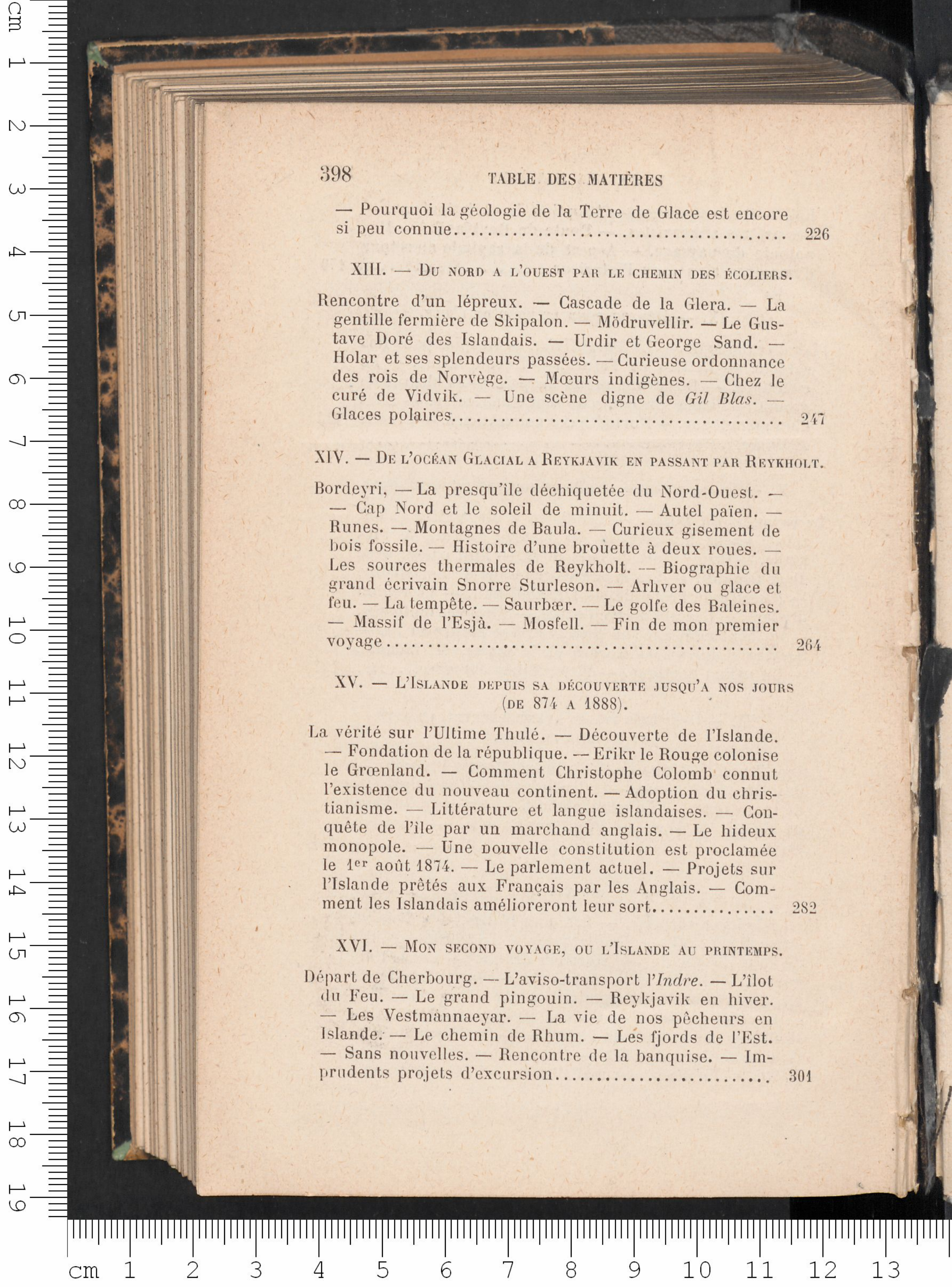


TABLE DES MATIÈRES



Coulommiers. — Typ. P. BRODARD et GALLOIS.

